00087007

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015

# SOUVENIRS,

## IMPRESSIONS ET PENSÉES,

PENDANT UN

## VOYAGE EN ORIENT.

PAR

D 680

M. ALPHONSE DE LAMARTINE.

87067

OUVRAGE ABRÉGÉ

PAR

JOHN DAVENPORT,

AUTEUR DE LA "VIE D'ALI PACHA," "TRAITÉ SUR LA PRONONCIATION ANGLAISE," ET EDITEUR DU "NOUVEAU DICTIONNAIRE ITALIEN, FRANÇAIS ET ANGLAIS."

*TROISIÈME ÉDITION.*

LONDRES:
DULAU ET C^ie^., SOHO SQUARE.
1857.

JAC
915
Lam/Sou
87007

LONDRES: IMPRIMÉ PAR CLOWES ET FILS, STAMFORD STREET.

00087007

# PREFACE.

THE present selection has been made with the view of presenting to the student and admirer of French literature, the principal beauties which embellish one of the most popular productions issued from the French press — the *Souvenirs, Impressions, Pensées et Paysages pendant un Voyage en Orient, par M. Alphonse de Lamartine.* The excellencies of this work are of no ordinary kind; it is equally distinguished by purity of style, power of description, delicacy of sentiment, and, above all, by fervour of piety. No work could, therefore, be

more appropriately placed, as a reading book, in the hands of both sexes, since the first of the above qualities must insure the pupil's advancement and perfection in the language, while by the others, his imagination will be interested, his taste refined, and his religious principles confirmed.

# SOUVENIRS,

## IMPRESSIONS ET PENSÉES,

PENDANT UN

## VOYAGE EN ORIENT.

---

Marseille, 20 mai, 1833.

Ma mère avait reçu de sa mère au lit de mort une belle bible de Royaumont dans laquelle elle m'apprenait à lire, quand j'étais petit enfant. Cette bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages. C'était Sara, c'était Tobie et son ange, c'était Joseph, ou Samuel, c'était surtout ces belles scènes patriarcales où la nature solennelle et primitive de l'Orient était mêlée à tous les actes de cette vie simple et merveilleuse des premiers hommes. Quand j'avais bien récité ma leçon et lu à-peu-près sans faute la demi-page de l'Histoire Sainte, ma mère découvrait la gravure, et, tenant le livre ouvert sur ses genoux, me la faisait contempler en me l'expliquant pour ma récompense. Elle était douée par la nature d'une âme aussi pieuse que tendre, et de l'imagination la plus sensible et la plus colorée; toutes ses pensées étaient sentiments, tous ces sentiments étaient images; sa belle et noble et suave figure réfléchissait, dans sa physionomie rayonnante, tout ce qui brulait dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa pensée; et le son argentin, affectueux, solennel et passionné de sa voix, ajoutait à tout ce qu'elle disait, un accent de force, de charme et d'amour qui retentit encore en ce moment dans mon oreille, hélas, après six ans de silence! La vue de ces gravures, les explications et les commentaires poétiques de ma mère,

m'inspiraient dès la plus tendre enfance des goûts et des inclinations bibliques : de l'amour des choses au désir de voir les lieux où ces choses s'étaient passées, il n'y avait qu'un pas. Je brûlais donc, dès l'âge de huit ans, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait ; ces déserts où les anges venaient montrer à Agar la source cachée pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif ; ces fleuves qui sortaient du paradis terrestre ; ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob. Ce désir ne s'était jamais éteint en moi : je rêvais toujours, depuis, un voyage en Orient, comme un grand acte de ma vie intérieure : je construisais éternellement dans ma pensée une vaste et religieuse épopée dont ces beaux lieux seraient la scène principale ; il me semblait aussi que les doutes de l'esprit, que les perplexités religieuses, devaient trouver là leur solution et leur apaisement. Enfin, je devais y puiser des couleurs pour mon poëme ; car la vie pour mon esprit fut toujours un grand poëme, comme pour mon cœur elle fut de l'amour. Dieu, Amour et Poésie sont les trois mots que je voudrais seuls gravés sur ma pierre, si je mérite jamais une pierre.

Voilà la source de l'idée qui me chasse maintenant vers les rivages de l'Asie. Voilà pourquoi je suis à Marseille et je prends tant de peine pour quitter un pays que j'aime, où j'ai des amis, où quelques pensées fraternelles me pleureront et me suivront.

---

22 mai, Marseille.

J'ai nolisé un navire de 250 tonneaux, de 16 hommes d'équipage. Le capitaine est un homme excellent. Sa physionomie m'a plu. Il a dans la voix cet accent grave et sincère de la probité ferme et de la conscience nette, il a de la gravité dans l'expression de la physionomie, et dans le regard ce rayon droit, franc et vif, symptôme certain d'une résolution prompte, énergique et intelligente. C'est de plus un homme doux, poli et bien élevé. Je l'ai examiné avec le soin que l'on doit naturellement apporter dans le choix d'un homme à qui l'on

va confier non seulement sa fortune et sa vie, mais la vie de sa femme et d'un enfant unique, où la vie des trois êtres est concentrée dans une seule. Que Dieu nous garde et nous ramène!

Le navire se nomme *l'Alceste*. Le capitaine est M. Blanc, de la Ciotat. L'armateur est un des plus dignes négociants de Marseille, M. Bruno-Rostand. Il nous comble de prévenances et de bontés. Il a résidé lui-même long-temps dans le Levant. Homme instruit et capable des emplois les plus éminents; dans sa ville natale, sa probité et ses talents lui ont acquis une considération égale à sa fortune. Il en jouit sans ostentation, et, entouré d'une famille charmante, il ne s'occupe qu'à répandre parmi ses enfants les traditions de loyauté et de vertu. Quel pays que celui où l'on trouve de pareilles familles dans toutes les classes de la société! Et quelle belle institution que celle de la famille, qui protége, conserve, perpétue la même sainteté de mœurs, la même noblesse de sentiments, les mêmes qualités traditionnelles dans la chaumière, dans le comptoir ou dans le château!

---

15 juin.

Nous avons été visiter notre navire, notre maison pour tant de mois! il est distribué en petites cabines où nous avons place pour un hamac et pour une malle. Le capitaine a fait percer de petites fenêtres qui donnent un peu de lumière et d'air aux cabines, et que nous pourrons ouvrir lorsque la vague ne sera pas haute ou que le brick ne se couchera pas sur le flanc. La grande chambre est réservée pour Madame de Lamartine et pour Julia. Les femmes de chambre coucheront dans la petite chambre du capitaine, qu'il a bien voulu nous céder. Comme la saison est belle, on mangera sur le pont, sous une tente dressée au pied du grand mât. Le brick est encombré de provisions de tout genre que nécessite un voyage de deux ans dans des pays sans ressources. Une bibliothèque de cinq cents volumes, tous choisis dans les livres d'histoire, de poésie ou de voyage; c'est le plus bel ornement de la plus grande

chambre. Des faisceaux d'armes sont groupés dans les coins, et j'ai acheté, en outre, un arsenal particulier de fusils, de pistolets et de sabres pour armer nous et nos gens. Les pirates grecs infestent les mers de l'Archipel, nous sommes déterminés à combattre à outrance et à ne les laisser aborder qu'après avoir perdu la vie; j'ai à défendre deux vies qui me sont plus chères que la mienne. Quatre canons sont sur le pont, et l'équipage, qui connaît le sort réservé par les Grecs aux malheureux matelots qu'ils surprennent, est décidé à mourir plutôt que de se rendre à eux.

---

11 juillet 1832, à la voile.

Aujourd'hui, à cinq heures et demie du matin, nous avons mis à la voile. Quelques amis de peu de jours, mais de beaucoup d'affection, avaient devancé le soleil pour nous accompagner à quelques milles en mer, et nous porter plus loin leur adieu. Notre brick glissait sur une mer aplanie, limpide et bleue, comme l'eau d'une source à l'ombre dans le creux d'un rocher. A peine le poids des vergues, ces longs bras du navire chargée de voiles, faisaient-ils légèrement incliner tantôt un bord, tantôt un autre; un jeune homme de Marseille nous récitait des vers admirables, où il confiait ses vœux pour nous aux vents et aux flots; nous étions attendris par cette séparation de la terre, par ces pensées qui revolaient au rivage, qui traversaient la Provence, et allaient vers mon père, vers mes sœurs, vers mes amis, par ces adieux, par ces vers, par cette belle ombre de Marseille, qui s'éloignait, qui diminuait sous nos yeux, par cette mer sans limite qui allait devenir pour longtemps notre seule patrie.

Le vent d'est, qui nous dispute le chemin, a soufflé avec plus de force: la mer a monté et blanchi; le capitaine déclare qu'il faut regagner la côte, et mouiller dans une baie à deux heures de Marseille. Nous y sommes; la vague nous berce doucement; la mer parle, comme disent les matelots; on entend venir de loin un murmure semblable à ce bruit qui sort des grandes villes; cette parole menaçante de la mer, la première

que nous entendons, retentit avec solennité dans l'oreille et dans la poitrine de ceux qui vont lui parler de si près pendant si long-temps.

A notre gauche, nous voyons les îles de Pomègue et le château d'If, vieux fort avec des tours rondes et grises qui couronnent un rocher nu et ardoisé; en face, sur la côte élevée et entrecoupée de rochers blanchâtres, de nombreuses maisons de campagne dont les jardins entourés de murs ne laissent apercevoir que les sommités des arbustes ou les arceaux verts des treilles; à environ un mille plus loin dans les terres, sur un mamelon isolé et dépouillé, s'élèvent le fort et la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, pélerinage des marins provençaux avant le départ et au retour de tous leurs voyages. Ce matin, à notre insu, à l'heure même où le vent entrait dans nos voiles, une femme de Marseille, accompagnée de ses enfants, a devancé le jour, et est allée prier pour nous au sommet de cette montagne, d'où son regard ami voyait sans doute notre vaisseau comme un point blanc sur la mer.

---

Même jour, onze heures du soir.

Une lune splendide semble se balancer entre les mâts, les vergues, les cordages, de deux bricks de guerre mouillés non loin de nous entre notre ancrage et les noires montagnes du Var; chaque cordage de ces bâtiments se dessine à l'œil sur le fond bleu et pourpre du ciel de la nuit comme les fibres d'un squelette gigantesque et décharné vu de loin à la lueur pâle et immobile des lampes de Westminster ou de Saint-Denis. Le lendemain, ces squelettes doivent reprendre la vie, étendre des ailes repliées comme nous et s'envoler ainsi que des oiseaux de l'Océan, pour aller se poser sur d'autres rivages. Nous entendons du pont où je suis, le sifflet aigu cadencé du maître d'équipage qui commande la manœuvre, les roulements du tambour, la voix de l'officier de quart. Les pavillons glissent du mât; les canots, les embarcations remontent ce bord comme au geste rapide et vivant d'un être animé. Tout redevient silence sur leurs bords et sur le nôtre.

Je me suis promené une heure sur le pont du vaisseau, seul, et faisant ces tristes ou consolantes réflexions; j'y ai murmuré du cœur et des lèvres toutes les prières que j'ai apprises de ma mère quand j'étais enfant; les versets, les lambeaux de psaumes que je lui ai si souvent entendu murmurer à voix basse en se promenant le soir dans l'allée du jardin de Milly, remontaient dans ma mémoire, et j'éprouvais une volupté intime et profonde à les jeter à mon tour à l'onde, au vent, à cette oreille toujours ouverte pour laquelle aucun bruit du cœur ou des lèvres n'est jamais perdu! La prière que l'on a entendu proférer par quelqu'un qu'on aime et qu'on a vu mourir est doublement sacrée!

---

13 juillet, mouillés dans le petit Golfe de la Ciotat.

Le vent favorable, un moment levé, s'est bientôt évanoui dans nos voiles. Elles retombaient le long des mâts, et les laissaient osciller au gré des plus faibles lames. Belle image de ces caractères auxquels manque la volonté, ce vent de l'âme humaine, caractères flottants qui fatiguent ceux qui les possèdent: ces caractères usent plus par la faiblesse, que les courageux efforts qu'une volonté vigoureuse imprime aux hommes d'énergie et d'action, comme les navires aussi qui, sur une mer calme et sans vent, se fatiguent davantage que sous l'impulsion d'un vent frais qui les pousse et les soutient sur l'écume des vagues.

Soit hasard, soit manœuvre secrète de nos officiers, nous nous trouvons forcés par le vent à entrer à trois heures dans le golfe riant de la Ciotat, petite ville de la côte de Provence, où notre capitaine et presque tous nos matelots ont leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants. A l'abri d'un petit môle qui se détache d'une colline gracieuse, toute vêtue de vignes, de figuiers et d'oliviers, comme une main amie que le rivage tend aux matelots, nous laissons tomber l'ancre. L'eau est sans ride et tellement transparente, qu'à vingt pieds de profondeur nous voyons briller les cailloux et les coquillages, ondoyer les longues herbes marines et courir des

milliers de poissons aux écailles chatoyantes, trésors cachés du sein de la mer, aussi riche, aussi inépuisable que la terre en végétation et en habitants. La vie est partout comme l'intelligence! Toute la nature est animée, toute la nature sent et pense! Celui qui ne le voit pas n'a jamais réfléchi à l'intarissable fécondité de la pensée créatrice! Elle n'a pas dû, elle n'a pas pu s'arrêter; l'infini est peuplé; et partout où est la vie, là aussi est le sentiment; et la pensée a des degrés inégaux sans doute, mais sans vide. En voulez-vous une démonstration physique? Regardez une goutte d'eau sous le microscope solaire, vous y verrez graviter des milliers de mondes! des mondes dans une larme d'insecte; et si vous parveniez à décomposer encore chacun de ces milliers de mondes, des millions d'autres univers vous apparaîtraient encore! Si, de ces mondes sans bornes et infiniment petits, vous vous élevez tout-à-coup aux grands globes innombrables des voûtes célestes, si vous plongez dans les voies lactées, poussière incalculable de soleils dont chacun régit un système de globes plus vaste que la terre et la lune, l'esprit reste écrasé sous le poids des calculs; mais l'âme les supporte et se glorifie d'avoir sa place dans cette œuvre, d'avoir la force de la comprendre, d'avoir un sentiment pour en bénir, pour en adorer l'auteur! O mon Dieu, que la nature est une digne prière pour celui qui t'y cherche, qui t'y découvre sous toutes les formes, et qui comprend quelques syllabes de sa langue muette, mais qui dit tout!

---

15 juillet.

Nous avons visité la maison du capitaine de notre brick. Jolie demeure, modeste, mais ornée; nous fûmes reçus par la jeune femme souffrante et triste du départ précipité de son mari. Je lui offris de la prendre à bord et de nous accompagner pendant ce voyage, qui devait être plus long que les voyages ordinaires d'un bâtiment de commerce. Sa santé s'y opposait; elle allait, seule, sans enfants, et malade, compter de longs jours et de longues années peut-être, pendant l'absence

de son mari. Sa figure douce et sensible portait l'empreinte de cette mélancolie de son avenir et de cette solitude de son cœur. La maison ressemblait à une maison flamande; ses murs étaient tapissés des portraits de vaisseaux que le capitaine avait commandés; non loin de là, il nous mena voir dans la campagne une maison où il se préparait, quoique jeune, un asile pour se retirer du vent et du flot. Je fus bien aise d'avoir vu l'établissement champêtre où cet homme méditait d'avance son repos et son bonheur pour sa vieillesse J'ai toujours aimé à connaître le foyer, les circonstances domestiques de ceux avec qui j'ai dû avoir affaire dans ce monde. C'est une partie d'eux-mêmes; c'est une seconde physionomie extérieure qui donne la clé de leur caractère et de leur destinée.

La plupart de nos matelots sont aussi de ces villages. Hommes doux, pieux, gais, laborieux, maniant le vent, la tempête et la vague, avec cette régularité calme et silencieuse de nos laboureurs de Saint-Point maniant la herse ou la charrue; laboureurs de mer paisibles et chantants comme les hommes de nos vallées, suivant, aux rayons du soleil du matin, leurs longs sillons fumants sur les flancs de leurs collines.

---

14 juillet, 1832.

A dix heures brise de l'ouest qui s'élève; nous levons l'ancre à trois heures; nous n'avons bientôt plus que le ciel et les flots pour horizon;—mer étincelante,—mouvement doux et cadencé du brick,—murmure de la vague aussi régulier que la respiration d'une poitrine humaine. Cette alternation régulière du flot, du vent dans la voile, se retrouve dans tous les mouvements, dans tous les bruits de la nature; est-ce qu'elle ne respirerait pas aussi? Oui, sans aucun doute, elle respire, elle vit, elle pense, elle souffre et jouit, elle sent, elle adore son divin auteur. Il n'a pas fait la mort; la vie est le signe de toutes ses œuvres. Nous avons vu s'abaisser les dernières cimes des montagnes grises des côtes de France et d'Italie, puis la ligne bleue, sombre, de la mer à l'horizon a tout submergé; l'œil, à ce moment où l'horizon connu

s'évanouit, parcourt l'espace et le vide flottant qui l'entoure, comme un infortuné qui a perdu successivement tous les objets de ses affections, de ses habitudes, et qui cherche en vain où reposer son cœur.

Le ciel devient la grande et unique scène de contemplation ; puis le regard retombe sur ce point imperceptible noyé dans l'espace, sur cet étroit navire devenu l'univers entier pour ceux qu'il emporte.

Le maître d'équipage est à la barre : sa figure mâle et impassible, son regard ferme et vigilant, fixé tantôt sur l'habitacle pour y chercher l'aiguille, tantôt sur la proue pour y découvrir, à travers les cordages du mât de misaine, sa route à travers les lames ; son bras droit posé sur la barre, et d'un mouvement imprimant sa volonté à l'immense masse du vaisseau : tout montre en lui la gravité de son œuvre, le destin du navire, la vie de trente personnes roulant en ce moment dans son large front et pesant dans sa main robuste.

A l'avant du pont, les matelots sont par groupes, assis, debout, couchés sur les planches de sapin luisant, ou sur les câbles roulés en vastes spirales ; les uns raccommodant les vieilles voiles avec de grosses aiguilles de fer, comme de jeunes filles brodant le voile de leurs noces ou le rideau de leur lit virginal ; les autres se penchant sur les balustrades, regardant sans les voir les vagues écumantes comme nous regardons les pavés d'une route cent fois battue, et jetant au vent avec indifférence les bouffées de fumée de leurs pipes de terre rouge. Ceux-ci donnent à boire aux poules dans leurs longues auges ; ceux-là tiennent à la main une poignée de foin, et font brouter la chèvre dont ils tiennent les cornes de l'autre main ; ceux-là jouent avec deux beaux moutons qui sont juchés entre les deux mâts dans la haute chaloupe suspendue ; ces pauvres animaux élèvent leur tête inquiète au-dessus des bordages, et ne voyant que la plaine ondoyante blanchie d'écume, ils bêlent après le rocher et la mousse aride de leurs montagnes.

A l'extrémité du navire, l'horizon de ce monde flottant, c'est la proue aiguë précédée de son mât de beaupré incliné sur la mer ; ce mât se dresse à l'avant du vaisseau comme le dard d'un monstre marin. Les ondulations de la mer, presque insensibles au centre de gravité au milieu

du pont, font décrire à la proue des oscillations lentes et gigantesques. Tantôt elle semble diriger la route du vaisseau vers quelque étoile du firmament, tantôt le plonger dans quelque vallée profonde de l'Océan ; car la mer semble monter et descendre sans cesse quand on est à l'extrémité d'un vaisseau qui, par sa masse et sa longueur, multiplie l'effet de ces vagues ondulées.

Nous, séparés par le grand mât de cette scène de mœurs maritimes, nous sommes assis sur les bancs de quart, ou nous nous promenons avec les officiers sur le pont, regardant descendre le soleil et monter les vagues.

Au milieu de toutes ces figures mâles, sévères, pensives, une enfant, les cheveux dénoués et flottants sur sa robe blanche, son beau visage rose, heureux et gai, entouré d'un chapeau de paille de matelot, noué sous son menton, joue avec le chat blanc du capitaine, ou avec une nichée de pigeons de mer, pris la veille, qui se couchent sous l'affût d'un canon et auxquels elle émiette le pain de son goûter.

Cependant, le capitaine du navire, sa montre marine à la main, et épiant en silence à l'occident la seconde précise où le disque du soleil réfracté de la moitié de son disque semble toucher la vague et y flotter un moment avant d'y être submergé entier, élève la voix et dit : *Messieurs, la prière!* Toutes les conversations cessent, tous les jeux finissent, les matelots jettent à la mer leur cigare encore enflammé, ils ôtent leurs bonnets grecs de laine rouge, les tiennent à la main, et viennent s'agenouiller entre les deux mâts. Le plus jeune d'entre eux ouvre le livre de prières et chante l'*Ave, maris stella* et les litanies sur un mode tendre, plaintif et grave, qui semble avoir été inspiré au milieu de la mer et de cette mélancolie inquiète des dernières heures du jour où tous les souvenirs de la terre, de la chaumière, du foyer, remontent du cœur dans la pensée de ces hommes simples. Les ténèbres vont redescendre sur les flots et engloutir jusqu'au matin, dans leur obscurité dangereuse, la route des navigateurs et les vies de tant d'êtres qui n'ont plus pour phare que la Providence, pour asile que la main invisible qui les soutient sur les flots. Si la prière n'était pas née avec l'homme même, c'est là qu'elle eût été inventée, par des hommes seuls avec leurs pensées et

leurs faiblesses en présence de l'abîme du ciel où se perdent leurs regards, de l'abîme des mers dont une planche fragile les sépare; au mugissement de l'Océan qui gronde, siffle, hurle, mugit comme les voix de mille bêtes féroces; aux coups du vent qui fait rendre un son aigu à chaque cordage; aux approches de la nuit qui grossit tous les périls et multiplie toutes les terreurs. Mais la prière ne fut jamais inventée; elle naquit du premier soupir, de la première joie, de la première peine du cœur humain, ou plutôt l'homme ne naquit que pour la prière; glorifier Dieu ou l'implorer, ce fut sa seule mission ici-bas; tout le reste périt avant lui ou avec lui; mais le cri de gloire, d'admiration ou d'amour, qu'il élève vers son Créateur, en passant sur la terre, ne périt pas; il remonte, il retentit d'âge en âge à l'oreille de Dieu, comme l'écho de sa propre voix, comme un reflet de sa magnificence; il est la seule chose qui soit complètement divine en l'homme, et qu'il puisse exhaler avec joie et avec orgueil; car cet orgueil est un hommage à celui-là seul qui peut en avoir, à l'être infini.

A peine avions-nous roulé ces pensées ou d'autres pensées semblables, chacun dans notre silence, qu'un cri de Julia s'éleva au bord du vaisseau qui regardait l'Orient. Un incendie sur la mer! un navire en feu! Nous nous précipitâmes pour voir ce feu lointain sur les flots. En effet, un large charbon de feu flottait à l'orient sur l'extrémité de l'horizon de la mer, puis, s'élevant et s'arrondissant en peu de minutes, nous reconnûmes la pleine lune enflammée par la vapeur du vent d'ouest, et sortant lentement des flots comme un disque de fer rouge que le forgeron tire avec ses tenailles de la fournaise, et qu'il suspend sur l'onde où il va l'éteindre. Du côté opposé du ciel, le disque du soleil, qui venait de descendre, avait laissé à l'occident comme un banc de sable d'or, semblable au rivage de quelque terre inconnue. Nos regards flottaient d'un bord à l'autre entre ces deux magnificences du ciel. Peu-à-peu les clartés de ce double crépuscule s'éteignirent; des milliers d'étoiles naquirent au-dessus de nos têtes, comme pour tracer la route à nos mâts qui passèrent de l'une à l'autre; on commanda le premier quart de la nuit, on enleva du pont tout ce qui pouvait gêner la manœuvre, et les matelots vinrent l'un

après l'autre dire au capitaine : "Que Dieu soit avec nous !"

Je continuai de me promener quelque temps en silence sur le pont ; puis je descendis rendant grâce à Dieu dans mon cœur d'avoir permis que je visse encore cette face inconnue de sa nature. Mon Dieu ! mon Dieu ! voir ton œuvre sous toutes ses faces, admirer ta magnificence sur les montagnes ou sur les mers, adorer et bénir ton nom qu'aucune lettre ne peut contenir ! c'est là toute la vie ! Multiplie la nôtre pour multiplier l'amour et l'admiration dans nos cœurs ! Puis tourne la page, et fais-nous lire dans un autre monde les merveilles sans fin du livre de ta grandeur et de ta bonté !

---

16 juillet 1832, en pleine mer.

Nous avons eu toute la nuit et tout le jour une belle mais forte mer. Le soir, le vent fraichit, la lame se forme et commence à rouler pesamment sur les flancs du brick ; lune éclatante qui prolonge des torrents d'une clarté blanche et ondoyante dans les larges vallées liquides, creusées entre les grandes vagues. Ces lueurs flottantes de la lune ressemblent à des ruisseaux d'eau courante, à des cascades d'eau de neige dans le lit des vertes vallées du Jura ou de la Suisse. Le vaisseau descend et remonte lourdement chacune de ces ravines profondes. Pour la première fois, dans ce voyage, nous entendons les plaintes, les gémissements du bois ; les flancs écrasés du brick rendent, sous le coup de chaque lame, un bruit auquel on ne peut rien comparer que les derniers mugissements d'un taureau frappé par la hache, et couché sur le flanc dans les convulsions de l'agonie. Ce bruit mêlé dans la nuit aux rugissements de cent mille vagues, aux bonds gigantesques du navire, aux craquements des mâts, au sifflement des rafales, à la poussière de l'écume qu'elles lancent et qu'on entend pleuvoir en sifflant sur le pont, aux pas lourds et précipités des hommes de quart qui courent à la manœuvre, aux paroles rares, fermes et brèves de l'officier qui commande ; tout cela forme un ensemble de tons significatifs et terribles

qui ébranlent bien plus profondément l'âme humaine, que le coup de canon sur le champ de bataille. Ce sont de ces scènes auxquelles il faut avoir assisté, pour connaître la face pénible de la vie des marins, et pour mesurer sa propre sensibilité morale et physique!

La nuit entière se passe ainsi sans sommeil. Au lever du jour, le vent tombe un peu, la lame ne déferle plus; c'est-à-dire qu'elle ne se couronne plus d'écume; toute annonce une belle journée; nous apercevons à travers la brume colorée de l'horizon les hautes et longues chaînes des montagnes de Sardaigne. Le capitaine nous promet une mer calme et plane comme un lac entre cette île et la Sicile. Nous filons huit nœuds, quelquefois neuf; à chaque quart d'heure, les côtes éclatantes vers lesquelles le vent nous emporte, se dessinent avec plus de netteté; les golfes se creusent, les caps s'avancent, les rochers blancs se dressent sur les flots; les maisons, les champs cultivés commencent à se distinguer sur les flancs de l'île. A midi, nous touchons à l'entrée du golfe de Saint-Pierre; mais au moment de doubler les écueils qui le ferment, un ouragan subit de vent du nord éclate dans nos voiles; la lame déjà grosse de la nuit donne prise au vent, et s'amoncèle en véritables collines mouvantes; tout l'horizon n'est qu'une nappe d'écume; le vaisseau chancèle tour-à-tour sur la crête de toutes les vagues, puis se précipite presque perpendiculairement dans les profondeurs qui les séparent; en vain nous persistons à vouloir chercher un abri dans le golfe. A l'instant où nous doublons le cap pour y entrer, un vent furieux et sifflant comme une volée de flèches s'échappe de chaque vallon, de chaque anse de la côte, et jette le brick sur le flanc; on a le temps à peine de serrer les voiles; nous ne gardons que les voiles basses où nous serrons le vent: le capitaine court lui-même à la barre du gouvernail; le navire alors, comme un cheval contenu par une main vigoureuse et dont on tient la bride courte, semble piaffer sur l'écume du golfe; les flots rasent les bords du pont, du côté où le navire est incliné, et tout le flanc gauche jusqu'à la quille est hors de l'eau; nous filons ainsi environ vingt minutes, dans l'espoir d'atteindre la petite rade de la ville de Saint-Pierre; nous voyons déjà les vignes et les maisonnettes blanches à une portée de canon; mais la

tempête augmente, le vent nous frappe comme un boulet; nous sommes contraints de céder et de virer périlleusement de bord, sous le coup même le plus violent de la rafale. Nous réussissons, et nous sortons du golfe par la même manœuvre qui nous y a lancés; nous nous retrouvons au large sur une mer horrible. La fatigue de la nuit et du jour nous fait vivement désirer un abri avant une seconde nuit que tout nous fait appréhender comme plus orageuse encore. Le capitaine se décide à tout braver, même la rupture de ses mâts, pour trouver un mouillage sur la côte de Sardaigne. A quelques lieues du point où nous sommes, le golfe de Palma nous en promet un. Nous combattons, pour y entrer, la même furie des vents qui nous a chassés du golfe Saint-Pierre. Après deux heures de lutte, nous l'emportons et nous entrons, comme un oiseau de mer penché sur ses ailes, jusqu'au fond du beau golfe de Palma. La tempête n'est point tombée; nous entendons le mugissement incessant de la pleine mer à trois lieues derrière nous: le vent continue à siffler dans nos cordes; mais dans ce bassin cerné de hautes montagnes, il ne peut soulever que des bouffées d'écume dont il arrose et rafraîchit le pont, et enfin nous mouillons à trois encâblures de la plage de Sardaigne, sur un fond d'herbes marines, et dans des eaux tranquilles et à peine ridées. C'est une impression délicieuse que celle du navigateur échappé à la tempête à force de travail et de peine, quand il entend enfin rouler la chaîne de fer de l'ancre qui va l'attacher à un rivage hospitalier. Aussitôt que l'ancre a mordu, toutes les figures contractées des matelots se détendent; on voit que leurs pensées se reposent aussi; ils descendent dans l'entrepont, ils vont changer leurs habits mouillés, ils remontent bientôt avec leur costume des dimanches, et reprennent toutes les habitudes paisibles de leur vie de terre. Oisifs, gais, causeurs, ils sont assis, les bras croisés, sur les balustrades du bordage, ou fument tranquillement leurs pipes, en regardant avec indifférence les paysages et les maisons du rivage.

Sortis du golfe de Palma par une mer miroitée et plane, —un léger souffle d'ouest, à peine suffisant pour sécher la rosée de la nuit qui brille sur les rameaux découpés des lentisques, seule verdure de ces côtes déjà africaines:

—en pleine mer, journée silencieuse, douce brise qui nous fait filer six à sept nœuds par heure ;—belle soirée ;—nuit étincelante ; la mer dort aussi.

---

19 juillet, 1832.

Nous nous réveillons à vingt-cinq lieues de la côte d'Afrique. La mer, après une nuit orageuse, semble jouer avec le reste du vent d'hier ; l'écume la couvre encore comme les flocons à demi essuyés qui tachent les flancs du cheval fatigué d'une longue course, — ou comme ceux que son mors secoue quand il abaisse et relève la tête, impatient d'une nouvelle carrière.—Les vagues courent vite, irrégulièrement, mais légères, peu profondes, transparentes ; cette mer ressemble à un champ de belle avoine ondoyant aux brises d'une matinée de printemps, après une nuit d'averse ; — nous voyons les îles de Gozzo et de Malte surgir au-dessous de la brume à cinq ou six lieues à l'horizon. A mesure que nous approchons de Malte, la côte basse s'élève et s'articule ; mais l'aspect est morne et stérile ; bientôt nous apercevons les fortifications et les golfes formés par les ports ; une nuée de petites barques, montées chacune par deux rameurs, sort de ces golfes et accourt à la proue de notre navire ; la mer est grosse et la vague les précipite quelquefois dans le profond sillon que nous creusons dans la mer ; ils semblent près d'y être engloutis ; le flot les relève, ils courent sur nos traces, ils dansent sur les flancs du brick, ils nous jettent de petites cordes pour nous remorquer dans la rade.

Les pilotes nous annoncent une quarantaine de dix jours et nous conduisent au port réservé sous les hautes fortifications de la cité Valette.—Le consul de France, M. Miège, informe le gouverneur, Sir Frederick Ponsonby, de notre arrivée ; il rassemble le conseil de santé, et réduit notre quarantaine à trois jours.

Nous obtenons la faveur de monter une barque et de nous promener le soir le long des canaux qui prolongent le port de quarantaine.—C'est un dimanche.—Le soleil brûlant du jour s'est couché au fond d'une anse paisible et étroite du golfe qui est derrière la proue de

notre navire ; la mer est là, plane et brillante, légèrement plombée, absolument semblable à de l'étain fraîchement étamé.—Le ciel au-dessus est d'une teinte orange, légèrement rosée.—Il se décolore à mesure qu'il s'élève sur nos têtes et s'éloigne de l'occident ; à l'orient, il est d'un bleu gris et pâle, et ne rappelle plus l'azur éclatant du golfe de Naples,—ou même la profondeur noire du firmament au-dessus des Alpes de la Savoie.—La teinte du ciel africain participe de la brûlante atmosphère et de l'âpre sévérité de ce continent ; la réverbération de ces montagnes nues frappe le firmament de sécheresse et de chaleur, et la poussière enflammée de ces déserts de sable aride semble se mêler à l'air qui l'enveloppe, et ternir la voûte de cette terre.—Nos rameurs nous mènent lentement à quelques toises du rivage.—Le rivage bas et uni d'une grève qui vient mourir à quelques pouces au-dessus de la mer est couvert, pendant un demi-mille, d'une rangée de maisons qui se touchent les unes les autres, et semblent s'être approchées le plus près possible du flot, pour en respirer la fraîcheur et pour en écouter le murmure. Voici une de ces maisons et une des scènes que nous voyons répétées sur chaque seuil, sur chaque terrasse, sur chaque balcon.—En multipliant cette scène et cette vue par cinq ou six cents maisons semblables, on aura un souvenir exact de ce paysage, unique pour un Européen qui ne connaît ni Séville, ni Cordoue, ni Grenade : c'est un souvenir qu'il faut graver tout entier et avec ses détails de mœurs, pour le retrouver une fois dans la sombre et terne uniformité de nos villes d'Occident. Ces souvenirs, retrouvés dans la mémoire pendant nos jours et nos mois de neige, de brouillard et de pluie, sont comme une échappée sur le ciel serein pendant une longue tempête.—Un peu de soleil dans l'œil, un peu d'amour dans le cœur, un rayon de foi ou de vérité dans l'âme, c'est une même chose. Je ne puis vivre sans ces trois consolations de l'exil terrestre.—Mes yeux sont de l'Orient, mon âme est amour, et mon esprit est de ceux qui portent en eux un instinct de lumière, une évidence irréfléchie qui ne se prouve pas, mais qui ne trompe pas et qui console. Voici donc le paysage.

Lumière dorée, douce et sereine, comme celle qui

sort des yeux et des traits d'une jeune fille avant que l'amour ait gravé un pli sur son front, jeté une ombre sur ces yeux.—Cette lumière, répandue également sur l'eau, sur la terre, dans le ciel, frappe la pierre blanche et jaune des maisons, et laisse tous les dessins des corniches, toutes les arêtes des angles, toutes les balustrades des terrasses, toutes les ciselures des balcons, s'articuler vides et nets sur l'horizon bleu, sous ce tremblement aérien, sous ce vague incertain et brumeux dont notre Occident a fait une beauté pour ses arts, ne pouvant corriger ce vice de son climat.—Cette qualité de l'air, cette couleur blanche, jaune, dorée, de la pierre, cette vigueur des contours, donne au moindre édifice du midi une fermeté et une netteté qui rassurent et frappent agréablement l'œil.—Chaque maison a l'air, non pas d'avoir été bâtie pierre à pierre, avec du ciment et du sable, mais d'avoir été sculptée vivante et debout dans le rocher vif, et d'être assise sur la terre, comme un bloc sorti de son sein, et aussi durable que le sol même.—Deux pilastres larges et élégants s'élèvent aux deux angles de la façade; ils s'élèvent seulement à la hauteur d'un étage et demi; là une corniche élégante, sculptée dans la pierre éclatante, les couronne et sert de base elle-même à une balustrade riche et massive, qui s'étend tout le long du faite, et remplace ces toits plats, irréguliers, pointus, bizarres, qui déshonorent toute architecture, qui brisent toute ligne harmonieuse avec l'horizon, dans nos assemblages d'édifices bizarres, que nous appelons villes, en Allemagne, en Angleterre et en France.—Entre ces deux larges pilastres qui s'avancent de quelques pouces sur la façade, trois ouvertures seulement sont dessinées par l'architecte, une porte et deux fenêtres.—La porte haute et cintrée, n'a pas son seuil sur la rue; elle s'ouvre sur un perron extérieur, qui empiète sur le quai de sept ou huit pieds. Ce perron, entouré d'une balustrade de pierre sculptée, sert de salon extérieur autant que d'entrée à la maison. —Décrivons un de ces perrons, nous les aurons décrits tous.—Un ou deux hommes, en veste blanche, à figure noire, à l'œil africain, une longue pipe à la main, sont nonchalamment étendus sur un divan de jonc, à côté de la porte; devant eux, gracieusement accoudées sur la

balustrade, trois jeunes femmes, dans différentes attitudes, regardent silencieusement passer notre barque, ou sourient entre elles de notre aspect étranger.—Une robe noire qui ne descend qu'à mi-jambe, un corset blanc à larges manches plissées et flottantes, une coiffure de cheveux noirs, et, par-dessus les épaules et la tête, un demi-manteau de soie noire semblable à la robe, couvrant la moitié de la figure, une des épaules et un des bras qui retient le manteau ; ce manteau d'étoffe légère, enflé par la brise, se dessine dans la forme d'une voile gonflée sur un esquif, et, dans ses plis capricieux, tantôt dérobe, tantôt dévoile la figure mystérieuse qu'il enveloppe, et qui semble lui échapper à plaisir.—Les unes lèvent gracieusement la tête pour causer avec d'autres jeunes filles qui se penchent au balcon supérieur et leur jettent des grenades ou des oranges ; les autres causent avec des jeunes hommes à longues moustaches, à noire et touffue chevelure, en vestes courtes et pincées, en pantalons blancs et ceintures rouges.—Assis sur le parapet du perron, deux jeunes abbés, en habit noir, en souliers bouclés d'argent, s'entretiennent familièrement, et jouent avec de larges éventails verts, tandis qu'au pied des dernières marches, un beau moine mendiant, les pieds nus, le front pâle, chauve et blanc, découvert, le corps enveloppé des plis lourds de sa robe brune, s'appuie comme une statue de la mendicité sur le seuil de l'homme riche et heureux, et regarde d'un œil de détachement et d'insouciance ce spectacle de bonheur, d'aisance et de joie.—A l'étage supérieur, on voit sur un large balcon, supporté par de belles cariatides et recouvert d'une viranda indienne garnie de rideaux et de franges, une famille d'Anglais, ces heureux et impassibles conquérants de la Malte actuelle.—Là, quelques nourrices moresques, aux yeux étincelants, au teint plombé et noir, tiennent dans leurs bras ces beaux enfants de la Grande-Bretagne, dont les cheveux blonds et bouclés et la peau rose et blanche résistent au soleil de Calcutta comme à celui de Malte ou de Corfou.—A voir ces enfants sous le manteau noir et sous le regard brûlant de ces femmes demi-africaines, on dirait de beaux et blancs agneaux suspendus aux mamelles des tigresses du désert.—Sur la terrasse, c'est une autre scène ; les

Anglais et les Maltais se la partagent. D'un côté, vous voyez quelques jeunes filles de l'île tenant la guitare sous le bras et jetant quelques notes d'un vieil air national, sauvage comme le climat; de l'autre, une jeune et belle Anglaise, mélancoliquement penchée sur son coude, contemplant indifféremment la scène de vie qui passe sous ses regards et feuilletant les pages des poëtes immortels de son pays.

Ajoutez à ce coup-d'œil les chevaux arabes montés par les officiers anglais, et courant, les crins épars, sur le sable du quai;—les voitures maltaises, espèce de chaises à porteur sur deux roues, attelées d'un seul cheval barbaresque que le conducteur suit à pied au galop, les reins noués d'une ceinture rouge à longues franges, et le front couvert de la résille ou du bonnet rouge, pendant jusqu'à la ceinture, du muletier espagnol;—les cris sauvages des enfants nus qui se précipitent dans la mer et nagent sous notre barque, les chants des Grecs ou des Siciliens mouillés dans le port voisin et se répondant en chœur d'un pont de navire à l'autre, et les notes monotones et sautillantes de la guitare, formant comme un doux bourdonnement de l'air du soir au-dessous de tous ces sons aigus, et vous aurez une idée d'un quai de l'Empsida le dimanche au soir.

---

24 juillet, 1832.

Entrée en libre pratique dans le port de la cité Valette; le gouverneur, Sir Frederick Ponsonby, revenu de sa campagne pour nous accueillir, nous reçoit au palais du Grand-Maître à deux heures.—Excellente figure d'un honnête homme anglais;—la probité est la physionomie de ces figures d'homme;—élévation, gravité et noblesse, voilà le type du véritable grand seigneur anglais.—Nous admirons le palais;—magnifique et digne simplicité;—beauté dans la masse et la nudité de vaines décorations au dehors et au dedans; vastes salles;—longues galeries;—peintures sévères;—escalier large, doux et sonore;—salle d'armes de deux cents pieds de long, renfermant toutes les armures de toutes les époques de l'histoire

de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.—Bibliothèque de 40,000 volumes, où nous sommes reçus par le directeur, l'abbé Bollanti, jeune ecclésiastique maltais, tout-à-fait semblable aux abbés romains de la vieille école;—œil pénétrant et doux, bouche méditative et souriante, front pâle et articulé, langage élégant et cadencé, politesse simple, naturelle et fine.—Nous causons long-temps, car c'est l'espèce d'homme la plus propre à une longue, forte et pleine causerie.—Il y a en lui, comme dans tous ces ecclésiastiques distingués que j'ai rencontrés en Italie, quelque chose de triste, d'indifférent et de résigné, qui tient de la noble et digne résignation d'un pouvoir déchu. Elevés parmi des ruines,—sur les ruines mêmes d'un monument écroulé, ils en ont contracté la mélancolie et l'insouciance sur le présent.—Comment, lui disais-je, un homme comme vous supporte-t-il l'exil intellectuel et la réclusion dans laquelle vous vivez dans ce palais désert et parmi la poudre de ces livres?—Il est vrai, me répondit-il, je vis seul et je vis triste; l'horizon de cette île est bien borné; le bruit que je pourrais y faire par mes écrits ne retentirait pas bien loin, et le bruit même que d'autres hommes font ailleurs retentit à peine jusqu'ici; mais mon âme voit au-delà un horizon plus libre et plus vaste, où ma pensée aime à se porter; nous avons un beau ciel sur la tête, un air tiède autour de nous, une mer large et bleue sous les regards; cela suffit à la vie des sens; quant à la vie de l'esprit, elle n'est nulle part plus intense que dans le silence et dans la solitude.—Cette vie remonte ainsi directement à la source d'où elle émane, à Dieu, sans s'égarer et s'altérer par le contact des choses et des soucis du monde.—Quand saint Paul, allant porter la parole féconde du christianisme aux nations, fit naufrage à Malte, et y resta trois mois pour y semer le grain de sénevé, il ne se plaignait pas de son naufrage et de son exil, qui valurent à cette île la connaissance précoce du verbe et de la morale divine; dois-je me plaindre, moi, né sur ces rochers arides, si le Seigneur m'y confine pour y conserver sa vérité chrétienne dans les cœurs où tant de vérités sont près de s'éteindre?—Cette vie a sa poésie, ajoutait-il; quand je serai libre enfin de mes classifications et de mes catalogues, peut-être écrirai-je aussi cette

poésie de la solitude et de la prière!—Je le quittai avec peine et désir de le revoir.

L'église de Saint-Jean, cathédrale de l'île, a tout le caractère,—toute la gravité qu'on peut attendre d'un pareil monument dans un pareil lieu,—grandeur, noblesse, richesse; les clés de Rhodes, emportées, après leur défaite, par les chevaliers, sont suspendues aux deux côtés de l'autel, symbole de regrets éternels ou d'espérances à jamais trompées.—Voûte superbe, peint en entier par le Calabrèse;—œuvre digne de Rome moderne dans ses plus beaux temps de la peinture.

Un seul tableau me frappe dans la chapelle de l'Election:—il est de Michel-Ange de Caravaggio, que les chevaliers du temps avaient appelé dans l'île pour peindre la voûte de Saint-Jean. Il l'entreprit, mais la fougue et l'irritabilité de son caractère sauvage l'emportèrent; il eut peur d'un long ouvrage, et partit.—Il laissa son chef-d'œuvre à Malte, la décollation de saint Jean-Baptiste. Si nos peintres modernes, qui cherchent le romantisme par système, au lieu de le trouver par nature, voyaient ce magnifique tableau, ils trouveraient leur prétendue invention inventée avant eux.—Voilà le fruit né sur l'arbre, et non le fruit artificiel moulé en cire et peint en couleurs fausses;—pittoresque d'attitudes, énergie de tableau, profondeur de sentiment, vérité et dignité réunies; vigueur de contraste, et cependant unité et harmonie, horreur et beauté toute ensemble, voilà le tableau.—C'est un des plus beaux que j'aie vus de ma vie.—C'est le tableau que cherchent les peintres de l'école actuelle.—Le voilà, il est trouvé. Qu'ils ne cherchent plus.—Ainsi rien de nouveau dans la nature et dans les arts.—Tout ce qu'on fait a été fait;—tout ce qu'on dit a été dit;—tout ce qu'on rêve a été rêvé.—Tout siècle est plagiaire d'un autre siècle; car tous tant que nous sommes, artistes ou penseurs périssables et fugitifs, nous copions de différentes manières un modèle immuable et éternel, la nature,—cette pensée une et diverse du Créateur!

Malte, 28, 29 et 30 juillet, 1832.

Séjour forcé à Malte par une indisposition de Julia. Elle se rétablit; nous nous décidons à aller à Smyrne en touchant à Athènes. Là, j'établirai ma femme et mon enfant; et j'irai seul, à travers l'Asie Mineure, visiter les autres parties de l'Orient. Nous levons l'ancre; nous allons sortir du port; une voile arrive de l'Archipel; elle annonce la prise de plusieurs bâtiments par les pirates grecs et le massacre des équipages. Le consul de France, M. Miège, nous conseille d'attendre quelques jours; le capitaine Lyons, de la frégate anglaise *le Madagascar*, nous offre d'escorter notre brick jusqu'à Nauplie, en Morée, et même de nous remorquer si la marche du brick est inférieure à la marche de la frégate; il accompagne cette offre de tous les procédés obligeants qui peuvent y ajouter du prix: nous acceptons: nous partons le mercredi 1er août à huit heures du matin. A peine en mer, le capitaine, dont le vaisseau vole et nous dépasse, fait carguer ses voiles et nous attend.—Il nous jette à la mer un baril auquel un câble est attaché; nous pêchons le baril et le câble, et nous suivons comme un coursier en laisse, la masse flottante qui creuse la vague et ne paraît pas s'apercevoir de notre poids.—

Je ne connaissais pas le capitaine Lyons, commandant depuis six ans sur un des vaisseaux de la station anglaise du Levant; je n'en étais pas connu, même de nom; je ne l'avais rencontré chez personne à Malte, parce qu'il était en quarantaine: et cependant voilà un officier d'une autre nation, de nation souvent rivale et hostile, qui, au premier signe de notre part, consent à ralentir sa marche de deux ou trois jours, à soumettre son vaisseau et son équipage à une manœuvre souvent très-périlleuse (la remorque), à entendre peut-être autour de lui murmurer les marins de son bord d'une condescendance pareille pour un Français inconnu,—tout cela par un seul sentiment de noblesse d'âme et de sympathie pour les inquiétudes d'une femme et pour la souffrance d'un enfant. —Voilà l'officier anglais dans toute sa générosité personnelle; voilà l'homme dans toute la dignité de son caractère et de sa mission.—Je n'oublierai jamais ni le

trait ni l'homme.—L'homme qui vient quelquefois à notre bord pour s'informer de nos convenances et nous renouveler les assurances du plaisir qu'il éprouve à nous protéger me paraît un des plus loyaux et des plus ouverts que j'aie rencontrés.—Rien en lui ne rappelle cette prétendue rudesse du marin; mais la fermeté de l'homme accoutumé à lutter avec le plus terrible des éléments, se marie admirablement sur sa figure encore jeune et belle, avec la douceur de l'âme, l'élévation de la pensée et la grâce du caractère.

Arrivés inconnus à Malte, nous ne voyons pas sans regret ses blanches murailles s'enfoncer au loin sous les flots.—Ces maisons, que nous regardions avec indifférence, il y a peu de jours, ont maintenant une physionomie et un langage pour nous.—Nous connaissons ceux qui les habitent, et des regards bienveillants suivent du haut de ses terraces les voiles lointaines de nos deux vaisseaux.

Les Anglais sont un grand peuple moral et politique; —mais, en général, ils ne sont pas un peuple sociable.— Concentrés dans la sainte et douce intimité du foyer de famille, quand ils en sortent ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas le besoin de communiquer leur âme ou de répandre leur sympathie, c'est l'usage, c'est la vanité qui les conduit.—La vanité est l'âme de toute société anglaise;—c'est elle qui construit cette forme de société froide, compassée, étiquettée: c'est elle qui a créé ces classifications de rangs, de titres, de dignités, de richesses, par lesquelles seules les hommes y sont marqués, et qui ont fait une abstraction complète de l'homme, pour ne considérer que le nom, l'habit, la forme sociale.—Sont-ils différents dans leurs colonies? Je le croirais, d'après ce que nous avons éprouvé à Malte.—A peine arrivés, nous y avons reçu, de tout ce qui compose cette belle colonie, les marques les plus désintéressées et les plus cordiales d'intérêt et de bienveillance.—Notre séjour n'y a été qu'une hospitalité brillante et continuelle.—Sir Frederick Ponsonby et lady Emilie Ponsonby, sa femme, couple fait pour représenter dignement partout, l'un la vertueuse et noble simplicité des grands seigneurs anglais, l'autre la douce et gracieuse modestie des femmes de haut rang dans sa patrie.—La famille de Sir Frederick Hankey, M. et Madame Nugent, M. Greig, M. Freyre, ancien am-

bassadeur en Espagne, nous ont accueillis moins en voyageurs qu'en amis. Nous les avons vus huit jours, nous ne les reverrons peut-être jamais ; mais nous emportons de leur obligeante cordialité une impression qui va jusqu'au fond du cœur. Malte fut pour nous la colonie de l'hospitalité ; quelque chose de chevaleresque et d'hospitalier, qui rappelle ses anciens possesseurs, se retrouve dans ces palais, possédés maintenant par une nation digne du haut rang qu'elle occupe dans la civilisation. On peut ne pas aimer les Anglais, il est impossible de ne pas les estimer.

Le gouvernement de Malte est dur et étroit ; il n'est pas digne des Anglais, qui ont enseigné la liberté au monde, d'avoir dans une de leurs possessions deux classes d'hommes, les citoyens et les affranchis.

Le gouvernement provincial et les parlements locaux s'associeraient facilement dans les colonies anglaises à la haute représentation de la mère-patrie. Les germes de liberté et de nationalité, respectés chez les peuples conquis, sont pour l'avenir des germes de vertu, de force et de dignité, pour l'humanité tout entière. L'ombre du pavillon anglais ne devrait couvrir que des hommes libres.

---

1er août, 1832, à minuit.

Partis ce matin par une grosse mer, un calme absolu nous a surpris à douze lieues en mer ; il dure encore ; aucun vent dans le ciel, si ce n'est quelques brises perdues qui viennent de temps en temps froisser les voiles des deux vaisseaux ; elles font rendre à ces grandes voiles une palpitation sonore, un battement irrégulier, semblable au battement convulsif des ailes d'un oiseau qui meurt ; la mer est plane et polie comme la lame d'un sabre ; pas une ride ; mais de loin en loin, de larges ondulations cylindriques, qui se glissent sous le navire et l'ébranlent, comme un tremblement souterrain. Toute la masse des mâts, des vergues, des haubans, des voiles, craque et frémit alors ainsi que sous un vent trop lourd. Nous n'avançons pas d'une ligne en une heure ; les écorces d'orange que Julia jette dans la mer flottent sans déci-

naison autour du brick, et le timonnier regarde monchalamment les étoiles, sans que la barre fasse dévier sa main distraite. Nous avons lâché le câble de remorque qui nous attachait à la frégate anglaise, parce que les deux vaisseaux, ne gouvernant plus, couraient risque de se heurter dans les ténèbres.

Nous sommes maintenant à cinq cents pas environ de la frégate. Les lampes allumées brillent par les sabords au fond des larges et belles chambres d'officiers qui couronnent sa poupe. Un fanal, que l'œil peut confondre avec un des feux du firmament, monte et s'attache à la pointe du mât d'artimon pour nous rallier pendant la nuit. Pendant que nos regards sont attachés à ce phare flottant qui doit nous guider, une musique délicieuse sort tout-à-coup des flancs lumineux de la frégate et résonne sous son nuage de voiles, comme sous les voûtes sonores d'une église.

Les harmonies se varient et se succèdent ainsi pendant plusieurs heures, et répandent au loin, sur cette mer enchantée et dormante, tous les sons que nous avons entendus dans les heures les plus délicieuses de notre vie. Toutes les réminiscences mélodieuses de nos villes, de nos théâtres, de nos airs champêtres, reviennent porter notre pensée vers des temps qui ne sont plus, vers des êtres séparés maintenant de nous par la mort ou par le temps !

---

6 aout 1832, en mer.

Le 6, à midi, nous aperçûmes sous les nuages blancs de l'horizon les cimes inégales des montagnes de la Grèce; le ciel était pâle et gris comme sur la Tamise ou sur la Seine au mois d'octobre; un orage déchire, au couchant, le noir rideau de brouillards qui traîne sur la mer; le tonnerre éclate; les éclairs jaillissent, et une forte brise du sud-est nous apporte la fraîcheur et l'humidité de nos vents pluvieux d'automne.

L'ouragan nous jette hors de notre route et nous nous trouvons tout près de la côte de Navarin; nous distinguons les deux îlots qui ferment l'entrée de son port, et la belle montagne aux deux mamelles qui couronne Navarin. C'est là que le canon de l'Europe a crié na-

guère à la Grèce ressuscitée : la Grèce a mal répondu ; affranchie des Turcs par l'héroïsme de ses enfants et par l'assistance de l'Europe, elle est maintenant en proie à ses propres ravages ; elle a versé le sang de Capo-d'Istria, qui avait dévoué sa vie à sa cause. L'assassinat d'un de ses premiers citoyens ouvre mal une ère de résurrection et de vertu. Il est douloureux que la pensée d'un grand crime soit une des premières qui s'élèvent à l'aspect de cette terre, où l'on vient chercher des images de patriotisme et de gloire.

A mesure que le vaisseau se rapproche du golfe de Modon, les rivages du Péloponèse se détachent et s'articulent ; ils sortent du brouillard flottant qui les enveloppe. Ces rivages, dont les voyageurs parlent avec mépris, me semblent au contraire très-bien dessinés par la nature : grandes coupes de montagnes et gracieuse ondulation de lignes. J'ai peine à en détacher mes regards. La scène est vide, mais pleine du passé ; la mémoire peuple tout. Ce groupe noirâtre de collines, de caps, de vallées, que l'œil embrasse tout entier d'ici, comme une petite île sur l'Océan, et qui n'est qu'un point sur la carte, a produit à lui seul plus de bruit, plus de gloire, plus d'éclat, plus de vertus et plus de crimes que des continents tout entiers. Ce monceau d'îles et de montagnes, d'où sortaient presque à-la-fois Miltiade, Léonidas, Thrasibule, Epaminondas, Démosthène, Alcibiade, Périclès, Platon, Aristide, Socrate, Phidias ; cette terre, qui dévorait les armées de deux millions d'hommes de Xercès, qui envoyait ses colonies à Bysance, en Asie, en Afrique, qui créait ou renouvelait les arts de l'esprit et les arts de la main, et les poussait en un siècle et demi jusqu'à ce point de perfection où ils deviennent types et ne sont plus surpassés ; cette terre, dont l'histoire est notre histoire, dont l'Olympe est encore le ciel de notre imagination ; cette terre, d'où la philosophie et la poésie ont pris leur vol vers le reste du globe, et où elles reviennent sans cesse, comme des enfants à leur berceau, la voilà. Chaque flot me porte vers elle ; j'y touche. Son apparition m'émeut profondément, bien moins pourtant que si tous ces souvenirs n'étaient pas flétris dans ma pensée à force d'avoir été ressassés dans ma mémoire avant que ma pensée les comprît. La Grèce est pour moi comme un livre dont

les beautés sont ternies parce qu'on nous l'a fait lire avant de pouvoir le comprendre.

Cependant tout n'est pas désenchanté. Il y a encore à tous ces grands noms un reste d'écho dans mon cœur. Quelque chose de saint, de doux, de parfumé monte avec ces horizons dans mon âme. Je remercie Dieu d'avoir vu en passant sur cette terre, ce *pays des faiseurs de grandes choses*, comme Epaminondas appelait sa patrie.

Pendant toute ma jeunesse j'ai désiré faire ce que je fais, voir ce que je vois. Un désir enfin satisfait est un bonheur. J'éprouve à l'aspect de ces horizons tant rêvés ce que j'ai éprouvé toute ma vie dans la possession de tout ce que j'ai vivement désiré: un plaisir calme et contemplatif qui se replie sur lui-même; un repos de l'esprit et de l'âme qui s'arrêtent un moment, qui se disent: "Faisons halte ici et jouissons;" mais au fond ces bonheurs de l'esprit et de l'imagination sont bien froids. Ce n'est pas là du bonheur de l'âme; celui-là n'est que dans l'amour humain ou divin, mais toujours dans l'amour.

---

Même date, le soir.

Nous naviguons délicieusement par un vent favorable qui nous pousse entre le cap Matapan et l'île de Cérigo.

Un pirate grec s'approche de nous pendant que la frégate est à quelques lieues en mer à la poursuite d'un bâtiment suspect. Le brick grec n'est qu'à une encâblure de nous; nous montons tous sur le pont: nous nous préparons au combat; nos canons sont chargés; le pont est jonché de fusils et de pistolets. Le capitaine somme le commandant du brick grec de se retirer. Celui-ci, voyant vingt-cinq hommes bien armés sur notre pont, se décide à ne pas risquer l'abordage. Il s'éloigne, il revient une seconde fois et touche presque à notre bâtiment. Nous allons faire feu. Il se retire et s'excuse encore et reste pendant un quart d'heure à portée de pistolet. Il prétend qu'il est comme nous un bâtiment marchand rentrant dans l'Archipel. J'observe son équipage. Jamais je n'ai vu des figures où le crime, le meurtre et le pillage fussent écrits en plus hideux caractères. On aperçoit quinze ou

vingt bandits, les uns en costume albanais, les autres avec des lambeaux d'habits européens, assis, couchés ou manœuvrant sur son bord. Tous sont armés de pistolets et de poignards dont les manches étincellent de ciselures d'argent. Il y a du feu sur le pont, où deux femmes âgées font cuire du poisson. Une jeune fille de quinze à seize ans paraît de temps en temps parmi ces mégères. Figure céleste, apparition angélique au milieu de ces figures infernales. Une des vieilles femmes la repousse plusieurs fois dans l'entrepont, elle descend en pleurant; une dispute s'élève apparemment à ce sujet entre quelques hommes de l'équipage. Deux poignards sont tirés et brandis: le capitaine, qui fume nonchalamment sa pipe accoudé sur la barre, se jette entre les deux bandits, il en renverse un sur le pont; tout s'apaise; la jeune Grecque remonte, elle essuie ses yeux avec les longues tresses de ses cheveux; elle s'assied au pied du grand mât. Une des vieilles femmes est à genoux derrière elle et peigne les longs cheveux de la jeune fille. Le vent fraîchit. Le pirate grec met le cap sur Cérigo et en un clin d'œil il se couvre de voiles et n'est bientôt plus qu'un point blanc à l'horizon.

Nous mettons en panne pour attendre la frégate, qui tire un coup de canon pour nous avertir. En peu d'heures elle nous a rejoints. Le pirate grec, qu'elle poursuivait, lui a échappé. Il est entré dans une des anses inaccessibles de la côte, où ils se réfugient toujours en pareille rencontre.

---

7 août, au soir, six heures.

Les côtes élevées de la Laconie sont là, à quelques portées de canon de nos yeux. Nous les longeons par une jolie brise; elles glissent majestueusement devant nous. Accoudé sur la lisse du vaisseau, mes regards saisissent, pour s'en souvenir, ces formes classiques des montagnes de la Grèce; elles se déroulent aussi comme des vagues de pierre et de terre; elles s'élèvent, s'abaissent, se groupent devant moi comme les nuages de la patrie de son âme devant l'esprit d'Ossian. Je passe une où deux heures à faire en silence cette revue des collines et des noms sonores de cette terre morte. Les monts

Chromius, où l'Eurotas prend sa source, lancent dans les airs leurs sommets arrondis ; le globe du soleil y descend et les frappe, comme des dômes de cuivre doré ; il enflamme autour de lui sa couche de nuages ; ces sommets deviennent transparents comme l'air même qui les enveloppe et dont on peut à peine les distinguer ; on jurerait que l'on voit, à travers, la lueur d'un autre soleil déjà couché ou l'immense réverbération d'un incendie lointain.

Le vent devient plus frais ; nous voguons par une jolie mer devant l'embouchure de différents golfes ; nous approchons du cap San Angelo, ancien cap Malia : nous y toucherons bientôt.

Le vent a manqué ; nous avons passé la nuit sans avancer, à peu de distance du cap Malia.

A quelques lieues du cap la mer redevient plus belle. De légères embarcations grecques, sans pont et couvertes de voiles, passent à côté de nous dans les profondes vallées des vagues ; elles sont pleines de femmes et d'enfants qui vont vendre à Hydra des corbeilles de melons et de raisins. Le moindre souffle de vent les fait pencher sur la mer jusqu'à y baigner leurs voiles. Elles n'ont pour se défendre de la lame qu'une toile tendue qui élève de quelques pieds le bord exposé à la vague ; elles sont souvent cachées à nos yeux par le flot et par l'écume ; elles remontent comme un liège flottant sur l'eau. Quelle vie ! c'est celle de presque tous les Grecs : leur élément c'est la mer ; ils y jouent comme l'enfant de nos hameaux sur les bruyères de nos montagnes. La destinée du pays est écrite par la nature : c'est la mer.

---

Même date.

Voici les sommets lointains de l'île de Crète qui s'élèvent à notre droite, voici l'Ida couvert de neiges qui paraît ici comme les hautes voiles d'un vaisseau sur la mer.

Nous entrons dans un vaste golfe, c'est celui d'Argos ; nous filons vent arrière avec la rapidité d'une volée de goëlands ; les rochers, les montagnes, les îles des deux rivages, fuient comme des nuages sombres devant nous.

La nuit tombe; nous apercevons déjà le fond du golfe, qui a pourtant dix lieues de profondeur; les mâts de trois escadres mouillés devant Nauplie se dessinent comme une forêt d'hiver sur le fond du ciel et de la plaine d'Argos. Bientôt l'obscurité est complète; les feux s'allument sur le penchant des montagnes et dans les bois, où les bergers grecs gardent leurs troupeaux; les vaisseaux tirent le canon du soir. Nous voyons briller successivement tous les sabords de ces soixante bâtiments à l'ancre comme les rues d'une grande ville éclairées par ses réverbères; nous entrons dans ce dédale de navires, et nous allons mouiller en pleine nuit près d'un petit fort qui protège la rade de Nauplie en face de la ville, et sous l'ombre du château de Palamide.

---

9 août.

Je me lève avec le soleil pour voir enfin de près le golfe d'Argos, Argos, Nauplie, la capitale actuelle de la Grèce. Déception complète: Nauplie est une misérable bourgade bâtie au bord d'un golfe profond et étroit, sur une marge de terre tombée des hautes montagnes qui couvrent toute cette côte: les maisons n'ont aucun caractère étranger; elles sont bâties dans la forme des habitations les plus vulgaires des villages de France ou de Savoie. La plupart sont en ruines, et les pans de murs renversés par le canon de la dernière guerre, sont encore couchés au milieu des rues. Deux ou trois maisons neuves, peintes de couleurs crues, s'élèvent sur le quai, et quelques cafés et boutiques de bois s'avancent sur les pilotis dans la mer; ces cafés et ces balcons sur l'eau sont couverts de quelques centaines de Grecs dans leur costume le plus recherché, mais le plus sale; ils sont assis ou couchés sur les planches ou sur le sable, formant mille groupes pittoresques. Toutes les physionomies sont belles, mais tristes et féroces; le poids de l'oisiveté pèse dans toutes leurs attitudes. La paresse des Napolitains est douce, sereine et gaie: c'est la nonchalance du bonheur; la paresse de ces Grecs est lourde, morose et sombre; c'est un vice qui se punit lui-même. Nous détournons nos yeux de Nauplie, nous

admirons la belle forteresse de Palamide, qui règne sur toute la montagne dont la ville est dominée ; les murailles crénelées ressemblent aux dentelures d'un rocher naturel.

Mais où est Argos? Une vaste plaine stérile et nue, entrecoupée de marais, s'étend et s'arrondit au fond du golfe ; elle est bornée de toutes parts par des chaînes de montagnes grises. Au bout de cette plaine, à environ deux lieues dans les terres, on aperçoit un mamelon qui porte quelques murs fortifiés sur sa cime, et qui protège de son ombre une bourgade en ruines ; c'est là Argos. Tout près de là est le tombeau d'Agamemnon. Mais que m'importe Agamemnon et son empire? Ces vieilleries historiques et politiques ont perdu l'intérêt de la jeunesse et de la vérité. Je voudrais voir seulement une vallée d'Arcadie ; j'aime mieux un arbre, une source sous le rocher, un laurier rose au bord d'un fleuve, sous l'arche écroulée d'un pont tapissé de lianes, que le monument d'un de ces royaumes classiques qui ne rappellent plus rien à mon esprit que l'ennui qu'ils m'ont donné dans mon enfance.

---

10 août.

Nous avons passé deux jours à Nauplie ; Julia m'inquiète de nouveau. Je reste quelques jours encore pour attendre qu'elle soit complètement remise. Nous sommes à terre dans la chambre d'une mauvaise auberge, en face d'une caserne de troupes grecques. Les soldats sont tout le jour couchés à l'ombre des pans de murs ruinés au milieu des rues et des places de la ville ; leurs costumes sont riches et pittoresques ; leurs traits portent l'empreinte de la misère, du désespoir et de toutes les passions féroces que la guerre civile allume et fomente dans ces âmes sauvages. L'anarchie la plus complète règne en ce moment dans la Morée. Chaque jour, une faction triomphe de l'autre, et nous entendons les coups de fusil des Klephtes, des Colocotroni, qui se battent de l'autre côté du golfe contre les troupes du gouvernement. On apprend, à chaque courrier qui descend des montagnes, l'incendie d'une ville, le pillage d'une plaine, le massacre d'une population, par un des partis qui ravagent leur propre patrie. On ne peut sortir des portes de Nauplie

sans être exposé aux coups de fusil. Le prince Karadja a la bonté de me proposer une escorte de ses palikars pour aller visiter le tombeau d'Agamemnon, et le général Corbet, qui commande les troupes françaises, veut bien y joindre un détachement de ses soldats; je refuse; je ne veux pas exposer pour l'intérêt d'une vaine curiosité la vie de quelques hommes, ce que je me reprocherais éternellement.

---

12 août, 1832.

J'ai assisté ce matin à une séance du parlement grec. La salle est un hangar de bois; les murs et le tout sont formés de planches de sapin mal jointes; les députés sont assis sur des banquettes élevées autour d'une aire de sable, ils parlent de leur place.

Nous nous asseyons, pour les voir arriver, sur un monceau de pierres à la porte de la salle.—Ils viennent successivement à cheval, accompagnés chacun d'une escorte plus ou moins nombreuse suivant l'importance du chef. Le député descend de cheval, et ses palikars, chargés d'armes superbes, vont se grouper à quelque distance dans la petite plaine qui entoure la salle. Cette plaine présente l'image d'un campement ou d'une caravane.

L'attitude de ces députés est martiale et fière; ils parlent sans confusion, sans interruption, d'un ton de voix ému, mais ferme, mesuré et harmonieux. Ce ne sont plus ces figures féroces qui repoussent l'œil dans les rues de Nauplie; ce sont des chefs d'un peuple héroïque qui tiennent encore à la main le fusil ou le sabre avec lequel ils viennent de combattre pour sa délivrance et qui délibèrent ensemble sur les moyens d'assurer le triomphe de leur liberté. Leur parlement est un conseil de guerre.

On ne peut rien imaginer de plus simple et à la fois de plus imposant que le spectacle de cette nation armée délibérant ainsi sur les ruines de sa patrie, sous une voûte de planches élevée en plein champ, tandis que les soldats polissent leurs armes à la porte de ce sénat, et que les chevaux hennissent impatients de reprendre

le sentier des montagnes. Il y a des têtes admirables de beauté, d'intelligence et d'héroïsme parmi ces chefs; ce sont les montagnards. Les Grecs marchands des îles se reconnaissent aisément à des traits plus efféminés, et à l'expression astucieuse des physionomies. Le commerce et l'oisiveté de leurs villes ont enlevé la noblesse et la force à leurs visages, pour y imprimer l'empreinte de l'habileté vulgaire et de la ruse qui les caractérisent.

---

13 août, 1832.

Fête charmante donnée à son bord par l'amiral Hotham, qui commande la station anglaise dans la rade de Nauplie. Il nous fait visiter son vaisseau à trois ponts, *le Saint-Vincent*, et fait exécuter pour nous le simulacre d'un combat naval. Un vaisseau monté de seize cents hommes, et vu ainsi au moment du combat, est le chef-d'œuvre de l'intelligence humaine.

Homme excellent dont la figure et les manières réunissent ce rare mélange de la noblesse du vieux guerrier et de la douceur bienveillante du philosophe, caractère commun des belles physionomies des hommes de l'aristocratie anglaise. Il nous propose un de ses bâtiments de guerre pour nous accompagner jusqu'à Smyrne. Je refuse, et je réclame cette obligeance de M. l'amiral Hugon, qui commande l'escadre française. Il veut bien nous donner le brick *le Génie*, commandé par M. le capitaine Cunéo d'Ornano; mais il ne nous escortera que jusqu'à Rhodes.

Je dîne chez M. Rouen, ministre de France en Grèce; j'ai dû moi-même occuper ce poste sous la restauration. Il me félicite de ne l'avoir pas obtenu. M. Rouen, qui a passé à Nauplie tous les mauvais jours de l'anarchie grecque, soupire après sa délivrance. Il se console de la sévérité de son exil, en accueillant ses compatriotes et en représentant, avec une grâce et une cordialité parfaites, la haute protection de la France dans un pays qu'il faut aimer dans son passé et dans son avenir.

---

18 aout, 1832 en mer, mouillés devant les jardins d'Hydra.

Enfin nous sommes partis dans la nuit d'hier par une jolie brise du sud-est; nous dormions dans nos hamacs. A 7 heures nous sommes hors du golfe; la mer est belle et frappe harmonieusement les parois du brick. Nous sommes dans le canal qui se prolonge entre la terre ferme et les îles d'Hydra et Spezzia.

Vers midi nous sommes affalés à la côte du continent en face d'Hydra. Des coups de vent terribles, et partant de tous les points du compas, rendent la manœuvre périlleuse. Nos voiles sont déchirées; nous risquons de rompre nos mâts; pendant trois heures nous luttons sans relâche contre des ouragans furieux; les matelots sont épuisés de fatigue; le capitaine semble inquiet du sort du navire; enfin il réussit à atteindre l'abri d'une côte élevée et un mouillage connu des marins en face d'une charmante colline qu'on appelle les jardins d'Hydra. Nous y jetons l'ancre à un mille du rivage et non loin du brick de guerre *le Génie*, qui a fait la même marche.

La ville d'Hydra, qui couvre toute la petite île de ce nom, brille de l'autre côté d'un canal, blanche, resplendissante, éclatante comme un rocher taillé d'hier. Cette île n'offre pas un pouce de terre à l'œil; tout est pierre; la ville couvre tout; les maisons se dressent perpendiculairement les unes sur les autres, refuge de la liberté du commerce, de l'opulence des Grecs pendant la domination des Turcs. On peut mesurer la civilisation croissante ou décroissante d'une nation aux sites de ses villes et de ses villages: quand la sécurité et l'indépendence augmentent, les villes descendent des montagnes dans les plaines; quand la tyrannie et l'anarchie renaissent, elles remontent sur les rochers ou se réfugient sur les écueils de la mer. Dans le moyen-âge, en Italie, sur le Rhin, en France, les villes étaient des nids d'aigle sur la pointe des rocs inaccessibles.

---

18 août 1832, en mer.

Nous avons levé l'ancre à trois heures du matin. Un vent maniable nous a laissés approcher de la pointe du continent qui avance dans la mer d'Athènes; mais

là, une nouvelle tempête nous a assaillis, plus violente encore que la veille; nous avons été un instant séparés des deux bâtiments qui naviguaient de conserve avec nous. La mer est devenue énorme; nous roulons d'un abîme dans l'autre, les vergues trempant dans la vague et l'écume jaillissant sur le pont. Le capitaine s'obstine à doubler ce cap; après plusieurs heures de manœuvres impuissantes, il réussit; nous voilà en pleine mer; mais le vent est si fort que le brick dérive considérablement. Nous sommes forcés de mettre le cap sur les montagnes qui se dessinent de l'autre côté de la mer d'Athènes. Nous filons dix nœuds dans un nuage de poussière humide, et sous les flocons d'écume qui s'élancent de la proue et des deux flancs du navire. De temps en temps l'horizon s'éclaircit et nous laisse entrevoir le cap Colonne qui blanchit devant nous. Nous espérons aller le soir mouiller au pied de ces colonnes, et saluer la mémoire du divin Platon, qui venait méditer deux mille ans avant nous sur ce même promontoire de *Sunium*. Mes regards ne quittent pas l'horizon des montagnes d'Athènes, d'où la tempête nous repousse. Enfin, au déclin du soleil, le vent s'amollit; nous faisons une bordée sur l'île d'Egine. Nous tombons presque en calme à l'abri de l'île et de la côte du continent, et nous entrons à la chute du jour dans un autre golfe formé par l'île et par les beaux rivages de Corinthe. La mer est comme un miroir, et il nous semble naviguer sur un fleuve sans vagues dont le cours insensible nous porte jusqu'au mouillage. Nous jetons l'ancre au moment où la nuit tombe dans un lac immense et enchanté, que de sombres montagnes enveloppent, et où la lune, qui s'élève, frappe de sa blancheur l'Acropolis de Corinthe et les colonnes du temple d'Egine. Nous sommes à quelques centaines de pas de l'île, en face de jardins ombragés de beaux platanes. Quelques maisons blanches brillent au milieu de la verdure. Repos et souper tranquilles sur le pont après une journée de périls et de fatigue; vies des voyageurs et de l'homme sur la terre.

A notre droite, l'île d'Egine, adoucissant ses pentes noires et rapides, étend sur un golfe une langue de terre semée de quelques cyprès, de vignes et de figuiers; la ville la termine: elle est moins bizarrement placée

que le peu de villes grecques que nous avons vues jusqu'ici! le gymnase, élevé par Capo-d'Istria, blanchit au milieu:—son musée,—je n'y vais pas—je suis las des musées,—cimetière des arts;—les fragments détachés de la place, de la destination et de l'ensemble sont morts; poussière de marbre qui n'a plus la vie.—Je descends seul à terre et je passe deux heures délicieuses dans un jardin de cyprès et d'orangers appartenant à Georgio-Bey, d'Hydra. A dix heures, je rentre au vaisseau.

Partis le 18 à midi d'Egine, nous voyons le soleil s'éteindre dans le vallon doré qui se creuse sur l'isthme de Corinthe, entre l'Acro-Corinthe et les montagnes de l'Attique; il enflamme toute cette partie du ciel, et c'est là que pour la première fois nous trouvons cette splendeur du firmament qui donne son charme et sa gloire à l'Orient. Salamine, tombeau de la flotte de Xercès, est à quelques pas devant nous; côte grise, terre noirâtre, sans autre attrait que son nom;—sa bataille navale et la mémoire de Thémistocle la font saluer avec respect par le nautonnier. Les montagnes de l'Attique élèvent leurs noirs sommets au-dessus de Salamine; et à droite, sur une des cimes décroissantes d'Egine, le temple de Jupiter Panhellénien, doré par les derniers rayons du jour, s'élève au-dessus de cette scène, une des plus belles de la nature historique, et jette son religieux souvenir sur cette mémoire des lieux et des temps.

Le calme s'établit, et nous nageons six heures sans mouvement sur la mer transparente et dans les vapeurs colorées de la mer d'Athènes. L'Acropolis et le Parthénon, semblables à un autel, s'élèvent à trois lieues devant nous, détachés du mont Pentélique, du mont Hymète et du mont Anchesmus;—en effet, Athènes est un autel aux dieux, le plus beau piédestal sur lequel les siècles passés aient pu placer la statue de l'humanité! Aujourd'hui l'aspect est sombre, triste, noir, aride, désolé; un poids sur le cœur; rien de vivant, de vert, de gracieux, d'animé; nature épuisée que Dieu seul pourrait vivifier; la liberté n'y suffira pas;—pour le poëte et pour le peintre, il est écrit sur ces montagnes stériles, sur ces caps blanchissants de temples écroulés, sur ces landes marécageuses ou rocailleuses qui n'ont plus rien que des noms sonores, il est écrit: "C'est fini!"

Terre apocalyptique qui semble frappée par quelque malédiction divine, par quelque grande parole de prophète ; Jérusalem des nations dans laquelle il n'y a plus même de tombeau ! Voilà l'impression d'Athènes et de tous les rivages de l'Attique, des îles et du Péloponnèse.

Arrivés au Pirée à huit heures du matin, le 19 août, nous jetons l'ancre. Les chevaux nous attendaient sur le plage du Pirée ; nous montons à cheval.—Je trouve un âne où nous plaçons une selle de femme pour Julia ; nous partons. Pendant une demi-lieue, la plaine, quoique d'un sol léger, maniable et fertile, est complètement inculte et nue. Les Turcs ont brûlé, pendant la guerre, des oliviers dont la forêt s'étendait jusqu'à la mer ; quelques troncs noirs subsistent encore. Nous entrons dans le bois d'oliviers et de figuiers qui entoure le groupe avancé des collines d'Athènes, comme d'une ceinture verdoyante. —Nous suivons les fondations évidentes encore de la longue muraille, bâtie par Thémistocle, qui unissait la ville au Pirée.—Quelques fontaines turques, en forme de puits, entourées d'auges rustiques, en pierres brutes, sont placées de distance en distance.—Des paysans grecs et quelques soldats turcs sont couchés auprès des fontaines, et se donnent réciproquement à boire.—Enfin, nous passons sous les remparts élevés et sous les noirs rochers qui servent de piédestal au Parthénon.—Le Parthénon lui-même ne nous semble pas grandir, mais se rapetisser, au contraire, à mesure que nous en approchons.—L'effet de cet édifice, le plus beau que la main humaine ait élevé sur la terre, au jugement de tous les âges, ne répond en rien à ce qu'on attend, vu ainsi ; et les pompeuses paroles des voyageurs, peintres ou poëtes, vous retombent tristement sur le cœur quand vous voyez cette réalité si loin de leurs images.—Il n'est pas doré comme par les rayons pétrifiés du soleil de Grèce ; il ne plane point dans les airs comme une île aérienne portant un monument divin ; il ne brille point de loin sur la mer et sur les terres comme un phare qui dit : "Ici c'est Athènes ! Ici l'homme a épuisé son génie et porté son défi à l'avenir !" —Non, rien de tout cela.—Sur votre tête vous voyez s'élever irrégulièrement de vieilles murailles noirâtres, marquées de taches blanches.—Ces taches sont du marbre, débris des monuments qui couronnaient déjà

l'Acropolis avant sa restauration par Périclès et Phidias. Ces murailles, flanquées de distance en distance d'autres murs qui les soutiennent, sont couronnées d'une tour carrée bysantine et de crénaux vénitiens.—Elles entourent un large mamelon qui renfermait presque tous les monuments sacrés de la ville de Thésée. A l'extrémité de ce mamelon, du côté de la mer Egée, se présente le Parthénon ou le temple de Minerve, vierge sortie du cerveau de Jupiter.—Ce temple, dont les colonnes sont noirâtres, est marqué ça et là de taches d'une blancheur éclatante: ce sont les stigmates du canon des Turcs, ou du marteau des iconoclastes. Sa forme est un carré long: il semble trop bas et trop petit pour sa situation monumentale.—Il ne dit pas de lui-même. "C'est moi, je suis le Parthénon, je ne puis pas être autre chose."—Il faut le demander à son guide; et quand il vous a répondu, on doute encore: plus loin, au pied de l'Acropolis, vous passez sous une porte obscure et basse sous laquelle quelques Turcs en guenilles sont couchés à côté de leurs riches et belles armes, et vous êtes dans Athènes. —Le premier monument digne du regard est le temple de Jupiter Olympien, dont les magnifiques colonnes s'élèvent seules sur une place déserte et nue, à droite de ce qui fut Athènes, digne portique de la ville des ruines! A quelques pas de là, nous entrâmes dans la ville, c'est-à-dire dans un inextricable labyrinthe de sentiers étroits et semés de pans de murs écroulés, de tuiles brisées, de pierres et de marbre jetés pêle-mêle; tantôt descendant dans la cour d'une maison écroulée, tantôt gravissant sur l'escalier ou même sur le toit d'une autre; dans ces masures, petites, blanches, vulgaires, ruines de ruines, quelques repaires sales et infects où des familles de paysans grecs sont entassées et enfouies.—Çà et là, quelques femmes aux yeux noirs et à la bouche gracieuse des Athéniennes, sortaient au bruit des pas de nos chevaux, sur le seuil de leur porte, nous souriaient avec bienveillance et étonnement, et nous donnaient le gracieux salut de l'Attique: "Bienvenus, seigneurs étrangers, à Athènes!" Nous arrivâmes, après un quart d'heure de marche, parmi les mêmes scènes de dévastation et les mêmes monceaux de murs et de toits écroulés, à la modeste demeure de M. Gaspari, agent du consulat de Grèce à Athènes. Je

lui avais envoyé le matin la lettre qui me recommandait à son obligeance. Je n'en avais pas besoin ; l'obligeance est le caractère de presque tous nos agents à l'étranger. M. Gaspari nous reçut comme des amis inconnus ; et pendant qu'il envoyait son fils chercher une maison pour nous dans quelque masure encore debout d'Athènes, une de ses filles, Athénienne, belle et gracieuse image de cette beauté héréditaire des femmes de son pays, nous servait avec empressement et modestie du jus d'orange glacé dans des vases de terre poreuse, aux formes antiques. Après nous être un moment rafraichis dans cet humble asile d'une simple et cordiale hospitalité, si douce à rencontrer sous un ciel brûlant, à huit cents lieues de son pays, à la fin d'une journée de tempête, de soleil et de poussière, M. Gaspari nous conduisit au bas de la ville, à travers les mêmes ruines, jusqu'à une maison blanche et propre, élevée tout récemment, et où un Italien, M***, avait monté une auberge. Quelques chambres blanchies à la chaux et proprement meublées, une cour rafraichie par une source et par un peu d'ombre, au pied de l'escalier une belle lionne en marbre blanc, des fruits et des légumes abondants, du miel de l'Hymète calomnié par M. de Châteaubriand, des domestiques grecs, entendant l'italien, empressés et intelligents, tout cela doubla de prix pour nous, au milieu de la désolation et de la nudité absolue d'Athènes.

On ne trouverait pas mieux sur une route d'Italie, d'Angleterre ou de Suisse. Le soir, M. Gropius vint obligeamment se mettre à notre disposition pour nous montrer et nous commenter Athènes. Avec un tel homme les jours valent des années pour le voyageur ignorant comme moi. C'était une belle et pure soirée : le soleil dévorant descendait noyé dans une brume violette sur la barre noire et étroite qui forme l'isthme de Corinthe, et frappait de ses derniers faisceaux lumineux les créneaux de l'Acropolis, qui s'arrondissent, comme une couronne de tour, sur la vallée large et ondulée où dort silencieuse l'ombre d'Athènes. Nous sortîmes par des sentiers sans noms et sans traces, franchissant à tout moment des brèches de murs de jardins renversés, ou des maisons sans toits, ou des ruines amoncelées sur la poussière blanche de la terre d'Attique ; à mesure que nous

descendions vers le fond de la vallée profonde et déserte qu'ombrage le temple de Thésée, le Pnyx, l'Aréopage et la colline des Nymphes, nous découvrions une plus vaste étendue de la ville moderne, qui se déployait sur notre gauche, semblable en tout à ce que nous avions vu ailleurs.—Assemblage confus, vaste, morne, désordonné, de huttes écroulées, de pans de murs encore debout, de toits enfoncés, de jardins et de cours ravagés, de monceaux de pierres entassées barrant les chemins et roulant sous les pieds; tout cela couleur de ruines récentes; de ce gris terne, flasque, décoloré, qui n'a pas même pour l'œil la sainteté du temps écoulé, ni la grâce des ruines.—Nulle végétation, excepté trois ou quatre palmiers semblables à des minarets turcs restés debout sur la ville détruite; çà et là quelques maisons aux formes vulgaires et modernes, récemment relevées par quelques Européens ou quelques Grecs de Constantinople.—Maisons de nos villages de France ou d'Angleterre, toits élevés sans grâce, fenêtres nombreuses et étroites;—absence de terrasse, de lignes architecturales, de décorations;—auberges pour la vie, bâties en attendant une destruction nouvelle; mais rien de ces palais qu'un peuple civilisé élève avec confiance pour lui et les générations à naître.—Au milieu de tout ce chaos, mais rares, quelques pans de stade, quelques colonnes noirâtres de l'arche d'Adrien ou de Lazora, le dôme de la tour des Vents, ou de la Lanterne de Diogène, appelant l'œil et ne l'arrêtant pas.—Devant nous grandissait et se détachait du tertre gris où il est placé, le temple de Thésée, isolé, découvert de toutes parts, debout tout entier sur son piédestal de rochers;—ce temple, après le Parthénon, le plus beau selon la science que la Grèce ait élevé à ses dieux ou à ses héros.

J'envoyai demander au bey turc Youssouf-Bey, commandant de l'Attique, la permission de monter à la citadelle avec mes amis et de visiter le Parthénon.—Il m'envoya un janissaire pour m'accompagner.—Nous partîmes le 20, à cinq heures du matin, accompagnés de M. Gropius.—Tout se tait devant l'impression incomparable du Parthénon, ce temple des temples bâti par Ictinus, ordonné par Périclès, décoré par Phidias;—type unique et exclusif du beau, dans les arts de l'architecture et de la sculpture,—espèce de révélation

divine de la beauté idéale, reçue un jour par le peuple artiste par excellence, et transmise par lui à la postérité, en blocs de marbre impérissables et en sculptures qui vivront à jamais.—Ce monument, tel qu'il était avec l'ensemble de sa situation, de son piédestal naturel, de ses gradins décorés de statues sans rivales, de ses formes grandioses, de son exécution achevée dans tous les détails, de sa matière, de sa couleur, lumière pétrifiée;—ce monument écrase, depuis des siècles, l'admiration sans l'assouvir;—quand on en voit ce que j'en ai vu seulement, avec ses majestueux lambeaux mutilés par les bombes vénitiennes, par l'explosion de la poudrière sous Morosini, par le marteau de Théodore, —par les canons des Turcs et des Grecs;—ses colonnes en blocs immenses touchant ses pavés, ses chapiteaux écroulés, ses triglyphes brisées par les agents de lord Elgin, ses statues emportées par des vaisseaux anglais; —ce qu'il en reste est suffisant pour que je sente que c'est le plus parfait poëme écrit en pierre sur la face de la terre; mais encore, je le sens aussi, c'est trop petit, l'effet est manqué ou il est détruit.—Je passe des heures délicieuses couché à l'ombre des Propylées, les yeux attachés sur le fronton croulant du Parthénon; je sens l'antiquité tout entière dans ce qu'elle a produit de plus divin;—le reste ne vaut pas la parole qui le décrit! L'aspect du Parthénon fait apparaître, plus que l'histoire, la grandeur colossale d'un peuple. Périclès ne doit pas mourir! Quelle civilisation sur-humaine que celle qui a trouvé un grand homme pour ordonner, un architecte pour concevoir, un sculpteur pour décorer, des statuaires pour exécuter, des ouvriers pour tailler, un peuple pour solder, et des yeux pour comprendre et admirer un pareil édifice! Où retrouvera-t-on et une époque et un peuple pareils! Rien ne l'annonce. A mesure que l'homme vieillit, il perd la sève, la verve, le désintéressement nécessaires pour les arts! Les Propylées,—le temple d'Erechthée ou celui des Cariatides, sont à côté du Parthénon.—Chefs-d'œuvre eux-mêmes, mais noyés dans ce chef-d'œuvre; l'âme, frappée d'un coup trop fort à l'aspect du premier de ces édifices, n'a plus de force pour admirer les autres: il faut voir et s'en aller!

## VISITE AU PACHA.

Le 20 au soir, j'allai remercier Youssouf, bey de Négrepont et d'Athènes; j'entrai dans une cour moresque; les larges galeries des deux étages étaient supportées par de petites colonnes de marbre noir. Une fontaine vide était au milieu de la cour;—des écuries tout autour. Je remontai un escalier de bois au bas duquel étaient rangés plusieurs spahis, et l'on m'introduisit chez le bey. Au fond d'un vaste et riche appartement décoré de boiseries à petits compartiments peints en fleurs, en arabesques et en or, dans le coin d'un large divan d'étoffe des Indes, le bey était assis à la turque; —sa tête était entre les mains de son barbier, beau jeune homme revêtu d'un costume militaire très riche, et ayant des armes superbes dans sa ceinture; huit ou dix esclaves, dans diverses attitudes, étaient disséminés dans la chambre. Le bey me fit demander pardon de s'être laissé surprendre dans le moment de sa toilette, et me pria de m'asseoir sur le divan non loin de lui:— je m'assis, et la conversation commença. Nous parlâmes de l'objet de mon voyage, de l'état de la Grèce, des nouvelles limites assignées par la conférence de Londres, des négociations terminées de M. Stratford Canning, toutes choses que le bey paraissait ignorer profondément, et sur lesquelles il m'interrogeait avec le plus vif intérêt. Bientôt un esclave portant une longue pipe dont le bout était d'ambre jaune et le tuyau revêtu de soie plissée, s'approcha de moi à pas comptés et en regardant la terre; quand il eut calculé exactement en lui-même la distance précise du point du parquet où il poserait la pipe à ma bouche, il la plaça à terre, et, marchant circulairement pour ne point la déranger de son aplomb, il vint à moi par un demi-tour et me remit, en s'inclinant, le bout d'ambre entre les mains à portée de mes lèvres. Je m'inclinai à mon tour vers le pacha, qui me rendit mon salut, et nous commençames à fumer. Un levrier blanc d'Athènes, la queue et les pattes peintes en jaune, dormait aux pieds du bey. Je lui fis compliment sur la beauté de cet animal et lui demandai s'il était chasseur. Il me dit que non, mais que son fils, alors à Négrepont, aimait

passionnément cet exercice; il ajouta qu'il m'avait vu passer dans les rues d'Athènes avec un levrier blanc aussi, mais de plus petite race, qu'il avait trouvé incomparablement beau, et que, si j'en avais plusieurs, il serait au comble de la joie d'en posséder un pareil. Je lui promis à mon retour dans ma patrie de lui en faire parvenir un, en signe de souvenir et de reconnaissance de ses bontés, à Athènes.—Un autre esclave apporta alors le café dans de très-petites tasses de porcelaine de la Chine, contenues elles-mêmes dans de petits réseaux de fil d'argent doré.

---

23 août, 1832.

Partis la nuit.—Belle aurore sous le bois d'oliviers du Pirée en allant à la mer.—Le brick de guerre *le Génie*, capitaine Cunéo d'Ornano, nous attendait, et nous levons l'ancre.—Une belle brise du nord nous jette en trois heures devant le cap Sunium. Nuit terrible passée au milieu des Cyclades.—Le vent baisse au lever du jour. —Belle et douce navigation jusqu'au soir. A la nuit coup de vent furieux entre l'île d'Amorgos et celle de Stampalia.—Gémissement douloureux du navire; coups sourds de la lame sur la poupe.—Roulis qui nous jette tantôt sur un vague, tantôt sur un autre. Je passe la nuit à soigner l'enfant et à me promener sur le pont. Nuit douloureuse! Combien de fois je frémis en pensant que j'ai mis tant de vies sur une seule chance! Que je serais heureux si un esprit céleste emportait Julia sous les ombres paisibles de Saint-Point! Ma vie à moi, à moitié usée, a perdu plus de la moitié de son prix pour moi-même! mais cette vie, encore mienne, qui brille dans ces beaux yeux, qui palpite dans cette jeune poitrine, m'est cent fois plus chère que la mienne! c'est pour celle-là surtout que je prie avec ferveur le souffle qui soulève les vagues d'épargner ce berceau que je lui ai si imprudemment confié!—Il m'exauce; les vagues s'aplanissent, le jour paraît, les îles fuient derrière nous; Rhodes se montre à droite, dans le lointain brumeux de l'horizon d'Asie; et les hautes cimes de la côte de Caramanie, blanches comme la neige des Alpes, s'élèvent resplen-

dissantes au-dessus des nuages flottants de la nuit:—voilà donc l'Asie!

L'impression surpasse celle des horizons de la Grèce! on sent un air plus doux; la mer et le ciel sont teints d'un bleu plus calme et plus pâle; la nature se dessine en masses plus majestueuses! je respire et je sens mon entrée dans une région plus large et plus haute! la Grèce est petite,—tourmentée, dépouillée; c'est le squelette d'un nain! voici celui d'un géant! De noires forêts tachent les flancs des montagnes de Marmoriza, et l'on voit de loin tomber des torrents blancs d'écume dans les profondes ravines de la Caramanie.

Rhodes sort, comme un bouquet de verdure, du sein des flots; les minarets légers et gracieux de ses blanches mosquées se dressent au-dessus de ses forêts de palmiers, de caroubiers, de sycomores, de platanes, de figuiers;—ils attirent de loin l'œil du navigateur sur ces retraites délicieuses des cimetières turcs, où l'on voit chaque soir les musulmans, couchés sur le gazon de la tombe de leurs amis, fumer et conter tranquillement comme des sentinelles qui attendent qu'on vienne les relever, comme des hommes indolents qui aiment à se coucher sur leurs lits et à essayer le sommeil avant l'heure du dernier repos. A dix heures du matin, notre brick se trouve tout-à-coup entouré de cinq ou six frégates turques, à pleines voiles, qui croisent devant Rhodes;—l'une d'elle s'approche à portée de la voix et nous interroge en français;—on nous salue avec politesse, et nous jetons bientôt l'ancre dans la rade de Rhodes, au milieu de trente-six bâtiments de guerre du capitan-pacha, Halil-Pacha.—Deux bâtiments de guerre français, l'un à vapeur, *le Sphinx*, commandé par le capitaine Sarlat, l'autre une corvette, *l'Actéon*, commandée par le capitaine Vaillant, sont mouillés non loin de nous. Les officiers viennent à bord nous demander des nouvelles d'Europe. Le soir nous remercions le commandant du brick *le Génie*, M. d'Ornano; il repart avec *l'Actéon*.—Nous continuerons seuls notre navigation vers Chypre et la Syrie.

Deux jours passés à Rhodes à parcourir cette première ville turque,—caractère oriental des bazars, boutiques moresques en bois sculpté;—rue des Chevaliers, où chaque maison garde encore intacts, sur sa porte, les

écussons des anciennes maisons de France, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne.—Rhodes a de beaux restes de ses fortifications antiques ; la riche végétation d'Asie qui les couronne et les enveloppe leur donne plus de grâce et de beauté que n'en ont celles de Malte :—un ordre qui put se laisser chasser d'une si magnifique possession recevait le coup mortel ! Le ciel semble avoir fait cette île comme un poste avancé sur l'Asie :—une puissance européenne qui en serait maîtresse tiendrait à-la-fois la clef de l'Archipel, de la Grèce, de Smyrne, des Dardanelles, de la mer d'Egypte et de la mer de Syrie.

---

27 août, 1832.

A midi, nous mettons à la voile de Rhodes pour Chypre, par une magnifique soirée. La mer est belle, mais lourde, point de vent ; d'immenses lames viennent de l'ouest rouler majestueusement sous notre poupe et nous jettent, pendant trois jours et trois nuits, tantôt sur un flanc, tantôt sur l'autre ! insupportable martyre qu'un mouvement sans résultat !—c'est rouler le tonneau des enfers ! Le quatrième jour, nous apercevons la pointe orientale de Chypre ; un jour passé à longer l'île ;—nous ne jetons l'ancre dans la rade de Larnaca que le sixième jour au matin.

M. Bottu, consul de France à Chypre, reconnaît le bâtiment où il nous sait embarqués. Il envoie à bord une des personnes de son consulat pour nous engager à descendre chez lui et à accepter une hospitalité à laquelle nous n'avons d'autre droit que son obligeance et son amabilité :—j'accepte ;—nous descendons :—excellent et cordial accueil de M. et Madame Bottu ;—M. Perthier et M. Guillois, attachés ou consulat, nous comblent des mêmes prévenances ; nous rendons et recevons des visites ;—présents,—café, vin de Chypre, envoyés par M. Mathei, un des magnats de Chypre.

---

31 août.

Deux jours passés à Chypre ; charme du repos après une longue navigation ;—soins de l'hospitalité la plus inattendue et la plus aimable ! voilà l'état de mon esprit à

Chypre : mais c'est tout. Ce pays, qu'on m'avait vanté comme une oasis des îles de la Méditerranée, ressemble entièrement à toutes les îles pelées, ternes, nues, de l'Archipel ;—c'est la carcasse d'une de ces îles enchantées où l'antiquité avait placé la scène de ses cultes les plus poétiques ; il est vrai que, pressé d'arriver en Asie, je n'ai visité que de l'œil les scènes éloignées et pittoresques dont cette île est, dit-on, remplie ; à mon retour, je dois y faire un séjour d'un mois, et parcourir en détail les montagnes de Chypre.

Ayant mis à la voile hier à minuit, nous nous réveillons en pleine mer. Nous ne voyons plus les côtes blanches de cette île, ni le sommet arrondi de l'Olympe. La mer est calme comme un vaste lac ; une brume épaisse et argentée borde de toute part l'horizon. Une faible brise paresseuse et inégale vient par moment mourir dans nos larges voiles. Un soleil de plomb brûle les planches du pont que nous arrosons pour le rafraîchir. Tout le monde est couché sur les barres ou sur les cordages, sans parole, sans mouvement, le front ruisselant de sueur. L'air manque à la respiration ;—c'est un véritable simoûn sur la mer. Il semble qu'on respire d'avance la moite et brûlante réverbération des sables du désert dont nous sommes encore à cent cinquante lieues. Les journées se passent ainsi.

---

Même date, à deux heures.

Le capitaine du brick a reconnu les cimes du mont Liban. Il m'appelle pour me les montrer ; je les cherche en vain dans la brume enflammée où son doigt me les indique. Je ne vois rien que le brouillard transparent que la chaleur élève, et au-dessus quelques couches de nuages d'un blanc mat. Il insiste, je regarde encore, mais en vain. Tous les matelots me montrent en souriant le Liban : le capitaine ne comprend pas comment je ne le vois pas comme lui.—Mais où le cherchez-vous donc? me dit-il ; vous regardez trop loin.—Ici, plus près, sur nos têtes ; en effet, je levai les yeux alors vers le ciel et je vis la crête blanche et dorée du Sannin, qui planait dans le firmament au-dessus de nous.—La brume de la

mer m'empêchait de voir sa base et ses flancs.—Sa tête seule apparaissait rayonnante et sereine dans le bleu du ciel. C'est une des plus magnifiques et des plus douces impressions que j'aie ressenties dans mes longs voyages. C'était la terre où tendaient toutes mes pensées du moment, comme homme et comme voyageur; c'était la terre sacrée, la terre où j'allais de si loin chercher les souvenirs de l'humanité primitive; et puis c'était la terre où j'allais enfin faire reposer dans un climat délicieux, à l'ombre des orangers et des palmiers, au bord des torrents de neige, sur quelque colline fraîche et verdoyante, tout ce que j'avais de plus cher au monde, ma femme et Julia. Je ne doute pas qu'un an ou deux passés sous ce beau ciel ne fortifient la santé de Julia, qui depuis six mois me donne quelquefois des pressentiments funestes. Je salue ces montagnes de l'Asie comme un asile où Dieu la mène pour la guérir; une joie secrète et profonde remplit mon cœur; je ne puis plus détacher mes yeux du mont Liban.

Nous dînons à l'ombre de la tente étendue sur le pont. La brise continue et se ranime à mesure que le soleil descend. A chaque instant, nous courons à la proue pour mesurer la marche du navire au bruit qu'il fait en creusant la mer; enfin le vent devient frais; les vagues moutonnent; nous filons cinq nœuds d'heure en heure; les flancs des hautes montagnes percent le brouillard et s'avancent comme des caps aériens devant nous; nous commençons à distinguer les profondes et noires vallées qui s'ouvrent sur les côtes; les ravins blanchissent les rochers, des crêtes se dressent et s'articulent, les premières collines qui partent du voisinage de la mer s'arrondissent; peu-à-peu nous croyons reconnaître des villages jetés au penchant des collines et de grands monastères qui couronnent, comme des châteaux gothiques, les sommets des montagnes intermédiaires. Chaque objet que nous saisissons du regard est une joie dans le cœur; tout le monde est sur le pont. Chacun fait remarquer à son voisin un objet qui lui était échappé; l'un voit les cèdres du Liban comme une tache noire sur les flancs d'une montagne, l'autre comme un donjon au sommet des monts de Tripoli; quelques-uns croient distinguer l'écume des cascades sur les déclivités des précipices.—On voudrait pouvoir avant la nuit toucher à ce rivage tant rêvé, tant

désiré ; on tremble qu'au moment d'y atteindre, un calme nouveau n'endorme le navire pendant de longues journées sur ces flots qui nous impatientent, ou qu'un vent contraire ne vienne de la côte et ne nous repousse sur la mer de Candie ; cette mer de Syrie, golfe immense, entouré des hautes cimes du Liban et du Taurus, est perfide pour les marins ; tout ce qui n'y est pas tempête, y est calme ou courant ; ces courants entraînent invinciblement les navires bien loin de leur route ; et puis il n'y a pas de ports sur les côtes ; il faut mouiller dans des rades dangereuses à une grande distance du rivage ; une houle presque constante laboure ces rades et coupe les ancres : nous ne serons tranquilles et sûrs d'être arrivés qu'après être descendus à terre. Pendant que nous faisons tous ces raisonnements, et que nous flottons entre l'espoir et la crainte, la nuit tombe tout-à-coup, non pas comme dans nos climats avec la lenteur et la gradation d'un crépuscule, mais comme un rideau qu'on tire sur le ciel et sur la terre. Tout s'éteint, tout s'efface sur les flancs noircis du Liban, et nous ne voyons plus que les étoiles entre lesquelles nos mâts se balancent. Le vent tombe aussi ; la mer dort, et nous descendons chacun dans nos cabines, dans l'incertitude du lendemain.

Comme j'allais m'endormir, j'entendis sur le pont quelques pas précipités, comme pour une manœuvre ; je fus étonné, car le silence était complet depuis long-temps, et la mer ne rendait qu'un petit frémissement de lames, qui m'annonçait que le brick marchait encore. Bientôt j'entendis les anneaux sonores de la chaîne de l'ancre se dérouler pesamment du cabestan ; puis je sentis ce coup sec qui fait vibrer tout le navire, quand l'ancre a roulé jusqu'au fond solide, et mord enfin le sable ou l'herbe marine. Je me levai, j'ouvris mon étroite fenêtre. Nous étions arrivés ; nous étions en rade devant Bayruth ; j'apercevais quelques lumières disséminées sur un rivage éloigné ; j'entendais les aboiements des chiens sur la plage. Ce fut le premier bruit qui m'arriva de la côte d'Asie ; il me réjouit le cœur. Il était minuit. Je rendis grâce à Dieu, et je m'endormis d'un profond et paisible sommeil ; personne n'avait été réveillé que moi sous le pont.

6 septembre 1832, neuf heures du matin.

Nous étions devant Bayruth, une des villes les plus peuplées de la côte de Syrie, anciennement Béryte, devenue colonie romaine sous Auguste qui lui donna le nom de *Felix Julia*. Cette épithète d'*heureuse* lui fut attribuée à cause de la fertilité de ses environs, de son incomparable climat et de la magnificence de sa situation. La ville occupe une gracieuse colline qui descend en pente douce vers la mer; quelques bras de terre ou de rochers s'avancent dans les flots, et portent des fortifications turques de l'effet le plus pittoresque; la rade est fermée par une langue de terre qui défend la mer des vents d'est; toute cette langue de terre, ainsi que les collines environnantes, sont couvertes de la plus riche végétation; les mûriers à soie sont plantés partout et élevés d'étage en étage sur des terrasses artificielles; les caroubiers à la sombre verdure et au dôme majestueux, les figuiers, les platanes, les orangers, les grenadiers, et une quantité d'autres arbres ou arbustes étrangers à nos climats, étendent, sur toutes les parties du rivage voisines de la mer, le voile harmonieux de leurs divers feuillages; plus loin, sur les premières pentes des montagnes, les forêts d'oliviers touchent le paysage de leur verdure grise et cendrée, à une lieue environ de la ville, les hautes montagnes des chaînes du Liban commencent à se dresser; elles y ouvrent leurs gorges profondes où l'œil se perd dans les ténèbres du lointain; elles y versent leurs larges torrents devenus des fleuves; elles y prennent des directions diverses, les unes du côté de Tyr et de Sidon, les autres vers Tripoli et Latakié, et leurs sommets égaux, perdus dans les nuages ou blanchis par la répercussion du soleil, ressemblent à nos Alpes couvertes de neiges éternelles.

Le quai de Bayruth, que la vague lave sans cesse et couvre quelquefois d'écume, était peuplé d'une foule d'Arabes, dans toute la splendeur de leurs costumes éclatants et de leurs armes. On y voyait un mouvement aussi actif que sur le quai de nos grandes villes maritimes; plusieurs navires européens étaient mouillés près de nous dans la rade, et les chaloupes, chargées des

marchandises de Damas et de Bagdad, allaient et venaient sans cesse de la rive aux vaisseaux; les maisons de la ville s'élevaient confusément groupées, les toits des unes servant de terrasse aux autres; ces maisons à toits plats, et quelques-unes à balustrades crénelées, ces fenêtres à ogives multipliées, ces grilles de bois peint qui les fermaient hermétiquement comme un voile de la jalousie orientale, ces têtes de palmiers qui semblaient germer dans la pierre, et qui se dressaient jusqu'au-dessus des toits comme pour porter un peu de verdure à l'œil des femmes prisonnières dans les harems, tout cela captivait nos yeux et nous annonçait l'orient; nous entendions le cri aigu des Arabes du désert qui se disputaient sur les quais, et les âpres et lugubres gémissements des chameaux qui poussent des cris de douleur quand on leur fait plier les genoux pour recevoir leurs charges. Occupés de ce spectacle si nouveau et si saisissant pour nos yeux, nous ne songions pas à descendre dans notre patrie nouvelle. Le pavillon de France flottait cependant au sommet d'un mât sur une des maisons les plus élevées de la ville et semblait nous inviter à aller nous reposer, sous son ombre, de notre longue et pénible navigation.

Mais nous avions trop de monde et trop de bagages pour risquer le débarquement avant d'avoir reconnu le pays et choisi une maison si nous pouvions en trouver une. Je laissai ma femme, Julia et deux de mes compagnons sur le brick, et je fis mettre le canot à la mer pour aller en reconnaissance.

En peu de minutes, une belle lame plane et argentée me jeta sur le sable, et quelques Arabes, les jambes nues, m'emportèrent dans leurs bras jusqu'à l'entrée d'une rue sombre et rapide qui conduisait au consulat de France. Le consul, M. Guys, pour qui j'avais des lettres, et que j'avais même déjà vu à Marseille, n'était pas arrivé. Je trouvai à sa place M. Jorelle, gérant du consulat et drogman de France en Syrie, jeune homme dont la physionomie gracieuse et bienveillante nous prévint en sa faveur et dont toutes les bontés, pendant notre long séjour en Syrie, justifièrent cette première impression. Il nous offrit une partie de la maison du consulat pour premier asile, et nous promit de nous faire chercher une

maison dans les environs de la ville, où nous pourrions établir notre campement. En peu d'heures, les portefaix de Bayruth, sous la surveillance des janissaires du consulat, eurent opéré le débarquement de notre monde et de nos provisions de tous genres; et avant la nuit nous étions tous à terre, logés provisoirement et comblés de soins et d'égards par M. et Madame Jorelle.

Quand la nuit fut venue, on nous servit un souper à l'européenne, dans un kiosque dont les larges fenêtres grillées ouvraient sur le port, et où le vent rafraichissant du soir jouait dans la flamme des bougies; je fis défoncer une caisse de vins de France que j'ajoutai à ce festin de l'hospitalité, et nous passâmes ainsi notre première soirée à causer des deux patries que nous quittions et que nous venions chercher; une question sur la France répondait à une question sur l'Asie.

---

6 septembre, 1832.

Je me suis levé avec le jour: j'ai ouvert le volet de bois de cédre, seule fermeture de la chambre où l'on dort dans ce beau climat. J'ai jeté mon premier regard sur la mer et sur la chaine étincelante des côtes qui s'étendent en s'arrondissant depuis Bayruth jusqu'au cap Batroun, à moitié chemin de Tripoli.

Jamais spectacle de montagnes ne m'a fait une telle impression. Le Liban a un caractère que je n'ai vu ni aux Alpes ni au Taurus: c'est le mélange de la sublimité imposante des lignes et des cimes avec la grâce des détails et la variété des couleurs; c'est une montagne solennelle comme son nom; ce sont les Alpes sous le ciel de l'Asie, plongeant leurs cimes aériennes dans la profonde sérénité d'une éternelle splendeur. Il semble que le soleil repose éternellement sur les angles dorés de ces crêtes; la blancheur éblouissante dont il les imprime se laisse confondre avec celle des neiges qui restent jusqu'au milieu de l'été sur les sommets les plus élevés. La chaine se développe à l'œil dans une longueur de soixante lieues au moins, depuis le cap de Saïde, l'antique Sidon, jusqu'aux environs de Latakié où elle commence à décliner pour laisser le mont Taurus jeter ses racines dans les plaines d'Alexandrette.

Tantôt les chaines du Liban s'élèvent presque perpendiculairement sur la mer avec des villages et de grands monastères suspendus à leurs précipices; tantôt elles s'écartent du rivage, forment d'immenses golfes, laissent des marques verdoyantes ou des lisières de sable doré entre elles et les flots. Des voiles sillonnent ces golfes et vont aborder dans les nombreuses rades dont la côte est dentelée. La mer y est de la teinte la plus bleue et la plus sombre, et quoiqu'il y ait presque toujours de la houle, la vague, qui est grande et large, roule à vastes plis sur les sables et réfléchit les montagnes comme une glace sans tache. Ces vagues jettent partout sur la côte un murmure sourd, harmonieux, confus, qui monte jusque sous l'ombre des vignes et des caroubiers, et qui remplit les campagnes de vie et de sonorité. A ma gauche, la côte de Bayruth était basse; c'était une continuité de petites langues de terre tapissées de verdure et garanties seulement du flot par une ligne de rochers et d'écueils couverts pour la plupart de ruines antiques. Plus loin, des collines de sable rouge comme celui des déserts d'Egypte, s'avancent comme un cap, et servent de reconnaissance aux marins; au sommet de ce cap on voit les larges cimes en parasol d'une forêt de pins d'Italie, et l'œil, glissant entre leurs troncs disséminés, va se reposer sur les flancs d'une autre chaine du Liban et jusque sur le promontoire avancé qui portait Tyr (aujourd'hui Sour).

Quand je me retournais du côté opposé à la mer, je voyais les hauts minarets des mosquées, comme des colonnettes isolées, se dresser dans l'air bleu et ondoyant du matin; les forteresses moresques qui dominent la ville et dont les murs lézardés donnent racine à une forêt de plantes grimpantes, de figuiers sauvages et de giroflées; puis les crenelures ovales des murs de défense; puis les cimes égales des campagnes plantées de mûriers; çà et là les toits plats et les murailles blanches des maisons de campagne ou des chaumières des paysans syriens; et enfin au-delà, les pelouses arrondies des collines de Bayruth, portant toutes des édifices pittoresques, des couvents grecs, des couvents maronites, des mosquées ou des santons, et revêtues de feuillage et de culture comme les plus fertiles collines de

Grenoble ou de Chambéry. Pour fond à tout cela, toujours le Liban : le Liban prenant mille courbes, se groupant en gigantesques masses, et jetant ses grands ombres, ou faisant étinceler ses hautes neiges sur toutes les scènes de cet horizon.

---

Même date.

J'ai passé la journée entière à parcourir les environs de Bayruth et à chercher un lieu de repos pour y établir une maison

J'ai loué cinq maisons qui forment un groupe et que je réunirai par des escaliers de bois, des galeries et des ouvertures. Chaque maison ici n'est guère composée que d'un souterrain qui sert de cuisine, et d'une chambre où couche toute la famille, quelque nombreuse qu'elle soit. Dans un tel climat, la vraie maison, c'est le toit construit en terrasse. C'est là que les femmes et les enfants passent les journées et souvent les nuits. Devant les maisons, entre les troncs de quelques mûriers ou de quelques oliviers, l'Arabe construit un foyer avec trois pierres, et c'est là que sa femme lui prépare à manger. On jette une natte de paille sur un bâton qui va du mur aux branches de l'arbre. Sous cet abri se fait tout le ménage. Les femmes et les filles y sont tout le jour accroupies, occupées à peigner leurs longs cheveux, à les tresser, à blanchir leurs voiles, à tisser leurs soies, à nourrir leurs poules, ou à jouer et à causer entre elles, comme dans nos villages du midi de la France, le dimanche matin, les filles se rassemblent sur les portes des chaumières.

---

Même date, au soir.

Toute la journée a été employée à décharger le brick, et à porter de la ville à notre maison de campagne les bagages de notre caravane. Chacun de nous aura sa chambre. Un vaste champ de mûriers et d'orangers s'étend autour des cinq maisons réunies et donne à chacun quelques pas à faire devant sa porte, et un peu d'ombre pour respirer. J'ai acheté des nattes d'Egypte

et des tapis de Damas, pour nous servir de lits et de divans. J'ai trouvé des charpentiers arabes très-actifs et très-intelligents qui sont déjà à l'ouvrage pour nous faire des portes et des fenêtres, et ce soir nous irons coucher déjà dans notre nouvelle habitation.

---

19 septembre, 1832.

Aujourd'hui, ma femme et Julia ont été invitées par la femme et la fille d'un chef arabe des environs, à passer la journée au bain; c'est le divertissement des femmes de l'Orient entre elles. Un bain est annoncé quinze jours d'avance, comme un bal en Europe. Voici la description de cette fête, telle qu'elle nous a été donnée le soir par ma femme.

Les salles de bain sont un lieu public dont on interdit l'approche aux hommes, tous les jours jusqu'à une certaine heure, pour les réserver aux femmes; et la journée tout entière, lorsqu'il s'agit d'un bain pour une fiancée comme celui dont il est question. Les salles sont éclairées d'un faible jour par de petits dômes à vitraux peints. Elles sont pavées de marbres à compartiments de diverses couleurs, travaillés avec beaucoup d'art. Les murailles sont revêtues aussi de marbre en mosaïque, ou sculpté en moulures ou en colonnettes moresques. Ces salles sont graduées de chaleur: les premières à la température de l'air extérieur, les secondes tièdes, les autres successivement plus chaudes, jusqu'à la dernière, où la vapeur de l'eau presque bouillante s'élève des bassins et remplit l'air de sa chaleur étouffante. En général, il n'y a pas de bassin creusé au milieu des salles; il y a seulement des robinets coulant toujours qui versent sur le plancher de marbre environ un demi-pouce d'eau. Cette eau s'écoule ensuite par des rigoles et est sans cesse renouvelée. Ce qu'on appelle bains dans l'Orient n'est pas une immersion complète, mais une aspersion successive plus ou moins chaude, et l'impression de la vapeur sur la peau.

Deux cents femmes de la ville et des environs étaient invitées ce jour-là au bain, et dans le nombre plusieurs jeunes femmes européennes; chacune y arriva enveloppée

dans l'immense drap de toile blanche qui recouvre en entier le superbe costume des femmes quand elles sortent. Elles étaient toutes accompagnées de leurs esclaves noires, ou de leurs servantes libres; à mesure qu'elles arrivaient, elles se réunissaient en groupes, s'asseyaient sur des nattes et des coussins préparés dans le premier vestibule; leurs suivantes leur ôtaient le drap qui les enveloppait, et elles apparaissaient dans toute la riche et pittoresque magnificence de leurs habits et de leurs bijoux. Ces costumes sont très-variés pour la couleur des étoffes et le nombre et l'éclat des joyaux; mais ils sont informes dans la coupe des vêtements.

Ces vêtements consistent dans un pantalon à larges plis, de satin rayé, noué à la ceinture par un tissu de soie rouge, et fermé au-dessus de la cheville du pied par un bracelet d'or ou d'argent; une robe brochée en or, ouverte sur le devant et nouée sous le sein qu'elle laisse à découvert; les manches sont serrées au-dessous de l'aisselle et ouvertes ensuite depuis le coude jusqu'au poignet; elles laissent passer une chemise de gaze de soie qui couvre la poitrine. Elles portent par dessus cette robe une veste de velours de couleur éclatante doublée d'hermine ou de martre, et brodée en or sur toutes les coutures; manches également ouvertes.

Les cheveux sont partagés au-dessus de la tête, une partie retombe sur le cou, le reste est tressé en nattes et descend jusqu'aux pieds, alongé par des tresses de soie noire qui imitent les cheveux. De petites torsades d'or ou d'argent pendent à l'extrémité de ces tresses et par leur poids les font flotter le long de la taille; la tête des femmes est en outre semée de petites chaines de perles, de sequins d'or enfilés, de fleurs naturelles, le tout mêlé et répandu avec une incroyable profusion. C'est comme si on avait versé pêle-mêle un écrin sur ces chevelures toutes brillantes, toutes parfumées de bijoux et de fleurs. Ce luxe barbare est de l'effet le plus pittoresque sur les jeunes figures de quinze à vingt ans; au sommet de la tête, quelques femmes portent encore une calotte d'or ciselé en forme de coupe renversée; du milieu de cette calotte sort un gland d'or qui porte une houpe de perles, et qui flotte sur le derrière de la tête.

Les jambes sont nues et les pieds ont pour chaussures des pantoufles de maroquin jaune que les femmes traînent en marchant.

Les bras sont couverts de bracelets d'or, d'argent, de perles ; la poitrine, de plusieurs colliers qui forment une natte d'or ou de perles sur le sein découvert.

Quand toutes les femmes furent réunies, une musique sauvage se fit entendre : des femmes, dont le haut du corps était enveloppé d'une simple gaze rouge, poussaient des cris aigus et lamentables et jouaient du fifre et du tambourin ; cette musique ne cessa pas de toute la journée, et donnait à cette scène de plaisir et de fête un caractère de tumulte et de frénésie tout-à-fait barbare.

Lorsque la fiancée parut, accompagnée de sa mère et de ses jeunes amies, et revêtue d'un costume si magnifique que ses cheveux, son cou, ses bras et sa poitrine disparaissaient entièrement sous un voile flottant de guirlandes, de pièces d'or et de perles, les baigneuses s'emparèrent d'elle et la dépouillèrent, pièce à pièce, de tous ses vêtements : pendant ce temps-là, toutes les autres femmes étaient déshabillées par leurs esclaves, et les différentes cérémonies du bain commencèrent. On passa, toujours avec des cérémonies et des paroles plus bizarres, d'une salle dans une autre ; on prit les bains de vapeurs, puis les bains d'ablution, puis on fit couler sur les femmes les eaux parfumées et savonneuses, puis enfin les jeux commencèrent, et toutes ces femmes firent, avec des gestes et des cris divers, ce que fait une troupe d'écoliers que l'on mène nager dans un fleuve, s'éclaboussant, se plongeant la tête dans l'eau, se jetant l'eau à la figure ; et la musique retentissait plus forte et plus hurlante, chaque fois qu'un de ces tours d'enfantillage excitait le rire bruyant des jeunes filles arabes. Enfin, on sortit du bain ; les esclaves et les suivantes tressèrent de nouveau les cheveux humides de leurs maîtresses, renouèrent les colliers et les bracelets, passèrent les robes de soie et les vestes de velours, étendirent des coussins sur des nattes dans les salles, dont on avait essuyé le plancher, et tirèrent des paniers et des enveloppes de soie les provisions apportées pour la collation ; c'étaient des pâtisseries et des confitures

de toute espèce, dans lesquelles les Turcs et les Arabes excellent; des sorbets, des fleurs d'orange et toutes ces boissons glacées dont les Orientaux font usage à tous les moments du jour. Les pipes et les narguilés furent apportés aussi pour les femmes plus âgées; un nuage de fumée odorante remplit et obscurcit l'atmosphère; le café, servi dans de petites tasses renfermées elles-mêmes dans de petits vases à jour en fil d'or et d'argent, ne cessa de circuler, et les conversations s'animèrent; puis vinrent les danseuses, qui exécutèrent, aux sons de cette même musique, les danses égyptiennes et les évolutions monotones de l'Arabie. La journée tout entière se passa ainsi, et ce ne fut qu'à la tombée de la nuit que ce cortège de femmes reconduisit la jeune fiancée chez sa mère. Cette cérémonie du bain a lieu ordinairement quelques jours avant le mariage.

---

20 septembre, 1832.

Notre établissement étant complet, je m'occupe d'organiser ma caravane pour le voyage de l'intérieur de la Syrie et de la Palestine. J'ai acheté quatorze chevaux arabes, les uns du Liban, les autres d'Alep et du désert; j'ai fait faire les selles et les brides à la mode du pays, riches et ornées de franges de soie et de fil d'or et d'argent. Le respect qu'on obtient des Arabes est en raison du luxe qu'on étale; il faut les éblouir, pour frapper leur imagination et pour voyager avec une pleine sécurité parmi leurs tribus; je fais mettre nos armes en état et j'en achète de plus belles pour armer nos Carvas. Ces Carvas sont des Turcs qui remplacent les janissaires que la Porte accordait autrefois aux ambassadeurs ou aux voyageurs qu'elle voulait protéger; ce sont à-la-fois des soldats et des magistrats; ils répondent à-peu-près aux corps de gendarmerie des États de l'Europe. Chaque consul en a un ou deux attachés à sa personne; ils voyagent à cheval avec eux; ils les annoncent dans les villes qu'ils ont à traverser; ils vont prévenir le scheik, le pacha, le gouverneur; ils font vider et préparer pour eux la maison de la ville ou des villages qu'il leur a plu

de choisir; ils protègent de leur présence et de leur autorité toute caravane à laquelle on les a attachés; ils sont revêtus de costumes plus ou moins splendides, selon le luxe ou l'importance de la personne qui les emploie. Les ambassadeurs ou les consuls européens sont les seuls étrangers qui aient le droit d'en avoir; mais grâce à l'obligeance de M. Jorello et aux bontés du gouverneur égyptien de Bayruth, on m'en a accordé plusieurs. J'en laisserai à la maison pour le service de ma femme et de Julia, et pour leur sécurité quand elles auront à sortir, et j'emmène le plus jeune, le plus intelligent et le plus brave pour marcher à la tête de notre détachement. Ces hommes sont doux, serviables, attentifs, et n'exigent presque rien que de belles armes, de beaux chevaux et de beaux costumes; ils vivent, comme tous mes autres Arabes, de galettes de farine d'orge et de fruits; ils couchent en plein air, sous les mûriers des jardins, ou dans une tente que j'ai fait dresser auprès du lieu où sont les chevaux.

Le consul de Sardaigne, M. Bianco, que nous voyons tous les jours comme un ami de plusieurs années, nous facilite tous ces arrangements intérieurs, qui feront ma sécurité pour ma femme et mon enfant pendant mon absence, et qui contribueront aussi à notre propre sécurité en route; j'achète des tentes, et il me prête la plus belle des siennes.

---

22 septembre, 1832.

Les chaleurs étouffantes de septembre retardent de quelque temps notre départ. Nous passons les journées à rendre et à recevoir les visites de tous nos voisins, Grecs, Arabes, Maronites, et à former des relations qui doivent nous rendre ce séjour agréable. Notre cour est sans cesse remplie d'Arabes des montagnes, de moines maronites, de scheiks druzes, de femmes, d'enfants, de malades, qui viennent déjà de quinze à vingt lieues pour nous voir, nous demander des consultations et nous offrir l'hospitalité, si nous voulons passer par leurs terres; presque tous se font précéder de quelques présents de vins ou de fruits du pays. Nous les

recevons bien, nous leur faisons prendre le café, fumer la pipe, boire le sorbet glacé; je leur donne, en échange de leurs cadeaux, des présents d'étoffes d'Europe, quelques armes, une montre, de petits bijoux de peu de valeur, dont j'ai apporté une grande quantité; ils retournent enchantés de notre accueil, et vont porter au loin et répandre la réputation de l'*émir Frangi*, c'est ainsi qu'ils m'ont nommé, le *prince des Francs*; je n'ai pas d'autre nom dans tous les environs de Bayruth et dans la ville même; et comme cette considération peut nous être d'une grande utilité pour nos courses aventureuses dans toutes les contrées, M. Jorelle et les consuls européens ont la bonté de ne pas les détromper et de laisser passer l'humble poëte pour un homme puissant en Europe.

On ne peut se figurer avec quelle rapidité les nouvelles circulent de bouche en bouche dans l'Arabie; on sait déjà à Damas, à Alep, à Latakié, à Saïde, à Jérusalem, qu'un étranger est arrivé en Syrie et qu'il va parcourir ces contrées. Dans un pays où il y a peu de mouvement dans les choses et dans les esprits, le plus petit événement inusité devient tout de suite le sujet de conversation; il circule, avec la rapidité de la parole, d'une tribu à l'autre; l'imagination sensible, exaltée des Arabes grossit et colore tout, et une renommée est faite en quinze jours, à cent lieues de distance. Ces dispositions de ce pays dont lady Stanhope a fait l'épreuve autrefois, dans des circonstances à-peu-près semblables aux miennes, nous sont trop favorables pour nous en plaindre. Nous laissons faire, nous laissons dire, et j'accepte, sans les détromper, les titres, les richesses, les vertus imaginaires dont l'imagination arabe m'a doté, pour les déposer ensuite humblement, en rentrant dans les justes proportions de ma médiocrité native.

---

## VISITE
## A LADY ESTHER STANHOPE.

Lady Esther Stanhope, nièce de M. Pitt, après la mort de son oncle, quitta l'Angleterre et parcourut l'Europe. Jeune, belle et riche, elle fut accueillie par-

tout avec l'empressement et l'intérêt que son rang, sa fortune, son esprit et sa beauté devaient lui attirer; mais elle se refusa constamment à unir son sort au sort de ses plus dignes admirateurs, et après quelques années passées dans les principales capitales de l'Europe, elle s'embarqua avec une suite nombreuse pour Constantinople. On n'a jamais su le motif de cette expatriation: les uns l'ont attribuée à la mort d'un jeune général anglais, tué à cette époque en Espagne, et que d'éternels regrets devaient conserver à jamais présent dans le cœur de lady Esther; les autres, à un simple goût d'aventures, que le caractère entreprenant et courageux de cette jeune personne pouvait faire présumer en elle. Quoi qu'il en soit, elle partit; elle passa quelques années à Constantinople, et s'embarqua enfin pour la Syrie sur un bâtiment anglais qui portait aussi la plus grande partie de ses trésors et des valeurs immenses en bijoux et en présents de toute espèce.

La tempête assaillit le navire dans le golfe de Macri, sur la côte de Caramanie, en face de l'île de Rhodes: il échoua sur un écueil à quelques milles du rivage. Le vaisseau fut en peu d'instants brisé, et les trésors de lady Stanhope furent engloutis dans les flots; elle-même échappa avec peine à la mort, et fut portée, sur un débris du bâtiment, à une petite île déserte où elle passa vingt-quatre heures sans aliments et sans secours; enfin, des pêcheurs de Marmoriza, qui recherchaient les débris du naufrage, la découvrirent et la conduisirent à Rhodes, où elle se fit reconnaître du consul anglais. Ce déplorable événement n'attiédit pas sa résolution. Elle se rendit à Malte, de là en Angleterre. Elle rassembla les débris de sa fortune; elle vendit à fonds perdu une partie de ses domaines; elle chargea un second navire de richesses et de présents pour les contrées qu'elle devait parcourir, et elle mit à la voile. Le voyage fut heureux, et elle débarqua à Latakié, l'ancienne Laodicée, sur la côte de Syrie, entre Tripoli et Alexandrette. Elle s'établit dans les environs, apprit l'arabe, s'entoura de toutes les personnes qui pouvaient lui faciliter des rapports avec les différentes populations arabes, druzes, maronites du pays, et se prépara, comme je le faisais

alors moi-même, à des voyages de découverte dans les parties les moins accessibles de l'Arabie, de la Mésopotamie et du désert.

Quand elle fut bien familiarisée avec la langue, le costume, les mœurs et les usages des pays, elle organisa une nombreuse caravane, chargea des chameaux de riches présents pour les Arabes, et parcourut toutes les parties de la Syrie. Elle séjourna à Jérusalem, à Damas, à Alep, à Koms, à Balbeck et à Palmyre : ce fut dans cette dernière station que les nombreuses tribus d'Arabes errants, qui lui avaient facilité l'accès de ces ruines, réunis autour de sa tente, au nombre de quarante ou cinquante mille, et charmés de sa beauté, de sa grâce et de sa magnificence, la proclamèrent reine de Palmyre, et lui délivrèrent des firmans par lesquels il était convenu que tout Européen protégé par elle pourrait venir en toute sûreté visiter le désert et les ruines de Balbeck et de Palmyre, pourvu qu'il s'engageât à payer un tribut de mille piastres. Ce traité existe encore et serait fidèlement exécuté par les Arabes, si on leur donnait des preuves positives de la protection de lady Stanhope.

A son retour de Palmyre, elle faillit cependant être enlevée par une tribu nombreuse d'autres Arabes, ennemis de ceux de Palmyre. Elle fut avertie à temps par un des siens, et dut son salut et celui de sa caravane à une marche forcée de nuit, et à la vitesse de ses chevaux, qui franchirent un espace incroyable dans le désert en vingt-quatre heures. Elle revint à Damas où elle résida quelques mois sous la protection du pacha turc à qui la Porte l'avait vivement recommandée.

Après une vie errante dans toutes les contrées de l'Orient, lady Esther Stanhope se fixa enfin dans une solitude presque inaccessible, sur une des montagnes du Liban, voisine de Saïde, l'antique Sidon. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre, Abdala-Pacha, qui avait pour elle un grand respect et un dévouement absolu, lui concéda les restes d'un couvent et le village de Dgioun, peuplé par des Druzes. Elle y bâtit plusieurs maisons, entourées d'un mur d'enceinte, semblable à nos fortifications du moyen-âge : elle y créa artificiellement un jardin charmant, à la mode des Turcs ; jardin de fleurs et de fruits, berceaux de vignes, kiosques enrichis de sculptures et de

peintures arabesques ; eaux courantes dans des rigoles de marbre, jets d'eau au milieu des pavés des kiosques ; voûte d'orangers, de figuiers et de citronniers. Là, lady Stanhope vécut plusieurs années dans un luxe tout-à-fait oriental, entourée d'un grand nombre de drogmans européens ou arabes, d'une suite nombreuse de femmes, d'esclaves noirs, et dans des rapports d'amitié et même de politique soutenus avec la Porte, avec Abdala-Pacha, avec l'émir Beschir, souverain du Liban, et surtout avec les scheiks arabes des déserts de Syrie et de Bagdad.

Bientôt sa fortune, considérable encore, diminua par le dérangement de ses affaires qui souffraient de son absence ; et elle se trouva réduite à trente ou quarante mille francs de rente qui suffisent encore dans ce pays-là au train que lady Stanhope est obligée de conserver. Cependant les personnes qui l'avaient accompagnée d'Europe moururent ou s'éloignèrent ; l'amitié des Arabes, qu'il faut entretenir sans cesse par des présents et des prestiges, s'attiédit : les rapports devinrent moins fréquents, et lady Esther tomba dans le complet isolement où je la trouvai moi-même ; mais c'est là que la trempe héroïque de son caractère montra toute l'énergie, toute la constance de résolution de cette âme. Elle ne songea pas à revenir sur ses pas ; elle ne donna pas un regret au monde et au passé ; elle ne fléchit pas sous l'abandon, sous l'infortune, sous la perspective de la vieillesse et de l'oubli des vivants : elle demeura seule où elle est encore, sans livres, sans journaux, sans lettres d'Europe, sans amis, sans serviteurs même attachés à sa personne, entourée seulement de quelques négresses et de quelques enfants esclaves noirs, et d'un certain nombre de paysans arabes pour soigner son jardin, ses chevaux, et veiller à sa sûreté personnelle. On croit généralement dans le pays, et mes rapports avec elle me fondent moi-même à croire, qu'elle trouve la force surnaturelle de son âme et de sa résolution, non seulement dans son caractère, mais encore dans des idées religieuses exaltées, où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec quelques croyances orientales et surtout avec les merveilles de l'astrologie. Quoi qu'il en soit, lady Stanhope est un grand nom en Orient et un grand étonnement pour l'Europe. Me trouvant si près d'elle, je désirais la voir : sa pensée

de solitude et de méditation avait tant de sympathie apparente avec mes propres pensées, que j'étais bien aise de vérifier en quoi nous nous touchions peut-être. Mais rien n'est plus difficile pour un Européen que d'être admis auprès d'elle ; elle se refuse à toute communication avec les voyageurs anglais, avec les femmes, avec les membres même de sa famille. Je n'avais donc que peu d'espoir de lui être présenté, et je n'avais aucune lettre d'introduction : sachant néanmoins qu'elle conservait quelques rapports éloignés avec les Arabes de la Palestine et de la Mésopotamie, et qu'une recommandation de sa main auprès de ces tribus pourrait m'être d'une extrême utilité pour mes courses futures, je pris le parti de lui envoyer un Arabe porteur de cette lettre :

" Milady,

"Voyageur comme vous, étranger comme vous dans l'Orient ; n'y venant chercher comme vous que le spectacle de sa nature, de ses ruines et des œuvres de Dieu, je viens d'arriver en Syrie avec ma famille. Je compterais au nombre des jours les plus intéressants de mon voyage celui où j'aurais connu une femme qui est elle-même une des merveilles de cet Orient que je viens visiter.

"Si vous voulez bien me recevoir, faites-moi dire le jour qui vous conviendra, et faites-moi savoir si je dois aller seul ou si je puis vous mener quelques-uns de mes amis qui m'accompagnent et qui n'attacheraient pas moins de prix que moi-même à l'honneur de vous être présentés.

"Que cette demande, milady, ne contraigne en rien votre politesse à m'accorder ce qui répugnerait à vos habitudes de retraite absolue. Je comprends trop bien moi-même le prix de la liberté et le charme de la solitude pour ne pas comprendre votre refus et pour ne pas le respecter.

"Agréez, etc."

Je n'attendis pas long-temps la réponse ; le 30 à trois heures de l'après-midi, l'écuyer de lady Stanhope, qui est en même temps son médecin, arriva chez moi avec l'ordre de m'accompagner à Dgioun, résidence de cette femme extraordinaire.

Nous partîmes à quatre heures. J'étais accompagné du docteur Léonardi, de M. de Parseval, d'un domestique et d'un guide; nous étions tous à cheval. A sept heures du matin, par un soleil déjà dévorant, nous quittions Saïde, l'antique Sidon, qui s'avance sur les flots comme un glorieux souvenir d'une domination passée, et nous gravissions des collines crayeuses, nues, déchirées, qui, s'élevant insensiblement d'étage en étage, nous menaient à la solitude que nous cherchions vainement des yeux. Chaque mamelon gravi nous en découvrait un plus élevé qu'il fallait tourner ou gravir encore; les montagnes s'enchaînaient aux montagnes, comme les anneaux d'une chaîne pressée, ne laissant entre elles que des ravins profonds sans eau, blanchis, semés de quartiers de roches grisâtres. Ces montagnes sont complètement dépouillées de végétation et de terre. Ce sont des squelettes de collines que les eaux et les vents ont rongés depuis des siècles.—Ce n'était pas là que je m'attendais à trouver la demeure d'une femme qui avait visité le monde, et qui avait eu tout l'univers à choisir.—Enfin, du haut d'un de ces rochers mes yeux tombèrent sur une vallée plus profonde, plus large, bornée de toutes parts par des montagnes plus majestueuses, mais non moins stériles. Au milieu de cette vallée, comme la base d'une large tour, la montagne de Dgioun prenait naissance, et s'arrondissait en bancs de rochers circulaires, qui, s'amincissant en s'approchant de leurs cimes, formaient enfin une esplanade de quelques centaines de toises de largeur, et se couronnaient d'une belle, gracieuse et verte végétation.—Un mur blanc, flanqué d'un kiosque à l'un de ses angles, entourait cette masse de verdure.—C'était là le séjour de lady Esther. Nous l'atteignîmes à midi. La maison n'est pas ce qu'on appelle ainsi en Europe, ce n'est pas même ce qu'on nomme maison en Orient; c'est un assemblage confus et bizarre de dix ou douze petites maisonnettes, ne contenant chacune qu'une ou deux chambres au rez-de-chaussée, sans fenêtres, et séparées les unes des autres par de petites cours ou petits jardins, assemblage tout-à-fait pareil à l'aspect de ces pauvres couvents qu'on rencontre en Italie ou en Espagne sur les hautes montagnes et appartenant à des ordres mendiants.—Selon son habi-

tude, lady Stanhope n'était pas visible avant trois ou quatre heures après midi On nous conduisit chacun dans une espèce de cellule étroite, sans jour et sans meubles. On nous servit à déjeûner, et nous nous jetâmes sur un divan en attendant le réveil de l'hôtesse invisible du romantique séjour.—Je dormais; à trois heures, on vint frapper à ma porte et m'annoncer qu'elle m'attendait; je traversai une cour, un jardin, un kiosque à jour, à tenture de jasmin, puis deux ou trois corridors sombres, et je fus introduit, par un petit enfant nègre de six ou huit ans, dans le cabinet de lady Esther.—Une si profonde obscurité y régnait que je pus à peine distinguer les traits nobles, graves, doux et majestueux de la figure blanche qui, en costume oriental, se leva du divan et s'avança en me tendant sa main. Lady Esther paraît avoir cinquante ans; elle a de ces traits que les années ne peuvent altérer; la fraîcheur, la couleur, la grâce, s'en vont avec la jeunesse; mais quand la beauté est dans la forme même, dans la pureté des lignes, dans la dignité, dans la majesté, dans la pensée d'un visage d'homme ou de femme, la beauté change aux différentes époques de la vie, mais elle ne passe pas.—Telle est celle de lady Stanhope.—Elle avait sur la tête un turban blanc, sur le front une bandelette de laine couleur de pourpre et retombant de chaque côté de la tête jusque sur les épaules. Un long châle de cachemire jaune, une immense robe turque de soie blanche à manches flottantes enveloppaient toute sa personne dans des plis simples et majestueux, et l'on apercevait seulement dans l'ouverture que laissait cette première tunique sur sa poitrine, une seconde robe d'étoffe de Perse à mille fleurs qui montait jusqu'au col et s'y nouait par une agrafe de perles.—Des bottines turques de maroquin jaune brodé en soie complétaient ce beau costume oriental, qu'elle portait avec la liberté et la grâce d'une personne qui n'en a pas porté d'autre depuis sa jeunesse.

—Vous êtes venu de bien loin pour voir une ermite, me dit-elle; soyez le bienvenu; je reçois peu d'étrangers, un ou deux à peine par année; mais votre lettre m'a plu et j'ai désiré connaître une personne qui aimait, comme moi, Dieu, la nature et la solitude.—Quelque chose, d'ailleurs, me disait que nos étoiles étaient amies, et que nous

nous conviendrions mutuellement. Je vois avec plaisir que mon pressentiment ne m'a pas trompée, et vos traits que je vois maintenant, et le seul bruit de vos pas, pendant que vous traversiez le corridor, m'en ont assez appris sur vous, pour que je ne me repente pas d'avoir voulu vous voir. Asseyons-nous et causons. Nous sommes déjà amis.—Comment, lui dis-je, milady, honorez-vous si vite du nom d'ami un homme dont le nom et la vie vous sont complètement inconnus? vous ignorez qui je suis.—C'est vrai, reprit-elle; je ne sais ni ce que vous êtes selon le monde, ni ce que vous avez fait pendant que vous avez vécu parmi les hommes; mais je sais déjà ce que vous êtes devant Dieu. Ne me prenez point pour une folle, comme le monde me nomme souvent; mais je ne puis résister au besoin de vous parler à cœur ouvert. Il est une science, perdue aujourd'hui dans votre Europe, science, qui est née en Orient, qui n'y a jamais péri, qui y vit encore. Je la possède. Je lis dans les astres. Nous sommes tous enfants de quelqu'un de ces feux célestes qui présidèrent à notre naissance, et dont l'influence heureuse ou maligne est écrite dans nos yeux, sur nos fronts, dans nos traits, dans les délinéaments de notre main, dans la forme de notre pied, dans notre geste, dans notre démarche; je ne vous vois que depuis quelques minutes; eh bien! je vous connais comme si j'avais vécu un siècle avec vous. C'est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme; vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il a besoin, comme d'instruments, pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir parmi les hommes. Croyez-vous le règne du Messie arrivé?—Je suis né chrétien, lui dis-je; c'est vous répondre.—Chrétien! reprit-elle avec un léger signe d'humeur; moi aussi je suis chrétienne; mais celui que vous appelez le Christ n'a-t-il pas dit: "Je vous parle encore par paraboles, mais celui qui viendra après moi vous parlera en esprit et en vérité." Eh bien! c'est celui-là que nous attendons! Voilà le messie qui n'est pas venu encore, qui n'est pas loin, que nous verrons de nos yeux, et pour la venue de qui tout se prépare dans le monde! Que répondrez-vous? et comment pourrez-vous nier ou rétorquer les paroles mêmes de votre évangile que je viens

de vous citer? que sont vos motifs pour croire au Christ?—Permettez-moi, repris-je, milady, de ne pas entrer avec vous dans une semblable discussion; je n'y entre pas avec moi-même. Il y a deux lumières pour l'homme: l'une qui éclaire l'esprit, est sujette à la discussion, au doute, et qui souvent ne conduit qu'à l'erreur et à l'égarement; l'autre, qui éclaire le cœur et qui ne trompe jamais; car elle est à-la-fois évidence et conviction, et pour nous autres, misérables mortels, la vérité n'est qu'une conviction. Dieu seul possède la vérité autrement et comme vérité! nous ne la possédons que comme foi!—Je crois au Christ, parcequ'il a apporté à la terre la doctrine la plus sainte, la plus féconde et la plus divine qui ait jamais rayonné sur l'intelligence humaine.—Une doctrine si céleste ne peut être le fruit de la déception et du mensonge.—Le Christ l'a dit comme le dit la raison.—Les doctrines se connaissent à leur morale, comme l'arbre se connait à ses fruits; les fruits du christianisme, je parle de ses fruits à venir plus encore que de ses fruits déjà cueillis et corrompus, sont infinis, parfaits et divins;—donc la doctrine elle-même est divine;—donc l'auteur est un verbe divin, comme il se nommait lui-même. —Voilà pourquoi je suis chrétien, voilà toute ma controverse religieuse avec moi-même; avec les autres je n'en ai point; on ne prouve à l'homme que ce qu'il croit déjà.—Mais enfin, reprit-elle, trouvez-vous donc le monde social, politique et religieux bien ordonné? et ne sentez-vous pas ce que tout le monde sent, le besoin, la nécessité d'un révélateur, d'un rédempteur, du messie que nous attendons et que nous voyons déjà dans nos désirs? —Oh! pour cela, lui dis-je, c'est une autre question.— Nul plus que moi ne souffre et ne gémit du gémissement universel de la nature, des hommes et des sociétés.— Nul ne confesse plus haut les énormes abus sociaux, politiques et religieux.—Nul ne désire et n'espère davantage un réparateur à ces maux intolérables de l'humanité. —Nul n'est plus convaincu que ce réparateur ne peut être que divin!—Si vous appelez cela attendre un messie, je l'attends comme vous, et plus que vous je soupire après sa prochaine apparition; comme vous, et plus que vous, je vois, dans les croyances ébranlées de l'homme, dans le tumulte de ses idées, dans le vide de son cœur,

dans la dépravation de son état social, dans les tremblements répétés de ses institutions politiques, tous les symptômes d'un bouleversement, et par conséquent, d'un renouvellement prochain et imminent. Je crois que Dieu se montre toujours au moment précis où tout ce qui est humain est insuffisant, où l'homme confesse qu'il ne peut rien pour lui-même.—Le monde en est là. Je crois donc à un messie voisin de notre époque; mais dans ce messie je ne vois point le Christ qui n'a rien de plus à nous donner en sagesse, en vertu et en vérité; je vois celui que le Christ a annoncé devoir venir après lui,—cet esprit saint toujours agissant, toujours assistant l'homme, toujours lui révélant, selon le temps et les besoins, ce qu'il doit faire et savoir.—Que cet esprit divin s'incarne dans un homme ou dans une doctrine, dans un fait ou dans une idée, peu importe, c'est toujours lui; homme ou doctrine, fait ou idée, je crois en lui, j'espère en lui et je l'attends, et plus que vous, milady, je l'invoque! Vous voyez donc que nous pouvons nous entendre et que nos étoiles ne sont pas si divergentes que cette conversation a pu vous le faire penser.—Elle sourit; ses yeux, quelquefois voilés d'un peu d'humeur pendant que je lui confessais mon rationalisme chrétien, s'éclairèrent d'une tendresse de regard et d'une lumière presque surnaturelle.—Croyez ce que vous voudrez, me dit-elle, vous n'en êtes pas moins un de ces hommes que j'attendais, que la Providence m'envoie, et qui ont une grande part à accomplir dans l'œuvre qui se prépare; bientôt vous retournerez en Europe; l'Europe est finie, la France seule a une grande mission à accomplir encore; vous y participerez, je ne sais pas encore comment, mais je puis vous le dire ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles.—Je ne sais pas encore le nom de toutes, j'en vois plus de trois maintenant; j'en distingue quatre, peut-être cinq, et, qui sait? plus encore. L'une d'elles est certainement Mercure, qui donne la clarté et la couleur à l'intelligence et à la parole; vous devez être poëte: cela se lit dans vos yeux et dans la partie supérieure de votre figure; plus bas, vous êtes sous l'empire d'astres tout différents, presque opposés; il y a une influence d'énergie et d'action; il y a du soleil aussi, dit-elle tout-à-coup, dans la pose de votre tête et dans la

manière dont vous la rejetez sur votre épaule gauche.—Remerciez Dieu: il y a peu d'hommes qui soient nés sous plus d'une étoile, peu dont l'étoile soit heureuse, moins encore dont l'étoile, même favorable, ne soit contrebalancée par l'influence maligne d'une étoile opposée. Vous, au contraire, vous en avez plusieurs, et toutes sont en harmonie pour vous servir, et toutes s'entr'aident en votre faveur.—Quel est votre nom?—Je le lui dis.—Je ne l'avais jamais entendu! reprit-elle avec l'accent de la vérité.—Voilà, milady, ce que c'est que la gloire.—J'ai composé quelques vers dans ma vie, qui ont fait répéter un million de fois mon nom par tous les échos littéraires de l'Europe; mais cet écho est trop faible pour traverser votre mer et vos montagnes, et ici je suis un homme tout nouveau, un homme complètement inconnu, un nom jamais prononcé! Je n'en suis que plus flatté de la bienveillance que vous me prodiguez: je ne la dois qu'à vous et à moi.—Oui, me dit-elle, poëte ou non, je vous aime et j'espère en vous; nous nous reverrons, soyez-en certain! Vous retournerez dans l'Occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à revenir en Orient: c'est votre patrie.—C'est du moins, lui dis-je, la patrie de mon imagination.—Ne riez pas, reprit-elle; c'est votre patrie véritable, c'est la patrie de vos pères.—J'en suis sûre maintenant; regardez votre pied!—Je n'y vois, lui dis-je, que la poussière de vos sentiers qui le couvre, et dont je rougirais dans un salon de la vieille Europe.—Rien, ce n'est pas cela, reprit-elle encore:—regardez votre pied.—Je n'y avais pas encore pris garde moi-même.—Voyez le coude-pied est très élevé, et il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller.—C'est le pied de l'Arabe; c'est le pied de l'Orient; vous êtes un fils de ces climats, et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères.—Nous nous reverrons.—Un esclave noir entra alors, et se couchant devant elle, le front sur le tapis et les mains sur la tête, lui dit quelques mots en arabe.—Allez, me dit-elle, vous êtes servi; dînez vite et revenez bientôt; je vais m'occuper de vous et vois plus clair dans la confusion de mes idées sur votre personne et votre avenir. Moi, je ne mange jamais avec personne; je vis trop sobrement; du pain, des

fruits, à l'heure où le besoin se fait sentir, me suffisent; je ne dois pas mettre un hôte à mon régime.—Je fus conduit sous un berceau de jasmin et de laurier rose, à la porte de ses jardins.—Le couvert était mis pour M. de Parseval et pour moi; nous dînâmes très-vite, mais elle n'attendit même pas que nous fussions hors de table, et elle envoya Léonardi me dire qu'elle m'attendait.—J'y courus; je la trouvai fumant une longue pipe orientale; elle m'en fit apporter une. J'étais déjà accoutumé à voir fumer les femmes les plus élégantes et les plus belles de l'Orient; je ne trouvais plus rien de choquant dans cette attitude gracieuse et nonchalante, ni dans cette fumée odorante s'échappant en légères colonnes des lèvres d'une belle femme, et interrompant la conversation sans la refroidir.—Nous causâmes long-temps ainsi et toujours sur le sujet favori, sur le thème unique et mystérieux de cette femme extraordinaire, magicienne moderne, rappelant tout-à-fait les magiciennes fameuses de l'antiquité!—

Après avoir fumé plusieurs pipes, bu plusieurs tasses de café, que les esclaves nègres apportaient de quart d'heure en quart d'heure: Venez, dit-elle, je vais vous conduire dans un sanctuaire où je ne laisse pénétrer aucun profane, c'est mon jardin. Nous y descendîmes par quelques marches, et je parcourus avec elle, dans un véritable enchantement, un des plus beaux jardins turcs que j'aie encore vus en Orient.—Des treilles sombres, dont les voûtes de verdure portaient, comme des milliers de lustres, les raisins étincelants de la Terre promise; des kiosques où les arabesques sculptées s'entrelaçaient aux jasmins et aux plantes grimpantes, lianes de l'Asie; des bassins où une eau artificielle, il est vrai, venait d'une lieue de loin murmurer et jaillir dans les jets d'eau de marbre; des allées jalonnées de tous les arbres fruitiers de l'Angleterre, de l'Europe, de ces beaux climats; de vertes pelouses semées d'arbustes en fleurs, et des compartiments de marbre entourant des gerbes de fleurs nouvelles pour mes yeux;—voilà ce jardin;—nous nous reposâmes tour-à-tour dans plusieurs des kiosques dont il est orné, et jamais la conversation intarissable de lady Esther ne perdit le ton mystique et l'élévation de sujet qu'elle avait eus le matin.—Puisque la destinée, me dit-elle, à la fin, vous a envoyé ici, et qu'une sympathie si

étonnante entre nos astres me permet de vous confier ce que je cacherais à tant de profanes, venez, je veux vous faire voir de vos yeux un prodige de la nature, dont la destination n'est connue que de moi et de mes adeptes; —les prophéties de l'Orient l'avaient annoncé depuis bien des siècles, et vous allez juger vous-même si ces prophéties sont accomplies.—Elle ouvrit une porte du jardin, qui donnait sur une petite cour intérieure où j'aperçus deux magnifiques juments arabes de première race et d'une rare perfection de formes. Approchez, me dit-elle, et regardez cette jument baie; voyez si la nature n'a pas accompli en elle tout ce qui est écrit sur la jument qui doit porter le messie: "elle naitra toute sellée." —Je vis en effet sur ce bel animal un jeu de la nature assez rare pour servir l'illusion d'une crédulité vulgaire chez des peuples à demi barbares;—la jument avait au défaut des épaules une cavité si large et si profonde, et imitant si bien la forme d'une selle turque, qu'on pouvait dire avec vérité qu'elle était née toute sellée, et, aux étriers près, on pouvait en effet la monter sans éprouver le besoin d'une selle artificielle;—cette jument, magnifique du reste, semblait accoutumée à l'admiration et au respect que lady Stanhope et ses esclaves lui témoignent, et pressentir la dignité de sa future mission; jamais personne ne l'a montée, et deux palefreniers arabes la soignent et la surveillent constamment sans la perdre un seul instant de vue. Une autre jument blanche, et à mon avis infiniment plus belle, partage, avec la jument du messie, le respect et les soins de lady Stanhope; nul ne l'a montée non plus. Lady Esther ne me dit pas, mais me laissa à entendre que, quoique la destinée de la jument blanche fût moins sainte, elle en avait une cependant mystérieuse et importante aussi; et je crus comprendre que lady Stanhope la réservait pour la monter elle-même le jour où elle ferait son entrée, à côté du messie, dans la Jérusalem reconquise. Après avoir fait promener quelque temps ces deux bêtes sur une pelouse hors de l'enceinte de la forteresse, et joui de la souplesse et de la grâce de ces superbes animaux, nous rentrâmes et je renouvelai à lady Esther mes instances pour qu'elle me permit enfin de lui présenter M. de Parseval, mon ami, et mon compagnon de voyage, qui m'avait suivi,

malgré moi, chez elle, et qui attendait vainement depuis le matin une faveur dont elle est si avare.—Elle y consentit enfin, et nous rentrâmes tous trois pour passer la soirée ou la nuit dans le petit salon que j'ai déjà dépeint. Le café et les pipes reparurent avec la profusion orientale, et le salon fut bientôt rempli d'un tel nuage de fumée, que la figure de lady Stanhope ne nous apparaissait plus qu'à travers une atmosphère semblable à l'atmosphère magique des évocations. Elle causa avec la même force, la même grâce, la même abondance, mais avec infiniment moins de surnaturel, sur des sujets moins sacrés pour elle, qu'elle ne l'avait fait avec moi seul dans tout le cours de la journée.—J'espère, me dit-elle tout-à-coup, que vous êtes aristocrate; je n'en doute pas en vous voyant.—Vous vous trompez, milady, lui dis-je. Je ne suis ni aristocrate, ni démocrate; j'ai assez vécu pour voir les deux revers de la médaille de l'humanité, et pour les trouver aussi creux l'un que l'autre; je ne suis ni aristocrate, ni démocrate; je suis homme et partisan exclusif de ce qui peut améliorer et perfectionner l'homme tout entier, qu'il soit né au sommet ou au pied de l'échelle sociale! je ne suis ni pour le peuple, ni pour les grands, mais pour l'humanité tout entière; et je ne crois ni aux institutions aristocratiques, ni aux institutions démocratiques la vertu exclusive de perfectionner l'humanité; cette vertu n'est que dans une morale divine, fruit d'une religion parfaite! la civilisation des peuples, c'est leur foi!—Cela est vrai, répondit-elle; mais cependant je suis aristocrate malgré moi, et vous conviendrez, ajouta-t-elle, que s'il y a des vices dans l'aristocratie, au moins il y a de hautes vertus à côté pour les racheter et les compenser, tandis que dans la démocratie je vois bien les vices, et les vices les plus bas et les plus envieux, mais je cherche en vain les hautes vertus.—Ce n'est pas cela, milady, lui dis-je; il y a des deux parts vices et vertus; mais dans les hautes classes, ces vices même ont un côté brillant; dans la classe inférieure, au contraire, ces vices se montrent dans tout leur nudité, et blessent davantage le sentiment moral dans le regard qui les contemple; la différence est dans l'apparence, et non dans le fait; mais, en réalité, le même vice est plus vice dans l'homme riche, élevé et instruit,

que dans l'homme sans lumières est sans pain,—car chez l'un le vice est de choix, chez l'autre de nécessité;—méprisez-le donc partout, et plus encore chez l'aristocratie vicieuse, et ne jugeons pas l'humanité par classe, mais par homme; les grands auraient les vices du peuple, s'ils étaient peuple, et les petits auraient les vices des grands, s'ils étaient grands! La balance est égale, ne pesons pas.—Eh bien! passons, me dit-elle; mais laissez-moi croire que vous êtes aristocrate comme moi; il m'en coûterait trop de vous croire du nombre de ces jeunes Français qui soulèvent l'écume populaire contre toutes les notabilités que Dieu, la nature et la société ont faites, et qui renversent l'édifice pour se faire, de ses ruines, un piédestal à leur envieuse bassesse!—Non, lui dis-je, tranquillisez-vous; je ne suis pas de ces hommes; je suis seulement de ceux qui ne méprisent pas ce qui est au-dessous d'eux dans l'ordre social, tout en respectant ce qui est au-dessus, mais dont le désir ou le rêve serait d'appeler tous les hommes, indépendamment de leur degré dans les hiérarchies arbitraires de la politique, à la même lumière, à la même liberté et à la même perfection morale! et puisque vous êtes religieuse, que vous croyez que Dieu aime également tous ses enfants et que vous attendez un second messie pour redresser toutes choses, vous pensez, sans doute, comme eux et comme moi.—Oui, reprit-elle, mais je ne m'occupe plus de politique humaine, j'en ai assez, j'en ai trop vu pendant dix ans que j'ai passés dans le cabinet de M. Pitt, mon oncle, et que toutes les intrigues de l'Europe sont venues retentir autour de moi;—j'ai méprisé, jeune, l'humanité, je n'en veux plus entendre parler; tout ce que font les hommes pour les hommes est sans fruit! les formes me sont indifférentes.—Et à moi aussi, lui dis-je.—Le fond des choses, c'est Dieu et la vertu!—Je pense exactement ainsi, lui répondis-je; ainsi n'en parlons plus, nous voilà d'accord.

Passant à des sujets moins graves, et plaisantant sur l'espèce de divination qui lui faisait comprendre un homme tout entier au premier regard et à la seule inspection de son étoile, je mis sa sagesse à l'épreuve, et je l'interrogeai sur deux ou trois voyageurs de ma connaissance, qui depuis quinze ans étaient venus passer sous ses

yeux. Je fus frappé de la parfaite justesse de son coup-d'œil sur deux de ces hommes. Elle analysa entre autres, avec une prodigieuse perspicacité d'intelligence, le caractère de l'un d'eux, qui m'était parfaitement connu à moi-même, caractère difficile à comprendre à la première vue, grand, mais voilé sous les apparences de bonhomie les plus simples et les plus séduisantes : et ce qui mit le comble à mon étonnement, et me fit admirer le plus la mémoire inflexible de cette femme, c'est que ce voyageur n'avait passé que deux heures chez elle, et que seize années étaient écoulées entre la visite de cet homme et le compte que je lui demandais de ses impressions sur lui. La solitude concentre et fortifie toutes les facultés de l'âme.—Les prophètes, les saints, les grands hommes et les poëtes l'ont merveilleusement compris ;—et leur nature leur fait chercher à tous le désert ou l'isolement parmi les hommes.—

Le nom de Buonaparte tomba, comme toujours, dans la conversation. Je croyais, lui dis-je, que votre fanatisme pour cet homme mettrait une barrière entre nous.—Je n'ai été, me dit-elle, fanatique que de ses malheurs et de pitié pour lui.—Et moi aussi, lui dis-je, et ainsi nous nous entendons encore.

Je ne pouvais m'expliquer comment une femme religieuse et morale adorait la force seule sans religion, sans morale et sans liberté ! Buonaparte fut un grand reconstructeur, sans doute ; il refit le monde social, mais il ne regarda pas assez aux éléments dont il le recomposait : il pétrit sa statue avec de la boue et de l'intérêt personnel, au lieu de la tailler dans les sentiments divins et moraux, la vertu et la liberté !

La nuit s'écoula ainsi à parcourir librement et sans affectation de la part de lady Esther tous les sujets qu'un mot amène et emporte dans une conversation à tout hasard.—Je sentais qu'aucune corde ne manquait à cette haute et ferme intelligence, et que toutes les touches du clavier rendaient un son juste, fort et plein,—excepté peut-être la corde métaphysique, que trop de tension et de solitude avaient faussée ou élevée à un diapason trop haut pour l'intelligence mortelle.—Nous nous séparâmes avec un regret sincère de ma part, avec un regret obligeant témoigné de la sienne.

Point d'adieu, me dit-elle, nous nous reverrons souvent dans ce voyage et plus souvent encore dans d'autres voyages que vous ne projetez pas même encore. Allez vous reposer, et souvenez-vous que vous laissez une amie dans les solitudes du Liban.—Elle me tendit la main; je portai la mienne sur mon cœur, à la manière des Arabes, et nous sortîmes.

Le lendemain, à quatre heures du matin, nous étions, M. de Parseval et moi, à cheval sur la pente escarpée qui descend de son monastère dans la profonde vallée du torrent Belus; nous franchîmes à gué les eaux épuisées par l'été, et nous commençâmes à gravir les hautes montagnes du Liban qui séparent Dgioun de Deïr-çl-Kammar, ou le couvent de la Lune, palais de l'émir Beschir, prince souverain des Druzes et de toutes les montagnes du Liban. Lady Esther nous avait donné son médecin pour nous servir de drogman, et un de ses palefreniers arabes pour guide.—

A midi, nous atteignîmes les plus hautes montagnes que nous avions à franchir. Nous commençâmes à redescendre par les sentiers les plus escarpés, où les pieds de nos chevaux tremblaient sur la pierre roulante qui nous séparait seule des précipices. Après une heure de descente, nous aperçûmes au tournant d'une colline le palais fantastique de Dptédin, près de Deïr-el-Kammar. Nous jetâmes un cri de surprise et d'admiration, et, d'un mouvement involontaire, nous arrêtâmes nos chevaux pour contempler la scène neuve, pittoresque, orientale, qui s'ouvrait devant nos regards.

A quelques pas de nous, une immense nappe d'eau écumante sortait de l'écluse d'un moulin et tombait, d'une hauteur de cinquante à soixante pieds, sur des rochers qui la brisaient en lambeaux flottants; le bruit de cette chute d'eau et la fraîcheur qu'elle répandait dans l'air, et qui venait humecter nos fronts brûlants, préparait délicieusement nos sens à l'admiration dont ils aimaient à jouir. Au-dessus de cette chute d'eau qui se perdait dans les abîmes dont nous ne pouvions apercevoir le fond, s'ouvrait en entonnoir une vaste et profonde vallée, cultivée depuis le pied jusqu'au sommet, en mûriers, en vignes, en figuiers, et où la terre était partout revêtue de la verdure la plus fraîche et la plus légère; quel-

ques beaux villages étaient suspendus en terrasses sur les déclivités de toutes les montagnes qui entouraient la vallée de Deïr-el-Kammar.—D'un seul côté l'horizon s'entr'ouvrait et laissait voir, par-dessus des sommets moins élevés du Liban, la mer d'Egypte, teinte d'un bleu plus foncé que le ciel, et fondue au loin avec l'horizon par la brume vaporeuse et violette qui voile tous les rivages de cette partie de l'Asie. Au fond de cette immense vallée, la colline de Dptédin, qui porte le palais de l'émir, prenait naissance et s'élevait, comme une tour immense, flanquée de rochers couverts de lierre, et laissant pendre, de ses fissures et de ses créneaux, des gerbes de verdure flottante. Cette colline montait jusqu'au niveau du chemin en précipice où nous étions suspendus nous-mêmes; un abîme étroit et mugissant nous en séparait. A son sommet, et à quelques pas de nous, le palais moresque de l'émir s'étendait majestueusement sur tout le plateau de Dptédin, avec ses tours carrées, percées d'ogives crénelées à leur sommet; les longues galeries s'élevant les unes sur les autres, et présentant de longues files d'arcades élancées et légères comme les tiges des palmiers qui les couronnaient de leurs panaches aériens; ses vastes cours descendaient en degrés immenses, depuis le sommet de la montagne jusqu'aux murs d'enceinte des fortifications; à l'extrémité de la plus vaste de ces cours, sur lesquelles nos regards plongeaient de l'élévation où nous étions placés, la façade irrégulière du palais des femmes se présentait à nous, ornée de légères et gracieuses colonnades dont les troncs minés et effilés, et de formes irrégulières et inégales, se dressaient jusqu'aux toits, et portaient comme un parasol les légères tentures de bois peint qui servaient de portique à ce palais.—Un escalier de marbre, décoré de balustrades sculptées en arabesques, conduisait de ce portique à la porte de ce palais des femmes: cette porte, sculptée en bois de diverses couleurs, encadrée dans le marbre et surmontée d'inscriptions arabes, était entourée d'esclaves noirs, vêtus magnifiquement, armés de pistolets argentés et de sabres de Damas étincelants d'or et de ciselures; les vastes cours qui faisaient face au palais étaient remplies elles-mêmes d'une foule de serviteurs, de courtisans, de prêtres ou de soldats sous tous les costumes variés et

pittoresques que les cinq populations du Liban affectent : le Druze, le Chrétien, l'Arménien, le Grec, le Maronite, le Métualis.—Cinq à six cents chevaux arabes étaient attachés par les pieds et par la tête à des cordes tendues qui traversaient les cours, sellés, bridés et couverts de housses éclatantes de toutes les couleurs ; quelques groupes de chameaux, les uns couchés, les autres debout, d'autres à genoux pour se faire charger ou décharger ; et sur la terrasse la plus élevée de la cour intérieure, quelques jeunes pages, courant à cheval les uns sur les autres, se lançaient le dgérid, s'évitaient en se couchant sur leurs chevaux, revenaient à toute bride sur leur adversaire désarmé, et faisaient, avec une grâce et une vigueur admirables, toutes les évolutions rapides que ce jeu militaire exige.—Après avoir contemplé quelques instants cette scène orientale si nouvelle pour nous, nous nous approchâmes de la porte immense et massive de la première cour du palais, gardée par des Arabes armés de fusils et de longues lances légères, semblables à la tige d'un long roseau.—Là nous envoyâmes porter au prince les lettres que nous avions pour lui. Peu d'instants après, il nous envoya son premier médecin, M. Bertrand, né en Syrie, d'une famille française, et ayant conservé encore la langue et le souvenir de sa patrie. Il nous conduisit dans l'appartement que l'hospitalité de l'émir nous offrait, et des esclaves emmenèrent notre suite et nos chevaux dans un autre quartier du palais.—Notre appartement consistait en une jolie cour décorée de pilastres arabesques, avec une fontaine jaillissante au milieu, coulant dans un large bassin de marbre ; autour de cette cour, trois pièces et un divan, c'est-à-dire un appartement plus large que les autres, formé par une arcade qui s'ouvre sur la cour intérieure et qui n'a ni portes ni rideaux qui la referment ; c'est une transition entre la maison et la rue, qui sert de jardin aux paresseux Musulmans, et dont l'ombre immobile remplace pour eux celle des arbres, qu'ils n'ont ni l'industrie de planter, ni la force d'aller chercher où la nature les a fait croître pour eux. Nos chambres, quoique dans ce magnifique palais, auraient paru trop délabrées au plus pauvre paysan de nos chaumières ; les fenêtres n'avaient point de vitres, luxe inconnu dans l'Orient, malgré les

rigueurs de l'hiver dans ces montagnes; ni lits, ni meubles, ni chaises; rien que les murailles nues, décrépites, percées de trous de rats et de lézards; et pour plancher, de la terre battue, inégale, mêlée de paille hachée.— Des esclaves apportèrent des nattes de jonc, qu'ils étendirent sur ce plancher, et des tapis de Damas, dont ils recouvrirent les nattes; ils apportèrent ensuite une petite table de Bethléem, en bois incrusté de nacre de perles; ces tables n'ont pas un demi-pied de diamètre et pas davantage d'élévation; elles ressemblent à un tronçon de colonne brisée, et ne peuvent porter qu'un plateau sur lequel les Musulmans placent les cinq ou six plats dont leur repas se compose.

Notre dîner, placé sur cette table, se composait d'un pilau, d'un plat de lait aigri que l'on mêle avec de l'huile, et de quelques morceaux de mouton haché, que l'on pile avec du ris bouilli, et dont on farcit certaines courges semblables à nos concombres. C'est le mets le plus recherché et le plus savoureux, en effet, que l'on puisse manger dans tout l'Orient; pour boisson, de l'eau pure que l'on boit dans des jattes de terre à longs becs, qu'on passe de main en main et dont on fait couler l'eau dans sa bouche entr'ouverte, sans que le vase touche les lèvres. Ni couteaux, ni cuillers, ni fourchettes; on mange avec les mains, mais les ablutions multipliées rendent cette coutume moins révoltante pour les Musulmans.

A peine avions-nous fini de dîner, que l'émir nous envoya dire qu'il nous attendait. Nous traversâmes une vaste cour ornée de fontaines, et un portique formé de hautes colonnes grêles qui partent de terre et portent le toit du palais.—Nous fûmes introduits dans une très-belle salle dont le pavé était de marbre et les plafonds et les murs peints de couleurs vives et d'arabesques élégantes par des peintres de Constantinople.—Des jets d'eau murmuraient dans les angles de l'appartement; et dans le fond, derrière une colonnade dont les entrecolonnements étaient grillés et vitrés, on apercevait un tigre énorme, dormant la tête appuyée sur ses pattes croisées. La moitié de la chambre était remplie de secrétaires avec leurs longues robes et leur écritoire d'argent, passée en guise de poignard dans leur ceinture; d'Arabes richement vêtus et armés; de nègres et de mulâtres

attendant les ordres de leur maître, et de quelques officiers égyptiens revêtus de vestes européennes et coiffés du bonnet grec de drap rouge, avec une longue houppe bleue pendant jusque sur les épaules.—L'autre partie de l'appartement était plus élevée d'environ un pied, et un large divan de velours rouge régnait tout autour. L'émir était accroupi à l'angle de ce divan.—C'était un beau vieillard à l'œil vif et pénétrant, au teint frais et animé, à la barbe grise et ondoyante ; une robe blanche, serrée par une ceinture de cachemire, le couvrait tout entier, et le manche éclatant d'un long et large poignard sortait des plis de sa robe à la hauteur de la poitrine, et portait une gerbe de diamants de la grosseur d'une orange.—Nous le saluâmes à la manière du pays, en portant notre main au front d'abord, puis sur le cœur ; il nous rendit notre salut avec grâce et en souriant, et nous fit signe de nous approcher et de nous asseoir près de lui sur le divan.—Un interprète était à genoux entre lui et nous. Je pris la parole et lui exprimai le plaisir que j'éprouvais à visiter l'intéressante et belle contrée qu'il gouvernait avec tant de fermeté et de sagesse, et lui dis, entre autres choses, que le plus bel éloge que je pouvais faire de son administration, c'était de me trouver là ; que la sûreté des routes, la richesse de la culture, l'ordre et la paix dans les villes, étaient les témoignages parlants de la vertu et de l'habileté du prince.—Il me remercia, et me fit, sur l'Europe, et principalement sur la politique de l'Europe dans la lutte des Turcs et des Egyptiens, une foule de demandes, qui montraient à-la-fois tout l'intérêt que cette question avait pour lui, et les connaissances et l'intelligence des affaires, peu communes dans un prince de l'Orient. On apporta le café, les longues pipes, qu'on renouvela plusieurs fois, et la conversation continua pendant près d'une heure.

Je fus ravi de la sagesse, des lumières, des manières nobles et dignes de ce vieux prince, et je me levai, après une longue conversation, pour l'accompagner dans ses bains, qu'il voulut nous montrer lui-même. Ces bains consistent en cinq ou six salles pavées de marbre à compartiments, et dont les voûtes et les murs étaient enduits de stucs et peints à la détrempe, avec beaucoup de goût et d'élégance, par des peintres de Damas. Des

jets d'eau chaude, froide, ou tiède, sortaient du pavé et répandaient leur température dans les salles. La dernière était un bain de vapeur, où nous ne pûmes rester une minute. Plusieurs beaux esclaves blancs, le torse nu et les jambes entourées d'un schall de soie écrue, se tenaient dans ces salles, prêts à exercer leurs fonctions de baigneurs. Le prince nous fit proposer de prendre le bain avec lui; nous n'acceptâmes pas, et nous le laissâmes entre les mains de ses esclaves, qui s'apprêtaient a le déshabiller.

Nous allâmes de là, avec un de ses écuyers, visiter les écuries où ses magnifiques étalons arabes étaient enchaînés. Il faut avoir visité les écuries de Damas, ou celles de l'émir Beschir, pour avoir une idée du cheval arabe. Ce superbe et gracieux animal perd de sa beauté, de sa douceur et de sa forme pittoresque, quand on le transplante, de son pays natal et de ses habitudes familières, dans nos climats froids, et dans l'ombre et la solitude de nos écuries. Il faut le voir à la porte de la tente des Arabes du désert, la tête entre les jambes, secouant sa longue crinière noire, comme un parasol mobile, et balayant ses flancs polis comme du cuivre ou comme de l'argent, avec le fouet tournant de sa queue, dont l'extrémité est toujours teinte en pourpre avec le henné: il faut le voir vêtu de ses housses éclatantes, relevées d'or et de broderies de perles; la tête couverte d'un réseau de soie bleue ou rouge, tissé d'or ou d'argent, avec des aiguillettes sonores et flottantes qui tombent de son front sur ses naseaux, et dont il voile ou dévoile tour-à-tour, à chaque ondulation de son cou, le globe enflammé, immense, intelligent, doux et fier, de son œil à fleur de tête; il faut le voir surtout en masse, comme il était là, de deux à trois cents chevaux; les uns couchés dans la poussière de la cour, les autres entravés par des anneaux de fer et attachés à de longues cordes qui traversaient ces cours, d'autres échappés sur le sable et franchissant, d'un bond, les files de chameaux qui s'opposaient à leurs courses; ceux-ci tenus à la main par de jeunes esclaves noirs, vêtus de vestes écarlates, et reposant leurs têtes caressantes sur l'épaule de ces enfants; ceux-là jouant ensemble libres et sans lesse comme des poulains dans une prairie, se dressant l'un contre l'outre, ou se frottant

le front contre le front, ou se léchant mutuellement leur beau poil luisant et argenté : tous nous regardant avec une attention inquiète et curieuse à cause de nos costumes européens et de notre langue étrangère, mais se familiarisant bientôt, et venant gracieusement tendre leur cou aux caresses et au bruit flatteur de notre main. C'est une chose incroyable que la mobilité et la transparence de la physionomie de ces chevaux quand on n'en a pas été témoin. Toutes leurs pensées se peignent dans leurs yeux et dans le mouvement convulsif de leurs joues, de leurs lèvres, de leurs naseaux, avec autant d'évidence, avec autant de caractère et de mobilité que les impressions de l'âme sur le visage d'un enfant. Quand nous approchions d'eux pour la première fois, ils faisaient des moues et des grimaces de répugnance et de curiosité tout-à-fait semblables à celles qu'un homme impressionnable aurait pu faire à l'aspect d'un objet imprévu et inquiétant. Notre langue surtout les frappait et les étonnait vivement ; et le mouvement de leurs oreilles dressées et renversées en arrière, ou tendues en avant, témoignait de leur surprise et de leur inquiétude : j'admirais surtout plusieurs juments sans prix, réservées pour l'émir lui-même. Je fis proposer par mon drogman à l'écuyer jusqu'à dix mille piastres d'une des plus jolies ; mais à aucun prix on ne décide un Arabe à se défaire d'une jument de premier sang ; et je ne pus rien acheter cette fois.

Nous rentrâmes à la fin du jour dans notre appartement, et l'on nous apporta un souper semblable au dîner. Plusieurs officiers de l'émir vinrent nous rendre visite de sa part. M. Bertrand, son premier médecin, passa la soirée avec nous. Nous pûmes causer, grâce à un peu d'italien et de français qu'il avait conservé, du souvenir de sa famille. Il nous donna tous les renseignements les plus intéressants sur la vie intérieure de l'émir des Druzes. Ce prince, quoique âgé de soixante-douze ans, ayant perdu récemment sa première femme, à qui il devait toute sa fortune, venait de se remarier. Nous regrettâmes de n'avoir pu apercevoir sa nouvelle femme : elle est, dit-on, remarquablement belle. Elle n'a que quinze ans ; c'est une esclave circassienne que l'émir a envoyé acheter à Constantinople, et qu'il a faite

chrétienne avant de l'épouser; car l'émir Beschir est lui-même chrétien et même catholique, ou plutôt il est comme la loi dans tous les pays de tolérance, il est de tous les cultes officiels de son pays; musulman pour les musulmans, Druze pour les Druzes, chrétien pour les chrétiens. Il y a chez lui des mosquées et une église; mais depuis quelques années sa religion de famille, la religion du cœur, est le catholicisme. Sa politique est telle, et la terreur de son nom si bien établie, que sa foi chrétienne n'inspire ni défiance ni répugnance aux Arabes musulmans, aux Druzes et aux Métualis qui vivent sous son empire. Il fait justice à tous, et tous le respectent également.

Le soir après souper, l'émir nous envoya quelques-uns de ses musiciens et de ses chanteurs qui improvisèrent des vers arabes en notre honneur. Il a parmi ses serviteurs des Arabes uniquement consacrés à ces sortes de cérémonies. Ils sont exactement ce qu'étaient les troubadours dans les châteaux du moyen age, où en Ecosse les poëtes populaires. Debout derrière le coussin de l'émir ou de ses fils pendant qu'ils prennent leur repas, ils chantent des vers à la louange des maitres qu'ils servent ou des convives que l'émir veut honorer.

Nous dormions sur des coussins du divan étendus sur une natte, au bruit des jets d'eau murmurant de toutes parts dans les jardins, dans les cours et dans les salles de cette partie du palais. Quand il fit jour, je vis à travers les grilles plusieurs musulmans qui faisaient leur prière dans la grande cour du palais. Ils étendent un tapis par terre pour ne point toucher la poussière; ils se tiennent un moment debout, puis ils s'inclinent d'une seule pièce, et touchent plusieurs fois le tapis du front, le visage toujours tourné du côté de la mosquée; ils se couchent ensuite à plat ventre sur le tapis; ils frappent la terre du front; ils se relèvent et recommencent un grand nombre de fois les mêmes cérémonies, en reprenant les mêmes attitudes et en murmurant des prières. Je n'ai jamais pu trouver le moindre ridicule dans ces cérémonies, quelque bizarres qu'elles semblent à notre ignorance. La physionomie des Musulmans est tellement pénétrée du sentiment religieux qu'ils expriment par ces gestes, que j'ai toujours profondément respecté leur prière; le motif sanctifie tout.

Nous passâmes la matinée à visiter les palais des fils de l'émir, qui sont à peu de distance du sien, une petite église catholique, tout semblable à nos églises modernes de village en France ou en Italie, et les jardins du palais. L'émir Beschir a fait bâtir un autre palais de campagne à un mille environ de Dptédin. C'est le seul but de ses promenades à cheval, et c'est presque le seul chemin où un cheval, même arabe, puisse galoper sans péril; partout ailleurs les sentiers qui mènent à Dptédin sont tellement escarpés et suspendus sur les bords à pic de tels précipices, qu'on ne peut y passer sans frémir, même au pas.

---

5 octobre, 1832.

J'ai retrouvé ma femme et mon enfant en bonne santé et occupées à embellir et à orner notre séjour d'hiver. J'ai passé quelques jours avec elles avant de partir pour la Palestine et l'Egypte. Ibrahim-Pacha a remporté une victoire décisive à Homs, il s'avance vers la Caramanie, et passera le Taurus en refoulant les Turcs. Il n'y a plus d'inquiétude sur la tranquillité et la sûreté de ce pays-ci. Je voyagerai l'esprit en repos sur ce que j'ai de plus cher dans la vie. Nos nouveaux amis de Bayruth, MM. Bianco, Jorelle, Faren, Laurella, Abost, pourvoiront, en mon absence, à toutes les éventualités qui pourraient survenir. Je vais organiser définitivement ma caravane et partir aussitôt que la première pluie aura abaissé la chaleur de trente degrés qui règne encore sur la côte de Syrie.

---

8 octobre, 1832, à trois heures après midi.

Monté à cheval, avec dix-huit chevaux de suite ou de bagages formant la caravane.—Couché au kan, à trois heures de Bayruth; même route que celle déjà écrite pour aller chez lady Stanhope.—Le lendemain, parti à trois heures du matin; traversé, à cinq, le fleuve Tamour, l'ancien Tamyris; lauriers roses en fleurs sur les

bords.—Suivi la grève où la lame venait laver de son écume les pieds de nos chevaux, jusqu'à Saïde, l'antique Sidon, belle ombre encore de la ville détruite, dont elle a perdu jusqu'au nom;—point de traces de sa grandeur passée. Une jetée circulaire, formée de rochers énormes, enceint une darse comblée de sable.—A quatre heures, monté à cheval, escorté des fils et des amis de la famille Giraudin.—Courses de dgérid, exécutées par l'un d'eux, monté sur un superbe cheval arabe.—A deux heures de Saïde, adieux et remercîments.—Marché deux heures encore et couché sous nos tentes, à une fontaine charmante au bord de la mer, nommée *el Kantara*.

De Kantara, parti avant le jour.—Gravi quelques collines arides et rocailleuses s'avançant en promontoires dans la mer. Puis, du sommet de la dernière et de la plus élevée de ces collines, voilà Tyr qui m'apparaît au bout de sa vaste et stérile colline.—Entre la mer et les dernières hauteurs du Liban qui vont ici en dégradant rapidement, s'étend une plaine d'environ huit lieues de long, sur une ou deux de large: la plaine est nue, jaune, couverte d'arbustes épineux, broutés en passant par le chameau des caravanes. Elle lance dans la mer une presqu'île avancée, séparée du continent par une chaussée recouverte d'un sable doré, apporté par les vents d'Egypte. Tyr, aujourd'hui appelée Sour par les Arabes, est portée par l'extrémité la plus aiguë de ce promontoire, et semble sortir des flots mêmes;—de loin vous diriez encore une ville belle, neuve, blanche et vivante, se regardant dans la mer;—mais ce n'est qu'une belle ombre qui s'évanouit en approchant.—Quelques centaines de maisons croulantes et presque désertes, où les Arabes rassemblent le soir les grands troupeaux de moutons et de chèvres noires aux longues oreilles pendantes, qui défilent devant nous dans la plaine, voilà la Tyr d'aujourd'hui! Elle n'a plus de port sur les mers, plus de chemins sur la terre; les prophéties se sont dès longtemps accomplies sur elle.

Nous arrivâmes à midi, après une marche de sept heures, au milieu de la plaine de Tyr, à un endroit nommé les puits de Salomon; tous les voyageurs les ont décrits; ce sont trois réservoirs d'eau limpide et courante qui sort, comme par enchantement, d'une terre basse,

sèche et aride, à deux milles de Tyr; chacun de ces réservoirs, élevé artificiellement d'une vingtaine de pieds au-dessus du niveau de la plaine, est rempli jusqu'au bord et déborde sans cesse; le cours des eaux fait aller des roues de moulins;—les eaux vont à Tyr par des aquéducs moitié modernes, d'un très-bel effet à l'horizon.—On dit que Salomon fit construire ces trois puits pour récompenser Tyr et son roi Hiram des services qu'il avait reçus de sa marine et de ses artistes dans la construction du temple. Hiram avait amené les marbres et les cèdres du Liban. Ces puits immenses ont chacun, au moins, soixante à quatre-vingts pieds de tour; on n'en connaît pas la profondeur, et l'un d'eux n'a pas de fond; nul n'a jamais pu savoir par quel conduit mystérieux l'eau des montagnes peut y arriver. Il y a tout lieu de croire, en les examinant, que ce sont de vastes puits artésiens inventés avant leur réinvention par les modernes.

Le 11, nous levâmes les tentes à la lueur de mille étoiles qui se réfléchissaient dans les flots étendus à nos pieds, nous descendîmes environ une heure les dernières collines qui forment le cap Blanc ou Rag-el-Abiad, et nous entrâmes dans la plaine d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs.

Le 12, nous nous remîmes en marche avec la première lueur du jour; nous franchîmes d'abord une colline plantée d'oliviers et de quelques chênes verts, répandus par groupes ou croissant en broussailles sous la dent rongeuse des chèvres et des chameaux. Quand nous fûmes au revers de cette colline, la terre sainte se montra, tout entière devant nous, telle que nous l'avons retrouvée de l'autre côté des collines de Zabulon, de celles de Nazareth, et du pied du mont la-Rosée-de-l'Hermon ou du mont Carmel; telle que nous l'avons parcourue dans toute sa largeur et dans toute sa variété, depuis les hauteurs qui dominent Tyr et Sidon jusqu'au lac de Tibériade, et depuis le mont Thabor jusqu'aux montagnes de Samarie et de Naplouse, et de là jusqu'aux murailles de Sion. Nous passâmes, en gravissant de légers monticules, plus arides que les premiers, au village de Séphora, l'ancien Saphora de l'Ecriture, l'ancien Diocésane des Romains,—la plus grande ville, dans le temps d'Hérode Agrippa, de la Palestine, après Jérusalem.

Un grand nombre de blocs de pierre, creusés pour des tombeaux, nous traçaient la route jusqu'au sommet du mamelon où Séphora était assise ; arrivés à la dernière hauteur, nous vîmes une colonne de granit isolée, encore debout et marquant la place d'un temple : de beaux chapiteaux sculptés gisaient à terre au pied de la colonne, et d'immenses débris de pierres taillées, enlevées à quelques grands monuments romains, étaient épars partout, et servaient de limites aux champs des Arabes, jusqu'à un mille environ de Séphora, où nous nous arrêtâmes pour la halte du milieu du jour. Une fontaine d'eau excellente et inépuisable y coule pour les habitants de deux ou trois vallées ; elle est entourée de quelques vergers de figuiers et de grenadiers ; nous nous assîmes sous leur ombre, et nous attendîmes plus d'une heure avant de pouvoir abreuver notre caravane, tant était grand le nombre de troupeaux de vaches et de chameaux que les pasteurs arabes y amenaient de tous les côtés de la vallée ;—d'innombrables files de chèvres noires et de vaches sillonnaient la plaine et les flancs des collines qui montent vers Nazareth.

Nous arrivâmes au couvent des Pères Latins de Nazareth, comme les dernières lueurs du soir doraient encore à peine les hautes murailles jaunes de l'église et du monastère. Une large porte de fer s'ouvrit devant nous ; nos chevaux entrèrent en glissant et en faisant retentir, sous le fer de leurs sabots, les dalles luisantes et sonores de l'avant-cour du couvent. La porte se referma derrière nous, et nous descendîmes de cheval devant la porte même de l'église où fut autrefois l'humble maison de cette mère qui prêta son sein à l'hôte immortel, qui donna son lait à un Dieu. Le supérieur et le père gardien étaient absents tous deux. Quelques frères napolitains et espagnols, occupés à faire vanner le blé du couvent sous la porte, nous reçurent assez froidement, et nous conduisirent dans un vaste corridor, sur lequel s'ouvrent les cellules des frères, et les chambres destinées aux étrangers. Nous y attendîmes longtemps l'arrivée du curé de Nazareth, qui nous combla de politesse, et nous fit préparer à chacun une chambre et un lit. Fatigués de la marche et des sentiments du jour, nous nous jetâmes sur nos lits, remettant au réveil de

voir les lieux consacrés, et ne voulant pas nuire à l'ensemble de nos impressions par un premier coup d'œil jeté à la hâte sur les lieux saints dont nous habitions déjà l'enceinte.

Le lendemain, un père italien vint nous conduire à l'église et au sanctuaire souterrain qui fut jadis la maison de la sainte Vierge et de saint Joseph. L'église est une large et haute nef à trois étages. L'étage supérieur est occupé par le chœur des pères de Terre-Sainte, qui communique avec le couvent par une porte de derrière: l'étage inférieur est occupé par les fidèles; il communique au chœur et au grand autel par un bel escalier à double rampe et à balustrades dorées. De cette partie de l'église, et sous le grand autel, un escalier de quelques marches conduit à une petite chapelle et à un autel de marbre éclairés de lampes d'argent, placés à l'endroit même où la tradition suppose qu'eut lieu l'Annonciation. Cet autel est élevé sous la voûte, moitié naturelle, moitié artificielle, d'un rocher, auquel était adossée, sans doute, la maison sainte. Derrière cette première voûte, deux autels souterrains plus obscurs servaient, dit-on, de cuisine et de cave à la sainte famille. Ces traditions, plus ou moins fidèles, plus ou moins altérées, par le besoin pieux de crédulité populaire, ou par le désir naturel à tous ces moines possesseurs d'une si précieuse relique, d'en augmenter l'intérêt en multipliant les détails, ont ajouté, peut-être, quelques inventions bénévoles au puissant souvenir du lieu; mais il n'est pas douteux que le couvent, et surtout l'église, n'aient été primitivement construits sur la place même qu'occupe la maison du divin héritier de la terre et du ciel. Lorsque son nom se fut répandu comme la lumière d'une nouvelle aurore, peu de temps après sa mort, lorsque sa mère et ses disciples vivaient encore, il est certain qu'ils durent se transmettre les uns aux autres le culte d'amour et de douleur que l'absence du divin maître leur avait laissé, et aller eux-mêmes souvent, et conduire les nouveaux chrétiens aux lieux où ils avaient vu vivre, parler, agir et mourir celui qu'ils adoraient aujourd'hui. Nulle piété humaine ne pourrait conserver aussi fidèlement la tradition d'un lieu cher à son souvenir, que ne le fit la piété des fidèles et des martyrs. On peut s'en rapporter, quant

à l'exactitude des principaux sites de la rédemption, à la faveur d'un culte naissant, et à la vigilance d'un culte immortel. Nous tombâmes à genoux sur ces pierres, sous cette voûte, témoins du plus incompréhensible mystère de la charité divine pour l'homme, et nous priâmes.—L'enthousiasme de la prière est un mystère aussi entre l'homme et Dieu ; comme la pudeur, il jette un voile sur la pensée, et dérobe aux hommes ce qui n'est que pour le ciel. Nous visitâmes aussi le couvent vaste et commode, édifice semblable à tous les couvents de France ou d'Italie, et où les Pères Latins exercent aussi librement, et avec autant de sécurité et de publicité, les cérémonies de leur culte, qu'ils pourraient le faire dans une rue de Rome, capitale du christianisme. On a, à cet égard, beaucoup calomnié les musulmans. La tolérance religieuse, je dirai plus, le respect religieux, sont profondément empreints dans leurs mœurs. Ils sont si religieux eux-mêmes, et considèrent d'un œil si jaloux la liberté de leurs exercices religieux, que la religion des autres hommes est la dernière chose à laquelle ils se permettent d'attenter. Ils ont quelquefois une sorte d'horreur pour une religion dont le symbole offense la leur ; mais ils n'ont de mépris et de haine que pour l'homme qui ne prie le Tout-Puissant dans aucune langue ; ces hommes ils ne les comprennent pas, tant la pensée évidente de Dieu est toujours présente à leur esprit, et préoccupe constamment leur âme.—Quinze ou vingt Pères espagnols et italiens vivent dans ce couvent occupés à chanter les louanges de l'Enfant-Dieu, et les gloires de sa mère, dans le temple même où ils vécurent pauvres et ignorés. L'un d'eux, qu'on appelle le curé de Nazareth, est spécialement chargé des soins de la communauté chrétienne de la ville, qui compte sept à huit cents chrétiens catholiques, deux mille Grecs schismatiques, quelques maronites, et seulement un millier de musulmans. Les Pères nous conduisirent dans le courant de la journée aux églises maronites, à la synagogue ancienne où Jésus enfant allait s'instruire, comme homme, dans la loi qu'il devait purifier un jour, et dans l'atelier où saint Joseph exerçait son humble état de charpentier. Nous remarquons avec surprise et plaisir les marques de déférence et de respect que les habitants

de Nazareth, même les Turcs, donnent partout aux Pères de Terre-Sainte. Un évêque, dans les rues d'une ville catholique, ne serait ni plus honoré, ni plus affectueusement prévenu, que ces religieux ne le sont ici. La persécution est plus loin du prêtre dans les mœurs de l'Orient que dans les mœurs de l'Europe ; et s'il désire le martyre, ce n'est pas ici qu'il doit venir le chercher.

---

27 octobre, 1832.

A deux heures après midi, (ayant pour guide le neveu du chef Abougosh,) nous descendons les pentes escarpées de la vallée de Térébinthe, nous passons à sec le lit du torrent, et nous montons, par des escaliers taillés dans le roc, au village arabe de Saint-Jean-Baptiste, que nous apercevons devant nous. Des Arabes, à la physionomie féroce, nous regardent du haut des terrasses de leurs maisons ; les enfants et les femmes se pressent autour de nous dans les rues étroites du village ; les religieux, épouvantés du tumulte qu'ils voient du haut de leur toit, du nombre de nos chevaux et de nos hommes, et de la peste que nous leur apportons, refusent d'ouvrir les portes de fer du monastère. Nous revenons sur nos pas pour aller camper sur une colline voisine du village ; nous maudissons la dureté de cœur des moines ; j'envoie mon drogman parlementer encore avec eux et leur adresser les reproches qu'ils méritent. Pendant ce temps, la population tout entière descend des toits ; les scheiks nous enveloppent et mêlent leurs cris sauvages aux hennissements de nos chevaux épouvantés ; une horrible confusion règne dans toute notre caravane, nous armons nos fusils. Le neveu d'Abougosh, monté sur le toit d'une maison voisine du couvent, s'adresse tour-à-tour aux religieux et au peuple. Enfin nous obtenons, par capitulation, l'entrée du couvent ; une petite porte de fer s'ouvre pour nous ; nous passons en nous courbant, un à un ; nous déchargeons nos chevaux, que nous faisons passer après nous. Le neveu d'Abougosh et ses cavaliers arabes restent dehors et campent à la porte ; les religieux, pâles et troublés, tremblent de nous toucher ; nous les rassurons en leur donnant notre parole que nous

n'avons communiqué avec personne depuis Jaffa, et que nous n'entrerons pas à Jérusalem tant que nous serons dans l'asile que nous leur empruntons. Sur cette assurance, les visages irrités reprennent de la sérénité; on nous introduit dans les vastes corridors du monastère; chacun de nous est conduit dans une petite cellule pourvue d'un lit et d'une table, et ornée de quelques gravures espagnoles de sujets pieux. On fait camper nos soldats, nos Arabes et nos chevaux dans un jardin inculte du couvent; l'orge et la paille sont jetées par-dessus les murailles; on tue pour nous, dans la rue, des moutons et un veau envoyés en présent par Abougosh; et pendant que mon cuisinier arabe prépare, avec les frères servants, notre repas dans la cuisine du couvent, chacun de nous va prendre un moment de repos dans sa cellule, rafraîchie par la brise des montagnes, ou contempler la vue étrange qui entoure le monastère.

Le couvent de Saint-Jean dans le désert est une succursale du couvent latin de Terre-Sainte à Jérusalem. Ceux des religieux dont l'âge, les infirmités, ou les goûts de retraite plus profonde, font des cénobites plus volontaires, sont envoyés dans cette maison. La maison est grande et belle, entourée de jardins taillés dans le rocher, de cours, de pressoirs pour faire l'excellent vin de Jérusalem; il y avait une vingtaine de religieux quand nous y vînmes; la plupart étaient des vieillards espagnols ayant passé la plus grande partie de leur vie dans l'exercice des fonctions de curé, soit à Jérusalem, soit à Bethléem, soit dans les autres villes de la Palestine. Quelques-uns étaient des novices assez récemment arrivés de leurs couvents d'Espagne; les huit ou dix jours que nous avons passés avec eux nous ont laissé la meilleure impression de leur caractère, de leur charité et de la pureté de leur vie. Le père supérieur, surtout, est le modèle le plus accompli des vertus du chrétien: simplicité, douceur, humilité, patience inaltérable, obligeance toujours gracieuse, zèle toujours opportun, soins infatigables des frères et des étrangers sans acception de rang ou de richesse; foi naturelle, agissante et contemplative à la fois; sérénité d'humeur, et de parole et de visage, qu'aucune contrariété ne pouvait jamais altérer. C'est un de ces rares exemples de ce que peut

produire la perfection du principe religieux sur une âme d'homme; l'homme n'existe plus que dans sa forme visible; l'âme est déjà transformée en quelque chose de surhumain, d'angélique, de déifié, qui fuit l'admiration, mais qui la commande. Nous fûmes tous également frappés, maîtres et domestiques, chrétiens ou Arabes, de la sainteté communicative de cet excellent religieux; son âme semblait s'être répandue sur tous les pères et les frères du couvent; car, à des degrés différents, nous admirâmes dans tous un peu des qualités du supérieur, et cette maison de charité et de paix nous a laissé un ineffaçable souvenir. L'état monacal, dans l'époque où nous sommes, a toujours profondément répugné à mon intelligence et à ma raison; mais l'aspect du couvent de Saint-Jean-Baptiste serait propre à détruire ces répugnances s'il n'était une exception, et si ce qui est contraire à la nature, à la famille, à la société, pouvait jamais être une institution justifiable. Les couvents de Terre-Sainte ne sont pas au reste dans ce cas; ils sont utiles au monde par l'asile qu'ils offrent aux pélerins d'Occident, par l'exemple des vertus chrétiennes qu'ils peuvent donner aux peuples qui ignorent ces vertus, enfin par les rapports qu'ils entretiennent seuls entre certaines parties de l'Orient et les nations de l'Occident.

Les pères nous réveillèrent vers le soir pour nous conduire au réfectoire où leurs serviteurs et les nôtres avaient préparé notre repas. Ce repas, comme celui de tous les jours que nous passâmes dans ce couvent, consistait en omelettes, en morceaux de mouton enfilés dans une brochette de fer et rôtis au feu, et en pilau de riz. On nous donna, pour la première fois, d'excellent vin blanc des vignes des environs; c'est le seul vin qui soit connu en Judée. Les pères du désert de Saint-Jean-Baptiste sont les seuls qui sachent le faire; ils en fournissent à tous les couvents de Palestine: j'en achetai un petit baril, que j'expédiai en Europe. Pendant le repas, tous les religieux se promenaient dans le réfectoire, causant tour-à-tour avec nous; le père supérieur veillait à ce que rien ne nous manquât, nous servait souvent de ses propres mains, et allait nous chercher, dans les armoires du couvent, les liqueurs.

le chocolat et toutes les petites friandises qui lui restaient du dernier vaisseau arrivé d'Espagne. Après le souper, nous montâmes avec eux sur les terrasses du monastère : c'est la promenade habituelle des religieux en temps de peste, et ils restent souvent reclus ainsi pendant plusieurs mois de l'année : au reste, nous disaient-ils, cette réclusion nous est moins pénible que vous ne pensez, car elle nous donne le droit de fermer nos portes de fer aux Arabes du pays qui nous importunent sans cesse de leurs visites et de leurs demandes. Lorsque la quarantaine est levée, le couvent est toujours plein de ces hommes insatiables : nous aimons mieux la peste que la nécessité de les voir ; je le compris après les avoir moi-même connus.

Le village de Saint Jean du désert est sur un mamelon entouré de toutes parts de profondes et sombres vallées dont on n'aperçoit pas le fond. Les flancs de ces vallées, qui font face de tous les côtés aux fenêtres du couvent, sont taillés presque à pic dans le rocher gris qui leur sert de base. Ces rochers sont percés de profondes cavernes que la nature a creusées et que les solitaires des premiers siècles ont approfondies pour y mener la vie des aigles ou des colombes. Çà et là, sur des pentes un peu moins raides, on voit quelques plantations de vignes qui s'élèvent sur les troncs de petits figuiers et retombent en rampant sur le roc. Voilà l'aspect de toutes ces solitudes. Une teinte grise, tachetée d'un vert jaune, couvre tout le paysage ; du toit du couvent, on plonge de toutes parts sur des abîmes sans fond ; quelques pauvres maisons d'Arabes mahométans et chrétiens sont groupées sur les rochers, à l'ombre du monastère. Ces Arabes sont les plus féroces et les plus perfides de tous les hommes. Ils reconnaissent l'autorité d'Abougosh. Le nom d'Abougosh fait pâlir les moines. Ils ne pouvaient comprendre par quelle puissance de séduction ou d'autorité ce chef nous avait accueillis ainsi, et donné son propre neveu pour guide ; ils soupçonnaient en ceci quelque grande intelligence diplomatique, et ne cessaient de me demander ma protection auprès du tyran de leurs tyrans. Nous rentrâmes lorsque la nuit fut venue, et passâmes la soirée dans le corridor du couvent, dans de douces conversations avec

l'excellent supérieur et les bons pères espagnols. Ils étaient étrangers à tout ; aucunes nouvelles d'Europe ne franchissent ces inaccessibles montagnes. Il leur était impossible de comprendre quelque chose à la nouvelle révolution française. Enfin disaient-ils pour conclusion à tous nos récits, pourvu que le roi de France soit catholique, et que la France continue à protéger les couvents de Terre-Sainte, tout va bien. Ils nous firent voir leur église, charmante petite nef, bâtie à l'endroit où naquit le précurseur du Christ, et ornée d'un orgue ainsi que de plusieurs tableaux médiocres de l'école espagnole.

Le lendemain, nous ne pûmes résister au désir de jeter, au moins de loin, un regard sur Jérusalem.

Nous fîmes nos conditions avec les pères ; il fut convenu que nous laisserions au monastère une partie de nos gens, de nos chevaux et de nos bagages ; que nous ne prendrions avec nous que les cavaliers d'Abougosh, les soldats égyptiens et les domestiques arabes, indispensables aux soins de nos chevaux de selle ; que nous n'entrerions pas dans la ville ; que nous nous bornerions à en faire le tour, en évitant le contact avec les habitants ; que dans le cas où, par accident ou autrement, ce contact aurait eu lieu, nous ne demanderions plus à rentrer au couvent, mais que nous retirerions nos effets et notre monde, et camperions dans les environs de Jérusalem. Ces conditions acceptées, et sans autre gage que notre parole et notre véracité, nous partîmes.

## JÉRUSALEM.

Le 28 octobre, nous partons à cinq heures du matin, du désert de Saint-Jean-Baptiste. Nous attendons l'aurore à cheval, dans la cour du couvent, fermée de hautes murailles, pour ne pas communiquer, dans les ténèbres, avec les Arabes et les Turcs pestiférés du village et de Bethléem. A cinq heures et demie, nous sommes en marche ; nous gravissons une montagne toute semée de roches grises énormes, et attachées en bloc, les unes aux autres, comme si le marteau les avait cassées.—Quelques vignes rampantes, aux feuilles jaunies par l'automne, se

traînent dans de petits champs défrichés dans les intervalles des rochers, et d'énormes tours de pierres, semblables à celles dont parle le *Cantique des Cantiques*, s'élèvent dans ces vignes :—des figuiers, dont le sommet est déjà dépouillé de feuilles, sont jétes sur les bords de la vigne, et laissent tomber leurs figues noires sur la roche.—A notre droite, le désert de Saint-Jean, où retentit la voix —*Vox clamavit in deserto*,—se creuse, comme un immense abîme, entre cinq ou six hautes et noires montagnes, et dans l'intervalle que laissent leurs sommets pierreux, l'horizon de la mer d'Egypte, couvert d'une brume noirâtre, s'entr'ouvre à nos yeux :—à notre gauche, et tout près de nous, voici une ruine de tour ou de château antique, sur la pointe d'un mamelon très élevé, qui se dépouille, comme tout ce qui l'entoure : on distingue quelques autres ruines, semblables aux arches d'un aquéduc, descendant de ce château : sur la pente de la montagne, quelques ceps croissent à leur pied, et jettent sur ces arches écroulées quelques voûtes de verdure jaune et pâle : un ou deux térébinthes croissent isolés dans ces débris ; c'est *Modin*, le château et le tombeau des derniers hommes héroïques de l'histoire sacrée,—les Macchabées.—Nous laissons derrière nous ces ruines étincelantes des rayons les plus hauts du matin ;—ces rayons ne sont pas fondus, comme en Europe, dans une vague et confuse clarté, dans un rayonnement éclatant et universel ; ils s'élancent du haut des montagnes qui nous cachent Jérusalem, comme des flèches de feu, de diverses teintes, réunies à leur centre et divergeant dans le ciel à mesure qu'ils s'en éloignent ; les uns sont d'un bleu légèrement argenté, les autres d'un blanc mat ; ceux-ci d'un rose tendre et pâlissant sur leurs bords, ceux-là d'une couleur de feu ardent, et chaude comme les rayons d'un incendie,—divisés, et cependant harmonieusement accordés, par des teintes successives et dégradées : ils ressemblent à un brillant arc-en-ciel, dont le cercle se serait brisé dans le firmament, et qui se disséminerait dans les airs :—c'est la troisième fois que ce beau phénomène de l'aurore ou du coucher du soleil se présente à nous sous cet aspect, depuis que nous sommes dans la région montagneuse de la Galilée et de la Judée ; c'est l'aurore où le soir, tels que les peintres antiques les représentent,

image qui paraîtrait fausse à qui n'a pas été témoin de la réalité.—A mesure que le jour monte, l'éclat distinct, et la couleur azurée ou enflammée de chacune de ces barres lumineuses, diminue et se fond dans la lueur générale de l'atmosphère ;—et la lune qui était suspendue sur nos têtes, rose encore et couleur de feu, s'efface, prend une teinte nacrée, et s'enfonce dans la profondeur du ciel, comme un disque d'argent, dont la couleur pâlit à mesure qu'il s'enfonce dans une eau profonde.—Après avoir gravi une seconde montagne, plus haute et plus nue encore que la première, l'horizon s'ouvre tout-à-coup sur la droite, et laisse voir tout l'espace qui s'étend entre les derniers sommets de la Judée où nous sommes, et la haute chaine des montagnes d'Arabie. Cet espace est inondé déjà de la lumière ondoyante et vaporeuse du matin ; après les collines inférieures qui sont sous nos pieds, roulées et brisées en blocs de roche grises et concassées, l'œil ne distingue plus rien que cet espace éblouissant et si semblable à une vaste mer, que l'illusion fut pour nous complète, et que nous crûmes discerner ces intervalles d'ombre foncée, et de plaques mates et argentées, que le jour naissant fait briller ou fait assombrer sur une mer calme. Sur les bords de cet océan imaginaire, un peu sur la gauche de notre horizon, et environ à une lieue de nous, le soleil brillait sur une tour carrée, sur un minaret élevé et sur les larges murailles jaunes de quelques édifices qui couronnent le sommet d'une colline basse, et dont la colline même nous dérobait la base : mais à quelques pointes de minarets, à quelques créneaux de murs plus élevés, et à la cime noire et bleue de quelques dômes qui pyramidaient derrière la tour et le grand minaret, on reconnaissait une ville, dont nous ne pouvions découvrir que la partie la plus élevée, et qui descendait le long des flancs de la colline : ce ne pouvait être que Jérusalem ; nous nous en croyions plus éloignés encore, et chacun de nous, sans oser rien demander au guide, de peur de voir son illusion détruite, jouissait en silence de ce premier regard, jeté à la dérobée sur la ville, et tout m'inspirait le nom de Jérusalem. C'était elle : elle se détachait en jaune sombre et mat, sur le fond bleu du firmament et sur le fond noir du mont des Oliviers. Nous arrêtâmes nos chevaux pour la contempler dans cette mystérieuse et

éblouissante apparition. Chaque pas que nous avions à faire, en descendant dans les vallées profondes et sombres qui étaient sous nos pieds, allait de nouveau la dérober à nos yeux : derrière ces hautes murailles et ces dômes abaissés de Jérusalem, une haute et large colline s'élevait en seconde ligne, plus sombre que celle qui portait et cachait la ville : cette seconde colline bordait et terminait pour nous l'horizon. Le soleil laissait dans l'ombre son flanc occidental ; mais rasant de ses rayons verticaux sa cime, semblable à une large coupole, il paraissait faire nager son sommet transparent dans la lumière, et l'on ne reconnaissait la limite indécise de la terre et du ciel, qu'à quelques arbres larges et noirs, plantés sur le sommet le plus élevé, et à travers lesquels le soleil faisait passer ses rayons ; c'était la montagne des Oliviers ; c'étaient ces oliviers eux-mêmes, vieux témoins de tant de jours écrits sur la terre et dans le ciel, arrosés de larmes divines, de la sueur de sang, et de tant d'autres larmes, et de tant d'autres sueurs, depuis la nuit qui les a rendus sacrés. On en distinguait confusément quelques autres qui formaient des taches sombres sur ces flancs ; puis, les murs de Jérusalem coupaient l'horizon et cachaient le pied de la Montagne Sacrée : plus près de nous, et immédiatement sous nos yeux, rien que le désert de pierres, qui sert d'avenue à la ville de pierres :—ces pierres énormes et fondues d'une teinte uniforme de gris de cendre, s'étendent sans interruption, depuis l'endroit où nous étions, jusqu'aux portes de Jérusalem. Les collines s'abaissent et se relèvent, des vallées étroites circulent et serpentent entre leurs racines ; quelques vallons même s'étendent çà et là, comme pour tromper l'œil de l'homme et lui promettre la végétation et la vie ; mais tout est de pierre, collines, vallées et plaines : ce n'est qu'une seule couche de dix ou douze pieds d'épaisseur de roches fondues, et qui n'offrent qu'assez d'intervalle entre elles pour laisser ramper le reptile ; ou pour briser la jambe du chameau qui s'y enfonce. Si l'on se représente d'énormes murailles de pierres colossales comme celles du Colysée ou des grands théâtres romains, s'écroulant d'une seule pièce, et recouvrant, de leurs pans immenses et fondus, la terre qui les porte, on aura une exacte idée de la couche et de la nature des roches qui recouvrent partout

ces derniers remparts de la ville du désert. Plus on approche, plus les pierres se pressent et s'élèvent comme des avalanches éternelles, prêtes à engloutir le passant. Les derniers pas que l'on fait avant de découvrir Jérusalem, sont creusés au milieu d'une avenue immobile et funèbre de ces rochers qui s'élèvent de dix pieds au-dessus de la tête du voyageur, et ne laissent voir que la partie du ciel qui est au-dessus d'eux; nous étions dans cette dernière et lugubre avenue, nous y marchions depuis un quart d'heure, quand les rochers s'écartant tout-à-coup à droite et à gauche, nous laissèrent face à face avec les murs de Jérusalem, auxquels nous touchions sans nous en douter. Un espace vide de quelques centaines de pas s'étendait seul entre la porte de Bethléem et nous: cet espace, aride et ondulé comme ces glacis qui entourent de loin les places fortes de l'Europe et désolé comme eux, s'ouvrait à droite et s'y creusait en un étroit vallon, qui descendait en pente douce, et à gauche il portait cinq vieux troncs d'oliviers à demi couchés sous le poids du temps et des soleils; arbres pour ainsi dire pétrifiés, comme les champs stériles d'où ils sont péniblement sortis. La porte de Bethléem, dominée par deux tours couronnées de crénaux gothiques, mais déserte et silencieuse comme ces vieilles portes de châteaux abandonnés, était ouverte devant nous. Nous restâmes quelques minutes immobiles à la contempler; nous brûlions du désir de la franchir, mais la peste était à son plus haut période d'intensité dans Jérusalem: on ne nous avait reçus au couvent de Saint-Jean-Baptiste du désert, que sous la promesse la plus formelle de ne pas entrer dans la ville. Nous n'entrâmes pas—et tournant à gauche, nous descendîmes lentement le long des hautes murailles, bâties au revers d'un ravin profond ou d'un fossé où nous apercevions de temps en temps les pierres fondamentales de l'ancienne enceinte d'Hérode. A tous les pas nous rencontrions les cimetières turcs, blanchis de monuments funéraires, surmontés du turban: ces cimetières, dont la peste peuplait chaque nuit les solitudes, étaient çà et là remplis de groupes de femmes turques et arabes qui venaient pleurer leurs maris ou leurs pères. Quelques tentes étaient plantées sur les tombes, et sept ou huit femmes assises ou à genoux, tenant de beaux enfants

qu'elles allaitaient, sur leurs bras, poussaient, par intervalles, des lamentations cadencées, chants ou prières funèbres, dont la religieuse mélancolie s'alliait merveilleusement à la scène désolée qui était sous nos yeux. Ces femmes n'étaient point voilées; quelques-unes étaient jeunes et belles; elles avaient à côté d'elles des corbeilles pleines de fleurs artificielles, et peintes de couleurs éclatantes, qu'elles plantaient tout autour du tombeau, en les arrosant de larmes. Elles se penchaient de temps en temps vers la terre, fraîchement remuée, et chantaient au mort quelques versets de leur complainte, paraissant lui parler tout bas, puis, restant en silence, l'oreille collée au monument, elles avaient l'air d'attendre et d'écouter la réponse. Ces groupes de femmes et d'enfants, assis pour pleurer là tout le jour, étaient le seul signe de vie et d'habitation humaine que nous apparût pendant notre circuit autour des murailles: du reste, nul bruit, nulle fumée ne s'élevait; et quelques colombes, volant des figuiers aux créneaux, et des créneaux sur les bords des piscines saintes, étaient le seul mouvement et le seul murmure de cette enceinte muette et vide.

A moitié chemin de la descente qui nous conduisait au Cédron et au pied du mont des Oliviers, nous vîmes une grotte profonde, ouverte, non loin des fossés de la ville, sous un monticule de roche jaunâtre. Je ne voulus pas m'y arrêter: je voulais voir d'abord Jérusalem et rien qu'elle, et elle tout entière, embrassée d'un seul regard avec ses vallées et ses collines, son Josaphat et son Cédron, son temple et son sépulcre, ses ruines et son horizon!

Nous passâmes ensuite devant la porte de Damas, charmant monument du goût arabe, flanquée de deux tours; ouverte par une large, haute et élégante ogive, et crénelée de créneaux arabesques en forme de turbans de pierre. Puis nous tournâmes à droite contre l'angle des murs de la ville qui forment du côté du nord un carré régulier, et ayant à notre gauche la profonde et obscure vallée de Gethsemani dont le torrent à sec du Cédron occupe et remplit le fond, nous suivîmes, jusqu'à la porte de Saint-Etienne, un sentier étroit, touchant aux murailles, interrompu par deux belles piscines, dans l'une desquelles le Christ guérit le paralytique. Ce sentier

est suspendu sur une marge étroite qui domine le précipice de Gethsemani et la vallée de Josaphat: à la porte de Saint-Etienne, il est interrompu dans sa direction le long des terrasses à pic qui portaient le temple de Salomon, et portent aujourd'hui la mosquée d'Omar; et une pente rapide et large descend tout-à-coup à gauche, vers le pont qui traverse le Cédron, et conduit à Gethsemani et au jardin des Olives. Nous passâmes ce pont, et nous redescendîmes de cheval en face d'un charmant édifice d'architecture composite, mais d'un caractère sévère et antique, qui est comme enseveli au plus profond de la vallée de Gethsemani et en occupe toute la largeur. C'est le tombeau supposé de la Vierge, mère du Christ: il appartient aux Arméniens dont les couvents étaient les plus ravagés par la peste. Nous n'entrâmes donc pas dans le sanctuaire même du tombeau; je me contentai de me mettre à genoux sur la marche de marbre de la cour qui précède ce joli temple, et d'invoquer celle dont toute mère apprend, de bonne heure, à son enfant le culte pieux et tendre: en me levant, j'aperçus derrière moi un arpent d'étendue, touchant d'un côté à la rive élevée du torrent du Cédron, et de l'autre, s'élevant doucement contre la base du mont des Olives. Un petit mur de pierres sans ciment entoure ce champ, et huit oliviers, espacés de trente à quarante pas les uns des autres, le couvrent presque tout entier de leur ombre. Ces oliviers sont au nombre des plus gros arbres de cette espèce que j'aie jamais rencontrés; la tradition fait remonter leurs années jusqu'à la date mémorable de l'agonie de l'Homme-Dieu, qui les choisit pour cacher ses divines angoisses. Leur aspect confirmerait au besoin la tradition qui les vénère; leurs immenses racines, comme les accroissements séculaires, ont soulevé la terre et les pierres qui les recouvraient, et s'élevant de plusieurs pieds au-dessus du niveau du sol, présentent au pélerin des sièges naturels, où il peut s'agenouiller ou s'asseoir pour recueillir les saintes pensées qui descendent de leurs cimes silencieuses. Un tronc noueux, cannelé, creusé par la vieillesse, comme par des rides profondes, s'élève en large colonne sur ces groupes de racines, et, comme accablé et penché par le poids des jours, s'incline à droite ou à gauche et laisse pendre ses vastes rameaux entre-

lacés, que la hache a cent fois retranchés pour les rajeunir. Ces rameaux vieux et lourds, qui s'inclinent sur le tronc, en portent d'autres plus jeunes qui s'élèvent un peu vers le ciel, et d'où s'échappent quelques tiges d'une ou deux années, couronnées de quelques touffes de feuilles, et noircies de quelques petites olives bleues qui tombent, comme des reliques célestes, sur les pieds du voyageur chrétien. Je m'écartai de la caravane qui était restée autour du tombeau de la Vierge, et je m'assis un moment sur les racines du plus solitaire et du plus vieux de ces oliviers; son ombre me cachait les murs de Jérusalem; son large tronc me dérobait aux regards des bergers qui paissaient des brebis noires sur le penchant du mont des Olives. Je n'avais sous les yeux que le ravin profond et déchiré du Cédron, et les cimes de quelques autres oliviers qui couvrent en cet endroit toute la largeur de la vallée de Josaphat. Nul bruit ne s'élevait du lit du torrent à sec; nulle feuille ne frémissait sur l'arbre; je fermai un moment les yeux; je me reportai en pensée à cette nuit, veille de la rédemption du genre humain, où le messager divin avait bu jusqu'à la lie le calice de l'agonie, avant de recevoir la mort de la main des hommes, pour salaire de son céleste message. Je demandai ma part de ce salut qu'il était venu apporter au monde à un si haut prix; je me représentai l'océan d'angoisses qui dut inonder le cœur du fils de l'homme quand il contempla d'un seul regard toutes les misères, toutes les ténèbres, toutes les amertumes, toutes les vanités, toutes les iniquités du sort de l'homme; quand il voulut soulever seul ce fardeau de crimes et de malheurs sous lequel l'humanité tout entière passe courbée et gémissante dans cette étroite vallée de larmes; quand il comprit qu'on ne pouvait apporter même une vérité et une consolation nouvelle à l'homme qu'au prix de sa vie; quand, reculant d'effroi devant l'ombre de la mort qu'il sentait déjà sur lui, il dit à son père: "Que ce calice passe loin de moi!" Et moi, homme misérable, ignorant et faible, je pourrais donc m'écrier aussi au pied de l'arbre de la faiblesse humaine: Seigneur! que tous ces calices d'amertumes s'éloignent de moi et soient reversés par vous dans ce calice déjà bu pour nous tous!—Lui, avait la force de le

boire jusqu'à la lie—il vous connaissait, il vous avait vu; il savait pourquoi il allait le boire; il savait quelle vie immortelle l'attendait au fond de son tombeau de trois jours;—mais moi, Seigneur, que sais-je, si ce n'est la souffrance qui brise mon cœur, et l'espérance qu'il m'a apprise?

Je me relevai, et j'admirai combien ce lieu avait été divinement prédestiné et choisi pour la scène la plus douloureuse de la passion de l'Homme-Dieu. C'était une vallée étroite, encaissée, profonde; fermée au nord par des hauteurs sombres et nues qui portaient les tombeaux des rois; ombragée à l'ouest par l'ombre des murs sombres et gigantesques d'une ville d'iniquités; couverte à l'orient par la cime de la montagne des Oliviers, et traversée par un torrent qui roulait ses ondes amères et jaunâtres sur les rochers brisés de la vallée de Josaphat. A quelques pas de là, un rocher noir et nu se détache, comme un promontoire, du pied de la montagne, et, suspendu sur le Cédron et sur la vallée, porte quelques vieux tombeaux des rois et des patriarches, taillés en architecture gigantesque et bizarre, et s'élance, comme le pont de la mort, sur la vallée des lamentations.

A cette époque, sans doute, les flancs, aujourd'hui demi-nus, de la montagne des Oliviers étaient arrosés par l'eau des piscines et par les flots encore coulants du Cédron. Des jardins de grenadiers, d'orangers et d'oliviers, couvraient d'une ombre plus épaisse l'étroite vallée de Gethsemani, qui se creuse, comme un nid de douleur, dans le fond le plus rétréci et le plus ténébreux de celle de Josaphat. L'homme d'opprobre, l'homme de douleur, pouvait s'y cacher comme un criminel, entre les racines de quelques arbres, entre les roches du torrent sous les triples ombres de la ville, de la montagne et de la nuit; il pouvait entendre de là les pas secrets de sa mère et de ses disciples qui passaient sur le chemin en cherchant leur fils et leur maître; les bruits confus, les acclamations stupides de la ville qui s'élevaient au-dessus de sa tête pour se réjouir d'avoir vaincu la vérité et chassé la justice; et le gémissement du Cédron qui roulait ses ondes sous ses pieds, et qui bientôt allait voir sa ville renversée et ses sources brisées par la ruine d'une nation coupable et aveugle. Le Christ pouvait-il mieux choisir de lieu de

ses larmes? pouvait-il arroser de la sueur de sang une terre plus labourée de misères, plus abreuvée de tristesses, plus imbibée de lamentations?

Je remontai à cheval et, tournant à chaque instant la tête pour apercevoir quelque chose de plus de la vallée et de la ville, je gravis en un quart d'heure la montagne des Oliviers: chaque pas que faisait mon cheval sur le sentier qui y monte, me découvrait un quartier, un édifice de plus de Jérusalem. J'arrivai au sommet couronné d'une mosquée en ruines, qui couvre la place où le Christ s'éleva au ciel après sa résurrection; je déclinai un peu vers la droite de cette mosquée pour arriver auprès de deux colonnes brisées, couchées à terre, au pied de quelques oliviers, sur un plateau qui regarde à la fois Jérusalem, Sion, les vallées de Saint-Saba qui mènent à la mer Morte; la mer Morte elle-même brillant de là entre les cimes des montagnes et l'horizon immense et sillonné de cimes diverses qui se termine aux montagnes d'Arabie; là je m'assis:—voici la scène devant moi.

La montagne des Oliviers, au sommet de laquelle je suis assis, descend, en pente brusque et rapide, jusque dans le profond abîme qui la sépare de Jérusalem et qui s'appelle la vallée de Josaphat. Du fond de cette sombre et étroite vallée dont les flancs nus sont tachetés de pierres noires et blanches, pierres funèbres de la mort, dont ils sont presque partout pavés, s'élève une immense et large colline dont l'inclinaison rapide ressemble à celle d'un haut rempart éboulé; nul arbre n'y peut planter ses racines; nulle mousse même n'y peut accrocher ses filaments; la pente est si raide que la terre et les pierres y croulent sans cesse, et elle ne présente à l'œil qu'une surface de poussière aride et desséchée, semblable à des monceaux de cendres jetées du haut de la ville. Vers le milieu de cette colline ou de ce rempart naturel, de hautes et fortes murailles de pierres larges et non taillées sur leur face extérieure, prennent naissance, cachant leurs fondations romaines et hébraïques sous cette cendre même qui recouvre leur pied, et s'élèvent ici de cinquante, de cent, et, plus loin, de deux à trois cents pieds au-dessus de cette base de terre.—Les murailles sont coupées de trois portes de ville, dont deux sont murées, et dont la seule ouverte devant nous semble aussi

vide et aussi déserte que si elle ne donnait entrée que dans une ville inhabitée. Les murs s'élèvent encore au-dessus de ces portes et soutiennent une large et vaste terrasse qui s'étend sur les deux tiers de la longueur de Jérusalem, du côté qui regarde l'orient; cette terrasse peut avoir à vue d'œil mille pieds de long sur cinq à six cents pieds de large; elle est d'un niveau à peu près parfait, sauf à son centre où elle se creuse insensiblement, comme pour rappeler à l'œil la vallée peu profonde qui séparait jadis la colline de Sion de la ville de Jérusalem. Cette magnifique plate-forme, préparée sans doute par la nature, mais évidemment achevée par la main des hommes, était le piédestal sublime sur lequel s'élevait le temple de Salomon; elle porte aujourd'hui deux mosquées turques: l'une, El-Sakara, au centre de la plate-forme, sur l'emplacement même où devait s'étendre le temple; l'autre, à l'extrémité sud-est de la terrasse, touchant aux murs de la ville. La mosquée d'Omar, ou El-Sakara, édifice admirable d'architecture arabe, est un bloc de pierre et de marbre d'immenses dimensions, à huit pans; chaque pan orné de sept arcades terminées en ogive; au-dessus de ce premier ordre d'architecture, un toit en terrasse d'où part tout un autre ordre d'arcades plus rétrécies, terminées par un dôme gracieux couvert en cuivre, autrefois doré.—Les murs de la mosquée sont revêtus d'émail bleu; à droite et à gauche s'étendent de larges parois terminées par de légères colonnades moresques, correspondant aux huit portes de la mosquée. Au-delà de ces arches détachées de tout autre édifice, les plates-formes continuent et se terminent, l'une à la partie nord de la ville, l'autre aux murs du côté du midi. De hauts cyprès disséminés comme au hasard, quelques oliviers et des arbustes verts et gracieux, croissant çà et là entre les mosquées, relèvent leur élégante architecture et la couleur éclatante de leurs murailles, par la forme pyramidale et la sombre verdure qui se découpent sur la façade des temples et des dômes de la ville.—Au-delà des deux mosquées et de l'emplacement du temple, Jérusalem tout entière s'étend et jaillit, pour ainsi dire, devant nous, sans que l'œil puisse en perdre un toit ou une pierre, et comme le plan d'une ville en relief que l'artiste étalerait sur une table. Cette ville, non pas comme on

nous l'a représentée, amas informe et confus de ruines et de cendre sur lesquelles sont jetées quelques chaumières d'Arabes, ou plantées quelques tentes de Bédouins ; non pas comme Athènes, chaos de poussière et de murs écroulés où le voyageur cherche en vain l'ombre des édifices, la trace des rues, la vision d'une ville ; mais ville brillante de lumière et de couleur !—présentant noblement aux regards ses murs intacts et crénelés, sa mosquée bleue avec ses colonnades blanches, ses milliers de dômes resplendissants sur lesquels la lumière d'un soleil d'automne tombe et rejaillit en vapeur éblouissante ; les façades de ses maisons teintes, par le temps et par les étés, de la couleur jaune et dorée des édifices de Pæstum où de Rome ; ses vieilles tours, gardiennes de ses murailles, auxquelles il ne manque ni une pierre ni une meurtrière, ni un créneau ; et enfin, au milieu de cet océan de maisons et de cette nuée de petits dômes qui les recouvrent, un dôme noir et surbaissé, plus large que les autres, dominé par un autre dôme blanc : c'est le Saint-Sépulcre et le Calvaire ; ils sont confondus et comme noyés, de là, dans l'immense dédale de dômes, d'édifices et de rues qui les environnent, et il est difficile de se rendre compte ainsi de l'emplacement du Calvaire et de celui du Sépulcre qui, selon les idées que nous donne l'Evangile, devraient se trouver sur une colline écartée hors des murs, et non dans le centre de Jérusalem ! La ville, rétrécie du côté de Sion, se sera sans doute agrandie du côté du nord pour embrasser, dans son enceinte, les deux sites qui font sa honte et sa gloire, le site du supplice du juste et celui de la résurrection de l'Homme-Dieu.

Voilà la ville du haut de la montagne des Oliviers ! Elle n'a pas d'horizon derrière elle, ni du côté de l'occident, ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes éclatants, se découpent à nu et cruement sur le bleu d'un ciel d'Orient ; et la ville, ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties, ou n'attendre qu'une parole pour sortir tout éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et devenir cette *Jérusalem nouvelle* qui *sort du sein du désert, brillante de clarté !*

C'est la vision la plus éclatante que l'œil puisse avoir

d'une ville qui n'est plus ; car elle semble être encore, et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie ; et cependant, si l'on y regarde avec plus d'attention, on sent que ce n'est plus en effet qu'une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s'élève de ses places et de ses rues ; il n'y a plus de routes qui mènent à ses portes de l'orient ou de l'occident, du midi ou du septentrion ; il n'y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers, où l'on ne rencontre que quelques Arabes demi-nus, montés sur leur ânes, et quelques chameliers de Damas, ou quelques femmes de Bethléem ou de Jéricho, portant sur leurs têtes un panier de raisins d'Engaddi, ou une corbeille de colombes qu'elles vont vendre le matin, sous les térébinthes, hors des portes de la ville. Nous fûmes assis tout le jour en face des portes principales de Jérusalem ; nous fîmes le tour des murs, en passant devant toutes les autres portes de la ville. Personne n'entrait, personne ne sortait ; le mendiant même n'était pas assis contre les bornes ; la sentinelle ne se montrait pas sur le seuil ; nous ne vîmes rien, nous n'entendîmes rien ; le même vide, le même silence à l'entrée d'une ville de trente mille âmes, pendant les douze heures du jour, que si nous eussions passé devant les portes mortes de Pompeïa ou d'Herculanum ! Nous ne vîmes que quatre convois funèbres sortir en silence de la porte de Damas, et s'acheminer le long des murs vers les cimetières turcs ; et de la porte de Sion, lorsque nous y passâmes, qu'un pauvre chrétien mort de la peste le matin, et que quatre fossoyeurs emportaient au cimetière des Grecs. Ils passèrent près de nous, étendirent le corps du pestiféré sur la terre, enveloppé de ses habits, et se mirent à creuser en silence son dernier lit, sous les pieds de nos chevaux. La terre autour de la ville était fraîchement remuée par de semblables sépultures que la peste multipliait chaque jour ; et le seul bruit sensible, hors des murailles de Jérusalem, était la complainte monotone des femmes turques qui pleuraient leurs morts ! Je ne sais si la peste était la seule cause de la nudité des chemins et du silence profond, autour de Jérusalem et dedans. Je ne le crois pas, car les Turcs et les Arabes ne se détournent pas des fléaux de Dieu, convaincus qu'ils peuvent les atteindre partout, et qu'aucune route ne leur

échappe.—Sublime raison de leur part, mais qui les mène à de funestes conséquences!

A gauche de la plate-forme, du temple et des murs de Jérusalem, la colline qui porte la ville s'affaisse tout-à-coup, s'élargit, se développe à l'œil en pentes douces, soutenues çà et là par quelques terrasses de pierres roulantes. Cette colline porte à son sommet, à quelques cent pas de Jérusalem, une mosquée et un groupe d'édifices turcs assez semblables à un hameau d'Europe, couronné de son église et de son clocher. C'est Sion! c'est le palais!—C'est le tombeau de David! C'est la plus belle vue de la Judée, et de la Palestine, et de la Galilée. Jérusalem est à gauche avec le temple et ses édifices, sur lesquels le regard du roi ou du poëte pouvait plonger sans en être vu. Devant lui, des jardins fertiles, descendant en pentes mourantes, le pouvaient conduire jusqu'au fond du lit du torrent dont il aimait l'écume et la voix.—Plus bas, la vallée s'ouvre et s'étend; les figuiers, les grenadiers, les oliviers l'ombragent.—Mais je remonte au palais de David. Il plonge ses regards sur la ravine alors verdoyante et arrosée de Josaphat; une large ouverture dans les collines de l'est conduit de pente en pente, de cime en cime, d'ondulation en ondulation, jusqu'au bassin de la mer Morte, qui réfléchit là-bas les rayons du soir, dans ses eaux pesantes et épaisses, comme une épaisse glace de Venise, qui donne une teinte mate et plombée à la lumière qui l'effleure. Ce n'est point ce que la pensée se figure, un lac pétrifié dans un horizon triste et sans couleur! C'est d'ici un des plus beaux lacs de Suisse ou d'Italie, laissant dormir ses eaux tranquilles entre l'ombre des hautes montagnes d'Arabie, qui s'étendent, comme des Alpes, à perte de vue derrière ses flots, et entre les cimes élancées, pyramidales, coniques, légères, dentelées et étincelantes des dernières montagnes de la Judée. Voilà la vue de Sion.—Passons.

Il y a une autre scène de paysage de Jérusalem que je voudrais me graver à moi-même dans la mémoire; mais je n'ai ni pinceau ni couleur. C'est la vallée de Josaphat! vallée célèbre dans les traditions de trois religions, où les Juifs, les Chrétiens et les Mahométans s'accordent à placer la scène terrible du jugement suprême.—Vallée qui a vu déjà sur ses bords la plus grande scène du drame

évangélique : les larmes, les gémissements et la mort du Christ ! Vallée où tous les prophètes ont passé tour-à-tour, en jetant un cri de tristesse et d'horreur qui semble y retentir encore ! Vallée qui doit entendre une fois le grand bruit du torrent des âmes roulant devant Dieu, et se présentant d'elles-mêmes à leur fatal jugement !

---

Même jour.

Nous rentrons, sans avoir violé aucune condition du pacte conclu avec les religieux, au couvent de Saint-Jean dans le désert. Nous sommes reçus avec une confiance et une charité qui nous attendrissent ; car si nous n'étions pas des hommes d'honneur, si un de nos Arabes seulement avait échappé à notre surveillance et communiqué avec ceux qui portaient les pestiférés tout au milieu de nous, ce serait la mort que nous rapporterions peut-être à tout le couvent.

---

29 octobre, 1832.

Parti à cinq heures du matin du désert de Saint-Jean avec tous nos chevaux, escortes, Arabes d'Abougosh, et quatre cavaliers envoyés par le gouverneur de Jérusalem. Nous établissons notre camp à deux portées de fusil des murs, à côté du cimetière turc, tout couvert de petites tentes où les femmes viennent pleurer. Ces tentes sont pleines de femmes, d'enfants et d'esclaves, portant des corbeilles de fleurs, qu'elles plantent pour la journée autour du tombeau. Nos cavaliers de Naplouse entrent seuls dans la ville et vont avertir le gouverneur de notre arrivée. Pendant qu'ils portent notre message, nous ôtons nos souliers, nos bottes et nos sous-pieds de drap, qui sont susceptibles de prendre la peste, et nous chaussons ses babouches de maroquin ; nous nous frottons d'huile et d'ail, préservatif que j'ai imaginé d'après le fait connu à Constantinople, que les marchands et les porteurs d'huile sont moins sujets à la contagion. Au bout d'une demi-heure, nous voyons sortir de la porte de Bethléem le kiaya du gouverneur, l'interprète du couvent

des moines latins, cinq ou six cavaliers revêtus de costumes éclatants et portant des cannes à pommeaux d'or et d'argent, enfin nos propres cavaliers de Naplouse et quelques jeunes pages aussi à cheval. Nous allons à leur rencontre, ils forment la haie autour de nous, et nous entrons par la porte de Bethléem. Trois pestiférés, morts de la nuit, en sortaient au même moment, et nous disputent un instant le passage avec leurs porteurs, sous la voûte sombre de l'entrée de la ville. Immédiatement après avoir franchi cette voûte, nous nous trouvons dans un carrefour composé de petites et misérables maisons, et de quelques jardins incultes, dont les murs d'enceinte sont éboulés. Nous suivons un moment le chemin le plus large de ce carrefour, il nous mène à une ou deux petites rues aussi obscures, aussi étroites, aussi sales; nous ne voyons, dans ces rues, que des convois de morts qui passent d'un pas précipité en se rangeant contre les murailles, à la voix et sous le bâton levé des janissaires du gouverneur. Çà et là, quelques marchands de pain et de fruits, couverts de haillons, assis sur le seuil de petites échoppes, avec leurs paniers sur leurs genoux, et criant leurs marchandises à la manière de nos halles de grandes villes. De temps en temps une femme voilée paraît à la fenêtre grillée en bois de ces maisons, un enfant ouvre une porte basse et sombre, et vient acheter, pour la famille, la provision du jour. Ces rues sont partout obstruées de décombres, d'immondices amoncelées, et surtout de tas de chiffons de drap ou d'étoffe de coton, teinte en bleu, que le vent balaie comme les feuilles mortes, et dont nous ne pouvons éviter le contact. C'est par ces immondices et ces lambeaux d'étoffes, dont le pavé des villes d'Orient est couvert, que la peste se communique le plus. Jusqu'ici nous ne voyons, dans les rues de Jérusalem, rien qui annonce la demeure d'une nation; aucun signe de richesse, de mouvement et de vie; l'aspect extérieur nous avait trompés comme nous l'avions été si souvent déjà dans d'autres villes de la Grèce ou de la Syrie. La plus misérable bourgade des Alpes ou des Pyrénées, les ruelles les plus négligées de nos faubourgs abandonnés aux dernières classes de nos populations d'ouvriers, ont plus de propreté, de luxe et d'élégance que ces rues désertes de la reine des villes. Nous ne rencon-

trons que quelques cavaliers bédouins, montés sur des juments arabes, dont le pied glisse, ou s'enfonce dans les trous dont le pavé est labouré. Ces hommes n'ont pas l'air noble et chevaleresque des scheiks arabes de la Syrie et du Liban. Ils ont la physionomie féroce, l'œil du vautour et le costume du brigand.

Après avoir circulé quelque temps dans ces rues toutes semblabes, arrêtés de temps en temps par l'interprète du couvent latin, qui, en nous montrant une maison turque en décombres, une vieille porte en bois vermoulu, des débris d'une fenêtre moresque, nous disait : Voilà la Maison de Véronique, la Porte du Juif-Errant, la Fenêtre du Prétoire ; paroles qui ne faisaient qu'une pénible impression sur nous, démenties qu'elles étaient par l'aspect évidemment moderne et par l'invraisemblance parlante de ces démonstrations arbitraires ; pieuses fraudes dont personne n'est coupable, parce qu'elles datent de je ne sais qui, et qu'on les répète peut-être depuis des siècles aux pélerins dont la crédulité ignorante les a elle-même inventées ; on nous montre enfin le toit du couvent latin, mais nous ne pouvons y entrer. Les religieux sont en quarantaine, le monastère est fermé en temps de peste. Une petite maison qui en dépend, reste seule ouverte aux étrangers sous la direction du religieux, curé de Jérusalem ; elle n'a qu'une ou deux chambres ; elles sont occupées, nous n'y allons pas. On nous introduit dans une petite cour carrée, enceinte de toutes parts par de hautes arcades qui portent des terrasses ; c'est la cour d'un couvent. Les religieux viennent sur les terrasses et s'entretiennent quelques moments avec nous en espagnol et en italien. Aucun d'eux ne parle français ; ceux que nous voyons sont presque tous des vieillards à la physionomie douce, vénérable et heureuse. Ils nous accueillent avec gaîté et cordialité, et paraissent regretter beaucoup que la calamité régnante leur interdise toute communication avec des hôtes exposés comme nous à prendre et à donner la peste. Nous leur apprenons des nouvelles d'Europe ; ils nous offrent les secours que leur pays comporte. Un boucher tue des moutons pour nous, dans la cour. On nous descend des pains frais par une corde, du haut des terrasses. Nous recevons d'eux, par la même voie, une provision de croix, de chapelets, et

d'autres pieuses curiosités, dont ils ont toujours des magasins abondamment fournis; nous leur remettons en échange quelques aumônes, et des lettres dont leurs amis de Cypre et de Syrie nous ont chargés pour eux. Chaque objet qui passe de nous à eux est soumis d'abord a une rigoureuse fumigation, puis plongé dans un vase d'eau froide, et hissé enfin au sommet de la terrasse, dans un bassin de cuivre suspendu à une corde. Ces pauvres religieux paraissent plus terrifiés que nous du danger qui les environne. Ils ont si souvent éprouvé qu'une légère imprudence dans l'observation des règles sanitaires enlevait en peu de moments un couvent tout entier, qu'ils les observent avec une rigoureuse fidelité. Ils ne peuvent comprendre comment nous nous sommes jetés volontairement et de gaité de cœur dans cet océan de contagion, dont une seule goutte fait pâlir. Le curé de Jérusalem, au contraire, forcé par état de courir les chances de ses paroissiens, veut nous persuader qu'il n'y a point de peste.

Après une demi-heure de conversation avec ces religieux, la cloche les appelle à la messe. Nous leur faisons nos remerciments; ils nous adressent leurs vœux de bon voyage; nous envoyons à notre camp les provisions et les vivres dont nous nous sommes pourvus, et nous sortons de la cour du couvent.

Après avoir descendu quelques autres rues semblables à celles que je viens de décrire, nous nous trouvâmes sur une petite place, ouverte au nord sur un coin du ciel et de la colline des Oliviers; à notre gauche, quelques marches à descendre nous conduisirent sur un parvis découvert. La façade de l'église du Saint-Sépulcre donnait sur ce parvis. L'église du Saint-Sépulcre a été tant et si bien décrite, que je ne la décrirai pas de nouveau. C'est à l'extérieur surtout, un vaste et beau monument de l'époque bysantine; l'architecture en est grave, solennelle, grandiose et riche, pour le temps où elle fut construite; c'est un digne pavillon jeté par la piété des hommes sur le tombeau du Fils de l'homme. A comparer cette église avec ce que le même temps a produit, on la trouve supérieure à tout. Sainte-Sophie, bien plus colossale, est bien plus barbare dans sa forme; ce n'est au-dehors qu'une montagne de pierres flanquée de collines

de pierres; le Saint-Sépulcre, au contraire, est une coupole aérienne et ciselée, où la taille savante et gracieuse des portes, des fenêtres, des chapiteaux et des corniches ajoute à la masse l'inestimable prix d'un travail habile, où la pierre est devenue dentelle pour être digne d'entrer dans ce monument élevé à la plus grande pensée humaine; où la pensée même qui l'a élevé est écrite dans les détails comme dans l'ensemble de l'édifice. Il est vrai que l'église du Saint-Sépulcre n'est pas telle aujourd'hui que sainte Hélène, mère de Constantin, la construisit; les rois de Jérusalem la retouchèrent et l'embellirent des ornements de cette architecture semi-occidentale, semi-moresque, dont ils avaient trouvé le goût et les modèles en Orient. Mais telle qu'elle est maintenant à l'extérieur, avec sa masse bysantine et ses décorations grecques, gothiques et arabesques, avec les déchirures même, stigmates du temps et des barbares, qui restent imprimées sur sa façade, elle ne fait point contraste avec la pensée qu'on y apporte, avec la pensée qu'elle exprime; on n'éprouve pas, à son aspect, cette pénible impression d'une grande idée mal rendue, d'un grand souvenir profané par la main des hommes: au contraire, on se dit involontairement: Voilà ce que j'attendais. L'homme a fait ce qu'il a pu de mieux. Le monument n'est pas digne du tombeau, mais il est digne de cette race humaine qui a voulu honorer ce grand sépulcre, et l'on entre dans le vestibule voûté et sombre de la nef, sous le coup de cette première et grave impression.

A gauche, entrant sous ce vestibule qui ouvre sur le parvis même de la nef, dans l'enfoncement d'une large et profonde niche qui portait jadis des statues, les Turcs ont établi leur divan; ils sont les gardiens du Saint-Sépulcre qu'eux seuls ont le droit de fermer ou d'ouvrir. Quand je passai, cinq ou six figures vénérables de Turcs à longues barbes blanches, étaient accroupies sur ce divan recouvert de riches tapis d'Alep; des tasses à café et des pipes étaient autour d'eux sur ces tapis; ils nous saluèrent avec dignité et grâce, et donnèrent ordre à un des surveillants de nous accompagner dans toutes les parties de l'église. Je ne vis rien sur leurs visages, dans leur propos ou dans leurs gestes, de cette irrévérence dont on les accuse. Ils n'entrent pas dans l'église, ils sont à la porte, ils parlent

aux chrétiens avec la gravité et le respect que le lieu et l'objet de la visite comportent. Possesseurs, par la guerre, du monument sacré des chrétiens, ils ne le détruisent pas, ils n'en jettent pas la cendre au vent ; ils la conservent, ils y maintiennent un ordre, une police, une révérence silencieuse que les communions chrétiennes, qui se le disputent, sont bien loin d'y garder elles-mêmes. Ils veillent à ce que la relique commune de tout ce qui porte le nom de chrétiens soit préservée pour tous, afin que chaque communion jouisse, à son tour, du culte qu'elle veut rendre au saint tombeau. Sans les Turcs, ce tombeau que se disputent les Grecs et les catholiques, et les innombrables ramifications de l'idée chrétienne, aurait déjà été cent fois un objet de lutte entre ces communions haineuses et rivales, aurait tour-à-tour passé exclusivement de l'une à l'autre, et aurait été interdit, sans doute, aux ennemis de la communion triomphante. Je ne vois pas là de quoi accuser et injurier les Turcs. Cette prétendue intolérance brutale, dont les ignorants les accusent, ne se manifeste que par de la tolérance et du respect pour ce que d'autres hommes vénèrent et adorent. Partout où le musulman voit l'idée de Dieu dans la pensée de ses frères, il s'incline et il respecte. Il pense que l'idée sanctifie la forme. C'est le seul peuple tolérant. Que les chrétiens s'interrogent et se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait si les destinées de la guerre leur avaient livré la Mecque et la Kaaba. Les Turcs viendraient-ils de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie, y vénérer en paix les monuments conservés de l'islamisme ?

Au bout de ce vestibule, nous nous trouvâmes sous la large coupole de l'église. Le centre de cette coupole, que les traditions locales donnent pour le centre de la terre, est occupé par un petit monument renfermé dans le grand, comme une pierre précieuse enchâssée dans une autre. Ce monument intérieur est un carré long, orné de quelques pilastres, d'une corniche et d'une coupole de marbre, le tout de mauvais goût et d'un dessin tourmenté et bizarre ; il a été reconstruit en 1817, par un architecte européen, aux frais de l'église grecque, qui le possède maintenant. Tout autour de ce pavillon intérieur du sépulcre, règne le vide de la grande coupole

extérieure; on y circule librement, et on trouve de piliers en pilièrs, des chapelles vastes et profondes qui sont affectées chacune à un des mystères de la passion du Christ; elles renferment toutes quelques témoignages réels ou supposés des scènes de la Rédemption; la partie de l'église du Saint-Sépulcre qui n'est pas sous la coupole, est exclusivement réservée aux Grecs schismatiques; une séparation en bois peint, et couverte de tableaux de l'école grecque, divise cette nef de l'autre. Malgré la bizarre profusion de mauvaises peintures et d'ornements de tous genres dont les murs et l'autel sont surchargés, son ensemble est d'un effet grave et religieux; on sent que la prière, sous toutes les formes, a envahi ce sanctuaire, et accumulé tout ce que des générations superstitieuses, mais ferventes, ont cru avoir de précieux devant Dieu; un escalier taillé dans le roc conduit de là au sommet du Calvaire, où les trois croix furent plantées: le calvaire, le tombeau et plusieurs autres sites du drame de la Rédemption, se trouvent ainsi accumulés sous le toit d'un seul édifice d'une médiocre étendue; cela semble peu conforme aux récits des évangiles, et l'on est loin de s'attendre à trouver le tombeau de Joseph d'Arimathie taillé dans le roc hors des murs de Sion, à cinquante pas du Calvaire, lieu des exécutions, renfermé dans l'enceinte des murailles modernes: mais les traditions sont telles et elles ont prévalu. L'esprit ne conteste pas sur une pareille scène, pour quelques pas de différence entre les vraisemblances historiques et les traditions; que ce fût ici ou là, toujours est-il que ce ne fut pas loin des sites qu'on nous désigne. Après un moment de méditation profonde et silencieuse donnée, dans chacun de ces lieux, sacrés, au souvenir qu'il retraçait, nous redescendîmes dans l'enceinte de l'église, et nous pénétrâmes dans le monument intérieur qui sert de rideau de pierre ou d'enveloppe au tombeau même; il est divisé en deux petits sanctuaires: dans le premier, se trouve la pierre où les anges étaient assis quand ils répondirent aux saintes femmes: *Il n'est plus là; il est ressuscité;* le second et dernier sanctuaire renferme le Sépulcre, recouvert encore d'une espèce de sarcophage de marbre blanc qui entoure et cache entièrement à l'œil la substance même du rocher primitif dans lequel le Sépulcre était creusé. Des lampes d'or et

d'argent, alimentées éternellement, éclairent cette chapelle, et des parfums y brûlent nuit et jour ; l'air qu'on y respire est tiède et embaumé ; nous y entrâmes un à un, séparément, sans permettre à aucun des desservants du temple d'y pénétrer avec nous, et séparés par un rideau de soie cramoisie du premier sanctuaire. Nous ne voulions pas qu'aucun regard troublât la solennité du lieu ni l'intimité des impressions qu'il pourrait inspirer à chacun selon sa pensée et selon la mesure et la nature de sa foi dans le grand événement que ce tombeau rappelle ; chacun de nous y resta environ un quart d'heure, et nul n'en sortit les yeux secs.

---

Même date.

Au sortir de l'église du Saint-Sépulcre, nous suivîmes la voie Douloureuse, dont M. de Châteaubriand a donné un si poétique itinéraire. Rien de frappant, rien de constaté, rien de vraisemblable ; des masures de construction moderne, données partout, par les moines aux pélerins, pour des vestiges incontestés des diverses stations du Christ. L'œil ne peut avoir même un doute, et toute confiance dans ces traditions locales est détruite d'avance par l'histoire des premières années du christianisme, où Jérusalem ne conserva pas pierre sur pierre ; où les chrétiens furent ensuite bannis de la ville pendant de nombreuses années. Jérusalem, à l'exception de ses piscines et des tombeaux des rois, ne conserve aucun monument d'aucune de ces grandes époques : quelques sites seulement sont reconnaissables, comme le site du temple, dessiné par ses terrasses, et portant aujourd'hui l'immense et belle mosquée d'Omar-el-Sakara ; le mont de Sion, occupé par le couvent des Arméniens et le tombeau de David ; mais ce n'est même que l'histoire à la main et avec l'œil du doute que la plupart de ces sites peuvent être assignés avec une certaine précision. Hormis les murs de terrasses sur la vallée de Josaphat, aucune pierre ne porte sa date dans sa forme et dans sa couleur ; tout est en poudre, ou tout est moderne. L'esprit erre incertain sur l'horizon de la ville, sans savoir où se poser ; mais la ville tout entière, dessinée par la colline circon-

scrite qui la porte, par les différentes vallées qui l'enceignent, surtout par la profonde vallée du Cédron, est un monument auquel l'œil ne peut se tromper : c'est bien là que Sion était assise ; site bizarre et malheureux pour la capitale d'un grand peuple : c'est plutôt la forteresse naturelle d'un petit peuple, chassé de la terre, et se réfugiant avec son temple sur un sol que nul n'a intérêt à lui disputer ; sur des rochers qu'aucunes routes ne peuvent rendre accessibles, dans des vallées sans eau, dans un climat rude et stérile, n'ayant pour horizon que les montagnes calcinées par le feu intérieur des volcans, les montagnes d'Arabie et de Jéricho, et qu'une mer infecte, sans rivage et sans navigation, la mer Morte !—Voilà la Judée, voilà le site de ce peuple dont le destin est d'être proscrit à toutes les époques de son histoire, et à qui les nations ont disputé même cette capitale de ses proscriptions, jetée, comme un nid d'aigle, au sommet de ce groupe de montagnes : et cependant ce peuple portait avec lui la grande idée de l'unité de Dieu, et ce qu'il y avait de vérité dans cette idée élémentaire suffisait pour le séparer des autres peuples, et pour le rendre fier de ses proscriptions, et confiant dans ses doctrines providentielles.

---

Même date.

Après avoir parcouru les différents quartiers de la ville, tous aussi nus, tous aussi misérables, tous aussi démantelés, que ceux par lesquels nous étions entrés, nous descendîmes du côté de la fameuse mosquée qui tient la place du temple de Salomon. Le gouverneur de Jérusalem a son sérail dans un édifice attenant aux jardins et aux murs de la mosquée. Nous allâmes faire notre visite de remercîment. La cour du sérail était entourée de cachots grillés, où nous aperçûmes quelques figures de bandits de Jéricho et de Samarie, qui attendaient leur délivrance ou le sabre du pacha. Des cavaliers couchés aux pieds de leurs chevaux, des scheiks du désert et des Arabes de Naplouse étaient groupés çà et là sur les escaliers ou sous les hangars, attendant l'heure du divan. Le gouverneur, apprenant notre arrivée, nous envoya son fils pour nous engager à monter. Ce jeune homme

d'environ trente ans, est le plus beau des Arabes, et peut-être des hommes que j'aie vus en ma vie. La force, la grâce, l'intelligence et la douceur, sont fondues avec une telle harmonie dans ses traits, et brillent à la fois dans son œil bleu avec une si attrayante évidence, que nous restâmes tous frappés de son aspect. C'est un Samaritain. Le gouverneur de Jérusalem, son père, est le plus puissant des Arabes de Naplouse. Persécuté par Abdalla, pacha d'Acre, et souvent en guerre avec lui, pendant la domination des Turcs, il avait été forcé de se réfugier, avec sa famille, dans les montagnes au-delà de la mer Morte; la victoire d'Ibrahim-Pacha sur Abdalla l'avait ramené dans sa patrie. Il y avait retrouvé ses richesses et son influence, il avait chassé ses ennemis du pays, et le pacha d'Egypte, pour suppléer à l'insuffisance de ses troupes égyptiennes en Judée, lui avait confié le gouvernement de Samarie et de Jérusalem. Il n'avait d'autres troupes que quelques centaines de cavaliers de sa tribu, à l'aide desquels il maintenait l'ordre et la domination d'Ibrahim, sur toutes les populations d'alentour. Nous entrâmes dans le divan, grande salle sans aucun ornement que quelques tapis sur des nattes, des pipes et des tasses de café sur le sol. Le gouverneur, entouré d'un grand nombre d'esclaves, d'Arabes armés, et de quelques secrétaires à genoux, écrivant sur leurs mains, était occupé à rendre la justice et à expédier ses ordres. Il se leva à notre approche et vint au-devant de nous. Il fit enlever les tapis du divan, susceptible de donner la peste, et y fit substituer des nattes d'Egypte, qui ne la communiquent pas. Nous nous assîmes. On nous présenta les pipes et le café. Mon drogman lui fit en mon nom les compliments d'usage, et je le remerciai moi-même de tous les soins qu'il avait bien voulu prendre pour que des étrangers comme nous pussent visiter sans péril les lieux consacrés par leur religion. Il me répondit avec un sourire obligeant qu'il ne faisait que son devoir; que les amis d'Ibrahim étaient ses amis; qu'il répondait d'un cheveu de leurs têtes; qu'il était prêt, non-seulement à faire pour moi ce qu'il avait fait, mais encore à marcher lui-même, si je l'ordonnais, avec ses troupes, et à m'accompagner partout où ma curiosité ou ma religion m'inspireraient le désir d'aller, dans les limites de son

gouvernement; que tel était l'ordre du pacha. Puis, il s'informa de nous des nouvelles de la guerre, et de la part que les puissances de l'Europe prenaient à la fortune d'Ibrahim. Je lui répondis de manière à satisfaire ses pensées secrètes: que l'Europe admirait dans Ibrahim-Pacha un conquérant civilisateur; que, sous ce rapport, elle prenait intérêt à ses victoires; qu'il était temps que l'Orient participât aux bienfaits d'une meilleure administration, que le pacha d'Egypte était le missionnaire armé de la civilisation européenne en Arabie; que sa bravoure et la tactique qu'il nous empruntait lui donnaient la certitude de vaincre le grand-visir qui s'avançait à sa rencontre en Caramanie; que, selon toute apparence, il remporterait là une grande victoire, et marcherait sur Constantinople; qu'il n'y entrerait pas, parceque les Européens ne le lui permettraient pas encore, mais qu'il ferait la paix avec leur médiation, et garderait l'Arabie et la Syrie en souveraineté permanente. C'était là ce qui touchait au cœur du vieux révolté de Naplouse: ses regards buvaient mes paroles et son fils et ses amis penchaient leurs têtes au-dessus de la mienne pour ne pas perdre un mot de cette conversation, qui était pour eux l'augure d'une longue et paisible domination dans Samarie. Quand je vis le gouverneur si bien disposé, je lui témoignai le désir, non pas d'entrer dans la mosquée d'Omar, puisque je savais qu'une telle démarche eût été contraire aux mœurs du pays, mais d'en contempler l'extérieur.—Si vous l'exigez, me répondit-il, tout vous sera ouvert, mais je m'exposerais à irriter profondément les musulmans de la ville: ils sont encore ignorants; ils croient que la présence d'un chrétien dans l'enceinte de la mosquée, leur ferait courir de grands périls, parcequ'une prophétie dit: Que tout ce qu'un chrétien demanderait à Dieu dans l'intérieur de El-Sakara, il l'obtiendrait; et ils ne doutent pas qu'un chrétien n'y demandât à Dieu la ruine de la religion du Prophète et l'extermination des musulmans. Pour moi, ajouta-t-il, je n'en crois rien; tous les hommes sont frères, bien qu'ils adorent, chacun dans leur langue, le Père commun: il ne donne rien aux uns, aux dépens des autres; il fait luire son soleil sur les adorateurs de tous les prophètes; les hommes ne savent rien, mais Dieu sait tout; Alla Kerim, Dieu est grand! et il inclina sa

tête en souriant. Dieu me préserve, lui dis-je, d'abuser de votre hospitalité et de vous exposer pour satisfaire une vaine curiosité de voyageur! Si j'étais dans la mosquée d'El-Sakara, je ne prierais pour l'extermination d'aucun peuple, mais pour la lumière et le bonheur de tous les enfants d'Alla. A ces mots, nous nous levâmes; il nous conduisit par un corridor à une fenêtre de son sérail, qui donnait sur les cours extérieures de la mosquée. Nous ne pûmes pas en saisir aussi bien l'ensemble de cet endroit, qu'on le fait du haut de la montagne des Oliviers: nous ne vîmes que les murs de la coupole, quelques portiques moresques de l'architecture la plus élégante, et les cimes des cyprès qui croissent dans les jardins intérieurs. Je pris congé du gouverneur en lui annonçant que mon projet était de passer huit ou dix jours, campé aux environs de la ville, et de partir le lendemain pour aller à la mer Morte, au Jourdain, à Jéricho, et jusqu'au pied des montagnes de l'Arabie-Pétrée; que je rentrerais plusieurs fois, comme aujourd'hui, dans l'intérieur de Jérusalem; et que je n'avais à lui demander que le nombre de cavaliers suffisants pour garantir notre sûreté dans les différentes excursions que nous nous proposions de faire en Judée. Nous sortîmes de Jérusalem par la même porte de Bethléem, près de laquelle nos tentes étaient dressées ce jour-là, et nous achevâmes de visiter, dans la soirée, tous les sites remarquables ou consacrés autour des murs de la ville.

---

Le 28 mars, je pars de Bayruth pour Balbek et Damas; la caravane se compose de vingt-six chevaux, et huit ou dix Arabes à pied, pour domestiques et escorte.

Après un voyage de quelques heures nous vîmes le village Druze d'Hammana, briller déjà à l'ouverture supérieure de la vallée qui porte son nom.

Nous y couchons dans une chambre qu'on nous avait préparée depuis quelques jours.—Nous nous levons avant le soleil, nous gravissons la dernière cime du Liban. La montée dure une heure et demie; on est enfin dans les neiges, et l'on suit ainsi dans une plaine élevée, légèrement diversifiée par les ondulations des collines, comme

au sommet des Alpes, la gorge qui conduit de l'autre côté du Liban.—Après deux heures de marche pénible dans deux ou trois pieds de neige, on découvre d'abord les cimes élevées et neigeuses encore de l'Anti-Liban, puis ses flancs arides et nus, puis enfin la belle et large plaine du Bka faisant suite à la vallée de Balbek à droite. Cette plaine commence au désert de Homs et de Hama et ne se termine qu'aux montagnes de Galilée vers Saphad; elle laisse seulement là un étroit passage au Jourdain qui va se jeter dans la mer de Génésareth.—C'est une des plus belles et des plus fertiles plaines du monde, mais elle est à peine cultivée; toujours infestée par les Arabes errants, les habitants de Balbek, de Zaklé ou des autres villages du Liban, osent à peine l'ensemencer. Elle est arrosée par un grand nombre de torrents, de sources intarissables, et présentait à l'œil, quand nous la vîmes, plutôt l'aspect d'un marécage ou d'un lac mal desséché, que celui d'une terre.

En quatre heures nous descendons à la ville de Zaklé, et l'évêque grec, né à Alep, nous reçoit et nous donne quelques chambres. Nous repartons le 30 pour traverser la plaine de Bka, et aller coucher à Balbek.

## RUINES DE BALBEK.

En quittant Zaklé, jolie ville chrétienne au pied du Liban, au bord de la plaine, en face de l'Anti-Liban, on suit d'abord les racines du Liban en remontant vers le nord: on passe auprès d'un édifice ruiné, sur les débris duquel les Turcs ont élevé une maison de derviche et une mosquée d'un effet grandiose et pittoresque.—C'est, disent les traditions arabes, le tombeau de Noé, dont l'arche toucha le sommet du Sanium et habita la belle vallée de Balbek, où il mourut et fut enseveli. Quelques restes d'arches et de structures antiques, des temps grecs ou romains, confirment ici les traditions. On voit du moins que, de tout temps, ce lieu a été consacré par quelque grand souvenir; la pierre est là, témoin de l'histoire. Nous passâmes, non sans reporter notre esprit à ces jours antiques où les enfants du patriarche, ces nouveaux

hommes nés d'un seul homme, habitaient ces séjours primitifs, et fondaient des civilisations et des édifices qui sont restés des problèmes pour nous.

Nous employâmes sept heures à traverser obliquement la plaine qui conduit à Balbek. Au passage du fleuve qui partage la plaine, nos escortes arabes voulurent nous forcer à prendre à droite et à coucher dans un village turc, à trois lieues de Balbek. Mon drogman ne put se faire obéir, et je fus forcé de pousser mon cheval au galop de l'autre côté du fleuve, pour forcer les deux chefs de la caravane à nous suivre. Je m'avançai sur eux la cravache à la main ; ils tombèrent de cheval à la seule menace, et nous accompagnèrent en murmurant.

En approchant de l'Anti-Liban, la plaine s'élève, devient plus sèche et plus rocailleuse.—Anémones et perce-neiges, aussi nombreuses que les caillous sous nos pieds.—Nous commençons à apercevoir une masse immense qui se détachait en noir sur les flancs blanchâtres de l'Anti-Liban. C'était Balbek, mais nous ne distinguions rien encore.—Enfin, nous arrivâmes à la première ruine. C'est un petit temple octogone, porté sur des colonnes de granit rouge égyptien, colonnes évidemment coupées dans les colonnes plus élevées, dont les unes ont une volute au chapiteau, les autres aucune trace de volutes, et qui furent, selon moi, transportées, coupées et dressées là dans des temps très-modernes, pour porter la calotte d'une mosquée turque ou le toit d'un santon ; ce doit être du temps de Fakar-el-Din.—Les matériaux sont beaux ; il y a encore, dans ce travail de la corniche et de la voûte, la trace de quelque sentiment de l'art ; mais ces matériaux sont évidemment des fragments de ruines, rajustés par une main plus faible et par un goût déjà corrompu. Ce temple est à un quart d'heure de marche de Balbek. Impatients de voir ce que l'antiquité la plus reculée nous a laissé de beau, de grand, de mystérieux, nous pressions le pas de nos chevaux fatigués, dont les pieds commençaient à heurter, çà et là, les blocs de marbre, les tronçons de colonnes, les chapiteaux renversés ; toutes les murailles d'enceinte des champs qui avoisinent Balbek sont construites de ces débris ; nos antiquaires trouveraient une énigme à chaque pierre. Quelque culture commençait à reparaître,

et de larges noyers, les premiers que j'eusse revus en Syrie, s'élevaient entre Balbek et nous, et poussaient jusqu'entre les ruines des temples, que leurs rameaux nous cachaient encore. Ils parurent enfin ; ce n'est pas, à proprement parler, un temple, un édifice, une ruine ; c'est une colline d'architecture qui sort tout-à-coup de la plaine, à quelque distance des collines véritables de l'Anti-Liban. On se traîne parmi les décombres, dans le village arabe ruiné qu'on appelle Balbek. Nous longeâmes un des côtés de cette colline de ruines, sur laquelle une forêt de gracieuses colonnes s'élevait, dorée par le soleil couchant, et jetait à l'œil les teintes jaunes et mates du marbre du Parthénon, ou du travertin du Colysée à Rome ! Parmi ces colonnes, quelques-unes, en file élégante et prolongée, portent encore leurs chapiteaux intacts, leurs corniches richement sculptées, et bordent les murs de marbre qui servent à enclore les sanctuaires ; quelques autres sont couchées entières contre ces murs qui les soutiennent, comme un arbre dont la racine a manqué, mais dont le tronc est encore sain et vigoureux ; d'autres, en plus grand nombre, sont répandues, çà et là, en immenses morceaux de marbre ou de pierre, sur les pentes de la colline, dans les fossés profonds qui l'entourent, et jusque dans le lit de la rivière qui coule à ses pieds. Au sommet du plateau de la montagne de pierre, six colonnes d'une taille plus gigantesque s'élèvent isolées, non loin du temple inférieur, et portent encore leurs corniches colossales ; nous verrons plus tard ce qu'elles témoignent, dans cet isolement des autres édifices. En continuant à longer le pied des monuments, les colonnes et l'architecture finissent, et vous ne voyez plus que des murs gigantesques, bâtis de pierres énormes, et presque toutes portant les traces de la sculpture ; débris d'une autre époque, dont on s'est servi à l'époque reculée où l'on a élevé les temples à présent ruinés.

Nous n'allâmes pas plus loin ce jour-là ; le chemin s'écartait des ruines et nous conduisait, parmi des ruines encore et sur des voûtes retentissantes du pas de nos chevaux, vers une maisonnette construite parmi les décombres ; c'était le palais de l'évêque de Balbek, qui, revêtu de sa pelisse violette, et entouré de quelques

paysans arabes, vint au-devant de nous, et nous conduisit à son humble porte. La moindre chaumière de paysan de Bourgogne ou d'Auvergne a plus de luxe et d'élégance que le palais de l'évêque de Balbek : une masure sans fenêtre ni porte, mal jointe, et même écroulé en partie, laisse ruisseler la pluie sur un pavé de boue, voilà l'édifice ; au fond de la cour cependant un mur propre et neuf construit de blocs de travertin, une porte et une fenêtre en ogives, d'architecture moresque, et dont les ogives étaient formées de pierres admirablement sculptées, attiraient mon œil ; c'était l'église de Balbek, la cathédrale de cette ville où d'autres dieux eurent de splendides asiles ; c'est la chapelle où le peu de chrétiens arabes qui vivent sur ces débris de tant de cultes, viennent adorer, sous une forme plus pure, cette même Divinité dont la pensée a travaillé les hommes de tous les siècles, et leur a fait remuer tant de pierres et tant d'idées. Nous déposâmes nos manteaux sous ce toit hospitalier ; nous attachâmes nos chevaux au piquet, sur la vaste pelouse qui s'étend entre la maison du prêtre et les ruines ; nous allumâmes un feu de broussailles pour sécher nos habits mouillés par la pluie du jour, et nous soupâmes dans la petite cour de l'évêque, sur une table formée de quelques pierres des temples, pendant que dans la chapelle voisine les litanies de la prière du soir retentissaient en un chant plaintif, et que la voix grave et sonore de l'évêque murmurait les pieuses oraisons à son troupeau ; ce troupeau se composait de quelques bergers arabes et de quelques femmes. Quand ces paysans du désert sortirent de l'église, et s'arrêtèrent autour de nous pour nous contempler, nous ne vîmes que des visages amis, des regards bienveillants ; nous n'entendîmes que des paroles obligeantes et affectueuses, ces touchants saluts, ces vœux prolongés et naïfs des peuples primitifs, qui n'ont pas fait encore une vaine formule du salut de l'homme à l'homme, mais qui ont concentré, dans un petit nombre de paroles applicables aux diverses rencontres du matin, du midi ou du soir, tout ce que l'hospitalité peut souhaiter de plus touchant et de plus efficace à ses hôtes, tout ce qu'un voyageur peut souhaiter au voyageur pour le jour, la nuit, la route, le retour. Nous étions chrétiens ;—c'était assez pour

eux ; les religions communes sont la plus puissante sympathie des peuples :—une idée commune entre les hommes est plus qu'une patrie commune ! et les chrétiens de l'Orient, noyés dans le mahométisme qui les entoure, qui les menace, qui les persécuta souvent, voient toujours dans les chrétiens de l'Occident des protecteurs actuels et des libérateurs futurs ! L'Europe ne sait pas assez quel puissant levier elle a, dans ces populations chrétiennes, pour remuer l'Orient le jour où elle voudra y porter ses regards et rendre à ce pays, qui touche à une transformation nécessaire et inévitable, la liberté et la civilisation dont il est si capable et si digne : il est temps, selon moi, de lancer une colonie européenne dans le cœur de l'Asie, de reporter la civilisation moderne aux lieux d'où la civilisation antique est sortie, et de former un empire immense de ces grands lambeaux de l'empire turc qui s'écroule sous sa propre masse, et qui n'a d'héritier que le désert et la poudre des ruines sur lesquelles il s'est abimé. Rien n'est plus facile que d'élever un monument nouveau sur ces terrains déblayés, et de rouvrir à de fécondes races humaines ces sources intarissables de population que le mahométisme a taries par son exécrable administration ; quand je dis exécrable, je n'entends pas inculper le caractère du mahométisme d'une férocité brutale qui n'est pas dans sa nature, mais d'une insouciance coupable, d'un fatalisme irrémédiable, qui, sans rien détruire, laisse tout périr autour de lui. La population turque est saine, bonne et morale : sa religion n'est ni aussi superstitieuse ni aussi exclusive qu'on nous la peint ; mais sa résignation passive, mais l'abus de sa foi dans le règne sensible de la Providence, tue les facultés de l'homme en remettant tout à Dieu : Dieu n'agit pas pour l'homme chargé d'agir dans sa propre cause ;—il est spectateur et juge de l'action humaine ; le mahométisme a pris le rôle divin ; il s'est constitué spectateur inactif de l'action divine ; il croise les bras à l'homme, et l'homme périt volontairement dans cette inaction. A cela près il faut rendre justice au culte de Mahomet ; ce n'est qu'un culte très-philosophique qui n'a imposé que deux grands devoirs à l'homme : la prière et la charité ;—ces deux grandes idées sont en effet les deux plus hautes vérités de toute religion ; le mahométisme en

fait découler la tolérance que d'autres cultes ont si cruellement exclue de leurs dogmes. Sous ce rapport, il est plus avancé sur la route de la perfection religieuse que beaucoup de religions qui l'insultent et le méconnaissent. Le mahométisme peut entrer, sans effort et sans peine, dans un système de liberté religieuse et civile, et former un des éléments d'une grande agglomération sociale en Asie ; il est moral, patient, résigné, charitable et tolérant de sa nature ; toutes ces qualités le rendent propre à une fusion nécessaire dans les pays qu'il occupe, et où il faut l'éclairer et non l'exterminer ; il a l'habitude de vivre en paix et en harmonie avec les cultes chrétiens, qu'il a laissés subsister et agir librement au sein même de ses villes les plus saintes, comme Damas et Jérusalem ; l'empire lui importe peu ; pourvu qu'il ait la prière, la justice et la paix, cela lui suffit. On peut, dans la civilisation européenne, tout humaine, tout politique, tout ambitieuse, lui laisser aisément sa place à la mosquée, et sa place à l'ombre ou au soleil !

Nous nous levâmes avec le soleil, dont les premiers rayons frappaient sur les temples de Balbek, et donnaient à ces mystérieuses ruines cet éclat d'éternelle jeunesse que la nature sait rendre à son gré, même à ce que le temps a détruit. Après un court déjeûner, nous allâmes toucher de la main ce que nous n'avions encore touché que de l'œil ; nous approchâmes lentement de la colline artificielle, pour bien embrasser du regard les différentes masses d'architecture qui la composent ; nous arrivâmes bientôt, par la partie du nord, sous l'ombre même des murailles gigantesque qui, de ce côté, enveloppent les ruines :—un beau ruisseau, répandu hors de son lit de granit, courait sous nos pieds, et formait çà et là de petits lacs d'eau courante et limpide, qui murmurait et écumait autour des énormes pierres tombées du haut des murailles, et des sculptures ensevelies dans le lit du ruisseau. Nous passâmes le torrent de Balbek, à l'aide de ces ponts que le temps y a jetés, et nous montâmes par une brêche étroite et escarpée, jusqu'à la terrasse qui enveloppait ces murs ; à chaque pas, à chaque pierre que nos mains touchaient, que nos regards mesuraient, notre admiration et notre étonnement nous arrachaient une exclamation de surprise et de merveille.

Chacun des moellons de cette muraille d'enceinte avait au moins huit à dix pieds de longueur, sur cinq à six de largeur et autant de hauteur. Ces blocs, énormes pour la main de l'homme, reposent, sans ciment, l'un sur l'autre, et presque tous portent les traces de sculpture d'une époque indienne ou égyptienne. On voit, au premier coup-d'œil, que ces pierres écroulées ou démolies ont servi primitivement à un tout autre usage qu'à former un mur de terrasse et d'enceinte, et qu'elles étaient les matériaux précieux des monuments primitifs, dont on s'est servi plus tard pour enceindre les monuments des temps grecs et romains. C'était un usage habituel, je crois même religieux, chez les anciens, lorsqu'un édifice sacré était renversé par la guerre ou par le temps, ou que les arts plus avancés voulaient le renouveler en le perfectionnant, de se servir des matériaux pour les constructions accessoires des monuments restaurés, afin de ne pas laisser profaner, sans doute, à des usages vulgaires, les pierres qu'avait touchées l'ombre des dieux; et aussi, peut-être, par respect pour les ancêtres, et afin que le travail humain des différentes époques ne fût pas enseveli sous la terre, mais portât encore le témoignage de la piété des hommes et des progrès successifs de l'art : il en est ainsi au Parthénon, où les murs de l'Acropolis, réédifiées par Périclès, contiennent les matériaux travaillés du temple de Minerve. Beaucoup de voyageurs modernes ont été induits en erreur, faute de reconnaître ce pieux usage des anciens, et ont pris pour des constructions barbares des Turcs ou des croisés, des édifices ainsi construits dès la plus haute antiquité.

Quelques-unes des pierres de la muraille avaient jusqu'à vingt et trente pieds de longueur, sur sept et huit pieds de hauteur.

Arrivés au sommet de la brèche, nos yeux ne savaient où se poser : c'était partout des portes de marbre d'une hauteur et d'une largeur prodigieuses; des fenêtres ou des niches bordées des sculptures les plus admirables; des cintres revêtus d'ornements exquis; des morceaux de corniches, d'entablements ou de chapiteaux, épais comme la poussière sous nos pieds; des voûtes à caissons sur nos têtes; tout mystère, confusion, désordre, chef-d'œuvre

de l'art, débris du temps, inexplicables merveilles autour de nous : à peine avons-nous jeté un coup-d'œil d'admiration d'un côté, qu'une merveille nouvelle nous attirait de l'autre. Chaque interprétation de la forme ou du sens religieux des monuments était détruite par une autre. Dans ce labyrinthe de conjectures, nous nous perdions inutilement : on ne peut reconstruire avec la pensée les édifices sacrés d'un temps ou d'un peuple dont on ne connaît à fond ni la religion, ni les mœurs. Le temps emporte ses secrets avec lui, et laisse ses énigmes à la science humaine, pour la jouer et la tromper. Nous renonçâmes promptement à bâtir aucun système sur l'ensemble de ces ruines ; nous nous résignâmes à regarder et à admirer, sans comprendre autre chose que la puissance colossale du génie de l'homme, et la force de l'idée religieuse, qui avaient pu remuer de telles masses et accomplir tant de chefs-d'œuvre.—Nous étions séparés encore de la seconde scène des ruines par des constructions intérieures, qui nous dérobaient la vue des temples. Nous n'étions, selon toute apparence, que dans les logements des prêtres, ou sur le terrain de quelques chapelles particulières consacrées à des usages inconnus. Nous franchîmes ces constructions monumentales, beaucoup plus riches que les murs d'enceinte, et la seconde scène des ruines fut sous nos yeux. Beaucoup plus large, beaucoup plus longue, beaucoup plus décorée encore que la première d'où nous sortions, elle offrait à nos regards une immense plateforme, en carré long, dont le niveau était souvent interrompu par des restes de pavés plus élevés, et qui semblaient avoir appartenu à des temples tout entiers détruits, ou à des temples sans toits, sur lesquels le soleil, adoré à Balbek, pouvait voir son autel. Tout autour de cette plateforme, règne une série de chapelles, décorées de niches, admirablement sculptées ; de frises, de corniches, de caissons, du travail le plus achevé, mais du travail d'une époque déjà corrompue des arts : on y sent l'empreinte des goûts surchargés d'ornements, des époques de décadence des Grecs et des Romains. Mais pour éprouver cette impression, il faut avoir l'œil déjà exercé par la contemplation des monuments purs d'Athènes ou de Rome : tout autre œil serait fasciné par la splendeur des formes et par le fini des ornements. Le seul vice ici, c'est

trop de richesse : la pierre est écrasée sous son propre luxe, et les dentelles de marbre courent de toutes parts sur les murailles. Il existe, presque intactes encore, huit ou dix de ces chapelles qui semblent avoir existé toujours ainsi, ouvertes sur le carré long, qu'elles entourent, et où les mystères des cultes de Baal étaient sans doute accomplis au grand jour. Je n'essaierai pas de décrire les mille objets d'étonnement et d'admiration que chacun de ces pierres offre à l'œil du spectateur. Je ne suis ni sculpteur, ni architecte ; j'ignore jusqu'au nom que la pierre affecte dans telle ou telle place, dans telle ou telle forme. Je parlerais mal une langue inconnue :—mais cette langue universelle que le beau parle à l'œil même de l'ignorant, que le mystérieux et l'antique parlent à l'esprit et à l'âme du philosophe, je l'entends ; et je ne l'entendis jamais aussi fortement que dans ce chaos de marbres, de formes, de mystères qui encombrent cette merveilleuse cour.— En multipliant par la pensée les restes des temples de Jupiter Stator à Rome, du Colysée, du Parthénon, on pourrait se représenter cette scène architecturale ; il n'y avait encore de prodiges que la prodigieuse agglomération de tant de monuments, de tant de richesses et de tant de travail dans une seule enceinte et sous un seul regard, au milieu du désert, et sur les ruines d'une cité presque inconnue ; nous nous arrachâmes lentement à ce spectacle, et nous marchâmes vers le midi, où la tête des six colonnes gigantesques s'élevait comme un phare au-dessus de cet horizon de débris ; pour y parvenir, nous fûmes obligés de franchir encore des murs d'enceintes extérieures, de hauts parvis, des piédestaux et des fondations d'autels qui obstruaient partout l'espace entre ces colonnes et nous ; nous arrivâmes enfin à leur pied. Le silence est le seul langage de l'homme, quand ce qu'il éprouve dépasse la mesure ordinaire de ses impressions ; nous restâmes muets à contempler ces six colonnes et à mesurer de l'œil leur diamètre, leur élévation et l'admirable sculpture de leurs architraves et de leurs corniches ; elles ont sept pieds de diamètre et plus de soixante-dix pieds de hauteur ; elles sont composées de deux ou trois blocs seulement, si parfaitement joints ensemble qu'on peut à peine discerner les lignes de jonction ; leur matière est une pierre d'un jaune légèrement doré qui tient le

milieu entre l'éclat du marbre et le mat du travertin ; le soleil les frappait alors d'un seul côté, et nous nous assimes un moment à leur ombre ; de grands oiseaux, semblables à des aigles, volaient, effrayés du bruit de nos pas, au-dessus de leurs chapiteaux où ils ont leurs nids, et, revenant se poser sur les acanthes des corniches, les frappaient du bec et remuaient leurs ailes, comme des ornements animés de ces restes merveilleux : ces colonnes, que quelques voyageurs ont prises pour les restes d'une avenue de cent quatre pieds de long et de cinquante-six pieds de large, conduisant autrefois à un temple, me paraissent évidemment avoir été la décoration extérieure du même temple. En examinant d'un œil attentif le temple plus petit qui existe dans son entier tout auprès, on reconnait qu'il a été construit sur le même dessin. Ce qui me parait probable, c'est qu'après la ruine du premier par un tremblement de terre, on construisit le second sur le même modèle ; qu'on employa même à sa construction une partie des matériaux conservés du premier temple ; qu'on en diminua seulement les proportions trop gigantesques pour une époque décroissante ; qu'on changea les colonnes brisées par leur chûte ; qu'on laissa subsister celles que le temps avait épargnées, comme un souvenir sacré de l'ancien monument : s'il en était autrement, il resterait d'autres débris de grandes colonnes autour des six qui subsistent. Tout indique, au contraire, que l'aire qui les environne était vide et déblayée de débris dès les temps les plus reculés, et qu'un riche parvis servait encore aux cérémonies d'un culte autour d'elles.

Nous avions en face, du côté du midi, un autre temple, placé sur le bord de la plate-forme, à environ quarante pas de nous ; c'est le monument le plus entier et le plus magnifique de Balbek, et j'oserai dire du monde entier ; si vous redressiez une ou deux colonnes du péristyle, roulées sur le flanc de la plate-forme, et la tête encore appuyée sur les murs intacts du temple ; si vous remettiez à leurs places quelques-uns des caissons énormes qui sont tombés du toit dans le vestibule ; si vous releviez un ou deux blocs sculptés de la porte intérieure, et que l'autel, recomposé avec les débris qui jonchent le parvis, reprit sa forme et sa place, vous pourriez rappeler les dieux et ramener les prêtres et le peuple ; ils reconnaitraient leur

temple aussi complet, aussi intact, aussi brillant du poli des pierres et de l'éclat de la lumière, que le jour où il sortit des mains de l'architecte. Ce temple a des proportions inférieures à celui que rappellent les six colonnes colossales; il est entouré d'un portique soutenu par des colonnes d'ordre corinthien; chacune de ces colonnes a environ cinq pieds de diamètre et quarante-cinq pieds de fût: les colonnes sont composées chacune de trois blocs superposés; elles sont à neuf pieds l'une de l'autre et à la même distance du mur intérieur du temple; sur les chapiteaux des colonnes s'étend une riche architrave et une corniche admirablement sculptée. Le toit de ce péristyle est formé de larges blocs de pierre concave, découpés avec le ciseau, en caissons, dont chacun représente la figure d'un dieu, d'une déesse, ou d'un héros: nous reconnûmes un Ganimède enlevé par l'aigle de Jupiter; quelques-uns de ces blocs sont tombés à terre au pied des colonnes: nous les mesurâmes; ils ont seize pieds de largeur et cinq pieds à peu près d'épaisseur! ce sont là les tuiles de ces monuments. La porte intérieure du temple, formée de blocs aussi énormes, a vingt-deux pieds de large; nous ne pûmes mesurer sa hauteur parce que d'autres blocs sont écroulés en cet endroit et la comblent à demi. L'aspect des pierres sculptées qui composent les faces de cette porte, et sa disproportion avec les restes de l'édifice, me font présumer que c'est la porte du grand temple écroulé qu'on a insérée dans celui-ci; les sculptures mystérieuses qui la décorent sont, à mon avis, d'une toute autre époque que l'époque antonine, et d'un travail infiniment moins pur; un aigle, tenant un caducée dans ses serres, étend ses ailes sur l'ouverture; de son bec s'échappent des festons de rubans ou de chaines qui sont soutenus à leur extrémité par deux Renommées. L'intérieur du monument est décoré de piliers et de niches de la sculpture la plus riche et la plus chargée; nous emportâmes quelques-uns des fragments de sculpture qui parsemaient le parvis. Il y a des niches parfaitement intactes et qui semblent sortir de l'atelier du sculpteur. Non loin de l'entrée du temple, nous trouvâmes d'immenses ouvertures, et des escaliers souterrains qui nous conduisirent dans des constructions inférieures dont on ne peut assigner l'usage; tout y est également vaste et magni-

fique ; c'étaient sans doute les demeures des pontifes, les collèges des prêtres, les salles des initiations, peut-être aussi des demeures royales ; elles recevaient le jour d'en haut, ou par les flancs de la plate-forme auxquels ces chambres aboutissent. Craignant de nous égarer dans ces labyrinthes, nous n'en visitâmes qu'une petite partie ; ils semblent régner sur toute l'étendue de ce mamelon. Le temple que je viens de décrire est placé à l'extrémité sud-ouest de la colline monumentale de Balbek ; il forme l'angle même de la plate-forme. En sortant du péristyle, nous nous trouvâmes sur le bord du précipice ; nous pûmes mesurer les pierres cyclopéennes qui forment le piédestal de ce groupe de monuments ; ce piédestal a environ trente pieds au-dessus du niveau du sol de la plaine de Balbek ; il est construit en pierre dont la dimension est tellement prodigieuse, que si elle n'était attestée par des voyageurs dignes de foi, l'imagination des hommes de nos jours serait écrasée sous l'invraisemblance ; l'imagination des Arabes eux-mêmes, témoins journaliers de ces merveilles, ne les attribue pas à la puissance de l'homme, mais à celle des génies ou puissances surnaturelles. Quand on considère que ces blocs de granit taillé ont, quelques-uns, jusqu'à cinquante-six pieds de long sur quinze ou seize pieds de large et une épaisseur inconnue, et que ces masses énormes sont élevées les unes sur les autres à vingt ou trente pieds du sol, qu'elles ont été tirées de carrières éloignées, apportées là, et hissées à une telle élévation pour former le pavé des temples, on recule devant une telle épreuve des forces humaines ; la science de nos jours n'a rien qui l'explique, et l'on ne doit pas être étonné qu'il faille alors recourir au surnaturel. Ces merveilles ne sont évidemment pas de la date des temples ; elles étaient mystère pour les anciens comme pour nous ; elles sont d'une époque inconnue, peut-être anté-diluvienne ; elles ont vraisemblablement porté beaucoup de temples consacrés à des cultes successifs et divers. A l'œil simple on reconnaît cinq ou six générations de monuments, appartenant à des époques diverses, sur la colline des ruines de Balbek. Quelques voyageurs et quelques écrivains arabes attribuent ces constructions primitives à Salomon, trois mille ans avant notre âge. Il bâtit, dit-on, Tadmor et Balbek dans le désert. L'his-

toire de Salomon remplit l'imagination des Orientaux ; mais cette supposition, en ce qui concerne au moins les constructions gigantesques d'Héliopolis, n'est nullement vraisemblable : comment un roi d'Israël, qui ne possédait pas même un port de mer à dix lieues de ses montagnes, qui était obligé d'emprunter la marine d'Hiram, roi de Tyr, pour lui apporter les cèdres du Liban, aurait-il pu étendre sa domination au-delà de Damas et jusqu'à Balbek ? Comment un prince qui, voulant élever le temple des temples, la maison du Dieu unique dans sa capitale, n'y employa que des matériaux fragiles et qui ne purent résister au temps, ni laisser aucune trace durable, aurait-il pu élever, à cent lieues de son peuple, dans des déserts inconnus, des monuments bâtis en matériaux impérissables ? N'aurait-il pas plutôt employé sa force et sa richesse à Jérusalem ? Et que reste-t-il à Jérusalem qui indique des monuments semblables à ceux de Balbek ? rien ; ce ne peut donc être Salomon. Je crois plutôt que ces pierres gigantesques ont été remuées, soit par ces premières races d'hommes que toutes les histoires primitives appellent géants, soit par les hommes anté-diluviens. On assure que, non loin de là, dans une vallée de l'Anti-Liban, on découvre des ossements humains d'une grandeur immense ; ce bruit a une telle consistance parmi les Arabes voisins, que le consul-général d'Angleterre en Syrie, M. Farren, homme d'une haute instruction, se propose d'aller incessamment visiter ces sépulcres mystérieux. Les traditions orientales, et le monument même élevé sur la soi-disant tombe de Noé, à peu de distance de Balbek, assignent ce séjour au patriarche. Les premiers hommes sortis de lui ont pu conserver long-temps encore la taille et les forces que l'humanité avait avant la submersion totale ou partielle du globe ; ces monuments peuvent être leur ouvrage. A supposer même que la race humaine n'eût jamais excédé ses proportions actuelles, les proportions de l'intelligence humaine peuvent avoir changé : qui nous dit que cette intelligence plus jeune n'avait pas inventé des procédés mécaniques plus parfaits pour remuer, comme un grain de poussière, ces masses qu'une armée de cent mille hommes n'ébranlerait pas aujourd'hui ? Quoiqu'il en soit, quelques-unes de ces pierres de Balbek, qui ont jusqu'à soixante-deux pieds de longueur et vingt de large sur

quinze d'épaisseur, sont les masses les plus prodigieuses que l'humanité ait jamais remuées. Les plus grandes pierres des pyramides d'Egypte ne dépassent pas dix-huit pieds, et ne sont que des blocs exceptionnels placés pour une fin de solidité spéciale dans certaines parties de cet édifice.

En tournant l'angle nord de la plate-forme, les murailles qui la soutiennent sont d'une aussi belle conservation, mais la masse des matériaux qui la composent est moins étonnante. Les pierres cependant ont en général vingt à trente pieds de long sur huit à dix pieds de large.

Ces murailles, beaucoup plus antiques que les temples supérieurs, sont couvertes d'une teinte grise, et percées, çà et là, de trous à leurs angles de jonction. Ces ouvertures sont bordées de nids d'hirondelles et laissent pendre des touffes d'arbustes et de fleurs pariétaires. La couleur grave et sombre des pierres de la base contraste avec la teinte splendide et dorée des murs des temples, et des rangées de colonnes du sommet. Au coucher du soleil, quand les rayons jouent entre les piliers et ruissellent en ondes de feu entre les volutes et les acanthes des chapiteaux, les temples resplendissent comme de l'or pur sur un piédestal de bronze. Nous descendîmes par une brèche formée à l'angle sud de la plate-forme. Là quelques colonnes du petit temple ont roulé avec leur architrave dans le torrent qui coule le long des murs cyclopéens. Ces énormes tronçons de colonnes, groupés au hasard dans le lit du torrent, et sur la pente rapide du fossé, sont restés et resteront sans doute éternellement où le temps les a secoués; quelques noyers et d'autres arbres ont germé entre ces blocs, les couvrent de leurs rameaux et les embrassent de leurs larges racines. Les arbres les plus gigantesques ressemblent à des roseaux poussés d'hier à coté de ces troncs de colonnes de vingt pieds de circonférence et de ces morceaux d'acanthe dont un seul couvre la moitié du lit du torrent. Non loin de là, du côté du nord, une immense gueule, dans les flancs de la plate-forme, s'ouvrait devant nous. Nous y descendîmes. Le jour extérieur qui y pénétrait par les deux extrémités, l'éclairait suffisamment: nous le suivîmes dans toute sa longueur de cinq cents pieds; elle règne sous toute l'étendue des temples; elle a une trentaine de pieds d'élévation, et les parois et la voûte sont

formés de blocs qui nous étonnèrent par leur masse, même après ceux que nous venions de contempler. Ces blocs de pierre de travertin taillés au ciseau, ont une grandeur inégale, mais le plus grand nombre a de dix à vingt pieds de longueur ; la voûte est à plein cintre, les pierres jointes sans ciment ; nous ne pûmes en deviner la destination. A l'extrémité occidentale, cette voûte a un embranchement plus élevé et plus vaste encore, qui se prolonge sous la plate-forme des petits temples, que nous avions visités les premiers. Nous retrouvâmes là le grand jour, le torrent épars parmi d'innombrables morceaux d'architecture roulés des plates-formes, et de beaux noyers croissant dans la poussière de ces marbres. Les autres édifices antiques de Balbek, disséminés devant nous dans la plaine, attiraient nos regards, mais rien n'avait la force de nous intéresser après ce que nous venions de parcourir. Nous jetâmes, en passant, un coup-d'œil superficiel sur quatre temples qui seraient encore des merveilles à Rome, et qui ressemblent ici à des œuvres de nains. Ces temples, les uns de forme octogone et très-élégants d'ornements, les autres de forme carrée avec des péristyles de colonnes de granit égyptien et même des colonnes de porphyre, me semblent d'époque romaine. L'un d'eux a servi d'église dans les premiers temps du christianisme ; on distingue encore des symboles chrétiens. Il est découvert et ruiné maintenant ; les Arabes le dépouillent à mesure qu'ils ont besoin d'une pierre pour supporter leur toit, ou d'une auge pour abreuver leurs chameaux.

Un messager de l'émir des Arabes de Balbek nous cherchait et nous rencontra là. Il venait de la part du prince nous souhaiter une heureuse arrivée, et nous prier de vouloir bien assister à une course de djérid, espèce de tournoi, qu'il donnerait en notre honneur le lendemain matin dans la plaine au-dessous des temples. Nous lui fîmes nos remerciments, nous acceptâmes ; et j'envoyai mon drogman, accompagné de quelques-uns de mes janissaires, faire de ma part une visite à l'émir. Nous rentrâmes chez l'évêque pour nous reposer de la journée ; mais à peine avions-nous mangé un morceau de galette et le mouton au riz préparé par nos moukres, que nous étions déjà tous à errer sans guide et au hasard

autour de la colline des ruines ou dans les temples dont nous avions appris la route le matin. Chacun de nous s'attachait aux débris ou au point de vue qu'il venait de découvrir, et appelait de loin ses compagnons de recherches à venir en jouir avec lui; mais on ne pouvait s'arracher à un objet sans en perdre un autre, et nous finîmes par nous abandonner, chacun de son côté, au hasard de nos découvertes. Les ombres du soir, qui descendaient lentement des montagnes de Balbek et ensevelissaient une à une les colonnes et les ruines dans leur obscurité, ajoutaient un mystère de plus et des effets plus pittoresques à cette œuvre magique et mystérieuse de l'homme et du temps; nous nous sentions là ce que nous sommes, comparés à la masse et à l'éternité de ces monuments: des hirondelles qui nichent une saison dans les interstices de ces pierres, sans savoir pour qui et par qui elles ont été rassemblées. Les idées qui ont remué ces masses, qui ont accumulé ces blocs, nous sont inconnues; la poussière de marbre que nous foulons en sait plus que nous, mais ne peut rien nous dire; et dans quelques siècles, les générations qui viendront visiter à leur tour les débris de nos monuments d'aujourd'hui, se demanderont de même, sans pouvoir se répondre, pourquoi nous avons bâti et sculpté. Les œuvres de l'homme durent plus que sa pensée; le mouvement est la loi de l'esprit humain; le définitif est le rêve de son orgueil ou de son ignorance; Dieu est un but qui se pose sans cesse plus loin à mesure que l'humanité s'en approche; nous avançons toujours, nous n'arrivons jamais; la grande figure divine, que l'homme cherche depuis son enfance à arrêter définitivement dans son imagination et à emprisonner dans ses temples, s'élargit, s'agrandit toujours, dépasse les pensées étroites et les temples limités, et laisse les temples vides et les autels s'écrouler, pour appeler l'homme à la chercher, et à la voir où elle se manifeste de plus en plus, dans la pensée, dans l'intelligence, dans la vertu, dans la nature, et dans l'infini!

Même date.

J'avais traversé les sommets du Sannin, couverts de neiges éternelles, et j'étais redescendu du Liban, couronné de son diadème de cèdres, dans le désert nu et stérile d'Héliopolis, à la fin d'une journée pénible et longue. A l'horizon encore éloigné devant nous, sur les derniers degrés des montagnes noirés de l'Anti-Liban, un groupe immense de ruines jaunes, doré par le soleil couchant, se détachait de l'ombre des montagnes, et se répercutait des rayons du soir. Nos guides nous le montraient du doigt, et s'écriaient *Balbek! Balbek!* C'était en effet la merveille du désert, la fabuleuse Balbek qui sortait tout éclatante de son sépulcre inconnu, pour nour raconter des âges dont l'histoire a perdu la mémoire. Nous avancions lentement au pas de nos chevaux fatigués, les yeux attachés sur les murs gigantesques, sur les colonnes éblouissantes et colossales qui semblaient s'étendre, grandir, s'allonger à mesure que nous approchions: un profond silence régnait dans toute notre caravane; chacun aurait craint de perdre une impression de cette heure en communiquant celle qu'il venait d'avoir. Les Arabes même se taisaient, et semblaient recevoir aussi une forte et grave pensée de ce spectacle qui nivelle toutes les pensées. Enfin, nous touchâmes aux premiers tronçons de colonnes, aux premiers blocs de marbre, que les tremblements de terre ont secoués jusqu'à plus d'un mille des monuments mêmes, comme les feuilles sèches jetées et roulées loin de l'arbre après l'ouragan; les profondes et larges carrières qui fendent, comme des gorges de vallées, les flancs noirs de l'Anti-Liban, ouvraient déjà leurs abimes sous les pas de nos chevaux: ces vastes bassins de pierre, dont les parois gardent les traces profondes du ciseau qui les a creusés pour en tirer d'autres collines de pierre, montraient encore quelques blocs gigantesques à demi détachés de leur base, et d'autres taillés sur leurs quatre faces, et qui semblent n'attendre que les chars ou les bras des générations de géants pour les mouvoir. Un seul de ces moellons de Balbek avait soixante-deux pieds de long sur vingt-quatre pieds de largeur, et seize d'épaisseur. Un de nos Arabes, des-

cendant de cheval, se laissa glisser dans la carrière, et grimpant sur cette pierre, en s'accrochant aux entailles du ciseau et aux mousses qui y ont pris racine, il monta sur ce piédestal, et courut çà et là sur cette plate-forme, en poussant des cris sauvages; mais le piédestal écrasait, par sa masse, l'homme de nos jours: l'homme disparaissait devant son œuvre; il faudrait la force réunie de soixante mille hommes de notre temps, pour soulever seulement cette pierre; et les plates-formes de Balbek en portent de plus colossales encore, élevées à vingt-cinq ou trente pieds du sol, pour porter des colonnades proportionnées à ces bases.

Nous suivîmes notre route, entre le désert à gauche et les ondulations de l'Anti-Liban à droite, en longeant quelques petits champs cultivés par les Arabes pasteurs, et le lit d'un large torrent qui serpente entre les ruines, et au bord duquel s'élèvent quelques beaux noyers. L'Acropolis, ou la colline artificielle qui porte tous les grands monuments d'Héliopolis, nous apparaissait, çà et là, entres les rameaux et au-dessus de la tête des grands arbres: enfin, nous la découvrîmes en entier, et toute la caravane s'arrêta, comme par un instinct électrique. Aucune plume, aucun pinceau, ne pourraient décrire l'impression que ce seul regard donne à l'œil et à l'âme. Sous nos pas, dans le lit du torrent, au milieu des champs, autour de tous les troncs d'arbres, des blocs de granit rouge ou gris, de porphyre sanguin, de marbre blanc; de pierre jaune, aussi éclatante que le marbre de Paros; tronçons de colonnes, chapiteaux ciselés, architraves, volutes, corniches, entablements, piédestaux: marbres épars, et qui semblent palpitants, des statues tombées la face contre terre; tout cela confus, groupé en monceaux, disséminé et ruisselant de toutes parts, comme les laves d'un volcan qui vomirait les débris d'un grand empire: à peine un sentier pour se glisser à travers ces balayures des arts qui couvrent toute la terre. Le fer de nos chevaux glissait et se brisait à chaque pas dans les acanthes polies des corniches, ou sur le sein de neige d'un torse de femme; l'eau seule de la rivière de Balbek se faisait jour parmi ces lits de fragments, et lavait de son écume murmurante les brisures de ces marbres qui font obstacle à son cours.

Au-delà de ces écumes de débris qui forment de véritables dunes de marbres, la colline de Balbek, plateforme de mille pas de long, de sept cents pieds de large, toute bâtie de main d'hommes, en pierre de taille, dont quelques-unes ont cinquante à soixante pieds de longueur, sur quinze à seize pieds d'élévation, mais la plupart de quinze à trente. Cette colline de granit taillé se présentait à nous par son extrémité orientale, avec ses bases profondes et ses revêtements incommensurables, où trois morceaux de granit forment cent quatre-vingt pieds de développement, et près de quatre mille pieds de surface; avec les larges embouchures de ses voûtes souterraines, où l'eau de la rivière s'engouffrait, où le vent jetait, avec l'eau, des murmures semblables aux volées lointaines des grandes cloches de nos cathédrales. Sur cette immense plate-forme, l'extrémité des grands temples se montrait à nous, détachée de l'horizon bleu et rose, ou couleur d'or. Quelques-uns de ces monuments déserts semblaient intacts, et paraissaient sortir des mains de l'ouvrier; d'autres ne présentaient plus que des restes encore debout, des colonnes isolées, des pans de muraille inclinés et des frontons démantelés: l'œil se perdait dans les avenues étincelantes des colonnades de ces divers temples, et l'horizon trop élevé nous empêchait de voir où finissait ce peuple de pierre. Les six colonnes gigantesques du grand temple, portant encore majestueusement leur riche et colossal entablement, dominaient toute cette scène, et se perdaient dans le ciel bleu du désert, comme un autel aérien pour les sacrifices des géants.

Nous ne nous arrêtames que quelques minutes pour reconnaître seulement ce que nous venions visiter à travers tant de périls et tant de distance; et sûrs enfin de posséder, pour le lendemain, ce spectacle que les rêves même ne pouvaient nous rendre, nous nous remîmes en marche. Le jour baissait; il fallait trouver un asile, ou sous la tente ou sous quelque voûte de ces ruines, pour passer la nuit et nous reposer d'une marche de quatorze heures. Nous laissâmes à gauche la montagne de ruines et une vaste plage toute blanche de débris, et, traversant quelques champs de gazon, broutés par les chèvres et les chameaux, nous nous dirigeâmes vers une

fumée qui s'élevait à quelques cents pas de nous, d'un groupe de ruines, entremêlées de masures arabes. Le sol était inégal et montueux, et retentissait sous les fers de nos chevaux, comme si les souterrains que nous foulions allaient s'entr'ouvrir sous leurs pas. Nous arrivâmes à la porte d'une cabine basse et à demi cachée par les pans de marbre dégradés, et dont la porte et les étroites fenêtres, sans vitres et sans volets, étaient construites de marbre et de porphyre, mal collés ensemble avec un peu de ciment. Une petite ogive de pierre s'élevait, d'un ou deux pieds, au-dessus de la plate-forme qui servait de toit à cette masure; et une petite cloche, semblable à celle que l'on peint sur la grotte des ermites, s'y balançait aux bouffées du vent: c'etait le palais épiscopal de l'évêque arabe de Balbek, qui surveillait, dans ce désert, un petit troupeau de douze ou quinze familles chrétiennes, de la communion grecque, perdues au milieu de ces déserts, et de la tribu féroce des Arabes indépendants de Bkâ. Jusque-là nous n'avions vu aucun être vivant que les chakals qui couraient entre les colonnes du grand temple, et les petites hirondelles, au collier de soie rose, qui bordaient, comme un ornement d'architecture orientale, les corniches de la plate-forme. L'évêque, averti par le bruit de notre caravane, arriva bientôt, et, s'inclinant sur sa porte, m'offrit l'hospitalité. C'était un beau vieillard, aux cheveux et à la barbe d'argent, à la physionomie grave et douce, à la parole noble, suave et cadencée, tout-à-fait semblable à l'idée du prêtre dans le poëme ou dans le roman, et digne, en tout, de montrer sa figure de paix, de résignation et de charité, dans cette scène solennelle de ruines et de méditations. Il nous fit entrer dans une petite cour intérieure, pavée aussi d'éclats de statues, de morceaux de mosaïque et de vases antiques, et, nous livrant sa maison, c'est-à-dire deux petites chambres basses, sans meubles et sans portes, il se retira, et nous laissa, suivant la coutume orientale, maitres absolus de sa demeure. Pendant que nos Arabes plantaient en terre, autour de la maison, les chevilles de fer, pour y attacher, par des anneaux, les jambes de nos chevaux, et que d'autres allumaient un feu dans la cour pour nous préparer le pilau et cuire les galettes d'orge, nous sortimes pour jeter un second regard sur les monu-

ments qui nous environnaient. Les grands temples étaient devant nous, comme des statues sur leurs piédestaux : le soleil les frappait d'un dernier rayon vague, qui se retirait lentement d'une colonne à l'autre, comme les lueurs d'une lampe que le prêtre emporte au fond du sanctuaire : les mille ombres des portiques, des piliers, des colonnades, des autels, se répandaient mouvantes sous la vaste forêt de pierre, et remplaçaient peu à peu, sur l'Acropolis, les éclatantes lueurs du marbre et du travertin : plus loin, dans la plaine, c'était un océan de ruines qui ne se perdaient qu'à l'horizon ; on eût dit des vagues de pierres brisées contre un écueil, et couvrant une immense plage de leur blancheur et de leur écume. Rien ne s'élevait au-dessus de cette mer de debris ; et la nuit qui tombait des hauteurs, déjà grises, d'une chaîne de montagnes, les ensevelissait successivement dans son ombre. Nous restâmes quelques moments assis silencieusement devant ce spectacle, et nous rentrâmes, à pas lents, dans la petite cour de l'évêque, éclairée par le foyer des Arabes.

Assis sur quelques fragments de corniches et de chapiteaux, qui servaient de banc dans la cour, nous mangeâmes rapidement le sobre repas du voyageur dans le désert, et nous restâmes quelque temps à nous entretenir, avant le sommeil, de ce qui remplissait nos pensées. Le foyer s'éteignait, mais la lune s'élevait pleine et éclatante dans le ciel limpide ; et passant à travers les crénelures d'un grand mur de pierres blanches, et les dentelures d'une fenêtre en arabesque, qui bornaient la cour du côté du désert, elle éclairait l'enceinte d'une clarté qui rayonnait sur toutes les pierres. Le silence et la rêverie nous gagnèrent ; ce que nous pensions à cette heure, à cette place, si loin du monde vivant, dans ce monde mort, en présence de tant de témoins muets d'un passé inconnu, mais que bouleverse toutes nos petites théories d'histoire et de philosophie de l'humanité ; ce qui se remuait dans nos esprits ou dans nos cœurs, de nos systèmes, de nos idées, hélas ! et peut-être aussi de nos souvenirs et de nos sentiments individuels, Dieu seul le sait, et nos langues n'essayaient pas de le dire ; elles auraient craint de profaner la solennité de cette heure, de cet astre, de ces pensées même : nous nous taisions. Tout-à-coup, comme une plainte douce et

amoureuse, un murmure grave et accentué par la passion, sortit des ruines, derrière ce grand mur percé d'ogives arabesques et dont le toit nous avait paru écrouler sur lui-même; ce murmure vague et confus s'enfla, se prolongea, s'éleva plus fort et plus haut, et nous distinguâmes un chant nourri de plusieurs voix en chœur; un chant monotone, mélancolique et tendre, qui montait, qui baissait, qui mourait, qui renaissait alternativement, et qui se répondait à lui-même: c'était la prière du soir que l'évêque arabe faisait avec son petit troupeau, dans l'enceinte éboulée de ce qui avait été son église, monceaux de ruines entassés récemment par une tribu d'Arabes idolâtres.. Rien ne nous avait préparés à cette musique de l'âme, dont chaque note est un sentiment ou soupir du cœur humain, dans cette solitude, au fond des déserts, sortant ainsi des pierres muettes, accumulées par les tremblements de terre, par les barbares et par le temps. Nous fûmes frappés de saisissement, et nous accompagnâmes des élans de notre pensée, de notre prière et de toute notre poésie intérieure, les accents de cette poésie sainte, jusqu'à ce que les litanies chantées eussent accompli leur refrain monotone, et que les derniers soupirs de ces voix pieuses se fussent assoupis dans le silence accoutumé de ces vieux débris.

---

Même date.

Les temples nous ont fait oublier le djérid que le prince de Balbek voulait nous donner; nous avons passé la matinée tout entière à les parcourir de nouveau. A quatre heures, quelques Arabes sont venus nous avertir que les cavaliers étaient dans la plaine au-dessus des temples, mais qu'impatientés de nos délais ils allaient se retirer; que le prince pensait que ce spectacle ne nous était pas agréable, puisque nous différions de nous y rendre, et qu'il nous priait de monter à son sérail lorsque nous aurions satisfait ici notre curiosité; qu'il nous préparait chez lui un autre divertissement. Cette tolérance de ce chef d'une tribu féroce des Arabes les plus redoutés de ce désert nous étonnait. En géné-

ral les Arabes et les Turcs eux-mêmes ne permettent pas aux étrangers de visiter seuls aucune ruine d'anciens monuments ; ils croient que ces débris renferment d'immenses trésors gardés par les génies ou les démons, et que les Européens connaissent les paroles magiques qui les découvrent ; comme ils ne veulent pas qu'on les emporte, ils sont d'une extrême vigilance autour des Francs de ces contrées ; ici, au contraire, nous étions absolument abandonnés à nous-mêmes ; nous n'avions pas même un guide arabe avec nous, et les enfants de la tribu s'étaient éloignés par respect. Je ne sais à quoi tient cette respectueuse déférence de l'émir de Balbek dans cette circonstance ; peut-être nous prend-il pour des émissaires d'Ibrahim-Pacha. Le fait est que nous sommes trop peu nombreux pour inspirer de la crainte à une tribu entière de cinq à six cents hommes accoutumés au combat et vivant de rapines ; et cependant ils n'osent ni s'approcher de nous, ni nous interroger, ni s'opposer à aucune de nos démarches ; nous pouvions rester un mois dans les temples, y faire des fouilles, emporter les fragments les plus précieux de ces sculptures, sans que qui que ce soit s'y opposât. Je regrette vivement ici, comme à la mer Morte, de n'avoir pas connu d'avance la disposition de ces tribus à notre égard ; j'aurais amené des ouvriers et des chameaux de charge et enrichi la science et les musées.

Nous allâmes, en sortant des temples, au palais de l'émir. Un intervalle de ruines désertes, mais moins importantes, sépare la colline des grands temples, ou l'Acropolis de Balbek, de la nouvelle Balbek, habitée par les Arabes. Celle-ci n'est qu'un monceau de masures cent fois renversées dans des guerres incessantes ; la population s'est nichée comme elle a pu dans les cavités formées par tant de débris ; quelques branches d'arbres, quelques toits de chaume recouvrent ces demeures, dont les portes et les fenêtres sont formeés souvent avec des morceaux des plus admirables débris.

L'espace occupé par ces ruines de la ville moderne est immense ; il s'étend a perte de vue et blanchit deux collines basses qui ondulent au-dessus de la grande plaine ; l'effet est triste et dur. Ces débris modernes rappellent ceux d'Athènes, que j'avais vus une année

auparavant. Le blanc mat et cru de ces murailles couchées à terre, et de ces pierres disséminées, n'a rien de la majesté ni de la couleur dorée des ruines véritablement antiques; cela ressemble à une immense grève couverte de l'écume de la mer. Le palais de l'émir est une assez vaste cour, entourée de masures de diverses formes; le tout assez semblable à une cour de misérable ferme dans nos provinces les plus pauvres: la porte était gardée par un certain nombre d'Arabes armés; la foule se pressait pour y entrer; les gardes nous firent place et nous introduisirent. La cour était déjà remplie de tous les chefs de la tribu, et d'une grande multitude de peuple. L'émir et sa famille, ainsi que les principaux scheiks, revêtus de kaftans et de pelisses magnifiques, mais en lambeaux, étaient assis sur une estrade élevée au-dessus de la foule, et adossée au principal bâtiment. Derrière eux était un certain nombre de serviteurs, d'hommes armés et d'esclaves noirs. L'émir et sa suite se levèrent à notre approche; on nous aida à escalader quelques marches énormes formées de blocs irréguliers qui servaient d'escaliers à l'estrade, et, apres les compliments d'usage, l'émir nous fit asseoir sur le divan à côté de lui: on m'apporta la pipe, et le spectacle commença.

Une musique formée de tambours, de tambourins, de fifres aigus et de triangles de fer qu'on frappait avec une verge de fer, donna le signal; quatre ou cinq acteurs, vêtus de la manière la plus grotesque, les uns en hommes, les autres en femmes, s'avancèrent au milieu de la cour et exécutèrent les danses les plus bizarres et les plus lascives que l'œil de ces barbares puisse supporter. Ces danses monotones durèrent plus d'une heure, entremêlées de temps en temps de quelques paroles et de quelques gestes et changements de costume, qui semblaient dénoter une intention dramatique; mais une seule chose était intelligible, c'était l'horrible et dégoûtante dépravation des mœurs publiques indiquée par les mouvements des danseurs: je détournai les yeux; l'émir lui-même semblait rougir de ces scandaleux plaisirs de son peuple, et faisait comme moi des gestes de mépris; mais les cris et les transports du reste des spectateurs s'élevaient toujours au moment où les plus sales obsce-

nités se révélaient dans les figures de la danse, et recompensaient les acteurs.

Ceux-ci dansèrent ainsi jusqu'à ce que, accablés de fatigue et inondés de sueur, ils ne pussent plus supporter la rapidité toujours croissante de la mesure ; ils roulèrent à terre d'où on les emporta. Les femmes n'assistaient pas à ce spectacle ; mais celles de l'émir, dont le harem donnait sur la cour, en jouissaient de leurs chambres, et nous les voyions, à travers des grillages de bois, se presser aux fenêtres pour regarder les danseurs. Les esclaves de l'émir nous apportèrent des sorbets et des confitures de toute espèce, ainsi que des boissons exquises, composées de jus de grenade et de fleur d'orange à la glace, dans des coupes de cristal ; d'autres esclaves nous présentaient, pour essuyer nos lèvres, des serviettes de mousseline brodée en or. Le café fut aussi servi plusieurs fois, et les pipes sans cesse renouvelées ; je causai une demi-heure avec l'émir ; il me parut un homme de bon sens et d'esprit, fort au-dessus de l'idée que les grossiers plaisirs de son peuple auraient pu donner de lui ; c'est un homme d'environ cinquante ans, d'une belle figure, ayant les manières les plus dignes et les plus nobles, la politesse la plus solennelle, toutes choses que le dernier des Arabes possède comme un don du climat, ou comme l'héritage d'une antique civilisation. Son costume et ses armes étaient de la plus grande magnificence. Ses chevaux admirables étaient répandus dans les cours et dans le chemin ; il m'en offrit un des plus beaux ; il m'interrogea avec la plus délicate discrétion sur l'Europe sur Ibrahim, sur l'objet de mon voyage au milieu de ces déserts ; je répondis avec une réserve affectée qui put lui faire croire que j'avais en effet un tout autre but que celui de visiter des collines et des ruines ; il m'offrit toute sa tribu pour m'accompagner à Damas, à travers la chaîne inconnue de l'Anti-Liban que je voulais traverser. J'acceptai seulement quelques cavaliers pour me servir de guides et de protection, et je me retirai, accompagné par tous les scheiks, qui nous suivirent à cheval jusqu'à la porte de l'évêque grec. Je donnai l'ordre du départ pour le lendemain, et nous passâmes la soirée à causer avec le vénérable hôte que nous allions quitter : quelques centaines de piastres, que je lui

laissai en aumône pour son troupeau, payèrent l'hospitalité que nous avions reçue de lui. Il voulut bien se charger de faire partir un chameau chargé de quelques fragments de sculpture que je désirais emporter en Europe ; il s'acquitta fidèlement de cette commission, et, à mon retour en Syrie, je trouvai ces précieux débris arrivés avant moi à Bayruth.

---

31 mars, 1833.

Nous sommes partis de Balbek à quatre heures du matin. Après quelques jours de voyage, nous arrivâmes au village de Zebdani, dont le scheik nous fait escorter jusqu'à Damas, par quelques hommes à cheval de sa tribu. Nous congédions là les cavaliers de l'émir de Balbek, qui ne seraient pas en sûreté sur le territoire de Damas. Nous marchons pendant une heure dans des chemins bordées de haies vives, aussi larges qu'en France et parfaitement soignés. Une voûte d'abricotiers et de poiriers couvre la route ; à droite et à gauche s'étendent des vergers sans fin, puis des champs cultivés remplis de monde et de bétail. Tous ces vergers sont arrosés de ruisseaux qui descendent des montagnes à gauche. Les montagnes sont couvertes de neige à leurs sommets. La plaine est immense et rien ne la limite à nos yeux que les forêts d'arbres en fleurs. Apres avoir marché ainsi trois heures comme au milieu des plus délicieux paysages de l'Angleterre ou de la Lombardie, sans que rien nous rappelât le désert et la barbarie, nous rentrons dans un pays stérile et plus âpre. La végétation et la culture disparaissent presque entièrement. Des collines de roche, à peine couvertes d'une mousse jaunâtre, s'étendent devant nous, bornées par des montagnes grises plus élevées et également dépouillées. Nous faisons halte sous nos tentes, au pied de ces montagnes, loin de toute habitation. Nous y passons la nuit au bord d'un torrent profondément encaissé qui retentit comme un tonnerre sans fin dans une gorge de rochers, et roule des eaux bourbeuses et des flocons de neige.

A cheval à six heures. C'est notre dernière journée : nous complétons nos costumes turcs pour n'être pas

reconnus pour Francs dans les environs de Damas. Ma femme revêt le costume des femmes arabes, et un long voile de toile blanche l'entoure de la tête aux pieds. Nos Arabes font aussi une toilette plus soignée et nous montrent du doigt les montagnes qui nous restent à franchir, en criant : Scham ! Scham ! C'est le nom arabe de Damas.

La population fanatique de Damas et des pays environnants exige ces précautions de la part des Francs qui se hasardent à visiter cette ville. Seuls parmi les Orientaux, les Damasquins nourrissent de plus en plus la haine religieuse et l'horreur du nom et du costume européens. Seuls ils se sont refusés à admettre les consuls ou même les agents consulaires des puissances chrétiennes. Damas est une ville sainte, fanatique et libre, rien ne doit la souiller.

Malgré les menaces de la Porte ; malgré l'intervention plus redoutée d'Ibrahim-Pacha, et une garnison de douze mille soldats égyptiens ou étrangers, la population de Damas s'est obstinée à refuser au consul-général d'Angleterre en Syrie l'accès de ses murs. Deux séditions terribles se sont élevées dans la ville sur le seul bruit de l'approche de ce consul. S'il n'eût rebroussé chemin, il eût été mis en pièces. Les choses sont toujours dans cet état ; l'arrivée d'un Européen en costume franc, serait le signal d'une émotion nouvelle, et nous ne sommes pas sans inquiétude que le bruit de notre marche ne soit parvenu à Damas et ne nous expose à des périls sérieux. Nous avons pris toutes les précautions possibles. Nous sommes tous vêtus du costume le plus sévèrement turc. Un seul Européen, qui a pris lui-même les mœurs et le costume arabes et qui passe pour un négociant arménien, s'est exposé depuis plusieurs années au danger d'habiter une pareille ville, pour être utile au commerce du littoral de la Syrie et aux voyageurs que leur destinée pousse dans ces contrées inhospitalières. C'est M. Baudin, agent consulaire de France et de toute l'Europe. Ancien agent de lady Stanhope, qu'il a accompagnée dans ses premiers voyages à Balbek et à Palmyre ; employé ensuite par le gouvernement français pour l'acquisition de chevaux dans le désert, M. Baudin parle arabe comme un Arabe, a lié des relations d'amitié et de commerce

avec toutes les tribus errantes des déserts qui entourent Damas. Il a épousé une femme arabe, d'origine européenne. Il vit depuis dix ans à Damas ; et malgré les nombreuses relations qu'il a formés, sa vie a été plusieurs fois menacée par la fureur fanatique des habitants de la ville. Deux fois il a été obligé de fuir pour échapper à une mort certaine. Il s'est construit une maison à Zaklé, petite ville chrétienne sur les flancs du Liban, et c'est là qu'il se réfugie dans les temps d'émotion populaire.

J'avais connu M. Baudin en Syrie, l'année précédente, et j'avais concerté avec lui mon voyage à Damas. Instruit de mon départ et de ma prochaine arrivée, je lui expédie ce matin un Arabe pour l'informer de l'heure où je serai aux environs de la ville, et le prie de m'envoyer un guide pour diriger mes pas et mes démarches.

A neuf heures du matin, nous côtoyons une montagne couverte de maisons de campagne et de jardins des habitants de Damas. Un beau pont traverse un torrent au pied de la montagne. Nous voyons de nombreuses files de chameaux qui portent des pierres pour des constructions nouvelles ; tout indique l'approche d'une grande capitale ; une heure plus loin, nous apercevons, au sommet d'une éminence, une petite mosquée isolée, demeure d'un solitaire mahométan ; une fontaine coule auprès de la mosquée, et des tasses de cuivre, enchaînées au massif de la fontaine, permettent au voyageur de se désaltérer ; nous faisons halte un moment dans cet endroit, à l'ombre d'un sycomore ; déjà la route est couverte de voyageurs, de paysans, et de soldats arabes ; nous remontons à cheval, et, après avoir gravi quelques centaines de pas, nous entrons dans un défilé profond, encaissé à gauche par une montagne de schiste, perpendiculaire sur nos têtes ; à droite par un rebord de rocher de trente à quarante pieds d'élévation ; la descente est rapide et les pierres roulantes glissent sous les pieds de nos chevaux ; je marchais à la tête de la caravane, à quelques pas derrière les Arabes de Zebdani ; tout-à-coup ils s'arrêtent et poussent des cris de joie en me montrant une ouverture dans le rebord de la route ; je m'approche, et mon regard plonge, à travers l'échancrure de la roche, sur le plus magnifique et le plus étrange horizon qui ait jamais

étonné un regard d'homme ; c'était Damas et son désert sans bornes, à quelques centaines de pieds sous mes pas ; le regard tombait d'abord sur la ville qui, entourée de ses remparts de marbre jaune et noir, flanquée de ses innombrables tours carrées de distance en distance, couronnée de ses créneaux sculptés, dominée par sa forêt de minarets de toutes formes, sillonnée par les sept branches de son fleuve et ses ruisseaux sans nombre, s'étendait à perte de vue dans un labyrinthe de jardins en fleurs, jetait ses bras immenses, çà et là, dans la vaste plaine partout ombragée, partout pressée par la forêt de dix lieues de tour de ses abricotiers, de ses sycomores, de ses arbres de toutes formes et de toute verdure ; semblait se perdre de temps en temps sous la voûte de ses arbres, puis reparaissait plus loin en larges lacs de maisons, de faubourgs, de villages ; labyrinthe de jardins, de vergers, de palais, de ruisseaux, où l'œil se perdait et ne quittait un enchantement que pour en retrouver un autre ; nous ne marchions plus ; tous pressés à l'étroite ouverture du rocher percé comme une fenêtre, nous contemplions, tantôt avec des exclamations, tantôt en silence, le magnifique spectacle qui se déroulait ainsi subitement et tout entier sous nos yeux, au terme d'une route à travers tant de rochers et de solitudes arides, au commencement d'un autre désert qui n'a pour bornes que Bagdad et Bassora, et qu'il faut quarante jours pour traverser ; enfin, nous nous remîmes en marche ; le parapet de rochers nous cachait la plaine et la ville, s'abaissait insensiblement, et nous laissa bientôt jouir en plein de tout l'horizon ; nous n'étions plus qu'à cinq cents pas des faubourgs ; ces murs, entourés de charmants kiosques et de maisons de campagne des formes et des architectures les plus orientales, brillent comme une enceinte d'or autour de Damas ; les tours carrées qui les flanquent et en surmontent la ligne, sont incrustées d'arabesques, percées d'ogives à colonnettes minces comme des roseaux accouplés, et brodées de créneaux en turbans ; les murailles sont revêtues de pierres ou de marbres jaunes et noirs, alternés avec une élégante symétrie ; les cimes des cyprès et des autres grands arbres qui s'élèvent des jardins et de l'intérieur de la ville, s'élancent au-dessus des murailles et des tours, et les couronnent d'une

sombre verdure ; les innombrables coupoles des mosquées et des palais d'une ville de quatre cent mille âmes, répercutaient les rayons du soleil couchant, et les eaux bleues et brillantes des sept fleuves étincelaient et disparaissaient tour-à-tour à travers les rues et les jardins ; l'horizon, derrière la ville, était sans bornes comme la mer ; il se confondait avec les bords pourpres de ce ciel de feu qu'enflammait encore la réverbération des sables du grand désert ; sur la droite, les larges et hautes croupes de l'Anti-Liban fuyaient comme d'immenses vagues d'ombre, les unes derrière les autres, tantôt s'avançant comme des promontoires dans la plaine, tantôt s'ouvrant comme des golfes profonds où la plaine s'engouffrait avec ses forêts et ses grands villages, dont quelques-uns comptent jusqu'à trente mille habitants ; des branches de fleuve et deux grands lacs éclataient là, dans l'obscurité de la teinte générale de verdure où Damas semble comme engloutie ; à notre gauche, la plaine était plus évasée, et ce n'était qu'à une distance de douze à quinze lieues qu'on retrouvait des cimes de montagnes, blanches de neige, qui brillaient dans le bleu du ciel, comme des nuages sur l'Océan ; la ville est entièrement entourée d'une forêt de vergers d'arbres fruitiers, où les vignes s'enlacent comme à Naples, et courent en guirlandes parmi les figuiers, les abricotiers, les poiriers, et les cerisiers ; au-dessous de ces arbres, la terre, grasse, fertile et toujours arrosée, est tapissée d'orge, de blé, de maïs, et de toutes les plantes légumineuses que ce sol produit : de petites maisons blanches, percent, çà et là, la verdure de ces forêts, et servent de demeure au jardinier, ou de lieu de récréation à la famille du propriétaire ; ces jardins sont peuplés de chevaux, de moutons, de chameaux, de tourterelles, de tout ce qui anime les scènes de la nature ; ils sont en général de la grandeur d'un ou deux arpents, et séparés les uns des autres par des murs de terre séchée au soleil, ou par de belles haies vives ; une multitude de chemins, ombragés et bordés d'un ruisseau d'eau courante, circule parmi ces jardins, passent d'un faubourg à l'autre, ou mènent à quelques portes de la ville : ils forment un rayon de vingt à trente lieues de circonférence autour de Damas.

Nous marchions depuis quelques moments en silence,

dans ces premiers labyrinthes de vergers, inquiets de ne pas voir venir le guide qui nous était annoncé ; nous fîmes halte ; il parut enfin ; c'était un pauvre Arménien mal vêtu, et coiffé d un turban noir comme les chrétiens de Damas sont obligés d'en porter ; il s'approcha, sans affectation, de la caravane, adressa un mot, fit un signe, et, au lieu d'entrer dans la ville par le faubourg et par la porte que nous avions devant nous, nous le suivîmes le long des murs, dont nous fîmes presque le tour, à travers ce dédale de jardins et de kiosques, et nous entrâmes par une porte presque déserte, voisine du quartier des Arméniens. La maison de M. Baudin, où il avait eu la bonté de nous préparer un logement, est dans ce quartier. On ne nous dit rien à la première porte de la ville ; après l'avoir passée, nous longeâmes long-temps de hautes murailles à fenêtres grillées ; l'autre côté de la rue était occupé par un profond canal d'eau courante qui faisait tourner les roues de plusieurs moulins. Au bout de cette rue, nous nous trouvâmes arrêtés et j'entendis une dispute entre mes Arabes et des soldats qui gardaient une seconde porte intérieure ; car tous les quartiers ont une porte distincte ; je désirais rester inconnu, et que notre caravane passât pour une caravane de marchands de Syrie ; mais la dispute se prolongeant, et devenant de plus en plus bruyante, et la foule commençant à s'attrouper autour de nous, je donnai de l'éperon à mon cheval, et je m'avançai à la tête de la caravane. C'était le corps-de-garde des troupes égyptiennes, qui, ayant remarqué deux fusils de chasse que mes domestiques arabes avaient mal cachés sous les couvertures de mes chevaux, refusait de nous laisser entrer ; un ordre de Schérif-Bey, gouverneur actuel de Damas, défendait l'introduction des armes dans la ville, où l'on craignait toutes les nuits une insurrection, et le massacre des troupes égyptiennes. J'avais heureusement dans mon sein une lettre récente d'Ibrahim Pacha ; je la retirai, et la remis à l'officier qui commandait la poste : il la lut, la porta à son front et à ses lèvres, et nous fit entrer, avec force excuses et compliments. Nous errâmes quelque temps dans un labyrinthe obscur de ruelles sales et étroites : de petites maisons basses, dont les murs de boue semblaient prêts à s'écrouler sur nous, formaient ces rues ; nous voyions

aux fenêtres, à travers les treillis, de ravissantes figures de jeunes filles arméniennes qui, accourues au bruit de notre longue file de chevaux, nous regardaient passer, et nous adressaient des paroles de salut et d'amitié. Nous nous arrêtâmes enfin à une petite porte basse et étroite, dans une rue où l'on pouvait à peine passer; nous descendîmes de cheval; nous franchîmes un corridor sombre et surbaissé, et nous nous trouvâmes, comme par enchantement, dans une cour pavée de marbre, ombragée de sycomores, rafraîchie par deux fontaines moresques, et entourée de portiques de marbre et de salons richement décorés: nous étions chez M. Baudin. Cette maison est, comme toutes les maisons des chrétiens de Damas, une masure au-dehors, un palais délicieux au-dedans. La tyrannie de la population fanatique force ces malheureux à cacher leur richesse et leur bien-être sous les apparences de la misère et de la ruine. On déchargea nos bagages à la porte; on remplit la cour de nos hardes, de nos tentes, de nos selles, et l'on conduisit nos chevaux au kan du bazar.

M. Baudin nous donna à chacun un joli appartement meublé à la manière des Orientaux, et nous nous reposâmes, sur ses divans et à sa table hospitalière, des fatigues d'une si longue route. Un homme connu et aimé, rencontré au milieu d'une foule inconnue et d'un monde étranger, c'est une patrie tout entière; nous l'éprouvâmes en nous trouvant chez M. Baudin; et les douces heures passées à causer de l'Europe, de l'Asie, le soir à la lueur de sa lampe, au bruit du jet d'eau de sa cour, sont restées dans ma mémoire et dans mon cœur, comme un des plus délicieux repos de mes voyages.

## DAMAS.

2 avril, 1833.

Revêtu du costume arabe le plus rigoureux, j'ai parcouru ce matin les principaux quartiers de Damas, accompagné seulement de M. Baudin, de peur qu'une réunion un peu nombreuse de visages inconnus n'attirât l'attention sur nous. Nous avons circulé d'abord pen-

dant assez long-temps dans les rues sombres, sales et tortueuses du quartier Arménien. On le dirait un des plus misérables villages de nos provinces. Les maisons sont construites de boue ; elles sont percées, sur la rue, de quelques petites et rares fenêtres grillées, dont les volets sont peints en rouge. Elles sont basses, et les portes surbaissées ressemblent à des portes d'étables. Un tas d'immondices et une mare d'eau et de fange règnent presque partout autour des portes. Nous sommes entrés cependant dans quelques-unes de ces maisons des principaux négociants arméniens, et j'ai été frappé de la richesse et de l'élégance de ces habitations, à l'intérieur. Après avoir passé la porte et franchi un corridor obscur, on se trouve dans une cour ornée de superbes fontaines jaillissantes en marbre, et ombragées d'un ou deux sycomores, ou de saules de Perse. Cette cour est pavée en larges dalles de pierre polie ou de marbre ; des vignes tapissent les murs. Ces vignes sont revêtus de marbre blanc et noir ; cinq ou six portes, dont les montants sont de marbre aussi, et sculptés en arabesques, introduisent dans autant de salles ou de salons où se tiennent les hommes et les femmes de la famille. Ces salons sont vastes et voûtés. Ils sont percés d'un grand nombre de petites fenêtres très-élevées, pour laisser sans cesse jouer très-librement l'air extérieur. Presque tous sont composés de deux plans : un premier plan inférieur où se tiennent les serviteurs et les esclaves ; un second plan élevé de quelques marches, et séparé du premier par une balustrade en marbre ou en bois de cèdre merveilleusement découpée. En général, une ou deux fontaines en jets d'eau murmurent dans le milieu ou dans les angles du salon. Les bords sont garnis de vases de fleurs ; des hirondelles ou des colombes privées viennent librement y boire et se poser sur les bords des bassins. Les parois de la pièce sont en marbre jusqu'à une certaine hauteur. Plus haut elles sont revêtues de stuc et peintes en arabesques de mille couleurs, et souvent avec des moulures d'or extrêmement chargées. L'ameublement consiste en de magnifiques tapis de Perse ou de Bagdad qui couvrent partout le plancher de marbre ou de cèdre, et en une grande quantité de coussins et de matelas de soie épars au milieu de l'appartement, et qui servent de

sièges ou de dossiers aux personnes de la famille. Un divan recouvert d'étoffes précieuses et de tapis infiniment plus fins, règne au fond et sur les contours de la chambre. Les femmes et les enfants y sont ordinairement accroupis ou étendus, occupés des différents travaux du ménage. Les berceaux des petits enfants sont sur le plancher, parmi ces tapis et ces coussins ; le maître de la maison a toujours un de ces salons pour lui seul ; c'est là qu'il reçoit les étrangers ; on le trouve ordinairement assis sur son divan, son écritoire à long manche posée à terre à côté de lui, une feuille de papier appuyée sur son genou ou sur sa main gauche, et écrivant ou calculant tout le jour, car le commerce est l'occupation et le génie unique des habitants de Damas. Partout où nous sommes allés rendre des visites qu'on nous avait faites la veille, le propriétaire de la maison nous a reçus avec grâce et cordialité ; il nous a fait apporter les pipes, le café, les sorbets et nous a conduits dans le salon où se tiennent les femmes. Quelque idée que j'eusse de la beauté des Syriennes, quelque image que m'ait laissée dans l'esprit la beauté des femmes de Rome et d'Athènes, la vue des femmes et des jeunes filles arméniennes de Damas a tout surpassés. Presque partout nous avons trouvé des figures que le pinceau européen n'a jamais tracées, des yeux où la lumière sereine de l'âme prend une couleur de sombre azur, et jette des rayons de velours humides que je n'avais jamais vus briller dans des yeux de femme ; des traits d'une finesse et d'une pureté si exquises, que la main la plus légère et la plus suave ne pourrait les imiter, et une peau si transparente et en même temps si colorée de teintes vivantes, que les teintes les plus délicates de la feuille de rose ne peuvent en rendre la pâle fraîcheur ; les dents, le sourire, le naturel moëlleux des formes et des mouvements ; le timbre clair, sonore, argentin de la voix, tout est en harmonie dans ces admirables apparitions ; elles causent avec grâce et une modeste retenue, mais sans embarras et comme accoutumée à l'admiration qu'elles inspirent ; elles paraissent conserver long-temps leur beauté dans ce climat qui conserve, et dans une vie d'intérieur et de loisir paisible, où les passions factices de la société n'usent ni l'âme ni le corps. Dans presque toutes les maisons où j'ai été admis, j'ai trouvé la mère

aussi belle que ses filles, quoique les filles parussent avoir déjà quinze à seize ans; elles se marient à douze ou treize ans. Les costumes de ces femmes sont les plus élégants et les plus nobles que nous ayons encore admirés en Orient: la tête nue et chargée de cheveux dont les tresses, mêlées de fleurs, font plusieurs tours sur le front, et retombent en longues nattes des deux côtés du cou et sur les épaules nues; des festons de pièces d'or et des rangées de perles mêlées dans la chevelure; une petite calotte d'or ciselé au sommet des cheveux; le sein à peu près nu; une petite veste à manches larges et ouvertes, d'une étoffe de soie brochée d'argent ou d'or; un large pantalon blanc descendant à plis jusqu'à la cheville du pied; le pied nu chaussé d'une pantoufle de maroquin jaune; une longue robe de soie d'une couleur éclatante descendant des épaules, ouverte sur le sein et sur le devant du pantalon, et retenue seulement autour des hanches par une ceinture dont les bouts descendent jusqu'à terre. Je ne pouvais détacher mes yeux de ces ravissantes femmes: nos visites et nos conversations se sont prolongées partout, et je les ai trouvées aussi aimables que belles; les usages de l'Europe, les costumes et les habitudes des femmes d'Occident ont été, en général, les sujets des entretiens; elles ne semblent rien envier à la vie de nos femmes; et quand on cause avec ces charmantes créatures, quand on trouve dans leurs conversations et dans leurs manières cette grâce, ce naturel parfait, cette bienveillance, cette sérénité, cette paix de l'esprit et du cœur qui se conservent si bien dans la vie de famille, on ne sait ce qu'elles auraient à envier à nos femmes du monde, qui savent tout, excepté ce qui rend heureux dans l'intérieur d'une famille, et qui dilapident en peu d'années, dans le mouvement tumultueux de nos sociétés, leur âme, leur beauté et leur vie. Ces femmes se voient quelquefois entre elles; elles ne sont pas même entièrement séparées de la société des hommes; mais cette société se borne à quelques jeunes parents ou amis de la maison, parmi lesquels, en consultant leur inclination et les rapports de famille, on leur choisit de très bonne heure un fiancé. Ce fiancé vient alors de temps en temps se mêler, comme un fils, aux plaisirs de la maison.

J'ai rencontré là un chef des Arméniens de Damas,

homme très-distingué et très-instruit; Ibrahim l'a mis à la tête de sa nation dans le conseil municipal qui gouverne la ville en ce moment. Cet homme, bien qu'il ne soit jamais sorti de Damas, a les notions les plus justes et les mieux raisonnées sur l'état politique de l'Europe, sur la France en particulier, sur le mouvement général de l'esprit humain à notre époque; sur la transformation des gouvernements modernes, et sur l'avenir probable de la civilisation. Je n'ai pas rencontré en Europe un homme dont les vues à cet égard fussent plus exactes et plus intelligentes; cela est d'autant plus étonnant qu'il ne sait que le latin et le grec, et qu'il n'a jamais pu lire ces ouvrages ou ces journaux de l'Occident où ces questions sont mises à la portée de ceux même qui les répètent sans les comprendre. Il n'a jamais eu non plus occasion de causer avec des hommes distingués de nos climats: Damas est un pays sans rapports avec l'Europe; il a tout compris au moyen de cartes géographiques et de quelques grands faits historiques et politiques qui ont retenti jusque là, et que son génie naturel et méditatif a interprétés avec une merveilleuse sagacité. J'ai été charmé de cet homme; je suis resté une partie de la matinée à m'entretenir avec lui; il viendra ce soir et tous les jours; il entrevoit, comme moi, ce que la Providence semble préparer pour l'Orient et pour l'Occident par l'inévitable rapprochement de ces deux parties du monde, se donnant mutuellement de l'espace, du mouvement, de la vie et de la lumière. Il a une fille de quatorze ans qui est la plus belle personne que nous ayons vue; la mère, jeune encore, est charmante aussi. Il m'a présenté son fils, enfant âgé de douze ans, dont l'éducation l'occupe beaucoup; vous devriez, lui ai-je dit, l'envoyer en Europe, et lui faire donner une éducation comme celle que vous regrettez pour vous-même; je le surveillerais.

Hélas! m'a-t-il répondu, j'y pense sanse cesse, j'y ai pensé souvent: mais si l'état de l'Orient ne change pas encore, quel service aurais-je rendu à mon fils en l'élevant trop, par ses connaissances, au-dessus de son temps, et du pays où il doit vivre? que fera-t-il à Damas quand il y reviendra avec les lumières, les mœurs et le goût de liberté de l'Europe? s'il faut être esclave, il vaut mieux n'avoir jamais été qu'esclave!

Après ces différentes visites, nous avons quitté le quartier arménien, séparé d'un autre quartier par un porte qui se ferme tous les soirs. J'ai trouvé une rue plus large et plus belle ; elle est formée par les palais des principaux agas de Damas : c'est la noblesse du pays ; les façades de ces palais sur la rue ressemblent à de longues murailles de prisons ou d'hospices, murs de boue grise ; peu ou point de fenêtres ; de temps en temps une grande porte ouverte sur une cour ; un grand nombre d'écuyers, de serviteurs, d'esclaves noirs, sont couchés à l'ombre de la porte. J'ai visité deux de ces agas, amis de M. Baudin ; l'intérieur de leurs palais est admirable : une cour vaste, ornée de superbes jets-d'eau, et plantée d'arbres qui les ombragent ; des salons plus beaux et plus richement décorés encore que ceux des Arméniens. Plusieurs de ces salons ont coûté jusqu'à cent mille piastres de décoration ; l'Europe n'a rien de plus magnifique : tout est dans le style arabe ; quelques-uns de ces palais ont huit ou dix salons de ce genre. Les agas de Damas sont en général des descendants ou des fils de pacha qui ont employé à la décoration de leurs demeures les trésors acquis par leurs pères ; c'est le népotisme de Rome, sous une autre forme ; ils sont nombreux ; ils occupent les principaux emplois de la ville sous les pachas envoyés par le Grand-Seigneur. Ils ont de vastes possessions territoriales dans les villages qui environnent Damas. Leur luxe consiste en palais, en jardins, en chevaux et en femmes ; à un signe du pacha, leurs têtes tombent, et ces fortunes, ces palais, ces jardins, ces femmes, ces chevaux, passent à quelque nouveau favori du sort. Une législation pareille invite naturellement à jouir et à se résigner : volupté et fatalisme sont les deux résultats nécessaires du despotisme oriental.

Les deux agas chez lesquels je suis entré, m'ont reçu avec la politesse la plus exquise ; le fanatisme brutal du bas peuple de Damas ne monte pas si haut. Ils savent que je suis un voyageur européen ; ils me croient un ambassadeur secret, venant chercher des renseignements pour les rois d'Europe, sur la querelle des Turcs et d'Ibrahim. J'ai témoigné à l'un d'eux le désir de voir ses plus beaux chevaux, et d'en acheter, s'il consentait à

m'en vendre. Aussitôt il m'a fait conduire par son fils et par un écuyer dans une vaste écurie, où il nourrit trente ou quarante des plus admirables animaux du désert de Palmyre. Rien de si beau ne s'était jamais offert réuni à mes yeux ; c'était en général des chevaux de très haute taille, de poil gris-sombre ou gris-blanc, à crinières comme de la soie noire, avec des yeux à fleur de tête, couleur marron foncé, d'une force et d'une sécheresse admirables ; des épaules larges et plates, des encolures de cygne. Aussitôt que ces chevaux m'ont vu entrer et entendu parler une langue étrangère, ils ont tourné la tête de mon côté, ils ont frémi, ils ont henni, ils ont exprimé leur étonnement et leur effroi par les regards obliques et effarés de leurs yeux, et par un plissement de leurs naseaux, qui donnaient à leurs belles têtes la physionomie la plus intelligente et la plus extraordinaire. J'avais eu déjà occasion de remarquer combien l'esprit des animaux en Syrie est plus prompt et plus développé qu'en Europe. Une assemblée de croyants, surpris dans la mosquée par un chrétien, n'aurait pas mieux exprimé, dans ses attitudes et dans son visage, l'indignation et l'effroi, que ces chevaux ne le firent en voyant un visage étranger, en entendant parler une langue inconnue. J'en caressai quelques-uns, je les étudiai tous ; je les fis sortir dans la cour ; je ne savais sur lequel arrêter mon choix, tant ils étaient presque tous remarquables par leur perfection : enfin je me décidai pour un jeune étalon blanc, de trois ans, qui me parut la perle de tous les chevaux du désert. Le prix fut débattu entre M. Baudin et l'aga, et fixé à six mille piastres, que je fis payer à l'aga. Le cheval était arrivé de Palmyre, il y avait peu de temps, et l'Arabe qui l'avait vendu à l'aga, avait reçu cinq mille piastres et un magnifique manteau de soie et d'or. L'animal, comme tous les chevaux arabes, portait au cou sa généalogie, suspendue dans un sachet en poil, et plusieurs amulettes pour le préserver du mauvais œil.

Parcouru les bazars de Damas. Le grand bazar a environ une demi-lieue de long. Les bazars sont de longues rues couvertes par des charpentes très-élevées, et bordées de boutiques, d'échoppes, de magasins, de cafés ; ces boutiques sont étroites et peu profondes ; le négociant est assis sur ses talons devant sa boutique, la

pipe à la bouche ou le narguilé à côté de lui. Les magasins sont remplis de marchandises de toutes sortes, et surtout d'étoffes des Indes, qui affluent à Damas, par les caravanes de Bagdad. Des barbiers invitent les passants à se faire couper les cheveux. Leurs échoppes sont toujours pleins de monde. Une foule, aussi nombreuse que celle des galeries du Palais-Royal, circule tout le jour dans le bazar. Mais le coup-d'œil de cette foule est infiniment plus pittoresque. Ce sont des agas, vêtus de longues pelisses de soie cramoisie, fourrées de martre, avec des sabres et des poignards enrichis de diamants, suspendus à la ceinture. Ils sont suivis de cinq ou six courtisans, serviteurs ou esclaves, qui marchent silencieusement derrière eux, et portent leurs pipes et leur narguilé; ils vont s'asseoir, une partie du jour, sur les divans extérieurs des cafés bâtis au bord des ruisseaux qui traversent la ville; de beaux platanes ombragent le divan: là, ils fument et causent avec leurs amis, et c'est le seul moyen de communication, excepté la mosquée, pour les habitants de Damas. Là, se préparent, presque en silence, les fréquentes révolutions qui ensanglantent cette capitale. La fermentation muette couve longtemps, puis éclate au moment inattendu. Le peuple court aux armes sous la conduite d'un parti quelconque, commandé par un des agas, et le gouvernement passe, pour quelque temps, dans les mains du vainqueur. Les vaincus sont mis à mort, ou s'enfuient dans les déserts de Balbek et de Palmyre, où les tribus indépendantes leur donnent asile. Les officiers et les soldats du pacha d'Egypte, vêtus presque à l'européenne, trainent leurs sabres sur les trottoirs du bazar; nous en rencontrons plusieurs qui nous accostent et parlent italien. Ils sont sur leur garde à Damas; le peuple les voit avec horreur, chaque nuit l'émeute peut éclater. Schérif-Bey, un des hommes les plus capables de l'armée de Méhémet-Ali, les commande, et gouverne momentanément la ville. Il a formé un camp de dix mille hommes hors des murs, au bord du fleuve, et tient garnison dans le château; il habite lui-même le sérail. La nouvelle du moindre échec survenu en Syrie à Ibrahim, serait le signal d'un soulèvement général, et d'une lutte acharnée à Damas. Les trente mille chrétiens arméniens qui habitent la ville, sont dans la terreur, et seraient

massacrés si les Turcs avaient le dessus. Les musulmans sont irrités de l'égalité qu'Ibrahim-Pacha a établie entre eux et les chrétiens. Quelques-uns de ceux-ci abusent de ce moment de tolérance, insultent leurs ennemis par une violation de leurs habitudes, qui aigrit leur fanatisme. M. Baudin est prêt, au premier avis, à se réfugier à Zarklé.

Les Arabes du grand désert et ceux de Palmyre sont en foule dans cette ville, et circulent dans le bazar : ils n'ont pour vêtement qu'une large couverture de laine blanche, dont ils se drapent à la manière des statues antiques. Leur teint est hâlé, leur barbe noire, leurs yeux sont féroces. Ils forment des groupes devant les boutiques des marchands de tabac, et devant les selliers et les armuriers. Leurs chevaux, toujours sellés et bridés, sont entravés dans les rues et sur les places. Ils méprisent les Egyptiens et les Turcs ; mais en cas de soulèvement, ils marcheraient contre les troupes d'Ibrahim. Celui-ci n'a pu les repousser que jusqu'à une journée de Damas ; il a marché lui-même avec de l'artillerie contre eux, à son passage dans cette ville. Ils sont maintenant ses ennemis. Je parlerai plus au long de ces populations inconnues, du grand désert et de l'Euphrate.

Chaque genre de commerce et d'industrie a son quartier à part dans les bazars. Là, sont les armuriers, dont les boutiques sont loin d'offrir les armes magnifiques et renommées que Damas livrait jadis au commerce du Levant. Ces fabriques de sabres admirables, si elles ont jamais existé à Damas, sont complètement tombées en oubli ; on n'y fabrique que des sabres d'une trempe commune, et l'on ne voit chez les armuriers que de vieilles armes presque sans prix. J'y ai vainement cherché un sabre et un poignard de l'ancienne trempe. Ces sabres viennent maintenant du Korassan, province de Perse ; et même là, on ne les fabrique plus. Il en existe un certain nombre qui passent de main en main, comme des reliques précieuses, et qui sont d'un prix inestimable. La lame de celui dont on m'a fait présent a coûté cinq mille piastres au pacha. Les Turcs et les Arabes, qui estiment ces lames plus que les diamants, sacrifieraient tout au monde pour une pareille arme ; leurs regards étincellent d'enthousiasme et de vénération quand ils voient la mienne,

et ils la portent à leur front comme s'ils adoraient un si parfait instrument de mort.

Les bijoutiers n'ont aucun art et aucun goût dans l'ajustement de leurs pierres précieuses ou de leurs perles ; mais ils possèdent, en ce genre, d'immenses collections. Toute la richesse des Orientaux est mobilière pour être enfouissable ou portative. Il y a une grande quantité de ces orfèvres. Ils étalent peu ; tout est renfermé dans de petites cassettes qu'ils ouvrent quand on leur demande un bijou.

Les selliers sont les plus nombreux et les plus ingénieux ouvriers de ces bazars : rien n'égale en Europe le goût, la grâce et la richesse des harnais de luxe qu'ils façonnent pour les chevaux des chefs arabes ou des agâs du pays. Les selles sont revêtues de velours et de soie brochée d'or et de perles. Les colliers de maroquin rouge, qui tombent en frange sur le poitrail, sont ornés également de glands d'argent et d'or, et de touffes de perles. Les brides, infiniment plus élégantes que les nôtres, sont aussi toutes de maroquin de diverses couleurs, et décorées de glands de soie et d'or. Tous ces objets sont, comparativement avec l'Europe, à très-bas prix. J'ai acheté deux de ces brides les plus magnifiques pour cent-vingt piastres les deux (environ cinquante francs).

Les marchands de comestibles sont ceux dont les magasins offrent le plus d'ordre, d'élégance, de propreté et d'attrait à l'œil. Le devant de leurs boutiques est garni d'une multitude de corbeilles remplies de légumes, de fruits secs et de graines légumineuses, dont je ne sais pas les noms, mais qui ont des formes et des couleurs vernissées admirables, et qui brillent comme de petits cailloux sortant de l'eau. Les galettes de pain, de toute épaisseur et de toute qualité, sont étalées sur le devant de la boutique. Il y en a une innombrable variété pour les différentes heures et les différents repas du jour : elles sont toutes chaudes comme des gaufres, et d'une saveur parfaite. Nulle part je n'ai vu une si grande perfection de pain qu'à Damas ; il ne coûte presque rien. Quelques restaurateurs offrent aussi à dîner aux négociants ou aux promeneurs du bazar. Il n'y a chez eux ni tables ni couverts ; ils vendent de petites brochettes de morceaux de mouton, gros comme une noix et rôtis au four. L'acheteur

les emporte sur une des galettes dorées du pain dont j'ai parlé, et les mange sur le pouce. Les fontaines nombreuses du bazar lui offrent la seule boisson des Arabes. Un homme peut se nourrir parfaitement à Damas pour deux piastres, ou environ dix sous par jour. Le peuple n'en emploie pas la moitié à sa nourriture. On aurait une jolie maison pour deux ou trois cents piastres par an. Avec trois ou quatre cents francs de revenu, on serait à son aise ici; c'est de même partout en Syrie. En parcourant le bazar, je suis arrivé au quartier des faiseurs de caisses et de coffres: c'est la grande industrie; car tout l'ameublement d'une famille arabe consiste en un ou deux coffres où l'on serre les hardes et les bijoux. La plupart de ces coffres sont en cèdre, et peints en rouge, avec des ornements dessinés en clous d'or. Quelques-uns sont admirablement sculptés en relief, et couverts d'arabesques très élégantes. J'en ai acheté trois, et je les ai expédiés par la caravane de Tarabourlous. L'odeur du bois de cèdre embaume partout le bazar; et cette atmosphère, composée des mille parfums divers qui s'exhalent des boutiques de menuisiers, des magasins d'épiceries et de droguistes, des caisses d'ambre ou de gommes parfumées, des cafés, des pipes sans cesse fumantes dans le bazar, me rappelle l'impression que j'éprouvai la première fois que je traversai Florence, où les charpentes de bois de cyprès remplissent les rues d'une odeur à peu près pareille.

Schérif-Bey, gouverneur de Syrie pour Méhémet-Ali, a quitté aujourd'hui Damas. La nouvelle de la victoire de Konia remportée par Ibrahim sur le grand-visir est arrivée cette nuit. Schérif-Bey profite de l'impression de terreur qu'a frappé Damas, pour aller à Alep. Il laisse le gouvernement de la ville à un général égyptien, assisté d'un conseil municipal formé des premiers négociants de toutes les différentes nations. Un camp de six mille Egyptiens et de trois mille Arabes reste aux portes de la ville. Le coup-d'œil qu'offre ce camp est extrêmement pittoresque; des tentes de toutes formes et de toutes couleurs sont dressées à l'ombre des grands arbres fruitiers, au bord du fleuve. Les chevaux, en général admirables, sont attachés en longues files à des cordes tendues d'un bout du camp à l'autre. Les Arabes non disciplinés sont là dans toute la bizarre diversité de leurs races, de leurs

armures, de leurs costumes : les uns semblables à des assemblées de rois ou de patriarches, les autres à des brigands du désert. Les feux de bivouac jettent leurs fumées bleues que le vent traîne sur le fleuve ou sur les jardins de Damas.

J'ai assisté au départ de Schérif-Bey. Tous les principaux agas de Damas et les officiers des corps qui y restent s'étaient réunis au sérail. Les vastes cours qu'entourent les murs délabrés du château et du sérail, étaient remplies d'esclaves tenant en main les plus beaux chevaux de la ville, richement caparaçonnés ; Schérif-Bey déjeûnait dans les appartements intérieurs. Je ne suis pas entré ; je suis resté avec quelques officiers égyptiens et italiens dans la cour pavée. De là nous voyions la foule du dehors, les agas arriver par groupes, et les esclaves noirs passer, portant sur leurs têtes d'immenses plateaux d'étain qui contenaient les différents pilaux du repas. Des chevaux de Schérif-Bey étaient là : ce sont les plus beaux animaux que j'aie encore vus à Damas ; ils sont turcomans, d'une race infiniment plus grande et plus forte que les chevaux arabes ; ils ressemblent à de grands chevaux normands, avec les membres plus fins et plus musclés, la tête plus légère, et l'œil large, ardent, fier et doux du cheval d'Orient. Ils sont tous bais-bruns et à longues crinières : véritables chevaux homériques. A midi, il s'est mis en route, accompagné d'une immense cavalcade jusqu'à deux lieues de la ville.

Au milieu du Bazar de Damas, je trouve le plus beau kan de l'Orient, le kan d'Hassad-Pacha. C'est une immense coupole dont la voûte hardie rappelle celle de Saint-Pierre de Rome ; elle est également portée sur des piliers de granit. Derrière ces piliers sont des magasins et des escaliers conduisant aux étages supérieurs où sont les chambres des négociants. Chaque négociant considérable loue une de ces chambres, et y tient ses marchandises précieuses et ses livres. Des gardiens veillent jour et nuit à la sûreté du kan ; de grandes écuries sont à côté pour les chevaux des voyageurs et des caravanes ; de belles fontaines jaillissantes rafraîchissent le kan ; c'est une espèce de bourse du commerce de Damas. La porte du kan d'Hassad-Pacha, qui donne sur le bazar, est un des morceaux d'architecture moresque les plus riches de

détails et les plus grandioses d'effet que l'on puisse voir au monde. L'architecture arabe s'y retrouve tout entière. Cependant ce kan n'est bâti que depuis quarante ans. Un peuple dont les architectes sont capables de dessiner et les ouvriers d'exécuter un monument pareil au kan d'Hassad-Pacha n'est pas mort pour les arts. Ces kans sont bâtis en général par de riches pachas qui les laissent à leur famille ou à la ville qu'ils ont voulu enrichir. Ils rapportent de gros revenus.

Un peu plus loin, j'ai vu, d'une porte qui donne sur le bazar, la grande cour ou le parvis de la principale mosquée de Damas. Ce fut autrefois l'église consacrée à saint Jean Damascène. Le monument semble du temps du Saint-Sépulcre de Jérusalem : lourd, vaste et de cette architecture bysantine qui imite le grec en le dégradant, et paraît construite avec des débris. Les grandes portes de la mosquée étaient fermées de lourds rideaux ; je n'ai pas pu voir l'intérieur. Il y a péril de mort pour un chrétien qui profanerait les mosquées en y entrant. Nous nous sommes arrêtés un moment seulement dans le parvis en feignant de nous désaltérer à la fontaine.

---

Même date.

La caravane de Bagdad est arrivée aujourd'hui. Elle était composée de trois mille chameaux. Elle campe aux portes de la ville.—Acheté des ballots de café de Moka, que l'on ne peut plus se procurer ailleurs, et des schalls des Indes.

La caravane de la Mecque a été suspendue par suite de la guerre. Le pacha de Damas est chargé de la conduire. Les Wahabites l'ont dispersée plusieurs fois. Méhémet-Ali les a refoulés vers Médine. La dernière caravane, atteinte du choléra à la Mecque, épuisée de fatigue et manquant d'eau, a péri presque tout entière. Quarante mille pélerins sont restés dans le désert. La poussière du désert qui mène à la Mecque est de la poussière d'hommes. On espère que cette année la caravane pourra partir sous les auspices de Méhémet-Ali ; mais avant peu d'années, les progrès des Wahabites interdiront à jamais le pieux pélerinage. Les Wahabites sont

la première grande réforme armée du mahométisme. Un sage des environs de la Mecque, nommé Aboul-Wahiab, a entrepris de ramener l'islamisme à sa pureté de dogme primitive ; d'extirper d'abord par la parole, puis par la force des Arabes convertis à sa foi, les superstitions populaires dont la crédulité ou l'imposture altèrent toutes les religions, et de refaire de la religion de l'Orient un déisme pratique et rationnel. Il y avait pour cela peu à faire, car Mahomet ne s'est pas donné pour un Dieu, mais pour un homme plein de l'esprit de Dieu, et n'a prêché qu'unité de Dieu et charité envers les hommes. Aboul-Wahiab lui-même ne s'est pas donné pour prophète, mais pour un homme éclairé par la seule raison. La raison cette fois a fanatisé les Arabes comme ont fait le mensonge et la superstition. Ils se sont armés en son nom, ils ont conquis la Mecque et Médine, ils ont dépouillé le culte de la vénération rendue au prophète, de toute l'adoration qu'on y avait substituée, et cent mille missionnaires armés ont menacé de changer la face de l'Orient. Méhémet-Ali a oppose une barrière momentanée à leurs invasions ; mais le Wahiabisme subsiste et se propage dans les trois Arabies, et à la première occasion ces peuples purificateurs de l'islamisme se répandront jusqu'à Jérusalem, jusqu'à Damas, jusqu'en Egypte. Ainsi, les idées humaines périssent par les armes mêmes qui les ont propagées Rien n'est impénétrable au jour progressif de la raison, cette révélation graduelle et incessante de l'humanité. Mahomet est parti des mêmes déserts que les Wahabites pour renverser les idoles et établir le culte, sans sacrifices, du dieu unique et immatériel. Aboul-Wahiab vient à son tour et, brisant les crédulités populaires, rappelle le mahométisme à la raison pure. Chaque siècle lève un coin du voile qui cache la grande image du dieu des dieux, et le découvre derrière tous les symboles qui s'évanouissent, seul, éternel, évident dans la nature, et rendant ses oracles dans la conscience.

Damas, 3 avril.

Passé la journée à parcourir la ville et les bazars.— Souvenirs de saint Paul présents aux chrétiens de Damas. Ruines de la maison d'où il s'échappa la nuit dans un panier suspendu.—Damas fut une des premières terres où il sema la parole qui changea le monde. Cette parole y fructifia rapidement. L'Orient est la terre des cultes, des prodiges, des superstitions même. La grande idée qui y travaille les imaginations en tout temps, c'est l'idée religieuse. Tout ce peuple, mœurs et lois, est fondé sur des religions. L'Occident n'a jamais été de même. Pourquoi? Race moins noble, enfants de barbares qui se sentent encore de leur origine. Les choses ne sont pas à leur place en Occident. La première des idées humaines n'y vient qu'après les autres. Pays d'or, et de fer, de mouvement et de bruit. L'Orient, pays de méditation profonde, d'intuition et d'adoration! Mais l'Occident marche à pas de géants, et quand la religion et la raison que le moyen-âge a séparées dans les ténèbres, s'y seront embrassées dans la vérité, dans la lumière et dans l'amour, l'esprit religieux, le souffle divin y redeviendra l'âme du monde et enfantera ses prodiges de vertu, de civilisation et de génie.—Ainsi soit-il!—

---

4 avril, Damas.

Il y a trente mille chrétiens à Damas et quarante mille à Bagdad. Les chrétiens de Damas sont Arméniens ou Grecs. Quelques prêtres catholiques desservent ceux de leur communion. Les habitants de Damas souffrent les moines catholiques. Ils ont l'habitude de leur costume et les considèrent comme des Orientaux. J'ai vu plusieurs fois ces jours-ci deux prêtres lazaristes français qui ont un petit couvent enfoui dans le pauvre quartier des Arméniens. L'un d'eux, le père Poussous, vient passer les soirées avec nous. C'est un homme excellent, pieux, instruit et aimable. Il m'a mené dans son couvent, où il instruit de pauvres enfants arabes chrétiens. Le seul amour du bien à faire, le retient dans ce désert d'hommes où il a sans cesse à craindre pour sa sûreté; il est néan-

moins gai, serein, résigné. De temps en temps, il reçoit, par les caravanes de Syrie, des nouvelles et des secours de ses supérieurs de France, et quelques journaux catholiques. Il m'en a prêté, et rien ne me semble plus étrange que de lire ces tracasseries pieuses ou politiques du quartier de Saint-Sulpice, aux bords du désert de Bagdad, derrière le Liban et l'Anti-Liban, près Balbek, au centre d'une immense fourmilière d'autres hommes occupés de tout autres idées, et où le bruit que nous faisons et les noms de nos grands hommes de l'année n'ont jamais retenti! Vanité des vanités, excepté de servir Dieu et les hommes pour Dieu! Jamais on n'est plus pénétré de cette vérité qu'en voyageant et qu'en voyant combien est peu de chose le mouvement qu'une mer arrête! le bruit qu'une montagne intercepte! la renommée qu'une langue étrangère ne peut même prononcer! Notre immortalité est ailleurs que dans cette fausse et courte immortalité de nos noms ici-bas!

Nous avons dîné aujourd'hui avec un vieillard chrétien de Damas, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et jouissant de la plénitude de ses facultés physiques et morales. Excellent et admirable vieillard, portant dans ses traits cette sérénité de la bienveillance et de la vertu que donne le sentiment d'une vie pure et pieuse approchant de son terme! Il nous comble de services de tout genre. Il est sans cesse en course pour nous comme un jeune homme. Le père Poussous, son compagnon, deux négociants de Bagdad et un grand seigneur persan qui va à la Mecque, complétaient la réunion paisible du soir, sur les divans de M. Baudin, au milieu des vapeurs du tabac et du tombac, qui obscurcissaient et parfumaient l'air! A l'aide de M. Baudin et de M. Mazoyer, mon drogman, on causait avec assez de facilité. La cordialité et la simplicité la plus parfaite régnaient dans cette soirée d'hommes des quatre extrémités du monde. Les mœurs de l'Inde, de la Perse, les événements récents de Bagdad, la révolte du pacha contre la Porte, étaient les sujets de nos entretiens. L'habitant de Bagdad avait été obligé de s'enfuir à travers le désert de quarante jours, sur ses dromadaires, avec ses trésors et deux jeunes Francs. Il attendait impatiemment des nouvelles de son frère dont il craignait d'apprendre la mort. On lui apporta une lettre de ce

frère, pendant qu'il en causait avec nous. Il était sauvé et arrivait avec l'arrière-garde de la caravane, qu'on attendait encore. Il versait des larmes de joie. Nous pleurions nous-mêmes, et à cause de lui et à cause des tristes retours que nous faisons sur nos propres malheurs. Ces larmes, versées ensemble par des yeux qui ne devaient jamais se rencontrer au foyer commun d'un ami, au milieu d'une ville où nous ne faisons tous que passer, ces larmes unissaient nos cœurs, et nous aimions comme des amis ces hommes dont les noms même ne sont pas restés dans nos mémoires!

---

4 avril, 1833.

Orage terrible pendant la nuit. Le pavilion élevé et percé de fenêtres nombreuses sans vitres, où nous couchions, tremblait comme un vaisseau sous la rafale. La pluie a fondu, en peu d'instants, le toit de boue qui recouvre la terrasse du pavilion, et a inondé le plancher. Heureusement nos matelas étaient sur des planches élevées par des caisses de Damas; les couvertures nous ont garantis; mais le matin nos habits flottaient dans la chambre. Les orages pareils sont fréquents à Damas, et entraînent souvent les maisons dont les fondations ne sont pas en marbre. Le climat est froid et humide pendant les mois d'hiver. Des neiges abondantes tombent des montagnes. Cet hiver la moitié des bazars a été enfoncée par le poids des neiges, et les routes interceptées pendant deux mois. Les chaleurs de l'été sont, dit-on, insupportables. Jusqu'ici nous ne nous en apercevons pas. Nous allumons presque tous les soirs, des brasiers, appelés *mangales* dans le pays.

J'achète un second étalon arabe, d'un Bédouin que je rencontre à la porte de la ville. Je fais suivre le cavalier pour entrer en marché avec lui d'une manière convenable et naturelle. L'animal, de plus petite taille que celui que j'ai acheté de l'aga, est plus fort et d'un poil plus rare, fleur de pêcher; il est d'une race dont le mot signifie: *roi du jarret*. On me le cède pour quatre mille piastres. Je le monte pour l'essayer. Il est moins doux que les autres chevaux arabes. Il a un caractère sauvage

et indompté, mais paraît infatigable. Je ferai conduire *Tedmor* (c'est le nom arabe de Palmyre que j'ai donné au cheval de l'aga) par un de mes Saïs à pied. Je monterai *Scham* pendant la route. *Scham* est le nom arabe de Damas.

Un chef de tribu de la route de Palmyre, mandé par M. Baudin, est arrivé ici ; il se charge de me conduire à Palmyre et de me ramener sain et sauf, mais à condition que je serai seul et vêtu en Bédouin du désert ; il laissera son fils en ôtage à Damas jusqu'à mon retour. Nous délibérons ; je désirais vivement voir les ruines de Tedmor ; cependant comme elles sont moins étonnantes que celles de Balbek, qu'il faut au moins dix jours pour aller et revenir, et que ma femme ne peut m'accompagner ; comme le moment de rejoindre les bords de la mer, où notre vaisseau doit nous attendre, est arrivé, je renonce à regret à cette course dans le désert, et nous nous préparons à repartir le surlendemain.

---

6 avril, 1832.

Parti de Damas à huit heures du matin ; traversé la ville et les bazars encombrés par la foule ; entendu quelques murmures et quelques apostrophes injurieuses ; on nous prend pour des renforts d'Ibrahim. Sortis de la ville par une autre porte que celle par laquelle nous sommes arrivés ; longé des jardins délicieux par une route au bord d'un torrent, ombragée d'arbres superbes ; gravi la montagne où nous avions eu une si belle apparition de Damas ; halte pour la contempler encore, en emporter l'éternelle image. Je comprends que les traditions arabes placent à Damas le site du paradis perdu ; aucun lieu de la terre ne rappele mieux l'Eden. La vaste et féconde plaine, les sept rameaux du fleuve bleu qui l'arrosent, l'encadrement majestueux des montagnes, les lacs éblouissants qui réfléchissent le ciel sur la terre, la situation géographique entre les deux mers, la perfection du climat, tout indique au moins que Damas a été une des premières villes bâties par les enfants des hommes, une des haltes naturelles de l'humanité errante dans les premiers temps ; c'est une de ces villes écrites

par le doigt de Dieu sur la terre, une capitale prédestinée comme Constantinople. Ce sont les deux seules cités qui ne soient pas arbitrairement jetée sur la carte d'un empire, mais invinciblement indiquées par la configuration des lieux : tant que la terre portera des empires, Damas sera une grande ville, et Stamboul la capitale du monde. A l'issue du désert, à l'embouchure des plaines de la Cœlé-Syrie et des vallées de Galilée, d'Idumée et du littoral des mers de Syrie, il fallait un repos enchanté aux caravanes de l'Inde : c'est Damas. Le commerce y a appelé l'industrie ; Damas est semblable à Lyon, une vaste manufacture ; la population est de quatre cent mille âmes, selon les uns, de deux cent mille selon les autres ; je l'ignore, et il est impossible de le savoir, on ne peut que conjecturer : en Orient, pas de recensement exact, il faut juger de l'œil. Au mouvement de la foule qui inonde les rues et les bazars, au nombre d'hommes armés qui s'élancent des maisons au signal des révolutions ou des émeutes, à l'étendue de terrain que les maisons occupent, je pencherais à croire que ce qui est renfermé dans ses murs peut s'élever de trois à quatre cent mille âmes. Mais si l'on ne limite pas arbitrairement la ville, si l'on compte au nombre des habitants tous ceux qui peuplent les immenses faubourgs et villages qui se confondent à l'œil avec les maisons et les jardins de cette grande agglomération d'hommes, je croirais que le territoire de Damas en nourrit un million. J'y jette un dernier regard avec des vœux intérieurs pour M. Baudin et les hommes excellents qui y ont protégé et charmé notre séjour, et quelques pas de nos chevaux nous font perdre pour jamais les cimes de ses arbres et de ses minarets.

L'Arabe qui marche à côté de mon cheval, me montre à l'horizon un grand lac qui brille au pied des montagnes, et me raconte une histoire dont je comprends quelques mots et que mon drogman m'interprète.

Il y avait un berger qui gardait les chamelles d'un village aux bords de ce lac, dans un canton désert et inhabité de cette haute montagne. Un jour, en abreuvant son troupeau, il s'aperçut que l'eau du lac fuyait par une issue souterraine et il la ferma avec une grosse pierre, mais il laissa tomber son bâton de berger. Quel-

que temps après, un fleuve tarit dans une des provinces de la Perse. Le sultan, voyant son pays menacé de la famine par le manque d'eau pour les irrigations, consulta les sages de son empire ; et sur leur avis, il envoya des émissaires dans tous les royaumes environnants pour découvrir comment la source de son fleuve avait été détournée ou tarie. Ces ambassadeurs portaient le bâton du berger, que le fleuve avait apporté. Le berger se trouvait à Damas quand ces envoyés y parurent : il se souvint de son bâton tombé dans le lac, il s'approcha et le reconnut entre leurs mains ; il comprit que son lac était la source du fleuve, et que la richesse et la vie d'un peuple étaient entre ses mains.—Que fera le sultan pour celui qui lui rendra son fleuve? demanda-t-il aux envoyés.—Il lui donnera, répondirent-ils, sa fille et la moitié de son royaume.—Allez donc, répliqua-t-il ; et avant que vous soyez de retour, le fleuve perdu arrosera la Perse et réjouira le cœur du sultan.—Le berger remonta dans les montagnes, ôta la grosse pierre ; et les eaux, reprenant leur cours par ce canal souterrain, allèrent remplir de nouveau le lit du fleuve. Le sultan envoya de nouveaux ambassadeurs avec sa fille à l'heureux berger, et lui donna la moitié de ses provinces.

Ces traditions merveilleuses se conservent avec une foi entière parmi les Arabes ; aucun d'eux ne doute, parce que l'imagination ne doute jamais.

---

7 avril.

Campé le soir sur le penchant d'une haute montagne après huit heures de marche dans un pays montueux, nu, stérile et froid. Nous sommes atteints par une caravane moins nombreuse que la nôtre ; c'est le cadi de Damas, envoyé tous les ans de Constantinople, qui retourne s'embarquer à Alexandrette. Ses femmes et ses enfants voyagent dans un coffre double posé sur le dos d'un mulet : il y a une femme et plusieurs petits enfants dans chaque moitié du coffre ; tout est voilé. Le cadi marche un quart d'heure derrière ses femmes, accompagné de quelques esclaves à cheval. Cette caravane nous dépasse et va camper plus loin. Rude journée de

dix heures de marche par un froid rigoureux et dans des vallées complètement désertes; marché une heure dans le lit d'un torrent où les grosses pierres roulées des montagnes interceptent à chaque moment le sentier des chevaux; je monte une heure ou deux mon beau cheval *Tedmor* pour reposer *Scham*. Malgré deux jours de route fatigante, ce magnifique animal vole comme une gazelle sur le terrain rocailleux du désert; en un instant, il a devancé les meilleurs coureurs de la caravane; il est doux et intelligent comme le cygne dont il a la blancheur et l'encolure. Je veux le ramener en Europe avec Scham et Saïde; aussitôt que je suis descendu, il m'échappe et va en bondissant rejoindre l'Arabe *Mansours* qui le soigne et le conduit; il pose sa tête sur ses épaules comme un chien caressant; il y a fraternité complète entre l'Arabe et le cheval comme entre nous et le chien; Mansours et Daher, mes deux principaux saïs arabes que j'ai pris aux environs de Bayruth et qui sont à mon service depuis près d'un an, sont les plus fidèles et les plus doux des hommes: sobres, infatigables, intelligents, attachés à leur maître et à leurs chevaux, toujours prêts à combattre avec nous si un péril s'annonce! Que ne ferait pas un chef habile avec une pareille race d'hommes! Si j'avais le quart des richesses de tel banquier de Paris ou de Londres, je renouvellerais en dix ans la face de la Syrie; tous les éléments d'une régénération sont là; il ne manque qu'une main pour les réunir, un coup-d'œil pour poser une base, une volonté pour y conduire un peuple.

Couchés dans une espèce d'hôtellerie isolée dans une plaine élevée, transis d'un froid extrême, nous trouvons un peu de bois pour allumer un feu dans la chambre basse où nous étendons nos tapis; nos provisions de Damas sont épuisées; nous faisons pétrir un peu de farine d'orge destinée à nos chevaux, et nous mangeons ces galettes amères et noirâtres.

Partis au jour, marché douze heures; arrivés, toujours par un pays stérile et dépeuplé, à un petit village où nous trouvons un abri, des poules et du riz. La pluie nous a inondés tout le jour; nous ne sommes plus qu'à huit heures de route de la vallée de Béka; mais nous l'abordons par son extrémité orientale, et beaucoup plus bas que Balbek.

Même date.

Arrivés à trois heures après midi en vue du désert de Béka. Halte et hésitation dans la caravane. La plaine, depuis le point où nous sommes, jusqu'au pied du Liban, qui se dresse comme un mur de l'autre côté, ressemble à un lac immense du milieu duquel surgissent quelques îles noirâtres, des cimes d'arbres submergés, et de vastes ruines antiques sur une colline à trois lieues de nous. Comment se lancer sans guides, au hasard, dans cette plaine inondée? Il le faut cependant, sous peine de ne plus passer demain, car la pluie continue, et les torrents versent de toutes parts leurs eaux dans le désert. Nous marchons pendant deux heures sur des parties plus élevées de la plaine, qui nous approchent de la colline où les grandes ruines du temple nous apparaissent. Nous laissons à notre gauche ces débris inconnus de quelque ville, sans nom aujourd'hui, contemporaine de Balbek. Des tronçons de colonnes gigantesques ont roulé sur les flancs de la colline, et sont couchés dans la boue à nos pieds. Le jour baisse, la pluie augmente, et nous n'avons pas le temps de monter au temple. Cette colline passée, nous ne marchons plus que dans l'eau jusqu'aux genoux de nos chevaux. A chaque instant un de nos mulets glisse, et roule avec nos bagages dans des fossés d'où nos moukres les retirent avec peine. Nous faisons marcher un Arabe à vingt pas en avant de la caravane pour sonder le terrain; mais arrivés au milieu de la plaine, à l'endroit où le ruisseau de Balbek a creusé son lit, le sol nous manque, et il faut traverser à la nage un intervalle de trente à quarante pieds. Mes Arabes, se jetant à l'eau, et soutenant la tête des chevaux, parviennent à passer ma femme et une femme-de-chambre anglaise qui l'accompagne: nous passons nous-mêmes à la nage, et nous touchons tous la rive opposée.

La nuit est presque complète: nous nous hâtons de traverser le reste de la vallée, pendant que nous avons assez de crépuscule pour nous guider. Nous passons auprès d'une ou deux masures, habitées par une tribu féroce d'Arabes de Balbek. S'ils nous attaquaient dans ce moment, nous serions à leur merci: toutes nos armes sont hors d'état de faire feu. Les Arabes nous regardent

du haut de leurs terrasses, et ne descendent pas dans le marais. Enfin, au moment ou la nuit tombe sur nous, la plaine commence à se relever, et nous sommes à sec sur les bords qui touchent au Liban. Nous nous dirigeons sur la lumière lointaine qui scintille à trois lieues de nous, dans une gorge de montagnes; ce doit être la ville de Zarklé. Accablés de lassitude, transis de froid, et mouillés jusqu'aux os, nous atteignons enfin les premières collines qui portent la ville. Là, en nous appelant et en nous comptant, nous nous apercevons qu'un de nos amis, M. de Capmas, nous manque. On s'arrête, on appelle, on tire quelques coups de fusil; rien ne répond. Nous détachons deux cavaliers pour aller à la recherche, et nous entrons dans Zarklé. Il nous faut une heure pour remonter un fleuve qui traverse la ville, et pour trouver un pont unique, qui va d'un quartier à l'autre. Nos chevaux épuisés peuvent à peine se tenir sur le pavé glissant de ce pont à pic et sans parapet. Enfin, la maison de l'évêque grec nous reçoit. On allume des feux de broussailles dans les huttes qui entourent la cour. L'évêque nous prête quelques nattes et quelques tapis. Nous nous séchons. Les deux Arabes envoyés à la recherche de notre ami, reviennent avec lui. On l'apporte presque évanoui, à côté du foyer; il revient à lui. Nous trouvons au fond de nos caisses, inondées d'eau, une bouteille de rhum; l'évêque nous procure du sucre; nous ranimons, avec quelques verres de punch, notre compagnon mourant, pendant que nos Arabes nous préparent le pilau. Le pauvre évêque n'a absolument que l'abri à nous offrir; encore la curiosité des femmes et des enfants de Zarklé est telle, qu'à chaque instant ils encombrent la cour et enfoncent les portes de nos chambres pour voir les deux femmes franques. Je suis obligé de mettre deux Arabes armés à la porte de la cour pour en interdire l'entrée.

Le lendemain, repos à Zarklé pour sécher nos habits et renouveler nos provisions de route, gâtées par l'inondation de la veille. Zarklé est une ville toute chrétienne, fondée depuis peu d'années dans une gorge sur les dernières racines du Liban: elle doit son rapide et prodigieux accroissement aux familles persécutées des chrétiens arméniens et grecs de Damas et de Homs. Elle

compte environ huit à dix mille habitants, fait un grand commerce de soie, et s'augmente tous les jours. Protégée par l'émir Beschir, souverain du Liban, elle n'est plus inquiétée par les excursions des tribus de Balbek et de l'Anti-Liban. Les habitans industrieux, agricoles et actifs, cultivent admirablement les collines qui descendent de la ville dans la plaine, et se hasardent même à cultiver les parties du désert les plus rapprochées. L'aspect de la ville est très-extraordinaire : c'est une réunion confuse de maisons noires, bâties en terre, sans symétrie et sans régularité, sur deux pentes rapides de deux côteaux séparés par un fleuve. La gorge d'où le fleuve descend avant de couler dans la ville et dans la plaine, est un large et profond encaissement de rochers perpendiculaires qui s'écartent pour laisser passer le torrent : il roule de plateau en plateau et forme trois ou quatre cascades en larges nappes, qui occupent toute la largeur de ces plateaux, gradins successifs. L'écume du torrent couvre entièrement les rochers ; et les bruits de ses chutes remplissent les rues de Zarklé d'un murmure sourd et continuel. Quelques maisons assez élégantes brillent entre la verdure des peupliers et des hautes vignes, au-dessus des chutes du fleuve. Là est la maison de refuge de notre ami, M. Baudin ; une autre est un couvent de moines maronites. Le fleuve, après avoir traversé les maisons de la ville, qui sont groupées et suspendues de la manière la plus bizarre sur ses hautes rives, et pendantes sur son lit, va arroser des terres et des prairies étroites, où l'industrie des habitants distribue ses eaux en mille ruisseaux. Des rideaux de hauts peupliers de Perse s'étendent à perte de vue sur son cours, et dirigent l'œil, comme une avenue verdoyante, jusque sur le désert de Balbek, et sur les cimes neigeuses de l'Anti-Liban. Presque tous les habitants sont des Grecs syriaques ou des Grecs de Damas. Les maisons ressemblent à de misérables huttes de paysans de Savoie ou de Bresse ; mais dans chaque maison on voit une boutique, un atelier, où des selliers, des armuriers, des horlogers même travaillent, avec des instruments grossiers, à des ouvrages de leur état. Le peuple nous a paru bon et hospitalier. L'aspect d'étrangers comme nous, bien loin de les effrayer ou de les émouvoir, semblait leur être

agréable. Ils nous ont offert tous les petits services que notre situation comportait, et paraissaient fiers de la prospérité croissante de leur ville. Zarklé semble le premier appendice d'une grande ville de commerce, destinée à fair face à Damas pour le commerce de la race chrétienne avec la race mahométane. Si la mort de l'émir Beschir ne détruit pas l'unité de domination qui fait la force du Liban, Zarklé, d'ici à vingt ans, sera la première ville de Syrie. Toutes dépérissent, elle seule s'accroît; toutes dorment, elle seule travaille. Le génie grec porte partout le principe d'activité qui est dans le sang de cette race européenne. Mais l'activité du Grec asiatique est utile et féconde: celle du Grec de la Morée et des îles n'est qu'une stérile agitation. L'air d'Asie adoucit le sang des Grecs; là c'est un peuple admirablement doux: mais ailleurs, il est fort souvent barbare.

---

Même date.

Le pauvre évêque grec de Zarklé est d'une famille d'Alep, où il a passé sa vie dans l'élégance et la mollesse des mœurs de cette ville, l'Athènes de l'Asie; il se trouve comme exilé dans cette ville, sans société et sans ressources morales. Ses manières ont conservé la dignité des manières exquises des Alepins; mais dans l'extrême dénuement où il est, il ne peut nous offrir que son humble gîte. Nous parlons italien avec lui. Je lui fais en partant une aumône de cinq cents piastres pour ses pauvres ou pour lui-même; car il semblait dans un état voisin de la misère. Quelques livres arabes et grecs, jetés confusément dans sa chambre, et un vieux coffre, contenant ses magnifiques pelisses et ses vêtements épiscopaux, étaient toute sa richesse. Je pris des guides à Zarklé pour franchir le Liban, par des sentiers inconnus. La route ordinaire était interceptée par la prodigieuse quantité de neige tombée pendant cet hiver. Nous montâmes d'abord par des pentes assez douces, à travers des collines cultivées en vignes et en mûriers. Bientôt nous arrivâmes à la région des rochers et des torrents sans lits: nous en passâmes une trentaine au moins dans l'espace de six heures. Ils courent sur des pentes si

rapides qu'ils n'ont pas le temps de se creuser un lit; c'est un rideau d'écume qui glisse sur le roc nu, et qui passe avec la rapidité des ailes de l'oiseau.

Le ciel se couvrait de nuages pâles qui interceptaient déjà la lumière quoique le jour fût peu avancé; nous étions complètement noyés dans ces vagues roulantes de nuages, et souvent nous n'apercevions pas la tête de la caravane enfoncée dans ces avenues ténébreuses. La neige aussi commençait à tomber à larges flocons et couvrait la trace des sentiers que cherchaient vainement nos guides; nous soutenions avec peine nos chevaux fatigués, et dont les fers glissaient sur les rebords escarpés que nous étions obligés de suivre. Le magnifique horizon inférieur de la vallée de Balbek et des cimes de l'Anti-Liban, avec les grandes ruines des temples de Béka, frappés de la lumière, ne nous apparaissaient que par moments, à travers des échappées de nuages fendus; il semblait que nous naviguions dans le ciel, et que le piédestal d'où nous voyions la terre ne lui appartenait plus. Cependant les vents sonores qui dormaient dans les profondes et hautes gorges des montagnes commençaient à rendre des sons lugubres et souterrains, semblables au mugissement d'une forte mer après la tempête; ils passaient comme des foudres, tantôt sur nos têtes, tantôt dans des régions inférieures, sous nos pieds, roulant, comme des feuilles mortes, des masses de neige et des volées de pierres, et même d'assez gros blocs de roche, de même que si la bouche d'un canon les avait lancés; deux de nos chevaux en furent atteints, et roulèrent avec nos bagages dans le précipice. Aucun de nous ne fut frappé: mes jeunes étalons arabes, qu'on menait en main, semblaient pétrifiés de terreur; ils s'arrêtaient court, levaient les naseaux et jetaient, non pas des hennissements, mais des cris gutturaux semblables à des râlements humains; nous marchions serrés pour nous surveiller et nous assister en cas d'accident. La nuit devenait de plus en plus noire; et la neige qui battait nos yeux, nous enlevait le peu de lumière qui pouvait nous guider encore. Les tourbillons de vent remplissaient toute la gorge où nous étions, de neige tournoyante qui s'élevait en colonnes jusqu'au ciel, et retombait en nappes immenses comme l'écume des grandes vagues sur les écueils; il y avait des moments où il était

impossible de respirer ; nos guides s'arrêtaient à chaque instant, hésitaient et tiraient des coups de fusil pour nous diriger ; mais le vent furieux ne laissait rien retenir, et la détonation de nos armes ressemblait au léger claquement d'un fouet. Cependant à mesure que nous nous enfoncions davantage dans cette haute gorge des dernières croupes du Liban, nous entendions avec effroi un mugissement grave, continu, sourd, qui croissait de moment en moment, et formait comme la basse de ce concert horrible des éléments déchaînés ; nous ne savions à quoi l'attribuer ; il semblait qu'une partie de la montagne s'écroulait et roulait en torrents de rochers. Les nuages épais et rasant le sol nous cachaient tout ; nous ne savions où nous étions, lorsque nous vîmes passer tout-à-coup, à côté de nous, des chevaux sans cavaliers et des mulets sans charge, avec plusieurs chameaux, qui s'enfuyaient sur les flancs de neige de la montagne. Bientôt des Arabes poussant des cris les suivirent ; ils nous avertirent de nous arrêter, nous montrant de la main, à quarante ou cinquante pas au-dessous de nous, une masure adossée à un bloc de rocher, que les nuages nous avaient cachée jusque-là ; une colonne de fumée et la lueur d'un foyer sortaient de la porte de cette cabane dont le toit, en énormes branches de cèdre, venait d'être à moitié emporté par l'ouragan, et pendait sur le mur ; c'était le seul asile qu'il y eut pour nous sur cette partie du Liban, le kan de Murat-Bey ; un pauvre Arabe l'habite pendant l'été pour offrir de l'orge et un abri aux caravanes de Damas, qui vont par cette route en Syrie. Nous y descendîmes avec peine par des degrés de roche cachés sous un pied de neige ; le torrent qui coule à cent pas au-dessous du kan, et qu'il faut traverser pour gravir la dernière région des montagnes, était devenu tout-à-coup un fleuve immense qui roulait avec ses eaux des blocs de pierres et des débris de la tempête. Surpris sur ses bords par les tourbillons de vent, et à demi ensevelis sous la neige, les Arabes que nous avions rencontrés avaient jeté les fardeaux de leurs chameaux et de leurs mulets, et les avaient laissés sur la place pour se sauver au kan de Murat. Nous le trouvâmes rempli de ces hommes et de leurs montures ; aucune place pour nous ni pour nos chevaux. Cependant, à l'abri du bloc de rocher plus grand qu'une maison, le vent se faisait moins

sentir, et les nuées de neige, emportées de la cime du Liban, qui passaient sur nos têtes pour aller s'abattre dans la plaine, commençaient à devenir moins épaisses, et nous laissaient, par intervalle, apercevoir un coin du ciel où brillaient déjà des étoiles. Le vent tomba bientôt tout-à-fait ; nous descendîmes de cheval ; nous cherchâmes à nous faire un abri pour passer, non-seulement la nuit mais plusieurs jours peut-être, si le torrent que nous entendions, sans le voir, continuait à fermer le passage. Sous les murs du kan écroulé, à l'abri d'une partie des branches de cèdre qui formaient tout-à-l'heure le toit, il y avait un espace de dix pieds carrés, encombré de neige et de boue ; nous balayâmes la neige ; il restait un pied de fange molle où nous ne pouvions poser nos tapis ; nous arrachâmes du toit quelques branches d'arbre que nous étendîmes comme une claie sur le sol délayé ; ces bûches empêchaient nos nattes de tremper dans l'eau ; nos matelas, nos tapis, nos manteaux, formaient un second plancher ; nous allumâmes un feu dans un coin de cet abri, et nous passâmes ainsi la longue nuit du 7 au 8 avril 1833. De temps en temps, l'ouragan assoupi se réveillait ; il semblait que la montagne s'écroulait sur elle-même ; l'énorme rocher auquel était adossé le kan tremblait comme un tronc d'arbre secoué par la rafale, et les mugissements de torrent remplissaient la mer et le ciel de hurlements lamentables. Nous finîmes cependant par nous endormir, et nous nous réveillâmes tard, aux rayons éclatants d'un soleil serein sur la neige. Les Arabes, nos compagnons, étaient partis ; ils avaient heureusement tenté de traverser le torrent ; nous les aperçûmes de loin, gravissant les collines où nous devions les suivre ; nous partîmes aussi ; nous marchâmes quatre heures dans une vallée supérieure où nous ne voyions, comme au sommet du Mont-Blanc, que la neige sous nos pas et le ciel sur nos têtes. L'éblouissement des yeux, le silence morne, le péril de chaque pas sur ces déserts de neige récente, sans aucun sentier tracé, font, du passage de ces hauts piliers de la terre, épine dorsale d'un continent, un moment solennel et religieux. On observe involontairement chaque point de l'horizon et du ciel, chaque phénomène de la nature ; j'en vis un qui me frappa comme une belle image et que je n'avais encore jamais observé. Tout-à-fait au

sommet du Liban, sur les flancs d'un mamelon abrité à demi du soleil du matin, je vis un magnifique arc-en-ciel, non pas élancé en pont aérien et unissant le ciel à la cime de la montagne, mais couché sur la neige et roulé en cercles concentriques comme un serpent aux couleurs éclatantes ; c'était comme le nid de l'arc-en-ciel surpris à la cime la plus inaccessible du Liban. A mesure que le soleil montait et rasait de ses rayons blancs le mamelon, les cercles de l'arc-en-ciel, aux mille couleurs ondoyantes, semblaient remuer et se soulever ; l'extrémité de ces volutes lumineuses s'élevait en effet de la terre, montait vers le ciel de quelques toises, comme si elle eût essayé de s'élancer vers le soleil, et fondait en vapeurs blanchâtres et en perles liquides qui retombaient autour de nous. Nous nous assîmes au-delà de la région des neiges pour sécher au soleil nos souliers mouillés ; nous commencions à apercevoir les profondes et noires vallées des Maronites ; en deux heures nous fûmes descendus au village de Hamana, assis au sommet de la magnifique vallée de ce nom, et où nous avions déjà couché en allant à Damas. Le scheik nous fit donner trois maisons du village. Le soleil du soir brillait sous les larges feuilles du mûrier et du figuier ; des hommes rentraient avec leurs charrues de labourage ; des femmes, des enfants, circulaient dans les chemins entre les maisons, et nous saluaient avec un sourire d'hospitalité ; les bestiaux revenaient des champs avec leurs clochettes ; les pigeons et les poules couvraient les toits des terrasses, et les cloches de deux églises maronites tintaient lentement à travers les cimes de cyprès, pour annoncer les cérémonies pieuses du lendemain, qui était un dimanche ; c'était l'aspect, le bruit et la paix d'un beau village de France ou d'Italie, que nous retrouvions tout-à-coup au sortir des précipices du Liban, des déserts de Balbek, des rues inhospitalières de Damas : jamais transition ne fût peut-être si rapide, si douce ; nous résolûmes de passer le dimanche parmi ce beau et excellent peuple, et de nous reposer un jour de nos longues fatigues.

Journée passée à Hamana ; le scheik et le marché du village nous fournissent des provisions abondantes ; les femmes d'Hamana viennent nous visiter tout le jour ; elles sont infiniment moins belles que les Syriennes des bords de la mer ; c'est la race maronite pure ; elles ont toutes

l'apparence de la force et de la santé, mais les traits trop prononcés, l'œil un peu dur, le teint trop coloré ; leur costume est un pantalon blanc et par-dessus une longue robe de drap bleu, ouverte sur le devant et laissant le sein nu ; des colliers de piastres innombrables pendent autour du cou, sur la gorge et derrière les épaules. Les femmes mariées complètent ce costume par une corne d'argent d'environ un pied et quelquefois un pied et demi de longueur, qu'elles fixent sur leurs cheveux tressés, et qui s'élève au-dessus du front un peu obliquement. Cette corne, sculptée et ciselée, est recouverte par l'extrémité d'un voile de mousseline qu'elles y suspendent, et dont elles se couvrent quelquefois le visage ; elles ne quittent jamais cette corne, même pour dormir. Ce bizarre usage, dont on ne peut chercher l'origine que dans les aberrations de l'esprit humain, les défigure et alourdit tous les mouvements de la tête et du cou.

---

9 avril.

Partis de Hamana par une matinée voilée de brouillards, à cinq heures du matin. Marché deux heures sur des pentes escarpées et nues des hautes arêtes du Liban descendant vers les plaines de Syrie. La vallée que nous laissons à droite, se creuse et s'élargit de plus en plus sous nos pieds. Elle peut avoir là environ deux lieues de largeur et une lieue au moins de profondeur. Les vagues transparentes des vapeurs du matin se promènent mollement comme des lames de mer sur son horizon et ne laissent passer au-dessus d'elles que les hautes cimes de mamelons, les têtes de cyprès, et quelques tours de villages et de monastères maronites ; mais bientôt la brise de mer qui se lève et monte insensiblement avec le soleil, déroule lentement toutes ses vagues de vapeurs et les replie en voiles blancs qui vont se coller et se confondre aux cimes de neige sur lesquelles elles forment de légères taches grises. La vallée apparaît tout entière. Pourquoi l'œil n'a-t-il pas un langage qui peigne d'un seul mot, comme il voit d'un seul regard ? Je voudrais garder éternellement dans ma mémoire les scènes et les

impressions incomparables de la vallée de Hamana. Je suis au-dessus d'un des mille torrents qui sillonnent ses flancs de leur écume bondissante, et vont, à travers les blocs de rochers, les prairies suspendues, les troncs de cyprès, les rameaux de peupliers, les vignes sauvages et les noirs caroubiers, glisser jusqu'au fond de la vallée et se joindre au fleuve central qui la suit dans toute sa longueur. La vallée est si profonde que je n'en vois pas le fond; j'entends seulement monter par intervalle les mille bruissements de ses eaux et de ses feuillages, les mugissements de ses troupeaux, les volées lointaines et argentines des cloches de ses monastères. L'ombre du matin est encore au fond du lit de la gorge où bondit le torrent principal. Çà et là, au détour de quelques mamelons, j'aperçois la blanche ligne d'écume qu'il trace dans cette ombre noirâtre. Du même côté de la vallée où nous sommes, je vois monter, à un quart de lieue de distance les uns des autres, trois ou quatre larges plateaux semblables à des piédestaux naturels; leurs flancs paraissent à pic et sont de granit grisâtre. Ces plateaux, d'une demi-lieue de tour, sont entièrement couverts de forêts de cèdre, de sapins et de pins-parasols à larges têtes; on distingue les grands troncs élancés de ces arbres entre lesquels circule et joue la lumière du matin. Leurs feuillages noirs et immobiles sont interrompus de temps en temps par les légères colonnes de fumée bleue des cabanes de laboureurs maronites et par les petites ogives de pierre où est suspendue la cloche des villages. Deux vastes monastères, dont les murs brillent comme du bronze cuivré, s'étendent sur deux de ces plateaux de pins. Ils ressemblent à des forteresses du moyen-âge. On aperçoit, au bas des couvents, des moines maronites, revêtus de leur capuchon noir, qui labourent entre les ceps de vignes et les grands châtaigniers. Deux ou trois villages, groupés autour de mamelons de rochers, pyramident plus bas encore, comme des ruches autour des troncs de vieux arbres. A côté de chaque chaumière s'élèvent quelques touffes de verdure plus pâle; ce sont des grenadiers, des figuiers ou des oliviers qui commencent à fructifier à cet échelon de la vallée; l'œil s'abîme au-delà dans l'ombre impénétrable du fond de la gorge. S'il franchit cette ombre et s'élève sur le flanc

opposé des montagnes, il voit, dans quelques parties, des murailles perpendiculaires, des roches granitiques qui s'élancent jusqu'aux nuages. Au-dessus de ces murailles, qui semblent crénelées par la nature, il aperçoit des plateaux de la plus splendide végétation, des cimes de sapins pendant sur les rebords de ces abîmes, d'immenses têtes de sycomores qui forment de larges taches sur le ciel, et derrière ces créneaux de végétation, encore des clochers de villages et des monastères dont on ne peut deviner l'accès. A d'autres endroits, les flancs de granit des montagnes sont brisées en larges échancrures où le regard se perd dans la nuit des forêts, et ne distingue, çà et là, que des points lumineux et mobiles qui sont les lits des torrents et les petits lacs des sources. Ailleurs, les rochers cessent tout-à-coup; d'immenses bastions arrondis les flanquent comme des fortifications éternelles, et terminent leurs angles en tours et en tourelles. Des vallées élevées et que l'œil sonde à peine, s'ouvrent et s'enfoncent entre les ramparts de neige et de forêts; là descend le principal torrent de Hamana, que l'on voit ruisseler d'abord comme une gouttière du vaste toit de neige, puis se perdre dans le bassin retentissant des cascades, où il se divise en sept ou huit rameaux étincelants, puis disparaître derrière des blocs et des mamelons noirâtres, puis reparaître en un seul ruban d'écume qui se plie et se déplie au gré des mouvements du sol sur les pentes lentes ou rapides de ces collines. Il s'enfonce enfin dans la vallée principale, et y tombe par une nappe de cent pas de large et de deux cents pieds d'élévation. Son écume, qui remonte et que le vent souffle çà et là, couvre d'arcs-en-ciel flottants les cimes des larges pins qui bordent cette chute.—A ma gauche, la vallée, en descendant vers les rives de la mer, s'élargit et présente au regard les flancs de ses collines plus boisées et plus cultivées; son fleuve serpente entre des mamelons couronnés de monastères et de villages. Plus loin, les palmiers de la plaine élèvent, derrière des collines basses d'oliviers, leurs panaches de vert jaune, et entrecoupent la longue ligne de sable doré qui borde la mer. Le regard va se perdre enfin dans un lointain indécis entre le ciel et les vagues. Les détails de ce magique ensemble ne sont pas moins attachants que le coup-d'œil général.

A chaque détour de rochers, à chaque sommet de collines où le sentier vous porte, vous trouvez un horizon nouveau où les eaux, les arbres, le rocher, les ruines de ponts ou d'aqueducs, les neiges, la mer ou le sable de feu du désert encadrés d'une manière inattendue, arrachent une acclamation de surprise et d'éblouissement. J'ai vu Naples et ses îles, les vallées des Apennins et celles des Alpes, de Savoie et de Suisse, mais la vallée de Hamana et quelques autres vallées du Liban effacent tous ces souvenirs. L'énormité des masses de rochers, les chutes multipliées des eaux, la pureté et la profondeur du ciel, l'horizon des vastes mers qui les termine partout, le pittoresque des lignes de villages et des couvents maronites suspendus comme des nids d'hommes à des hauteurs que le regard craint d'aborder, enfin la nouveauté, l'étrangeté, la couleur tantôt noire, tantôt pâle de la végétation, la majesté des cimes des grands arbres, dont quelques troncs ressemblent à des colonnes de granit; tout cela dessine, colore, solennise le paysage, et transporte l'âme d'émotions plus profondes et plus religieuses que les Alpes même.—Tout paysage où la mer n'entre pas pour élément, n'est pas complet. Ici la mer, le désert, le ciel sont le cadre majestueux du tableau, et l'œil ravi se reporte sans cesse du fond des forêts séculaires, du bord des sources ombragées, du sommet des pics aériens, des scènes paisibles de la vie rurale ou cénobitique, sur l'espace bleu sillonné par les navires, sur les cimes de neige noyées dans le ciel auprès des étoiles, ou sur les vagues jaunes et dorées du désert où les caravanes des chameaux décrivent au loin leurs lignes serpentales. C'est de ce contraste incessant que naissent le choc des pensées et les impressions solennelles qui font, du Liban, des montagnes de pierre, de poésie, et de ravissements!

## RETOUR A BAYRUTH,

ET

DÉPART POUR LES CÈDRES DE SALOMON.

1 avril 1833.

Arrivés hier ici. Reçu ce matin les nombreuses visites de tous nos amis de Bayruth. Le gouverneur, prince maronite; Habib Barbara, notre voisin de campagne, qui nous a montré, depuis notre arrivée, le cœur d'un ami véritable; M. Bianco, le consul de Sardaigne, et M. Borda, jeune et aimable Piémontais, attaché au consulat religieux, par un sort bizarre, dans les déserts de l'Orient, tandis que son instruction, ses goûts, son caractère, en feraient un diplomate distingué dans une cour policée de l'Europe; M. Laurella, consul d'Autriche; M. Farren, consul-général, et M. Abbot, consul spécial d'Angleterre en Syrie; un jeune négociant français, M. Humann, dont la société nous a été aussi utile que douce depuis notre arrivée ici; M. Caillée, voyageur français; M. Jorelle, premier drogman du consulat, jeune homme élevé en France, transporté de bonne heure en Orient, qui possède les langues de la Turquie et de l'Arabie comme ses langues maternelles; probe, actif, intelligent, obligeant par instinct, et pour qui un service à rendre est un plaisir qu'on lui fait: enfin M. Guys, consul de France en Syrie, respectable représentant de la probité nationale, dans ces contrées où son caractère est vénéré des Arabes, mais arrivé ici depuis peu de temps, et que nous avons beaucoup moins vu que ses collègues.

---

13 avril 1833.

Parti ce matin à quatre heures avec la même caravane que j'avais formée pour Damas; longé le rivage de la mer jusqu'au cap Batroun, lieux déjà décrits ailleurs;—couché à Djebail dans un kan hors de la ville, sur une éminence

dominant la mer. La ville n'est remarquable que par une mosquée d'architecture chrétienne, et qui fut autrefois une église bâtie vraisemblablement par les comtes de Tripoli. On croit que Djebaïl est l'ancienne contrée des Giblites, qui fournissaient au roi Biram les blocs de pierre destinés à la construction du temple par Salomon. Le père d'Adonis avait là son palais, et le culte du fils était le culte de toute la Syrie environnante. A gauche de la ville est un château très-remarquable par l'élégance et l'élévation de ses différents plans de fortifications; nous descendîmes dans la ville pour voir le petit port, où se balançaient quelques barques arabes; elle est habitée presque exclusivement par les Maronites. Une très-belle Arabe, extrêmement parée, vint rendre visite à ma femme dans le karavansérail; nous lui fîmes quelques petits présents. Le lendemain, nous continuâmes à longer la côte et le pied des montagnes du Castravan, qui baignait partout dans la mer; nous couchâmes dans nos tentes, dans un site admirable, à l'entrée du territoire de Tripoli; le chemin quitte la côte et tourne brusquement à droite; il s'enfonce dans une vallée étroite arrosée par un ruisseau; à environ une lieue de la mer, la vallée se rétrécit tout-à-fait, elle est entièrement fermée par un rocher de cent pieds de circonférence; ce rocher, naturel ou taillé hors des flancs de la montagne qui le touche, porte à son sommet un château gothique parfaitement conservé, habitation des chakals et des aigles; des escaliers taillés dans le roc vif, s'élèvent à des terrasses successives, couvertes de tours et de murs crénelés, jusqu'à la plate-forme supérieure, d'où s'élance un donjon percé de fenêtres en ogives; la végétation s'est emparée partout du château, des murs, des créneaux; d'immenses sycomores ont pris racine dans les salles et élancent leurs larges têtes au-dessus des toits éboulés; les lianes retombant en touffes énormes, les lierres cramponnés aux fenêtres et aux portes, les lichens, qui révèlent partout la pierre, donnent à ce beau monument du moyen-âge l'apparence d'un château de mousse et de lierre; une belle fontaine coule au pied du rocher, ombragée par trois des plus beaux arbres que l'on puisse voir; ce sont des espèces d'ormes; l'ombre d'un seul couvrait nos tentes, nos trente chevaux et tous les groupes épars de nos Arabes.

Le lendemain, monté une côte rapide d'un terrain blanc et savonneux, où les chevaux pouvaient à peine se tenir; du sommet, on a une vue sans bornes de tout le littoral occidental de la Syrie jusqu'au golfe d'Alexandrette et au mont Taurus, et, un peu sur la droite, des plaines d'Alep et des collines d'Antioche, avec le cours de l'Oronte; trois heures de marche nous mènent aux portes de Tripoli; nous y étions attendus, et à une lieue de la ville nous rencontrâmes une cavalcade de jeunes négociants francs de différentes nations, et de quelques officiers de l'armée d'Ibrahim, qui venaient au-devant de nous. Le fils de M. Lombard, négociant français établi à Tripoli, nous offrit l'hospitalité au nom de son père;—nous craignîmes de lui être à charge, et nous allâmes au couvent des Pères Franciscains; un seul religieux habitait cette immense demeure, et nous y reçut. Deux jours passés à Tripoli;—dîné chez M. Lombard;—bonheur de rencontrer une famille française où tout compatriote retrouve une réception de famille;—le soir, passé une heure chez MM. Katchiflisse, négociants grecs et consuls de Russie, famille établie de temps immémorial à Tripoli de Syrie, où elle possède un magnifique palais. Madame et Mesdemoiselles Katchiflisse sont les trois personnes les plus célèbres de Syrie pour leur beauté et pour le charme des manières, mélange piquant de la réserve asiatique avec le gracieux abandon des femmes grecques, et la politesse accomplie des femmes les plus élégantes de l'Europe; elles nous reçurent dans un vaste salon voûté, éclairé par une coupole, et rafraîchi par un bassin d'eau courante; elles étaient assises sur un divan semi-circulaire qui régnait au fond de la salle; tout était couvert de riches tapis; et les tapis couverts eux-mêmes de narguilés, de pipes, de vases de fleurs et de sorbets; ces trois femmes, vêtues du costume oriental, offraient chacune dans leur caractère de beauté, l'ensemble le plus admirable qu'un œil d'homme puisse contempler; nous passâmes une soirée délicieuse dans leur conversation, et nous promîmes de les revoir au retour.

Le scheik d'Eden, dernier village habité au sommet du Liban, était oncle, par sa mère, de M. Mazoyer, mon interprète. Averti par son neveu de notre arrivée à Tripoli, le vénérable scheik descendit des montagnes

avec son fils aîné et une partie de ses serviteurs ; il vint me rendre visite au couvent des Franciscains, et m'offrit l'hospitalité chez lui, à Éden. D'Éden aux cèdres de Salomon il n'y avait plus que trois heures de marche ; et si les neiges qui couvraient encore la montagne nous permettaient, nous pourrions aller de là visiter ces arbres séculaires qui ont répandu leur gloire sur tout le Liban et qui sont contemporains du grand roi ; nous acceptâmes, et le départ fut fixé au lendemain.

A cinq heures du matin nous étions à cheval. La caravane plus nombreuse encore qu'à l'ordinaire, était précédée, du scheik d'Éden, admirable vieillard dont l'élégance de manières, la politesse noble et facile, et le magnifique costume, étaient bien loin de rappeler un chef arabe ; on eût dit un patriarche, marchant à la tête de sa tribu ; il montait une jument du désert, dont le poil baidoré et la crinière flottante auraient fait la digne monture d'un héros de la *Jérusalem ;* son fils et ses principaux serviteurs caracolaient sur des étalons magnifiques, à quelques pas devant lui ; nous venions ensuite, puis la longue file de nos moukres et de nos saïs. La sortie de Tripoli offre un admirable point de vue ; on suit les bords d'un fleuve encaissé entre deux collines ; les plus beaux arbres et des forêts de grands orangers ombragent les bords de l'eau ; un kiosque public, bâti sous ces arbres, offre sa terrasse embaumée aux promeneurs ; on y vient fumer et prendre le café pour respirer la fraîcheur du lit du fleuve ; de là, par une échappée, on aperçoit la mer, qui est à une demi-lieue de la ville ; les belles tours carrées, bâties par les Arabes, aux deux flancs du port, et les nombreux navires qui sont dans la rade ; nous traversâmes une large plaine cultivée et plantée d'oliviers ; sur le premier coteau qui s'élève de cette plaine vers le Liban, au milieu d'une forêt d'oliviers et d'arbres fruitiers de toute espèce, nous rencontrâmes une immense foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui bordaient la route ; c'étaient les habitants d'un grand village répandu sous ces arbres et qui appartient au scheik d'Éden ; il passe les étés à Éden et les hivers dans ce village de la plaine ; ces Arabes saluèrent respectueusement leur prince, nous offrirent des rafraîchissements, et un certain nombre d'entre eux se mit en route avec nous pour nous conduire

des veaux et des moutons, et nous aider à franchir les précipices des montagnes ; pendant quatre heures ensuite nous marchâmes, tantôt dans de profondes vallées, tantôt sur la crête de montagnes presque stériles ; nous fîmes halte au bord d'un torrent qui descend des sommets d'Éden, et qui roulait des monceaux de neige à demi fondue ; à l'abri d'un rocher, le scheik nous avait fait allumer un grand feu ; nous déjeunâmes et nous reposâmes nos chevaux dans ce lieu ; la montée devient ensuite si rapide, sur des rochers nus et glissants comme du marbre poli, qu'il est impossible de comprendre comment les chevaux arabes parviennent à les gravir et surtout à les descendre ; quatre Arabes à pied entouraient chacun des nôtres et les soutenaient de la main et des épaules ; malgré cette assistance, plusieurs roulèrent sur le rocher, mais sans accident grave ; cette route horrible ou plutôt cette muraille presque perpendiculaire nous conduisit, après deux heures de fatigue, à un plateau de roche, où notre vue plongea sur une large vallée intérieure et sur le village d'Éden qui est bâti à son extrémité la plus élevée et dans la region des neiges ; il n'y a au-dessus d'Éden qu'une immense pyramide de roche nue ; c'est la dernière dent de cette partie du Liban ; une petite chapelle ruinée couronne son sommet ; les vents d'hiver rongent sans cesse ce rocher et en détachent des blocs énormes qui roulent jusque dans le village ; tous les champs des environs en sont semés, et le château même du scheik en est pressé de toutes parts ; ce château, dont nous approchions, est d'une architecture complètement arabe : les fenêtres sont des ogives accouplées et séparées par d'élégantes colonnettes ; les terrasses, qui servent de toits et de salons, sont couronnées de créneaux ; la porte voûtée est flanquée de deux sièges élevés en pierre ciselée, et les jambages de la porte même sont revêtus d'arabesques ; le scheik était descendu le premier et nous attendait à la tête de sa maison ; son plus jeune fils, une cassolette d'argent à la main, brûlait des parfums devant nos chevaux, et ses frères nous attendaient dans la salle où des arbres tout entiers flambaient dans le large foyer ; les vins les plus exquis du Liban et de Cypre et une immense quantité de gibier composaient le festin ; nos Arabes n'étaient pas moins bien traités dans la cour ; nous par-

courûmes le soir les environs du village ; les neiges couvraient encore une partie des champs ; nous vîmes partout les traces d'une riche culture ; le moindre coin de terre végétale entre les rochers avait son cep ou son noyer ; des fontaines innombrables coulaient partout sous nos pieds, des canaux artificiels en répandaient les eaux dans les terres ; ces terres en pente étaient supportées par des terrasses bâties en blocs immenses ; nous apercevions un monastère sous la dent de rocher à notre gauche, et de nombreux villages, très-rapprochés les uns des autres, sur tous les flancs des vallées.

---

Même date.

Le scheik a envoyé trois Arabes sur la route des Cèdres pour savoir si les neiges nous permettront d'arriver jusqu'à ces arbres ; les Arabes de retour disent que l'accès est impraticable ; il y a quatorze pieds de neige dans un vallon étroit qu'il faut traverser pour toucher aux arbres ; voulant approcher le plus possible, je prie le scheik de me donner son fils et quelques cavaliers ; je laisse à Éden ma femme et ma caravane, je monte le plus vigoureux de mes chevaux, *Scham*, et nous sommes en route au lever du soleil ; — marche de trois heures sur des crêtes de montagnes ou dans des champs détrempés de neige fondue ; j'arrive sur les bords de la vallée des Saints, gorge profonde où l'œil plonge du haut des rochers ; vallée plus encaissée, plus sombre, plus solennelle encore que celle de Hamana ; au sommet de cette vallée, à l'endroit où, en montant toujours, elle touche aux neiges, superbe nappe d'eau qui tombe de cent pieds de haut sur deux ou trois cents toises de large ; toute la vallée résonne de cette chute et des bonds du torrent qu'elle alimente ; de toutes parts le rocher des flancs de la montagne ruisselle d'écume ; nous voyons à perte de vue, au fond de la vallée, deux grands villages dont les maisons se distinguaient à peine des rochers roulés par le torrent ; les cimes des peupliers et des mûriers paraissent de là, des touffes de joncs ou d'herbes ; on descend dans le village de Beschirai par des sentiers taillés dans le roc, et tellement rapides qu'on ne peut concevoir que des hommes s'y

hasardent; il en périt souvent; une pierre lancée de la crête où nous sommes tomberait sur le toit de ces villages où nous n'arriverions pas dans une heure de descente; au-dessus de la cascade et des neiges s'étendent d'immenses champs de glace qui ondulent comme des vapeurs d'une teinte tour-à-tour verdâtre et bleue; à environ un quart d'heure sur la gauche, dans une espèce de vallon demi-circulaire, formé par les dernières croupes du Liban, nous voyons une large tache noire sur la neige, ce sont les groupes fameux des cèdres; ils couronnent, comme un diadème, le front de la montagne; ils voient l'embranchement des nombreuses et grandes vallées qui en descendent; la mer et le ciel sont leur horizon. Nous mettons nos chevaux au galop dans la neige pour approcher le plus près possible de la forêt; mais arrivés à cinq ou six cents pas des arbres, nous enfonçons jusqu'aux épaules des chevaux; nous reconnaissons que le rapport de nos Arabes est exact, et qu'il faut renoncer à toucher de la main ces reliques des siècles et de la nature; nous descendons de cheval, et nous nous asseyons sur un rocher pour les contempler.

Ces arbres sont les monuments naturels les plus célèbres de l'univers. La religion, la poésie et l'histoire les ont également consacrés. L'Ecriture-Sainte les célèbre en plusieurs endroits. Ils sont une des images que les prophètes emploient de prédilection. Salomon voulut les consacrer à l'ornement du temple qu'il éleva le premier au Dieu unique, sans doute à cause de la renommée de magnificence et de sainteté que ces prodiges de la végétation avaient dès cette époque. Ce sont bien ceux-là: car Ezéchiel parle des cèdres d'Éden comme des plus beaux du Liban. Les Arabes de toutes les sectes ont une vénération traditionnelle pour ces arbres. Ils leur attribuent, non-seulement une force végétative qui les fait vivre éternellement, mais encore une âme qui leur fait donner des signes de sagesse, de prévision, semblables à ceux de l'instinct chez les animaux, de l'intelligence chez les hommes. Ils connaissent d'avance les saisons, ils remuent leurs vastes rameaux comme des membres, ils étendent ou resserrent leurs coudes, ils élèvent vers le ciel ou inclinent vers la terre leurs branches, selon que la neige se prépare à tomber ou à fondre. Ce sont des êtres

divins sous la forme d'arbres. Ils croissent dans ce seul site des groupes du Liban; ils prennent racine bien au-dessus de la région où toute grande végétation expire. Tout cela frappe d'étonnement l'imagination des peuples de l'Orient, et je ne sais si la science ne serait pas étonnée elle-même.—Hélas! cependant, Basan languit, le Carmel et la fleur du Liban se fanent.—Ces arbres diminuent chaque siècle. Les voyageurs en comptèrent jadis trente ou quarante, plus tard dix-sept, plus tard encore une douzaine.—Il n'y en a plus que sept, que leur masse peut faire présumer contemporains des temps bibliques. Autour de ces vieux témoins des âges écoulés, qui savent l'histoire de la terre mieux que l'histoire elle-même, qui nous raconteraient, s'ils pouvaient parler, tant d'empires, de religions, de races humaines évanouies, il reste encore une petite forêt de cèdres plus jaunes qui me parurent former un groupe de quatre ou cinq cents arbres ou arbustes. Chaque année, au mois de juin, les populations des Beschieraï, d'Éden, de Kanobin et de tous les villages des vallées voisines, montent aux cèdres et font célébrer une messe à leurs pieds. Que de prières n'ont pas résonné sous ces rameaux! Et quel plus beau temple, quel autel plus voisin du ciel! Quel dais plus majestueux et plus saint que le dernier plateau du Liban, le tronc des cèdres et le dôme de ces rameaux sacrés qui ont ombragé et ombragent encore tant de générations humaines prononçant le nom de Dieu différemment, mais le reconnaissant partout dans ses œuvres, et l'adorant dans des manifestations naturelles! Et moi aussi je priai en présence de ces arbres. Le vent harmonieux qui résonnait dans leurs rameaux sonores jouait dans mes cheveux, et glaçait sur ma paupière des larmes de douleur et d'adoration.

Remonté à cheval, marché trois heures sur les plateaux qui dominent les vallées du Kadisha; descendu à Kanobin, monastère maronite le plus célèbre de tous, dans la vallée des Saints.—Vue du monastère de Deïr-Serkis, abandonné maintenant à un ou deux solitaires. Burchard, en 1810, y trouva un vieux ermite toscan qui achevait là ses jours après avoir été missionnaire dans les Indes, en Egypte et en Perse.

Vue du monastère de Kanobin du haut d'un pic qui s'avance sur la vallée, comme un promontoire. Je re-

mets mon cheval aux Arabes, et je me couche au soleil, sur une pointe de rocher d'où l'œil plonge à pic sur l'abîme de la vallée des Saints. Le fleuve Kadisha roule au pied de ce rocher ; son lit n'est qu'une ligne d'écume, mais je suis si haut que le bruit ne monte pas jusqu'à moi. Kanobin fut fondé, disent les moines maronites, par Théodose-le-Grand. Toute la vallée des Saints ressemble à une vaste nef naturelle dont le ciel est le dôme, les crêtes du Liban les piliers, et les innombrables cellules des ermites creusées dans les flancs du rocher les chapelles. Ces ermitages sont suspendus sur des précipices qui semblent inabordables. Il y en a, comme des nids d'hirondelles, à toutes les hauteurs des parois de la vallée. Les uns ne sont qu'une grotte creusée dans la pierre, les autres de petites maisonnettes bâties entre les racines de quelques arbres sur les corniches avancées des montagnes. Le grand couvent est en bas, sur la rive du torrent. Il y a quarante ou cinquante religieux maronites occupés, les uns à labourer, les autres à imprimer des livres élémentaires pour l'instruction du peuple. Excellents religieux qui sont les fils et les pères du peuple, qui ne vivent point de sa sueur, mais qui travaillent nuit et jour pour l'avancement de leurs frères ; hommes simples qui ne visent à aucune richesse, à aucune renommée dans ce monde. Travailler, prier, vivre en paix, mourir en grâce et inconnus des hommes : voilà toute l'ambition des religieux maronites.

---

Même date.

Hier je redescendais des dernières sommités de ces Alpes ; j'étais l'hôte du scheik d'Eden, village arabe maronite suspendu sous la dent la plus aiguë de ces montagnes, aux limites de la végétation, et qui n'est habitable que l'été. Le noble et respectable vieillard était venu me chercher, avec son fils et quelques-uns de ses serviteurs, jusqu'aux environs de Tripoli de Syrie, et m'avait reçu dans son château d'Eden, avec la dignité, la grâce du cœur et l'élégance des manières, que l'on pourrait s'imaginer dans un des vieux seigneurs de la cour de Louis XIV. Des arbres entiers brûlaient dans le

large foyer ; des moutons, des chevreaux, des cerfs étaient étalés par piles dans les vastes salles, et des outres séculaires des vins d'or du Liban, apportées de la cave par ses serviteurs, coulaient pour nous et pour notre escorte. Après avoir passé quelques jours à étudier ces belles mœurs homériques, poétiques comme les lieux mêmes où nous les retrouvions, le scheik me donna son fils aîné et un certain nombre de cavaliers arabes pour me conduire aux cèdres de Salomon ; arbres fameux que consacrent encore la plus haute cime du Liban, et que l'on vient vénérer depuis des siècles comme les derniers témoins de la gloire de Salomon. Je ne les décrirai point ici. Au retour de cette journée mémorable pour un voyageur, nous nous égarâmes dans les sinuosités des rochers et dans les nombreuses et hautes vallées dont ce groupe du Liban est déchiré de toutes parts, et nous nous trouvâmes tout-à-coup sur le bord à pic d'une immense muraille de rochers de quelque mille pieds de profondeur, qui cernent la vallée des Saints. Les parois de ce rempart de granit étaient tellement perpendiculaires, que les chevreuils même de la montagne n'auraient pu y trouver un sentier, et que nos Arabes étaient obligés de se coucher le ventre contre terre et de se pencher sur l'abîme pour découvrir le fond de la vallée. Le soleil baissait, nous avions marché bien des heures : il nous en aurait fallu plusieurs encore pour retrouver notre sentier perdu et regagner Eden ; nous descendîmes de cheval, et nous confiant à un de nos guides, qui connaissait non loin de là un escalier de roc vif, taillé jadis par les moines maronites, habitants immémoriaux de cette vallée, nous suivîmes quelque temps les bords de la corniche, et nous descendîmes enfin, par ces marches glissantes, sur une plateforme détachée du roc, et que dominait tout cet horizon.

La vallée s'abaissait d'abord par des pentes larges et douces du pied des neiges et des cèdres qui formaient une tache noire sur ces neiges ; là elle se déroulait sur des pelouses d'un vert jaune et tendre comme celui des hautes croupes du Jura ou des Alpes : une multitude de filets d'eau écumante, sortis, çà et là, du pied des neiges fondantes, sillonnaient ces pentes gazonnées et venaient se réunir en une seule masse de flots et d'écume, au pied du premier gradin de rochers. Là, la vallée s'enfonçait tout-à-

coup à quatre ou cinq cents pieds de profondeur; le torrent se précipitait avec elle, et, s'étendant sur une large surface, tantôt couvrait le rocher comme d'un voile liquide et transparent, tantôt s'en détachait en voûtes élancées, et, tombant enfin sur des blocs immenses et aigus de granit arrachés du sommet, s'y brisait en lambeaux flottants, et retentissait comme un tonnere éternel; le vent de sa chute arrivait jusqu'à nous, en emportant, comme de légers brouillards, la fumée de l'eau à mille couleurs, la promenait çà et là sur toute la vallée, ou la suspendait en rosée aux branches des arbustes et aux aspérités du roc. En se prolongeant vers le nord, la vallée des Saints se creusait de plus en plus et s'élargissait davantage; puis à environ deux milles du point où nous étions placés, deux montagnes nues et couvertes d'ombres se rapprochaient en s'inclinant l'une vers l'autre, laissant à peine une ouverture de quelques toises entre leurs deux extrémités, où la vallée allait se terminer et se perdre avec ses pelouses, ses vignes hautes, ses peupliers, ses cyprès et son torrent de lait. Au-dessus des deux monticules qui l'étranglaient ainsi, on apercevait à l'horizon comme un lac d'un bleu plus sombre que le ciel: c'était un morceau de la mer de Syrie; encadré par un golfe fantastique d'autres montagnes du Liban; ce golf était à vingt lieues de nous, mais la transparence de l'air nous le montrait comme à nos pieds, et nous distinguions même deux navires à la voile, qui, suspendus entre le bleu du ciel et celui de la mer, et diminués par la distance, ressemblaient à deux cygnes planant dans notre horizon. Ce spectacle nous saisit tellement d'abord, que nous n'arrêtâmes nos regards sur aucun détail de la vallée; mais quand le premier éblouissement fut passé, et que notre œil put percer à travers la vapeur flottante du soir et des eaux, une scène d'une autre nature se déroula peu à peu devant nous.

A chaque détour du torrent, où l'écume laissait un peu de place à la terre, un couvent de moines maronites se dessinait, en pierres d'un brun sanguin, sur le gris du rocher, et sa fumée s'élevait dans les airs entre des cimes de peupliers et de cyprès. Autour des couvents, de petits champs, conquis sur le roc ou le torrent, semblaient cultivés comme les parterres les plus soignés de

nos maisons de campagne, et, çà et là, on apercevait ces maronites, vêtus de leur capuchon noir, qui rentraient du travail des champs, les uns avec la bêche sur l'épaule, les autres conduisant de petits troupeaux de poulains arabes, quelques-uns tenant le manche de la charrue et piquant leurs bœufs entre les mûriers. Plusieurs de ces demeures de prière et de travail étaient suspendues, avec leurs chapelles et leurs ermitages, sur les caps avancés des deux immenses chaines de montagnes; un certain nombre étaient creusées comme des grottes de bêtes fauves dans le rocher même; on n'apercevait que la porte surmontée d'une ogive vide où pendait la cloche et quelques petites terrasses taillées sous la voûte même du roc, où les moines vieux et infirmes venaient respirer l'air et voir un peu de soleil, partout où le pied de l'homme pouvait atteindre. Sur certains rebords des précipices, l'œil ne pouvait reconnaître aucun accès, mais là, même, un couvent, une solitude, un oratoire, un ermitage et quelques figures de solitaires circulant parmi les roches et les arbustes, travaillant, lisant ou priant. Un de ces couvents était une imprimerie arabe pour l'instruction du peuple maronite, et l'on voyait sur la terrasse une foule de moines allant et venant, et étendant sur des claies de roseaux les feuilles blanches du papier humide. Rien ne peut peindre, si ce n'est le pinceau, la multitude et le pittoresque de ces retraites; chaque pierre semblait avoir enfanté sa cellule, chaque grotte son ermite; chaque source avait son mouvement et sa vie, chaque arbre son solitaire sous son ombre; partout où l'œil tombait, il voyait la vallée, la montagne, les précipices, s'animer, pour ainsi dire, sous son regard, et une scène de vie, de prière, de contemplation, se détacher de ces masses éternelles ou s'y mêler pour les consacrer. Mais bientôt le soleil tomba, les travaux du jour cessèrent, et toutes les figures noires répandues dans la vallée rentrèrent dans les grottes ou dans les monastères. Les cloches sonnèrent de toutes parts l'heure du recueillement et des offices du soir; les unes avec la voix forte et vibrante des grands vents sur la mer, les autres avec les voix légères et argentines des oiseaux dans les champs de blé; celles-ci plaintives et lointaines comme des soupirs dans la nuit et dans le désert; toutes ces

cloches se répondaient des deux bords opposés de la vallée ; et les mille échos des grottes et des précipices se les renvoyait en murmures confus et répercutés, mêlés avec le mugissement du torrent des cèdres, et les mille chûtes sonores des sources et des cascades dont les deux flancs des monts sont sillonnés. Puis il se fit un moment de silence, et un nouveau bruit plus doux, plus mélancolique et plus grave remplit la vallée ; c'était le chant des psaumes, qui s'élevant à la fois de chaque monastère, de chaque église, de chaque oratoire, de chaque cellule de rochers, se mêlait, se confondait en montant jusqu'à nous comme un vaste murmure, et ressemblait à une seule plainte mélodieuse de la vallée toute entière qui venait de prendre une âme et une voix ; puis un nuage parfuma cet air que les anges auraient pu respirer ; nous restâmes muets et enchantés comme ces esprits célestes quand, planant pour la première fois sur le globe qu'ils croyaient désert, ils entendirent monter de ces mêmes bords la première prière des hommes ; nous comprîmes ce que c'était que la voix de l'homme pour vivifier la nature la plus morte, et ce que ce serait que la poésie à la fin des temps, quand, tous les sentiments du cœur humain éteints et absorbés dans un seul, la poésie ne serait plus ici-bas qu'une adoration et un hymne.

---

12 avril, 1833.

Descendu à Tripoli de Syrie avec le scheik et sa tribu ; je donne à son fils une pièce d'étoffe de soie pour faire un divan ; passé un jour pour parcourir les délicieux environs de Tripoli ; reparti pour Bayruth par le bord de la mer ; passé cinq jours à embarquer nos bagages sur le brick que j'ai affrété, *la Sophie* ; préparatifs faits pour une tournée en Egypte ; adieux à nos amis Francs et Arabes ; je donne plusieurs de mes chevaux ; j'en fais partir six des plus beaux sous la conduite d'un écuyer arabe et de trois de mes meilleurs saïs, pour qu'ils aillent en traversant la Syrie et la Caramanie, m'attendre le premier juillet au bord du golfe de Macri, vis-à-vis l'île de Rhodes dans l'Asie Mineure.—La mer est comme un miroir ; les

chaloupes, chargées de nos amis qui viennent nous accompagner jusqu'à bord, suivent la nôtre; nous mettons à la voile par un léger vent d'est; les côtes de Syrie bordées de leurs franges de sable, disparaissent avec les têtes de palmiers; les cîmes blanches du Liban nous suivent long-temps sur la mer; nous doublons, pendant la nuit, le cap Carmel; au point du jour, nous sommes à la hauteur de Saint-Jean-d'Acre, en face du golfe de Kaïpha; la mer est belle et les vagues sont sillonnées par une foule de dauphins qui bondissent autour du navire; tout a une apparence de fête et de joie dans la nature et sur les flots, autour de ce navire qui porte des cœurs-morts à toute joie et à toute sérénité.* Nous longeons les côtes abaissées de la Galilée; Jaffa brille comme un rocher de craie à l'horizon, sur une grève de sable blanc; nous nous y dirigeons; nous y relâchons quelques jours; ma femme et ceux de mes amis qui n'ont pu m'accompagner dans mon voyage à Jérusalem, ne veulent pas passer si près du tombeau sacré sans aller y porter quelques gémissements de plus. Le soir le vent fraichit, et nous jetons l'ancre à sept heures dans la rade orageuse de Jaffa; la mer est trop forte pour mettre un canot dehors; le lendemain nous débarquons tous; une caravane est préparée par les soins de MM. Damiani, mes anciens amis, agents de France à Jaffa; elle se met en marche à onze heures pour aller coucher à Ramla; je reste seul chez M. Damiani.

Cinq jours passés à errer seul dans les environs: les amis arabes que j'avais connu à Jaffa dans mes deux premiers passages, me conduisent dans les jardins qu'ils ont aux alentours de la ville; j'ai déjà décrit ces jardins: ce sont des forêts profondes d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de figuiers, arbres aussi grands que des noyers en France; le désert de Gaza entoure de toutes parts ces jardins; une famille de paysans arabes vit dans une cabane attenante; il y a une citerne ou un puits, quelques chameaux, des chèvres, des moutons, des colombes et des poules. Le sol est couvert d'orangers et de limons tombés des arbres; on dresse une tente au bord d'un des canaux d'irrigation qui arrosent le terrain

* A cause de la mort de sa fille.

semé de melons et de concombres ; on étend des tapis ; la tente est ouverte du côté de la mer pour recevoir la brise qui règne depuis dix heures du matin jusqu'au soir ; elle se parfume en passant sous les têtes d'orangers et apporte des nuages de fleurs d'orange. On voit de là les sommets des minarets de Jaffa, et les vaisseaux qui vont et viennent de l'Asie Mineure en Egypte. Je passe mes journées ainsi ; j'écris quelques vers sur la seule pensée qui m'occupe ; je voudrais rester ici : Jaffa isolé de l'univers entier, au bord du grand désert d'Egypte, dont le sable forme des dunes blanches autour de ces bois d'orangers, sous un ciel toujours pur et tiède, serait un séjour parfait pour un homme las de la vie, et qui ne désire qu'une place au soleil.—La caravane revient.

Je demande à Madame de Lamartine quelques détails sur Bethléem, sur les sites environnants que la peste m'a empêché de visiter à mon premier voyage. Elle me les donne et je les insère ici.

"Au sortir des jardins de Jaffa nous mîmes nos chevaux au galop à travers une immense plaine, alors couverte de chardons jaunes et violets. De temps en temps de grands troupeaux que chassait devant lui un cavalier arabe, armé d'une longue lance, comme dans les Marais Pontins, cherchaient une rare nourriture parmi les herbes que le soleil n'avait pas encore entièrement calcinées. Plus loin, à notre droite, et comme à l'entrée du désert d'El-Arish, quelques tas de boue, recouverts d'herbe sèche, sortaient de terre, comme des meules de foin jaunies par l'orage avant que le moissonneur ait pu les rentrer : c'était un village.

"En approchant nous vîmes des enfants nus sortir, comme des Lapons, de ces petits cônes renversés qui formaient leurs habitations ; quelques femmes, les cheveux pendants, couvertes à peine par une chemise bleu foncé, quittaient le feu qu'elles allumaient sur deux pierres pour préparer leur repas, et montaient au sommet de leur hutte, afin de nous voir défiler plus longtemps.

"Après quatre heures de marche nous arrivâmes à Ramla, où nous étions attendus par l'agent du consu-

lat sarde, qui avait la bonté de nous prêter sa maison; les femmes ne pouvant être logées au couvent latin. Dans la soirée nous visitâmes une ancienne tour, à un demi-quart de lieu de la ville, appelée la Tour des Quarante Martyrs, maintenant occupée par des derviches tourneurs.—C'était un vendredi, jour de cérémonie pour leur culte; nous y assistons.—Une vingtaine de derviches, vêtus d'une longue robe et d'un bonnet pointu de feutre blanc, étaient accroupis en cercle dans une enceinte entourée d'une petite balustrade; celui qui paraissait être le chef, figure vénérable à grande barbe blanche, était, par distinction, placé sur un coussin et dominait les autres. Un orchestre, composé d'un *nàhi* ou basson, d'une *sheuhubé*, sorte de clarinette, et de deux petits tambours réunis, appelés *nacariate*, jouait les airs les plus discordants à nos oreilles européennes. Les derviches se lèvent gravement un à un, passent devant le supérieur, le saluent, et commencent à tourner en cercle sur eux-mêmes, les bras étendus et les yeux élevés vers le ciel. Leur mouvement, d'abord lent, s'anime peu à peu, arrive à une rapidité extrême et finit par former comme un tourbillon où toute est confusion et éblouissement; tant que l'œil peut les suivre, leurs regards paraissent exprimer une grande exaltation, mais bientôt on ne distingue plus rien. Le temps que dura cette walse étrange, je ne saurais le dire, mais il me parut incroyablement long. · Peu à peu cependant le nombre des tourneurs diminuait; épuisés de fatigue, ils s'affaissaient l'un après l'autre et retombaient dans leur attitude première; les derniers semblaient mettre une grande persistance à tourner le plus long-temps possible, et j'éprouvais un sentiment pénible à voir les efforts que faisait un vieux derviche, haletant et chancelant à la fin de cette rude épreuve, pour ne céder qu'après tous les autres: pendant ce temps nos Arabes nous entretiennent de leurs superstitions; ils prétendent qu'un chrétien récitant continuellement le *credo*, forcerait le musulman à tourner sans fin par une impulsion irrésistible jusqu'à ce qu'il en mourût, qu'il y en avait beaucoup d'exemples, et qu'une fois les derviches ayant découvert celui qui employait ce sortilège, l'avaient forcé à réciter le *credo* à rebours, et avaient ainsi détruit le charme au moment où

le tourneur allait expirer ; et nous, nous faisons de tristes réflexions sur la faiblesse de la raison humaine qui cherche à tâtons, comme l'aveugle, sa route vers le ciel, et se trompe si souvent de chemin. Ces bizarres extravagances qui dégradent en quelque sorte l'esprit humain, avaient cependant un but digne de respect et un noble principe. C'était l'homme voulant honorer Dieu ; c'était l'imagination voulant s'exalter par le mouvement physique, et arriver, comme elle y arrive par l'opium, à cet étourdissement divin, à cet anéantissement complet du sentiment et du moi, qui lui permet de croire qu'elle s'est abimée dans l'unité infinie, et qu'elle communique avec Dieu !—C'était, peut-être, une imitation pieuse, dans l'origine, des mouvements des astres dansant devant le créateur ; c'était, peut-être, un effet de cette même inspiration enthousiaste et passionnée qui fit jadis danser David devant l'arche du Seigneur. Quelques-uns de nous faisaient comme la femme du roi-poète, et étaient tentés de se moquer des derviches. Ils leur semblaient insensés ! comme à des hommes qui ignoreraient le fond de notre culte pourraient paraître quelques observances monacales ; la mendicité de nos moines, les macérations de certains ordres ascétiques ; mais quelque absurde que soit, au premier coup-d'œil de la raison, une pratique religieuse, une raison plus profonde et plus haute y trouve toujours quelque chose à respecter : le motif qui l'inspire. Rien de ce qui touche à l'idée de Dieu n'est ridicule. C'est quelquefois atroce, souvent insensé, mais toujours sérieux. La conscience du derviche est en paix quand il a accompli sa valse pieuse, et il croit que ses pirouettes ont honoré la Divinité. Mais si nous ne le regardons pas comme ridicule, nous sommes quelquefois tentés de le prendre en pitié, et je ne sais si nous avons plus le droit de l'un que de l'autre. Nous-mêmes, où en serions-nous sans les enseignements du christianisme qui sont venus éclairer notre raison ? serait elle plus lumineuse que la sienne ? L'histoire est là pour répondre. On trouve un Platon, pour des milliers d'idolâtres.

" En sortant de la tour nous entrons dans les galeries d'un cloître ruiné, qui conduisent à une église souterraine ; nous descendons par plusieurs marches sous une

voûte surbaissée, que porte une belle colonnade. L'aspect d'une église souterraine m'a toujours paru d'un effet imposant et attendrissant à-la-fois. L'obscurité mystérieuse, la solitude de ces voûtes silencieuses reportent l'imagination aux premiers temps du culte, lorsque les chrétiens se retiraient dans des grottes profondes pour dérober leurs mystères aux yeux profanes, et se soustraire à la persécution. En Orient, la plupart de ces églises semblent bâties pour embellir ces asiles primitifs, et orner, de tout le luxe de l'architecture, ces humbles retraites où la foi s'était longtemps cachée, comme pour venger, par une éclatante réparation, les humiliations et les injures de la domination païenne; mais le temps des persécutions devait renaître pour les malheureux chrétiens, et le nom de ce monument, *Les Quarante Martyrs*, ferait croire qu'il a servi de refuge aux fidèles, sans pouvoir les protéger; et maintenant tout est en ruine; les nefs et les colonnades bâties par les empereurs, n'ont pas commandé plus de respect aux vainqueurs que les humbles grottes des premiers disciples de la croix; les voûtes servent d'écuries et les cloîtres de casernes.

"On voit encore quelques tombeaux du temps des croisés, mais la nuit nous empêcha de nous arrêter davantage: il fallait retourner à notre gîte et préparer notre caravane pour le lendemain. L'aga de Ramla nous donna escorte, et recommanda au *Cawass* en chef de ne pas me quitter un instant dans les défilés des montagnes où nous allions entrer, et de prendre mes ordres en tout. Le respect des musulmans pour les femmes européennes contraste singulièrement avec la dépendance dans laquelle ils tiennent les leurs. En effet, nous eûmes beaucoup à nous louer de l'extrême attention de ce janissaire et de sa politesse recherchée. Constamment occupé de la jument arabe que je montais, il semblait effrayé que je me hasardasse à la lancer, et ne comprenait pas que je pusse me tenir en équilibre dans les chemins escarpés que nous gravissions; il nous fut bien utile plus tard, lorsque nous rencontrâmes, précisément dans ces gorges, d'innombrables pélerins revenant de Jérusalem, qui nous barraient le passage; il les força à nous céder le sentier le moins impraticable

parmi les blocs de granit et les racines des arbustes qui bordaient le ravin et nous empêchaient de rouler dans le précipice ; sans son autorité, la longue file de la procession marchant toujours, si la queue venait à pousser en avant la tête de la colonne, elle nous aurait infailliblement culbutés.

"En quittant Ramla, la route continue à travers la plaine pendant deux lieues ; nous nous arrêtâmes au puits de Jacob ; mais n'ayant pas de cruche pour puiser, et l'eau étant très-basse, nous poursuivimes notre chemin. Tout ce pays conserve des traces si vivantes des temps bibliques, que l'on n'éprouve aucune surprise, aucune difficulté, à admettre les traditions qui donnent le nom de Jacob à un puits qui existe encore, et l'on s'attend à y voir le patriarche abreuver les troupeaux de Rachel, plutôt que de douter de son identité. Ce n'est que par la réflexion que l'on arrive à l'étonnement ou au doute lorsque les quatre mille ans écoulés et les diverses phases que l'humanité a subies, se présentent à l'imagination et viennent faire chanceler la foi ; du reste, dans une plaine où l'on ne trouve de l'eau que toutes les trois ou quatre heures, un puits, une source, a dû être un objet aussi important dans les siècles passés qu'aujourd'hui, et son nom a pu se conserver aussi religieusement que celui des tours de David, ou des citernes de Salomon. Nous entrons bientôt dans les montagnes de la Judée ; le chemin devient difficile ; tantôt le bord d'un précipice ne laisse aux chevaux que juste la place de leur pied ; tantôt des quartiers de roc roulés et entassés à travers le sentier, forment un rude escalier que des chevaux arabes sont seuls capables de franchir ; cependant, quelque pénible que soit ce chemin, il ne présente aucun danger comparable à celui qu'offre la route de Hamana.

"Au sommet de la première cime, nous nous retournons un instant pour jouir d'une vue magnifique, sur tout le pays que nous venons de parcourir jusqu'au rivage au-delà de Jaffa ; quoique tout fût calme autour de nous, l'horizon de la mer, rouge et chargé, annonçait à un œil expérimenté une tempête prochaine ; déjà des vagues menaçantes agitaient les vaisseaux dans la rade ; nous cherchons à distinguer le nôtre ; nous songeons à ceux qui sont restés à bord ; mes tristes prévisions n'étaient

pas chimériques ; le lendemain plusieurs bâtiments furent jetés sur cette côte dangereuse, et le nôtre, après avoir long-temps chassé sur son ancre, cassa son câble au milieu d'une rafale épouvantable. Après ce moment de halte, nous descendons le revers de la montagne pour en remonter d'autres encore, tantôt à travers des avalanches de pierres qui roulent sous les pieds de nos chevaux, tantôt sur le bord d'une étroite corniche. Les côtes, à droite et à gauche, sont quelquefois très-boisées ; le vert brillant des beaux buissons de l'arbuste à fraise et des *lauriers-thym* contraste avec le maigre feuillage des lentisques et des oliviers. Il ne manquait souvent que de l'eau pour rendre le paysage complet ; mais un spectacle d'une autre nature nous attendait. Une procession d'innombrables pélerins de toutes nations, revenant de Jérusalem, défilait, en face de nous, du sommet d'une montagne nue et aride, en serpentant jusque dans la gorge où nous nous trouvions. Rien ne pourra rendre l'effet pittoresque de cette scène, la diversité des couleurs, des costumes, des allures ; depuis le riche Arménien jusqu'au plus pauvre caloyer, tout contribuait à l'embellir. Après avoir admiré l'effet général, nous eûmes tout le loisir d'en examiner les détails, pendant deux heures que nous passâmes à nous croiser mutuellement ; tantôt c'était un patriarche grec, dans son beau costume, majestueusement assis sur une selle rouge et or, la bride de son cheval tenue par deux saïs, et suivi d'une foule à pied, cortège semblable à la marche triomphale d'un légat du pape au moyen-âge ; tantôt c'était une pauvre famille dont le père conduisait, avec le bâton de pélerin, un mulet surchargé de petits enfants ; l'aîné, assis sur le cou de l'animal, tenait une corde pour bride et un cierge pour étendard. D'autres enfants, entassés dans des paniers placés de chaque côté, mordillaient quelques restes de pain bénit ; la mère, pâle et exténuée, suivait avec peine, allaitant le plus jeune attaché contre son sein par une large ceinture ; ensuite venait une longue file de néophytes tenant chacun un énorme cierge pascal selon le rite grec, psalmodiant d'un ton nasal et monotone ; plus loin, des juifs à turbans rouges, à longues barbes noires, à l'œil pénétrant et sinistre, semblaient maudire intérieurement un culte qui les avait déshérités. Pourquoi se trouvaient-ils parmi cette

foule de chrétiens? Les uns avaient profité de la caravane pour visiter le tombeau de David, ou la vallée de Tibériade; d'autres avaient spéculé sur les gains à faire en fournissant des vivres à la multitude. De temps en temps, la foule à pied était interrompue par quelques chameaux chargés d'immenses ballots, et accompagnés de leurs moukres dans le costume arabe; veste et large pantalon brun brodé de bleu, le *cafié* jaune sur la tête; puis venaient des familles arméniennes; les femmes cachées toutes sous le grand voile blanc, voyageaient dans un *tactrewan*, sorte de cage portée sur deux mulets; les hommes en longues robes de couleur foncée, la tête couverte du grand *calpack* carré des habitants de Smyrne, conduisaient par la main leurs fils, dont l'aspect grave, réfléchi, calculateur, ne laisse rien percer de la légèreté de l'enfance;—des matelots grecs et des patrons de vaisseaux pirates, qui étaient venus des ports de l'Asie Mineure et de l'Archipel, chargés de pélerins, comme un négrier d'esclaves, juraient dans leur langue énergique, et pressaient la marche pour rembarquer au plus vite leur cargaison d'hommes. Un enfant malade était porté sur une litière entouré de ses parents qui pleuraient leur espérance déçue du miracle de la guérison subite qu'ils attendaient de leur pieux pélerinage.—Hélas! moi aussi je pleurais, j'avais espéré et prié comme eux: mais, plus malheureuse encore, je n'avais plus même l'incertitude sur l'étendue de mon malheur!..

"A la fin, venait une foule de malheureux Cophtes déguenillés, hommes, femmes et enfants, se traînant avec peine comme au sortir d'un hôpital. Toute cette troupe, brûlée par le soleil, haletant de soif, marchait, marchait toujours pour atteindre la caravane et ne pas rester délaissée dans les défilés des montagnes; je rougissais de me sentir à cheval, escortée de janissaires, accompagnée d'amis dévoués, qui m'épargnaient tout danger, toute peine, pendant qu'une foi si vive avait conduit des milliers d'individus à braver les fatigues, la maladie, les privations de tout genre. C'étaient là de vrais pélerins. Je n'étais que voyageuse.

"Entre cette première chaine de montagnes et les dernières montagnes qui dominent Jérusalem, se trouvent une jolie vallée et le village de Jérémie. Nous venions de passer devant l'ancienne église grecque, qui, comme tant

d'autres, est maintenant une étable, lorsque nous vîmes une cinquantaine d'Arabes, disposés en amphithéâtre sur le flanc de la colline, et accroupis sous de beaux oliviers. Au milieu du cercle, et sur une petite élévation dominant les autres, était le chef, le fameux Abougosh ; debout à ses côtés on voyait son frère et son fils couverts de leurs armes et tenant leurs pipes ; leurs chevaux, attachés aux arbres derrière eux complétaient le tableau. A l'arrivée de notre caravane, il envoya son fils parlementer avec notre drogman, qui marchait en tête. Ayant appris que l'escorte conduisait à Jérusalem la femme de l'émir franc qu'il avait connu il y avait six mois, il nous fit prier de nous arrêter et d'accepter le café. Nous nous gardâmes bien de refuser, et, ayant distribué à nos cawass et à nos moukres les provisions pour la halte, nous nous laissâmes conduire à une petite distance du groupe des Arabes. Là, notre dignité exigeait que nous nous arrêtassions, jusqu'à ce que, à leur tour, ils s'avançassent au-devant de nous. Abougosh se leva alors, et vint accoster M. de Parseval. Après nous avoir fait beaucoup de politesse et nous avoir offert le café, il me demanda une audience particulière. Je fis retirer mes gens à quatre pas, et, par l'entremise de mon interprète, j'appris qu'un de ses frères était prisonnier des Egyptiens, et que, croyant à M. de Lamartine une immense influence dans les conseils d'Ibrahim-Pacha, il me priait de solliciter son intervention en sa faveur, afin de lui faire rendre la liberté. Nous étions bien loin assurément d'avoir le crédit qu'il nous supposait, mais le hasard a voulu que je fusse à même de lui rendre service en faisant plaider sa cause auprès du commandant de l'armée égyptienne.

"En arrivant près de Jérusalem, la vue des murailles étaient interceptée par un grand campement de troupes d'Ibrahim-Pacha. Les sentinelles s'avancent, nous examinent, parlent à notre drogman, et nous ouvrent le passage à travers le camp. Nous nous trouvons bientôt en face de la tente du général. Les rideaux relevés nous le découvrent lui-même, étendu sur un divan de cachemire, entouré de ses officiers, les uns debout, les autres assis sur des tapis de Perse ; leurs vêtements de couleurs tranchantes, garnis de belles fourrures et brodés d'or, leurs armes étincelantes, les esclaves noirs qui leur présentaient

le café dans les *flujeans* d'argent, formaient pour nous une scène brillante et nouvelle. Autour des tentes, des saïs promenaient en lesse les plus beaux étalons arabes, pour laisser sécher l'écume sur leur poil luisant. D'autres, fixés par des entraves, hennissaient d'impatience, frappaient la terre, et lançaient des regards de feu sur un peloton de cavalerie prêt à partir. Les troupes égyptiennes, formées de jeunes conscrits mesquinement vêtus d'un habillement rouge tout étriqué, moitié européen, moitié oriental, contrastaient avec les Arabes couverts de larges draperies. Et cependant c'étaient ces Egyptiens petits, laids, mal bâtis, qui marchaient de conquête en conquête, et faisaient trembler le sultan jusqu'aux portes de Constantinople !

"Nous entrons dans la ville sainte par la porte de Bethléem tournant immédiatement à gauche pour gagner le quartier du couvent latin. Les femmes ne pouvant y être reçus, nous prenons possession d'une maison ordinairement inhabitée, mais qui sert aux étrangers lorsque le couvent des pères de Terre-Sainte est déjà plein. Nous étendons des matelas sur des banquettes disposées à cet effet, espérant nous reposer des émotions de la journée, et retrouver des forces pour en supporter de nouvelles et de plus palpitantes encore. Mais, assaillis par des milliers d'insectes, des moustiques, des puces, des punaises, qui depuis long-temps sans doute manquaient de pâture dans ces chambres désertes, ou, supposition plus fâcheuse encore, y avaient été laissés par quelques-uns de ces pélerins en haillons que nous avions rencontrés, tout sommeil devint impossible, et la nuit se passa à tâcher de s'en défendre en changeant continuellement de place ; aussi, un de nos compagnons de voyage, malgré nos exhortations à la patience, finit-il par aller chercher refuge dans le couvent même. Le procureur-général vint nous voir, et nous dit que, s'il avait été prévenu, il aurait fait disposer un meilleur logement pour nous recevoir, et promit de tout arranger pour le lendemain. Je me confonds en excuses, je l'assure que nous ne manquons de rien, et j'ai encore à rougir de notre susceptibilité, devant cet humble apôtre de la pauvreté et de l'abnégation.

"Le procureur-général était un Espagnol d'un esprit supérieur, doué d'une haute intelligence des hommes et

des choses. Pendant notre séjour à Jérusalem, j'eu occasion d'apprécier particulièrement sa bonté indulgente, son mérite, et l'utilité de son influence dans le couvent de Terre-Sainte ; mais à peine âgé de cinquante ans, sa carrière d'épreuves devait bientot finir ici-bas par le martyre, —au moment où peut-être il se flattait de jouir de quelque repos dans son pays natal. S'étant embarqué peu de temps après notre départ, pour retourner en Espagne, il fut massacré avec quinze autres religieux par des matelots grecs non loin des côtes de Cypre. Un enfant musulman, seul échappé au carnage, poursuivit et dénonça les assassins, qui furent arrêtés en Caramanie.

"Le lendemain, à l'aube du jour, nous commençâmes à visiter les lieux saints. Mais je dois m'arrêter ici, et taire les émotions intimes que ces lieux m'inspirèrent, parce que toutes me sont personnelles. Je ne parlerai pas non plus de l'aspect des rues de Jérusalem déjà décrites par mes compagnons de voyage. Je renfermai en moi toutes les impressions de mon âme, je n'avais nul besoin de les écrire, elles sont trop profondes pour qu'elles s'effacent jamais de mon souvenir ; s'il est des lieux dans le monde qui ont la douloureuse puissance d'éveiller tout ce qu'il y a de tristesse et de deuil dans le cœur humain, et de répondre à la douleur intérieure, par une douleur pour ainsi dire matérielle, ce sont ceux où j'étais. Chaque pas qu'on y fait retentit jusqu'au fond de l'âme, comme la voix des lamentations, et chaque regard tombe sur un monument de sainte tristesse qui absorbe nos tristesses individuelles dans ces misères ineffables de l'humanité, qui furent souffertes, expiées, et consacrées ici!

"Partis de Jérusalem à cinq heures du matin, afin d'arriver à Bethléem à l'heure à laquelle on dit la messe dans la grotte de la Nativité : un vieux religieux espagnol à grande barbe, couvert d'un machlah* rayé de larges bandes noires et blanches, et dont les pieds touchaient à terre, monté qu'il était sur un tout petit âne, marchait devant, et nous servait de guide. Quoique au mois d'avril, un vent glacial soufflait avec violence et menaçait de me renverser ainsi que mon cheval ; c'étaient les dernières rafales de la tempête sur la mer de Jaffa, qui

* Manteau bédouin.

arrivaient jusqu'à nous. La poussière qui tourbillonnait m'aveuglait ; j'abandonnai les rênes de ma jument à mon saïs arabe, et, rassemblant mon machlah autour de moi, je me concentrai dans les réflexions que faisaient naître la route que je parcourais, et les objets consacrés par la tradition. Mais ces objets sont trop connus, je ne m'arrêterai pas à les décrire ; l'olivier du prophète Elie,—la fontaine où l'étoile reparut aux mages,—le site de Rama d'où sortait la voix déchirante qui retentissait dans mon propre sein, tout excitait en moi des sensations trop intimes pour être rendues.

" Le couvent latin de Bethléem avait été fermé pendant onze mois par la peste, mais depuis quelque temps il n'y avait pas eu de victimes nouvelles, et lorsque nous nous présentâmes à la petite porte basse qui sert d'entrée au monastère, elle s'ouvrit pour nous ; après avoir passé un à un, en nous courbant sous l'étroite ouverture, notre premier mouvement fut celui de la surprise en nous trouvant dans une majestueuse église ; quarante-huit colonnes de marbre, chacune d'un seul bloc, rangées sur deux files de chaque côté, formaient cinq nefs, couronnées par une charpente massive de bois de cèdre ; mais on y cherchait en vain l'autel, ou la chaire ; tout était brisé, délabré, dépouillé, et une muraille grossièrement cimentée partageait ce beau vaisseau à la naissance de la croix, et cachait ainsi la partie réservée au culte, que les diverses communions chrétiennes se disputent encore. La nef appartient aux Latins, mais ne sert que de vestibule au couvent ; on a muré la grande porte, et la poterne basse par laquelle nous avions pénétré a été construite pour soustraire ces restes vénérés à la profanation des hordes d'Arabes brigands qui entraient à cheval jusqu'au pied de l'autel pour rançonner les religieux ; le père supérieur nous reçoit avec cordialité ;—sa figure douce, calme et heureuse, est aussi éloignée de l'austérité de l'anachorète que de la joviale insouciance dont on accuse les moines ; il nous questionne sur le pays que nous venons de parcourir, sur les troupes égyptiennes, campées si près d'eux. Onze mois de réclusion l'avaient rendu avide de nouvelles, et il fut tout-à-fait rassuré en apprenant qu'Ibrahim-Pacha accordait protection aux populations chrétiennes de la Syrie.

"Après quelques instants de repos, nous nous préparons à entendre la messe à la chapelle de la Crèche ; on allume une faible lanterne, et nous descendons, précédés des pères, jusqu'à un long labyrinthe de corridors souterrains qu'il faut parcourir pour arriver à la grotte sacrée. Ces souterrains sont peuplés de tombeaux et de souvenirs : ici le tombeau de saint Jérôme, là celui de sainte Paule, de sainte Eustochie, le Puits des Innocents ; mais rien ne peut arrêter notre attention dans ce moment ; la lumière éblouissante de trente à quarante lampes, sous une petite voûte au fond du passage, nous montre l'autel construit sur l'emplacement de la nativité, et deux pas plus bas, à droite, celui de la Crèche ; ces grottes naturelles sont en partie revêtues de marbre pour les soustraire à la piété indiscrète des pélerins qui en déchiraient les parois pour emporter des fragments ; mais on peut encore toucher le rocher nu, derrière les dalles de marbre dont on l'a recouvert, et le souterrain en général a conservé l'irrégularité de sa forme primitive ; les ornements n'ont point ici, comme dans quelques-uns des lieux saints, altéré la nature au point de faire naître des doutes sur l'identité des lieux ; ici ils ne servent qu'à préserver l'enceinte naturelle : aussi en passant sous ces voûtes et ces enfoncements dans le roc, l'on comprend sans peine qu'ils ont dû servir d'étables aux troupeaux que les bergers gardaient dans la plaine, couverte encore aujourd'hui de vertes prairies, s'étendant au loin sous la plate-forme de rocher que couronnent l'église et le couvent, comme une citadelle ; l'issue extérieure des souterrains qui communiquait avec la prairie a été fermée, mais quelques pas plus loin on peut visiter une autre caverne du même genre et qui devait avoir la même destination ; nous assistons à la messe.

"La disposition d'âme dans laquelle je me trouvais malheureusement me rend inhabile à exprimer ce que ces lieux et ces cérémonies doivent inspirer ; tout pour moi se résumait dans un profond et douloureux attendrissement. Une femme arabe, qui vint faire baptiser son nouveau-né sur l'autel de la Crèche, ajouta encore à mon émotion. Après la messe nous rentrons dans le couvent, non plus par le souterrain, mais par un escalier large et commode qui aboutit à la croix de l'église, derrière le mur de

séparation dont j'ai parlé; cet escalier appartenait autrefois également aux deux communions grecque et latine: maintenant les Grecs seuls en jouissent, et nous entendimes les plaintes énergiques des pères de Bethléem sur cette usurpation; ils voulaient nous charger de faire valoir leurs réclamations en Europe, et nous eûmes de la peine à leur persuader que, quoique Français, nous n'avions point d'autorité pour leur faire rendre justice.

"Les deux nefs latérales qui formaient la croix de l'ancienne église sont constituées en chapelles particulières; l'une appartient aux Arméniens, l'autre aux Latins. Au centre est le maître-autel placé immédiatement au-dessus de la grotte; le chœur en est séparé par une grille et un pan de boiserie dorée qui cache le sanctuaire des Grecs.

L'Eglise grecque en Orient est bien plus riche que l'Eglise romaine: chez ceux-ci tout est humble et modeste, chez ceux-là tout est brillant et fastueux: mais la rivalité qui naît de leur position respective produit une impression extrêmement pénible; on gémit de voir la chicane et la discorde dans les lieux qui ne devraient inspirer que la charité et l'amour.

"La construction primitive de l'église est attribuée à sainte Hélène, ainsi que la plupart des édifices chrétiens de la Palestine. On objecte, il est vrai, que parvenu déjà à un âge avancé lorsqu'elle visita la Syrie, elle n'a pu faire exécuter de si nombreux travaux; mais la pensée ne demande ni temps ni espace; il me semble que sa volonté créatrice et son zèle pieux ont pu présider à des monuments commencés par ses ordres, et terminés après sa mort. Nous rentrons dans le couvent; un excellent repas nous est offert dans le réfectoire par le bon père supérieur, que nous quittons avec regret, voulant profiter des heures qui nous restent pour visiter les alentours.—En descendant vers la plaine, on nous montre une grotte où la tradition veut que la Sainte-Vierge se soit retirée au moment de son départ pour l'Egypte. Sur quelques hauteurs qui dominent Bethléem on voit des restes de tours qui marquent différentes positions du camp des croisés, et qui portent les noms de ces héros. Nous les laissons à gauche, et nous descendons par des chemins rudes et pénibles.

" Après une heure de marche nous arrivons à une petite vallée étroite et encaissée, arrosée par un limpide ruisseau. C'est le jardin de Salomon, l'*hortus conclusus*, chanté dans le Cantique des cantiques ; effectivement, entre les cimes rocheuses des montagnes qui l'environnent de toutes parts, ce seul endroit offre des moyens de culture, et cette vallée est en tout temps un jardin délicieux cultivé avec le plus grand soin, et présentant, dans sa belle et humide verdure, le contraste le plus frappant avec l'aridité pierreuse de tout ce qui l'entoure. Elle peut avoir une demi-lieue de long. Nous suivons le cours serpentant du ruisseau ombragé de saules, tantôt longeant ses bords gazonnés, tantôt baignant les pieds de nos chevaux dans ses eaux transparents sur les cailloux polis du fond, quelquefois passant d'une rive à l'autre sur une planche de cèdre ; et nous arrivons sous des rochers qui ferment naturellement la vallée. Un paysan cultivateur s'offre à nous servir de guide pour les gravir, mais à condition que nous mettrons pied à terre, et donnerons nos montures à conduire à ses garçons, qui, par de longs détours, nous les ramèneront au sommet.

" Nous prenons à droite, et nous montons péniblement pendant une heure ; arrivées sur la hauteur, nous y trouvons les plus beaux restes d'antiquité que nous ayons encore vus : trois immenses citernes, creusées dans le roc vif et suivant le pente de la montagne, l'une au-dessus de l'autre, en terrasse. Les parois aussi nettes, les arêtes aussi vives que si elles venaient d'être terminées. Leurs bords, couverts de dalles comme un quai, résonnaient sous les pieds des chevaux. Ces beaux bassins remplis d'une eau diaphane, sur le sommet d'une montagne aride, étonnent et inspirent une haute idée de la puissance qui a conçu et exécuté un si vaste projet ; aussi sont-ils attribués à Salomon. Pendant que je les contemple, mes compagnons de voyage les mesurent et les trouvent chacun d'environ quatre cents pieds sur cent soixante-quinze : le premier est le plus long, le dernier le plus large ; il a deux cents pieds au moins d'ouverture ; ils vont en s'agrandissant jusqu'au sommet ; au-dessus de la plus élevée de ces citernes gigantesques, une petite source, cachée sous quelques touffes de verdure, est le *fons signatus* de la Bible, et alimente seule ces réservoirs qui se déversaient anciennement

ment dans des aqueducs conduisant l'eau jusqu'au temple à Jérusalem ; les restes de ces aqueducs se retrouvaient continuellement sur notre route. Non loin de là, d'anciens murs crénelés, probablement du temps des croisades, entourent une enceinte où la tradition suppose un palais habité par les femmes de Salomon : il n'en reste guère de vestiges, et l'emplacement, couvert de fumier et d'ordures, sert aujourd'hui de cour où se retirent la nuit les bergers et le bétail qui viennent séjourner sur les montagnes, dans la saison des pâturages, comme sur les Alpes, en Suisse. Nous retournâmes à Jérusalem par une ancienne route large et pavée, appelée la voie de Salomon, qui est bien plus courte et plus directe que celle que nous avions prise le matin ; elle ne passe point à Bethléem ; la nuit était fort avancée lorsque nous rentrâmes sous la voûte de la porte des Pélerins.

"Le 25 avril, après avoir visité une dernière fois le saint tombeau, nous demandâmes à l'ecclésiastique qui nous accompagnait de nous faire faire le tour extérieur de l'église, pour nous bien rendre compte des inégalités de terrain qui expliquent la réunion du tombeau et du calvaire dans le même monument. Ce circuit est difficile, parce que l'église est entourée de bâtiments qui obstruent les communications ; mais en traversant quelques cours et quelques maisons, nous parvînmes à nous satisfaire sur les points qui nous intéressaient.—Nous montâmes ensuite à cheval pour suivre les murs de la ville et visiter les tombeaux des rois.—Au nord de Jérusalem, en sortant par la porte de Damas, à environ une demi-lieue, on trouve une excavation dans le roc, formant une cour d'à peu près vingt pieds de profondeur, fermée de trois côtés par les parois du rocher taillées au ciseau, offrant l'aspect de murailles ornées de sculptures ciselées dans la pierre même, représentant des portes, des pilastres, des frises d'un très beau travail ; on peut présumer que l'exhaussement graduel du terrain a comblé de plusieurs pieds cette excavation, car l'ouverture qui existe à gauche pour entrer dans le sanctuaire est si basse, qu'on ne peut y pénétrer qu'en rampant. Nous parvînmes avec une extrême difficulté à nous y introduire, et à y allumer des torches. Des nuées de chauves-souris, réveillées par nôtre invasion, nous assaillirent, et

combattirent, pour ainsi dire, afin de maintenir leur territoire, et si notre retraite avait été facile, nous aurions, je crois, reculé devant elles. Peu à peu le calme se rétablit, et nous pûmes examiner ces chambres sépulcrales. Elles sont excavées et taillées dans le roc vif. Les angles sont aussi nets et les parois aussi lisses que si l'ouvrier les avait polis dans la carrière. Nous en visitâmes cinq, communiquant entre elles par des ouvertures auxquelles s'appliquaient, sans nul doute, quelques blocs de pierres taillées en forme de porte, qui gisaient à terre, et faisaient présumer que chaque chambre avait été fermée et scellée lorsque les niches pratiquées dans les parois pour recevoir les sarcophages ou les urnes cinéraires, étaient remplies. Quels étaient ou devaient être les habitants de ces demeures préparées à si grands frais? C'est encore une question douteuse; leur origine a été vivement contestée: l'intérieur, qui est simple et grandiose, peut remonter à la plus haute antiquité, rien n'y détermine une date. La sculpture extérieure semble d'un travail bien achevé et d'un goût bien pur pour être des temps reculés des rois de Judée. Mais depuis que j'ai vu Balbek, mes idées se sont bien modifiées sur la perfection où était arrivé l'art, avant les époques connues.

"Nous continuâmes notre promenade à travers quelques champs d'oliviers, et, redescendant dans la vallée de Josaphat, nous remontâmes au midi par les murs de Sion.—Le tombeau de David, le saint cénacle, et l'église arménienne qui possède la pierre scellée à l'entrée du saint sépulcre, nous déterminèrent à rentrer par cette porte, *Bab el Daoud*; mais lorsque nous voulûmes visiter le souterrain où la tradition place les os du roi prophète, les Turcs s'y opposèrent, et nous dirent que l'entrée en était absolument interdite; ils supposent que des richesses immenses ont été ensevelies dans ce caveau royal; que les étrangers en possèdent le secret, et viennent pour les découvrir et les dérober.

"Le saint cénacle est une grande salle voûtée, soutenue par des colonnes et noircie par le temps; si la vétusté est admise comme preuve, il porte les marques d'une antiquité reculée; situé sur le mont Sion, hors des murs de la ville d'alors, il serait fort possible que les disciples s'y

fussent retirés après la résurrection et qu'ils s'y trouvassent rassemblés à l'époque de la Pentecôte, ainsi que l'affirment les traditions populaires. Cependant, le sac de Jérusalem, sous Titus, ne laissa guère debout que les tours, et une partie des murailles ; mais les sites restaient ainsi suffisamment indiqués, et les premiers chrétiens durent mettre une grande importance à en perpétuer le souvenir par des constructions successives, sur les mêmes lieux, et souvent avec les débris des anciens monuments. Mais des détails sur Jérusalem ne seraient que des répétitions, et je quitte à regret un sujet vers lequel mes souvenirs me reportent sans cesse ; je ne dirai qu'un mot, tout-à-fait indépendant des souvenirs religieux, sur l'aspect de ce village des tombeaux (Siloa), qui m'est resté comme un tableau devant les yeux. Cette population entière d'Arabes sauvages, demeurant dans des caves et des grottes sépulcrales, offrirait à un peintre une scène des plus originales : qu'on se figure, dans la profonde vallée de Siloa, des cavernes présentant leurs ouvertures comme des bouches de fours, les uns sur les autres, disséminés sur le flanc d'un rocher, ou comme des sections irrégulières d'une ruche brisée ; et de ces caves sépulcrales des êtres vivants, des femmes, des enfants, sortant, comme des fantômes, de la demeure des morts.—Je ne sais si ce sujet a été traité, mais il me semble qu'il offre au pinceau, à la fois, tous les contrastes et toutes les harmonies.

" Le 26 avril nous jetons nos derniers regards sur Jérusalem,—et nous reprenons tristement le chemin de Jaffa.—En entrant dans la vallée de Jérémie, les sons d'une musique sauvage attirent notre attention : nous apercevons dans le lointain toute une tribu arabe défilant sur le flanc du coteau,—j'envoie le drogman en avant ;—il revient nous dire que tout ce monde est assemblé pour l'enterrement d'un chef, et que nous pouvons avancer sans crainte.—Il nous raconte ensuite que ce chef est mort soudainement la veille à la chasse, pour avoir respiré une plante vénéneuse ; mais le caractère connu des Arabes de Naplouse, dont ceux-ci portent le costume, nous fit penser qu'il était plutôt tombé victime de la jalousie de quelque chef rival.—Malgré leurs habitudes guerrières et leur air imposant, la crédulité de ces peuples

naïfs ressemble à la crédulité des enfants ; le récit de tout ce qui est merveilleux les charme et n'excite aucune défiance dans leur esprit. Un Arabe de nos amis, homme de beaucoup d'intelligence et de savoir, nous a souvent assuré, avec l'accent de la conviction, qu'un scheik du Liban possédait le secret des paroles magiques qui avaient été employés dans les temps primitifs pour remuer les blocs gigantesques de Balbek, mais qu'il était trop bon chrétien pour jamais s'en servir ou pour les divulguer.— Nous pressons le pas de nos chevaux et nous rejoignons bientôt la procession ; au centre était la bière portée sur un brancard, cachée sous de riches draperies, et surmontée du turban des Osmanlis ; des femmes arabes, nues jusqu'à la ceinture, leurs long cheveux noirs flottants sur les épaules, le sein meurtri, le bras en l'air, précédaient le corps, jetant des cris, chantant des chants lugubres, se tordant les mains et s'arrachant les cheveux ; des musiciens jouant du *tunble* et du *dahiéré** accompagnaient les voix d'un roulement continu et monotone.—A la tête de la procession marchait le frère du défunt : son cheval, couvert de belles peaux d'angora, orné de glands rouge et or qui se balançaient sur la tête et sur le poitrail, se cabrait parfois au son de cette musique discordante ; des prêtres en grand costume attendaient le cortège devant la porte d'un tombeau surmonté d'une coupole qui soutenait une colonnade à jour ; —vis-à-vis se trouvait l'église ruinée, dont le toit en terrasse était couvert de femmes drapées de longs voiles blancs, semblables aux prêtresses des sacrifices antiques, ou aux pleureuses des monuments de Memphis.—Lorsque le chef s'approcha du tombeau, il descendit de cheval et se jeta dans les bras du grand-prêtre avec de vives démonstrations de douleur ; celui-ci l'exhorta à se soumettre à la volonté de Dieu, et à se montrer digne de succéder à son frère dans le commandement de la tribu. Pendant ce temps le cortège arrive, dépose le corps, se range autour du petit temple, et les chants de mort résonnent plus pénétrants encore ; ces pantomimes lugubres, cette pompe funèbre, ces hymnes de désespoir exprimées dans une autre langue, avec d'autres rites, nous semblent

* Sorte de grosse caisse et de tambourin.

un souvenir vivant de ces lamentations dont Jérémie avait rempli cette même vallée, et dont le monde biblique est encore l'écho."

## DÉPART DE JAFFA.

Même date.

Nous nous embarquons par une mer déja forte dont les lames énormes arrivent comme des collines d'écume contre la passe des rochers ; on attend un moment derrière ces rochers que la vague soit passée, et on se lance à force de rames en pleine mer ; les lames reviennent et vous soulèvent comme un liège sur leur dos ; vous redescendez comme dans un abîme, on ne voit plus ni le vaisseau ni le rivage ; on remonte, on roule encore, l'écume nous couvre d'un voile de pluie ;—nous arrivons enfin aux flancs du navire, mais ses mouvements sont si forts qu'on n'ose s'approcher de peur d'être frappé par les vergues qui trempent dans les vagues ; on attend un intervalle de lames, une corde est lancée ; l'échelle est placée : nous sommes sur le pont. Le vent devient contraire ; nous restons sur deux ancres, exposés à chaque instant au naufrage si le mouvement énorme des vagues vient à les briser ; heures d'angoisses physiques et morales dans cet affreux roulis ; le soir et la nuit le vent siffle, comme dans des tuyaux aigus d'orgue, parmi les mâts et les cordages ; le navire bondit comme un bélier qui frapperait la terre de ses cornes, la proue plonge dans la mer et semble prête à s'y abîmer chaque fois que la vague arrive et soulève la poupe ; on entend les cris des matelots arabes de quelques autres navires qui ont amené les pauvres pélerins grecs à Jérusalem. Ces petits navires, chargés quelques-uns de deux ou trois cents femmes et enfants, essaient de mettre à la voile pour fuir la côte ; quelques-uns passent près de nous ; les femmes poussent des cris en nous tendant les mains ; les grandes lames les engloutissent et les remontent à une forte distance ; quelques-uns de ces navires réussissent à s'éloigner de la côte : deux sont jetés sur les brisants de la

rade du côté de Gaza ; nos ancres cèdent, nous sommes entraînés vers les rochers du port intérieur ; le capitaine en fait jeter une autre. Le vent se modère, il tourne un peu pour nous ; nous fuyons, par un ciel gris et brumeux, vers le golfe de Damiette ; nous perdons de vue toute terre ; la journée nous faisons bonne route ; la mer est douce, mais des signes précurseurs de tempête préoccupent le capitaine et le second ; elle éclate au tomber du jour ; le vent fraichit d'heure en heure, les vagues deviennent de plus en plus monteuses ; le navire crie et fatigue, tous les cordages sifflent et vibrent sous les coups de vent comme des fibres de métal ; ces sons aigus et plaintifs ressemblent aux lamentations des femmes grecques aux convois de leurs morts ; nous ne portons plus de voiles ; le vaisseau roule d'un abime à l'autre, et chaque fois qu'il tombe sur le flanc, ses mâts semblent s'écrouler dans la mer comme des arbres déracinés, et la vague écrasée sous le poids rejaillit et couvre le pont ; tout le monde, excepté l'équipage et moi, est descendu dans l'entre-pont ; on entend les gémissements des malades et le roulis des caisses et des meubles qui se heurtent dans les flancs du brick. Le brick lui-même, malgré ses fortes membrures et les pièces de bois énormes qui le traversent d'un bord à l'autre, craque, se froisse comme s'il allait s'entr'ouvrir. Les coups de mer sur la poupe, retentissent de moment en moment comme des coups de canon ; à deux heures du matin la tempête augmente encore ; je m'attache avec des cordes au grand mât, pour n'être pas emporté par la vague et ne pas rouler dans la mer, lorsque le pont incline presque perpendiculairement. Enveloppé dans mon manteau, je contemple ce spectacle sublime, je descends de temps en temps sous l'entre-pont pour rassurer ma femme couchée dans son hamac. Le second capitaine, au milieu de cette tourmente affreuse, ne quitte la manœuvre que pour passer d'une chambre à l'autre, et porter à chacun les secours que son état exige : homme de fer pour le péril et cœur de femme pour la pitié ; toute la nuit se passe ainsi. Le lever du soleil, dont on ne s'aperçoit qu'au jour blafard qui se répand sur les vagues et dans les nuages confondus, loin de diminuer la force du vent, semble l'accroître encore ; nous voyons venir, d'aussi loin que porte le regard, des

collines d'eau écumante derrière d'autres collines. Pendant qu'elles passent, le brick se torture dans tous les sens, écrasé par l'une, relevé par l'autre; lancé dans un sens par une lame, arrêté par une autre qui lui imprime de force une direction nouvelle, il se jette tantôt sur un flanc, tantôt sur l'autre; il plonge la proue en avant comme s'il allait s'engloutir; la mer qui court sur lui fond sur sa poupe et le traverse d'un bord à l'autre; de temps en temps il se relève; la mer écrasée par le vent semble n'avoir plus de vagues et n'être qu'un champ d'écumes tournoyantes: il y a comme des plaines, entre ces énormes collines d'eau, qui laissent reposer un instant les mâts; mais on rentre bientôt dans la région des hautes vagues; on roule de nouveau de précipice en précipice. Dans ces alternatives horribles, le jour s'écoule; le capitaine me consulte: les côtes d'Egypte sont basses, on peut y être jeté sans les avoir aperçues; les côtes de Syrie sont sans rade et sans port; il faut se résoudre à mettre en panne au milieu de cette mer, ou suivre le vent qui nous pousse vers Cypre. Là, nous aurions une rade et un asile, mais nous en sommes à plus de quatre-vingt lieues; je fais mettre la barre sur l'île de Cypre, le vent nous fait filer trois lieues à l'heure, mais la mer ne baisse pas. Quelques gouttes de bouillon froid soutiennent les forces de ma femme et de mes compagnons toujours couchés dans leurs hamacs. Je mange moi-même quelques morceaux de biscuit, et je fume avec le capitaine et le second, toujours dans la même attitude sur le pont, près de l'habitacle, les mains passées dans les cordages qui me soutiennent contre les coups de mer. La nuit vient, plus horrible encore; les nuages pèsent sur la mer, tout l'horizon se déchire d'éclairs, tout est feu autour de nous, la foudre semble jaillir de la crête des vagues confondues avec les nuées; elle tombe trois fois autour de nous; une fois, c'est au moment où le brick est jeté sur le flanc par une lame colossale; les vergues plongent, les mâts frappent la vague, l'écume qu'ils font jaillir sous le coup s'élance comme un manteau de feu déchiré dont le vent disperse les lambeaux semblables à des serpents de flamme; tout l'équipage jette un cri; nous semblons précipités dans un cratère de volcan; c'est l'effet de tempête le plus effrayant et le plus admirable que j'aie vu pendant cette longue nuit; neuf

heures de suite le tonnerre nous enveloppe ; à chaque minute, nous croyons voir nos mâts enflammés tomber sur nous et embraser le navire ; le matin le ciel est moins chargé, mais la mer ressemble à une lave bouillante ; le vent, qui tombe un peu et qui ne soutient plus le navire, rend le roulis plus lourd ; nous devons être à trente lieues de l'île de Cypre. A onze heures nous commençons à apercevoir une terre ; d'heure en heure elle blanchit davantage : c'est Limasol, un des ports de cette île ; nous faisons force de voiles pour nous trouver plus tôt sous ce vent ; en approchant, la mer diminue un peu, nous longeons les côtes à deux lieues de distance ; nous cherchons la rade de Larnaca où nous apercevons déjà les mâts d'un grand nombre de bâtiments qui y ont cherché comme nous un refuge, le vent furieux se ravive et nous y pousse en peu d'instants ; l'impulsion du navire est si forte que nous craignons de briser nos câbles en jetant l'ancre ; enfin l'ancre est tombée ; elle chasse quelques brasses et mord le fond. Nous sommes sur une mer encore clapoteuse, mais dont les vagues ne font que nous bercer sans péril ; je revois les mâts de pavillon des consuls européens de Cypre qui nous saluent, et la terrasse du consulat de France, où notre ami M. Bottu nous fait des signaux de reconnaissance ; tout le monde reste à bord ; ma femme ne pourrait revoir sans déchirements de cœur cette excellente et heureuse famille de M. Bottu, où elle avait, si heureuse alors elle-même, reçu l'hospitalité il y a quinze mois.

Je descends à terre avec le capitaine ; je reçois de M. et Madame Bottu, de MM. Perthier et Guillois, jeunes Français attachés à ce consulat, les marques touchantes de bienveillance et d'amitié que j'attendais d'eux ; je visite M. Mathéi, banquier grec auquel je suis recommandé ; nous envoyons des provisions de tout genre au brick ; M. Mathéi y joint des présents de vins de Cypre et de moutons de Syrie. Pendant que je parcours les environs de la ville avec M. Bottu, la tempête calmée, recommence ; on ne peut plus communiquer avec les vaisseaux en rade ; les vagues couvrent les quais et lancent leur écume jusqu'aux fenêtres des maisons ; soirée et nuit affreuse que je passe sur la terrasse ou à la fenêtre de ma chambre, au consulat de France, à regarder le brick où est ma femme, ballotté

dans la rade par des lames immenses, tremblant à chaque instant que les ancres ne chassent et ne jettent le navire sur les écueils avec tout ce qui me reste de mon bonheur en ce monde.

Le lendemain soir, la mer se calme enfin; nous regagnons le brick; nous passons trois heures en rade attendant des vents meilleurs, et visités sans cesse par M. Mathéi et par M. Bottu.

---

30 avril 1833.

Mis à la voile: vents variables; trois jours employés à doubler la pointe occidentale de l'île en courant des bordées sur la terre; vu le mont Olympe, et Paphos, et Amathonte; ravissant aspect des côtes et des montagnes de Cypre de ce côté; cette île serait la plus belle colonie de l'Asie Mineure; elle n'a plus que trente mille âmes, elle nourrirait et enrichirait des millions d'hommes; partout cultivable, partout féconde, boisée, arrosée, avec des rades et des ports naturels sur tous ses flancs; lacée entre la Syrie, la Caramanie, l'Archipel, l'Egypte, et les côtes de l'Europe; ce serait le jardin du monde.

3 mai 1833.

Le matin, aperçu les premières cimes de la Caramanie; mont Taurus dans le lointain; cimes dentelées et couvertes de neige comme les Alpes vues de Lyon; vents doux et variables; nuits splendides d'étoiles; entré de nuit dans le golfe de Satalie; aspect de ce golfe semblable à une mer intérieure: le vent tombe; le navire dort comme sur un lac; de quelque côté que le regard se porte, il tombe sur l'encadrement montagneux des baies; des plans de montagnes de toutes formes et de toutes hauteurs fuient les uns derrière les autres, laissant quelquefois entre leurs cimes inégales de hautes vallées où nage la lumière argentée de la lune; des vapeurs blanches se trainent sur leurs flancs, et leurs crêtes sont noyées dans des vagues d'un pourpre pâle; derrière s'élèvent les cimes anguleuses du Taurus avec ses dents de neige; quelques caps bas et boisés se prolongent de loin en loin dans la mer, et de petites îles, comme des vaisseaux à l'ancre, se détachent,

çà et là des rivages ; un profond silence règne sur la mer et sur la terre ; on n'entend que le bruit que font les dauphins en s'élançant de temps en temps du sein des flots pour bondir comme des chevreaux sur une pelouse ; les vagues unies et marbrées d'argent et d'or semblaient cannelées comme des colonnes ioniennes couchées à terre ; le brick n'éprouve pas la moindre oscillation ; à minuit s'élève une brise de terre qui nous fait sortir lentement du golfe de Satalie et raser les côtes de l'Asie Mineure jusqu'à la hauteur de Castelrozzo ; nous entrons dans tous les golfes ; nous touchons presque la terre ; les ruines de cette terre qui formait plusieurs royaumes, le Pont, la Cappadoce, la Bithynie, terre vide et solitaire maintenant, se dessinent sur les promontoires ; les vallées et les plaines sont couvertes de forêts, les Turcomans viennent y planter leurs tentes pendant l'hiver ; l'été tout est désert, excepté quelques points de la côte, comme Tarsous, Satalie, Castelrozzo et Marmorizza, dans le golfe de Macri.

---

Mai 1833.

Le courant qui règne le long de la Caramanie nous pousse vers la pointe de ce continent, et vers l'embouchure du golfe de Macri ; pendant la nuit nous courons des bordées pour nous rapprocher de l'île de Rhodes ; le capitaine, craignant le voisinage de la côte d'Asie par le vent d'ouest qui s'élève, nous relance en pleine mer ; nous nous réveillons, à peine en vue de Rhodes. Nous retrouvons non loin de nous notre brick de conserve, *l'Alceste ;* le calme nous empêche de nous en approcher pendant toute la journée ; le soir, vent frais qui nous pousse au fond du golfe de Marmorizza ; à minuit le vent de terre reprend ; nous rentrons au jour dans le port de Rhodes.

---

30 mai 1833.

Nous passons trois jours à parcourir les environs de Rhodes ; sites ravissants sur les flancs de la montagne qui

regarde l'Archipel. Après deux heures de marche le long de la grève, j'entre dans une vallée ombragée de beaux arbres, et arrosée d'un petit ruisseau ; en suivant les bords du ruisseau tracés par les lauriers-roses, j'arrive à un petit plateau qui forme le dernier gradin de la vallée. Il y a là une petite maison habitée par une pauvre famille grecque ; la maison, presque entièrement couverte par les branches des figuiers et des orangers, a, dans son jardin, les ruines d'un petit temple des Nymphes, une grotte et quelques colonnes et chapiteaux épars, à demi cachés par le lierre et les racines des arbustes ; au-dessus une pelouse de deux ou trois cents pas de large avec une source ; là croissent deux ou trois sycomores ; un des sycomores ombrage à lui seul toute la pelouse ; c'est l'arbre sacré de l'île ; les Turcs le respectent, et le malheureux paysan grec ayant voulu un jour en couper une branche, le pacha de Rhodes lui fit donner la bastonnade. Il n'est pas vrai que les Turcs dégradent la nature, ou les ouvrages de l'art ; ils laissent toutes choses comme elles sont ; leur seule manière de ruiner tout, est de ne rien améliorer. Au-dessus de la pelouse et des sycomores, les collines qui se dressent à pic portent des bois de sapins et ruissellent de petits torrents, qui creusent des ravins autour de leurs flancs ; puis les hautes montagnes de l'île dominent et ombragent les collines, la pelouse et la source. Des bords de la fontaine où je suis couché, je vois, à travers les rameaux des pins et des sycomores, la mer de l'Archipel d'Asie, qui ressemble à un lac semé d'îles, et les golfes profonds qui s'enfoncent entre les hautes et sombres montagnes de Macri, toutes couronnées de crénaux de neige ; je n'entends rien que le bruit de la source, du vent dans les feuilles, le vol d'un bulbul que ma présence alarme, et le chant plaintif de la paysanne grecque qui berce son enfant sur le toit de sa cabane.—Que ce lieu m'eût été beau il y a six mois !

Je rencontre dans un sentier des hautes montagnes de Rhodes un chef cypriote, vêtu à l'européenne, mais coiffé du bonnet grec, et portant une longue barbe blanche. Je le reconnais, il se nomme Thésée ; il est neveu du patriarche de Cypre ; il s'est distingué dans la guerre de l'indépendance. Revenu à Cypre après la pacification de la Morée, son nom, son esprit, son activité lui ont attaché

la population grecque de Cypre. A l'époque du soulèvement qui vient d'avoir lieu dans l'île, les paysans des montagnes se sont rangés sous ses ordres ; il a employé son influence à les calmer, et après avoir, de concert avec M. Bottu, le consul de France, obtenu le redressement de quelques griefs, il a dispersé sa troupe et s'est réfugié au consulat de France pour échapper à la vengeance des Turcs. Un bâtiment grec l'a jeté à Rhodes, où il n'est pas en sûreté ; je lui offre une place sur un de mes bricks ; il s'y réfugie ; je le transporterai à Constantinople, en Grèce ou en Europe, selon son désir. C'est un homme qui a joué constamment sa vie et sa fortune avec la destinée ; homme étincelant d'esprit et d'audace, parlant toutes les langues, connaissant tous les pays, d'une conversation intéressante et intarissable, aussi prompt à l'action qu'à la pensée ; un de ces hommes dont le mouvement est la nature, et qui s'élèvent, comme les oiseaux de tempête, avec le tourbillon des révolutions pour retomber avec elles. La nature jette peu d'âmes dans ce moule. Les hommes ainsi faits sont ordinairement malheureux ; on les craint, on les persécute ; ils seraient des instruments admirables si on savait les employer à leur œuvre. —J'envoie une barque à Marmorizza, porter un jeune grec, qui attendra là mes chevaux, et donnera ordre à mes saïs de venir me joindre à Constantinople. Nous nous décidons à aller par mer, en visitant les îles de la côte d'Asie et les bords du Continent.

Mis à la voile à minuit par un vent léger ;—doublé le cap Krio le soir du premier jour ; belle et douce navigation entre les îles de Piscopia, de Nisyra et l'île enchantée de Cos, patrie d'Esculape. Après Rhodes, Cos me semble l'île la plus riante et la plus gracieuse de cet archipel ; des villages charmants, ombragés de beaux platanes, bordent ses rives ; la ville est riante et élégamment bâtie. Le soir nous nous trouvons comme égarés, avec nos deux bricks, au milieu d'un dédale de petites îles inhabitées ; elles sont couvertes jusqu'aux flots, d'un tapis de hautes herbes ; il y a des canaux charmants entre elles, et presque toutes ont de petites anses où des navires pourraient jeter l'ancre ; que de séjours enchanteurs pour les hommes qui se plaignent de manquer de place en Europe ; c'est le climat et la fertilité de Rhodes et de Cos;

un immense continent est à deux lieues ; nous courons des bordées sans fin entre ce continent et ces îles ; nous voyons le soleil resplendir sur les grandes ruines des villes grecques et romaines de l'Asie Mineure. Le lendemain nous nous réveillons dans le boghaz étroit de Samos, entre cette île et celle d'Ikaria ; la haute montagne qui forme presque à elle seule l'île de Samos est sur nos têtes, couverte de rochers et de bois de sapins ; nous apercevons des femmes et des enfants au milieu de ces rochers. La population de Samos, soulevée en ce moment contre les Turcs, s'est réfugiée sur la montagne ; les hommes sont armés dans la ville et sur les côtes. Samos est une montagne du lac de Lucerne, éclairée par le ciel d'Asie ; elle touche presque par sa base au continent ; nous n'apercevons qu'un étroit canal qui l'en sépare. La tempête nous prend dans le golfe de Scala-Nova, non loin des ruines d'Ephèse ; nous entrons le matin dans le canal de Scio, et nous cherchons un asile dans la rade de Tschesmé, célèbre par la destruction de la flotte ottomane par Orloff. L'île ravissante de Scio s'étend comme une verte colline de l'autre côté d'un grand fleuve ; ses maisons blanches, ses villes, ses villages, groupés sur les croupes ombragées de ses côteaux, brillent entre les orangers et les pampres ; ce qui reste annonce une immense prospérité récente et une nombreuse population. Le régime turc, à la servitude près, n'avait pas pu étouffer le génie actif, industrieux, commerçant, cultivateur, des populations grecques de ces belles îles ; je ne connais rien en Europe qui présente l'aspect d'une plus grande richesse que Scio ; c'est un jardin de soixante lieues de tour.

Voyage d'un jour aux ruines et aux eaux minérales de Tschesmé.

La mer est calmée, nous mettons à la voile pour Smyrne ; journée de vent variable employée à suivre doucement la côte de Scio ; les bois descendent jusque dans la mer ; les golfes ont tous leurs villes fortifiées, avec leurs ports remplis de petits bâtiments ; la moindre anse a son village ; une foule innombrable de petites voiles rasent les rivages, portant des femmes et des filles grecques qui vont à leurs églises ; sur toutes les croupes, dans toutes les gorges de collines on voit blanchir une

église ou un village ; nous doublons la pointe de l'île, et nous trouvons un contre-vent qui nous pousse dans le golfe de Smyrne ; jusqu'à la nuit nous jouissons de l'aspect des belles forêts et des grands villages alpestres qui touchent la côte occidentale du golfe ; la nuit nous sommes en calme, non des îles de Vourla, où nous voyons briller les feux de la flotte française, mouillée là depuis six mois ; le matin nous apercevons Smyrne, adossée à une immense colline de cyprès au fond du golfe ; de hautes murailles crénelées couronnent la partie supérieure de la ville ; de belles campagnes boisées s'étendent sur la gauche jusqu'aux montagnes.—Là coule le fleuve Mélès ; le souvenir d'Homère plane pour moi sur tous les rivages de Smyrne ; je cherche des yeux cet arbre au bord du fleuve, inconnu alors, où la pauvre esclave déposa son fruit entre les roseaux ; cet enfant devait emporter un jour dans son éternelle gloire, et le nom du fleuve, et le continent, et les îles. Cette imagination, que le ciel donnait à la terre, devait réfléchir pour nous toute l'antiquité divine et humaine ; il naissait abandonné aux bords d'une fleuve, comme le Moïse de la poésie ; il vécut misérable et aveugle comme ces incarnations des Indes, qui traversaient le monde sous des habits de mendiants, et qu'on ne reconnaissait pour dieux qu'après leur passage. L'érudition moderne affecte de ne pas voir un homme, mais un type, dans Homère ; c'est un de ces cent mille paradoxes savants avec lesquels les hommes essaient de combattre l'évidence de leur instinct intime ; pour moi Homère est un seul homme, un homme qui a le même accent dans la voix, les mêmes larmes dans le cœur, les mêmes couleurs dans la parole ; admettre une race d'hommes homériques me paraît plus difficile que d'admettre une race de géants ; la nature ne jette pas ses prodiges par séries ; elle fait Homère, et défie les siècles de reproduire un si parfait ensemble de raison, de philosophie, de sensibilité et de génie.

Je descends à Smyrne pour parcourir la ville et les environs avec M. Salzani, banquier et négociant de Smyrne, homme aussi bienveillant qu'aimable et instruit ; pendant trois jours j'abuse de sa bonté ; nous revenons tous les jours coucher à bord de notre brick ; Smyrne ne répond en rien à ce que j'attends d'une ville d'Orient ;

c'est Marseille sur la côte de l'Asie Mineure; vaste et élégant comptoir où les consuls et les négociants européens mènent la vie de Paris et de Londres; la vue du golfe et de la ville est belle du haut des cyprès de la montagne; en redescendant, nous trouvons au bord du fleuve, que j'aime à prendre pour le Mélès, un site charmant, non loin d'une porte de la ville; c'est le pont des caravanes; le fleuve est un ruisseau limpide et dormant sous la voûte paisible des sycomores et des cyprès; on s'assied sur ses bords, et des Turcs nous apportent des pipes et du café; si ces flots ont entendu les premiers vagissements d'Homere, j'aime à les entendre doucement murmurer entre les racines des plantes; j'en porte à mes lèvres, j'en lave mon front brûlant; puisse renaitre, pour le monde d'Occident, l'homme qui doit faire le poème de son histoire, de ses rêves, et de son ciel! un poème pareil est le sépulcre des temps écoulés, où l'avenir vient vénérer les tradition mortes, et éterniser par son culte les grands actes et les grandes pensées de l'humanité; celui qui le construit grave son nom au pied de la statue qu'il élève à l'homme, et il vit dans toutes les images dont il a rempli le monde des idées.

---

15 mai.

Sorti à pleines voiles du golfe de Smyrne; arrivé à la hauteur de Vourla; en courant une bordée à l'embouchure du golfe, le brick touche sur une banc de sable par la maladresse du pilote grec: le vaisseau reçoit une secousse qui fait trembler les mats, et reste immobile à trois lieues des terres; la vague grossissante vient se briser sur ses flancs; nous montons tous sur le pont; c'est un moment d'anxiété calme et solennel que celui où tant de vies attendent leur arrêt du succès incertain des manœuvres qu'on tente; un silence complet règne; pas une marque de terreur; l'homme est grand dans les grandes circonstances! après quelques minutes d'efforts impuissants, le vent nous seconde et nous fait tourner sur notre quille; le brick se dégage et aucune voie d'eau ne se déclare; nous entrons en pleine mer, l'île de Mitylène à notre droite;—belle journée; nous approchons du canal

qui sépare l'île du continent; mais le vent faiblit; les nuages s'accumulent sur la pleine mer ; à la tombée de la nuit le vent s'échappe de ces nuages avec la foudre ; tempête furieuse : obscurité totale ; les deux bricks se font des signaux de reconnaissance, et cherchent la rade de Foglieri, l'antique Phocée, entre les rochers qui forment la pointe nord du golfe de Smyrne ; en deux heures la force du vent nous chasse de dix lieues le long de la côte ; à chaque instant le tonnerre tombe et siffle dans les flots ; le ciel, la mer et les rochers retentissants de la côte sont illuminés par des éclairs qui suppléent le jour, et nous montrent de temps en temps notre route ; les deux bricks se touchent presque, et nous tremblons de nous briser ; enfin une manœuvre, hardie en pleine nuit, nous fait prendre l'embouchure étroite de la rade de Phocée ; nous entendons mugir à droite et à gauche les vagues sur les rochers ; un faux coup de gouvernail nous y jeterait en lambeaux ; nous sommes tous muets sur le pont, attendant que notre sort s'éclaircisse ; nous ne voyons pas nos propres mâts, tant la nuit est sombre ; tout-à-coup nous sentons le brick qui glisse sur une surface immobile ; quelques lumières brillent autour de nous sur les contours du bassin où nous sommes heureusement entrés, et nous jetons l'ancre sans savoir où ; le vent rugit toute la nuit dans nos mâts et dans nos vergues comme s'il allait les emporter ; mais la mer est immobile.

Délicieux bassin de l'antique Phocée, d'une demi-lieue de tour, creusé comme un fort circulaire entre de gracieuses collines couvertes de maisons peintes en rouge, de chaumières sous les oliviers, de jardins, de vignes grimpantes et surtout de magnifiques champs de cyprès, au pied desquels blanchissent les tombes des cimetières turcs ;—descendus à terre ; visité les ruines de la ville qui enfanta Marseille. Reçus avec accueil et grâce dans deux maisons turques, et passé la journée dans leurs jardins d'orangers.—La mer se calme le troisième jour, et nous sortons à minuit du port naturel de Phocée.

---

17 mai, 1833

Nous avons suivi tout le jour le canal de Mitylène, où fut Lesbos. Souvenir poétique de la seule femme de l'an-

tiquité dont la voix ait eu la force de traverser les siècles. Il reste quelques vers de Sapho, mais ces vers suffisent pour constater un génie de premier ordre. Un fragment du bras ou du torse d'une statute de Phidias nous révèle la statue tout entière. Le cœur qui a laissé couler les stances de Sapho, devait être un abîme de passion et d'images.—L'île de Lesbos est plus belle encore à mes yeux que l'île de Scio. Les groupes de ses hautes et vertes montagnes crénelées de sapins, sont plus élevés et plus pittoresquement accouplés. La mer s'insinue plus profondément dans son large golfe intérieur; les groupes de ses collines qui pendent sur la mer et voient l'Asie de si près, sont plus solitaires, plus inaccessibles: au lieu de ces nombreux villages répandus dans les jardins de Scio, on ne voit que rarement la fumée d'une cabane grecque rouler entre les têtes des châtaigniers et des cyprès, et quelques bergers sur la pointe d'un rocher, gardant de grands troupeaux de chèvres blanches.—Le soir nous doublons, par un vent toujours favorable, l'extrémité nord de Mitylène, et nous apercevons à l'horizon devant nous, dans la brume rose de la mer, deux taches sombres, Lemnos et Ténédos.

---

Même date.

Il est minuit: la mer est calme comme une glace; le brick plane comme une ombre immobile sur sa surface resplendissante; Ténédos sort des flots à notre gauche, et nous cache la pleine mer; à notre droite, et tout près de nous, s'étend, comme une barre noirâtre, le rivage bas et dentelé de la plaine de Troie. La pleine lune qui se lève au sommet du mont Ida, taché de neige, répand une lumière sereine et douteuse sur les cimes de montagnes, sur les collines et sur la plaine; elle vient ensuite frapper la mer et la fait briller jusqu'à l'ombre de notre brick, comme une route splendide où les ombres n'osent glisser. Nous distinguons les *tumulus*, ou petits monticules coniques, que la tradition assigne comme les tombeaux de Patrocle et d'Hector. La lune large et rouge qui rase les ondulations des collines, ressemble au bouclier sanglant d'Achille; aucune lumière sur toute cette côte

qu'un feu lointain allumé par les bergers sur une croupe de l'Ida ; aucun bruit que le battement de la voile qui n'a point de vent, et que le branle du mât fait retentir de temps en temps contre la grande vergue ; tout semble mort comme le passé dans cette scène terne et muette. Penché sur les haubans du navire, je vois cette terre, ces montagnes, ces ruines, ces tombeaux, sortir, comme l'ombre évoquée d'un monde fini, apparaître du sein de la mer, avec ses formes vaporeuses et ses contours indécis, aux rayons dormants et silencieux de l'astre de la nuit, s'évanouir à mesure que la lune s'enfonce derrière les sommets d'autres montagnes ; c'est une belle page de plus du poëme homérique ; c'est la fin de toute histoire et de tout poème : des tombeaux inconnus, des ruines sans nom certain, une terre nue, sombre, éclairée confusément par des astres immortels ; — et de nouveaux spectateurs passant indifférents devant ces rivages et répétant pour la millième fois l'épitaphe de toute chose : Ci gisent un empire, une ville, un peuple, des héros ; Dieu seul est grand ! et la pensée qui le cherche et qui l'adore est seule impérissable.

Je n'éprouve nul désir d'aller visiter de plus près et de jour les restes douteux des ruines de Troie ; j'aime mieux cette apparition nocturne qui permet à la pensée de repeupler ces déserts et ne s'éclaire que du pâle flambeau de la lune et de la poésie d'Homère ; d'ailleurs, que m'importent Troie et ses dieux et ses héros ? cette page du monde héroïque est tournée pour jamais.

Le vent de terre commence à se lever, nous en profitons pour nous approcher toujours de plus en plus des Dardanelles. Déjà plusieurs grands navires, qui cherchent comme nous cette entrée difficile, s'approchent de nous ; leurs grands voiles grises comme les ailes d'oiseaux de nuit, glissent en silence entre notre brick et Ténédos ; je descends à l'entrepont et je m'endors.

— — ——

18 mai 1833.

Eveillé au jour ; j'entends le rapide sillage du vaisseau et les petites vagues du matin qui résonnent comme des chants d'oiseaux autour des flancs du brick ; j'ouvre le

sabord, et je vois, sur une chaine de collines basses et arrondies, les châteaux des Dardanelles avec leurs murailles blanches, leurs tours et leurs immenses embouchures de canons; le canal n'a guère qu'une lieue de large dans cet endroit: il serpente, comme un beau fleuve, entre la côte d'Asie et la côte d'Europe, parfaitement semblables. Les châteaux ferment cette mer, comme les deux battants d'une porte; mais dans l'état présent de la Turquie et de l'Europe, il est facile de forcer le passage par mer, ou de faire un débarquement et de prendre les forts à revers: le passage des Dardanelles n'est inexpugnable que gardé par les Russes.

Le courant rapide nous fait passer, comme la flèche, devant Gallipoli et les villages qui bordent le canal; nous voyons les îles de la mer de Marmara gronder devant nous; nous suivons la côte d'Europe pendant deux jours et deux nuits, contrariés par des vents du nord. Le matin nous apercevons les îles des princes au fond de la mer de Marmara, dans le golfe de Nicée, et à notre gauche le château des Sept-Tours et les sommités aériennes des innombrables minarets de Stamboul, qui passent, du front, les sept collines de Constantinople. Chaque bordée en approche, et nous en découvre de nouveaux. A cette première apparition de Constantinople, je n'éprouvai qu'une pénible émotion de surprise et de désenchantement. Quoi! ce sont là, disais-je en moi-même, ces mers, ces rivages, cette ville merveilleuse, pour lesquels les maîtres du monde abandonnèrent Rome et les côtes de Naples? C'est là cette capitale de l'univers, assise sur l'Europe et sur l'Asie; que toutes les nations conquérantes se disputèrent tour-à-tour comme le signe de la royauté du monde? C'est là cette ville que les peintres et les poètes imaginent comme la reine des cités, planant sur ses collines et sur sa double mer; enceinte de ses golfes, de ses tours, de ses montagnes, et renfermant tous les trésors de la nature et du luxe de l'Orient? C'est là ce que l'on compare au golfe de Naples, portant une ville blanchissante dans son sein creusé en vaste amphithéâtre? avec le Vésuve perdant sa croupe dorée dans des nuages de fumée et de pourpre, les forêts de Castellamare plongeant leurs noirs feuillages dans une mer bleue, et les îles de Procida et d'Ischia avec leurs cimes volcaniques et leurs flancs jaunis

de pampres et blanchis de villas, fermant la baie immense comme des môles gigantesques jetés par Dieu même à l'embouchure de ce port ? Je ne vois rein là à comparer à ce spectacle dont mes yeux sont toujours empreints ; je navigue, il est vrai, sur une belle et gracieuse mer, mais les bords sont plats ou s'élèvent en collines monotones et arrondies ; les neiges de l'Olympe de Thrace, qui blanchissent, il est vrai, à l'horizon, ne sont qu'un nuage blanc dans le ciel et ne solennisent pas d'assez près le paysage. Au fond du golfe je ne vois que les mêmes collines arrondies au même niveau, sans rochers, sans anses, sans échancrures, et Constantinople, que le pilote me montre du doigt, n'est qu'une ville blanche et circonscrite sur un grand mamelon de la côte d'Europe. Était-ce la peine de venir chercher un désenchantement si loin ? Je ne voulais plus regarder ; cependant les bordées sans fin du navire nous rapprochaient sensiblement : nous rasâmes le château des Sept-Tours, immense bloc de construction sévère et grise du moyen-âge, qui flanque sur la mer l'angle des murailles grecques de l'ancienne Bysance, et nous vînmes mouiller sous les maisons de Stamboul dans la mer de Marmara, au milieu d'une foule de navires et de barques retenus comme nous hors du port par la violence des vents du nord. Il était cinq heures du soir, le ciel était serein et le soleil éclatant ; je commençais à revenir de mon dédain pour Constantinople : les murs d'enceinte de cette partie de la ville pittoresquement bâtis de débris de murs antiques et surmontés de jardins, de kiosques et de maisonnettes de bois peintes en rouge, formaient le premier plan du tableau ; au-dessus, des terrasses de maisons sans nombre pyramidaient comme des gradins d'étage en étage, entrecoupées de têtes d'orangers et de flèches aiguës et noires de cyprès ; plus haut sept ou huit grandes mosquées couronnaient la colline, et, flanquées de leurs minarets sculptés à jour, de leurs colonnades moresques, portaient dans le ciel leurs dômes dorés, qu'enflammait la réverbération du soleil : les murs peints en azur tendre de ces mosquées, les couvertures de plomb des coupoles qui les entourent, leur donnaient l'apparence et le vernis transparent de monuments de porcelaine. Les cyprès séculaires accompagnaient ces dômes de leurs cimes immobiles et sombres ; et

les peintures de diverses teintes des maisons de la ville, faisaient briller la vaste colline de toutes les couleurs d'un jardin de fleurs ; aucun bruit ne sortait des rues ; aucune grille des innombrables fenêtres ne s'ouvrait ; aucun mouvement ne trahissait l'habitation d'une si grande multitude d'hommes : tout semblait endormi sous le soleil brûlant du jour ; le golfe seul, sillonné en tous sens de voiles de toutes formes et de toutes grandeurs, donnait signe de vie. Nous voyions à chaque instant déboucher de la Corne d'Or (ouverture du Bosphore), du vrai port de Constantinople, des vaisseaux à pleines voiles qui passaient à côté de nous en fuyant vers les Dardanelles ; mais nous ne pouvions apercevoir l'entrée du Bosphore, ni comprendre même sa position. Nous dînons sur le pont, en face de ce magique spectacle ; des caïques turcs viennent nous interroger et nous apporter des provisions et des vivres ; les bateliers nous disent qu'il n'y a presque plus de peste ; j'envoie mes lettres à la ville ; à sept heures, M. Truqui, consul général de Sardaigne, accompagné des officiers de sa légation, vient nous rendre visite et nous offrir l'hospitalité dans sa maison à Péra ; il n'y a aucune possibilité de trouver un logement dans la ville, récemment incendiée ; la cordialité obligeante et l'attrait que nous inspire, dès le premier abord, M. Truqui, nous engagent à accepter. Le vent contraire règnant toujours, les bricks ne peuvent lever l'ancre ce soir : nous couchons à bord.

---

## CONSTANTINOPLE.

20 mai 1833.

A cinq heures j'étais debout sur le pont ; le capitaine fait mettre un canot à la mer, j'y descends avec lui, et nous faisons voile vers l'embouchure du Bosphore en longeant les murs de Constantinople, que la mer vient laver ; après une demi-heure de navigation à travers une multitude de navires à l'ancre, nous touchons aux murs du sérail, qui font suite à ceux de la ville, et forment, à l'extrémité de la colline qui porte Stamboul, l'angle qui

sépare la mer de Marmara du canal du Bosphore et de la Corne d'Or, ou grande rade intérieure de Constantinople ; c'est là que Dieu et l'homme, la nature et l'art, ont placé ou créé de concert le point de vue le plus merveilleux que le regard humain puisse contempler sur la terre ; je jetai un cri involontaire, et j'oubliai pour jamais le golfe de Naples et tous ses enchantements ; comparer quelque chose à ce magnifique et gracieux ensemble, c'est injurier la création.

Les murailles qui supportent les terrasses circulaires des immenses jardins du grand sérail, étaient à quelques pas de nous à notre gauche, séparées de la mer par un étroit trottoir en dalles de pierres que le flot lave sans cesse, et où le courant perpétuel du Bosphore forme de petites vagues murmurantes et bleues comme les eaux du Rhône à Genève ; ces terrasses, qui s'élèvent en pentes insensibles jusqu'aux palais du sultan, dont on aperçoit les dômes dorés à travers les cimes gigantesques des platanes et des cyprès, sont elles-mêmes plantées de cyprès et de platanes énormes dont les troncs dominent les murs, et dont les rameaux, débordant des jardins, pendent sur la mer en nappes de feuillage et ombragent les caïques ; les rameurs s'arrêtaient de temps en temps à leur ombre ; de distance en distance, ces groupes d'arbres sont interrompus par des palais, des pavillons, des kiosques, des portes sculptées et dorées ouvrant sur la mer, ou des batteries de canons de cuivre et de bronze de formes bizarres et antiques ; les fenêtres grillées de ces palais maritimes, qui font partie du sérail, donnent sur les flots, et l'on voit, à travers les persiennes, étinceler les lustres et les dorures des plafonds des appartements ; à chaque pas aussi, d'élégantes fontaines moresques, incrustées dans les murs du sérail, tombent du haut des jardins, et murmurent dans des conques de marbre pour désaltérer les passants ; quelques soldats turcs sont couchés auprès de ces sources, et des chiens sans maîtres errent le long du quai ; quelques-uns sont couchées dans les embouchures de canons à énormes calibres. A mesure que le canot avançait le long de ces murailles, l'horizon devant nous s'élargissait, la côte d'Asie se rapprochait, et l'embouchure du Bosphore commençait à se tracer à l'œil, entre des collines de verdure sombre et des collines

opposées qui semblent peintes de toutes les nuances de l'arc-en-ciel : là nous nous reposâmes encore ; la côte riante d'Asie, éloignée de nous d'environ un mille, se dessinait à notre droite, toute découpée de larges et hautes collines, dont les cimes étaient de noires forêts à têtes aiguës ; les flancs des champs entourés de franges d'arbres, semés de maisons peintes en rouge ; et les bords, des ravins à pic tapissés de plantes vertes et de sycomores dont les branches trempent dans l'eau ; plus loin ces collines s'élevaient davantage, puis redescendaient en plages vertes et formaient un large cap avancé qui portait comme une grande ville ; c'était Scutari, avec ses grandes casernes blanches, semblables à un château royal, ses mosquées entourées de leurs minarets resplendissants, ses quais et ses anses bordés de maisons, de bazars, de caïques à l'ombre sous des treilles ou sous des platanes, et la sombre et profonde forêt de cyprès qui couvre la ville ; et à travers leurs rameaux, brillaient comme d'un éclat lugubre les innombrables monuments blancs des cimetières turcs ; au-delà de la pointe de Scutari, terminée pas un îlot qui porte une chapelle turque, et qu'on appelle *le Tombeau de la Jeune Fille*, le Bosphore, comme un fleuve encaissé, s'entr'ouvrait et semblait fuir entre des montagnes sombres dont les flancs de rochers, les angles sortants et rentrants, les ravins, les forêts, se répondaient des deux bords, et au pied desquelles on distinguait à perte de vue une suite non interrompue de villages, de flottes à l'ancre ou à la voile, de petits ports ombragés d'arbres, de maisons disséminées, et de vastes palais avec leurs jardins de roses sur la mer.

Quelques coups de rames nous portèrent en avant et au point précis de la Corne d'Or, où l'on jouit à-la-fois de la vue du Bosphore, de la mer de Marmara, et enfin de la vue entière du port ou plutôt de la mer intérieure de Constantinople ; là nous oubliâmes Marmara, la côte d'Asie et le Bosphore, pour contempler d'un seul regard le bassin même de la Corne d'Or et les sept villes suspendues sur les sept collines de Constantinople, convergeant toutes vers le bras de mer qui forme la ville unique et incomparable, à-la-fois ville, campagne, port, rive de fleuves, jardins, montagnes boisées, vallées profondes, océan de maisons, fourmilière de navires et de rues, lacs

tranquilles et solitudes enchantées, vue qu'aucun pinceau ne peut rendre que par détails, et où chaque coup de rame porte l'œil et l'âme à un aspect, à une impression, opposés.

Nous faisons voile vers les collines de Galata et de Péra ; le sérail s'éloignait de nous et grandissait en s'éloignant à mesure que l'œil embrassait davantage les vastes contours de ses murailles et la multitude de ses pentes, de ses arbres, de ses kiosques et de ses palais. Il aurait à lui seul de quoi asseoir une grande ville. Le port se creusait de plus en plus devant nous ; il circule comme un canal entre des flancs de montagnes recourbées, et se développe plus on avance. Ce port ne ressemble en rien à un port ; c'est plutôt un large fleuve comme la Tamise, enceint des deux côtés de collines chargées de villes et couvert sur l'une et l'autre rive d'une flotte interminable de vaisseaux groupés à l'ancre le long des maisons. Nous passions à travers cette multitude innombrable de bâtiments, les uns à l'ancre, les autres déjà à la voile, cinglant vers le Bosphore, vers la mer Noire ou vers la mer de Marmara ; bâtiments de toutes formes, de toutes grandeurs, de tous les pavillons, depuis la barque arabe, dont la proue s'élance et s'élève comme le bec des galères antiques, jusqu'au vaisseau à trois ponts avec ses murailles étincelantes de bronze. Des volées de caïques turcs, conduits par un ou deux rameurs en manches de soie, petites barques qui servent de voitures dans les rues maritimes de cette ville amphibie, circulaient entre ces grandes masses, se croisant, se heurtant sans se renverser, se coudoyant comme la foule dans les places publiques ; et des nuées d'albatros, pareils à de beaux pigeons blancs, se levaient de la mer à leur approche pour aller se poser plus loin et se faire bercer par la vague. Je n'essaierai pas de compter les vaisseaux, les navires, les bricks et les bâtiments, et barques qui dorment ou voguent dans les eaux du port de Constantinople, depuis l'embouchure du Bosphore et la pointe du sérail, jusqu'au faubourg d'Eyoub et aux délicieux vallons des eaux douces. La Tamise à Londres n'offre rien de comparable. Qu'il suffise de dire, qu'indépendamment de la flotte turque et des bâtiments de guerre européens à l'ancre dans le milieu du canal, les deux bords de la Corne d'Or en sont couverts sur deux ou

trois bâtiments de profondeur et sur une longueur d'une lieue environ des deux côtés. Nous ne fîmes qu'entrevoir ces files prolongées de proues regardant la mer, et notre regard alla se perdre, au fond du golfe qui se rétrécissait en s'enfonçant dans les terres, parmi une véritable forêt de mâts. Nous abordâmes au pied de la ville de Péra, non loin d'une superbe caserne de bombardiers dont les terrasses recouvertes étaient encombrées d'affûts et de canons. Une admirable fontaine moresque construite en forme de pagode indienne, et dont le marbre ciselé et peint d'éclatantes couleurs se découpait comme de la dentelle sur un fond de soie, verse ses eaux sur une petite place. La place était encombrée de ballots, de marchandises, de chevaux, de chiens sans maîtres, et de Turcs accroupis qui fumaient à l'ombre ; les bateliers des caïques étaient assis en grand nombre sur les margelles du quai, attendant leurs maîtres ou sollicitant les passants ; c'est une belle race d'hommes, dont le costume relève encore la beauté. Ils portent un caleçon blanc à plis aussi larges que ceux d'un jupon ; une ceinture de soie cramoisie le retient au milieu du corps ; ils ont la tête coiffée d'un petit bonnet grec en laine rouge, surmonté d'un gland de soie qui pend derrière la tête. Le cou et la poitrine nus ; une large chemise de soie écrue, à grandes manches pendantes, leur couvre les épaules et les bras. Leurs caïques sont d'étroits canots, de vingt à trente pieds de long sur deux ou trois de large, en bois de noyer vernissé et luisant comme de l'acajou. La proue de ces barques est aussi aiguë que le fer d'une lance et coupe la mer comme un couteau. La forme étroite de ces caïques les rend périlleuses et incommodes pour les Francs qui n'en ont pas l'habitude ; elles chavirent au moindre balancement qu'un pied maladroit leur imprime. Il faut être couché, comme les Turcs, au fond des caïques, et prendre garde que le poids du corps soit également partagé entre les deux côtés de la barque. Il y en a de différentes grandeurs, pouvant contenir depuis un jusqu'à quatre ou huit passagers ; mais toutes ont la même forme. On en compte par milliers dans les ports de Constantinople ; et indépendamment de celles qui, comme les fiacres, sont au service du public à toute heure, chaque particulier aisé de la ville en a une à son usage dont les

rameurs sont ses domestiques. Tout homme qui circule dans la ville pour ses affaires est obligé de traverser plusieurs fois la mer dans sa journée.

En sortant de cette petite place, nous entrâmes dans les rues sales et populeuses d'un bazar de Péra. Au costume près, elles présentent à peu près le même aspect que les environs des marchés de nos villes : des échoppes de bois où l'on fait frire des pâtisseries ou des viandes pour le peuple ; des boutiques de barbiers, de vendeurs de tabac, de marchands de légumes et de fruits ; une foule pressée et active dans les rues ; tous les costumes et toutes les langues de l'Orient se heurtant à l'œil et à l'oreille ; par-dessus tout cela, les aboiements des chiens nombreux qui remplissent les places et les bazars, et se disputent les restes qu'on jette aux portes. Nous entrâmes de là dans une longue rue, solitaire et étroite, qui monte par une pente escarpée au-dessus de la colline de Péra ; les fenêtres grillées ne laissent rien voir de l'intérieur des maisons turques, qui semblent pauvres et abandonnées ; de temps en temps la verte flèche d'un cyprès sorte d'une enceinte de murailles grises et ruinées, et s'élance immobile dans un ciel transparent. Des colombes blanches et bleues sont éparses sur les fenêtres et les toits des maisons, et remplissent les rues silencieuses de leurs mélancoliques roucoulements. Au sommet de ces rues, s'étend le quartier de Péra, habité par les Européens, les ambassadeurs et les consuls : c'est un quartier tout-à-fait semblable à une pauvre petite ville de nos provinces ; il y avait quelques beaux palais d'ambassadeurs jetés sur les terrasses en pente de Galata ; on n'en voit plus que les colonnes couchées à terre, les pans de murs noircis, et les jardins écroulés ; la flamme de l'incendie a tout dévoré. Péra n'a ni caractère, ni originalité, ni beauté ; on ne peut apercevoir de ses rues, ni la mer, ni les collines, ni les jardins de Constantinople ; il faut monter au sommet de ses toits pour jouir du magnifique coup-d'œil dont la nature et l'homme l'ont environné.

M. Truqui nous reçut comme ses enfants ; sa maison est vaste, élégante et admirablement située ; il l'a mise tout entière à notre disposition. Les ameublements les plus riches, la chère exquise de l'Europe, les soins les plus affectueux de l'amitié, la société la plus douce et la

plus aimable trouvée en lui et autour de lui, remplacèrent pour nous le tapis ou la natte du désert, le pilau de l'Arabe, l'âpreté et la rudesse de la vie maritime. A peine installé chez lui, je reçois une lettre de M. l'amiral Roussin, ambassadeur de France à Constantinople, qui a la bonté de nous offrir l'hospitalité à Thérapia. Ces marques touchantes d'intérêt et d'obligeance, reçues de compatriotes inconnus, à mille lieues de la patrie et dans l'isolement et le malheur, laissent une trace profonde dans le souvenir du voyageur.

---

21, 22 et 23 mai 1833.

Débarquement des deux bricks.—Repos, visites reçues des principaux négociants de Péra.—Jours passés dans le charme et l'intimité de M. Truqui et de sa société.—Courses dans Constantinople.—Vue générale de la ville.—Visite à l'ambassadeur à Thérapia.

---

23 mai 1838.

Quand on a quitté tout-à-coup la scène changeante, orageuse de la mer, la cabine obscure et mobile d'un brick, le roulis fatigant de la vague ; qu'on se sent le pied ferme sur une terre amie, entouré d'hommes, de livres, de toutes aisances de la vie ; qu'on a devant soi des campagnes, des bois à parcourir, toute l'existence terrestre à reprendre après une longue déshabitude, on sent un plaisir instinctif et tout physique, dont on ne peut se lasser ; une terre quelconque, même la plus sauvage, même la plus éloignée, est comme une patrie qu'on a retrouvée. J'ai éprouvé cela vingt fois en débarquant, même pour quelques heures, sur une côte inconnue et déserte ; un rocher qui vous garantit du vent ; un arbuste qui vous abrite de son tronc ou de son ombre ; un rayon de soleil qui chauffe le sable où vous êtes assis ; quelques lézards qui courent entre les pierres ; des insectes qui volent autour de vous ; un oiseau inquiet qui s'approche, et qui jette un cri d'alarme ; tout ce peu de choses pour un homme qui habite la terre, est

un monde tout entier pour le navigateur fatigué qui descend du flot. Mais le brick est là, qui se balance dans le golfe sur une mer houleuse, où il faudra remonter bientôt. Les matelots sont sur les vergues, occupés à sécher ou à raccommoder les grandes voiles déchirées ; le canot qui monte et disparait dans les ravines écumantes formées par les lames, va et vient sans cesse du navire au rivage ; il apporte des provisions à terre, ou de l'eau fraîche de l'aiguade au bâtiment ; ses mousses lavent leurs chemises de toiles peintes, et les suspendent aux lentisques du rivage ; le capitaine étudie le ciel, attend le vent qui va tourner, pour rappeler par un coup de canon les passagers à leur vie de misère, de ténèbres et de mouvement. Bien qu'on soit pressé d'arriver, on fait en secret des vœux pour que le vent contraire ne tombe pas si vite, pour que la nécessité vous laisse un jour encore savourer cette volupté intime qui attache l'homme à la terre. On fait amitié avec la côte, avec la petite lisière de gazon ou d'arbustes qui s'étend entre la mer et les rochers ; avec la fontaine cachée sous les racines d'un vieux chêne vert ; avec ces lichens, avec ces petites fleurs sauvages, que le vent secoue sans cesse entre les fentes des écueils, et qu'on ne reverra jamais. Quand le coup de canon du rappel part du navire ; quand le pavillon de signal se hisse au mât, et que la chaloupe se détache pour venir vous prendre, on pleurerait presque ce coin sans nom du monde, où l'on n'a fait qu'étendre quelques heures ses membres harassés. J'ai bien souvent éprouvé cet amour inné de l'homme pour un abri quelconque, solitaire, inconnu, sur un rivage désert.

Mais ici j'éprouve deux choses contraires, l'une douce, l'autre pénible. D'abord, ce plaisir que je viens de peindre, d'avoir le pied ferme sur le sol, un lit qui ne tombe plus, un plancher qui ne vous jette plus sans cesse d'un mur à l'autre, des pas à faire librement devant vous, de grandes fenêtres fermées ou ouvertes à volonté, sans crainte que l'écume s'y engouffre ; les délices d'entendre le vent jouer dans les rideaux, sans qu'il fasse pencher la maison, résonner les voiles, trembler les mâts, courir les matelots sur le pont, avec le bruit assourdissant de leurs pas. Bien plus, des communications aimables avec l'Europe, des voyageurs, des négociants, des journaux,

des livres, tout ce qui remet l'homme en communion d'idées et de vie avec l'homme; cette participation au mouvement général des choses et de la pensée, dont nous sommes depuis si long-temps privés. Et plus que tout cela encore, l'hospitalité chaude, attentive, heureuse, je dis plus, l'amitié de notre excellent hôte, M. Truqui, qui semble aussi heureux de nous entourer de ses soins, de ses prévenances, de tous les soulagements qu'il peut nous procurer, que nous sommes heureux de les recevoir nous-mêmes! Excellent homme! homme rare, dont je n'ai pas deux fois rencontré le pareil dans ma longue vie de voyageur! Sa mémoire me sera douce, tant que je me souviendrai de ces années de pélerinage, et ma pensée le suivra toujours sur ces côtes d'Asie ou d'Afrique, où sa fortune le condamne à finir ses jours.

---

Même date.

Mais quand on a savouré, à l'insu de soi-même, ces premières voluptés de retour à terre, on est tenté de regretter souvent l'incertitude et l'agitation perpétuelles de la vie d'un vaisseau. Au moins là, la pensée n'a pas le loisir de se replier sur elle-même, et de sonder les abimes de tristesse que la mort a creusés dans notre sein! La douleur est bien là toujours, mais elle est à chaque instant soulevée par quelque pensée qui empêche que son poids ne soit aussi écrasant; le bruit, le mouvement, qui se font autour de vous; l'aspect sans cesse changeant du pont du navire et de la mer; les vagues qui se gonflent ou s'aplanissent; le vent qui tourne, monte ou baisse; les voiles du navire qu'il faut orienter vingt fois par jour; le spectacle des manœuvres auxquelles il faut quelquefois s'employer soi-même dans le gros temps; les mille accidents d'une journée ou d'une nuit de tempête; le roulis, les voiles emportées, les meubles brisés qui roulent sous l'entrepont; les coups sourds, irréguliers de la mer contre les flancs fragiles de la cabane où vous essayez de dormir; les pas précipités des hommes de quart, qui courent d'un bord à l'autre sur votre tête; le cri plaintif des poulets, que l'écume inonde dans leurs cages attachées au pied du mât; les chants

des coqs, qui aperçoivent les premiers l'aurore, à la fin d'une nuit de ténèbres et de bourasques; le sifflement de la corde du loch, qu'on jette pour mesurer la route; l'aspect étrange, inconnu, bizarre, sauvage ou gracieux, d'une côte qu'on ne soupçonnait pas la veille, et qu'on longe au lever du jour en mesurant les hauteurs de ses villages, brillants comme des monceaux de neige entre des groupes de sapins; tout cela emporte plus ou moins à notre âme, soulage un peu le cœur, laisse évaporer de la douleur, assoupit le chagrin pendant que le voyage dure; toute cette douleur retombe de tout son poids sur l'âme, aussitôt qu'on a touché le rivage, et que le sommeil, dans un lit tranquille, a rendu l'homme à l'intensité de ses impressions. Le cœur, qui n'est plus distrait par rien du dehors, se retrouve en face de ses sentiments mutilés, de ses pensées désespérées, de son avenir emporté! On ne sait comment on supportera la vie ancienne, la vie monotone, la vie vide des villes et de la société. C'est ce que j'éprouve, au point de désirer maintenant une éternelle navigation, un voyage sans fin, avec toutes ses chances et ses distractions même les plus pénibles. Helas! c'est ce que je lis dans les yeux de ma femme, bien plus encore que dans mon cœur. La souffrance d'un homme n'est rien auprès de celle d'une femme, d'une mère; une femme vit et meurt d'une seule pensée, d'un seul sentiment; la vie, pour une femme, c'est une chose possédée; la mort, c'est une chose perdue! Un homme vit de tout, bien ou mal; Dieu ne le tue pas d'un seul coup.

---

24 mai 1833.

Je me suis entouré de journaux et de brochures venus d'Europe récemment et que l'obligeance des ambassadeurs de France et d'Autriche me prodigue. Après avoir lu tout le jour, je me confirme dans les idées que j'avais emportées d'Europe. Je vois que les faits marchent tout-à-fait dans le sens des prévisions politiques que l'analogie historique et philosophique permet d'assigner à la route des choses dans ce beau siècle. La France émue s'apaise; l'Europe inquiète, mais timide,

regarde avec jalousie et haine, mais n'ose empêcher ; elle sent par instinct, et cet instinct est prophétique, qu'elle perdrait peut-être l'équilibre en faisant un mouvement. Je n'ai jamais cru à la guerre par suite de la révolution de juillet ; il eût fallu que la France fût livrée à des conseils insensés pour attaquer ; et la France n'attaquant pas, l'Europe ne pouvait venir se jeter de gaîté de cœur dans un foyer révolutionnaire, où l'on se brûle, même en voulant l'étouffer. Le gouvernement de juillet aura bien mérité de la France et de l'Europe par ce seul fait d'avoir contenu l'ardeur impatiente et aveugle de l'esprit belliqueux en France, après les trois journées. L'Europe et la France étaient également perdues. Nous n'avions point d'armées, point d'esprit public, car il n'y en a point sans unanimité ; la guerre étrangère eût entraîné immédiatement la guerre civile au midi et à l'ouest de la France, la persécution et la spoliation partout. Le gouvernement n'eût pu tenir à Paris, sous l'élan révolutionnaire du centre pendant que des lambeaux d'armées improvisées par un patriotisme sans guide et sans frein auraient été se faire dévorer sur nos frontières de l'est, le midi jusqu'à Lyon aurait arboré le drapeau blanc, l'ouest jusqu'à la Loire eût reconstitué les guérillas vendéens ; les populations manufacturières de Lyon, Rouen, Paris, exaspérées par la misère où la cessation de travail les aurait plongées, auraient fait explosion au centre et débordé en masses indisciplinées sur Paris et les frontières ; se choisissant des chefs d'un jour, et leur imposant leurs caprices pour plans de campagne. La propriété, le commerce, l'industrie, le crédit tout eût péri à la fois ; il eût fallu de la violence pour des emprunts et des impôts. L'or caché, le crédit mort, le désespoir eût poussé à la résistance, à la spoliation, au meurtre et aux supplices populaires ; une fois entré dans la voie du sang, il n'y avait plus d'issue que l'anarchie, la dictature ou le démembrement. Mais tout cela aurait été compliqué encore des mouvements inattendus et spontanés de quelques parties de l'Europe : Espagne, Italie, Pologne, lisières du Rhin, Belgique, tout eût pris feu ensemble ou tour à tour ; l'Europe tout entière eût été entraînée dans une fluctuation d'insurrections, de compressions, qui auraient changé à chaque instant la

face des choses. Nous entrions, mal préparés, dans une autre Guerre de Trente Ans. Le génie de la civilisation ne l'a pas voulu. Ce qui devait être a été. On ne combattra qu'après s'être préparé au combat, après qu'on se sera reconnu, compté, passé en revue, rangé en ordre de bataille ; la lutte sera régulière et aura un résultat prévu et certain : ce ne sera plus un combat de nuit.

De loin on voit mieux les choses, parce que les détails n'obstruent pas le regard, et que les objets se présentent par grandes masses principales. Voilà pourquoi les prophètes et les oracles vivaient seuls et éloignés du monde ; c'étaient des sages étudiant les choses dans leur ensemble, et dont les petites passions du jour ne troublaient pas le jugement. Il faut qu'un homme politique s'éloigne souvent de la scène où se joue le drame de son temps, s'il veut le juger, et en prévoir le dénouement. Prédire est impossible, la prévision n'est qu'à Dieu ; mais prévoir est possible, la prévoyance est à l'homme.

Je me demande souvent où aboutira ce grand mouvement des esprits et des faits, qui, parti de France, remue le monde, et entraîne de gré ou de force toutes choses dans son tourbillon. Je ne suis pas de ceux qui ne voient dans ce mouvement que le mouvement même, c'est-à-dire, le tumulte et le désordre des idées ; qui croient le monde moral et politique dans ces convulsions finales qui précèdent la mort et la décomposition. Ceci est évidemment un mouvement double de décomposition et d'organisation à la fois ; l'esprit créateur travaille à mesure que l'esprit destructeur détruit ; une foi, en tout, remplace l'autre ; un forme se substitue à une autre forme ; partout où le passé s'écroule, l'avenir tout préparé paraît derrière les ruines ; la transition est lente et rude comme toute transition, où les passions et les intérêts des hommes ont à combattre en marchant ; où les classes sociales, où les nations diverses, marchent d'un pas inégal ; où quelques-uns veulent reculer obstinément pendant que la masse avance ; il y a confusion, poussière, ruines, obscurité par moments : mais, de temps en temps aussi, le vent soulève ce nuage de poudre qui cache la route et le but ; et ceux qui sont sur la hauteur distinguent la marche des colonnes, reconnaissent le terrain de l'avenir, et voient le jour à peine levé éclairer de vastes horizons. J'entends dire

sans cesse autour de moi, et même ici: "Les hommes n'ont plus de croyances; tout est livré à la raison individuelle; il n'y a plus de foi commune en rien, ni en religion, ni en politique, ni en sociabilité. Des croyances, une foi commune, c'est le ressort des nations; ce ressort brisé, tout se décompose; il n'y a qu'un moyen de sauver les peuples, c'est de leur rendre leurs croyances." Rendre des croyances, ressusciter des dogmes populaires morts dans la conscience des peuples; refaire ce que le temps a défait, c'est un mot insensé; c'est tenter de lutter contre la nature et contre l'esprit des choses; c'est marcher en sens inverse de la Providence, et des faits qui sont la trace de ses pas; on ne peut arriver à un but qu'en marchant dans le sens où Dieu conduit les évènements et les idées; le cours du temps ne remonte jamais; on peut se diriger et diriger le monde sur son courant indomptable; on ne peut ni s'arrêter, ni le faire rebrousser. Mais est-il donc vrai qu'il n'y ait plus ni lumière dans l'intelligence de l'homme, ni croyance commune dans l'esprit des peuples, ni foi intime et signifiante dans la conscience du genre humain? C'est un mot qu'on respecte sans l'avoir sondé; il n'a aucun sens. Si le monde n'avait plus ni idée commune, ni foi, ni croyance, le monde ne s'agiterait pas tant; rien ne produit rien, *mens agitat molem*. Il y a, au contraire, une immense conviction, une foi fanatique; une espérance confuse, mais indéfinie; un ardent amour; un symbole commun, quoique non encore rédigé, qui pousse, presse, remue, attire, condense, fait graviter ensemble toutes les intelligences, toutes les consciences, toutes les forces morales de cette époque; ces révolutions, ces secousses, ces chutes d'empire, ces mouvements répétés et gigantesques de tous ces membres de la vieille Europe; ces retentissements en Amérique et en Asie; cette impulsion irréfléchie et irrésistible qui imprime, en dépit des volontés individuelles, tant d'agitation et d'ensemble aux forces collectives, tout cela n'est pas un effet sans cause; tout cela a un sens, un sens profond et caché, mais un sens évident pour l'œil du philosophe. Ce sens, c'est précisément ce que vous vous plaignez d'avoir perdu, ce que vous niez dans le monde d'aujourd'hui; c'est une idée commune; c'est une conviction; c'est une loi sociale: c'est une vérité qui, entrée involontairement dans

tous les esprits, et même, à leur insu, dans l'esprit des masses, travaille à se produire dans les faits avec la force d'une vérité divine, c'est-à-dire, avec une force invincible ; cette foi, c'est la raison générale ; la parole est son organe ; la presse est son apôtre ; elle se répand sur le monde avec l'infaillibité et l'intensité d'une religion nouvelle ; elle veut refaire à son image les religions, les civilisations, les sociétés, les législations imparfaites, ou altérées par les erreurs et les ignorances des âges ténébreux qu'elles ont traversés ; elle veut reposer, en religion.—Dieu un et parfait pour dogme, la morale éternelle pour symbole, l'adoration et la charité pour culte ;—en politique, l'humanité au-dessus des nationalités ;—en législation, l'homme égal à l'homme, l'homme frère de l'homme, la société comme un fraternel échange de services et de devoirs réciproques, régularisés et garantis par la loi ; le christianisme législaté !

Elle le veut et elle le fait. Dites encore qu'il n'y a pas de croyances, qu'il n'y a pas de foi commune dans les hommes de ce temps-ci ! Depuis le christianisme, jamais si grand œuvre ne s'accomplit dans le monde avec de si faibles moyens. Une croix et une presse, voilà les deux instruments des deux plus grands mouvements civilisateurs du monde.

---

25 mai.

Ce soir, par un clair de lune splendide qui se réverbérait sur la mer de Marmara, et jusque sur les lignes violettes des neiges éternelles du mont Olympe, je me suis assis seul sous les cyprès de l'échelle des Morts : ces cyprès qui ombragent les innombrables tombeaux des musulmans, et qui descendent des hauteurs de Péra jusqu'aux bords de la mer, et sont entrecoupés de quelques sentiers plus ou moins rapides, qui montent du port de Constantinople à la mosquée des derviches tourneurs. Personne n'y passait à cette heure, et l'on se serait cru à cent lieues d'une grande ville, si les mille bruits du soir, apportés par le vent, n'étaient venus mourir dans les rameaux frémissants des cyprès. Tous ces bruits affaiblis déjà par l'heure avancée, chants de matelots sur les

navires, coups de rames des caïques dans les eaux, sons des instruments sauvages des Bulgares, tambours des casernes et des arsenaux, voix de femmes qui chantent pour endormir leurs enfants à leurs fenêtres grillées, longs murmures des rues populeuses et des bazars de Galata; de temps en temps le cri des muetzlins du haut des minarets, ou un coup de canon, signal de la retraite, qui partait de la flotte mouillée à l'entrée du Bosphore et venait, répercuté par les mosquées sonores et par les collines, s'engouffrer dans le bassin de la Corne d'Or, et retentir sous les saules paisibles des eaux douces d'Europe; tous ces bruits, dis-je, se fondaient par instant dans un seul bourdonnement sourd et indécis, et formaient comme une harmonieuse musique où les bruits humains, la respiration étouffée d'une grande ville qui s'endort, se mêlaient, sans qu'on pût les distinguer, avec les bruits de la nature, le retentissement lointain des vagues et les bouffées du vent qui courbait les cimes aiguës des cyprès. C'est une de ces impressions les plus infinies et les plus pesantes qu'une âme poétique puisse supporter. Tout s'y mêle, homme et Dieu, la nature et la société, l'agitation intérieure et le repos mélancolique de la pensée. On ne sait si on participe davantage de ce grand mouvement d'êtres animés qui jouissent ou qui souffrent dans ce tumulte de voix qui s'élèvent, ou de cette paix nocturne des éléments qui murmurent aussi et enlèvent l'âme au-dessus des empires dans la sympathie de la nature et de Dieu.

Le sérail, vaste presqu'île, noire de ses platanes et de ses cyprès, s'avançait comme un cap de forêts entre les deux mers, sous mes yeux. La lune blanchissait les nombreux kiosques, et les vieilles murailles du palais d'Amurath sortaient, comme un rocher, du vert obscur des platanes.

La place de l'Atmeïdan, qui se dessine d'ici en noir derrière les murs blancs du sérail, fut témoin du plus grand acte du règne de ce prince, l'extinction de la race des janissaires. Cette mesure, qui pouvait seul rajeunir et revivifier l'empire, n'a rien produit qu'une des scènes les plus sanglantes et les plus lugubres qu'aucun empire ait dans ses annales. Elle est encore écrite sur tous les monuments de l'Atmeïdan, en ruines, et en traces de boulets et d'incendie. Mahmoud la prépara en profond

politique, et l'exécuta en héros ; un accident détermina la dernière révolte.

Un officier égyptien frappa un soldat turc ; les janissaires renversent leurs marmites ; le sultan instruit, et prêt à tout, était avec ses principaux conseillers dans un de ses jardins à Beschiktasch, sur le Bosphore. Il accourt au sérail, prend l'étendard sacré de Mahomet ; le mufhti et les ulémas, réunis autour de l'étendard sacré, prononcent l'abolition des janissaires ; les troupes régulières et les fidèles musulmans s'arment et se rassemblent à la voix du sultan ; lui-même s'avance à cheval à la tête des troupes du sérail ; les janissaires réunis sur l'Atmeïdan le respectent ; il traverse plusieurs fois leur foule mutinée, seul, à cheval, risquant mille morts, mais animé de ce courage surnaturel qu'inspire une résolution décisive. Ce jour-là doit être le dernier de sa vie, ou le premier de son affranchissement et de sa puissance. Les janissaires, sourds à sa voix, se refusent à reprendre leurs agas ; ils accourent de tous les points de la capitale, au nombre de quarante mille hommes. Les troupes fidèles du sultan, les canonniers et les bostangis occupent les débouchés des rues voisines de l'Hippodrome ; le sultan ordonne le feu, les canonniers hésitent ; un officier déterminé, Kara-Djehennem, court à un des canons, tire son pistolet sur l'amorce de la pièce, et couche à terre sous la mitraille des premiers groupes des janissaires. Les janissaires reculent ; le canon laboure en tout sens la place ; l'incendie dévore les casernes ; prisonniers dans cet étroit espace, des milliers d'hommes périssent sous les pans de murs écroulés, sous la mitraille et dans les flammes ; l'exécution commence, et ne s'arrête qu'au dernier des janissaires. Cent vingt mille hommes, dans la capitale seulement, enrôlés dans ce corps, sont la proie de la fureur du peuple et du sultan. Les eaux du Bosphore roulent leurs cadavres à la mer de Marmara ; le reste est relégué dans l'Asie Mineure, et périt en route : l'empire est délivré. Le sultan plus absolu qu'aucun prince ne le fut jamais, n'a plus que des esclaves obéissants ; il peut à son gré régénérer l'empire ; mais il est trop tard ; son génie n'est pas à la hauteur de son courage ; l'heure de la décadence de l'empire ottoman a sonné ; il ressemble à l'empire grec : Constantinople attend de nouveaux arrêts du

destin. Je vois d'ici la flotte russe, comme le camp flottant de Mahomet II, presser de jour en jour davantage la ville et le port ; j'aperçois les feux des bivouacs des Kalmouks sur les collines de l'Asie. Les Grecs reviennent sous le nom et sous le costume des Russes, et la Providence sait le jour où un dernier assaut, donné par eux aux murs de Constantinople, qui est aujourd'hui tout l'empire, couvrira de feu, de fumée et de ruines, cette ville resplendissante, qui dort sous mes yeux son dernier sommeil.

Le plus beau point de vue de Constantinople est au-dessus de notre appartement, du haut d'un belvédère bâti par M. Truqui, sur le toit en terrasse de sa maison. Ce belvédère domine le groupe entier des collines de Péra, de Galata et des coteaux qui environnent le port du côté des eaux douces. C'est le vol de l'aigle au-dessus de Constantinople et de la mer. L'Europe, l'Asie, l'entrée du Bosphore et la mer de Marmara sont sous le regard à la fois. La ville est à vos pieds. Si l'on n'avait qu'un coup-d'œil à donner sur la terre, c'est de là qu'il faut la contempler. Je ne puis comprendre chaque fois que j'y monte, et j'y monte plusieurs fois par jour, et j'y passe les soirées entières ; je ne puis comprendre comment, de tant de voyageurs qui ont visité Constantinople, si peu ont senti l'éblouissement que cette scène donne à mes yeux et à mon âme, comment aucun ne l'a décrite. Serait-ce que la parole n'a ni espace, ni horizon, ni couleurs, et que le seul langage de l'œil c'est la peinture? Mais la peinture elle-même n'a rien rendu de tout ceci. Des lignes mortes, des scènes tronquées, des couleurs sans vie. Mais l'innombrable gradation et variété de ces teintes selon le ciel et l'heure, mais l'ensemble harmonieux et la colossale grandeur de ces lignes, mais les mouvements, les fuites, les enlacements de ces divers horizons, mais le mouvement de ces voiles sur les trois mers, mais le murmure de vie de ces populations entre ces rivages, mais ces coups de canon qui tonnent et montent des vaisseaux, ces pavillons qui glissent ou s'élèvent du haut des mâts, la foule des caïques, la réverbération vaporeuse des dômes, des mosquées, des flèches, des minarets dans la mer : tout cela, où est il? Essayons encore.

Les collines de Galata, de Péra et trois ou quatre au-

tres collines glissent de mes pieds à la mer, couvertes de villes de différentes couleurs ; les unes ont leurs maisons peintes en rouge de sang, les autres en noir avec une foule de coupoles bleues qui entrecoupent ces sombres teintes ; entre chaque coupole s'élancent des groupes de verdure formés par les platanes, les figuiers, les cyprès des petits jardins attenant à chaque maison. De grands espaces vides, entre les maisons, sont des champs cultivés et des jardins où l'on aperçoit les femmes turques, couvertes de leurs voiles noirs, et jouant avec leurs enfants et leurs esclaves à l'ombre des arbres ; des nuées de tourterelles et des pigeons blancs nagent dans l'air bleu au-dessus de ces jardins et de ces toits, et se détachent, comme des fleurs blanches balancées par le vent, du bleu de la mer qui fait le fond de l'horizon.—On distingue les rues qui serpentent en descendant vers la mer comme des ravines, et plus bas, le mouvement de la population dans les bazars, qu'enveloppe un voile de fumée légère et transparente ; ces villes ou ces quartiers de ville sont séparés les uns des autres par des promontoires de verdure couronnés de palais de bois peints et de kiosques de toutes les nuances, ou par des gorges profondes où le regard se perd entre les racines des côteaux, et d'où l'on voit s'élever seulement les têtes des cyprès et les flèches aiguës et brillantes des minarets ; arrivé à la mer, l'œil s'égare sur sa surface bleue au milieu d'un dédale de bâtiments à l'ancre ou à la voile : les caïques, comme des oiseaux d'eau qui nagent tantôt en groupe, tantôt isolément, sur le canal, se croisent en tout sens, allant de l'Europe à l'Asie, ou de Péra à la pointe du sérail. Quelques grands vaisseaux de guerre passent à pleines voiles, débouchent du Bosphore, saluent le sérail de leurs bordées, dont la fumée les enveloppe un instant comme des ailes grises, puis en sortent resplendissants de la blancheur de leur toile, et doublent, en paraissant les toucher, les hauts cyprès et les larges platanes du jardin du Grand-Seigneur, pour entrer dans la mer de Marmara. D'autres bâtiments de guerre, c'est la flotte entière du sultan, sont mouillés au nombre de trente ou quarante à l'entrée du Bosphore : leurs masses immenses jettent une ombre sur les eaux du côté de terre : on n'en aperçoit en entier que cinq ou six ; la colline et les arbres cachent une partie des autres dont

les flancs élevés, les mâts et les vergues, qui semblent entrelacés avec les cyprès, forment une avenue circulaire qui fuit vers le fond du Bosphore. Là les montagnes de la côte opposée ou de la rive d'Asie forment le fond du tableau : elles s'élèvent plus hautes et plus vertes que celles de la rive d'Europe ; des forêts épaisses les couronnent et glissent dans les gorges qui les échancrent ; leurs croupes, cultivées en jardins, portent des kiosques solitaires, des galeries, des villages, de petites mosquées toutes cernées de rideaux de grands arbres ; leurs anses sont pleines de bâtiments mouillés, de caïques à rames, de petites barques à voiles ; la grande ville de Scutari s'étend à leurs pieds sur une large marge, dominée par leurs cimes ombragées, et enceinte de sa noire forêt de cyprès. Une file non interrompue de caïques et de barques chargées de soldats asiatiques, de chevaux ou de Grecs cultivateurs apportant leurs légumes à Constantinople, règne entre Scutari et Galata, et s'ouvre sans cesse pour donner passage à une file de grands navires qui débouchent de la mer de Marmara.

En revenant à la côte d'Europe, mais de l'autre côté du canal de la Corne d'Or, le premier objet que l'œil rencontre après avoir franchi le bassin bleu du canal, c'est la pointe du sérail : c'est le site le plus majestueux, le plus varié, le plus magnifique et le plus sauvage à la fois que le regard d'un peintre puisse chercher. La pointe du sérail s'avance comme un promontoire ou comme un cap aplati entre ces trois mers, en face de l'Asie ; ce promontoire, à partir de la porte du sérail, sur la mer de Marmara, en finissant au grand kiosque du sultan, vis-à-vis l'échelle de Péra, peut avoir trois quarts de lieue de circonférence ; — c'est un triangle dont la base est le palais ou le sérail lui-même, dont la pointe plonge dans la mer, dont le côté le plus étendu donne sur le port intérieur ou canal de Constantinople ; du point où je suis, on le domine en entier ; c'est une forêt d'arbres gigantesques dont les troncs sortent, comme des colonnes, des murs et des terrasses de l'enceinte, et étendent leurs rameaux sur les kiosques, sur les batteries et les vaisseaux de la mer ; ces forêts, d'un vert sombre et vernissé, sont entrecoupées de pelouses vertes, de parterres de fleurs, de balustrades, de gradins de marbre, de coupoles d'or ou de plomb,

de minarets aussi minces que les mâts de vaisseaux, et des larges dômes des palais, des mosquées et des kiosques qui entourent ces jardins ; vue à peu près semblable à celle qu'offrent les terrasses, les pentes et le palais de Saint-Cloud, quand on les regarde des bords opposés de la Seine ou des collines de Meudon ; mais ces sites champêtres sont entourés de trois côtés par la mer et dominés du quatrième côté par les coupoles des nombreuses mosquées et par un océan de maisons et de rues qui forment la véritable Constantinople ou la ville de Stamboul. La mosquée de Sainte-Sophie, le Saint-Pierre de la Rome de l'Orient, élève son dôme massif et gigantesque au-dessus et tout près des murs d'enceinte du sérail ; Sainte-Sophie est une colline informe de pierres accumulées et surmontées d'un dôme qui brille au soleil comme une mer de plomb ; plus loin les mosquées plus modernes d'Achmet, de Bajazet, de Soliman, de Sultanié, s'élancent dans le ciel avec leurs minarets entrecoupés de galeries moresques ; des cyprès, aussi gros que le fût des minarets, les accompagnent et contrastent partout, par leur noir feuillage, avec l'éclat resplendissant des édifices ; au sommet de la colline aplatie de Stamboul, on aperçoit, parmi les murs des maisons et les tiges des minarets, une ou deux collines antiques noircies par les incendies et bronzées par le temps ; ce sont quelques débris de l'antique Bysance, debout sur la place de l'Hippodrome ou de l'Atmeïdan ; là aussi s'étendent les vastes lignes de plusieurs palais du sultan ou de ses visirs ; le Divan, avec sa porte qui a donné le nom à l'empire, est dans ce groupe d'édifices ; plus haut, et se détachant à cru sur l'horizon azuré du ciel, une splendide mosquée couronne la colline et regarde les deux mers ; sa coupole d'or frappée des rayons du soleil, semble réverbérer l'incendie ; et la transparence de son dôme et de ses murailles, surmontées de galeries aériennes, lui donne l'apparence d'un monument d'argent ou de porcelaine bleuâtre ; l'horizon de ce côté finit là, et l'œil redescend sur deux autres larges collines couvertes sans interruption de mosquées, de palais, de maisons peintes, jusqu'au fond du port, où la mer diminue insensiblement de largeur et se perd à l'œil sous les arbres dans le vallon arcadien des eaux douces d'Europe ; si le regard remonte le canal, il flotte sur des mâts groupés au bord

de l'échelle des Morts de l'arsenal, et sous les forêts de cyprès qui couvrent les flancs de Constantinople ; il voit la tour de Galata, bâtie par les Génois, sortir, comme le mât d'un navire, d'un océan de toits de maisons, et blanchir entre Galata et Pera, semblable à une borne colossale entre deux villes, et il revient se reposer enfin sur le tranquille bassin du Bosphore, incertain entre l'Europe et l'Asie. Voilà le matériel du tableau ; mais si vous ajoutez à ces principaux traits dont il se compose le cadre immense qui l'enveloppe et le fait ressortir du ciel et de la mer, les lignes noires des montagnes d'Asie, les horizons bas et vaporeux du golfe de Nicomédie, les crêtes des montagnes de l'Olympe de Brousse qui apparaissent derrière le sérail, au-delà de la mer de Marmara, et qui étendent leurs vastes neiges comme des nuées blanches dans le firmament ; si vous joignez à ce majestueux ensemble la grâce et la couleur infinie de ces innombrables détails ; si vous vous figurez, par la pensée, les effets variés du ciel, du vent, des heures du jour sur la mer et sur la ville ; si vous voyez les flottes de vaisseaux marchands se détacher, comme des volées d'oiseaux de mer, de la pointe des forêts noires du serail, prendre le milieu du canal, et s'enfoncer lentement dans le Bosphore en formant des groupes toujours nouveaux ; si les rayons du soleil couchant viennent à raser les cimes des arbres et des minarets, et à enflammer, comme des réverbérations d'incendie, les murs rouges de Scutari et de Stamboul ; si le vent qui fraichit ou qui tombe aplatit la mer de Marmara comme un lac de plomb fondu, ou, ridant légèrement les eaux du Bosphore, semble étendre sur elle les mailles resplendissantes d'un vaste filet d'argent ; si la fumée des bateaux à vapeur s'élève et tournoie au milieu des grandes voiles frissonnantes des vaisseaux ou des frégates du sultan ; si le canon de la prière retentit, en échos prolongés, du pont des bâtiments de la flotte jusque sous les cyprès du champ des Morts ; si les innombrables bruits des sept villes et des milliers de bâtiments s'élèvent par bouffées de la ville et de la mer, et vous arrivent, portés par la brise, jusque sur la colonne d'où vous planez ; si vous pensez que ce ciel est presque toujours aussi profond et aussi pur ; que ces mers et ces ports naturels sont toujours tranquilles et sûrs ; que chaque maison de ces

longs rivages est une anse où le navire peut mouiller en tout temps sous les fenêtres, où l'on construit et on lance à la mer des vaisseaux à trois ponts sous l'ombre même des platanes du rivage; si vous vous souvenez que vous êtes à Constantinople, dans cette ville reine de l'Europe et de l'Asie, au point précis où ces deux parties du monde sont venues, de temps en temps, ou s'embrasser ou se combattre; si la nuit vous surprend dans cette contemplation dont jamais l'œil ne se lasse; si les phares de Galata, du sérail, de Scutari, et les lumières des hautes poupes de vaisseaux s'allument; si les étoiles se détachent peu-à-peu, une à une ou par groupes, du bleu firmament, et enveloppent les noires cimes de la côte d'Asie, les cimes de neige de l'Olympe, les îles des Princes dans la mer de Marmara, le sombre plateau du sérail, les collines de Stamboul et les trois mers, comme d'un réseau bleu semé de perles, où toute cette nature semble nager; si la lueur plus douce du firmament où monte la lune naissante, laisse assez de lumière pour voir les grandes masses de ce tableau, en effaçant ou en adoucissant les détails, vous avez à toutes les heures du jour et de la nuit le plus magnifique et le plus délicieux spectacle dont puisse s'emparer un regard humain :—c'est une ivresse des yeux qui se communique à la pensée, un éblouissement du regard et de l'âme; c'est le spectacle dont je jouis tous les jours et toutes les nuits depuis un mois.

L'ambassadeur de France m'ayant proposé de l'accompagner dans la visite que tous les ambassadeurs nouvellement arrivés ont le droit de faire à Sainte-Sophie, je me suis trouvé ce matin, à huit heures, à une porte de Stamboul qui donne sur la mer, derrière les murs du sérail. Un des principaux officiers de Sa Hautesse nous attendait sur le rivage, et nous a conduits d'abord dans sa maison où il avait fait préparer une collation. Les appartements étaient nombreux et élégamment décorés, mais sans autres meubles que des divans et des pipes. Les divans sont adossés aux fenêtres qui donnent sur la mer de Marmara. Le déjeuner était servi à l'européenne. Les mets seuls étaient nationaux. Ils étaient nombreux et recherchés, mais tous nouveaux pour nous. Après le déjeûner les dames sont allées voir les femmes du colonel turc, renfer-

mées pour ce jour-là dans un appartement inférieur. Le harem ou appartement des femmes était celui même où nous avions été reçus. Nous étions munis tous de babouches de maroquin jaune pour nous chausser dans la mosquée, sans cela il aurait fallu ôter nos bottes et y marcher pieds nus. Nous sommes entrés dans l'avant-cour de la mosquée de Sainte-Sophie, au milieu d'un certain nombre de gardes qui écartaient la foule réunie pour nous voir. Les visages des osmanlis avaient l'air soucieux et mécontent. Les zélés musulmans regardent l'introduction des chrétiens comme une profanation de leurs sanctuaires. Après nous, on a fermé la porte de la mosquée.

La grande basilique de Sainte-Sophie, bâtie par Constantin, est un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre; mais on sent, à la barbarie de l'art qui a présidé à cette masse de pierre, qu'elle fut l'œuvre d'un temps de corruption et de décadence. C'est le souvenir confus et grossier d'un goût qui n'est plus; c'est l'ébauche informe d'un art qui s'essaie. Le temple est précédé d'un long et large péristyle couvert et fermé comme celui de Saint-Pierre de Rome. Des colonnes de granit, d'une prodigieuse élévation, mais encaissées dans les murailles et faisant massif avec elles, séparent ce vestibule du parvis. Une grande porte ouvre sur l'intérieur; l'enceinte de l'église est décorée sur ses flancs de superbes colonnes de porphyre, de granit égyptien et de marbres précieux; mais ces colonnes, de grosseur, de proportion et d'ordres divers, sont évidemment des débris empruntés à d'autres temples et placés là sans symétrie et sans goût, comme des barbares font supporter une masure par les fragments mutilés d'un palais. Des piliers gigantesques en maçonnerie vulgaire, portent un dôme aérien comme celui de Saint-Pierre, et dont l'effet est au moins aussi majestueux. Ce dôme, revêtu jadis de mosaïques qui formaient des tableaux sur la voûte, a été badigeonné quand Mahomet II s'empara de Saint-Sophie pour en faire une mosquée. Quelques parties de l'enduit sont tombées et laissent réapparaître l'ancienne décoration chrétienne. Des galeries circulaires, adossées à de vastes tribunes, règnent autour de la basilique à la hauteur de la naissance de la voûte. L'aspect de l'édifice est beau de là; vaste, som-

bre, sans ornement, avec ses voûtes déchirées et ses colonnes bronzées, il ressemble à l'intérieur d'un tombeau colossal dont les reliques ont été dispersées. Il inspire l'effroi, le silence, la méditation sur instabilité des œuvres de l'homme, qui bâtit pour des idées qu'il croit éternelles, et dont les idées successives, un livre ou un sabre à la main, viennent tour à tour habiter ou ruiner les monuments. Dans son état présent, Sainte-Sophie ressemble à un grand karavansérail de Dieu. Voilà les colonnes du temple d'Ephèse, voilà les images des apôtres, avec leurs auréoles d'or sur la voûte, qui regardent les lampes suspendues de l'iman. En sortant de Sainte-Sophie nous allâmes visiter les sept mosquées principales de Constantinople ; elles sont moins vastes, mais infiniment plus belles. On sent que le mahométisme avait son art à lui, son art tout fait et conforme à la lumineuse simplicité de son idée, quand il éleva ces temples, simples, réguliers, splendides, sans ombres pour ses mystères, sans autels pour ses victimes. Ces mosquées se ressemblent toutes, à la grandeur et à la couleur près ; elles sont précédées de grandes cours entourées de cloîtres où sont les écoles et les logements des imans. Des arbres superbes ombragent ces cours, et de nombreuses fontaines y répandent le bruit et la fraîcheur voluptueuse de leurs eaux. Des minarets, d'un travail admirable, s'élèvent, comme quatre bornes aériennes, aux quatre coins de la mosquée. Ils s'élancent au-dessus de leurs dômes ; de petites galeries circulaires avec un parapet de pierre sculptée à jour comme de la dentelle, environnent à diverses hauteurs le fût léger du minaret ; là se place, aux différentes heures du jour, le muezlim qui crie l'heure et appelle la ville à la pensée constante du mahométan, la pensée de Dieu. Un portique à jour sur les jardins et les cours, et élevé de quelques marches, conduit à la porte du temple. Le temple est un parvis carré ou rond, surmonté d'une coupole portée par d'élégants piliers ou de belles colonnes cannelées. Une chaire est adossée à un des piliers. La frise est formée par des versets du Koran écrits en caractères ornés sur le mur. Les murs sont peints en arabesques. Des fils de fer traversent la mosquée d'un pilier à l'autre, et portent une multitude de lampes, des œufs d'autruche suspendus, des bouquets d'épis ou de

fleurs. Des nattes de jonc et de riches tapis couvrent les dalles du parvis. L'effet est simple et grandiose. Ce n'est point un temple où habite un Dieu ; c'est une maison de prière et de contemplation, où les hommes se rassemblent pour adorer le Dieu unique et universel. Ce qu'on appelle culte n'existe pas dans la religion. Mahomet a prêché à des peuplades barbares chez qui les cultes cachaient le Dieu. Les rites sont simples ; une fête annuelle, des ablutions et la prière, aux cinq divisions du jour, voilà tout. Point de dogmes que la croyance en un Dieu créateur et rémunérateur ; les images supprimées de peur qu'elles ne tentent la faible imagination humaine, et ne convertissent le souvenir en coupable adoration. Point de prêtres, ou du moins tout fidèle pouvant faire les fonctions de prêtre. Le corps sacerdotal ne s'est formé que plus tard et par corruption. Toutes les fois que je suis entré dans les mosquées, ce jour-là ou d'autres jours, j'y ai trouvé un petit nombre de Turcs accroupis ou couchés sur les tapis, et priant avec tous les signes extérieurs de la ferveur et de la complète absorption d'esprit.

Dans la cour de la mosquée de Bajazet, je vois le tombeau vide de Constantin. C'est un vase de porphyre d'une prodigieuse grandeur ; il y tiendrait vingt héros. Ce morceau de porphyre est évidemment de l'époque grecque. C'est quelque débris arraché aussi des temples de Diane à Ephèse. Les siècles se prêtent leurs temples comme leurs tombeaux, et se les rendent vides. Où sont les os de Constantin ? Les Turcs ont enfermé son sépulcre dans un kiosque, et ne le laissent point profaner. Les tombeaux des sultans et de leurs familles sont dans les jardins des mosquées qu'ils ont construites, sous des kiosques de marbre ombragés d'arbres et parfumé de fleurs. Des jets d'eau murmurent auprès ou dans le kiosque même ; et le culte du souvenir est si immortel parmi les musulmans, que je n'ai jamais passé devant un de ces tombeaux sans trouver des bouquets de fleurs fraîchement cueillies, déposés sur la porte ou sur les fenêtres de ces nombreux monuments.

Je viens de descendre et de remonter le canal du Bosphore de Constantinople à l'embouchure de la mer

Noire. Je veux esquisser pour moi quelques traits de cette nature enchantée. Je ne croyais pas que le ciel, la terre, la mer et l'homme pussent enfanter de concert d'aussi ravissants paysages. Le miroir transparent du ciel ou de la mer peut seul les voir et les réfléchir tout entiers ; mon imagination les voit et les conserve ainsi ; mais mon souvenir ne peut les garder et les peindre que par quelques détails successifs. Écrivons donc vue par vue, cap par cap, anse par anse, coup de rame par coup de rame. Il faudrait des années à un peintre pour rendre une seule des rives du Bosphore. Le paysage change à chaque regard, et toujours il se renouvelle aussi beau en se variant. Que puis-je dire en quelques paroles ?

Conduit, par quatre rameurs arnautes, dans un de ces longs caïques qui fendent la mer comme un poisson, je me suis embarqué seul à sept heures du matin par un ciel pur et par un soleil éclatant. Un interprète, couché dans la barque entre les rameurs et moi, me disait les noms et les choses. Nous avons longé d'abord les quais de Tophana, avec sa caserne d'artillerie ; la ville de Tophana, s'élevant en gradins de maisons peintes, comme des bouquets de fleurs, groupés autour de la mosquée de marbre, allait mourir sous les hauts cyprès du grand champ des morts de Péra. Ce rideau de bois sombre termine les collines de ce côté. Nous glissions à travers une foule de bâtiments à l'ancre et de caïques innombrables qui ramenaient à Constantinople les officiers du sérail, les ministres et leurs kiaïas, et les familles des Arméniens que l'heure du travail rappelle à leurs comptoirs. Ces Arméniens sont une race d'hommes superbes, vêtus noblement et simplement d'un turban noir et d'une longue robe bleue nouée au corps par un schall de cachemire blanc. Leurs formes sont athlétiques : leurs physionomies intelligentes, mais communes ; le teint coloré, l'œil bleu, la barbe blonde ; ce sont les Suisses de l'Orient : laborieux, paisibles, réguliers comme eux, mais comme eux calculateurs et cupides : ils mettent leur génie trafiquant aux gages du sultan ou des Turcs ; rien d'héroïque ni de belliqueux dans cette race d'hommes. Le commerce est leur génie ; ils le feront sous tous les maîtres. Ce sont les chrétiens qui sympathisent le mieux avec les Turcs. Ils prospèrent et accumulent les richesses que

les Turcs négligent et qui échappent aux Grecs et aux Juifs : tout est ici entre leurs mains. Ils sont les drogmans de tous les pachas et de tous les visirs. Leurs femmes, dont les traits aussi purs, mais plus délicats, rappelent la beauté calme des Anglaises ou des paysannes des montagnes de l'Helvétie, sont admirables. Les enfants de même. Les caïques en sont pleins. Ils rapportent de leurs maisons de campagne des corbeilles de fleurs étalées sur la proue.

Nous commençons à tourner la pointe de Tophana, et à glisser à l'ombre des grands vaisseaux de guerre de la flotte ottomane, mouillée sur la côte d'Europe. Ces énormes masses dorment là comme sur un lac. Les matelots, vêtus, comme les soldats turcs, de vestes rouges ou bleues, sont nonchalamment accoudés sur les haubans, ou se baignent autour de la quille. De grandes chaloupes chargées de troupes vont et viennent de la terre aux vaisseaux, et les canots élégants du capitan-pacha, conduits par vingt rameurs, passent, comme la flèche, à côté de nous. L'amiral Tahir Pacha et ses officiers sont vêtus de redingotes brunes, et coiffés du fez, grand bonnet de laine rouge qu'ils enfoncent sur leurs fronts et sur leurs yeux, comme honteux d'avoir dépouillé le noble et gracieux turban. Ces hommes ont l'air mélancolique et résigné : ils fument leurs longues pipes à bout d'ambre. Il y a là une trentaine de bâtiments de guerre d'une belle construction, et qui semblent prêts à mettre à la voile ; mais il n'y a ni officiers, ni matelots, et cette flotte magnifique n'est qu'une décoration du Bosphore. Pendant que le sultan la contemple de son kiosque de Beglierbey, situé vis-à-vis, sur la côte d'Asie, les deux ou trois frégates d'Ibrahim-Pacha possèdent en paix la Méditerranée, et les barques de Samos dominent l'Archipel. A quelques pas de ces vaisseaux, sur la rive d'Europe que je suis, je glisse sous les fenêtres d'un long et magnifique palais du sultan, inhabité maintenant. Il ressemble à un palais d'amphibies ; les flots du Bosphore, pour peu qu'ils s'élèvent sous le vent, rasent les fenêtres et jettent leur écume dans les appartements du rez-de-chaussée. Les marches des perrons trempent dans l'eau ; des portes grillées donnent entrée à la mer jusque dans les cours et les jardins. Là sont des remises pour les caïques, et des

bains pour les sultanes, qui peuvent nager dans la mer à l'abri des persiennes de leurs salons. Derrière ces cours maritimes, les jardins d'arbustes, de lilas et de roses, s'élèvent en gradins successifs, portant des terrasses et des kiosques grillés et dorés. Ces pelouses de fleurs vont se perdre dans de grands bois de chênes, de lauriers et de platanes, qui couvrent les pentes, et s'élèvent avec les rochers jusqu'au sommet de la colline. Les appartements du sultan sont ouverts, et je vois, à travers les fenêtres, les riches moulures dorées des plafonds, les lustres de cristal, les divans et les rideaux de soie. Ceux du harem sont fermés par d'épais grillages de bois élégamment sculptés. Immédiatement après ce palais, commence une série non interrompue de palais, de maisons et de jardins des principaux favoris, ministres ou pachas du Grand-Seigneur. Tous donnent sur la mer, comme pour en respirer la fraîcheur. Leurs fenêtres sont ouvertes; les maîtres sont assis sur des divans, dans de vastes salles toutes brillantes d'or et de soie; ils fument, causent, boivent des sorbets en nous regardant passer. Leurs appartements donnent aussi sur des terrasses en gradins chargées de treillis, d'arbustes et de fleurs. Les nombreux esclaves, en riches costumes, sont, en général, assis sur les marches d'escaliers que baigne la mer; et les caïques, armés de rameurs, sont au bord de ces escaliers, prêts à recevoir et à emporter les maîtres de ces demeures. Partout les harems forment une aile un peu séparée par des jardins ou des cours, de l'appartement des hommes. Ils sont grillés. Je vois seulement de temps en temps la tête d'un joli enfant qui se colle aux ouvertures du treillis enlacé de fleurs grimpantes, pour regarder la mer, et le bras blanc d'une femme qui entr'ouvre ou referme une persienne. Ces palais, ces maisons sont tout en bois, mais très-richement travaillé, avec des avant-toits, des galeries, des balustrades sans nombre, et tout noyés dans l'ombre des grands arbres, dans les plantes grimpantes, dans les bosquets de jasmins et de roses. Tous sont baignés par le courant du Bosphore, et ont des cours intérieures où l'eau de la mer pénètre et se renouvelle, et où les caïques sont à l'abri. Le Bosphore est si profond partout que nous passons assez près du bord pour respirer l'air embaumé des fleurs, et reposer nos rameurs à l'ombre

des arbres. Les plus grands bâtiments passent aussi près que nous, et souvent une vergue d'un brick ou d'un vaisseau s'engage dans les branches d'un arbre, dans les treillis d'une vigne, ou même dans les persiennes d'une croisée, et fuit en emportant des lambeaux du feuillage ou de la maison. Ces maisons ne sont séparées les unes des autres que par des groupes d'arbres sur quelques petits caps avancés, ou par quelques angles de rochers couverts de lierre et de mousse, qui descendent des arêtes des collines et se prolongent de quelques pieds dans les flots. De temps en temps seulement une anse plus profonde et plus large se creuse entre deux collines séparées et fendues par le lit creux d'un torrent ou d'un ruisseau. Un village s'étend alors sur les bords aplanis de ces golfes, avec ses belles fontaines moresques, la mosquée à coupoles d'or ou d'azur, et son léger minaret qui confond sa cime dans celle des grands platanes. Les maisonnettes peintes s'élèvent en amphithéâtre des deux côtés et au fond de ces petits golfes, avec leurs façades et leurs kiosques à mille couleurs ; sur la cime des collines, de grandes villas s'étendent, flanquées de jardins suspendus et de groupes de sapins à larges têtes, et terminent les horizons. Au pied de ces villages est une grève ou un quai de granit de quelques pieds seulement de large ; ces grèves sont plantées de sycomores, de vignes, de jasmins, et forment des berceaux jusque sur la mer, où les caïques s'abritent. Là sont à l'ancre des multitudes d'embarcations et de bricks de commerce de toutes les nations. Ils mouillent en face de la maison ou des magasins de l'armateur, et souvent un pont jeté du pont du brick à la fenêtre de la villa sert à transporter les marchandises. Une foule d'enfants, de marchands de légumes, de dattes, de fruits, circule sur ces quais ; c'est le bazar du village et du Bosphore. Des matelots de tous les costumes et de toutes les langues y sont groupés au milieu des osmanlis, qui fument accroupis sur leurs tapis, auprès de la fontaine, autour du tronc des platanes. Aucune vue des villages de Lucerne ou d'Interlaken ne peut donner une idée de la grâce et du pittoresque exquis de ces petites anses du Bosphore. Il est impossible de ne pas s'arrêter un moment sur ses rames pour les contempler. On trouve de ces villes, ports, ou villages, à peu près toutes les cinq

minutes, sur la première moitié de la côte d'Europe, c'est-à-dire pendant deux ou trois lieues. Elles deviennent ensuite un peu plus rares, et le paysage prend un caractère plus agreste par l'élévation croissante des collines et la profondeur des forêts. Je ne parle ici que de la côte d'Europe, parce que je décrirai au retour la côte d'Asie, bien plus belle encore ; mais il ne faut pas oublier, pour se faire une image exacte, que cette côte d'Asie n'est qu'à quelques coups de rames de moi ; que souvent on est aussi rapproché de l'une que de l'autre, en tenant le milieu du courant dans les endroits où le canal se rétrécit et se coude, et que les mêmes scènes que je peins en Europe ravissent le regard chaque fois qu'il tombe sur la côte d'Asie. Mais je reviens à la rive que je touche de plus près. Il y a un endroit, après le dernier de ces ports naturels, où le Bosphore s'encaisse, comme un large et rapide fleuve, entre deux caps de rochers qui descendent à pic du haut de ses doubles montagnes ; le canal qui serpente, semble, à l'œil, fermé là tout-à-fait ; ce n'est qu'à mesure qu'on avance, qu'on le voit se déplier et tourner derrière le cap de l'Europe, puis s'élargir et se creuser en lac, pour porter les deux villes de Thérapia et de Buyukdéré. Du pied au sommet de ces deux caps de rochers revêtus d'arbres et de touffes épaisses de végétation, montent des fortifications à demi ruinées, et s'élancent d'énormes tours blanches, crénelées, avec des ponts-levis et des donjons, de la forme des belles constructions du moyen-âge. Ce sont les fameux châteaux d'Europe et d'Asie d'où Mahomet II assiégea et menaça si long-temps Constantinople avant d'y pénétrer. Ils s'élèvent comme deux fantômes blancs, du sein noir des pins et des cyprès, comme pour fermer l'accès de ces deux mers. Leurs tours et leurs tourelles, suspendues sur les vaisseaux à pleines voiles ; les longs rameaux de lierre qui pendent, comme des manteaux de guerriers, sur leurs murs à demi ruinés ; les rochers gris qui les portent, et dont les angles sortent de la forêt qui les enveloppe ; les grandes ombres qu'ils jettent sur les eaux, en font un des points les plus caractérisés du Bosphore. C'est là qu'il perd de son aspect exclusivement gracieux pour prendre un aspect tour à tour gracieux et sublime. Des cimetières turcs s'étendent à leur pied, et les turbans sculptés en marbre

blanc sortent çà et là des touffes de feuillage, baignés par le flot. Heureux les Turcs! ils reposent toujours dans le site de leur prédilection, à l'ombre de l'arbuste qu'ils ont aimé, au bord du courant dont le murmure les a charmés, visités par les colombes qu'ils nourissaient de leur vivant, embaumés par les fleurs qu'ils ont plantées ; s'ils ne possèdent pas la terre pendant leur vie, ils la possèdent après leur mort ; et on ne relègue pas les restes de ceux qu'on a aimés, dans ces voiries humaines d'où l'horreur repousse le culte et la piété des souvenirs.

Au-delà des châteaux, le Bosphore s'élargit ; les montagnes de l'Europe et de l'Asie s'élèvent plus âpres et plus désertes. Les bords seuls de la mer sont encore semés çà et là de maisonnettes blanches, et de petites mosquées rustiques assises sur un mamelon auprès d'une fontaine et sous le dôme d'un platane. Le village de Thérapia, séjour des ambassadeurs de France et d'Angleterre, borde la rive un peu plus loin ; les hautes forêts qui le dominent jettent leurs ombres sur les terrasses et les pelouses des deux palais ; de petites vallées serpentent, encaissées entre les rochers, et forment les limites des deux puissances. Deux frégates, anglaise et française, à l'ancre dans le canal en face de chaque palais, sont là pour attendre le signal des ambassadeurs, et porter aux flottes de la Méditerranée les messages de guerre ou de paix. Buyukdéré, charmante ville au fond du golfe que forme le Bosphore au moment où il se coude pour aller se perdre dans la mer Noire, s'étend comme un rideau de palais et de villas sur les flancs de deux sombres montagnes. Un beau quai sépare les jardins et les maisons de la mer. La flotte russe, composée de cinq vaisseaux, de trois frégates et de deux bâtiments à vapeur, est mouillée devant les terrasses des palais de Russie, et forme une ville sur les eaux, en face de la ville et des délicieux ombrages de Buyukdéré. Les canots qui portent des ordres d'un vaisseau à l'autre, les embarcations qui vont chercher l'eau aux fontaines ou promener les malades sur le rivage ; les yachts des jeunes officiers, qui luttent comme des chevaux de course, et dont les voiles, penchées sous le vent, trempent dans la vague ; les coups de canon qui résonnent dans les profondeurs des vallées d'Asie, et qui annoncent de nouveaux vaisseaux débouchant de la mer Noire ; un camp

russe assis sur les flancs brûlés de la montagne du Géant, vis-à-vis la flotte ; la belle prairie de Buyukdéré, sur la gauche, avec son groupe de merveilleux platanes, dont un seul ombrage un régiment tout entier ; les magnifiques forêts des palais de Russie et d'Autriche, qui dentellent la cime des collines ; une foule de maisons élégantes et décorées de balcons, qui bordent les quais, et dont les roses et les lilas pendent, en festons, du bord des terrasses ; des Arméniens avec leurs enfants, arrivant ou partant sans cesse dans leurs caïques pleins de branchages et de fleurs ; le bras du Bosphore, plus sombre et plus étroit, que l'on commence à découvrir étendu vers l'horizon brumeux de la mer Noire ; d'autres chaînes de montagnes, entièrement dégarnies de villages et de maisons, et s'élevant dans les nues avec leurs noires forêts, comme des limites redoutables, entre les orages de la mer, les tempêtes, et la magnifique sérénité des mers de Constantinople ; deux châteaux-forts, en face l'un de l'autre, sur chaque rive, couronnant de leurs batteries, de leurs tours et de leurs créneaux les hauteurs avancées de deux sombres caps ; puis, enfin, une double ligne de rochers tachés de forêts, allant mourir dans les flots bleus de la mer Noire : voilà le coup-d'œil de Buyukdéré. Ajoutez-y le passage perpétuel d'une file de navires venant à Constantinople ou sortant du canal, selon que le vent souffle du Nord ou du Midi ; ces navires sont si nombreux quelquefois, qu'un jour, en revenant dans mon caïque, j'en comptai près de deux cents en moins d'une heure. Ils voguent par groupes, comme des oiseaux qui changent de climats ; si le vent varie, ils courent des bordées d'un rivage à l'autre, allant virer de bord sous les fenêtres ou sous les arbres de l'Asie ou de l'Europe ; si la brise fraîchit, ils mouillent dans une des innombrables anses ou à la pointe des petits caps du Bosphore ; ils se couvrent de nouveau de voiles un moment après. A chaque minute, le paysage, vivifié et modifié par ces groupes de bâtiments à la voile ou à l'ancre, et par les diverses positions qu'ils prennent le long des terres, change l'aspect du paysage, et fait du Bosphore un kaléidoscope merveilleux.

Arrivé à Buyukdéré, je pris possession de la charmante maison sur le quai, où M. Truqui avait bien voulu m'offrir sa double hospitalité ; nous y passerons l'été.

Même date.

Il semble, après la description de cette côte du Bosphore, que la nature ne pourra se surpasser elle-même, et qu'aucun paysage ne peut l'emporter sur celui dont mes yeux sont pleins. Je viens de longer la côte d'Asie, en rentrant ce soir à Constantinople, et je la trouve mille fois plus belle encore que la côte d'Europe. La côte d'Asie ne doit presque rien à l'homme, la nature y a tout fait! Il n'y a plus là ni Buyukdéré, ni Thérapia, ni palais d'ambassadeurs, ni ville d'Arméniens ou de Francs; il n'y a que des montagnes, des gorges qui les séparent, de petits vallons tapissés de prairies qui se creusent entre les racines de rochers, des ruisseaux qui y serpentent, des torrents qui les blanchissent de leur écume, des forêts qui se suspendent à leurs flancs, qui glissent dans leurs ravines, qui descendent jusqu'aux bords des golfes nombreux de la côte; une variété de formes et de teintes, et de feuillage de verdure, que le pinceau du peintre de paysage en pourrait même inventer; quelques maisons isolées de matelots ou de jardiniers turcs, répandues de loin en loin sur la grève, ou jetées sur la plate-forme d'une colline boisée, ou groupées sur la pointe des rochers où le courant vous porte, et se brise en vagues bleues comme le ciel de nuit; quelques voiles blanches de pêcheurs, qui se trainent dans des anses profondes, et qu'on voit glisser d'un platane à l'autre, comme une toile sèche que les laveuses replient; d'innombrables volées d'oiseaux blancs qui s'essuient sur le bord des près; des aigles qui planent du haut des montagnes sur la mer; les criques les plus mystérieuses, entièrement fermées de rochers et de troncs d'arbres gigantesques, dont les rameaux, chargés de nuages de feuilles, se courbent sur les flots, et forment sur la mer des berceaux où les caïques s'enfoncent. Un ou deux villages cachés dans l'ombre de ces criques, avec leurs jardins jetés derrière eux sur des pentes vertes, et leurs groupes d'arbres au pied des rochers, avec leurs barques bercées par la douce vague à leur porte, leurs nuées de colombes sur leur toit, leurs femmes et leurs enfants aux fenêtres, leurs vieillards assis sous le platane au pied du minaret; des laboureurs qui rentrent des champs dans leurs caïques; d'autres qui

remplissent leurs barques de fagots verts, de myrte ou de bruyère en fleurs, pour les sécher et les brûler l'hiver; cachés derrière ces monceaux de verdure pendante, qui débordent et trempent dans l'eau, on n'aperçoit ni la barque ni le rameur, et l'on croit voir un morceau de la rive, détaché de terre par le courant, flotter au hasard sur la mer, avec ses feuillages verts et ses fleurs encore parfumées. Le rivage offre cet aspect jusqu'au château de Mahomet II, qui, de ce côté aussi, semble fermer le Bosphore comme un lac de Suisse; là, il change de caractère; les collines moins âpres affaissent leurs croupes, et creusent plus mollement leurs étroites vallées; des villages asiatiques s'y étendent plus riches et plus pressés; les eaux douces d'Asie, charmante petite plaine ombragée d'arbres, et semée de kiosques et de fontaines mauresques, s'ouvrent à l'œil; un grand nombre de voitures de Constantinople, espèces de cages de bois doré, portées sur quatre roues et traînées par deux bœufs, sont éparses sur les pelouses; des femmes turques en sortent voilées, et se groupent assises au pied des arbres ou sur le bord de la mer, avec leurs enfants et leurs esclaves noires; des groupes d'hommes sont assis plus loin, prennent le café ou fument la pipe; la variété des couleurs des vêtements des hommes et des enfants, la couleur brune du voile monotone des femmes, forment sous tous ces arbres la mosaïque la plus bizarre de teintes qui enchantent l'œil; les bœufs et les buffles d'étables ruminent dans les prairies; les chevaux arabes, couverts d'équipements de velours, de soie et d'or, piaffent auprès des caïques qui abordent en foule, pleins d'Arméniennes et de femmes juives; celles-ci s'asseyent dévoilées sur l'herbe, au bord du ruisseau; elles forment une chaîne de femmes, de jeunes filles, dans des costumes et des attitudes diverses; il y en a d'une beauté ravissante, que l'étrange variété des coiffures et des costumes relève encore; j'ai vu là souvent une grande quantité de femmes turques de harems, dévoilées; elles sont presque toutes d'une petite taille, très-pâles, l'œil triste, et l'aspect grêle et maladif. En général, le climat de Constantinople, malgré toutes ses conditions apparentes de salubrité, me paraît malsain; les femmes du moins sont loin d'y mériter la réputation de beauté dont elles jouissent; les

Arméniennes et les Juives seules m'ont paru belles. Mais quelle différence encore avec la beauté des Juives et des Arméniennes de l'Arabie, et surtout avec l'indescriptible charme des femmes grecques de la Syrie et de l'Asie Mineure ! Un peu au-delà, tout-à-fait sur le bord des flots du Bosphore, s'élève le magnifique palais nouveau, habité maintenant par le grand seigneur : Beglierbey est un édifice dans le goût italien, mêlé de souvenirs indiens et mauresques ; immense corps de logis à plusieurs étages, avec des ailes et des jardins intérieurs ; de grands parterres plantés de roses et arrosés de jets d'eau, s'étendent derrière les bâtiments, entre la montagne et le palais ; un quai étroit en granit sépare les fenêtres de la mer. Je passai lentement sous ce palais, où veillent sous le marbre et l'or tant de soucis et tant de terreurs ; j'aperçus le grand seigneur assis sur un divan, dans un des kiosques sur la mer ; Achmet-Pacha, un de ses jeunes favoris, était debout près de lui ; le sultan, frappé de l'habit européen, nous montra du doigt à Achmet-Pacha, comme pour lui demander qui nous étions ; je saluai le maître de l'Asie à la manière orientale, il me rendit gracieusement mon salut ; toutes les persiennes du palais étaient ouvertes, et l'on voyait étinceler les riches décorations de cette magnifique et délicieuse demeure ; l'aile habitée par les femmes, ou le harem, était fermée ; elle est immense, mais on ignore le nombre des femmes qui l'habitent ; deux caïques entièrement dorés et montés de vingt-quatre rameurs chacun, étaient à la porte du palais, sur la mer ; ces caïques sont dignes du goût le plus exquis du dessin de l'Europe et de la magnificence de l'Orient ; la proue de l'un d'eux, qui s'avançait d'au moins vingt-cinq pieds, était formée par un cygne d'or les ailes étendues, qui semblait emporter la barque d'or sur les flots ; un pavillon de soie monté sur des colonnes d'or formait la poupe, et de riches schalls de cachemire servaient de siège pour le sultan ; la proue du second caïque était une flèche d'or empennée, qui semblait voler détachée de l'arc sur la mer. Je m'arrêtai long-temps hors de la vue du sultan à admirer ce palais et ces jardins, tout y semble disposé avec un goût parfait : je ne connais rien en Europe qui présente à l'œil plus de magnificence et de féerie dans des demeures royales ; tout sem-

blait sortir des mains de l'artiste, pur, rayonnant d'éclat et de peinture; les toits du palais sont masqués par des balustrades dorées; et les cheminées même, qui défigurent en Europe les lignes de tous nos édifices publics, étaient des colonnes dorées et cannelées, dont les élégants chapiteaux ajoutaient à la décoration de ce séjour. J'aime ce prince, qui a passé son enfance dans l'ombre des cachots du sérail; menacé tous les jours de la mort; instruit dans l'infortune par le sage et malheureux Sélim; jeté sur le trône par la mort de son frère; couvant pendant quinze ans dans le silence de sa pensée l'affranchissement de l'empire et la restauration de l'islamisme par la destruction des janissaires; l'exécutant avec l'héroïsme et le calme de la fatalité; bravant sans cesse son peuple pour le régénérer; hardi et impassible dans le péril; doux et miséricordieux quand il peut consulter son cœur, mais manquant d'appui autour de lui; sans instruments pour exécuter le bien qu'il médite; méconnu de son peuple; trahi par ses pachas; ruiné par ses voisins; abandonné par la fortune, sans laquelle l'homme ne peut rien; assistant debout à la ruine de son trône et de son empire; s'abandonnant à la fin à lui-même; se hâtant d'user dans les voluptés du Bosphore sa part d'existence et son ombre de souveraineté! Homme de bon désir et de volonté droite, mais homme de génie insuffisant et de volonté trop faible; semblable à ce dernier des empereurs grecs dont il occupe la place, et dont il semble représenter le destin; digne d'un autre peuple et d'un meilleur temps, et capable de mourir au moins en héros! il fut un jour grand homme. L'histoire n'a pas de pages comparables à celles de la destruction des janissaires; c'est la révolution la plus fortement méditée et la plus héroïquement accomplie dont je connaisse un exemple. Mahmoud emportera cette page; mais pourquoi est-elle la seule? Le plus difficile était fait; les tyrans de l'empire abattus, il ne fallait que de la volonté et de la suite pour vivifier cet empire en le civilisant. Mahmoud s'est arrêté. Serait-ce que le génie est plus rare encore que l'héroïsme?

Après le palais de Beglierbey, la côte d'Asie redevient boisée et solitaire jusqu'à Scutari, qui brille, comme un jardin de roses, à l'extrémité d'un cap, à l'entrée de la

mer de Marmara. Vis-à-vis, la pointe verdoyante du sérail se présente à l'œil; et entre la côte de Stamboul, tout éclatante de ses coupoles et de ses minarets, s'ouvre l'immense port de Constantinople, où les navires mouillés sur les deux rives ne laissent qu'une large rue aux caïques. Je glisse à travers ce dédale de bâtiments comme la gondole vénitienne sous l'ombre des palais, et je débarque à l'échelle des morts, sous une avenue de cyprès.

---

29 mai.

J'ai été conduit ce matin, par un jeune homme de Constantinople, au marché des esclaves. Après avoir traversé les longues rues de Stamboul qui longent les murs du vieux sérail, et passé par plusieurs magnifiques bazars encombrés d'une foule innombrable de marchands et d'acheteurs, nous sommes montés, par de petites rues étroites, jusqu'à une place fangeuse sur laquelle s'ouvre la porte d'un autre bazar. Grâce au costume turc dont nous étions revêtus, et à la perfection d'idiôme de mon guide, on nous a laissés entrer dans ce marché d'hommes.

Combien il a fallu de temps et de révélations successives à la raison de l'homme, pour que la force ait cessé d'être un droit à ses yeux, et pour que l'esclavage soit devenu un crime et un blasphème à son intelligence! Quel progrès! et combien n'en promet-il pas! Qu'il y a de choses dont nous ne sommes pas choqués, et qui seront des crimes incompréhensibles aux yeux de nos descendants! Je pensais à cela en entrant dans ce bazar où l'on vend la vie, l'âme, le corps, la liberté d'autrui, comme nous vendons le bœuf ou le cheval, et où l'on se croit légitime possesseur de ce qu'on a acheté ainsi! Que de légitimités de ce genre dont nous ne nous rendons pas compte! Elles le sont cependant, car on ne peut pas demander à l'homme plus qu'il ne sait. Ses convictions sont ses vérités; il n'en possède pas d'autres. Dieu seul les a toutes à lui, et nous les distribue à proportion et à mesure de nos intelligences progressives.

Le marché d'esclaves est une vaste cour découverte, et environnée d'un portique surmonté d'un toit. Sous ce portique, environné du côté de la cour d'un mur à hauteur d'appui, s'ouvrent des portes qui donnent dans les

chambres où les marchands tiennent les esclaves. Ces portes restent ouvertes pour que les acheteurs en se promenant puissent voir les esclaves. Les hommes et les femmes sont tenus dans des chambres séparées ; les femmes ne sont pas voilées. Outre les esclaves renfermés dans ces chambres basses, il y en a un grand nombre groupés dans la galerie sous le portique et dans la cour. Nous commençâmes par parcourir ces différents groupes. Le plus remarquable était une troupe de jeunes filles d'Abyssinie au nombre de douze ou quinze ; adossées les unes aux autres comme ces figures antiques de cariatides qui soutiennent un vase sur leurs têtes, elles formaient un cercle dont tous les visages étaient tournés vers les spectateurs. Ces visages étaient en général d'une grand beauté. Les yeux en amande, le nez aquilin, les lèvres minces, le contour ovale et délicat des joues, les longs cheveux noirs luisants comme des ailes de corbeau. L'expression pensive, triste et languissante de la physionomie fait des Abyssiniennes, malgré la couleur cuivrée de leur teint, une race de femmes des plus admirables ; elles sont grandes, minces de taille, élancées comme les tiges de palmier de leur beau pays. Leurs bras ont des attitudes ravissantes. Ces jeunes filles n'avaient pour vêtements qu'une longue chemise de toile grossière et jaunâtre. Elles avaient aux jambes des bracelets de perles de verre bleu. Assises sur leurs talons, immobiles, la tête appuyée sur le revers de leur main ou sur le genou, elles nous regardaient d'un œil aussi doux et aussi triste que l'œil de la chèvre ou de l'agneau que la paysanne tient par la corde et marchande à la foire de nos villages ; quelquefois l'une disait un mot à l'autre et elles souriaient. Il y en avait une qui tenait un petit enfant dans ses bras et qui pleurait parceque le marchand voulait le vendre sans elle à un revendeur d'enfants. Il y avait non loin de ce groupe, sept ou huit petits nègres de l'âge de huit à douze ans assez bien vêtus, avec l'apparance de la santé et du bien-être ; ils jouaient ensemble à un jeu de l'Orient dont les instruments sont de petits cailloux que l'on combine de différentes manières dans de petits trous qu'on fait dans le sable ; pendant ce temps-là, les marchands et revendeurs circulaient autour d'eux, prenaient tantôt l'un,

tantôt l'autre par le bras, l'examinaient avec attention de la tête aux pieds, le palpaient, lui faisaient montrer ses dents, pour juger de son âge et de sa santé; puis l'enfant, un moment distrait de ses jeux, y retournait avec empressement. Je passai ensuite sous les portiques couverts, remplis d'une foule d'esclaves et d'acheteurs. Les Turcs qui font ce commerce se promenaient, superbement vêtus de pelisses fourrées, une longue pipe à la main, parmi les groupes, le visage inquiet et préoccupé, et épiant d'un œil jaloux le moindre regard jeté dans l'intérieur de leurs magasins d'hommes et de femmes; mais nous prenant pour des Arabes ou des Egyptiens, ils n'osèrent cependant nous interdire l'accès d'aucune chambre. Des marchands ambulants de petits gâteaux et de fruits secs parcouraient la galerie, vendant aux esclaves quelque nourriture. Je glissai plusieurs piastres dans la main de l'un d'eux pour qu'il distribuât sa corbeille à une groupe de petits enfants nègres, qui dévorèrent ces patisseries.

Je remarquai là une pauvre négresse de dix-huit ou vingt-ans, remarquablement belle, mais d'une beauté dure et chagrine. Elle était assise sur un banc de la galerie, le visage découvert et richement vêtue, au milieu d'une douzaine d'autres négresses en haillons exposées en vente à très-bas prix; elle tenait sur ses genoux un superbe petit garçon de trois ou quatre ans magnifiquement habillé aussi. Cet enfant, qui était mulâtre, avait les traits les plus nobles, la bouche la plus gracieuse, et les yeux les plus intelligents et les plus fiers qu'il soit possible de se figurer. Je jouai avec lui et je lui donnai des gâteaux et des dragées que j'achetai d'une échoppe voisine; mais sa mère lui arracha des mains ce que je lui avais donné, le rejeta avec colère et fierté sur le pavé. Elle tenait le visage baissé et pleurait; je crus que c'était par crainte d'être vendue séparément de son fils, et, touché de son infortune, je priai M. Morlach, mon obligeant conducteur, de l'acheter avec l'enfant pour mon compte. Je les aurais emmenés ensemble, et j'aurais élevé le bel enfant en le laissant auprès de la mère. Nous nous adressâmes à un courtier de la connaissance de M. Morlach, qui entra en pourparler avec le propriétaire de la belle esclave et de l'enfant. Le propriétaire

fit d'abord semblant de vouloir effectivement la vendre, et la pauvre femme se mit à sangloter plus fort et le petit garçon se prit à pleurer aussi en passant ses bras autour du cou de sa mère. Mais ce marché n'était qu'un jeu de la part du marchand, et quand il vit que nous donnions tout de suite le prix élevé qu'il avait mis à ce couple, il prit le courtier à l'écart et lui avoua que l'esclave n'était pas à vendre, qu'elle était l'esclave d'un riche Turc dont cet enfant était fils ; qu'elle était d'une humeur trop fière et trop indomptable dans le harem, et que pour la corriger et l'humilier, son maître l'avait envoyée au bazar comme pour s'en défaire, mais avec l'ordre secret de ne pas la vendre. Cette correction a souvent lieu, et quand un Turc est mécontent, sa menace la plus ordinaire est d'envoyer au bazar. Nous passâmes donc. Nous suivîmes un grand nombre de chambres contenant chacune quatre ou cinq femmes presque toutes noires et laides, mais avec les apparences de la santé. La plupart semblaient indifférentes à leur situation et même sollicitaient les acheteurs ; elles causaient, riaient entre elles et faisaient elles-mêmes des observations critiques sur la figure de ceux qui les marchandaient. Une ou deux pleuraient et se cachaient dans le fond de la chambre, et ne revenaient qu'en résistant se placer en évidence sur l'estrade où elles étaient assises. Nous en vîmes emmener plusieurs qui s'en allaient gaiement avec le Turc qui venait de les acheter, prenant leur petit paquet plié dans un mouchoir et recouvrant leurs visages de leurs voiles blancs. Nous fûmes témoins de deux ou trois actes de miséricorde que la charité chrétienne envierait à celle des bons musulmans. Des Turcs vinrent acheter de vieilles esclaves rejetées de la maison de leurs maîtres pour leur vieillesse et leurs infirmités, et les emmenèrent. Nous demandâmes à quoi ces pauvres femmes pouvaient leur être utiles. A plaire à Dieu, nous répondit le courtier ; et M. Morlach m'apprit que plusieurs musulmans envoyaient ainsi dans les marchés acheter des pauvres esclaves infirmes des deux sexes pour les nourrir par charité dans leurs maisons. L'esprit de Dieu n'abandonne jamais tout-à-fait les hommes.

Les dernières chambres que nous visitâmes étaient à demi fermées, et on nous disputa quelque temps l'entrée ;

il n'y avait qu'une seule esclave dans chacune sous la garde d'une femme. C'étaient de jeunes et belles Circassiennes nouvellement arrivées de leur pays ; elles étaient vêtues de blanc et avec une élégance et une coquetterie remarquables. Leurs beaux traits ne témoignaient ni chagrin ni étonnement, mais une dédaigneuse indifférence. Ces belles esclaves blanches de Géorgie ou de Circassie sont devenues extrêmement rares, depuis que les Grecques ne peuplent plus les sérails, et que la Russie a interdit le commerce des femmes. Cependant les familles géorgiennes élèvent toujours leurs filles pour ce honteux commerce, et des courtiers de contrebande parviennent à en emmener de temps en temps des cargaisons. Le prix de ces belles créatures va jusqu'à douze ou vingt mille piastres (de trois à cinq mille francs,) tandis que les esclaves noires d'une beauté ordinaire ne se vendent que cinq ou six cents francs, et les plus belles mille à douze cents. En Arabie et en Syrie, on en aurait pour cinq ou six cents piastres (de cent cinquante à deux cents francs). Une de ces Géorgiennes était d'une beauté accomplie : les traits délicats et sensibles, l'œil doux et pensif, la peau d'une blancheur et d'un éclat admirables. Mais la physionomie des femmes de ce pays est loin du charme et de la pureté de celles des Arabes : on sent le Nord dans ces figures. Elle fut vendue sous nos yeux pour le harem d'un jeune pacha de Constantinople. Nous sortîmes le cœur flétri et les yeux humides de cette scène qui se renouvelle tous les jours et toutes les heures dans les villes de l'Orient, et nous revînmes pensifs au bazar de Stamboul. Voilà ce que c'est que les législations immobiles ! Elles consacrent les barbaries séculaires et donnent le droit d'antiquité et de légitimité à tous les crimes. Les fanatiques du passé sont aussi coupables et aussi funestes à l'humanité que les fanatiques de l'avenir. Les uns immolent l'homme à leurs ignorances et à leurs souvenirs ; les autres à leurs espérances et à leur précipitation. Si l'homme faisait, pensait, croyait ce que faisaient, et croyaient ses pères, le genre humain tout entier en serait au fétichisme et à l'esclavage. La raison est le soleil de l'humanité : c'est l'infaillible et perpétuelle révélation des lois divines, applicable aux sociétés. Il faut marcher pour la suivre, sous peine de demeurer dans

le mal et dans les ténèbres ; mais il ne faut pas la devancer, sous peine de tomber dans des précipices. Comprendre le passé sans le regretter ; tolérer le présent en l'améliorant ; espérer l'avenir en le préparant ; voilà la loi des hommes sages et des institutions bienfaisantes. Le péché contre l'Esprit-Saint, c'est ce combat de certains hommes contre l'amélioration des choses ; c'est cet effort égoïste et stupide pour rappeler toujours en arrière le monde moral et social, que Dieu et la nature poussent toujours en avant : le passé est le sépulcre de l'humanité écoulée ; il faut le respecter, mais il ne faut pas s'y enfermer et vouloir y vivre.

Les grands bazars de différentes marchandises, et celui des épiceries surtout, sont de longues et larges galeries voûtées, bordées de trottoirs, et de boutiques pleines de toutes sortes d'objets de commerce. Armures, harnachement de chevaux, bijouterie, comestibles, maroquinerie, schalls des Indes et de l'erse ; étoffes de l'Europe, tapis de Damas et de Caramanie, essences et parfums de Constantinople, narguilés et pipes de toutes formes et de toute magnificence : ambre et corail taillés à l'usage des Orientaux pour fumer le toumbach ; étalage de tabac haché ou plié comme des rames de papier jaune ; boutiques de pâtisseries appétissantes par leur forme et leur variété ; beaux magasins de confiseurs, avec l'innombrable variété de leurs dragées, de leurs fruits confits, de leurs sucreries de tout genre ; drogueries d'où s'exhale un parfum qui embaume tous les bazars ; manteaux arabes tissés d'or et de poil de chèvre ; voiles de femmes brodés de paillettes d'argent et d'or : au milieu de tout cela une foule immense et sans cesse renouvellée de Turcs à pied, la pipe à la bouche ou à la main, suivis d'esclaves, de femmes voilées, accompagnés de négresses portant de beaux enfants ; de pachas à cheval, traversant au petit pas cette foule pressée et silencieuse, et de voitures turques, formées de leur treillis doré conduites au pas par des cochers à longues barbes blanches, et pleines de femmes qui s'arrêtent de temps en temps, pour marchander aux portes des bijoutiers ; voilà le coup d'œil de tous ces bazars. Il y en aurait plusieurs lieues de longueur, s'ils étaient réunis en une seule galerie. Ces bazars, où l'on est obligé de se coudoyer sans cesse, et

où les Juifs étalent et vendent des vêtements de pestiférés, sont les véhicules les plus actifs de la contagion. La peste vient d'éclater ces jours-ci à Péra, par cinq ou six accidents mortels, et nous passâmes avec inquiétude dans cette foule, qu'elle peut décimer demain.

---

21 juin 1833.

A onze heures nous abordâmes à l'échelle du vieux sérail, et nous entrâmes dans les rues qui l'enveloppent. Je visitai en passant le divan de la Porte, vaste palais où se tient le grand visir et où se discute la politique de l'empire : cela n'a rien de remarquable que l'impression des scènes dont ce lieu fut le théâtre ; rien dans le caractère de l'édifice ne rappelle tant de drames sanglants. C'est un grand palais de bois peint, avec un escalier extérieur, couvert d'un avant-toit découpé en festons à la manière des Indes ou de la Chine. Les salles sont nues et recouvertes de nattes ; nous descendimes de là dans la place où la redoutable porte du sérail s'ouvrit si souvent pour vomir les têtes sanglantes des visirs ou même des sultans. Nous franchîmes cette porte sans obstacle. Le public entre dans la première cour du sérail. Cette vaste cour, plantée de groupes de beaux arbres, descend sur la gauche vers un magnifique hôtel des monnaies, bâtiment moderne, sans aucun caractère oriental. Les Arméniens, directeurs de la monnaie, nous reçurent, et nous ouvrirent les cassettes où les bijoux qu'ils font fabriquer pour le sérail étaient renfermées. Pluie de perles et de diamants, richesses pauvres, qui ruinent un empire ! Dès qu'un état se civilise, ces représentations idéales de la richesse s'échangent contre la richesse réelle et productive, la terre et le crédit. J'y reste peu ; nous entrons dans la dernière cour du sérail inaccessible à tout le monde, excepté aux employés du sérail, et aux ambassadeurs les jours de leur réception : elle est bordée de plusieurs ailes de palais, de kiosques, séparés les uns des autres ; logements des eunuques, des gardes, des esclaves ; les fontaines et les arbres y répandent la fraîcheur et l'ombre. Arrivés à la troisième porte, les soldats de garde sous la voûte refusèrent obstinément de nous laisser

entrer. En vain Rustem-Bey se fit reconnaître de l'officier turc qui commandait; il lui opposa sa consigne, et lui dit qu'il compromettrait sa tête s'il me laissait pénétrer. Nous rebroussions chemin tristement, lorsque nous fûmes abordés par le kesnédar, ou grand-trésorier, qui revenait de la monnaie, et rentrait dans l'intérieur du sérail, où il est logé. Ami de Rustem-Bey, il l'aborda, et, s'étant informé de la cause de notre embarras, il nous dit de le suivre, et nous introduisit sans aucune difficulté dans la cour des Icoglans. Cette cour, moins vaste que les premières, est formée par plusieurs petits palais, en forme de kiosques, avec des toits très-bas, qui débordent de sept ou huit pieds au delà des murs, et sont supportés par de petites colonnes, ou de petits piliers mauresques, de bois peint. Les colonnes, les piliers, les murs et les toits sont aussi de bois sculpté et peints de couleurs variées. Les cours et jardins formés par les vides que laissent entre eux les kiosques, irrégulièrement disséminés dans l'espace, sont plantés irrégulièrement aussi d'arbres de toute beauté et de toute vieillesse; leurs branches retombent sur les édifices et enveloppent les toits et les terrasses. L'aile droite de ces bâtiments est formée par les cuisines, immense corps de logis dont les nombreuses cheminées et les murs extérieurs, noircis par la fumée, annoncent la destination. On aura une idée de la grandeur de cet édifice, quand on saura que le sultan nourrit toutes les personnes attachées à la cour et au palais, et que ce nombre de commensaux s'élève au moins à dix mille par jour. Un peu en avant du corps de logis des cuisines, est un charmant petit palais, entouré d'une galerie ou portique au rez-de-chaussée; c'est celui des pages ou Icoglans du sérail; c'est là que le grand seigneur fait élever et instruire les fils des familles de sa cour, ou de jeunes esclaves destinés aux emplois du sérail ou de l'empire. Ce palais, qui a servi jadis de demeure aux sultans eux-mêmes, est décoré au dehors et au dedans avec une profusion de ciselures, de sculptures et de moulures dorées qui n'en exclut pas le bon goût. Les plafonds sont aussi riches que ceux des plus beaux palais de France ou d'Italie; les planchers sont en mosaïques. Il est divisé en plusieurs salles, à peu près d'égale grandeur: ces salles sont obstruées à droite et à gauche par

des niches et des stalles en bois sculpté, à peu près semblables aux stalles du plus beau travail, dans les chœurs de nos anciennes cathédrales. Chacune d'elles forme la chambre d'un Icoglan ; il y a au fond une estrade où il replie ses coussins et ses tapis, et où ses vêtements sont suspendus ou serrés dans son coffre de bois doré ; au-dessus de ces stalles règne une espèce de tribune, également avancée, divisée, ornée et décorée, qui renferme autant de stalles que la salle inférieure. Le tout est éclairé par des coupoles ou par de petites fenêtres au sommet de l'édifice. Les jeunes Icoglans, qui étaient tous d'anciens élèves de Rustem-Bey, le reçurent avec une joie et des démonstrations d'attachement touchantes. Un père, long-temps attendu, ne serait pas plus tendrement accueilli. L'excellent cœur de ces enfants le toucha jusqu'aux larmes ; j'étais ému moi-même de ces marques si spontanées et si franches d'affection et de reconnaissance : ils lui prenaient les mains, ils baisaient les pans de sa redingote.

"Rustem-Bey ! Rustem-Bey !" s'écriaient-ils les uns aux autres ; et tous accouraient au-devant de leur ami, palpitants et rougissant d'émotion et de plaisir. Il ne pouvait se débarrasser de leurs caresses : ils lui disaient des paroles charmantes : "Rustem-Bey, pourquoi nous abandonnez-vous depuis si long-temps ? Vous étiez notre père, nous languissons sans vous. Tout ce que nous savons, c'est à vous que nous le devons. Alla et le sultan vous ont envoyé pour faire de nous des hommes ; nous n'étions que des esclaves, des fils d'esclaves. Le nom des Osmanlis était une injure, une moquerie en Europe ; maintenant nous saurons le défendre et l'honorer ; mais dites au sultan qu'il vous renvoie vers nous ; nous n'étudions plus, nous séchons d'ennui et de tristesse."— Cinq ou six de ces jeunes gens, de figure douce, franche, intelligente, admirable, nous prirent par la main et nous conduisirent partout. Ils nous ramenèrent ensuite dans leur salon de recréation : c'est un kiosque entouré de fontaines ruisselantes qui s'échappent des murs dans des coupes de marbre ; des divans règnent tout autour ; un escalier, caché dans l'épaisseur des murs, conduit aux offices, où de nombreux esclaves, aux ordres des Icoglans, tiennent sans cesse le feu pour les pipes, le café, les

sorbets, l'eau et la glace, prêts pour eux. Il y a toutes sortes de jeux dans ce salon; plusieurs jouaient aux échecs. Ils nous firent servir des sorbets et des glaces; et, couchés sur le divan, nous causâmes long temps de leurs études et de leurs progrès, de la politique de l'Europe, de la destinée de l'empire : ils en parlaient à merveille; ils frémissaient d'indignation de leur état actuel, et faisaient des vœux pour le succès du sultan dans ses entreprises d'innovations. Je n'ai jamais vu une ardeur plus vive pour la régénération d'un pays, que celle qui enflammait les yeux et les paroles de ces jeunes gens. Les jeunes Italiens à qui on parle d'indépendance et de lumières ne palpitent pas de plus d'élan. Leurs figures rayonnaient pendant que nous leur parlions. Les plus âgés pouvaient avoir de vingt à ving-deux ans; les plus jeunes de douze à treize. Excepté à l'hospice militaire des orphelins de la marine à Greenwich, je n'ai jamais vu de plus admirables figures que celles de quelques uns de ces enfants. Ils ne voulaient plus nous laisser partir, et nous accompagnèrent jusqu'où il leur est permis d'aller, dans tous les jardins, cours et kiosques d'alentour. Un ou deux avaient les yeux mouillés en quittant Rustem-Bey. Le kesnédar était allé pendant ce temps-là, donner ordre aux eunuques et gardiens des jardins et des palais, de nous laisser circuler, et de nous introduire partout où nous le désirerions. Au fond de la cour, un peu plus loin que le palais des Icoglans, un large palais nous fermait la vue et le passage, c'est celui qu'habitent les sultans eux-mêmes : il est entouré, comme les kiosques et les palais que nous venions de visiter, d'une galerie formée par une prolongation des toits. Sur cette galerie ouvrent les portes et les fenêtres sans nombre des appartements. Le palais n'a qu'un rez-de-chaussée. Nous entrâmes dans les grandes salles qui servent de vestibule et donnent accès aux différentes pièces. Ce vestibule est irrégulier; c'est un labyrinthe formé par les piliers qui supportent les toits et les plafonds, et donnent naissance à de vastes corridors circulaires pour le service des appartements. Les piliers, les plafonds, les murs, tout est de bois peint et sculpté en ornements mauresques. Les portes des chambres impériales étaient ouvertes; nous en vîmes un grand nombre, toutes à peu près semblables pour la disposition

et la décoration des plafonds moulés et dorés. Des coupoles de bois ou de marbre, percées de découpures arabesques, d'où le jour glisse doux et voilé sur les murs; des divans larges et bas autour de ces murs; aucun meuble, aucun siège, que les tapis, les nattes et les coussins; des fenêtres qui prennent naissance à un demi-pied du plancher et qui donnent sur les cours, les galeries, les terrasses et les jardins, voilà tout. Du côté du palais opposé à celui par lequel nous étions entrés, règne une plate-forme, en terrasse, bâtie en pierre et pavée en dalles de marbre. Un beau kiosque où le sultan s'assied quand il reçoit les ambassadeurs, est séparé du palais de quelques toises, et élevé de quelques pieds sur cette plate-forme; il ressemble à une petite chapelle moresque. Un divan le remplit; des fenêtres circulaires l'entourent; la vue de Constantinople, du port, de la mer de Marmara et du Bosphore y est libre et admirable. Des fontaines de marbre coulent et jaillissent en jets d'eau sur la galerie ouverte entre ce kiosque et le palais. C'est une promenade délicieuse. Les branches des arbustes et des rosiers des petits jardins qui couvrent les petites terrasses inférieures, viennent ramper sur les balustrades et les taillis, et embaumer le palais. Quelques tableaux en marbre et en bois sont suspendus aux murailles: ce sont des vues de la Mecque et de Médine. Je les examinai curieusement. Ces vues sont comme des plans sans perspective: elles sont parfaitement conformes à ce qu'Ali-bey rapporte de la Mecque, de la Kaaba, et de la disposition de ces divers monuments sacrés de la ville sainte. Elles prouvent que ce voyageur est allé réellement les visiter. Ce qu'il dit de la galerie circulaire qui entoure l'aire des différentes mosquées est attesté par ces peintures. On y voit ce portique qui rappelle celui de Saint-Pierre de Rome.

En suivant la plate-forme du palais, à gauche, on arrive, par un étroit balcon supporté par de hautes terrasses, au harem ou palais des sultans. Il était fermé; il n'y restait qu'un petit nombre d'odalisques. Nous n'approchâmes pas plus près de ce séjour interdit à l'œil. Nous vîmes seulement les fenêtres grillées et les délicieux balcons entourés aussi de treillis et de persiennes entrelacées de fleurs, où les femmes passent leurs jours a contempler les jardins, la ville et la mer. Nous plongions de l'œil sur

une multitude de parterres, entourés de murs de marbre, arrosés de jets d'eau, et plantés, avec soin et symétrie, de toutes sortes de fleurs et d'arbustes embaumés. Ces jardins, auxquels on descend par des escaliers, et qui communiquent de l'un à l'autre, ont quelquefois aussi d'élégants kiosques ; c'est là que les femmes et les enfants du harem se promènent et jouissent de la nature.

Nous étions arrivés à la pente du sérail, qui commence à redescendre de là vers le port et vers la mer de Marmara. C'est le sol le plus élevé de ce site unique dans le monde, et d'où le regard possède toutes les collines et toutes les mers de Constantinople. Nous nous arrêtâmes longtemps pour en jouir. C'est l'inverse de la vue que j'ai décrite du haut du belvédère de l'éra. Pendant que nous étions sur cette terrasse du palais, l'heure du repas sonna, et nous vîmes passer un grand nombre d'esclaves, portant sur leurs têtes de grands plateaux d'étain qui contenaient les dîners des officiers, des employés, des eunuques et des femmes du sérail. Nous assistâmes à plusieurs de ces dîners. Ils se composaient de pilaus, de volailles, de koubés, petites boulettes de riz et de viandes hachées, rôties dans une feuille de vigne, de galettes de pain semblables à des oublies et d'un vase d'eau. Partout où l'esclave rencontrait son maître, là se déposait le dîner, tantôt dans le coin d'une salle du palais, tantôt sur la terrasse, à l'ombre du toit ; tantôt dans les jardins, sous un arbre, auprès d'un jet d'eau.

Le kesnédar vint nous chercher, et nous conduisit dans le kiosque où il loge, en face du trésor du sérail. Ce trésor, où sont enfouis tant de richesses incalculables, depuis la création de l'empire, est un grand bâtiment en pierre, précédé d'un portique couvert. Le bâtiment est très-peu élevé au-dessus de terre : les portes sont basses et les chambres souterraines. De grands coffres de bois peints en rouge contiennent les monnaies d'or et d'argent. On en tire un certain nombre chaque semaine pour le service de l'empire. Il y en avait plusieurs sous le portique. Nous ne demandâmes point à y entrer ; mais on dit qu'indépendamment des espèces d'or ou d'argent, ce kesné renferme des monceaux de perles et de diamants. Cela est vraisemblable, d'après l'usage des sultans d'y déposer toujours et de n'en tirer qu'aux dernières extrémités de

l'état. Mais comme ces valeurs en pierres précieuses ne sont que conventionnelles, si le grand-seigneur voulait en faire usage en les vendant, il en diminuerait le prix par la profusion qu'il répandrait dans le commerce, et cette ressource, qui semble immense pour ces finances, n'en est peut-être pas une.

Le kesnédar, homme ouvert, gai et spirituel, m'introduisit dans l'appartement qu'il occupe. J'y trouvai, pour la première fois en Turquie, un peu du luxe d'ameublement et des commodités de l'Europe : les divans étaient hauts et couverts de coussins de soie ; il y avait des tables, des rayons de bois autour de la chambre ; sur ces rayons, des registres, des livres, des cartes de géographie et un globe terrestre. On nous apporta des confitures et des sorbets. Nous causâmes des arts, des sciences de l'Europe comparés à l'état des connaissances humaines dans l'empire ottoman. Le kesnédar me parut aussi instruit et aussi libre de préjugés qu'un Européen. Il comprenait tout ; il désirait le succès de Mahmoud dans ses tentatives d'améliorations ; mais vieux, et ayant passé sa vie dans les emplois de confiance du sérail sous quatre sultans, il semblait espérer peu et se résigner philosophiquement à l'avenir. Il menait une vie paisible et solitaire dans le fond de ce sérail abandonné. Il m'interrogea longuement sur toutes choses ; philosophie, religion, poésie, croyance populaire de l'Europe, régime des divers états, soit monarchies, soit républiques ; politique, tactique, tout fut passé en revue par lui avec une rectitude d'esprit, un à-propos et un bon sens de réflexions qui me montrèrent assez que j'avais affaire à un des hommes les plus distingués de l'empire.—Il m'apporta une sphère et son globe terrestre, et voulut que je lui expliquasse les mouvements des astres et les divisions de la terre. Il prit note de tout et parut enchanté. Il me supplia d'accepter à souper chez lui et d'y passer la nuit. Nous eûmes beaucoup de peine à résister à ses instances, et nous ne pûmes les vaincre qu'en lui disant que ma femme et mes amis, qui me savaient au sérail, seraient dans une mortelle inquiétude s'ils ne me voyaient pas reparaître. Vous êtes en effet, me dit-il, le premier Franc qui y soit jamais entré, et c'est une raison pour que vous y soyez traité en ami. Le sultan est grand et Alla est pour tous. Il nous accom-

pagna jusqu'aux escaliers intérieurs qui descendent de la plate-forme du palais du sultan, dans le dédale de petits jardins du harem, dont j'ai parlé, et nous confia aux soins d'un chef de bostangis, qui nous fit passer, de kiosque en kiosque, de parterre en parterre, tous plantés de fleurs, tous arrosés de fontaines jaillissantes, jusqu'à la porte d'une haute muraille qui sépare les palais intérieurs du sérail des grandes pelouses extérieures. Là, nous nous trouvâmes au pied des platanes énormes qui s'élèvent à plus de cent pieds de haut contre les murailles et les balcons élevés du harem. Ces arbres forment là une forêt et des groupes entrecoupés de pelouses vertes; plus loin, sont des arbres fruitiers et de grands jardins potagers cultivés par des esclaves nègres qui ont leurs cabanes sous les arbres. Des ruisseaux arrosent ces plantations irrégulières. Non loin du harem est un vieux et magnifique palais de Bajazet, abandonné aux lierres et aux oiseaux de nuit. Il est en pierre et d'une admirable architecture arabe. On le restaurerait aisément, et il vaudrait à lui seul le sérail tout entier; mais la tradition porte qu'il est peuplé par les mauvais esprits et jamais aucun osmanli n'y pénètre. Comme nous étions seuls, j'entrai dans une ou deux arches souterraines de ce beau palais, encombrées de débris et de pierres; les murs et les escaliers, que j'eus le temps d'entrevoir, me parurent du plus élégant travail. Arrivés là, près d'une des portes des murs du sérail, nous rétrogradâmes, toujours sous une forêt de platanes, de sycomores, et de cyprès les plus grands que j'aie jamais vus, et nous fîmes le tour des jardins extérieurs. Ils nous ramenèrent jusque sur les bords de la mer de Marmara, où sont deux ou trois palais magnifiques que les sultans habitent pendant l'été. Les appartements ouvrent sur le courant du canal, et sont sans cesse rafraîchis par la brise. Plus loin, des collines de gazon portent de petites mosquées, des kiosques, et des pièces d'eau entourées de parapets de marbre, et ombragées d'arbres gigantesques. Nous nous assîmes là, parmi les fleurs et les jets d'eau murmurante. Les hautes murailles du sérail derrière nous, et devant, une pente de gazon finissant à la mer; entre la mer et nous un rideau de cyprès et de platanes qui borde le mur d'enceinte; à travers ce rideau de cimes d'arbres, les flots de la mer

Marmara, les îles des princes, les vaisseaux à la voile, dont les mâts glissaient d'un arbre à l'autre ; Scutari, rougi des rayons du soleil couchant ; les cimes dorées du mont des Géants, et les cimes de neige des monts de Phrygie, encadrant ce divin tableau.

Voilà donc l'intérieur de ce séjour mystérieux, le plus beau des séjours de la terre ; scène de tant de drames sanglants, où l'empire ottoman est né et a grandi, mais où il ne veut pas mourir ; car depuis le massacre des janissaires le sultan Mahmoud ne l'habite plus. Homme de mœurs douces et de volupté, ces tâches de sang de son règne lui répugnent. Peut-être aussi ne s'y trouve-t-il pas en sûreté au milieu de la population fanatique de Stamboul, et préfère-t-il avoir un pied sur l'Asie et un pied sur sa flotte, dans ses trente palais des bords du Bosphore. Le caractère général de cette admirable demeure n'est ni la grandeur, ni la commodité, ni la magnificence ; ce sont des tentes de bois doré et percées à jour. Le caractère de ces palais, c'est le caractère du peuple turc : l'intelligence et l'amour de la nature. Cet instinct des beaux sites, des mers éclatantes, des ombrages, des sources, des horizons immenses encadrés par les cimes de neige des montagnes, est l'instinct prédominant de ce peuple. On y sent le souvenir d'un peuple pasteur et cultivateur qui aime à se rappeler son origine, et dont tous les goûts sont simples et instinctifs. Ce peuple a placé le palais de ses maîtres, la capitale de sa ville impériale, sur le penchant de la plus belle colline qu'il y ait dans son empire, et peut-être dans le monde entier. Ce palais n'a ni le luxe intérieur ni les mystérieuses voluptés d'un palais d'Europe ; il n'a que de vastes jardins, où les arbres croissent libres et éternels comme dans une forêt vierge, où les eaux murmurent, où les colombes roucoulent ; des chambres percées de fenêtres nombreuses toujours ouvertes ; des terrasses, planant sur les jardins et sur la mer, et des kiosques grillés où les sultans, assis derrière leurs persiennes, peuvent jouir à la fois de la solitude et de l'aspect enchanté du Bosphore. C'est partout de même en Turquie ; maître et peuple, grands et petits, n'ont qu'un besoin, qu'un sentiment, dans le choix et l'arrangement de leurs demeures ; jouir de l'œil, de la vue d'un bel horizon ; ou, si la

situation et la pauvreté de leur maison s'y refusent, avoir au moins un arbre, des oiseaux, un mouton, des colombes, dans un coin de terre autour de leur masure. Aussi, partout où il y a un site élevé, sublime, gracieux, dans le paysage, une mosquée, un santon, une cabane turque, s'y placent. Il n'y a pas un site du Bosphore, un mamelon, un golfe riant de la côte d'Asie et d'Europe, où un pacha, où un visir n'ait bâti une villa et un jardin. S'asseoir à l'ombre, en face d'un magnifique horizon, avec de belles branches de feuillage sur la tête, une fontaine auprès, la campagne ou la mer sous les yeux, et là, passer les heures et les jours à s'ennuyer de contemplation vague et inarticulée, voilà la vie du musulman; elle explique le choix et l'arrangement de ses demeures; elle explique aussi pourquoi ce peuple reste inactif et silencieux, jusqu'à ce que des passions le soulèvent et lui rendent son énergie native, qu'il laisse dormir en lui, mais qu'il ne perd jamais. Il n'est pas loquace comme l'Arabe; il fait peu de cas des plaisirs de l'amour-propre et de la société; ceux de la nature lui suffisent: il rêve, il médite et il prie. C'est un peuple de philosophes; il tire tout de la nature, il rapporte tout à *Dieu*. *Dieu est sans cesse* dans sa pensée et dans sa bouche; il n'y est pas comme une idée stérile, mais comme une réalité palpable, évidente, pratique. Sa vertu est l'adoration perpétuelle de la volonté divine; son dogme, la fatalité. Avec cette foi, on conquiert le monde; on le perd avec le même calme.—Nous sortons par la porte qui donne sur le port, et j'entre dans le beau kiosque, sur le quai, où le sultan vient s'asseoir quand ses flottes partent ou rentrent d'une expédition, et saluent leur maître.

---

3 juillet.

Je me suis embarqué ce matin pour Constantinople. J'ai remonté le Bosphore, je suis entré dans la mer de Marmara; et, après avoir suivi environ deux heures les murs extérieurs qui séparent Stamboul de cette mer, je suis descendu au pied du château des Sept-Tours. Nous n'avions ni teskéré, ni guide. Les soldats turcs, après

beaucoup de difficultés, nous ont laissés entrer dans la première cour de ce château de sang, où les sultans détrônés étaient traînés par la populace, et allaient attendre la mort, qui ne tarde jamais quand le peuple est à la fois juge et bourreau. Six ou sept têtes d'empereurs décapités ont roulé sur les marches de cet escalier. Des milliers de têtes plus vulgaires ont couvert les créneaux de cette tour. Le gardien refuse de nous laisser entrer plus avant. Pendant qu'il va demander des ordres au commandant du château, s'entr'ouvre la porte d'une salle basse et voûtée dans la tour orientale. Je fais quelques pas, j'entends un rugissement qui fait vibrer la voûte, et je me trouve face à face avec un superbe lion enchaîné. Le lion s'élance sur un beau lévrier qui me suivait. Le lévrier s'échappe et se refugie entre mes jambes. Le lion se dressait sur ses pattes de derrière ; mais sa chaîne le retenait contre la muraille. Je sortis et fermai la porte. Le gardien vint me dire qu'il risquerait sa tête s'il m'introduisait plus avant. Je me retirai, et je sortis de l'enceinte de la ville par une porte des anciens murs, qui descend dans la campagne. Les murs de Constantinople prennent naissance au château des Sept-Tours, sur la mer de Marmara, et s'étendent jusqu'aux sommités des collines qui couvrent le faubourg d'Eyoub, vers l'extrémité du port, aux eaux douces d'Europe.—enceignant ainsi toute la ville ancienne des empereurs grecs, et la ville de Stamboul des empereurs turcs, par le seul côté du triangle qui ne soit pas protégé par la mer. De ce côté rien ne défendrait Constantinople que les pentes insensibles de ses collines, qui vont mourir dans une belle plaine cultivée. Là, on construisit ce triple rang de murs où tant d'assauts échouèrent, et derrière lesquels le misérable empire grec se crut si long-temps impérissable. Ces murs admirables existent toujours ; et ce sont, après le Parthénon et Balbek, les plus majestueuses ruines qui attestent la place d'un empire. J'en ai suivi le pied du côté extérieur, ce matin. Ce sont des terrasses de pierre, de cinquante à soixante pieds d'élévation, et quelquefois de quinze à vingt pieds de large, revêtues de pierre de taille, d'une belle couleur gris-blanc ; souvent même entièrement blanches, et comme sortant du ciseau de l'ouvrier. On en est séparé par d'anciens

fossés comblés de débris et de terre végétale luxuriante, où les arbres et les plantes pariétaires ont pris racine depuis des siècles, et forment un impénétrable glacis. C'est une forêt vierge de trente ou quarante pas de large, remplie de nids d'oiseaux et peuplée de reptiles. Quelquefois cette forêt cache entièrement les flancs des murs et des tours carrées dont elle est flanquée, ou n'en laisse apercevoir que les créneaux élevés. Souvent la muraille reparaît dans toute sa hauteur, et réverbère, avec un éclat doré, les rayons du soleil. Elle est échancrée du haut par des brèches de toutes les formes, d'où la verdure descend comme dans des ravines de montagnes, et vient se confondre avec celle des fossés. Presque partout son sommet est couronné de végétation qui déborde et forme un bourrelet de plantes, des chapiteaux et des volutes de lianes et de lierres. Çà et là, du sein des tours comblées par les pierres et la poussière, s'élance un platane ou un cyprès qui entrelace ses racines à travers les fentes de ce piédestal. Le poids des branches et de feuilles, et les coups de vent dont ces arbres aériens sont sans cesse battus, font incliner leurs troncs vers le midi, et ils pendent comme des arbres déracinés avec leurs vastes branchages chargés de nids d'une multitude d'oiseaux. Tous les trois ou quatre cents pas on rencontre une des tours accouplées, d'une magnifique construction, avec les énormes voûtes d'une porte ou d'un arc antique entre ces tours. La plupart de ces portes sont murées aujourd'hui, et la végétation, qui a tout envahi, mers, portes, créneaux, tourelles, forme dans ces endroits les plus bizarres et les plus beaux accouplements avec les ruines et les œuvres de l'homme. Il y a des pans de lierre qui descendent du sommet des tours, comme des plis d'immenses manteaux : il y a des liannes formant des ponts de verdure de cinquante pieds d'arche d'une brèche à l'autre ; il y a des parterres de giroflées, semés sur des murs perpendiculaires, que le vent balance sans cesse comme des vagues de fleurs ; des millions d'arbustes forment des créneaux dentelés de feuillages et de couleurs diverses. Il sort de tout cela des nuées d'oiseaux, quand on jette une pierre contre les flancs des murs tapissés, ou dans les abîmes des fourrés qu'on a à ses pieds. Nous vîmes surtout

un grand nombre d'aigles qui habitent les tours et qui planent tout le jour au soleil, au-dessus des aires où ils nourrissent leurs petits, etc., etc.

---

Juillet.

Parti cette nuit, à deux heures, de Constantinople; les chevaux et les équipages nous attendaient dans le faubourg d'Eyoub, sur une petite place non loin d'une fontaine ombragée de platanes. Un café turc est auprès. La foule s'assemble pour nous voir partir; mais nous n'éprouvons ni insulte ni perte d'aucun objet. La probité est la vertu des rues; en Turquie, elle est moins commune aux palais. Les Turcs qui sont assis sous les arbres devant le café, les enfants qui passent, nous aident à charger nos arabas et nos chevaux, ramassent et nous rapportent eux-mêmes les objets qui tombent ou que nous oublions.

Nous nous mettons en marche au soleil levé, tous à cheval, et gravissant les longues rues solitaires et montueuses qui vont du faubourg d'Eyoub aux murailles grecques de Stamboul.

De Constantinople à Andrinople, rien de remarquable, rien de pittoresque que l'immense étendue des plaines sans habitations et sans arbres, traversées, de loin en loin, par un fleuve encaissé et à demi tari, qui passe sous des arches de pont ruiné. Le soir, on trouve à peine un mauvais village au fond d'un vallon entouré de vergers. Les habitants sont tous Grecs, Arméniens ou Bulgares. Les kans de ces villages sont des masures presque sans toit, où l'on entasse les hommes et les chevaux. La route continue ainsi pendant cinq jours. Nous ne rencontrons personne; cela ressemble au désert de Syrie. Une fois seulement nous nous trouvons au milieu de trente ou quarante paysans bulgares, vêtus comme des Européens, coiffés d'un bonnet de poil de mouton noir. Ils marchent vers Constantinople aux sons de deux cornemuses. Ils poussent de grands cris en nous voyant, et s'élancent vers nous en nous demandant quelques piastres. Ce sont les Savoyards de la Turquie d'Europe. Ils vont garder les chevaux du

Grand-Seigneur et des pachas dans les prairies des eaux douces de Asie et de Buyukdéré. Ils sont les jardiniers de Stamboul.

Le sixième jour au matin, nous apercevons Andrinople à l'issue de ces plaines, dans un beau bassin, entre des montagnes. La ville parait immense et sa belle mosquée la domine. C'est le plus beau monument religieux de la Turquie après Sainte-Sophie, construit par Bajazet dans le temps où la capitale de l'empire était Adrinople. Les champs, deux lieues avant la ville, sont cultivées en blé, en vignes, en arbres fruitiers de toute espèce; l'aspect du pays rappelle les environs de Dijon ou de Lyon; de nombreux ruisseaux serpentent dans la plaine. Nous entrons dans un long faubourg; nous traversons la ville au milieu d'une foule de Turcs, de femmes et d'enfants qui se pressent pour nous voir, mais qui, loin de nous importuner, nous donnent toutes sortes de marques de politesse et de respect. Les personnes qui sont venues au devant de nous, nous conduisent à la porte d'une belle maison, appartenant à M. Varnazza, consul de Sardaigne à Andrinople.

La ville, grande à peu près comme Lyon, est arrosée par trois fleuves: l'Ebre, l'Arda et le Tundicha; elle est enveloppé de toutes parts par les bois et les eaux; les belles chaînes de montagnes encadrent ce bassin fertile. — Visite à la mosquée, édifice semblable à toutes les mosquées, mais plus élevé et plus vaste; nos arts n'ont rien produit de plus hardi, de plus original et de plus d'effet que ce monument et son minaret, colonne percée à jour de plus de cent pieds de tronc.

Reparti d'Andrinople pour Philippopoli, ville de trente mille âmes, à quatre journées d'Andrinople, à huit journées de Sophia, située au bord d'un fleuve, sur un monticule de rochers isolés au milieu d'une large et fertile vallée; la ville est peuplée par moitié de Grecs, d'Arméniens et de Turcs. Les Grecs sont en général instruits et commerçants: les principaux d'entre eux font élever leurs enfants en Hongrie; l'oppression des Turcs ne leur semble que plus pesante ensuite; ils soupirent après l'indépendance de leurs frères de la Morée.

Quitté Philippopoli, et arrivé en deux jours à une jolie ville dans une plaine cultivée, appelée *Tatar Bazargik;*

elle appartient, ainsi que la province environnante, à une de ces grandes familles féodales turques, dont il existait cinq ou six races en Asie et en Europe, respectées par les sultans. Le jeune prince qui possède et gouverne *Tatar Bazargik* est le fils de l'ancien visir Husseim-Pacha. Il nous reçoit avec une hospitalité chevaleresque, nous donne une maison construite à neuf au bord d'une rivière qui entoure la ville, maison vaste, élégante, commode, appartenant à un riche Arménien ; à peine y sommes-nous installés, que nous voyons arriver quinze à vingt esclaves, portant chacun un plat d'étain sur la tête ; ils déposent à nos pieds sur le plancher une multitude de pilaus, de patisseries, de plats de gibier et de sucreries de toute espèce, des cuisines du prince ; on m'amène deux beaux chevaux en présent, que je refuse ; des veaux et des moutons pour nourrir ma suite.—Le lendemain nous commençons à voir les Balkans devant nous ; ces belles montagnes, boisées et entrecoupées de grands villages et de riches cultures, sont peuplées par les Bulgares. Nous suivons tout le jour les bords d'un torrent qui forme des marais dans la plaine ; arrivés au pied du Balkan, je trouve tous les principaux habitants du village bulgare d'*Yenikeui*, qui nous attendent, prennent les rênes de nos chevaux, se placent à droite et à gauche de nos voitures, les soutiennent de la main et des épaules, les soulèvent quelquefois pour empêcher la roue de glisser dans les précipices, et nous conduisent ainsi dans le misérable village où mes Tartares nous ont devancés ; les maisons, éparses sur les flancs ou les croupes de deux collines séparées par un profond ravin, sont entourées de jolis vergers et de prairies ; toutes les montagnes sont cultivées à leur base, et couvertes de belles forêts sur leurs croupes ; les cimes sont des rochers ; ces maisonnettes bulgares sont bâties en claie et couvertes de branches d'arbres avec leurs feuilles ; nous en occupons sept à huit, et nos moukres, Tartares et cavaliers, bivouaquent dans les vergers ; chaque maison n'a qu'une chambre et la terre nue sert de plancher.

Je quitte Yenikeui et ses aimables et bons paysans avec regret : c'est un ravissant séjour d'été ; tout le village nous accompagna à une lieue dans le Balkan, et nous combla de vœux et de bénédictions ; nous franchimes le

premier Balkan en un jour ; ce sont des montagnes à peu près semblables à celles de l'Auvergne, accessibles et cultivables presque partout ; cinq cents ouvriers pendant une saison y feraient la plus belle route carrossable. En trois jours j'arrivai à Sophia, grande ville dans une plaine intérieure, arrosée d'une rivière ; un pacha turc y résidait ; il envoya son kiaïa au-devant de moi et me fit donner la maison d'un négociant grec. J'y passai un jour ; le pacha m'envoya des veaux, des moutons, et ne voulut accepter aucun présent. La ville n'a rien de remarquable. En quatre journées de marche, tantôt dans des montagnes d'un abord facile, tantôt dans des vallées et des plaines admirablement fertiles, mais dépeuplés, j'arrivai dans la plaine de Nissa, dernière ville turque, presque aux frontières de la Servie ; je précédais, à cheval, d'une demi-heure, la caravane ; le soleil était brûlant ; à environ une lieue de la ville, je voyais une large tour blanche s'élever au milieu de la plaine, brillante comme du marbre de Paros ; le sentier m'y conduisait ; je m'en approchai, et, donnant mon cheval à tenir à un enfant turc qui m'accompagnait, je m'assis à l'ombre de la tour pour dormir un moment ; à peine étais-je assis, que levant les yeux sur le monument qui me prêtait son ombre, je vis que ses murs, qui m'avaient paru bâtis de marbre ou de pierre blanche, étaient formés par des assises régulières de crânes humains. Ces crânes et ces faces d'hommes, décharnés et blanchis par la pluie et le soleil, cimentés par un peu de sable et de chaux, formaient entièrement l'arc triomphal qui m'abritait ; il peut y en avoir quinze à vingt mille ; à quelques-uns les cheveux tenaient encore et flottaient comme des lichens et des mousses au souffle du vent ; la brise des montagnes soufflait vive et fraîche, et, s'engouffrant dans les innombrables cavités des têtes, des faces et des crânes, leur faisait rendre des sifflements plaintifs et lamentables. Je n'avais là personne pour m'expliquer ce monument barbare ; l'enfant qui tenait les deux chevaux par la bride jouait avec les petits morceaux de crânes tombés en poussière au pied de la tour ; j'étais si accablé de fatigue, de chaleur et de sommeil, que je m'endormis la tête appuyée contre ces murs de têtes coupées ; en me réveillant, je me trouvai entouré de la caravane et d'un grand nombre de cavaliers turcs venus de

Nissa pour nous escorter à notre entrée dans la ville ; ils me dirent que c'étaient les têtes de quinze mille Serviens, tués par le pacha dans la dernière révolte de la Servie. Cette plaine avait été le champ de mort de ces généreux insurgés, et ce monument était leur sépulcre ; je saluai de l'œil et du cœur les restes de ces hommes héroïques, dont les têtes coupées sont devenues la borne de l'indépendance de leur patrie.

Nissa ressemble à Sophia et n'a aucun caractère.—Nous y passons un jour.—Après Nissa on entre dans les belles montagnes et dans l'océan des forêts de la Servie. Ces forêts vierges s'étendent partout autant que l'horizon, laissant serpenter seulement une large route, récemment tracée par le Prince Milosch, chef indépendant de la Servie. Pendant six jours nous nous enfonçons dans ces magnifiques et perpétuels ombrages, n'ayant d'autre spectacle que les colonnades sans fin des troncs énormes et élevés des hêtres, les vagues de feuillages balancées par les vents, les avenues de collines et de montagnes uniformément vêtues de leurs chênes séculaires.

Seulement de distance en distance, environ toutes les cinq à six lieues, en descendant dans un vallon un peu plus large et où serpente une rivière, de grands villages en bois avec quelques jolies maisons blanches et neuves qui commencent à sortir des forêts, une petite église et un presbytère, s'étendent le long d'une jolie rivière, au milieu de prairies et de champs de maïs. Les habitants, assis sur des divans de bois devant leurs boutiques, travaillent à différents métiers ; leur physionomie, quoique douce et bienveillante, a quelque chose de septentrional, d'énergique, de fier, qui rappelle tout de suite à l'œil un peuple déjà libre, digne de l'être tout-à-fait ; partout on nous accueille avec hospitalité et respect ; on nous prépare la maison la plus apparente du village ; le curé vient s'entretenir avec nous : on commence à trouver dans les maisons quelques meubles d'Europe ; les femmes ne sont plus voilées ; on trouve dans les prairies et dans les bois des bandes de jeunes hommes et de jeunes filles, allant ensemble aux travaux des champs, et chantant des airs nationaux qui rappellent le ranz des vaches. Ces jeunes filles sont vêtues d'une chemise, plissée à mille plis, qui couvre les épaules et le sein, et d'un jupon court de laine

brune ou rouge; leur fraîcheur, leur gaieté, la limpidité de leurs fronts et de leurs yeux les font ressembler aux belles femmes de Berne ou des montagnes de Lucerne.

Là nos fidèles compagnes de tous les konaks de Turquie nous abandonnent; nous ne voyons plus les cigognes, dont les larges nids, semblables à des berceaux de jonc, couronnent le sommet de tous les dômes des mosquées dans la Turquie d'Europe, et servent de toit aux minarets écroulés; tous les soirs, en arrivant dans les villages ou dans les kans déserts, nous les voyions deux à deux errer autour de notre tente ou de nos masures: les petits, élevant leurs longs cous hors du nid comme une nichée de serpents, tendent le bec à la mère, qui, suspendue à demi sur ses larges ailes, leur partage la nourriture qu'elle rapporte des marais voisins; et le père, planant immobile à une grande hauteur au-dessus du nid, semble jouir de ce touchant spectacle. Ces beaux oiseaux ne sont nullement sauvages; ils sont les gardiens du toit comme les chiens sont les gardiens du foyer; ils vivent en paix avec les nuées de tourterelles qui blanchissent partout le dôme des kans et des mosquées, et n'effarouchent pas les hirondelles. Les Turcs vivent en paix eux-mêmes avec toute la création animée et inanimée; arbres, oiseaux ou chiens, ils respectent tout ce que Dieu a fait; ils étendent leur charité à ces pauvres espèces, abandonnées ou persécutées chez nous. Dans toutes les rues, il y a de distance en distance des vases pleins d'eau pour les chiens du quartier, et ils font quelquefois, en mourant, des fondations pieuses pour qu'on jette du grain aux tourterelles qu'ils nourrissent pendant leur vie.

---

2 septembre 1833.

Nous sommes sortis ce matin des éternelles forêts de la Servie, qui descendent jusqu'au bord du Danube. Le point où l'on commence à apercevoir ce roi des fleuves est un mamelon couvert de chênes superbes; après l'avoir franchi, on découvre à ses pieds comme un vaste lac d'une eau bleue et transparente, encaissé dans des bois et des roseaux, et semé d'îles vertes; en avançant, on voit le fleuve s'étendre à droite et à gauche, en côtoyant d'abord

les hautes falaises boisées de la Servie, et en se perdant, à droite, dans les plaines de la Hongrie. Les dernières pentes de forêts qui glissent vers le fleuve sont un des plus beaux sites de l'univers. Nous couchons au bord du Danube, dans un petit village servien.

Le lendemain nous quittons de nouveau le fleuve pendant quatre heures de marche. Le pays, comme tous les pays de frontières, devient aride, inculte et désert; nous gravissons vers midi des coteaux stériles d'où nous découvrons enfin Belgrade à nos pieds. Belgrade, tant de fois renversée par les bombes, est assise sur une rive élevée du Danube. Les toits de ses mosquées sont percés, les murailles sont déchirées, les faubourgs abandonnés sont jonchés de masures et de monceaux de ruines; la ville, semblable à toutes les villes turques, descend en rues étroites et tortueuses vers le fleuve. Semlin, première ville de la Hongrie, brille de l'autre côté du Danube avec toute la magnificence d'une ville d'Europe; les clochers s'élèvent en face des minarets; arrivés à Belgrade, pendant que nous nous reposons dans une petite auberge, la première que nous ayons trouvée en Turquie, le prince Milosch m'envoie quelques uns de ses principaux officiers pour m'inviter à aller passer quelques jours dans la forteresse où il réside, à quelques lieues de Belgrade; je résiste à leurs instances et je commande les bateaux pour le passage du Danube; à quatre heures, nous descendons vers le fleuve; au moment où nous allions nous embarquer, je vois un groupe de cavaliers, vêtus presque à l'européenne, accourir sur la plage; c'est le frère du prince Milosch, chef des Serviens, qui vient de la part de son frère me renouveler ses instances pour m'arrêter quelques jours chez lui. Je regrette vivement de ne pouvoir accepter une hospitalité si obligeamment offerte; mais mon compagnon de voyage, M. de Capmas, est gravement malade depuis plusieurs jours; on le soutient à peine sur son cheval; il est urgent pour lui de trouver le repos et les ressources qu'offrira une ville européenne et les secours des médecins d'un lazaret. Je cause une demi-heure avec le prince, qui me paraît un homme aussi instruit qu'affable et bon; je salue en lui et dans sa noble nation l'espoir prochain d'une civilisation indépendante, et je pose enfin le pied dans la barque qui

nous transporte à Semlin.—Le trajet est d'une heure ; le fleuve, large et profond, a des vagues comme la mer ; on longe ensuite les prairies et les vergers qui entourent Semlin.—Le 3 au soir, entré au lazaret, où nous devons rester dix jours. Chacun de nous a une cellule et une petite cour plantée d'arbres ; je congédie mes Tartares, mes moukres, mes drogmans, qui retournent à Constantinople ; tous nous baisent la main avec tristesse, et je ne puis quitter moi-même sans attendrissement et sans reconnaissance ces hommes simples et droits, ces fidèles et généreux serviteurs, qui m'ont guidé, servi, gardé, soigné, comme des frères feraient pour un frère, et qui m'ont prouvé, pendant les innombrables vicissitudes de dix-huit mois de voyages dans la terre étrangère, que toutes les religions avaient leur divine morale, toutes les civilisations leur vertu, et tous les hommes le sentiment du juste, du bien et du beau, gravé en différentes caractères dans leur cœur par la main de Dieu.

# RÉCIT DU SÉJOUR.

DE

# FATALLA SAYEGHIR

CHEZ LES ARABES ERRANTS DU GRAND DESERT,

RAPPORTÉ ET TRADUIT PAR LES SOINS

# DE M. DE LAMARTINE.

---

## AVANT-PROPOS.

Nous étions campés au milieu du désert qui s'étend de Tibériade à Nazareth. Nous causions des tribus arabes que nous avions rencontrées dans la journée, de leurs mœurs, de leurs rapports entre elles et avec les grands peuples qui les environnent. Nous cherchions à percer le mystère de leur origine, de leur destinée et de cette étonnante persévérance de l'esprit de race qui sépare ces peuplades de toutes les autres familles humaines et les tient, comme les Juifs, non pas en dehors de la civilisation, mais dans une civilisation à part, aussi inaltérable que le granit.

Je disais à mes amis et à M. Mazolier, mon drogman, que si j'étais seul et sans affections de famille, je mènerais cette vie pendant des années et des années. J'aimerais à ne me jamais coucher où je me serais réveillé, à promener ma tente depuis les rivages d'Egypte jusqu'à ceux du golfe Persique ; à n'avoir pour but, le soir, que le soir même ; à parcourir du pied, de l'œil et du cœur, toutes ces terres inconnues, toutes ces races d'hommes si diverses

de la mienne ; à contempler l'humanité, ce plus bel ouvrage de Dieu, sous toutes ses formes. Que faut-il pour cela ? Quelques esclaves ou serviteurs fidèles, des armes, un peu d'or, deux ou trois tentes et des chameaux. Le ciel de ces contrées est presque toujours tiède et pur, la vie facile et peu chère, l'hospitalité certaine et pittoresque. Je préférerais cent fois des années ainsi écoulées sous des cieux différents, avec des hôtes et des amis toujours nouveaux, à la stérile et bruyante monotonie de la vie de nos capitales. Je voudrais, disais-je à mon drogman, passer ces montagnes, descendre dans le grand désert de Syrie, aborder quelques unes de ces grandes tribus inconnues qui le sillonnent, y recevoir l'hospitalité pendant des mois, passer à d'autres, étudier les ressemblances et les différences, les suivre des jardins de Damas aux bords de l'Euphrate, aux confins de la Perse, lever le voile qui couvre encore toute cette civilisation du désert, civilisation d'où la chevalerie nous est née, et où l'on doit la retrouver encore ; mais le temps nous presse, nous ne verrons que les bords de cet océan dont personne n'a parcouru l'étendue. Nul voyageur n'a pénétré parmi ces tribus innombrables qui couvrent de leurs tentes et de leurs troupeaux les champs des patriarches : un seul homme l'a tenté, mais il n'est plus, et les notes qu'il avait pu recueillir pendant dix ans de séjour parmi ces peuples ont été perdues avec lui. Je voulais parler de M. de Lascaris : or, voici ce que c'est que M. de Lascaris :

Né en Piémont d'une de ces familles grecques venues en Italie après la conquête de Constantinople, M. de Lascaris était chevalier de Malte lorsque Napoléon vint conquérir cette île. M. de Lascaris, très-jeune alors, le suivit en Egypte, s'attacha à sa fortune, et fut fasciné par son génie. Homme de génie lui-même, il comprit, un des premiers, les grandes destinées que la Providence réservait à un jeune homme trempé dans l'esprit de Plutarque, à une époque où tous les caractères étaient usés, brisés ou faussés. Il comprit plus : il comprit que le plus grand œuvre à accomplir par son héros n'était peut-être pas la restauration du pouvoir en Europe, œuvre que la réaction des esprits rendait nécessaire, et par conséquent facile ; il pressentait que l'Asie offrait un plus vaste champ à

l'ambition régénératrice d'un héros. Il paraît que le jeune guerrier d'Italie, dont l'imagination était lumineuse comme l'Orient, vague comme le désert, grande comme le monde, eut à ce sujet des conversations confidentielles avec M. de Lascaris, et qu'en conséquence, ce dernier partit avec des instructions secrètes de Napoléon, reçut des sommes nécessaires à son entreprise, et vint s'établir à Alep pour s'y perfectionner dans la langue arabe. Homme de mérite, de talent et de lumière, il feignit une sorte de monomanie, pour se faire excuser son séjour en Syrie et ses relations obstinées avec tous les Arabes du désert qui arrivaient à Alep. Enfin, après quelques années de préparations, il tenta sa grande et périlleuse entreprise. Il parcourut avec des chances diverses, et sous des déguisements successifs, toutes les tribus de la Mésopotamie, de l'Euphrate, et revint à Alep, riche des connaissances qu'il avait acquises, et des relations politiques qu'il avait préparés pour Napoléon. Mais pendant qu'il accomplissait ainsi sa mission, la fortune renversait son héros, et il apprenait sa chûte le jour même où il revenait lui rapporter le fruit de sept années de périls et de dévouement. Ce coup imprévu du sort fut mortel à M. de Lascaris. Il passa en Égypte, et mourut au Kaire, seul, inconnu, abandonné, laissant ses notes pour unique héritage. On dit que le consul anglais recueillit ces précieux documents qui pouvaient devenir si nuisibles à son gouvernement, et qu'ils furent détruits ou envoyés à Londres.

Quel dommage, disais-je à M. Mazolier, que le résultat de tant d'années et de tant de patience ait été perdu pour nous ! Il en reste quelque chose, me répondit-il ; j'ai été lié, à Latakié, ma patrie, avec un jeune Arabe qui a accompagné M. de Lascaris pendant tous ses voyages. Après sa mort, dénué de ressources, privé même des modiques appointements arriérés que lui avait promis M. de Lascaris, il est rentré pauvre et dépouillé chez sa mère. Il vit maintenant d'un petit emploi chez un négociant de Latakié. Là je l'ai connu, et il m'a parlé bien souvent d'un recueil de notes qu'il écrivait à l'instigation de son patron dans le cours de sa vie nomade. Pensez-vous, disais-je à M. Mazolier, que ce jeune homme consentît à me les vendre ? Je le crois, reprit-il ; je le crois d'autant

plus, qu'il m'a souvent témoigné le désir de les offrir au gouvernement français. Mais rien n'est si facile que de nous en assurer; je vais écrire à Fatalla Sayeghir, c'est le nom du jeune Arabe. Le Tartare d'Ibrahim Pacha lui remettra ma lettre, et nous aurons la réponse en rentrant à Saïde. Je vous charge, lui dis-je, de négocier cette affaire et de lui offrir deux mille piastres de son manuscrit.

Quelques mois se passèrent avant que la réponse de Fatalla Sayeghir me parvint. Rentré à Bayruth, j'envoyai mon interprète négocier directement l'acquisition du manuscrit à Latakié. Les conditions acceptées et la somme payée, M. Mazolier me rapporta les notes arabes. Pendant le cours de l'hiver, je les fis traduire, avec une peine infinie, en langue franque; je les traduisis plus tard moi-même en français, et je pus faire jouir ainsi le public du fruit d'un voyage de dix ans, qu'aucun voyageur n'avait encore accompli. L'extrême difficulté de cette double traduction doit faire excuser le style de ces notes. Le style importe peu dans ces sortes d'ouvrages, les faits et les mœurs sont tout. J'ai la certitude que le premier traducteur n'a rien altéré; il a supprimé seulement quelques longueurs et des circonstances qui n'étaient que des répétitions oiseuses et qui n'éclaircissent rien.

Voici le récit littéralement traduit de Fatalla Sayeghir.

---

## RÉCIT

DE

## FATALLA SAYEGHIR.

A L'AGE de dix-huit ans, je partis d'Alep, ma patrie, avec un fonds de marchandises, pour aller m'établir en Cypre. Ayant été assez heureux la première année dans mes opérations commerciales, j'y pris goût et j'eus la fatale idée de faire pour Trieste, un chargement des productions de l'île. En peu de temps mes marchandises furent embarquées. Elles consistaient en coton, soie, vins, éponges et coloquintes. Le 18 mars 1809, mon bâtiment,

commande par le capitaine *Chefalinati*, mit à la voile. Déjà je calculais les avantages de ma spéculation, et me réjouissais à l'idée de gros bénéfices, lorsqu'au milieu de ces douces illusions me parvint la funeste nouvelle de la prise de mon navire par un vaisseau de guerre anglais qui l'avait conduit à Malte. Par suite d'une telle perte, forcé de déposer mon bilan, je dus me retirer du commerce; et, totalement ruiné, je quittai Cypre pour revenir à Alep.

Quelques jours après mon arrivée, je dinai chez un de mes amis, avec plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvait un étranger fort mal vêtu, mais auquel cependant on témoignait beaucoup d'égards. Après le dîner on fit de la musique, et cet étranger, s'étant assis près de moi, m'adressa la parole avec affabilité. Nous parlâmes musique, et à la suite d'une conversation assez longue, je me levai pour aller demander son nom. J'appris qu'il s'appelait M. Lascaris de Vintimille, et qu'il était chevalier de Malte. Le lendemain je le vis arriver chez moi, tenant en main un violon. "Mon cher enfant, me dit-il " en entrant, j'ai remarqué hier combien vous aimiez la " musique; je vous considère déjà comme mon fils et vous " apporte un violon que je vous prie d'accepter." Je reçus avec grand plaisir cet instrument que je trouvai fort à mon goût, et lui en fis mes vifs remercîments. Après deux heures d'une conversation très-animée, pendant laquelle il m'avait beaucoup questionné sur toutes sortes de sujets, il se retira. Le lendemain il revint, et continua ainsi ses visites pendant quinze jours; ensuite il me proposa de lui donner des leçons d'arabe, d'une heure chaque jour, pour lesquelles il m'offrit cent piastres par mois. J'acceptai avec joie cette proposition avantageuse, et après six mois de leçons il commençait à parler et à lire l'arabe passablement. Un jour il me dit: "Mon cher fils " (c'est ainsi qu'il m'appelait toujours), je vois que vous " avez un grand penchant pour le commerce, et comme " je désire rester quelque temps avec vous, je veux vous " occuper d'une manière qui vous soit agréable. Voici " de l'argent; faites achat des marchandises les plus " estimées à Homs, à Hama et dans leurs environs. Nous " irons faire le commerce dans ces contrées les moins fré- " quentées par les marchands; vous verrez que nous y

" ferons de bonnes affaires." Le désir de rester auprès de M. Lascaris, et la persuasion que cette entreprise nous serait avantageuse, me firent accepter sa proposition sans hésiter, et je commençai immédiatement, d'après une note qu'il me remit, à faire les achats qui consistaient dans les articles suivants : toile rouge, ambre, coraux en chapelets, mouchoirs de coton, mouchoirs de soie noire et de couleur, appelés cafiés, chemises noires, épingles, aiguilles, peignes en buis et en os, bagues, mors de chevaux, bracelets de verre et différentes verroteries ; nous y joignimes des produits chimiques, des épices et des drogues. M. Lascaris paya ces divers articles onze mille piastres, ou deux mille tallaris.

Toutes les personnes d'Alep qui me voyaient acheter ces marchandises, me disaient que M. Lascaris était devenu fou. Effectivement, son costume et ses manières le faisaient passer pour tel.—Il portait une barbe longue et mal peignée, un turban blanc fort sale, une mauvaise robe ou *gombaz* avec une veste par-dessus, une ceinture en cuir et des souliers rouges, sans bas. Lorsqu'on lui parlait, il feignait de ne pas comprendre ce qu'on lui disait. Il passait la plus grande partie de la journée au café, et mangeait au bazar, ce que ne font pas dans le pays les gens comme il faut. Cette manière d'être avait un but, comme je le sus plus tard ; mais ceux qui ne le connaissaient pas, lui croyaient l'esprit dérangé. Quant à moi, je le trouvais plein de sens et de sagesse ; raisonnant bien sur tous les sujets ; enfin un homme supérieur. Un jour, lorsque toutes nos marchandises furent emballées, il me fit appeler pour me demander ce qu'on disait de lui à Alep. " On dit, lui " répondis-je, que vous êtes fou.—Et qu'en pensez-vous " vous-même ? reprit-il.—Je pense que vous êtes plein de " sens et de savoir.—J'espère avec le temps vous le " prouver, dit-il ; mais pour cela il faut prendre l'engage- " ment de faire tout ce que je vous commanderai, sans " répliquer et sans m'en demander la raison ; m'obéir en " tout et pour tout ; enfin je veux de vous obéissance " aveugle ; vous n'aurez pas à vous en repentir." Puis il me dit d'aller lui chercher du mercure ; j'obéis sur-le-champ. Il le mélangea avec de la graisse et deux autres drogues que je ne connaissais pas, et m'assura qu'en s'entourant le cou d'un fil de coton enduit de cette prépa-

ration, on se mettait à l'abri de la piqûre des insectes. Je me dis à part moi qu'il n'y avait pas assez d'insectes à Homs, ou à Hama pour nécessiter un tel préservatif; qu'ainsi cela devait être destiné pour quelque autre pays; mais comme il venait de m'interdire toute observation, je me contentai de lui demander quel jour nous partirions, afin de pouvoir arrêter les moucres (conducteurs de chameaux).—"Je vous donne, me répondit-il, trente jours "pour vous divertir; ma caisse est à votre disposition, "amusez-vous bien, dépensez ce que vous voudrez; n'épar- "gnez rien."—Ce sont, pensais-je des adieux à ce monde qu'il veut que je fasse; mais l'attachement profond que je ressentais déjà pour lui l'emporta sur cette réflexion; je ne songeai plus qu'au présent, et je profitai du temps qu'il m'avait accordé pour me bien divertir. —Mais, hélas! le temps du plaisir passe vite! j'en vis bientôt le terme. M. Lascaris me pressa de partir, je me rendis à ses ordres, et profitant d'une caravane qui allait à Hama, le jeudi 18 février 1810, nous quittâmes Alep et arrivâmes au village de Saarmin, après douze heures de marche. Le lendemain nous repartîmes pour Nuarat el Nahaman, jolie petite ville à six heures de là. Notre caravane s'était arrêtée deux jours à Nuarat pour assister à une foire qui s'y tenait tous les dimanches. Nous allâmes aussi nous y promener, et dans le tumulte qu'elle occasionait, je perdis de vue M. Lascaris, qui avait disparu dans la foule. Après l'avoir cherché long-temps je finis par le découvrir à l'écart, dans un endroit solitaire, causant avec un Bédouin tout déguenillé. Je lui demandai avec surprise quel plaisir il trouvait dans la conversation d'un tel personnage, ne pouvant ni comprendre son arabe ni lui faire entendre le sien.—"Le "jour où j'ai eu le bonheur de causer avec un Bédouin, "me répondit-il, est un des jours les plus heureux de "ma vie.—En ce cas, repris-je, vous serez bien souvent "au comble du bonheur, car nous rencontrons conti- "nuellement des gens de cette espèce."

Il me fit acheter des galettes (pain du pays) et du fromage, et les donna à Hettall (c'était le nom du Bédouin), qui prit congé de nous en nous remerciant. Le 22 février nous partîmes de Nuarat el Nahaman, et après six heures de marche nous arrivâmes à Khrau

Cheikria, puis le lendemain après neuf heures à Hama, ville considérable, où nous n'étions connus de personne, M. Lascaris n'ayant pas apporté de lettres de recommandation. Nous passâmes la première nuit dans un café, et nous louâmes le lendemain une chambre dans le Khan de Asshad-Pascha. Comme je commençais à ouvrir les ballots et à préparer des marchandises pour vendre, M. Lascaris me dit d'un air mécontent: "Vous n'avez en "tête que votre misérable commerce; Si vous saviez "combien il y a de choses plus utiles et plus intéressantes à faire!" D'après cela je ne songeai plus à rien vendre, et je fus parcourir la ville.—Le quatrième jour, M. Lascaris, se promenant seul, pénétra jusqu'au château qui tombe en ruines. L'ayant examiné attentivement, il eut l'imprudence de commencer à en prendre les dimensions. Quatre vagabonds qui jouaient secrètement sous un arceau brisé, se jetèrent sur lui, le menaçant de le dénoncer comme voulant enlever des trésors et faire pénétrer des *giaours* dans le château. Avec quelque argent tout se serait terminé sans bruit; mais M. Lascaris se défendit, et à grande peine s'échappant de leurs mains, vint me trouver. Il n'avait pas achevé le récit de son aventure, que nous vîmes entrer deux hommes du gouvernement avec un des dénonciateurs. Ils s'emparèrent de la clé de notre chambre, et nous emmenèrent, nous chassant devant eux à coups de bâton comme des malfaiteurs. Arrivés en présence du mutzelim Selim Beik, connu par sa cruauté, il nous interrogea ainsi: "De quel pays êtes-vous?—Mon compagnon est "de Cypre, lui répondis-je, et moi d'Alep.—Quel motif "vous amène dans ce pays?—Nous y sommes venus "pour faire le commerce.—Vous mentez: on a vu votre "compagnon occupé dans le château à prendre des mesures "et à lever des plans: c'est, ou pour s'emparer du trésor, "ou pour livrer la place aux infidèles." Puis se tournant du côté des gardes; "Conduisez, ajouta-t-il, ces deux "chiens au cachot." Il ne nous fut pas permis de dire un mot de plus. Arrivés à la prison, on nous mit de grosses chaînes aux pieds et au cou, et l'on nous enferma dans un cachot obscur où nous étions si à l'étroit, que nous ne pouvions pas même nous retourner. Au bout de quelque temps nous obtînmes de la lumière et

du pain moyennant un tallari; mais l'immense quantité de puces et autres insectes qui infestaient la prison nous empêchèrent de fermer l'œil toute la nuit. A peine avions-nous le courage de penser aux moyens de sortir de cet horrible lieu. A la fin je me souvins d'un écrivain chrétien, appelé Selim, que je connaissais de réputation pour un homme serviable. Je gagnai un de nos gardiens, qui fut le trouver, et le lendemain Selim arrangea heureusement cette affaire par un cadeau de soixante tallaris au mutzelim, et d'une cinquantaine de piastres à ses gens. A ce prix nous obtinmes notre liberté. Cet emprisonnement nous valut l'avantage de connaître Selim et plusieurs autres personnes de Hama, avec lesquelles nous passâmes une vingtaine de jours fort agréablement. La ville est charmante; l'Oronte la traverse et la rend gaie et animée, ses eaux abondantes entretiennent la verdure d'une multitude de jardins. Les habitants sont aimables, vifs et spirituels; ils aiment la poésie et la cultivent avec succès. On leur a donné le surnom d'oiseaux parlants, qui les caractérise fort bien. M. Lascaris ayant demandé à Selim une lettre de recommandation pour un homme de mediocre condition de Homs, qui pût nous servir de guide, il nous écrivit le billet suivant: "A notre frère Yakoub, salut. Ceux qui vous remettront la présente sont colporteurs, et se rendent chez vous pour vendre leurs marchandises aux environs de Homs; assistez-les autant que vous le pourrez, vos peines ne seront pas perdues; ce sont de braves gens. Salut."

M. Lascaris, très-content de cette lettre, voulut profiter d'une caravane qui se rendait à Homs. Nous partîmes le 25 mars, et arrivâmes après six heures de marche à Rastain, qui n'est plus aujourd'hui que le reste d'une ancienne ville considérable; on n'y voit rien de remarquable. Nous continuâmes notre route, et au bout de six autres heures nous étions à Homs. Yakoub, à qui nous remîmes notre lettre, nous reçut à merveille et nous donna à souper. Son métier était de faire des manteaux noirs, appelés machlas. Après souper quelques hommes de sa condition vinrent passer la soirée avec lui, prendre le café et fumer—Un d'eux, serrurier, nommé Naufal, nous parut fort intelligent. Il nous

parla des Bédouins, de leur manière de vivre et de faire la guerre; il nous apprit qu'il passait six mois de l'année dans leurs tribus pour arranger les armes, et qu'il avait beaucoup d'amis parmi eux. Quand nous fûmes seuls, M. Lascaris me dit qu'il avait vu ce soir-là tous ses parents; et comme je lui témoignais mon étonnement d'apprendre qu'il y eût des Vintimille à Homs: "La rencontre de Naufal, me répondit-il, est " plus précieuse pour moi que celle de ma famille en- " tière." Il était tard lorsqu'on se retira, et le maître de la maison nous donna un matelas et une couverture pour nous deux. M. Lascaris n'avait jamais couché avec personne; mais par bonté il insista pour me faire partager ce lit; ne voulant pas le contrarier, je me plaçai près de lui; mais sitôt la lumière éteinte, m'enveloppant dans mon machlas, je me glissai à terre où je passai la nuit. Le lendemain en nous réveillant, nous nous trouvâmes tous deux couchés de la même manière, M. Lascaris ayant fait comme moi; il vint m'embrasser en me disant: " C'est un très-bon signe que nous ayons " eu la même idée, mon cher fils, car j'aime à vous donner " ce titre, qui vous plaît, j'espère, autant qu'à moi." Je le remerciai de l'intérêt qu'il me montrait, et nous sortîmes ensemble pour aller prier Naufal de nous accompagner par toute la ville, et de nous montrer ce qu'elle renfermait de curieux; lui promettant de l'indemniser de la perte de sa journée. La population de Homs est de huit mille âmes. Le caractère des habitants est en tout opposé à celui des habitants de Hama. La citadelle, située au centre de la ville, tombe en ruine; les remparts, bien conservés, sont baignés par un bras de l'Oronte. L'air y est très-sain.—Nous achetâmes, pour quarante piastres, deux pelisses de peaux de mouton semblables à celles des Bédouins: ces pelisses sont imperméables. Afin d'être plus libres, nous louâmes une chambre dans le Khan, et priâmes Naufal de rester avec nous, nous engageant à lui donner ce qu'il aurait gagné en travaillant dans sa boutique, environ trois piastres par jour. Il nous fut de la plus grande utilité; M. Lascaris le questionnait adroitement, et tirait de lui tous les renseignements qu'il désirait; se faisant expliquer les mœurs, les usages et le caractère des Bédouins, leur

manière de recevoir les étrangers et d'agir avec eux. Nous restâmes trente jours à Homs, pour attendre l'époque du retour des Bédouins, qui d'ordinaire quittent les environs de cette ville au mois d'octobre, pour se diriger vers le midi, suivant toujours le beau temps, l'eau et les pâturages; marchant un jour et se reposant cinq ou six. Les uns vont ainsi jusqu'à Bassora et Bagdad, les autres jusqu'à Châtt el Arab où se réunissent le Tigre et l'Euphrate. Au mois de février, ils commencent à revenir vers la Syrie, et à la fin d'avril on les aperçoit dans les déserts de Damas et d'Alep. Naufal nous donna tous ces renseignements, et nous dit que les Bédouins faisaient un grand usage de pelisses semblables aux nôtres, de machlas noirs, et surtout de cafiés. En conséquence M. Lascaris me fit acheter vingt pelisses, dix machlas et cinquante cafiés dont je fis un ballot. Cet achat montait à douze cents piastres.—Naufal nous ayant proposé d'aller visiter la citadelle, la crainte d'une aventure comme celle de Hama nous fit d'abord hésiter; mais sur l'assurance qu'il ne nous arriverait rien de fâcheux et qu'il répondrait de nous, nous acceptâmes, et fûmes avec lui voir ces ruines, situées sur le sommet d'une petite colline, au milieu de la ville. Ce château est mieux conservé que celui de Hama. Nous y remarquâmes une grotte cachée et profonde, de laquelle sortait une source abondante; l'eau s'échappe par une ouverture de quatre pieds sur deux, et se précipite à travers des barreaux de fer, par une seconde ouverture. Elle est excellente. On nous conta une vieille tradition qui dit qu'une fois le passage des eaux ayant été bouché, il arriva six mois après une députation de Perse, qui moyennant une forte somme donnée au gouvernement, obtint que l'ouverture serait débouchée, et ne pourrait plus être obstruée à l'avenir. Maintenant l'entrée de cette grotte est défendue, et il est fort difficile d'y pénétrer.

De retour au logis, Scheik Ibrahim me demanda si je notais ce que nous avions vu, et ce qui nous était arrivé depuis notre départ d'Alep; et sur ma reponse négative, il me pria de le faire, m'engageant à me rappeler le passé et à tenir un journal exact de tout, en arabe, afin qu'il pût lui-même le traduire en français. Depuis je pris des

notes qu'il transcrivait soigneusement chaque jour et qu'il me rendait le lendemain. Je les réunis aujourd'hui dans l'espoir qu'elles pourront être utiles un jour, et m'offrir une légère compensation à mes fatigues et à mes peines.

M. Lascaris s'étant décidé à partir pour le village de Saddad, j'engageai Naufal à nous accompagner ; et nous étant réunis à quelques autres personnes, nous partîmes de Homs avec toutes nos marchandises. Après cinq heures de marche, nous traversâmes un large ruisseau qui coule du nord au midi vers le château de Hasné. Ce château, commandé par un aga, sert de halte à la caravane de la Mecque venant de Dama. L'eau de ce ruisseau est excellente à boire ; nous en remplîmes nos outres. Cette précaution est nécessaire, car on n'en trouve plus pendant les sept heures de marche qui restent à faire pour arriver à Saddad. Nous y étions rendus au coucher de soleil. Naufal nous conduisit chez le scheik, Hassan Abou-Ibrahim, vénérable vieillard, père de neuf enfants tous mariés, et habitant sous le même toit. Il nous reçut à merveille, et nous présenta toute sa famille, qui, à notre grand étonnement, se composait de soixante-quatre personnes. Le Scheik nous ayant demandé si nous voulions nous établir dans le village, ou voyager dans d'autres pays, nous lui dîmes que nous étions négociants ; que la guerre entre les puissances ayant interrompu les communications par mer avec Cypre, nous avions voulu nous établir à Alep ; mais qu'ayant trouvé dans cette ville des négociants plus riches que nous, nous nous étions décidés à porter nos marchandises dans des lieux moins fréquentés, espérant par là en tirer un meilleur parti. Lui ayant ensuite appris en quoi consistaient ces marchandises : " Ces objets, nous dit-il, ne servent qu'aux Arabes du " désert ; je regrette de vous le dire, mais il vous sera " impossible de pénétrer jusqu'à eux ; et quand même " vous pourriez y parvenir, vous courriez risque de " perdre tout, même la vie ; les Bédouins sont cupides et " pleins d'audace ; ils voudront s'emparer de vos marchan- " dises, et si vous faites la moindre résistance, ils vous " massacreront. Vous êtes des gens pleins d'honneur et " de délicatesse, il vous sera impossible de supporter leur " grossièreté ; c'est par intérêt pour vous que je parle de " la sorte, étant moi-même chrétien. Croyez-moi, ouvrez

" ici vos ballots, vendez tout ce que vous pourrez, et " retournez ensuite à Alep, si vous voulez conserver vos " biens et votre vie." Il finissait à peine de parler, que les principaux habitants du village, réunis chez lui pour nous voir, commencèrent à nous raconter des histoires effrayantes. L'un nous dit qu'un colporteur, venant d'Alep, et allant au désert, avait été dépouillé par les Bédouins, et qu'on l'avait vu repasser tout nu. Un autre avait appris qu'un marchand, parti de Damas, avait été tué. Tous étaient d'accord sur l'impossibilité de pénétrer parmi les hordes de Bédouins, et cherchaient, par tous les moyens possibles, à nous détourner d'une aussi périlleuse entreprise. Je voyais M. Lascaris se troubler; il se tourna vers moi, et me dit en italien, pour n'être pas compris des autres personnes: " *Cosa dite di questa novità, che mi ha molto scoragito?*" *—" Je ne crois pas, lui ré- " pondis-je, à toutes ces histoires; et, quand même elle " seraient vraies, il faudrait encore persévérer dans notre " projet. Depuis que vous m'avez annoncé votre inten- " tion d'aller chez les Bédouins, je n'ai plus espéré revoir " ma patrie. J'ai regardé les trente jours que vous " m'avez donnés à Alep pour me divertir, comme mes " adieux au monde. Je considère notre voyage comme " une véritable campagne, et celui qui part pour la guerre, " s'il est bien déterminé, ne doit pas songer au retour. " Ne perdons pas courage; quoique Hassaf soit un " scheik,† qu'il ait de l'expérience, qu'il entende bien la " culture des terres et les intérêts de son village, il ne " peut avoir aucune idée de l'importance de nos affaires; " je serais donc d'avis de ne plus lui parler de notre voyage " dans le désert, et de mettre notre confiance en Dieu, le " grand protecteur de l'univers." Ces paroles produisirent leur effet sur M. Lascaris, qui me dit en m'embrassant tendrement: " Mon cher fils, je mets tout mon espoir en " Dieu et en vous; vous êtes un homme de résolution, je " le vois; je suis on ne peut plus content de la force de " votre caractère, et j'espère atteindre mon but à l'aide de " votre courage et de votre constance." A la suite de cet entretien, nous fûmes nous coucher également satisfaits

* Que dites-vous de cette nouvelle, qui m'a fort découragé ?

† Vieillard ou ancien.

l'un de l'autre. Nous employâmes la journée du lendemain à parcourir le village, qui contient environ deux cents maisons et cinq églises. Les habitants, chrétiens syriaques, fabriquent des machlas et des abas noirs, et s'occupent fort peu de culture, pour laquelle le manque d'eau se fait vivement sentir. Il n'y a, dans ce village, qu'une seule petite source dont la distribution des eaux est réglée par un sablier. Elle suffit à grand'peine à irriger les jardins, qui, dans ce climat, où il pleut rarement, ne sauraient produire sans arrosement. On voit certaines années où il ne tombe pas même une seule goutte d'eau. Les récoltes du territoire suffisent à peine pour six mois, et le reste de l'année les habitants sont obligés d'avoir recours à Homs.

Les habitants de Saddad sont braves et d'un caractère doux. Nous déballâmes nos marchandises, et passâmes quelques jours avec eux pour prouver que nous étions véritablement des négociants. Les femmes nous achetèrent beaucoup de toile de coton rouge, pour faire des chemises. La vente ne nous occupa pas long-temps, mais nous fûmes obligés d'attendre l'arrivée des Bédouins dans les environs. Un jour, ayant appris qu'il existait, à quatre heures du village, une ruine considérable et fort ancienne dans laquelle se trouvait un bain de vapeur naturelle, cette merveille excita notre curiosité; et M. Lascaris, voulant la visiter, pria le scheik de nous donner une escorte. Ayant marché quatre heures vers le sud-est, nous arrivâmes au milieu d'une grande ruine où il n'existe plus qu'une seule chambre habitable. L'architecture en est simple; mais les pierres sont d'une grosseur prodigieuse. En entrant dans cette chambre, nous aperçûmes une ouverture de deux pieds carrés, d'où sortait une épaisse vapeur; nous y jetâmes un mouchoir, et dans une minute et demie, montre en main, il ressortit et vint tomber à nos pieds. Nous recommençâmes cette expérience avec une chemise, qui, au bout de dix minutes, remonta comme le mouchoir. Nos guides nous assurent qu'un machlas qui pèse dix livres, serait rejeté de même.

Nous étant déshabillés et placés autour de l'ouverture, nous fûmes, en peu de temps, couverts d'une sueur abondante qui ruisselait de nos corps; mais l'odeur de cette

vapeur était tellement insupportable, que nous ne pûmes y rester long-temps exposés. Au bout d'une demi-heure, nous remîmes nos habits, éprouvant un bien-être inexprimable. On nous dit que cette vapeur était effectivement très salutaire, et guérissait un grand nombre de malades : de retour au village, nous soupâmes avec grand appétit, et jamais peut-être je n'ai joui d'un sommeil plus délicieux.

N'ayant plus rien à voir à Saddad, ni dans ses environs, nous résolûmes de partir pour le village de Coriétain. Lorsque nous en parlâmes à Naufal, il nous conseilla de changer de noms, les nôtres pouvant nous rendre suspects aux Bédouins et aux Turcs. Dès lors M. Lascaris prit le nom de Scheik Ibrahim el Cabressi (le Cypriote), et me donna celui de Abdallah el Kratib, qui signifie *l'écrivain*.

Scheik Hassaf nous ayant donné une lettre de recommandation pour un curé syriaque, nommé Moussi, nous primes congé de lui et de nos amis de Saddad, et partîmes de bonne heure. Après quatre heures de marche, nous arrivâmes entre les deux villages Mâhin et Haourin, situés à dix minutes l'un de l'autre ; ils n'ont chacun qu'une vingtaine de maisons, la plupart ruinées par les Bédouins, qui viennent de temps à autre les ravager. Au centre de ces villages se trouve une tour élevée de construction ancienne. Les habitants, tous musulmans, parlent le langage des Bédouins, et s'habillent comme eux. Après avoir déjeuné et rempli nos outres, nous continuâmes notre marche pendant six heures, et vers la nuit nous arrivâmes à Coriétain, chez le curé Moussi, qui nous offrit l'hospitalité ; le lendemain, il nous conduisit chez le scheik Selim el Dahassa, homme distingué, qui nous fit un excellent accueil. Ayant appris le motif de notre voyage, il nous fit les mêmes observations que le scheik de Saddad. Nous lui répondîmes que, connaissant toute la difficulté de notre entreprise, nous avions renoncé à nous avancer dans le désert, nous contentant d'aller jusqu'à Palmyre, vendre nos marchandises.—"Cela est " encore trop difficile, reprit-il, car les Bédouins peuvent " vous rencontrer et vous piller." Alors il se mit, à son tour, à nous raconter mille choses effrayantes des Bédouins. Le curé confirmant ce qu'il disait, nous étions sur le

point de nous décourager, lorsqu'on servit le déjeuner, ce qui détourna un peu la conversation et nous donna le temps de nous remettre.

Le scheik Selim est un de ceux qui sont tenus de fournir aux besoins de la grande caravane de la Mecque, de concert avec le scheik de Palmyre; ses fonctions lui donnent de l'influence parmi les Arabes; son contingent consiste en deux cents chameaux et des provisions de bouche. De retour chez nous, Scheik Ibrahim m'adressant la parole:—"Eh bien! mon cher fils, que pensez-vous de tout ce que vient de nous dire le scheik Selim?" —"Il ne faut pas, lui dis je, faire trop attention à ce que " racontent les habitants de ces villages, toujours en " guerre avec les Bédouins; il ne doit pas exister entre " eux une très-grande harmonie. Notre position est bien " différente: nous sommes commerçants, nous allons vendre " nos marchandises aux Bédouins et non leur faire la " guerre; en agissant honnêtement avec eux, je ne vois pas " le moindre danger pour nous." Ces paroles rassurèrent un peu Scheik Ibrahim.

Quelques jours après notre arrivée, pour soutenir notre rôle de marchands, nous ouvrîmes nos ballots sur la place, au milieu du village, devant la porte du scheik; je vendis aux femmes quelques objets, qui furent payés en argent. Les gens désœuvrés se rassemblaient autour de nous pour causer; un d'eux, fort jeune, nommé Hessaisoun-el-Kratib, m'aidait à recevoir l'argent, et à faire les comptes avec les femmes et les enfants; il montrait un grand zèle pour mes intérêts. Un jour, me trouvant seul, il me demanda si j'étais capable de garder un secret.—"Prenez-y garde, " ajouta-t-il, c'est un grand secret qu'il ne faut confier à " personne, pas même à votre compagnon." Lui en ayant donné ma parole, il me dit qu'à une heure du village, il y avait une grotte dans laquelle se trouvait une grande jarre remplie de sequins; il m'en donna un, m'assurant qu'il ne pouvait pas se servir de cette monnaie, qui n'avait cours qu'à Palmyre—"Mais vous, continua-t-il, qui allez de " ville en ville, vous la changerez aisément; vous avez " mille moyens que je n'ai pas de profiter de ce trésor; " cependant je ne veux pas vous donner le tout, mais je " laisse le partage à votre générosité; vous viendrez avec " moi reconnaitre les lieux; nous transporterons cet or

" peu à pen en secret, et vous m'en donnerez ma part en " monnaie courante." Ayant vu et tenu le sequin, je crus à la vérité de ce récit, et lui donnai rendez-vous hors du village, pour le jour suivant, de grand matin.

Le lendemain, il était à peine jour, je me lève et sors de notre logis comme pour me promener. A quelques pas du village, je trouve Hessaisoun qui m'attendait; il était armé d'un fusil, d'un sabre et de pistolets. Je n'avais, moi, pour toute arme qu'une longue pipe; nous marchons une heure environ; avec quelle impatience je cherchais des yeux la grotte! enfin je l'aperçois; bientôt nous y entrons; je regarde de tous côtés pour découvrir la jarre; ne voyant rien, je me tourne vers Hessaisoun: —" Où est donc la jarre? lui dis-je."—Je le vis pâlir:— " Puisque nous y voilà, s'écrie-t-il, apprends que ta der- " nière heure est venue. Tu serais déjà mort si je n'avais " craint de souiller tes habits de sang. Avant de te tuer, " je veux te dépouiller; ainsi déshabille-toi et donne-moi " ton sac d'argent; je sais que tu le portes sur toi; il " doit renfermer plus de douze cents piastres que j'ai " comptées moi-même: c'est le prix des marchandises " que tu as vendues. Tu ne verras plus la lumière du " jour."

—" Fais-moi grâce de la vie, lui dis-je d'un air sup- " pliant, je te donnerai une plus forte somme que celle " qui est dans le sac, et ne parlerai à personne de ce qui " s'est passé ici, je te le jure."—" Cela ne se peut, ré- " pondit-il; cette grotte doit te servir de tombeau; " je ne saurais te laisser la vie sans exposer la mienne."

Je lui jurai mille fois de me taire; je lui proposai de faire un billet pour la somme que lui-même fixerait; rien ne put le détourner de son affreux projet. Enfin, ennuyé de ma résistance, il pose ses armes contre le mur et fond sur moi, comme un lion en fureur, pour me dépouiller avant de me tuer. Je le supplie de nouveau.—" Quel " mal t'ai je fait? lui dis-je; quelle inimitié existe entre " nous; tu ne sais donc pas que le jour de jugement " est proche. Que Dieu demandera compte du sang " innocent!....." Mais son cœur endurci n'écoute rien... Je pense alors à mon frère, à mes parents, à mes amis; tout ce qui m'est cher est devant mes yeux; désespéré, je ne demande plus protection qu'à mon Créa-

teur. O Dieu! protecteur des innocents, aidez-moi! donnez-moi la force de résister! Mon assassin, impatient, m'arrache mes habits. . . . . Quoiqu'il fût beaucoup plus grand que moi, Dieu me donna la force de lutter contre lui pendant près d'une demi-heure; le sang coulait abondamment de mon visage; mes habits tombaient en lambeaux. Le scélérat, me voyant en cet état, prend le parti de m'étrangler et lève les bras pour me serrer le cou; je profite de l'instant de liberté que me laisse ce mouvement pour lui donner, de mes deux poings, un coup violent dans l'estomac, je le jette à la renverse, et, saisissant ses armes, je m'élance hors de la grotte, en courant de toutes mes forces; je croyais à peine au bonheur d'être sauvé; quelques moments après, j'entendis courir derrière moi; c'était mon assassin. Il m'appelait, en me priant de l'attendre, du ton le plus conciliant. Ayant toutes les armes, je ne craignis pas de m'arrêter un instant, et me retournant vers lui: "Infâme, lui " criai-je, que demandes-tu? tu as voulu m'assassiner en " secret, et c'est toi qui vas être étranglé publiquement." Il me répondit, en l'affirmant par serment, que tout cela n'avait été qu'un jeu de sa part; qu'il avait voulu éprouver mon courage et voir comment je me défendrais. —" Mais, ajouta-t-il, je vois que tu n'es encore qu'un " enfant, puisque tu prends la chose ainsi."—Je répondis, en le couchant en joue, que, s'il approchait d'un pas de plus, je tirerais sur lui. Me voyant déterminé à le faire, il s'enfuit à travers le désert; et moi, je repris le chemin du village. Cependant Scheik Ibrahim, le curé et Naufal, ne me voyant pas revenir, commençaient à s'inquiéter. Scheik Ibrahim surtout, sachant bien que je ne m'éloignais pas ordinairement sans le prévenir, après deux heures d'attente, fut chez le scheik, qui, partageant ses inquiétudes, mit tout le village à ma recherche. Enfin, Naufal, m'apercevant, s'écrie: "Le voilà!" Sélim prétend qu'il se trompe. J'approche: c'est à peine si l'on me reconnaît. M. Lascaris court à moi, et m'embrasse en pleurant; je reste sans pouvoir parler; on m'emmène chez le curé, on lave mes blessures et on me met au lit. Enfin je retrouvai la force de raconter mon aventure. Sélim envoya des cavaliers à la poursuite de l'assassin, chargeant son nègre du cordon qui

devait l'étrangler ; mais ils revinrent sans avoir pu l'atteindre, et nous apprimes bientôt qu'il était entré au service du pacha de Damas. Depuis lors il ne reparut plus à Coriétain.

Au bout de quelques jours mes blessures commencèrent à se fermer, et j'eus promptement repris mes forces. Scheik Sélim, qui avait conçu pour moi une grande amitié, m'apporta un jour une lunette d'approche dérangée, me disant que je serais un habile homme, si je parvenais à la raccommoder. Comme il n'y avait qu'un verre à replacer, je l'arrangeai et la lui reportai. Il fut si content de mon adresse, qu'il me donna le surnom de *l'industrieux*.

Peu de temps après, nous apprimes que les Bédouins s'approchaient de Palmyre : on en voyait même déjà dans les environs de Coriétain. Un jour il en vint un nommé Selame el Hassan. Nous étions chez Sélim quand il y entra ; on apporta le café, et pendant que nous le prenions, plusieurs habitants vinrent trouver le scheik, et lui dirent : "il y a huit ans, dans tel endroit, Hassan a "tué notre parent ; nous venons vous en demander jus- "tice." Hassan niant le fait, demanda s'ils avaient des témoins.—"Non, répondirent-ils ; mais on vous a vu "passer tout seul par tel chemin, et peu de temps après "nous y avons trouvé notre parent mort. Nous savons "qu'il existait un motif de haine entre vous deux ; il "est donc sûr que vous êtes son assassin."—Hassan niait toujours. Le scheik, qui, par crainte, ménageait beaucoup les Bédouins, et qui d'ailleurs n'avait pas de preuves positives contre lui, prit un morceau de bois et dit :—"Par celui qui créa cette tige, jurez que vous "n'avez pas tué leur parent."—Hassan prend la tige, la regarde pendant quelques minutes et baisse les yeux ; puis ensuite relevant la tête vers les accusateurs :—"Je "ne veux pas, dit-il, avoir deux crimes sur le cœur : "l'un d'être le meurtrier de cet homme, l'autre de jurer "faussement devant Dieu. C'est moi qui ai tué votre "parent ; que voulez-vous pour le prix de son sang ?"* Le scheik, par ménagement pour les Bédouins, ne voulut

* D'après les lois arabes, on rachète le meurtre à prix d'argent ; la somme en est fixée selon les circonstances.

pas agir selon toute la rigueur des lois, et les personnes présentes s'intéressant à la négociation, il fut décidé que Hassan paierait trois cents piastres aux parents du mort. Lorsqu'on vint à lui demander l'argent, il répondit qu'il ne l'avait pas sur lui, mais qu'il l'apporterait sous peu de jours; et comme on faisait difficulté de le laisser partir sans caution:—"Je n'ai pas de gage à donner, ajouta-" t-il; mais celui-là répondra pour moi, dont je n'ai pas " voulu profaner le nom par un faux serment." Il partit, et quatre jours apres il revint, amenant quinze moutons qui valaient plus de vingt piastres chaque. Ce trait de bonne foi et de générosité nous charma et nous surprit en même temps. Nous voulûmes lier connaissance avec Hassan: Scheik Ibrahim l'invita à venir chez lui, lui fit quelques cadeaux, et par ce moyen nous devinmes amis intimes. Il nous apprit qu'il était de la tribu El-Ammour dont le chef s'appelle Soultan el Barak. Cette tribu, composée de cinq cents tentes, est considérée comme faisant partie du pays, parcequ'elle ne quitte pas les bords de l'Euphrate, alors que les grandes tribus s'éloignent. Elle vend des moutons, des chameaux et du beurre à Damas, Homs, Hama, etc. Les habitants de ces diverses villes ont souvent un intérêt dans ses troupeaux.

Un jour nous dimes à Hassan que nous voulions aller à Palmyre vendre les marchandises qui nous restaient, mais qu'on nous avait effrayés sur les dangers de la route. S'étant offert de nous y conduire, il fit devant le scheik un billet par lequel il répondait de tout ce qui pourrait nous arriver de fâcheux. Persuadés que Hassan était un homme d'honneur, nous acceptâmes sa proposition.

Le printemps était venu: le désert, naguère encore si aride, s'était couvert tout-à-coup d'un tapis de verdure et de fleurs. Ce spectacle enchanteur nous engagea à hâter notre départ. Le veille nous déposâmes chez le curé Moussi une partie de nos marchandises, afin de n'éveiller ni l'attention ni la cupidité. Naufal désirait retourner à Homs, M. Lascaris le congédia avec une bonne récompense; et, le lendemain, ayant arrêté des moukres avec leurs chameaux, nous primes congé des habitants de Coriétain, et nous étant pourvus d'eau et

de provisions pour deux jours, nous partîmes de grand matin, emportant une lettre de recommandation du scheik Sélim pour le scheik de Palmyre, nommé Ragial el Orouk.

Après dix heures de marche, toujours dans la direction du levant, nous nous arrêtâmes près d'une tour carrée, très-élevée et d'une construction massive, appelée Casser el Ourdaan, sur le territoire el Dawh. Cette tour, bâtie au temps de l'empire grec, servait de poste avancé contre les Persans qui venaient enlever les habitants du pays. Ce rempart du désert a conservé son nom jusqu'à nos jours. Après en avoir admiré l'architecture, qui est d'une bonne époque, nous retournâmes passer la nuit dans notre petit khan, où nous eûmes beaucoup à souffrir du froid. Le matin, comme nous nous disposions à partir, M. Lascaris, encore peu habitué aux mouvements des chameaux, monte sans précaution sur le sien, qui se relevant subitement le jette à terre. Nous courons à lui, il nous parut avoir le pied démis; mais, comme il ne voulait pas s'arrêter, après l'avoir pansé de notre mieux, nous le replaçâmes sur sa monture et continuâmes notre route. Nous marchions depuis deux heures, lorsque nous vîmes au loin s'élever une poussière qui venait à nous, et bientôt nous pûmes distinguer six cavaliers armés. A peine Hassan les a-t-il aperçus qu'il quitte sa pelisse, prend sa lance, et court à leur rencontre en nous criant de ne pas avancer! Arrivé près d'eux, il leur dit que nous sommes des marchands allant à Palmyre, et qu'il s'est engagé devant le scheik Selim et tout son village à nous y conduire en sûreté. Mais ces Bédouins, de la tribu El Hassnée, sans vouloir rien écouter, courent sur nous: Hassan s'élance pour leur barrer le chemin: ils veulent le repousser, et le combat s'engage. Notre défenseur était connu pour sa vaillance; mais ses adversaires étaient également braves. Il soutint leur choc pendant une demi-heure; à la fin, blessé d'un coup de lance qui lui traverse la cuisse, il se retire vers nous, et bientôt tombe de cheval. Les Bédouins se mettent en devoir de nous dépouiller; alors Hassan étendu par terre, le sang ruisselant de sa blessure, les apostrophe en ces termes:— "Que faites-vous, ô mes amis? voulez-vous donc violer

" les droits des Arabes, les usages des Bédouins ? Ceux " que vous dépouillez sont mes frères, ils ont ma parole, " j'ai répondu de tout ce qui pourrait leur arriver de " fâcheux, et vous les dévalisez ! Est-ce agir d'après " honneur ? — " Pourquoi vous êtes-vous engagé à " conduire des chrétiens à Palmyre ? lui répondirent-" ils ; ne savez-vous pas que Mehanna el Fadel (le " scheik de leur tribu) est le chef du pays ? Comment " n'avez-vous pas demandé sa permission ?" — " Je le " sais, reprit Hassan, mais ces marchands étaient pressés ; " Mehanna est encore loin d'ici. Je leur ai engagé ma " parole, ils y ont eu foi ! ils connaissent nos lois et nos " usages, qui ne changent jamais. Est-il digne de vous " de les violer en dépouillant ces étrangers, et en me " laissant blessé de la sorte ?"

A ces paroles, les Bédouins, cessant leur violence, répondirent : — " Tout ce que tu dis est vrai et juste ; et " puisqu'il en est ainsi, nous ne prendrons à tes protégés " que ce qu'ils voudront bien nous donner."

Nous nous hâtâmes de leur offrir deux machlas, une pelisse et cent piastres. Ils s'en contentèrent et nous laissèrent libres de continuer notre route. Hassan souffrait beaucoup de sa blessure ; et comme il ne pouvait remonter à cheval, je lui donnai mon chameau et pris sa jument. Nous marchâmes encore quatre heures ; mais le soleil s'étant couché, nous fûmes obligés de faire halte dans un lieu nommé Waddi el Nahr (vallon de la rivière). Cependant on n'y trouvait pas une goutte d'eau, et nos outres étaient vides ; l'attaque du matin nous avait retardés de trois heures, et il était impossible d'aller plus loin ce soir-là. Malgre tout ce que nous avions à souffrir, nous nous trouvions encore fort heureux d'avoir échappé aux Bédouins et d'avoir conservé nos habits, qui nous garantissaient un peu d'un vent froid qui se faisait vivement sentir. Enfin, partagés entre le plaisir et la souffrance, nous attendîmes avec impatience les premières heures du jour. Scheik Ibrahim souffrait de son pied, et Hassan de sa blessure. Le matin, après avoir arrangé nos malades de notre mieux, nous nous remîmes en route, allant toujours vers le levant. A une heure et un quart de Palmyre, nous trouvâmes un ruisseau souterrain, dont la source est entièrement in-

connue, ainsi que l'endroit où il se perd. On voit couler l'eau à travers des ouvertures d'environ cinq pieds, formant des espèces de bassins. Il est inutile de dire avec quel bonheur nous nous désaltérâmes; l'eau nous parut excellente.

A l'entrée d'un passage formé par la jonction de deux montagnes, nous aperçûmes enfin la célèbre Palmyre. Ce défilé forme pendant un quart d'heure une avenue à la ville; le long de la montagne, du côté du midi, règne, pendant près de trois heures, un rempart très-ancien. En face, sur la gauche, on aperçoit un vieux château, appelé *Co Lat Ebn Maàen*, bâti par les Turcs avant l'invention de la poudre. Ebn Maàen fut gouverneur de Damas du temps des Califes, et avait élevé ce château pour empêcher les Persans de pénétrer en Syrie. Nous arrivâmes ensuite à une vaste place appelée Waddi el Cabour (vallon des tombeaux). Les sépulcres qui la couvrent, apparaissent de loin comme des tours. En approchant, nous vîmes qu'on y avait pratiqué des niches pour y déposer les morts. Chaque niche est fermée par une pierre sur laquelle est gravé le portrait de celui qui l'occupe. Les tours ont trois et quatre étages, communiquant entre eux par un escalier en pierre généralement très-bien conservé. De là nous entrâmes dans une vaste enceinte habitée par les Arabes, qui l'appellent le château. Elle renferme en effet les ruines du temple du Soleil. Deux cents familles logent dans ces ruines.

Nous nous rendîmes immédiatement chez le scheik Ragial el Orouk, vieillard vénérable, qui nous reçut fort bien, et nous fit souper et coucher chez lui. Ce scheik, comme celui de Coriétain, fournit deux cents chameaux à la grande caravane de la Mecquè.

Le lendemain, ayant loué une maison, nous déballâmes nos marchandises. Je pansai le pied de Scheik Ibrahim, qui en effet était démis. Il eut encore longtemps à en souffrir. Hassan trouva à Palmyre des amis qui prirent soin de lui: et s'étant promptement rétabli, il vint prendre congé de nous, et partit, enchanté de la manière dont nous l'avions récompensé.

Obligés de garder la maison pendant plusieurs jours, à cause du pied de Scheik Ibrahim, nous nous mîmes à

vendre quelques objets pour confirmer notre qualité de marchands; mais dès que M. Lascaris se trouva en état de marcher, nous fûmes visiter le temple dans tous ses détails. D'autres voyageurs en ont décrit les ruines; ainsi nous ne parlerons que de ce qui a pu échapper à leurs observations sur le pays.

Nous vîmes un jour beaucoup de monde sur une place, occupé à entourer de bois une très-belle colonne de granit. On nous dit que c'était pour la brûler, ou plutôt pour la faire tomber afin d'avoir le plomb qui se trouve dans les jointures. Scheik Ibrahim, plein d'indignation, m'adressant la parole: "Que diraient les "fondateurs de Palmyre, s'écria-t-il, s'ils voyaient ces "barbares détruire ainsi leur ouvrage? Puisque le "hasard m'a conduit ici, je veux m'opposer à cet acte de "vandalisme." Et s'étant informé de ce que pouvait valoir le plomb, il donna les cinquante piastres qu'on lui demandait, et la colonne devint notre propriété. Elle est du plus beau granit rouge tacheté de bleu et de blanc; elle a soixante-deux pieds de haut sur dix de circonférence. Les Palmyriens, voyant notre goût pour les monuments, nous indiquèrent un endroit curieux, à une heure et demie de marche, où l'on taillait anciennement les colonnes, et où se trouvent encore de très-beaux fragments. Trois Arabes s'engagèrent à nous y conduire moyennant dix piastres. Le chemin est parsemé de fort belles ruines, décrites, je présume, par d'autres voyageurs. Pour nous, nous remarquâmes une grotte dans laquelle il y avait une très-belle colonne en marbre blanc taillée et ciselée; et une autre seulement terminée à moitié. On dirait que le temps, qui a détruit de si grandes magnificences, a manqué pour placer la première et achever la seconde.

Après avoir parcouru plusieurs grottes et visité les environs, nous revînmes par un autre chemin. Nos guides nous montrèrent une belle source encombrée de grands blocs de pierre: on l'appelle *Aïb Ourous*. Ce nom frappa Scheik Ibrahim, qui parut y penser pendant le reste du chemin; à la fin m'ayant appelé:—"J'ai découvert, me dit-il, ce que veut dire le nom de *Ourous*. *Aurelianus*, empereur romain, vint assiéger Palmyre qui s'emparer de ses richesses; c'est lui, je suppose,

aura fait creuser cette source pour les besoins de son armée pendant le siège, et cette source aura pris son nom, devenu par la suite du temps *Ournus*." Selon mes faibles connaissances de l'histoire, la conjecture de Scheik Ibrahim n'est pas sans fondement.

Les habitants de Palmyre ne s'occupent guère de culture; leur principal travail est l'exploitation d'une saline, dont ils envoient les produits à Damas et à Homs. Ils font aussi beaucoup de soude; la plante qui la fournit est très abondante; on la brûle, et les cendres sont également expédiées dans ces deux villes pour y faire du savon. On les envoie même quelquefois à Tripoli de Syrie, qui a de nombreuses fabriques de savon et qui expédie pour l'Archipel.

On nous parla un jour d'une grotte très curieuse, mais dont l'entrée obscure et étroite était presque impraticable; elle se trouvait à trois heures de Palmyre; nous eûmes le désir de la visiter; mais mon aventure avec Hessaisoun était trop récente pour nous risquer sans une bonne escorte; aussi priâmes-nous Scheik Ragial de nous faire accompagner par des gens sûrs. Etonné de notre projet:—"Vous êtes bien curieux, "nous dit-il; que vous importe cette grotte? Au lieu "de vous occuper de votre commerce, vous passez votre "temps à de pareilles futilités! jamais je n'ai vu de négo- "ciants comme vous."—"L'homme gagne toujours à "voir ce que la nature a créé de beau," lui répondis-je. Le scheik nous ayant donné six hommes bien armés, je me munis d'un peloton de ficelle, d'un grand clou et de torches, et nous partîmes de bon matin. Après deux heures de marche, nous arrivâmes au pied d'une montagne; un grand trou qu'on nous montra formait l'entrée de la grotte: je plantai mon clou dans un endroit caché, j'y attachai la ficelle par un bout; et tenant le peloton à la main, je suivis Scheik Ibrahim et les guides qui portaient les torches. Nous allions tantôt à droite, tantôt à gauche; nous montions, nous descendions; enfin la grotte est tellement grande qu'on y logerait une armée tout entière. Nous y trouvâmes beaucoup d'alun; la voûte et les parois du rocher étaient couvertes de soufre, et le terrain rempli de nitre. Nous remarquâmes une espèce de terre rougeâtre, très-fine, qui a un goût acide;

Scheik Ibrahim en mit une poignée dans son mouchoir. Cette grotte est parsemée de cavités taillées au ciseau, dont on a anciennement retiré des métaux. Nos guides nous racontèrent que plusieurs personnes s'étant égarées, y avaient péri. Un homme y était resté deux jours en cherchant en vain l'issue, lorsqu'il aperçut un loup; il lui jeta des pierres, et, l'ayant mis en fuite, il le suivit, et parvint de la sorte à l'ouverture. Mon paquet de ficelle se trouvant au bout, nous ne voulûmes pas aller plus loin, et revînmes sur nos pas. L'attrait de la curiosité nous avait sans doute aplani le chemin, car nous eûmes une peine infinie à regagner l'entrée. Dès que nous fûmes sortis, nous nous hâtâmes de déjeuner et reprîmes ensuite le chemin de Palmyre. Le scheik, qui nous attendait, nous demanda ce que nous avions gagné à notre course:—"Nous avons reconnu, " lui dis-je, que les anciens étaient bien plus habiles que " nous, car on voit par leurs travaux qu'ils entraient et " sortaient avec facilité, et nous avons eu bien de la " peine à nous en tirer."

Il se mit à rire, et nous le quittâmes pour aller nous reposer. Le soir Scheik Ibrahim trouva le mouchoir dans lequel il avait mis de la terre rouge, tout troué et comme pourri; la terre était répandue dans sa poche; il la mit dans une bouteille,* et me dit que probablement les anciens avaient tiré de l'or de cette grotte; les expériences chimiques prouvent que là où se trouve du soufre, il y a souvent de l'or, et d'ailleurs les grands travaux que nous avions remarqués ne pouvaient avoir été faits uniquement pour extraire du soufre et de l'alun, mais évidemment quelque chose de plus précieux. Si les Arabes avaient pu soupçonner que nous allions chercher de l'or, notre vie n'aurait pas été en sûreté.

De jour en jour on parlait de l'approche des Bédouins, et Scheik Ibrahim s'en réjouissait, comme s'il eût attendu des compatriotes. Il fut enchanté quand je lui annonçai l'arrivée de Mehanna el Fadel, grand prince Bédouin. Il voulait aussitôt aller au-devant de lui; mais je lui représentai qu'il serait plus prudent d'attendre une occasion favorable de voir quelqu'un de la famille de

* Cette bouteille a été prise avec le reste en Egypte.

cet émir (prince). Je savais qu'ordinairement Mehanna envoyait un messager au scheik de Palmyre pour lui annoncer son approche. En effet, je vis un jour arriver onze cavaliers Bédouins, et j'appris que parmi eux se trouvait l'émir Nasser, fils aîné de Mehanna; je courus porter cette nouvelle à Scheik Ibrahim, qui en parut au comble de la joie. A l'instant même nous nous rendîmes chez Scheik-Ragial, pour nous faire présenter à l'émir Nasser, qui nous fit bon accueil.—" Ces étrangers, " lui dit Ragial, sont d'honnêtes négociants qui ont des " marchandises à vendre à l'usage des Bédouins; mais " on les a tellement effrayés, qu'ils n'osent se hasarder " dans le désert, à moins que vous ne les preniez sous " votre protection."

L'émir Nasser se tournant vers nous: — " Espérez, " nous dit-il, toutes sortes de prospérités; vous serez " les bienvenus, et je vous promets qu'il ne vous arri- " vera rien que la pluie qui tombe du ciel."—Nous lui fîmes beaucoup de remercîments en lui disant:— " Puisque nous avons eu l'avantage de faire votre con- " naissance et que vous voulez bien être notre protec- " teur, il faut que vous nous fassiez l'honneur de manger " avec nous."

Les Arabes en général, et particulièrement les Bédouins, regardent comme un engagement de fidélité inviolable d'avoir mangé avec quelqu'un, seulement même d'avoir rompu le pain avec lui. Nous l'invitâmes donc avec toute sa suite, ainsi que le Schiek; nous fîmes tuer un mouton, et notre dîner, préparé à la manière des Bédouins, leur parut fort bon. Au dessert, nous leur présentâmes des figues, des raisins secs, des amandes et des noix, ce qui fut pour eux un grand régal. Après le café, comme on vint à parler de diverses choses, nous racontâmes à Nasser notre aventure avec les six cavaliers de sa tribu. Il voulait les punir et nous faire restituer nos effets et notre argent. Nous le conjurâmes instamment de n'en rien faire, l'assurant que nous ne tenions nullement à ce que nous avions donné. Nous aurions voulu partir avec lui, mais il nous engagea à attendre l'arrivée de son père, qui était encore avec sa tribu à huit jours de distance. Il promit de nous envoyer une escorte et des chameaux pour porter nos marchandises. Pour plus de sûreté, nous le priâmes de nous faire écrire par son père; il s'y engagea.

Le surlendemain, arriva à Palmyre un Bédouin de la tribu El Hassnné, nommé Bani ; et quelques heures après, sept autres Bédouins de la tribu El Daffir, qui est en guerre avec celle de Hassnné. Ceux-ci ayant appris qu'il se trouvait en ville un de leurs ennemis, résolurent d'aller l'attendre hors de Palmyre, pour le tuer. Bani en ayant été averti, vint chez nous, attacha sa jument à notre porte, et nous pria de lui prêter un feutre ; nous en avions plusieurs qui enveloppaient nos marchandises. Je lui en apportai un. Il le mit à tremper dans l'eau pendant une demi-heure, et le plaça ensuite tout mouillé sur le dos de sa jument, la selle par-dessus. Deux heures après elle eut une diarrhée très-forte, qui dura toute la soirée, et le lendemain elle semblait n'avoir rien dans le corps. Alors Bani ôta le feutre, qu'il nous rendit, sangla fortement sa monture, et partit.

Sur les quatre heures après midi, nous vîmes revenir sans butin les Bédouins de la tribu El Daffir. Quelqu'un leur ayant demandé ce qu'ils avaient fait de la jument de Bani.—" Voici, dirent-ils, ce qui nous est arrivé. " Ne voulant pas faire insulte à Ragial, tributaire de " Mehanna, nous nous sommes abstenus d'attaquer " notre ennemi dans la ville, nous aurions pu l'attendre " dans un passage étroit, mais nous étions sept contre " un ; nous résolûmes donç de rester en rase campagne. " L'ayant aperçu, nous avons couru sur lui ; mais lors- " qu'il s'est trouvé au milieu de nous, il a poussé un " grand cri, disant à sa cavale :—Jah Hamra ! c'est au- " jourd'hui ton tour,—et il est parti comme un éclair. " Nous l'avons poursuivi jusqu'à sa tribu sans pouvoir " l'atteindre, émerveillés de la vitesse de sa jument, qui " ressemblait à un oiseau fendant l'air avec ses ailes." Je leur contai alors l'histoire du feutre, qui les étonna beaucoup, n'ayant, disaient-ils, aucune idée d'une pareille sorcellerie.

Huit jours après, trois hommes vinrent nous trouver de la part de Mehanna el Fadel ; ils venaient nous chercher avec des chameaux. Ils nous remirent une lettre de lui ; en voici le contenu :

" Mehanna el Fadel, fils de Melkhgem, à Scheik " Ibrahim et à Abdallah el Kratib, salut ! Que la misé- " ricorde de Dieu soit sur vous ! A l'arrivée de notre fils " Nasser, nous avons été instruit du désir que vous avez

" de nous visiter; soyez les bienvenus: vous répandrez " la bénédiction sur nous. Ne craignez rien, vous avez " la protection de Dieu et la parole de Mehanna; rien " ne vous touchera que la pluie du ciel. *Signé* Mehanna " el Fadel."

Un cachet était apposé à côté de sa signature. Cette lettre fit le plus grand plaisir à Scheik Ibrahim: nos préparatifs furent bientôt terminés, et le lendemain de très-bonne heure nous étions hors de Palmyre. Arrivés dans un village qu'arrose une source abondante, nous y remplîmes nos outres pour le reste de la route. Ce village, appelé Arak, est à quatre lieues de Palmyre; nous rencontrions un grand nombre des Bédouins, qui, après avoir questionné nos conducteurs, continuaient leur chemin. Après dix heures de marche, la plaine nous parut couverte de quinze cents tentes; c'était la tribu de Mehanna. Nous entrâmes dans la tente de l'émir, qui nous fit servir du café à trois reprises différentes, ce qui, chez les Bédouins, est la plus grande preuve de considération. Après la troisième tasse on servit le souper, qu'il nous fallut manger à la turque; c'était la première fois que cela nous arrivait, aussi nous brûlâmes-nous les doigts. Mehanna s'en étant aperçu:

" Vous n'êtes pas habitués, dit-il, à manger comme " nous."—" Il est vrai, répondit Scheik Ibrahim; mais " pourquoi ne vous servez-vous pas de cuillères? il est " toujours possible d'en avoir, ne fussent-elles qu'en " bois."—" Nous sommes Bédouins, répliqua l'émir, et " nous tenons à conserver les usages de nos ancêtres, " que du reste nous trouvons bien fondés. La main et la " bouche sont des parties de notre corps que Dieu nous a " données pour s'aider l'une l'autre: pourquoi donc " se servir d'une chose étrangère en bois ou en métal, " pour arriver à sa bouche, lorsque la main est naturelle- " ment faite pour cela?" Nous dûmes approuver ces raisons, et je fis remarquer à Scheik Ibrahim que Mehanna était le premier philosophe Bédouin que nous eussions rencontré.

Le lendemain l'émir fit tuer un chameau pour nous régaler, et j'appris que c'était une grande marque de considération, les Bédouins mesurant à l'importance de l'étranger l'animal qu'ils tuent pour le recevoir. On com-

mence par un agneau et on finit par un chameau. C'était la première fois que nous mangions de la chair de cet animal ; nous la trouvâmes un peu fade.

L'émir Mehanna était un homme de quatre-vingts ans, petit, maigre, sourd, et très-mal vêtu. Sa haute influence parmi les Bédouins vient de son cœur noble et généreux, et de ce qu'il est chef d'une famille très-ancienne et très-nombreuse. Il est chargé par le pacha de Damas d'escorter la grande caravane jusqu'à la Mecque, moyennant vingt-cinq bourses (douze mille cinq cents piastres), qui lui sont payées avant le départ de Damas. Il a trois fils : Nasser, Faress et Hamed, tous trois mariés et habitant la même tente que leur père. Cette tente a soixante-douze pieds de long et autant de large ; elle est de toile de crin noir, et partagée en trois parties. Dans le fond on garde les provisions et on fait la cuisine ; les esclaves y couchent. Au centre se tiennent les femmes, et toute la famille s'y retire la nuit. Le devant est destiné aux hommes. C'est là qu'ils reçoivent les étrangers ; cette partie s'appelle Rabha.

Après trois jours, consacrés à jouir de l'hospitalité, nous ouvrîmes nos ballots et vendîmes beaucoup d'objets, sur la plupart desquels nous perdions plus ou moins. Je ne comprenais rien à cette manière de faire le commerce, et le dis à Scheik Ibrahim :—" Avez-vous donc oublié nos conditions ?" me répondit-il. Je m'excusai, pour lors, et continuai de vendre selon son bon plaisir.

Nous vîmes arriver un jour cinquante cavaliers bien montés, qui, s'arrêtant au-dehors des tentes, descendirent de cheval et s'assirent par terre. L'émir Nasser, chargé de toutes les affaires depuis que son père était devenu sourd, fut les rejoindre accompagné de son cousin, Scheik Zamel, et eut avec eux une conférence de deux heures, après laquelle les cavaliers remontèrent à cheval et partirent. Scheik Ibrahim, inquiet de cette entrevue mystérieuse, ne savait comment faire pour en connaître le motif ; ayant été déjà plusieurs fois chez les femmes, je pris un chapelet de corail, et j'entrai chez Naura, la femme de Nasser, pour le lui offrir. Elle l'accepta, me fit asseoir près d'elle, et me présenta, à son tour, des dattes et du café. Après toutes ces politesses réciproques, je vins au but de ma visite, et lui dis :—" Excusez, je vous prie, me

" importunité, mais les étrangers sont curieux et craintifs ; " le peu de marchandises que nous avons ici est le reste " d'une fortune considérable que les malheurs nous ont " enlevée. L'émir Nasser était tantôt en conférence avec " des étrangers, cela nous inquiète ; nous voudrions en " savoir le motif."—" Je veux bien, répondit Naura, " satisfaire votre curiosité, mais à condition que vous me " garderez le secret et n'aurez l'air de rien savoir. Ap- " prenez que mon mari a beaucoup d'ennemis parmi les " Bédouins, parce qu'il humilie leur fierté nationale en " vantant la puissance des Turcs. L'alliance de Nasser " avec les Osmanlis déplaît fort aux Bédouins, qui les " haïssent. Elle est même contraire aux avis de son père " et des principaux de la tribu, qui murmurent contre lui. " Le but de cette assemblée était de concerter un plan " d'attaque. Demain on doit assaillir la tribu El Daffir, " pour prendre ses troupeaux et lui faire tout le mal pos- " sible ; au reste, le Dieu des batailles donnera la victoire " à qui lui plaît ; mais, pour vous, vous n'avez rien à " craindre."—Ayant remercié Naura, je me retirai satisfait d'avoir obtenu sa confiance.

Scheik Ibrahim, instruit par moi de tout ce que m'avait confié la femme de l'émir Nasser, me dit qu'il en éprouvait la plus vive contrariété. " Je cherchais, ajouta-t-il, à " me lier avec une tribu ennemie des Osmanlis, et je me " trouve près d'un chef allié à eux."—Je n'osai pas de- mander le sens de ces paroles, mais elles me donnèrent beaucoup à penser.

Vers le coucher du soleil, trois cents cavaliers se réu- nirent hors des tentes, et partirent de grand matin, ayant à leur tête Nasser, Hamed et Zamel. Trois jours après un messager vint annoncer leur retour ; à cette nouvelle, un grand nombre d'hommes et de femmes furent au-devant d'eux ; et lorsqu'ils les eurent rejoints, ils poussèrent de part et d'autre de grands cris de joie, et firent ainsi leur entrée triomphale au camp, précédés de cent quatre-vingts chameaux pris à l'ennemi ; aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre nous les priâmes de nous raconter leurs exploits. —" Le lendemain de notre départ, nous dit Nasser, étant " parvenus, vers midi, à l'endroit où les bergers mènent " paître les troupeaux de Daffir, nous nous sommes jetés " sur eux, et leur avons enlevé cent quatre-vingts cha-

" meaux ; cependant les bergers s'étant enfuis, ont donné
" l'alarme à leur tribu. J'ai détaché alors une partie de
" ma troupe pour conduire notre butin au camp par un
" autre chemin. *Aruad-Ebn-Motlac** étant venu nous
" attaquer avec trois cents cavaliers, le combat a duré
" deux heures, et la nuit seule nous a séparés. Chacun
" alors a regagné sa tribu, l'ennemi ayant perdu un de
" ses hommes, et nous en ayant eu deux blessés."—La
tribu de Nasser feignit de partager son triomphe, tandis que, dans le fond, elle était fort mécontente d'une guerre injuste, faite à leurs amis naturels, pour plaire aux Osmanlis. Nasser, visitant tous les chefs pour leur conter son succès, vint chez Scheik Ibrahim, et lui adressa la parole en turc; Scheik Ibrahim lui ayant observé qu'il ne parlait que le grec, sa langue naturelle, et un peu d'arabe, Nasser se mit à lui vanter le language et les coutumes des Turcs, disant qu'on ne pouvait être vraiment grand, puissant et respecté qu'autant qu'on était bien avec eux. " Quant à moi, " ajouta-t-il, je suis plus Osmanli que Bédouin."—" Ne " vous fiez pas aux promesses des Turcs," lui répondit Scheik Ibrahim, " non plus qu'à leur grandeur et à leur " magnificence ; ils vous favorisent pour vous gagner, et " vous mettre mal avec vos compatriotes, afin de se servir " de vous pour combattre les autres tribus. L'intérêt du " gouvernement turc est de détruire les Bédouins : n'étant " pas assez fort pour le faire par lui-même, il veut vous " armer les uns contre les autres. Prenez garde d'avoir " à vous en repentir un jour. Je vous donne ce conseil " comme un ami qui prend à vous un vif intérêt, et parce " que j'ai mangé votre pain et reçu votre hospitalité."

A quelque temps de là, Nasser reçut de Soliman, pacha d'Acre et de Damas, un message pour l'engager à venir recevoir l'investiture du commandement général de tout le désert, avec le titre de prince des Bédouins. Ce message le combla de joie, et il partit aussitôt pour Damas, accompagné de dix cavaliers.

Mehanna ayant ordonné le départ de la tribu, le lendemain au lever du soleil on ne vit plus une seule tente dressée ; toutes étaient pliées et chargées, et le départ commença dans le plus grand ordre. Une vingtaine de

* Chef de la tribu El-Daffir.

cavaliers choisis formaient l'avant-garde et servaient d'éclaireurs. Venaient ensuite les chameaux sans charge et les troupeaux ; puis les hommes armés, montés sur des chevaux ou des chameaux ; après eux les femmes ; celles des chefs portées dans les haudags* placés sur le dos des plus grands chameaux. Ces haudags sont très-riches, soigneusement doublés, couverts en drap écarlate, et ornés de franges de diverses couleurs ; ils contiennent commodément deux femmes, ou une femme et plusieurs enfants. Les femmes et les enfants de rang inférieur suivent immédiatement, assis sur des rouleaux de toile de tente, arrangés en forme de siège, et placés sur des chameaux. Les chameaux de charge, portant les bagages et les provisions, vont derrière. La marche était fermée par l'émir Mehanna, monté sur un dromadaire à cause de son grand âge, et entouré de ses esclaves, du reste des guerriers et de ses serviteurs, qui marchaient à pied. On ne saurait trop admirer la célérité et l'ordre avec lesquels s'effectue ainsi le départ de huit à neuf mille personnes. Scheik Ibrahim et moi étions à cheval, tantôt en avant, tantôt au centre, ou près de Mehanna. Nous marchâmes dix heures de suite ; tout-à-coup sur les trois heures après midi, l'ordre de la marche est interrompu ; les Bédouins se dispersent dans une belle plaine, sautent à terre, plantent leurs lances et y attachent leurs chevaux ; les femmes courent de tous côtés et dressent leurs tentes près du cheval de leur mari. Ainsi, comme par enchantement, nous nous trouvâmes dans une espèce de ville aussi grande que Hama. Les femmes sont seules chargées de dresser et de lever les tentes ; elles s'en acquittent avec une adresse et une rapidité surprenantes. Elles font généralement tous les travaux du campement. Les hommes conduisent les troupeaux, tuent les bestiaux et les dépouillent. Le costume des femmes est très-simple ; elles portent une grande chemise bleue, un machlas noir et une espèce d'écharpe de soie noire, qui, après avoir couvert la tête, fait deux fois le tour de la gorge et retombe sur le dos. Elles n'ont pas de chaussures, excepté les femmes des scheiks, qui portent des bottines jaunes. Leur ambition et leur luxe est d'avoir un grand

* Sorte de palanquin.

nombre de bracelets; elles en portent en verre, en pièces de monnaie, en corail et en ambre.

La plaine où nous nous arrêtâmes s'appelle El-Makran. Elle n'est pas éloignée de Hama. C'est un endroit assez agréable, que de gras pâturages rendent propre au séjour des Bédouins.

Le quatrième jour, nous eûmes une alerte; à quatre heures après midi, les bergers accoururent tout effarés criant: "Aux armes! l'ennemi s'est emparé de nos "troupeaux!" C'était la tribu El-Daffir, qui, épiant l'occasion de se venger de Nasser, avait envoyé mille cavaliers enlever les troupeaux à l'entrée de la nuit, pour ne pas laisser le temps de les poursuivre. Les nôtres, s'attendant à quelque attaque, étaient préparés; mais il fallait découvrir de quel côté se trouvait l'ennemi. La nuit étant venue, quatre hommes descendirent de cheval, prirent des directions opposées, et se couchant à plat ventre, l'oreille contre terre, entendirent ainsi à une très grande distance les pas des ravisseurs. La nuit se passa sans pouvoir les atteindre; mais, au matin, la troupe de Hassnné* les ayant rejoints, leur livra bataille. Après un combat de quatre heures, la moitié des troupeaux fut reprise; mais cinq cents chameaux restèrent au pouvoir de la tribu El-Daffir. Nous eûmes dix hommes tués et plusieurs blessés. Au retour, l'affliction fut générale; les Bédouins murmuraient, accusant le caprice et la vanité de Nasser de tout ce qui était arrivé. Mehanna envoya un courrier à son fils, qui revint aussitôt de Damas accompagné d'un Chokredar† pour en imposer aux Bédouins. A son arrivée, il fit lecture d'une lettre du pacha, conçue en ces termes: "Nous faisons savoir à tous les "émirs et scheiks des tribus du désert, grandes et petites, "campées sur le territoire de Damas, que nous avons "nommé notre fils, Nasser Ebn Mehanna, émir de tous "les Anazès;‡ les invitant à lui obéir.—La tribu qui aura "le malheur de se montrer rebelle sera détruite par nos "troupes victorieuses, et, pour servir d'exemple, ses trou- "peaux seront égorgés, et ses femmes livrées aux soldats. "Telle est notre volonté.

"*Signé*, Soliman, pacha de Damas et d'Acre."

* Nom de la tribu de Mehanna. † Grand officier du pacha.

‡ Bédouins du désert.

Nasser, fier de sa nouvelle dignité, affectait de lire cette ordonnance à tout le monde, et de parler turc avec l'officier du pacha, ce qui augmentait encore le mécontentement des Bédouins. Un jour que nous étions près de lui, arriva un très-beau jeune homme, nommé Zarrak, chef d'une tribu voisine. Nasser, comme de coutume, parle de sa nomination, vante la grandeur et la puissance du visir de Damas et du sultan de Constantinople *qui a le sabre long*.* Zarrak, qui l'écoute avec impatience, change de couleur, se lève et lui dit: "Nasser-Aga,† apprends que "tous les Bédouins te détestent; si tu te laisses éblouir "par la magnificence des Turcs, va à Damas, orne ton "front du caouk;‡ sois le ministre du visir, habite son "palais; peut-etre alors imprimeras-tu la terreur aux "Damasquins; mais nous, Bédouins, nous ne faisons pas "plus de cas de toi, de ton visir et de ton sultan, que "d'un crottin de chameau. Je vais partir pour le terri-"toire de Bagdad, où je trouverai le Drayhy§ Ebn "Chahllan; c'est à lui que je me joindrai."

Nasser, à son tour pâlissant de colère, transmit cette conversation en turc au Chokredar, qui crut par de violentes menaces épouvanter Zarrak. Mais celui-ci, le regardant fierement, lui dit: "C'en est assez; bien que "vous ayez Nasser à vos côtés, je puis, si je le veux, vous "empêcher à jamais de manger du pain." Malgré ces paroles offensantes, tous les trois gardèrent leur sang-froid, et Zarrak remontant à cheval dit à Nasser: "*Las "salem aleik* (je te salue); déploie toute ta puissance, je "t'attends." Ce défi causa beaucoup de peine à Nasser; mais il n'en persévéra pas moins dans son alliance avec les Turcs.

Le lendemain, nous apprimes que Zarrak était parti avec sa tribu pour le pays de Geziri, et de toutes parts on ne parlait que de la réunion des Bédouins contre Nasser. Mehanna ayant appris ce qui se passait, appela son fils et lui dit: "Nasser, voulez-vous donc briser les "piliers de la tente de Melkgem?" Et saisissant sa barbe de la main: "Voulez-vous, ajouta-t-il, faire mé-

* Expression arabe pour désigner une domination étendue.

† Titre d'un officier turc; dénomination dérisoire pour un Bédouin.

‡ Turban de cérémonie des Turcs.

§ Le destructeur des Turcs.

"priser cette barbe à la fin de mes jours, et ternir la "réputation que j'avais acquise? Malheureux! tu n'as "pas invoqué le nom de Dieu. Ce que j'avais prévu est "arrivé. Toutes les tribus vont se réunir au Drayhy. "Que deviendrons-nous alors? il ne nous restera plus "qu'à nous humilier devant Ebn Sihoud, cet ennemi de "notre race, qui se dit roi des Bédouins; lui seul pourra "nous défendre du terrible Drayhy."

Nasser chercha à tranquilliser son père, assurant que leurs affaires n'étaient pas aussi mauvaises qu'il le craignait. Cependant, les Bédouins commençaient à prendre parti pour l'un ou pour l'autre; mais le plus grand nombre donnait raison au père, qui était dans leurs véritables intérêts.

Scheik Ibrahim était fort mécontent; il désirait pénétrer plus avant dans le désert, et s'avancer vers Bagdad; et il se trouvait lié à une tribu qui restait entre Damas et Homs. Il perdait ainsi tout l'été, ne pouvant s'éloigner qu'au péril de sa vie. Il me chargea de prendre des renseignements sur le Drayhy, de connaître son caractère, de savoir les lieux où il passe l'été, où il se retire l'hiver, s'il reçoit des étrangers, et mille autres particularités; enfin il me dit avoir le plus grand intérêt à être bien informé.

Ces détails étaient difficiles à obtenir, sans éveiller les soupçons. Il fallait trouver quelqu'un qui ne fût pas de la tribu de El Hassuné. A la fin je parvins à me lier avec un nommé Abdallah el *Chahen* (le poète). Sachant que les poètes sont recherchés des grands, je l'interrogeai sur toutes les tribus qu'il avait visitées, et j'appris avec plaisir qu'il avait été long-temps chez le Drayhy. J'obtins de lui tous les renseignements que je voulais avoir.

Un jour Nasser me fit écrire au scheik de Saddad et à celui de Coriétain, pour demander à chacun mille piastres et six machlas. Ce droit s'appelle droit de fraternité: c'est un arrangement entre les scheiks de villages et les plus puissants chefs de Bédouins, pour être protégés contre les ravages des autres tribus. Cette taxe est annuelle. Ces malheureux villages se ruinent à contenter deux tyrans: les Bédouins et les Turcs.

Mehanna a une fraternité avec tous les villages des territoires de Damas, Homs et Hama, ce qui lui fait un

revenu d'environ cinquante mille piastres. Le pacha de Damas lui en paie douze mille cinq cents, et les villes de Homs et de Hama lui fournissent en outre une certaine quantité de blé, de riz, de raisiné et d'étoffes. Les petites tribus lui apportent du beurre et du fromage. Malgré cela, il n'a jamais d'argent et se trouve souvent en dette, n'ayant aucune dépense à faire, ce qui nous étonna beaucoup. Nous apprîmes qu'il donnait tout en cadeau, aux guerriers les plus renommés, soit dans sa tribu, soit parmi les autres, et qu'il s'était fait ainsi un parti puissant. Il est toujours fort mal vêtu ; et lorsqu'il reçoit en présent une belle pelisse ou quelque autre objet, il le donne à celui qui est auprès de lui dans le moment. Le proverbe Bédouin que dit que la *générosité couvre tous les défauts*, se trouve vérifié dans Mehanna, dont la libéralité fait seule tolérer la conduite de Nasser.

Peu après cet évènement, nous allâmes camper à trois heures de l'Oronte, sur un terrain appelé El Zididi, où se trouvent plusieurs petites sources.

Mehanna, ayant été un jour avec dix cavaliers faire une visite à l'aga de Homs, revint chargé de cadeaux de tous les négociants, qui le ménagent, parce que chaque fois qu'il n'est pas content d'eux, il intercepte le commerce, en dépouillant les caravanes. Aussitôt après son retour, Nasser partit pour une expédition contre la tribu Abdelli, commandée par l'émir El Doghiani, et campée près de Palmyre sur deux monticules de forme égale, appelés Eldain (le sein) ; il revint trois jours après, ramenant cent cinquante chameaux et deux cents moutons. Dans cette affaire nous avions perdu trois hommes, et la jument de Zamel avait été tuée sous lui. En revanche, nous avions pris trois juments, tué dix hommes et blessé une vingtaine. Malgré ce succès, les Bédouins étaient indignés de la mauvaise foi de Nasser, qui n'avait aucun motif de haine contre cette tribu.

De tout côté on se concertait avec le Drayhy pour détruire la tribu El-Hassnné. La nouvelle en étant parvenue à l'émir Douhi, chef de la tribu Would Ali, parent et ami intime de Mehanna, et qui, ainsi que lui, doit escorter la grande caravane, il arriva un jour, avec trente cavaliers, pour l'avertir du danger qui le menaçait. Les principaux de la tribu allèrent au-devant de Douhi ; entré

dans la tente, Mehanna commanda le café ; l'émir l'arrête et lui dit : "Mehanna, ton café est déjà bu! Je ne "viens ici ni boire ni manger, mais bien t'avertir que la "conduite de ton fils Nasser-Pacha (titre qu'il lui donnait "par dérision) amène la destruction sur toi et les tiens ; "sache que tous les Bédouins ont formé une ligue, et vont "te déclarer une guerre à mort." Mehanna, changeant de couleur, s'écria : "Eh bien! es-tu content, Nasser? "tu seras le dernier de la race de Melkghem!"

Nasser, loin de céder, répondit qu'il tiendrait tête à tous les Bédouins, et qu'il aurait le secours de vingt mille osmanlis, ainsi que celui de Mola Ismaël, chef de la cavalerie curde qui porte le schako. Douhi passa la nuit à tâcher de détourner Nasser de ses projets, sans pouvoir y parvenir ; le lendemain il partit, disant : "Ma conscience "me défend de m'unir à vous.—La parenté et le pain que "nous avons mangé ensemble me défendent de vous dé- "clarer la guerre ; adieu! je vous quitte avec chagrin."

Depuis ce moment, notre temps se passait très-désagréablement chez les Bédouins. Nous ne pouvions les quitter, car tous les hommes qui s'éloignaient des tentes étaient massacrés.—C'étaient des attaques continuelles de part et d'autre ;—des changements de camp à l'improviste, pour se mettre plus en sûreté ;—des alarmes, des représailles, des disputes continuelles entre Mehanna et son fils ; mais le vieillard était d'un caractère si bon et si crédule, que Nasser finissait toujours par lui persuader qu'il avait raison.

Enfin l'été se passa. Au mois d'octobre, la tribu se trouva aux environs d'Alep.—Mon cœur battait de me retrouver si près de mon pays ; mais selon mes conditions je ne pouvais même pas donner de mes nouvelles aux miens.—Scheik Ibrahim désirait aller passer l'hiver à Damas ; aucun Bédouin n'osait nous y conduire.—Nous parvînmes avec bien de la peine à nous faire escorter jusqu'à un village, à deux jours d'Alep, appelé Soghene (*la chaude*). Les habitants hospitaliers se disputèrent le plaisir de nous recevoir : un bain chaud naturel a donné son nom au village, et la beauté de ses habitants doit probablement être attribuée à la bonté de ses eaux thermales.—De là nous regagnâmes Palmyre avec une peine dont nous fûmes dédommagés par le plaisir de revoir

Scheik Ragial. Ayant passé quinze jours avec nos amis, nous repartîmes pour Coriétain, où Scheik Sélim et le curé Moussi nous accueillirent avec un véritable intérêt; ils ne se lassaient pas d'écouter nos histoires sur les Bédouins.—Scheik Ibrahim répondait à leur sollicitude amicale sur nos affaires, en disant que notre spéculation allait à merveille, que nous avions gagné plus que nous n'espérions,—tandis que véritablement, entre les pertes et les cadeaux, il ne nous restait plus rien que les marchandises en dépôt chez Moussi.—Nous perdîmes trente jours à Coriétain à organiser notre départ.—L'hiver avançait rapidement, personne n'osait nous fournir des montures, convaincus que nous serions dépouillés en route. Enfin Scheik Ibrahim acheta un mauvais cheval, je louai un âne; et par un temps détestable et un vent glacial, nous partîmes, accompagnés de quatre hommes à pied, pour le village de Daïr Antié. Après quelques heures, nous arrivâmes à un défilé entre deux montagnes, appelé Béni el Gebelain. A cet endroit vingt cavaliers bédouins arrivent sur nous.—Nos conducteurs, loin de nous défendre, cachent leurs fusils et restent spectateurs de notre désastre.—Les Bédouins nous dépouillent et ne nous laissent que la chemise.—Nous implorions la mort plutôt que d'être ainsi exposés au froid.—A la fin, touchés de notre état, ils eurent la générosité de nous laisser à chacun une *gombaz*.—Quant à nos montures, elles étaient trop chétives pour les tenter. Pouvant à peine marcher, elles auraient inutilement retardé leur course. Nous reprîmes tristement notre chemin :—la nuit arrivait, le froid devenait excessif, et nous fit bientôt perdre l'usage de la parole.—Nos yeux étaient rouges, notre peau bleue; au bout de quelque temps je tombe par terre évanoui et gelé. Scheik Ibrahim faisait des gestes de désespoir aux guides, sans pouvoir leur parler. Un d'eux, Syriaque chrétien, prit pitié de moi et du chagrin de Scheik Ibrahim; il jette par terre le cheval à moitié mort aussi de froid et de fatigue, l'assomme, lui ouvre le ventre, et me met sans connaissance dans sa peau, ne me laissant que la tête dehors. Au bout d'une demi-heure, je repris mes sens, fort étonné de me sentir ressusciter, et de me voir dans une pareille position. La chaleur me rendit l'usage de la parole, et je remerciai vivement Scheik Ibrahim et le

bon Arabe; je repris courage, et retrouvai la force de marcher. Peu après, nos guides s'écrièrent: Voici le village! et nous entrâmes dans la première maison.—C'était celle d'un maréchal ferrant, nommé Hanna el Bitar.—Il prit le plus vif intérêt à notre situation, s'empressa de nous couvrir tous les deux de fiente de chameau, et nous donna, goutte à goutte un peu de vin: ayant ainsi ranimé en nous la force et la chaleur, il nous retira de notre fumier, nous mit au lit, et nous fit prendre une bonne soupe.—Après un repos indispensable, nous empruntâmes deux cents piastres pour payer nos guides et nous rendre à Damas, où nous arrivâmes le 23 décembre 1810.

M. Chabassan, médecin français, le seul Franc qu'il y eût à Damas, nous donna l'hospitalité; mais comme nous devions y passer l'hiver, nous nous établimes plus tard dans le couvent des lazaristes, qui était abandonné.

Je ne décrirai pas la célèbre ville de Scham* (Damas), cette porte de la gloire (Babel Cahbé), comme l'appellent les Turcs. Notre long séjour nous a mis à même de la connaître à fond; mais elle a été trop souvent visitée par les voyageurs, pour offrir un intérêt nouveau. Je reviens à mon recit.

Un jour, étant au bazar pour passer le temps à la manière turque, nous voyons accourir à nous un Bédouin qui nous embrasse en disant: Ne reconnaissez-vous pas votre frère Hettall, qui a mangé votre pain à Nourat-el-Nahman? Enchantés de la rencontre, nous le conduisîmes chez nous, et l'ayant bien regalé et questionné, nous apprîmes que les affaires de la tribu Hassané allaient fort mal, et que la ligue contre elle s'étendait chaque jour davantage. Hettall nous raconta qu'il était de la tribu de Would Ali, dont le chef Douhi nous était connu. Cette tribu passe l'hiver aux territoires de Sarka et de Balka; elle s'étend depuis le pays d'Ismaël jusqu'à la mer Morte, et revient dans le Horan au printemps. Il nous proposa de la visiter, répondant de nous, et nous promettant un bon débit de nos marchandises. Ayant accepté, il fut convenu qu'il viendrait nous chercher au mois de mars.

* Scham signifie soleil.

Scheik Ibrahim, par l'entremise de M. Chabassan, ayant reçu d'Alep un *group* de mille *tallaris*, me fit faire de nouveaux achats. Lorsqu'ils furent terminés je les lui montrai en lui demandant s'il nous en resterait quelque chose au retour—" Mon cher fils, me répondit-il, la " connaissance de chaque chef de tribu me rapporte " plus que toutes mes marchandises. Tranquillisez-" vous : vous aussi vous aurez votre bénéfice en argent " et en réputation. Vous serez renommé dans votre " siècle, mais il faut que je connaisse toutes les tribus et " leurs chefs. Je compte sur vous pour parvenir jusqu'au " Drayhy, et pour cela il faut absolument que vous " passiez pour un Bédouin. Laissez croître votre barbe, " habillez-vous comme eux, et imitez leurs usages. Ne " me demandez aucune explication; souvenez-vous de " nos conditions." " Que Dieu nous donne la force!" fut ma seule réponse.

Vingt fois je fus sur le point d'abandonner une entreprise dont je voyais tous les périls sans en connaître le but. Ce silence imposé, cette obéissance aveugle, m'étaient insupportables. Cependant l'envie d'arriver au résultat, et mon attachement pour M. Lascaris, me firent prendre patience.

A l'époque convenue, Hettall étant arrivé avec trois chameaux et deux guides, nous partimes le 15 mars, 1811, un an et vingt-huit jours après notre premier départ d'Alep. La tribu était dans un endroit appelé Misarib, à trois journées de Damas. Il ne nous arriva rien de remarquable en route; nous passâmes les nuits à la belle étoile, et le troisième jour, au coucher du soleil, nous étions au milieu des tentes de Would Ali; le coup d'œil en était charmant. Chaque tente était entourée de chevaux, de chameaux, de chèvres et de moutons, avec la lance du cavalier plantée à l'entrée; celle de l'émir Douhy s'élevait au centre. Il nous reçut avec toutes les prévenances possibles, et nous fit souper avec lui. C'est un homme de tête, également craint et aimé des siens. Il commande à cinq mille tentes, et à trois tribus qui se sont jointes à lui; savoir: celle de Benin Sakhrer, celle de El Serbaan et celle de El Sarddié. Il a divisé ses guerriers en compagnies ou détachements commandés chacun par un de ses parents.

Les Bédouins aiment beaucoup à entendre des histoires après souper. En voici une que l'émir nous raconta; elle peint bien l'attachement extrême qu'ils ont pour leurs chevaux, et l'amour-propre qu'ils montrent pour leurs qualités.

Un homme de sa tribu, nommé Giabal, avait une jument très-renommée. Hassad-Pacha, alors visir de Damas, lui en fit faire, à plusieurs reprises, toutes les offres imaginables, mais inutilement, car un Bédouin aime autant son cheval que sa femme. Le pacha fit des menaces qui n'eurent pas plus de succès. Alors un autre Bédouin nommé Giafar, étant venu le trouver, lui demanda ce qu'il lui donnerait s'il amenait la jument de Giabal.— "Je remplirai d'or ton sac à orge," répondit Hassad, qui regardait comme un affront de n'avoir pas réussi; la chose ayant fait du bruit, Giabal attachait sa jument la nuit par le pied avec un anneau de fer dont la chaine passait dans sa tente, étant arrêtée par un piquet fiché en terre, sous le feutre qui servait de lit à lui et à sa femme. A minuit Giafar pénètre dans la tente en rampant, et se glissant entre Giabal et sa femme, il pousse doucement, tantôt l'un, tantôt l'autre; le mari se croyait poussé par sa femme, la femme par le mari et chacun faisait place. Alors Giafar, avec un couteau bien affilé, fait un trou au feutre, retire le piquet, détache la jument, monte dessus, et, prenant la lance de Giabal, l'en pique légèrement en disant:—"C'est moi, Giafar, qui ai pris ta belle jument: je t'avertis à temps." Et il part:— Giabal s'élance hors de sa tente, appelle des cavaliers, prend la jument de son frère, et ils poursuivent Giafar pendant quatre heures. La jument du frère de Giabal était du même sang que la sienne, quoique moins bonne. —Devançant tous les autres cavaliers, il était au moment d'atteindre Giafar, lorsqu'il lui crie: — "Pince-lui "l'oreille droite, et donne un coup d'étrier."—Giafar obéit, et part comme la foudre. La poursuite devient alors inutile; trop de distance les sépare. Les autres Bédouins reprochent à Giabal d'être lui-même la cause de la perte de sa jument.*—"J'aime mieux," répondit-il,

* Chaque Bédouin accoutume son cheval à un signe qui lui fait déployer toute sa vitesse. Il ne s'en sert que dans un pressant besoin, et n'en confierait pas le secret, même à son fils.

" la perdre que de ternir sa réputation. Voulez-vous " que je laisse dire dans la tribu Would Ali,* qu'une " autre jument a pu dépasser la mienne? Il me reste du " moins la satisfaction de dire qu'aucune autre n'a pu " l'atteindre."

Il revint chez lui avec cette consolation, et Giafar reçut le prix de son adresse. Un autre nous raconta que dans la tribu de Neggde, il y avait une jument aussi réputée que celle de Giabal, et qu'un Bédouin d'une autre tribu, nommé Daher, était devenu comme fou du désir de l'avoir. Ayant offert en vain pour elle ses chameaux et toutes ses richesses, il s'imagine de se teindre la figure avec du jus d'herbe, de se vêtir de haillons, de se lier le cou et les jambes comme un mendiant estropié, et d'aller ainsi attendre Nabec, le maître de la jument, dans un chemin où il sait qu'il doit passer. Quand il est proche, il lui dit d'une voix éteinte: —" Je suis un pauvre étranger; depuis trois jours je " n'ai pu bouger d'ici pour aller chercher de la nourri- " ture. Je vais mourir: secourez-moi, Dieu vous récom- " pensera."

Le Bédouin lui propose de le prendre sur son cheval et de le conduire chez lui; mais le fourbe répond:— " Je ne puis me lever, je n'en ai pas la force." L'autre, plein de compassion, descend, approche sa jument et le place dessus à grand peine. Sitôt qu'il se sent en selle, Daher donne un coup d'étrier et part en disant: —" C'est moi, Daher, qui l'ai prise et qui l'emmène."

Le maître de la jument lui crie d'écouter: sûr de ne pouvoir être poursuivi, il se retourne et s'arrête un peu au loin, car Nabec était armé de sa lance. Celui-ci lui dit:—" Tu as pris ma jument. Puisqu'il plaît à " Dieu, je te souhaite prospérité; mais je te conjure " de ne dire à personne comment tu l'as obtenue." —Eh pourquoi, répond Daher.—" Parce qu'un autre " pourrait être réellement malade, et rester sans " secours. Tu serais cause que personne ne ferait plus " un seul acte de charité, dans la crainte d'être dupé " comme moi."

* Tribu dont les chevaux ont le plus de réputation parmi les Bédouins.

Frappé de ces mots, Daher réfléchit un moment, descend du cheval et le rend à son propriétaire en l'embrassant. Celui-ci le reconduisit chez lui. Ils restèrent ensemble trois jours et jurèrent fraternité.

Scheik Ibrahim était enchanté de ces histoires, qui lui faisaient connaître le caractère et la générosité des Bédouins.—La tribu de Douhi est plus riche et moins cupide que celle de Mehanna. Leurs chevaux sont plus beaux. Nous restâmes quinze jours parmi eux. Scheik Ibrahim fit des cadeaux à tous les chefs, et vendit quelques articles aux femmes, pour soutenir le rôle de marchand. Ensuite nous partîmes pour visiter les trois scheiks tributaires de l'émir Douhi.

Scheik Ibrahim me dit qu'il n'avait d'autre intérêt à rester parmi ces Bédouins que celui de me donner l'occasion d'étudier de plus en plus leur langue et leurs coutumes;—qu'il fallait, pour son *commerce à lui*, arriver chez le Drayhy;—mais que je devais mettre à profit nos courses dans toutes les tribus pour prendre des notes exactes de leurs noms et de leur nombre, qu'il lui était important de connaître.

Leur manière de parler est très-difficile à acquérir, même pour un Arabe, quoique au fond ce soit la même langue. Je m'y appliquai avec succès. J'obtins aussi dans le cours de nos longs voyages le nom de tous les scheiks, et le dénombrement de toutes les tribus, chose qui n'avait jamais pu être faite jusqu'alors.

Les tribus nombreuses sont souvent obligées de se partager en détachements de deux cents à cinq cents tentes, et d'occuper un grand espace, afin de se procurer de l'eau, et de nourrir leurs troupeaux.—Nous parcourûmes successivement tous les campements en attendant que nous pussions trouver le moyen de nous faire conduire chez le Drayhy, qui était en guerre avec tous ceux du territoire de Damas. Partout nous fûmes accueillis à merveille.

Dans une tribu, ce fut une pauvre veuve qui nous offrit l'hospitalité. Pour nous regaler, elle tua son dernier mouton et emprunta du pain. Elle nous apprit que son mari et ses trois fils avaient été tués dans la guerre contre les Wahabi, tribu très-redoutée des environs de la Mecque. Lui ayant témoigné notre étonne-

ment de ce qu'elle se dépouillait pour nous:—"Celui "qui entre chez un vivant, dit-elle, et n'y mange pas, " c'est comme s'il visitait un mort."

Une tribu déjà considérable avait été récemment formée de la manière suivante: un Bédouin avait une fille très-belle, que le chef de sa tribu lui demanda en mariage; mais il ne voulut pas la lui accorder, et pour la soustraire à ses poursuites, il partit furtivement avec toute sa famille. Le scheik s'informant de ce qu'il était devenu, quelqu'un lui répondit: *Serah* (il est parti.)—*Serhan*,* reprit-il (c'est un loup;) voulant dire par là qu'il était sauvage. Depuis ce temps la tribu dont ce Bédouin était devenu chef a toujours été appelée la tribu El Serhan.† Lorsque des Bédouins sont courageux et ont de bons chevaux, ils deviennent puissants en peu de temps.

Enfin nous apprîmes l'arrivée du Drayhy en Mésopotamie. A cette époque, Scheik Ibrahim fut obligé d'aller à Damas chercher des marchandises et de l'argent, qui nous manquaient également. Nous y fîmes connaissance avec un Bédouin d'une tribu du bord de l'Euphrate qui avait gardé la neutralité dans l'affaire de Nasser. Ce Bédouin, nommé Gazens el Hamad, était venu à Damas avec quelques autres vendre du beurre. Il s'engagea à charger nos marchandises sur ses chameaux, et à nous conduire chez le Drayhy; mais hélas! nous ne devions pas y parvenir aussi facilement. A peine arrivés à Coriétain, pour reprendre nos marchandises laissées au dépôt, nous reçûmes la nouvelle d'une victoire de Zaher, fils du Drayhy, sur Nasser, victoire qui renouvela la guerre avec une double violence. Toutes les tribus se prononcèrent pour l'un ou l'autre parti. Celle de Salkeh, tribu de notre conducteur, avait été attaquée par le Drayhy, qui poursuivait ses avantages avec acharnement, et personne n'osait plus se hasarder à traverser le désert. M. Lascaris se désespérait; il ne pouvait plus ni manger, ni dormir; enfin, exaspéré au dernier point de se voir arrêté dans ses projets, il s'en

* Jeu de mots difficile à rendre, Serah signifie parti, Serhan signifie loup.

† La tribu du Loup.

prit à moi. Alors je lui dis:—"Il est temps de nous " expliquer. Si vous voulez arriver chez le Drayhy pour " faire le commerce, l'entreprise est insensée, et je re- " nonce à vous suivre. Si vous avez d'autres projets et " des motifs suffisants pour exposer votre vie, dites-les- " moi, et vous me trouverez prêt à me sacrifier pour " vous."—"Eh bien, mon cher fils, me répondit-il, je vais " me confier à vous: sachez que le commerce n'est " qu'un prétexte pour cacher une mission qui m'a été " imposée à Paris. Voici mes instructions, divisées en " dix points:

1° Partir de Paris pour Alep.

2° Y chercher un Arabe dévoué, et me l'attacher comme drogman.

3° Me perfectionner dans sa langue.

4° Aller à Palmyre.

5° Pénétrer parmi les Bédouins.

6° En connaître tous les chefs, et gagner leur amitié.

7° Les réunir tous dans une même cause.

8° Leur faire rompre tout pacte avec les osmanlis.

9° Reconnaître tout le désert, les haltes, les endroits où l'on trouve de l'eau et des pâturages jusqu'aux frontières de l'Inde.

10° Revenir en Europe sain et sauf après avoir accompli ma mission."

"Et ensuite?" lui dis-je... Mais il m'imposa silence. —"Rappelez-vous nos conditions, ajouta-t-il, je vous instruirai de tout à mesure. A présent il vous suffit de savoir que je veux arriver chez le Drayhy, quand je devrais y laisser ma vie."

Cette demi-confidence me troubla, et m'ôta le sommeil à mon tour: trouver des difficultés presque insurmontables, et n'entrevoir que très-confusément les avantages de mon dévouement, c'était un état pénible. Cependant je pris la résolution d'aller jusqu'au bout, puisque je m'y étais engagé, et je ne songeai qu'aux moyens de réussir. Ma barbe avait poussé; j'étais parfaitement versé dans le langage des Bédouins; je résolus de me rendre seul et à pied chez le Drayhy: c'était l'unique chance possible à tenter. Je fus trouver mon ami Wardi, celui qui m'avait rappelé à la vie en me mettant dans le ventre du cheval, et lui fis part de mon projet.

Après avoir cherché à m'en détourner, en m'avertissant que les fatigues seraient grandes, que j'aurais dix nuits de marche pénible; qu'il faudrait nous cacher le jour afin de ne pas être vus en route, que nous ne pourrions emporter avec nous que le strict nécessaire; voyant que rien ne pouvait me faire reculer, il prit l'engagement de me servir de guide, moyennant une forte somme d'argent. Ayant communiqué mes projets à M. Lascaris, il me fit aussi des objections amicales sur les dangers auxquels je m'exposais, mais au fond cependant je vis qu'il était content de moi.

Nous arrangeâmes toutes nos affaires; je convins de lui écrire par le retour de mon conducteur dès que je serais parvenu chez le Drayhy; et la nuit était déjà fort avancée lorsque nous nous jetâmes sur nos lits. J'étais très-agité, mon sommeil s'en ressentit, et bientôt je réveillai M. Lascaris par mes cris. Je rêvais qu'étant au sommet d'un rocher escarpé, au pied duquel coulait un fleuve rapide que je ne pouvais franchir, je m'étais couché sur le bord du précipice, et que tout à coup un arbre avait pris racine dans ma bouche; qu'il grandissait et étendait ses rameaux comme une tente de verdure; mais en grandissant il me déchirait le gosier, et ses racines pénétraient dans mes entrailles, et je poussais des cris violents. Ayant raconté mon rêve à Scheik Ibrahim, il en fut émerveillé, et me dit qu'il était du meilleur augure, et qu'il m'annonçait un grand résultat après beaucoup de peine.

Il fallait que je me couvrisse de haillons pour n'exciter ni les soupçons ni la cupidité si nous venions à être aperçus. Voici mon costume de voyage. Une chemise de grosse toile de coton rapiécée; une gombaz sale et déchirée; une vieille cafié avec un morceau de toile, jadis blanche, pour turban; un manteau de peau de mouton ayant perdu la moitié de sa laine, et des souliers raccommodés jusqu'à peser quatre livres: plus, une ceinture de cuir, de laquelle pendait un couteau de deux paras; un briquet, un peu de tabac dans un vieux sac et une pipe. Je me noircis les yeux et me barbouillai le visage, puis me présentai ainsi fait à Scheik Ibrahim pour prendre congé de lui. En me voyant, il se mit à pleurer:—"Que "le bon Dieu, dit-il, vous donne la force d'accomplir

" votre généreux dessein! Je devrai tout à votre persé-
" vérance. Que le très-Haut vous accompagne et vous
" préserve de tout danger; qu'il aveugle les méchants et
" vous ramène ici, afin que je puisse vous récompenser!"
Je ne pus m'empêcher de pleurer à mon tour. A la fin pourtant la conversation étant devenue plus gaie, Scheik Ibrahim me dit en plaisantant que si j'allais à Paris dans ce costume, je pourrais facilement gagner de l'argent à me faire voir. Nous soupâmes; et au coucher du soleil, je me mis en route. Je marchai sans fatigue jusqu'à minuit; mais alors mes pieds commencèrent à s'enfler; mes souliers me blessaient, je les ôtai.—Les épines de la plante que broutent les chameaux me piquaient, et les cailloux me déchiraient.—Je tâchai de remettre ma chaussure; de souffrance en souffrance, je cheminai jusqu'au matin.—Une petite grotte nous offrit un abri pour le jour. Je pansai mes pieds, en les enveloppant d'un morceau de mon habit que j'arrachai, et m'endormis sans avoir la force de prendre aucune nourriture. Je dormis encore lorsque mon guide m'appela pour partir: mes pieds étaient très-enflés, le cœur me manquait, je voulais attendre le lendemain.—Mon conducteur me reprochait ma faiblesse:—" Je savais bien, disait-il, que vous étiez
" trop délicat pour un tel voyage. Je vous l'avais pré-
" dit.—Il est impossible de nous arrêter ici; si nous y
" passons la nuit, il faut encore y passer le lendemain;
" nos provisions seront épuisées; nous mourrons de faim
" dans le désert.—Il vaux mieux renoncer à notre en-
" treprise, et retourner pendant qu'il en est temps
" encore."

Ces paroles me ranimèrent et je partis. Je me traînai avec effort jusqu'à près de minuit; parvenus à une plaine où le sable s'élevait et s'abaissait en ondulations, nous nous y reposâmes jusqu'au jour. La première clarté nous fit apercevoir au loin deux objets que nous primes pour des chameaux. Mon guide effrayé creusa un trou dans le sable pour nous cacher, et nous nous y enterrâmes jusqu'au cou, ne laissant dehors que la tête. Dans cette pénible situation, nous restions les yeux fixés du côté des prétendus chameaux, lorsque vers midi, Wardi s'écria: " Dieu soit loué! ce ne sont que des autruches." Nous sortimes tout joyeux de notre tombeau, et pour la première

fois depuis notre départ, je mangeai un peu de galette, et bus une goutte d'eau. Nous restâmes là jusqu'au soir, attendant l'instant de nous remettre en route. Etant alors au milieu des sables, je souffrais moins en marchant. Nous passâmes le jour suivant à dormir. Nous étions vis-à-vis de Palmyre au midi. Le point du jour, après la quatrième nuit, nous surprit au bord d'une grande rivière nommée El Rahib, coulant du midi au nord ; mon guide se déshabilla, me porta sur son dos jusqu'à l'autre rive, et retourna chercher ses habits. Je voulais me reposer, mais il me dit qu'il ne serait pas prudent de s'arrêter dans un endroit où la rivière était guéable. En effet, nous n'avions pas marché une demi-heure, que nous vîmes s'approcher de la rivière cinq cents Bédouins bien montés allant du levant au couchant. Ayant trouvé un buisson, nous y établîmes notre halte jusqu'au soir.—La sixième nuit nous amena à quelques heures de l'Euphrate ; le septième jour le plus difficile était fait ; et si je n'avais pas tant souffert de mes pieds, j'aurais pu oublier toutes mes fatigues au spectacle du soleil levant sur les bords de ce fleuve magnifique. Des Bédouins hospitaliers, dont l'occupation est de faire passer d'un bord à l'autre, nous conduisirent dans leurs tentes, où pour la première fois nous fîmes un bon repas. Nous prîmes des informations sur le Drayhy. Il était à trois jours de distance entre Zaïte et Zauer.—Il avait fait la paix avec l'émir Fahed, lui imposant un tribut, on me parla beaucoup de ses talents militaires et de son courage redoutable, de son intention d'anéantir Mehanna et Nasser, et de retourner à son désert près Bassora et Bagdad. Ces détails étaient tels que je pouvais le désirer : je fis tout-de-suite mon plan.—Je demandai un guide pour me conduire chez le Drayhy,—disant aux Bédouins que j'étais négociant d'Alep, ayant un correspondant à Bagdad qui me devait vingt-cinq mille piastres et qui venait de faire faillite ;—que la guerre entre les Bédouins ayant intercepté les communications, je n'avais eu d'autre ressource que de m'aventurer seul, et d'aller me mettre sous la protection du Drayhy pour arriver à Bagdad où toute ma fortune était compromise. Ces bons Bédouins faisaient des vœux pour qu'Alla me fit recouvrer mon argent, et Wardi lui-même prit beaucoup plus d'intérêt à mon

voyage, depuis qu'il en comprenait l'importance. Après avoir passé la journée à examiner la tribu Beny Tay, nous partîmes le lendemain bien escortés, et rien d'intéressant ne nous arriva pendant notre marche. Nous vîmes le soleil couchant du troisième jour dorer les cinq mille tentes du Drayhy, qui couvraient la plaine aussi loin que la vue pouvait s'étendre, entourées de chameaux, de chevaux, de troupeaux, qui cachaient le sol; jamais je n'avais vu un tel spectacle de puissance et de richesse.— La tente de l'émir au centre avait cent soixante pieds de long.—Il me reçut très poliment et, sans aucune question, me proposa de souper avec lui. Après souper, il me dit: "D'où venez-vous? où allez-vous?" Je lui répondis comme je l'avais fait aux Bédouins de l'Euphrate.— "Vous êtes le bienvenu, reprit-il alors, votre arrivée "répand mille bénédictions. S'il plaît à Dieu, vous "réussirez; mais, selon notre coutume, nous ne pouvons "parler d'affaires qu'après trois jours accordés à l'hospi- "talité et au repos."—Je fis les remerciments d'usage et me retirai.—Le lendemain j'expédiai Wardi à M. Lascaris.

Le Drayhy est un homme de cinquante ans, grand et d'une belle figure, ayant une petite barbe toute blanche; son regard est fier; il est considéré comme le plus capable des chefs de tribus; il a deux fils, Zaher et Sahdoun; ils sont mariés et habitent la même tente que lui. Sa tribu, appelée El-Dualla, est nombreuse et fort riche.— Le hasard me servit merveilleusement dès les premiers jours de mon arrivée. L'émir manquait de secrétaire, j'offris de lui en servir pour le moment, et je gagnai bientôt sa confiance par les avis et les renseignements que j'étais à même de lui donner sur les tribus que j'avais étudiées. Lorsque je lui parlai de mon affaire, il me témoigna tant de regret de me voir partir, que je semblai céder à ses instances.—Il me dit: "Si vous voulez rester "avec moi, vous serez comme mon fils, tout ce que vous "direz sera fait." Je profitai de cette confiance pour l'engager à passer l'Euphrate, afin de le rapprocher de Scheik Ibrahim; je lui fis envisager tout ce qu'il pouvait y gagner en influence sur les tribus du pays, en les détachant de Nasser; je lui représentai tous les cadeaux qu'ils seraient forcés de lui offrir, la terreur qu'il inspirerait

aux osmanlis, et le tort qu'il ferait à ses ennemis en consommant leurs pâturages. Comme c'était la première fois qu'il quittait le désert de Bagdad, pour venir en Mésopotamie, mes conseils et mes renseignements lui étaient d'une grande ressource, et il les suivit. Le départ était superbe à voir; les cavaliers en avant, sur des chevaux de race, les femmes dans des haudags magnifiquement drapés, sur des dromadaires, entourées d'esclaves négresses. Des hommes chargés de provisions parcouraient toute la caravane, criant: "Qui a faim?" et distribuant du pain, des dattes, etc. Toutes les trois heures, on faisait halte pour prendre le café; et le soir, les tentes étaient dressées comme par enchantement. Nous suivions les bords de l'Euphrate dont les eaux transparentes brillaient comme de l'argent; j'étais moi-même monté sur une jument de pur sang, et tout le voyage me parut comme une marche triomphale, qui contrastait fortement avec la route que je venais de faire en parcourant le même pays, dans mes haillons, sur mes pieds ensanglantés.

Le quatrième jour l'émir Zahed vint au-devant de nous avec mille cavaliers. On se livra à toutes sortes de jeux, à cheval et avec la lance. Le soir, le Drayhy, ses fils et moi, nous allâmes souper dans la tribu de Zahed. Le lendemain, nous traversâmes le fleuve, et campâmes sur le territoire de Damas, marchant toujours au couchant; nous campâmes à El-Jaffet, dans le pachalik d'Alep. Le bruit de l'arrivée du Drayhy se répandit promptement, et il reçut de Mehanna une lettre commençant par leurs titres respectifs, et continuant ainsi: "Au nom du Dieu "très-miséricordieux, salut! Nous avons appris avec "surprise que vous avez passé l'Euphrate, et que vous "vous avancez dans les provinces que nous ont laissées "nos aïeux. Avez-vous donc pensé que vous pouviez à "vous seul dévorer la pâture de tous les oiseaux? Sachez "que nous avons tant de guerriers que nous ne pouvons "en connaître le nombre. De plus, nous serons soutenus "par les vaillants osmanlis, auxquels rien ne peut "résister. Nous vous conseillons donc de reprendre le "chemin par lequel vous êtes venu; autrement, tous les "malheurs imaginables fondront sur vous et le repentir "viendra trop tard."

A la lecture de cette lettre, je vis le Drayhy pâlir de

colère ; ses yeux lançaient des éclairs. Après un moment de silence : "Kratib," s'écria-t-il d'une voix terrible, "prenez la plume et écrivez à ce chien !"

Voici sa réponse :—"J'ai lu vos menaces, qui ne " pèsent pas un grain de moutarde. J'abaisserai votre " drapeau, et je purifierai la terre de vous et de votre " renégat de fils Nasser. Quant au territoire que vous " réclamez, le sabre en décidera. Bientôt je me mettrai " en route pour vous exterminer. Hâtez-vous : la guerre " est déclarée."

Alors m'adressant au Drayhy : "J'ai un conseil à vous " donner, lui dis-je ; vous êtes étranger ici ; vous ignorez " quel parti prendront les tribus du pays. Mehanna est " aimé des Bédouins et soutenu par les Turcs ; vous allez " commencer la guerre sans connaître le nombre de vos " ennemis. Si vous essuyez une première défaite, tous se " ligueront contre vous, et vous ne serez pas en force " pour y résister. Envoyez donc un message aux scheiks " des environs pour leur annoncer que vous venez détruire " les tentes de Melkhgem, afin de les délivrer du joug " des osmanlis, et pour leur demander de se prononcer. " Connaissant ainsi vos forces, vous pourrez les comparer " aux siennes et agir en conséquence."—"Vous êtes " véritablement un homme de bon conseil," répondit le Drayhy, enchanté de mon idée.—"Je ne suis rien par " moi-même, repris-je : c'est grâce à mon maître si je sais " quelque chose ; c'est lui qui est un homme plein de " sagesse et de connaissances, très-versé dans les affaires ; " lui seul est capable de vous donner des conseils. Vous " seriez enchanté de lui, si vous pouviez le connaître. Je " suis sûr que s'il était avec vous, aidé par sa sagacité, vous " deviendriez le chef de tous les Bédouins du désert."—" Je vais à l'instant même envoyer cent cavaliers le " chercher," s'écria vivement le Drayhy.—"Nous sommes " encore trop loin, lui dis-je. Le voyage serait trop " pénible ; lorsque nous serons plus rapprochés de " Coriétain, je vous le ferai connaître."

Je craignais pour Scheik Ibrahim quelque mauvaise rencontre ; je voulais être près de lui pour le conduire : je lui étais si attaché que je me serais sacrifié mille fois pour le servir.

J'en reviens à notre conseil de guerre. Le Drayhy me

donna une liste pour écrire à dix des principaux scheiks des tribus. Voici sa lettre :—" J'ai quitté mon pays pour " venir vous délivrer de la tyrannie de Nasser, qui veut " devenir votre maître par la force des Turcs, changer " vos usages, détruire vos mœurs et vous assujettir " aux osmanlis. Je viens de lui déclarer la guerre; " dites avec franchise si vous êtes pour lui ou pour moi; " et que ceux qui veulent m'aider, viennent se réunir à " moi.—Salut !"

Ayant expédié dix cavaliers avec ces lettres, le lendemain nous nous avançâmes jusqu'au vaste et beau territoire de Chaumeric, à trente heures de Hama. Après une courte absence, nos messagers revinrent. L'émir Douhi et le scheik Sellame répondirent qu'ils garderaient la neutralité; le scheik Cassem, parent de Mehanna, se déclara pour lui; les sept autres tribus vinrent camper autour de nous, leurs scheiks promettant au Drayhy de partager ses périls à la vie, à la mort. Cependant nos espions nous rapportèrent que Mehanna alarmé avait envoyé Nasser à Hama, pour demander des secours aux osmanlis. Le Drayhy rassembla immédiatement son armée, forte de huit mille hommes, six mille cavaliers et mille deloulmardoufs, c'est-à-dire mille chameaux, montés chacun de deux hommes armés de fusil à mèche,* et partit le quatrième jour, laissant ordre au reste des tribus de suivre le surlendemain, afin d'exciter davantage le courage des guerriers dans le combat, par le voisinage de leurs femmes et de leurs enfants. Je restai avec ces derniers, et nous allâmes camper à El Jamié, à une heure de la tribu El Hassané, et à deux journées de Hama. Le cinquième jour, le Drayhy nous annonça une victoire éclatante, et peu après arrivèrent les chameaux, moutons, chevaux et armes pris sur l'ennemi. Les hommes qui avaient été forcés de rester aux tentes, à la garde du bagage, allèrent au-devant des vainqueurs demander la part de butin à laquelle ils ont droit, et bientôt nous vîmes arriver l'armée triomphante.

* Les fusils à platine ne sont pas adoptés par les Bédouins, parce que leurs ancêtres ne s'en servaient pas, et aussi parce qu'ils seraient plus dangereux dans les mains des enfants et des femmes. Ces dernières tressent les mèches, qui sont en coton.

Le Drayhy avait surpris Mehanna un peu à l'improviste, pendant l'absence de Nasser; mais la tribu de Hassnné ayant poussé son cri de guerre, les combattants se trouvèrent à peu près égaux en nombre; la bataille dura jusqu'au soir. Nos guerriers, après avoir perdu vingt-deux des leurs et en avoir tué le double à l'ennemi, s'étaient emparés de ses troupeaux. Zaher avait pris la jument de Faress, fils de Mehanna, ce qui chez les Bédouins est un glorieux exploit.

Après sa défaite, Mehanna passa l'Oronte, au nord de Hama, et fut camper près de Homs, pour attendre les osmanlis et venir avec eux prendre sa revanche. Effectivement, le cinquième jour, les bergers accoururent en criant que les Turcs, conduits par Nasser, s'étaient emparés des troupeaux. Aussitôt tous nos guerriers s'élancent à leur poursuite, les atteignent, et leur livrent un combat plus terrible que le premier, pendant lequel l'ennemi fit filer une grande partie de nos bestiaux vers son camp. L'avantage resta aux nôtres, qui rapportèrent de nombreuses dépouilles des Turcs; mais la perte de nos troupeaux était considérable. Nous n'avions à regretter que douze hommes; parmi eux se trouvait le neveu du Drayhy, Ali, dont la mort fut universellement pleurée. Son oncle resta trois jours sans manger, et jura par le Dieu tout-puissant, qu'il tuerait Nasser, pour venger la mort d'Ali.

Les attaques se multipliaient tous les jours; les osmanlis de Damas, Homs et Hama, étaient dans la consternation, et cherchaient à rassembler tous les Arabes du Horam et de l'Idumée. Plusieurs tribus du désert arrivèrent, les unes pour renforcer le Drayhy, les autres, Mehanna. Aucune caravane ne pouvait passer d'une ville à l'autre; les avantages étaient presque tous du côté du Drayhy. Un jour, par une coïncidence singulière, Faress nous enleva cent vingt chameaux qui paissaient à deux lieues des tentes, pendant que dans le même moment Zaher s'emparait du même nombre des leurs. Cette expédition simultanée fut cause que ni l'un ni l'autre ne fut poursuivi. Ils eurent ainsi le temps d'emmener leur capture. Mais cette guerre de représailles de butin et de troupeaux devait bientôt prendre un caractère de férocité et d'extermination. Le signal en fut donné par

les Turcs Dallatis, sous la conduite de Nasser, qui, ayant pris à la tribu Beny-Kraleb deux femmes et une fille, les amenèrent au village Zany el Abedin.

Le châtiment ne se fit pas attendre : un engagement ayant eu lieu entre un parti commandé par Zaher et un autre aux ordres de Nasser, ces deux chefs, qui se détestaient, se recherchent et s'attaquent avec acharnement. Les Bédouins restent spectateurs du combat de ces guerriers égaux en valeur et en adresse. La lutte fut longue et terrible : enfin leurs chevaux fatigués n'obéissant plus aussi promptement aux ordres de leurs maîtres, Nasser ne peut éviter un coup de la lance de Zaher qui le traverse d'outre en outre : il tombe ; ses cavaliers se sauvent, ou consignent leurs chevaux.* Zaher coupa en morceaux le corps de Nasser, le mit dans une couffe† et l'envoya au camp de Méhanna par un prisonnier à qui il coupa le nez. Il revint ensuite dans sa tribu, exultant dans sa vengeance.

Méhanna fit demander des secours aux Bédouins de Chamma (Samarcande), de Negdde, et aux Wahabi ; ils promirent de venir à son aide l'année suivante, la saison de se retirer à l'orient étant alors arrivée. Comme nous étions campés très-près de Coriétain, je proposai d'aller chercher Scheik Ibrahim. Le Drayhy accepta mon offre avec empressement et me donna une forte escorte. Je ne saurais peindre le bonheur que j'éprouvai à revoir M. Lascaris, qui me reçut avec une grande effusion de cœur ; pour moi, je l'embrassai comme un père, car je n'avais jamais connu le mien qui mourut pendant ma première enfance. J'employai la nuit à lui raconter tout ce qui s'était passé. Le lendemain, prenant congé de nos amis, le curé Moussi et le scheik Sélim, j'emmenai Scheik Ibrahim qui fut reçu avec la plus haute distinction par le Drayhy. On nous donna un grand festin de viande de chameau que je trouvai moins mauvaise que la première fois, car je commençais à m'accoutumer à la nourriture des Bédouins. Les chameaux destinés à être tués sont blancs comme la neige, et ne sont jamais ni chargés ni fatigués ; leur viande est rouge et très-grasse ; les chamelles

* Lorsqu'un Bédouin abandonne volontairement son cheval à son ennemi, celui-ci ne peut plus ni le tuer, ni le faire prisonnier.

† Espèce de panier en jonc.

ont une grande abondance de lait ; les Bédouins en boivent continuellement, et donnent l'excédant à leurs chevaux de race, que cette boisson fortifie beaucoup ; ils consomment ainsi tout le lait parce qu'il n'est point propre à faire du beurre ; nous avons fini par en trouver le goût préférable à celui du lait de chèvre et de brebis.

Une attaque des Wahabi, peu de temps après l'arrivée de M. Lascaris, fit perdre au Drayhy quelques cavaliers et beaucoup de bestiaux. Le lendemain, Scheik Ibrahim me prit à part et me dit :—" Je suis content du Drayhy, " c'est bien l'homme qu'il me faut ; mais il est indispen- " sable qu'il devienne chef général de tous les Bédouins, " depuis Alep jusqu'aux frontières de l'Inde ; c'est à vous " à négocier cette affaire par amitié, par menace ou par " astuce ; il faut que cela s'accomplisse."

—" Vous me donnez là une charge bien difficile," répondis-je. " Chaque tribu a son chef ; ils sont ennemis " de la dépendance, jamais ils ne se sont soumis à aucun " joug ; je crains, si vous vous engagez dans une pa- " reille affaire, qu'il ne vous arrive quelque chose de fâ- " cheux."

—" Cependant il le faut absolument, reprit M. Lascaris ; " mettez-y toute votre capacité ; sans cela nous ne pou- " vons réussir à rien."

Je réfléchis long-temps aux moyens d'entamer cette affaire. Le premier point était d'inspirer aux Bédouins une haute idée de Scheik Ibrahim, et, pour y parvenir, comme ils sont superstitieux et crédules à l'excès, nous préparâmes des expériences chimiques avec du phosphore et de la poudre fulminante, espérant les étonner. Effectivement le soir, lorsque les principaux de la tribu furent réunis sous la tente du Drayhy, Scheik Ibrahim, d'un air majestueux et avec une adresse extrême, produisit des effets qui les frappèrent d'admiration et de stupeur. Dès ce moment il fut pour eux un sorcier, un magicien, ou plutôt une divinité.

Le lendemain le Drayhy m'appela et me dit :—" Oh, " Abdallah ! votre maître est un dieu."—" Non, répon- " dis-je, mais bien un prophète ; ce que vous avez vu " hier n'est rien auprès du pouvoir qu'il a acquis par sa " profonde science ; c'est un homme unique dans ce siècle. " Sachez que s'il le veut, il est capable de vous faire roi

" de tous les Bédouins ; il a reconnu que la comète qui " a paru il y a quelque temps était votre étoile, qu'elle " est supérieure à celle des autres Arabes, et que si vous " suivez en tout point ses conseils, vous deviendrez tout-" puissant." Cette idée lui plut extrêmement. Le désir du commandement et de la gloire se réveilla avec violence dans son âme, et, par une coïncidence vraiment extraordinaire, j'avais deviné l'objet de sa superstition, car il s'écria : " Oh, Abdallah ! je vois que vous dites " vrai et que votre maître est réellement un prophète ; " j'ai eu un rêve il y a quelque temps, dans lequel du " feu, se détachant d'une comète, tomba sur ma tente " et la consuma, et je pris ce feu dans ma main, et il ne " me brûla pas. Cette comète était sûrement mon étoile." Alors appelant sa femme il la pria de me redire elle-même ce rêve tel qu'il le lui avait raconté à son réveil. Je profitai de cette circonstance pour établir de plus en plus la supériorité de Scheik Ibrahim, et le Drayhy me promit de suivre à l'avenir tous ses conseils. M. Lascaris, charmé de ces heureux commencements, choisit dans ses marchandises un très-beau cadeau pour offrir au Drayhy, qui l'accepta avec le plus grand plaisir, et y vit la preuve que ce n'était pas pour nous enrichir que nous cherchions à le capter. Depuis ce temps, il nous fit manger avec sa femme et ses belle-filles dans l'intérieur de la tente, au lieu de manger dans le rabha avec les étrangers. Sa femme, issue d'une grande famille et sœur d'un ministre d'Ebn Sihoud, s'appelle Sugar ; elle jouit d'une haute réputation de courage et de générosité.

Pendant que nous établissions notre influence sur le Drayhy, un ennemi subalterne travaillait dans l'ombre à renverser nos espérances et à nous perdre. Il y a dans chaque tribu un colporteur qui vend aux femmes des marchandises qu'il apporte de Damas. Celui de la tribu, nommé Absi, occupait, en outre, le poste d'écrivain du Drayhy ; mais depuis notre arrivée, il avait perdu à la fois son emploi et ses pratiques. Il nous prit naturellement dans une grande antipathie, et chercha tous les moyens possibles de nous calomnier auprès des Bédouins, en commençant par les femmes, auxquelles il persuadait que nous étions des magiciens, que nous voulions emmener les filles dans un pays lointain, et jeter un sort aux

femmes afin qu'elles n'eussent plus d'enfants ; qu'ainsi la race des Bédouins s'éteindrait, et que des conquérants francs viendraient prendre possession du pays. Nous vîmes bientôt l'effet de ces calomnies, sans en connaître la cause. Les filles s'enfuyaient à notre approche ; les femmes nous disaient des injures ; les vieilles allaient jusqu'à nous menacer. Chez ces peuples ignorants et crédules, où les femmes ont un grand crédit, le péril devenait imminent. Enfin nous découvrîmes les intrigues d'Absi, et en informâmes le Drayhy, qui voulait le faire mettre à mort sur le champ. Nous eûmes beaucoup de peine à obtenir qu'il serait seulement renvoyé de la tribu, ce qui ne fit au reste que lui donner occasion d'étendre sa malveillance. Un village appelé Mohadan, jadis tributaire de Méhanna, l'était devenu du Drayhy depuis ses victoires. Celui-ci ayant envoyé demander mille piastres qui lui étaient dues, les habitants, à l'instigation d'Absi, maltraitèrent le messager de l'émir qui en tira vengeance en enlevant leurs troupeaux. Absi persuada aux chefs du village de venir avec lui à Damas déclarer au Capidji Bashi, que deux espions francs s'étaient emparés de la confiance du Drayhy, lui faisaient commettre toutes sortes d'injustices et cherchaient à détourner les Bédouins de leur alliance avec les osmanlis. Cette dénonciation fut portée au visir Soliman-Pacha, qui envoya un chokredar au Drayhy, avec une lettre menaçante finissant par lui ordonner de livrer les deux infidèles à cet officier, qui les emmenerait enchaînés à Damas, où leur exécution publique servirait d'exemple.

Le Drayhy, furieux de l'insolence de cette lettre, dit à l'officier musulman : "Par celui qui a élevé le ciel et " abaissé la terre, si vous n'étiez pas sous ma tente je " vous couperais la tête et je l'attacherais à la queue de " mon cheval : c'est ainsi qu'il porterait ma réponse à " votre visir ; quant aux deux étrangers qui sont chez " moi, je ne les livrerai qu'après ma mort. S'il les veut, " qu'il vienne les prendre par la force de son sabre."

Je pris alors le Drayhy à part, et l'engageai à se calmer et à me laisser arranger l'affaire.

Je savais que M. Lascaris était lié d'amitié avec Soliman-Pacha, et qu'une lettre de lui aurait un effet

auquel le Drayhy ne s'attendait guère. M. Lascaris, pendant qu'il était avec l'expédition française en Egypte, avait épousé une Géorgienne, amenée par les femmes de Murad-Bey, qui se trouva être cousine de Soliman-Pacha. Par la suite il eut occasion d'aller à Acre; sa femme se fit reconnaître parente du pacha, et fut accablée par lui de politesse et de cadeaux, ainsi que son mari.

M. Lascaris écrivit donc à Soliman-Pacha, lui expliqua que les prétendus espions n'étaient autres que lui et son drogman Fatalla Sayeghir; que tout ce qu'on lui avait dit contre le Drayhy, était faux: qu'il était, au contraire, dans les intérêts de la Porte de l'avoir pour ami, et de favoriser sa prépondérance sur les autres Bédouins. Le chokredar, qui tremblait pour sa vie, s'empressa de porter cette lettre à Damas, et revint le surlendemain avec une réponse des plus aimables pour Scheik Ibrahim, et une seconde lettre pour le Drayhy, dont voici le contenu. Après beaucoup de compliments à l'émir, il ajoute: "Nous avons reçu une lettre de notre "cher ami le grand scheik Ibrahim, qui détruit les "calomnies de vos ennemis, et rend les meilleurs té-"moignages de vous. Votre sagacité nous est connue. "Dorénavant nous vous autorisons à commander dans "le désert, selon votre bon plaisir. Vous ne recevrez "de notre part que des procédés d'ami; nous vous con-"sidérons au-dessus de vos égaux; nous vous recomman-"dons nos bien-aimés scheik Ibrahim et Abdallah. "Leur contentement augmentera notre amitié pour vous, "etc." Le Drayhy et les autres chefs furent très-étonnés du grand crédit de Scheik Ibrahim sur le pacha. Cet incident porta leur considération pour nous à son comble.

J'ai dit que le Drayhy était surnommé l'exterminateur des Turcs. Je m'informai de l'origine de cette épithète. Voici ce que me raconta le scheik Abdallah. Un jour le Drayhy ayant dépouillé une caravane qui se rendait de Damas à Bagdad, le pacha extrêmement irrité, mais n'osant se venger ouvertement, dissimula selon la coutume des Turcs, et l'engagea, par de belles promesses, à venir à Bagdad. Le Drayhy, franc et loyal, ne soupçonnant aucune trahison, se rendit chez le pacha avec sa

suite ordinaire de dix hommes. Il fut aussitôt saisi, garrotté, jeté dans un cachot, et menacé d'avoir la tête coupée s'il ne fournissait, pour sa rançon, mille bourses (un million de piastres), cinq mille moutons, vingt juments de race kahillan et vingt dromadaires. Le Drayhy laissant son fils en ôtage, fut chercher cette énorme rançon, et dès qu'il l'eut acquittée il ne songea plus qu'à la vengeance. Les caravanes et les villages furent dépouillés; bientôt Bagdad se trouva bloquée. Le pacha ayant rassemblé ses troupes, sortit avec une armée de trente mille hommes et quelques pièces de canon contre le Drayhy qui, fortifié par des tribus alliées, livra bataille pendant trois jours; mais voyant qu'il ne remportait aucun avantage décisif, il se retira de nuit en silence, tourna l'armée du pacha, se plaçant entre elle et Bagdad, et l'attaqua à l'improviste sur plusieurs points à la fois. Surpris de nuit du côté qui se trouvait sans défense, la terreur s'empara du camp ennemi. La confusion se mit parmi les osmanlis, et le Drayhy en fit un grand carnage, restant maître d'un immense butin: le pacha s'échappa seul avec peine et s'enferma dans Bagdad. Cet exploit avait répandu un tel effroi parmi les habitants, que, même après la paix, son nom était demeuré un objet de crainte pour eux. Abdallah me raconta plusieurs autres faits d'armes du Drayhy, et finit en me disant qu'il aimait la grandeur et les difficultés, et voulait soumettre tout à sa domination.

C'était précisément les qualités que Scheik Ibrahim désirait trouver en lui, aussi s'attacha-t-il, de plus en plus, au projet de le rendre maître de toutes les autres tribus: mais les Wahabi étaient pour lui de redoutables adversaires qui, peu de jours après, tombèrent sur la tribu de Would Ali, et se répandirent dans le désert, pour forcer tous les Bédouins à leur payer une dime. Effrayés à l'approche de ces terribles guerriers, plusieurs tribus allaient se soumettre, lorsque Scheik Ibrahim persuada au Drayhy qu'il était de son honneur d'entrer en campagne, et de se déclarer protecteur des opprimés. Encouragées par son exemple, toutes les tribus, à l'exception de celles de El-Hassné et de Bedi-Sakhrer, firent alliance avec lui pour résister aux Wahabi. Le Drayhy partit avec une armée de cinq mille cavaliers et deux

mille mardouffs; nous fûmes dix jours sans recevoir de ses nouvelles. L'inquiétude était extrême au camp; des symptômes d'un grand mécontentement se manifestaient contre nous, les instigateurs de cette expédition périlleuse; notre vie aurait probablement payé notre témérité, si l'incertitude avait duré plus long-temps. Le onzième jour à midi, un cavalier arriva bride abattue, faisait flotter sa ceinture blanche au bout de sa lance, et criant:—"Dieu nous a donné la victoire." Scheik Ibrahim fit de magnifiques présents au porteur de cette heureuse nouvelle, qui venait tirer la tribu d'une inquiétude mortelle, et nous d'un grand péril: toutes les femmes imitèrent son exemple, selon leurs moyens, et se livrèrent ensuite à des réjouissances bruyantes. Des cris et des danses autour de feux allumés partout, des bestiaux égorgés, des préparatifs de festins pour recevoir les guerriers, mettaient le camp dans une agitation inaccoutumée; et tout ce mouvement, exécuté par des femmes, offrait le coup-d'œil le plus original possible. Le soir, tout le monde fut au-devant de l'armée victorieuse, dont on apercevait la poussière s'élever dans le lointain. Dès que nous la rencontrâmes les cris redoublèrent; les joûtes, les courses, les coups de fusil, et toutes les démonstrations possibles de joie, l'accompagnèrent jusqu'au camp. Après le repas nous nous fîmes raconter les exploits des guerriers.

Les Wahabi étaient commandés par un nègre redoutable, à moitié sauvage, nommé Abou-Nocta. Lorsqu'il se prépare au combat, il ôte son turban et ses bottes, relève ses manches jusqu'aux épaules, et laisse presque nu son corps, qui est d'une grosseur et d'une force musculaire prodigieuses; sa tête et son menton, n'ayant jamais été rasés, sont ombragés d'une chevelure et d'une barbe noire qui couvrent sa figure toute entière; ses yeux étincellent sous ce voile, et tout son corps velu rend son aspect aussi étrange qu'effrayant. Le Drayhy le rejoignit à trois jours de Palmyre, sur un terrain appelé Heroualma. Le combat fut acharné de part et d'autre, mais se termina par la fuite d'Abou-Nocta, qui partit pour le pays de Neggde, laissant deux cents des siens sur le champ de bataille. Le Drayhy fit chercher parmi les dépouilles tout ce qui avait été pris à la tribu Would-Ali, et le lui rendit. Cet acte de générosité lui concilia de

plus en plus l'affection des autres tribus, qui venaient chaque jour se mettre sous sa protection. Le bruit de cette victoire, remportée sur le terrible Abou-Nocta, se répandit partout. Soliman-Pacha envoya au vainqueur une pelisse d'honneur et un sabre magnifique, en le faisant complimenter. Peu après cet exploit, nous allâmes camper sur la frontière du Horan.

Un jour un mollah turc arriva chez le Drayhy ; il avait le large turban vert, qui distingue les descendants de Mahomet ; une robe blanche trainante, les yeux noircis et la barbe énorme ; il portait plusieurs rangs de chapelets, et l'encrier en forme de poignard à la ceinture. Il était monté sur un âne, et tenait une flèche à la main ; il venait pour fanatiser les Bédouins, et exciter en eux un grand zèle pour la religion du Prophète, afin de les attacher à la cause des Turcs. Les Bédouins ont une grande simplicité de caractère et une franchise remarquable. Ils ne comprennent rien aux différences de religion, et ne souffrent pas volontiers qu'on leur en parle. Ils sont déistes, invoquent la protection de Dieu dans toutes les circonstances de la vie, et lui attribuent leurs succès ou leurs revers avec une humble soumission ; mais ils n'ont aucune cérémonie de culte obligatoire, et ne se prononcent pas entre les sectes d'Omar et d'Ali qui divisent les Orientaux. Ils ne nous ont jamais demandé quelle était notre religion. Nous leur avons dit que nous étions chrétiens, et ils ont répondu : " Tous les hommes sont les créatures " de Dieu, et sont égaux devant lui ; on ne doit pas s'in- " former de la croyance des autres." Cette discrétion de leur part convenait beaucoup mieux à nos projets que le fanatisme des Turcs ; aussi l'arrivée du mollah donna-t-elle quelque inquiétude à Scheik Ibrahim, qui se rendit à la tente du Drayhy, où il trouva la conférence déjà entamée, ou plutôt la prédication commencée, prédication que les chefs écoutaient d'un air mécontent. Comme, à notre arrivée, ils se levèrent pour nous saluer, le mollah demanda qui nous étions ; et ayant appris notre qualité de chrétiens :—" Il est défendu, dit-il, par les lois de Dieu, " de se lever pour des infidèles ; vous serez tous maudits " pour avoir commerce avec eux, vos femmes seront illé- " gitimes et vos enfants bâtards. Ainsi l'a décrété notre " seigneur Mahomet, dont le nom soit vénéré à jamais."

Le Drayhy, sans attendre la fin de son discours, se lève en fureur, le saisit par la barbe, le jette par terre, et tire son sabre; Scheik Ibrahim s'élance et retient son bras, le conjurant de se modérer; enfin l'émir consent à lui couper la barbe au lieu de la tête, et le chasse ignominieusement.

Le Drayhy ayant attaqué la tribu de Beni-Sakrer, la seule qui s'opposait encore à lui dans le pays, la battit complètement.

Cependant, l'automne étant venu, nous commençâmes à regagner le levant. A notre approche de Homs, le gouverneur envoya au Drayhy quarante chameaux chargés de blé, dix machlas et une pelisse d'honneur. Scheik Ibrahim, m'ayant pris en particulier, me dit: "Nous " allons dans le désert. Nous avons épuisé nos marchan- " dises; que faut-il faire?"—"Donnez-moi vos ordres, lui " répondis-je. J'irai secrètement à Alep chercher ce " qu'il nous faut, et je m'engage à ne pas me faire con- " naître même de ma famille." Nous convînmes que je rejoindrais la tribu à Zour, et je me rendis à Alep. Je fus loger dans un khan peu fréquenté et éloigné de toutes mes connaissances. J'envoyai un étranger toucher cinq cents tallaris chez le correspondant de M. Lascaris. C'était un excès de précaution, car du reste, avec ma longue barbe, mon costume et mon langage bédouins, je ne courais aucun risque d'être reconnu; j'en acquis la preuve en allant acheter les marchandises au bazar; j'y rencontrais plusieurs de mes amis, et je me faisais un divertissement de les traiter avec grossièreté. Mais à ces moments de gaité insouciante en succédaient d'autres bien pénibles; je passais et repassais continuellement devant la porte de ma maison, espérant apercevoir mon frère ou ma pauvre mère. L'envie de voir cette dernière surtout était si vive que je fus vingt fois sur le point de manquer à ma parole; mais la conviction qu'elle ne me permettrait plus de retourner auprès de M. Lascaris, venait raffermir mon courage, et après six jours il fallut m'arracher d'Alep sans avoir obtenu aucune nouvelle de mes parents.

Je rejoignis la tribu au bord de l'Euphrate vis-à-vis de Daival-Chahar où il existe encore de belles ruines d'une ancienne ville. Je trouvai les Bédouins occupés, avant

de traverser le fleuve, à vendre des bestiaux, ou à les échanger contre des marchandises avec les colporteurs d'Alep. Ils n'ont aucune idée de la valeur du numéraire; ils ne veulent pas recevoir d'or en paiement, ne connaissant que les tallaris d'argent. Ils préfèrent payer trop, ou ne pas recevoir assez, plutôt que de faire des fractions; les marchands, qui connaissent ce faible, en abusent avec habileté. Outre les échanges, la tribu vendit pour vingt-cinq mille tallaris, et chacun mit son argent dans un sac de farine afin qu'il ne résonnât pas en chargeant et déchargeant.

Un évènement tragique arriva au passage de l'Euphrate. Une femme et deux enfants montés sur un chameau furent emportés par le courant sans qu'il fût possible de leur porter secours. Nous trouvâmes la Mésopotamie couverte des tribus de Bassora et de Bagdad. Leurs chefs venaient chaque jour complimenter le Drayhy sur la victoire, et faire connaissance avec nous, car la renommée de Scheik Ibrahim était arrivée jusqu'à eux. Ils lui savaient gré d'avoir conseillé la guerre contre les Wahabi, dont la cupidité et les exactions leur étaient intolérables. Leur roi, Ebn Sihoud, avait l'habitude d'envoyer un mezakie compter les troupeaux de chaque individu, et en prendre le dixième, choisissant toujours ce qu'il y avait de mieux; ensuite il faisait fouiller les tentes, depuis celle du scheik jusqu'à celle du dernier malheureux, pour trouver l'argent caché dont il voulait aussi la dime. Il était surtout odieux aux Bédouins, parce que, fanatique à l'excès, il exigeait les ablutions et les prières cinq fois par jour, et punissait de mort ceux qui s'y refusaient. Lorsqu'il avait forcé une tribu à faire la guerre pour lui, loin de partager avec elle les gains et les pertes, il s'emparait du butin, et ne laissait à ses alliés que les morts à pleurer. C'est ainsi que, peu-à-peu, les Bédouins devenaient esclaves des Wahabi, faute d'un chef capable de tenir tête à Ebn-Sihoud.

Nous campâmes sur un terrain appelé Nain El Ras, trois journées de l'Euphrate. Là, l'émir Farès El Harba, chef de la tribu El Harba du territoire de Bassora, vint faire alliance offensive et défensive avec le Drayhy. Lorsque des chefs ont à traiter quelque affaire importante, ils sortent du camp, et tiennent leur conférence

l'écart: cela s'appelle *dahra*, assemblée secrète. Scheik Ibrahim, ayant été appelé au *dahra*, montra quelque défiance de Farès, craignant qu'il ne fût l'espion des Wahabi.—Le Drayhy lui dit: "Vous jugez les Bédouins " comme les Osmanlis: sachez que le caractère des deux " peuples est absolument opposé. La trahison n'est pas " connue parmi nous." Après cette déclaration tous les scheiks présents au conseil se donnèrent mutuellement leur parole.—Scheik Ibrahim profita de cette disposition des esprits pour leur proposer de conclure un traité par écrit, qui serait signé et scellé par tous ceux qui voudraient successivement entrer dans l'alliance contre Ebn-Sihoud, C'était un grand pas de fait dans l'intérêt de Scheik Ibrahim, et je rédigeai l'engagement en ces termes:

" Au nom du Dieu de miséricorde, qui par sa force " nous aidera contre les traîtres.—Nous lui rendons " grâces de tous ses bienfaits; nous le remercions de " nous avoir fait connaître le bien et le mal; de nous " avoir fait aimer la liberté et haïr l'esclavage; nous re- " connaissons qu'il est le Dieu tout-puissant et unique, et " que lui seul doit être adoré.

" Nous déclarons que nous sommes réunis de notre " propre volonté et sans aucune contrainte; que nous " sommes tous sains de corps et d'esprit, et que nous " avons résolu à l'unanimité de suivre les conseils de " Scheik Ibrahim et d'Abdallah El Kratib dans l'intérêt " de notre prospérité, de notre gloire et de notre liberté.

" Les articles de notre traité sont

" 1° De nous séparer des osmanlis;

" 2° De faire une guerre à mort aux Wahabi;

" 3° De ne jamais parler de religion;

" 4° D'obéir aux ordres qui seront donnés par notre " frère le grand Drayhy Ebn Chahllan;

" 5° D'obliger chaque scheik à répondre de sa tribu, et " à garder le secret sur cet engagement;

" 6° De nous réunir contre les tribus qui n'y sous- " criraient pas;

" 7° D'aller tous au secours de ceux qui signent le " présent traité et de nous réunir contre leurs ennemis;

" 8° De punir de mort ceux qui rompraient l'alliance;

" 9° De n'écouter aucune calomnie contre Scheik Ibra-
" him et Abdallah.

" Nous, les soussignés, acceptons tous les articles de ce
" traité; nous les soutiendrons au nom du Dieu tout-
" puissant et de ses prophètes Mahomet et Ali; déclarant
" par la présente que nous sommes décidés à vivre et
" mourir dans cette sainte union."

DATÉ, SIGNÉ, SCELLÉ.

Ceci fut fait le 12 novembre 1811.

Tous ceux qui étaient présents approuvèrent et si-
gnèrent.

A quelque temps de là, étant campé dans la belle et
vaste plaine d'El Rané, le Drayhy envoya des courriers
aux autres tribus pour les inviter à signer ce traité.
Plusieurs chefs vinrent y mettre leur cachet, et ceux qui
n'en avaient pas y apposèrent l'empreinte de leur doigt.
Parmi ces chefs, je remarquai un jeune homme qui, de-
puis l'âge de quinze ans, gouvernait la tribu El Ollama.
Ceux qui la composent sont fort supérieurs aux autres
Bédouins. Ils cultivent la poésie, ont de l'instruction, et
sont en général très-éloquents.

A mesure que nous avancions vers Bagdad, notre traité
était de jour en jour couvert d'un plus grand nombre de
signatures.

En quittant El Rané nous allâmes camper à Ain el
Oussada, près de la rivière El Cabour. Pendant notre
séjour en cet endroit, un courrier expédié par le Drayhy
au scheik Giaudal chef de la tribu el Wualdi, ayant été
fort mal reçu, revint, porteur de paroles offensantes pour
le Drayhy. Ses fils voulaient en tirer vengeance sur-le-
champ. Scheik Ibrahim s'y opposa, leur représentant
qu'ils seraient toujours à temps de faire la guerre, et
qu'il fallait auparavant essayer de la persuasion. Je
proposai à l'émir d'aller moi-même trouver Giaudal pour
lui expliquer l'affaire. Il commença par s'y refuser en
disant: " Pourquoi prendriez-vous la peine d'aller chez
" lui? Qu'il vienne lui-même, ou mon sabre l'y con-
" traindra." Mais à la fin il céda à mes arguments et je

partis escorté de deux Bédouins. Giaudal me reçut avec colère, et lorsqu'il sut qui j'étais il me dit: " Si je vous " avais rencontré ailleurs que chez moi, vous n'auriez plus " mangé de pain; rendez grâce à nos usages, qui me " défendent de vous tuer."—Les paroles ne tuent pas " l'homme, répondis-je. Je suis votre ami, je ne veux " que votre bien et viens vous demander un entretien " secret. Si ce que j'ai à vous dire ne vous satisfait pas, " je reprendrai le chemin par lequel je suis venu." Me voyant ainsi de sang froid, il se leva, appela son fils aîné, et me conduisit hors des tentes; nous nous assîmes par terre en cercle, et je commençai ainsi:

" Que préférez-vous, l'esclavage ou la liberté?—La " liberté, sans doute!

" L'union ou la discorde?—L'union!

" La grandeur ou l'abaissement?—La grandeur!

" La pauvreté ou la richesse?—La richesse.

" La défaite ou la victoire?—La victoire!

" Le bien ou le mal?—Le bien!

" Tous ces avantages nous cherchons à vous les as- " surer; nous voulons vous affranchir de l'esclavage des " Wahabi et de la tyrannie des osmanlis, en nous réunis- " sant tous, afin de nous rendre forts et libres. Pourquoi " vous y refusez-vous?" Il me répondit: " Ce que vous " dites est plausible, mais nous ne serons jamais assez " forts pour résister à Ebn Sihoud."—" Ebn Sihoud est " un homme comme vous, lui dis-je. De plus c'est un " tyran, et Dieu ne favorise pas les oppresseurs; ce n'est " pas le nombre, mais l'intelligence, qui fait la supériorité; " ce n'est pas le sabre qui tranche la tête, mais la volonté " qui le dirige." Notre conférence dura encore long-temps, mais je finis par le convaincre et par lui persuader de m'accompagner chez le Drayhy, qui fut fort content de l'issue de ma négociation.

Nous allâmes ensuite camper près des montagnes de Sangiar, qui sont habitées par des adorateurs du mauvais esprit. La principale tribu du pays, commandée par Hammoud el Tammer, est fixée près de la rivière Sagiour, et ne voyage pas comme les autres. Hammoud refusa long-temps d'entrer dans l'alliance. J'eus à ce sujet une longue correspondance avec lui; l'ayant enfin persuadé

de se joindre à nous, il y eut beaucoup de réjouissances et de fêtes de part et d'autre. Hammoud invita le Drayhy à venir chez lui, et le reçut très-magnifiquement. Cinq chameaux et trente moutons furent égorgés pour le repas, qui fut servi par terre hors des tentes. Les plats de cuivre étamés semblaient être d'argent; chaque plat était porté par quatre hommes, et contenait une montagne de riz de six pieds de haut, surmontée d'un mouton tout entier, ou d'un quartier de chameau. Dans d'autres moins grands était un mouton rôti ou un gigot de chameau; une infinité de petits plats, garnis de dattes et autres fruits secs, remplissaient les intervalles. Leur pain est excellent. Ils tirent leur blé de Diabekir et leur riz de Marbach et de Mallatie. Lorsque nous étions assis ou plutôt accroupis autour de ce festin, nous ne pouvions distinguer les personnes vis-à-vis. Les Bédouins de cette tribu sont habillés bien plus richement que les autres; les femmes sont très-jolies; elles portent des vêtements de soie, beaucoup de bracelets et boucles d'oreilles, en or et en argent, et un anneau d'or au nez.

Après quelques jours passés dans les fêtes, nous continuâmes notre voyage et nous nous approchâmes d'un fleuve ou plutôt d'un bras de l'Euphrate qui l'unit au Tigre. Un courrier nous rejoignit en cet endroit. Monté sur un dromadaire il avait franchi en cinq jours une distance qui exige trente journées au pas de caravane. Il venait du pays de Neggde, et était envoyé par un scheik ami pour avertir le Drayhy de la fureur d'Ebn Sihoud, de ses projets, et des alliances qu'il formait contre lui. Il désesperait de le voir jamais en état de tenir tête à l'orage, et l'engageait fortement à faire la paix avec les Wahabi. J'écrivis au nom du Drayhy, qu'il ne faisait pas plus de cas d'Ebn Sihoud que d'un grain de moutarde, mettant sa confiance en Dieu, qui seul donne la victoire. Ensuite, par ruse diplomatique, je fis entendre que les armées du Grand-Seigneur appuieraient le Drayhy, qui voulait surtout ouvrir le chemin pour les caravanes et délivrer la Mecque de la domination des Wahabi. Le lendemain nous traversâmes le grand bras du fleuve dans des barques, et allâmes camper de l'autre côté, dans le voisinage de la tribu El Chérarah, réputée pour son courage, mais aussi pour son ignorance et son obstination.

Nous avions prévu l'extrême difficulté qu'il y aurait à la gagner, non-seulement, à cause de ces défauts mais encore à cause de l'amitié qui existe entre son chef Abedd et Abdallah, premier ministre du roi Ebn Sihoud. En effet, il refusa d'entrer dans l'alliance ; dans cet état des choses, le Drayhy jugea toute négociation inutile, disant que le sabre en déciderait. Le lendemain, Sahen avec cinq cents cavaliers alla attaquer Abedd. Il revint au bout de trois jours, ayant pris cent quarante chameaux et deux juments de grand prix ; il n'y eut que huit hommes tués, mais le nombre des blessés était grand de part et d'autre. Je fus témoin à cette occasion d'une guérison extraordinaire. Un jeune homme, parent de Sahen, fut rapporté ayant la tête fendue d'un coup de djérid, sept blessures de sabre dans le corps et une lance qui lui restait dans les côtes. On procéda immédiatement à extirper la lance, qui sortit par le côté opposé :—pendant l'opération il se tourna vers moi et me dit : " Ne sois pas " en peine de moi, Abdallah, je n'en mourrai pas." Et étendant sa main, il prit ma pipe et commença à fumer tranquillement comme si les neuf blessures béantes étaient dans un autre corps.

Au bout de vingt jours il était complètement guéri et montait à cheval comme auparavant. Pour tout traitement on lui avait donné à boire du lait de chameau, mêlé avec du beurre frais, et pour toute nourriture quelques dattes également préparées au beurre.—Tous les trois jours on lavait ses blessures avec de l'urine de chameau. —Je doute qu'un chirurgien européen, avec tout son appareil, eût obtenu une si complète guérison en aussi peu de temps.

La guerre devenait de jour en jour plus sérieuse ; Abedd réunissait ses alliés pour nous entourer, ce qui nous força d'aller camper dans les sables de l'afférié, où il n'y a point d'eau. Les femmes étaient obligées d'aller en chercher jusqu'au fleuve, dans des outres chargées sur des chameaux.—La grande quantité nécessaire pour abreuver les troupeaux rendait ce travail extrêmement pénible.—Au bout de trois jours, les bergers effarés vinrent nous avertir que huit cents chameaux avaient été enlevés par les guerriers d'Abedd, pendant qu'ils les conduisaient à la rivière. Le Drayhy, pour se venger de cet

outrage, ordonna de lever le camp et d'avancer rapidement sur la tribu El Cherarah, résolu de l'attaquer avec toutes ses forces réunies. Nous marchâmes un jour et une nuit sans nous arrêter, et nous plantâmes dix mille tentes à une demi-lieue du camp d'Abedd. Une bataille générale et meurtrière était inévitable ; je me hasardai à faire une dernière tentative pour l'éviter s'il en était encore temps.

Les Bédouins ont un grand respect pour les femmes, ils les consultent sur toutes leurs démarches. Dans la tribu El Cherarah, leur influence s'étend bien plus loin encore ; ce sont véritablement les femmes qui commandent ;—elles ont généralement beaucoup plus d'esprit que leurs maris.—Arquié, femme du scheik Abedd, passe surtout pour une femme supérieure.—Je me décidai à aller la trouver ;—j'imaginai de lui porter des cadeaux de boucles d'oreilles, bracelets, colliers, et autres bagatelles, et de tâcher par là de la gagner à nos intérêts. Ayant pris des informations secrètes pour diriger mes démarches, j'arrivai chez elle pendant l'absence de son mari, qui tenait un conseil de guerre chez un de ses alliés.—A force de compliments et de présents, je l'amenai à me parler elle-même de la guerre, véritable objet de ma visite, que je n'avouai point ; je lui expliquai les avantages de l'alliance avec le Drayhy, uniquement comme sujet de conversation, et nullement comme étant autorisé à lui en parler ; je lui dis que le but de ma visite était la curiosité bien naturelle de connaître une femme aussi célèbre, qui gouvernait des guerriers redoutables par leur courage, mais qui ne pouvaient se passer de son intelligence supérieure pour diriger cette force brutale.—Pendant notre conférence, son mari revint au camp, apprit mon arrivée, et envoya dire à Arquié qu'elle eût à chasser ignominieusement l'espion qui était chez elle ; que les devoirs de l'hospitalité retenant son bras et lui défendant de se venger sur le seuil de sa tente, il ne rentrerait que lorsque le traître n'y serait plus.—Arquié répondit avec beaucoup de fierté que j'étais son hôte et qu'elle ne se laisserait point faire la loi.—Je me levai et je voulus prendre congé d'elle, en lui demandant pardon de l'embarras que je lui causais ; mais elle tenait apparemment à me convaincre que je ne lui avais pas gratuite-

ment attribué une influence qu'elle ne possédait pas: car elle me retint forcément et sortit pour conférer avec son mari. Elle rentra bientôt, suivie d'Abedd qui me traita poliment et m'invita à lui expliquer les intentions du Drayhy; je gagnai sa confiance avec l'aide de sa femme, et, avant la fin de la journée c'était lui qui me sollicitait de lui permettre de m'accompagner chez le Drayhy,—et moi, qui m'en défendais, en lui disant que je n'oserais le présenter à l'émir sans l'en prévenir, parce qu'il était très-irrité contre lui;—mais que j'allais plaider sa cause et que je lui enverrais bientôt une réponse. Je les quittai au moins aussi empressés d'entrer dans l'alliance que je l'étais moi-même de les y amener.

D'après l'invitation du Drayhy, Abedd vint au bout de quelques jours mettre son cachet au bas du traité, et échanger les chameaux qui avaient été réciproquement pris pendant la guerre. Cette affaire difficile étant terminée d'une manière si satisfaisante, nous quittâmes les sables pour aller passer huit jours sur le terrain Attérié, à trois heures du Tigre, près des ruines du château El Attera, où les pâturages sont très-abondants.—Ayant ainsi rafraichi les troupeaux, nous continuâmes notre route vers le levant.

Etant arrivés d'étape en étape jusqu'à quatre heures de Bagdad, M. Lascaris s'y rendit secrètement pour voir le consul de France, M. Adrien de Correncé, et négocier avec lui une forte somme d'argent.

Le lendemain, après avoir traversé le Tigre à Machad, nous allions nous établir près de la rivière El Cahaun, lorsque nous apprimes qu'une guerre acharnée régnait entre les Bédouins qui prenaient parti pour ou contre notre alliance. Scheik Ibrahim engagea alors le Drayhy à ne pas s'arrêter, mais à rejoindre nos alliés le plus vite possible. En conséquence, nous allâmes camper près de plusieurs petites sources à El Darghouan, à vingt heures de Bagdad, et le lendemain nous traversâmes une grande chaîne de montagnes: nous avions rempli nos outres, précaution nécessaire, ayant une marche de douze heures à faire dans les sables brûlants où l'on ne trouve ni eau ni pâturages. Arrivés aux frontières de Perse, nous y rencontrâmes un messager de la tribu El Achgaha, porteur d'une lettre du chef Dehass, qui réclamait l'assistance du

*père des héros, du chef des plus redoutables guerriers, le puissant Drayhy*, contre ses ennemis forts de quinze mille tentes. Nous étions alors à six journées de cette tribu. Le Drayhy ayant donné l'ordre de continuer la marche, nous franchîmes cette distance en trois fois vingt-quatre heures, sans nous arrêter, même pour manger. La plus grande fatigue de cette marche forcée tombait sur les femmes, chargées de faire le pain et de traire les chamelles sans ralentir la caravane.

L'organisation de cette cuisine ambulante était assez curieuse : à des distances réglées se trouvaient des femmes qui s'en occupaient sans relâche : la première montée sur un chameau chargé de blé, avait devant elle un moulin à bras. Le blé une fois moulu, elle passait la farine à sa voisine, occupée de la pétrir avec l'eau renfermée dans les outres suspendues aux flancs de son chameau. La pâte était passée à une troisième femme, qui la faisait cuire en forme de gaufres sur un réchaud, avec du bois et de la paille. Ces gaufres étaient distribuées par elles à la division des guerriers qu'elle était chargée de nourrir, et qui venaient, de minute en minute, réclamer leur portion. D'autres femmes marchaient à côté des chamelles, pour traire le lait dans des *cadahs* (vases de bois qui contiennent quatre litres). On se les passait de main en main, pour étancher sa soif; les chevaux mangeaient, en marchant, dans des sacs pendus à leur cou; lorsqu'on voulait dormir, on se couchait tout du long sur son chameau, les pieds passés dans les besaces, crainte de tomber. La marche lente et cadencée des chameaux invite au sommeil, comme le balancement d'un berceau, et jamais je n'ai mieux dormi que pendant ce voyage. La femme de l'émir Farès accoucha, dans son haudag, d'un fils, nommé Harma d'après le lieu où nous passions lorsqu'il vint au monde; c'est le point de jonction du Tigre et de l'Euphrate. Bientôt après nous rejoignîmes trois tribus: El Harba, El Suallemé et Abdellé. Nous avions sept mille tentes, lorsque Dehass vint au-devant de nous. Ce secours imposant le rassura; nous lui donnâmes un magnifique souper, après lequel il mit son cachet au bas de notre traité.

L'ennemi était encore à une journée de distance. Nos chevaux et nos gens ayant grand besoin de repos, le

Drayhy ordonna une halte de deux jours ; mais les assaillants ne nous accordèrent pas cette trêve désirée. Dès que le bruit de notre approche leur parvint, ils se mirent en marche, et le lendemain trente mille hommes étaient campés à une heure de nous. Le Drayhy fit aussitôt avancer son armée jusqu'au bord du fleuve, dans la crainte qu'on ne voulût nous intercepter l'eau, et nous prîmes position près du village El Hutta.

Le lendemain, le Drayhy envoya une lettre de conciliation aux chefs des cinq tribus qui venaient nous attaquer,* mais cette tentative n'eut aucun succès ; la réponse fut une déclaration de guerre dont le style nous prouva clairement que nos intentions avaient été calomniées, et que ces chefs agissaient d'après une impulsion étrangère.

Scheik Ibrahim proposa de m'envoyer auprès d'eux, avec des cadeaux, pour tâcher d'en venir à des éclaircissements. Mes ambassades avaient si bien réussi jusqu'alors, que j'acceptai avec plaisir, et je partis avec un seul guide ; mais à peine arrivé devant la tente de Mahdi, qui se trouvait la première, l'avant-garde des Bédouins se jeta sur nous comme des bêtes féroces, nous dépouilla de nos cadeaux et de nos vêtements, nous mit des fers aux pieds, et nous laissa nus sur le sable brûlant. En vain je suppliai qu'on me permît de m'expliquer ; on me menaça de me tuer sur-le-champ si je ne me taisais. Quelques instants après je vis venir à moi le perfide Absi, le colporteur. Je compris alors la cause du traitement inouï dont j'étais la victime ; il avait voyagé de tribu en tribu pour nous susciter des ennemis. Sa vue m'enflamma d'une telle colère que je sentais renaître mon courage abattu, et me trouvai prêt à mourir bravement, si je ne pouvais vivre pour me venger. Il s'approcha de moi ; et me crachant au visage :—Chien d'infidèle, me dit-il, de quelle manière veux-tu que je sépare ton âme de ton corps ?—Mon âme, lui répondis-je, n'est pas en ton pouvoir ; mes jours son comptés par le Dieu grand ; s'ils doivent finir à présent, peu m'importe de

* Les tribus El Fedhay, chef Douockhry ; El Modiann, chef Saker Ebn Hamed ; El Sabha, chef Mohdi Ebn Hud ; Mouayegé, chef Bargiass ; Mehayedé, chef Amer Ebn Noggiès.

quelle manière ; mais si je dois vivre encore, tu n'as aucune puissance pour me faire mourir. Il se retira pour aller exciter les Bédouins de nouveau contre moi ; en effet, tous, hommes et femmes, vinrent me regarder et m'accabler d'outrages ; les uns me crachaient au visage, les autres me jetaient du sable dans les yeux ; plusieurs me piquaient avec leurs djérids : enfin, je restai vingt-quatre heures sans boire ni manger, souffrant un martyre impossible à décrire. Vers le soir du second jour, un jeune homme, nommé Iahour, s'approcha de moi, et chassa les enfants qui me tourmentaient. Je l'avais déjà remarqué, car, parmi tous ceux que j'avais vus dans cette journée, lui seul ne m'avait pas injurié. Il m'offrit de m'apporter du pain et de l'eau, à la tombée de la nuit. La faim et la soif m'importe fort peu, lui répondis-je en le remerciant ; mais si vous pouvez me tirer d'ici, je vous récompenserai généreusement. Il me promit de le tenter, et en effet, au milieu de la nuit, il vint me trouver muni de la clé de mes fers, qu'il avait eu l'adresse de se procurer pendant le souper des chefs. Il les ouvrit sans bruit ; et sans prendre le temps de me vêtir, je regagnai notre tribu en courant.—Tout dormait dans le camp, à l'exception des quatre nègres de garde à l'entrée de la tente du Drayhy. Ils poussèrent un cri en me voyant, et furent à la hâte éveiller leur maître qui vint avec Scheik Ibrahim. Ils m'embrassèrent en pleurant, et récompensèrent largement mon libérateur. Le Drayhy se montra vivement affligé du traitement que j'avais subi ; cette violation du droit des gens l'indignait. Il ordonna sur-le-champ les préparatifs du combat, et nous nous aperçûmes au lever du soleil que l'ennemi en avait fait autant. Le premier jour, il n'y eut de part et d'autre aucun avantage marqué. Auad, chef de la tribu Suallemé, perdit sa jument dont il avait refusé vingt-cinq mille piastres. Tous les Bédouins prirent part à son affliction, et le Drayhy lui donna un de ses meilleurs chevaux, bien inférieur, toutefois, à la cavale qui avait été tuée. Le lendemain, la bataille continua avec plus d'acharnement que la veille : notre perte, ce jour-là, fut plus considérable que celle de l'ennemi. Il nous fallait agir avec une prudence extrême, n'ayant que quinze mille hommes à lui opposer. Quarante des nôtres étaient tombés en son pouvoir, tandis que nous n'avions

fait que quinze prisonniers; mais parmi eux se trouvait Hamed, fils du chef Saker. De part et d'autre, les captifs furent mis aux fers.

A la suite de ces deux jours de combat, il y eut une trêve tacite de trois jours, pendant laquelle les armées restèrent en présence sans aucune démonstration d'hostilité. Le troisième jour le scheik Saker, accompagné d'un seul homme, vint dans notre camp. Il était inquiet sur le sort de son fils, vaillant jeune homme, adoré de son père et de tous les Bédouins de sa tribu; il venait offrir une rançon. Hamed avait été très-bien traité par nous; j'avais moi-même pansé ses blessures. Le Drayhy reçut Saker avec une grande distinction. Celui-ci, après les politesses d'usage, parla de la guerre, exprima son étonnement de l'ardeur du Drayhy pour cette coalition contre les Wahabi, et dit qu'il ne pouvait croire à un si grand désintéressement; qu'il fallait avoir des motifs secrets ou des vues personnelles. Vous ne pouvez trouver mauvais, ajouta-t-il, que je ne m'engage pas avec vous, sans savoir à quelle fin. Mettez-moi dans votre confidence, et je vous seconderai de tout mon pouvoir. Nous lui répondîmes que nous n'avions pas pour habitude d'admettre dans nos secrets ceux dont l'amitié ne nous était pas assurée; que s'il voulait signer notre traité, nous n'aurions plus rien de caché pour lui. Il demanda alors à prendre connaissance de l'engagement; et après avoir entendu la lecture des différents articles, dont il parut fort content, il nous assura qu'on lui avait présenté les choses tout autrement, et nous raconta les calomnies qu'Absi avait débitées contre nous. Il finit en apposant son cachet au bas du traité, et nous pressa ensuite de lui apprendre le but que nous voulions atteindre. Scheik Ibrahim lui dit que notre intention était de frayer un passage, des côtes de la Syrie aux frontières des Indes, à une armée de cent mille hommes, sous la conduite d'un puissant conquérant qui voulait affranchir les Bédouins du joug des Turcs, leur rendre la souveraineté sur tout le pays, et leur ouvrir les trésors de l'Inde. Il assura qu'il n'y avait rien à perdre, mais tout à gagner dans l'exécution de ce projet, dont le succès dépendait de l'ensemble des forces et de l'harmonie des volontés. Il promit que leurs chameaux seraient payés un très-haut prix pour les

transports d'approvisionnement de cette grande armée, où lui fit envisager le commerce de ces vastes contrées comme devant être pour eux une source d'inépuisables richesses.

Saker entra complètement dans nos vues, mais il fallut encore lui expliquer que le Wahabi* pouvait contrarier nos plans ; son fanatisme religieux devait nécessairement s'opposer au passage d'une armée chrétienne, et son esprit de domination, qui le rendait déjà maître du Yemen, de la Mecque et de Médine, devait étendre ses prétentions jusqu'à la Syrie, où les Turcs ne pouvaient lui opposer aucune résistance sérieuse ; que d'un autre côté, une grande puissance maritime, ennemie de celui que nous voulions favoriser, ferait infailliblement alliance avec lui, et enverrait des forces par mer, pous nous couper le chemin du désert. Après beaucoup de contestations, dans lesquelles Saker montra autant de jugement que de sagacité, il se rendit entièrement à nos arguments, et promit d'user de toute son influence sur les autres tribus. Il fut convenu qu'il serait le chef des Bédouins du pays où nous étions, comme le Drayhy l'était de ceux de Syrie et de Mésopotamie ; et il s'engagea à réunir sous ses ordres les diverses tribus, d'ici à l'année prochaine, pendant que nous poursuivrions notre route, et promit qu'à notre retour tout serait aplani. Nous nous séparâmes, enchantés les uns des autres, après avoir comblé son fils de présents et libéré les autres prisonniers. De son côté, il nous renvoya nos quarante cavaliers. Le lendemain, Saker nous écrivit que Mohdi et Douackhry ne s'opposaient plus à nos projets, et qu'ils partaient pour aller conférer avec Bargiass, à trois heures de là. Effectivement, ils levèrent le camp, et nous en fîmes autant ; car la réunion d'un si grand nombre d'hommes et de troupeaux avait couvert la terre d'immondices, et rendu notre séjour en ce lieu intolérable.

Nous allâmes camper à six heures de distance, à Maytal El Ebbed, sur le chatel arabe, où nous restâmes huit jours. Saker vint nous y trouver ; et il fut convenu qu'il se chargerait à lui seul de réunir les Bédouins de ces contrées, pendant que nous retournerions en Syrie, de peur

* On appelle souvent de ce nom Ebn Sihoud, roi des Wahabi.

qu'en abandonnant trop long-temps notre première conquête, nos ennemis ne missent à profit notre absence, pour embrouiller nos affaires, et détacher des tribus de notre alliance.

D'ailleurs, le printemps était déjà avancé, et nous devions nous hâter d'arriver, de peur que les paturages de la Syrie et de la Mésopotamie ne fussent occupés par d'autres. Nous remîmes donc à l'année suivante le projet de pousser notre reconnaissance jusqu'aux frontières de l'Inde. Pour cette époque, Saker aurait eu le temps de préparer les esprits à nous seconder; car, disait-il, "on déracine un arbre par une de ses branches."

Quelques jours de marche nous ramenèrent en Mésopotamie. Nous mîmes deux jours à traverser l'Euphrate, près de Mansouri, et à sortir du désert appelé El Hamad. Nous campâmes dans un lieu où il n'y a pas d'eau potable; on en trouve en faisait des trous profonds, mais elle sert seulement pour le bétail; les hommes n'en peuvent boire. Cet endroit s'appelle Halib el Dow, parce qu'on ne se désaltère qu'avec du lait.

Nous allâmes de là à El Sarha, lieu abondamment fourni d'eau et de pâturages; nous espérions nous y dédommager de nos privations, mais une circonstance particulière nous en dégoûta promptement. Le terrain y est couvert d'une herbe appelée el khraffour, que les chameaux mangent avec avidité, et qui a la propriété de les enivrer au point de les rendre fous. Ils courent à droite et à gauche, brisant tout ce qu'ils rencontrent, renversant les tentes et poursuivant les hommes.

Pendant quarante-huit heures, personne ne put fermer l'œil; les Bédouins étaient constamment occupés à calmer la fureur des chameaux et à les maîtriser. Une guerre véritable m'eût semblé préférable à cette lutte continuelle avec des animaux dont la force prodigieuse, exaltée par le délire, présentait des dangers incalculables. Mais il paraît que le triomphe de l'adresse sur la force a de grands charmes pour ces enfants de la nature; car lorsque je fus trouver le Drayhy pour déplorer l'état de fièvre où nous tenait cette révolution d'une nouvelle espèce, il ne fit qu'en rire, et m'assura que c'était un des plus grands amusements des Bédouins. Pendant que nous parlions, un chameau de la plus forte taille venait

droit sur nous, la tête haute, soulevant la poussière de ses larges pieds. Le Drayhy, saisissant un des pieux de sa tente, attendit l'animal furieux et lui asséna un coup violent sur le crâne. Le bois se rompit, et le chameau se détourna pour aller ailleurs exercer ses ravages. Une contestation s'éleva alors: il s'agissait de savoir lequel était le plus fort, du chameau ou du schiek. Celui-ci prétendait que, si le pieu avait résisté, il aurait fendu la tête de son adversaire; et les assistants proclamaient la supériorité de l'animal, qui avait brisé l'obstacle qui lui était opposé. Quant à moi, je décidai qu'ils étaient tous deux d'égale force, puisque ni l'un ni l'autre n'avait vaincu. Cet arrêt excita la gaîté de tout l'auditoire.

Le lendemain nous levâmes le camp. Un messager de Saker nous rejoignit en route; il venait nous rendre compte du mauvais succès de sa négociation auprès de Bargiass. Absi, le colporteur, jouissait de toute sa faveur, et l'animait de plus en plus contre nous; il l'avait décidé à rejoindre Mehanna, et à se réunir aux Wahabi, qui devaient envoyer une armée pour nous détruire. Le Drayhy répondit qu'il ne fallait pas se troubler, que Dieu était plus fort qu'eux, et saurait bien faire triompher le bon droit. Après cet incident, nous continuâmes notre route.

Bientôt après, nous apprîmes que la tribu El Calaf était campée à Zualma. Le Drayhy jugeait important de nous assurer de la coopération de cette tribu puissante et courageuse. Son scheik Giassem était un ancien ami du Drayhy; mais il ne savait ni lire ni écrire, et il devenait dès lors dangereux de lui adresser une lettre, qui lui serait lue par un Turc, ce qui pourrait nuire essentiellement à nos affaires, comme nous l'avions appris à nos dépens par l'exemple de l'écrivain Absi. Ce fut donc encore moi qu'on chargea d'aller le trouver; je partis avec une escorte de six hommes, tous montés sur des dromadaires. Nous arrivâmes, au bout de deux jours, à l'endroit désigné; mais, à notre grand déplaisir, la tribu avait levé le camp, et nous ne trouvâmes aucun indice du chemin qu'elle avait pris. Nous passâmes la nuit sans boire ni manger, et délibérâmes le lendemain sur ce que nous avions à faire. Le plus pressé était d'aller à la recherche de l'eau; car, comme on sait, la

soif est encore plus insupportable que la faim, et nous pouvions raisonnablement espérer de rencontrer à la fois les sources et la tribu. Nous errâmes trois jours entiers, sans trouver ni eau ni nourriture. Mon palais était tellement desséché, que je ne pouvais plus remuer la langue, ni articuler un son ; j'avais épuisé tous les moyens de tromper la soif, mettant des cailloux et des balles de plomb dans ma bouche ; mon visage était devenu noir, mes forces m'abandonnaient. Tout-à-coup mes compagnons s'écrient : Gioub-el-Ghamin,* et se précipitent en avant. Ces hommes endurcis à la fatigue soutiennent les privations d'une manière inconcevable, et ils étaient loin de l'état déplorable auquel je me trouvais réduit. Les voyant partir, l'irritation de mes nerfs, excités par l'extrême fatigue, me fit désespérer d'arriver jusqu'au puits où il me semblait qu'ils ne laisseraient plus une goutte d'eau pour moi ; et je me jetai à terre en pleurant. Me voyant en cet état, ils revinrent sur leurs pas, et m'encouragèrent à faire un effort pour les suivre. Arrivés au bord du puits, l'un d'eux, s'appuyant sur le parapet, tira son sabre, disant qu'il trancherait la tête à celui qui oserait s'approcher. Laissez-vous gouverner par mon expérience, ajouta-t-il, ou vous périrez. Son ton d'autorité nous imposa, et nous obéïmes en silence. Il nous appela un à un, et nous fit pencher sur le bord du puits, pour respirer d'abord l'humidité. Ensuite il puisa une petite quantité d'eau et l'approcha de nos lèvres avec ses doigts, en commençant par moi ; peu à peu il nous permit d'en boire une demi-tasse, puis une tasse entière ; il nous rationna ainsi pendant trois heures, puis il nous dit—"Buvez maintenant, vous ne risquez " rien ; mais si vous ne m'aviez pas écouté, vous seriez " tous morts, ainsi qu'il arrive à ceux qui, après une " longue privation, se désaltèrent sans précaution."

Nous passâmes la nuit en cet endroit, buvant continuellement, autant pour suppléer à la nourriture, que pour apaiser notre soif ; et, plus nous buvions plus nous avions envie de boire. Le lendemain, nous montâmes sur une éminence, pour découvrir un plus vaste horizon ; mais hélas, aucun objet ne se présentait à notre vue dans

* Nom d'un puits connu dans le désert.

cet immense désert, A la fin cependant un des Bédouins crut apercevoir quelque chose dans le lointain, et déclara que c'était un haudag, couvert de drap écarlate et porté sur un chameau de grande taille. Ses compagnons ne voyaient rien ; mais n'ayant pas de meilleur indice à suivre, nous nous dirigeâmes du côté qu'il indiquait, et en effet, bientôt après, nous aperçûmes une grande tribu et nous reconnûmes le haudag qui nous avait servi de phare ; c'était heureusement la tribu que nous cherchions.

Giassem nous reçut très-bien, et tâcha de nous faire oublier nos fatigues. Ayant terminé avec lui, il dicta une lettre pour le Drayhy, dans laquelle il s'engageait à mettre ses hommes et ses biens à sa disposition, disant que l'alliance entre eux devait être des plus intimes, à cause de l'ancienneté de leur amitié. Je repartis muni de cette pièce importante, mais d'un autre côté très-préoccupé de la nouvelle qu'il me donna de l'arrivée d'une princesse, fille du roi d'Angleterre, en Syrie, où elle déployait un luxe royal, et où elle avait été reçue avec toutes sortes d'honneurs par les Turcs. Elle avait comblé de cadeaux magnifiques Méhanna el-Tadel, et s'était fait escorter par lui à Palmyre, où elle avait répandu ses largesses avec profusion et s'était fait un parti formidable parmi les Bédouins, qui l'avaient proclamée reine.* Scheik Ibrahim, à qui je communiquai cette nouvelle, en fut atterré, croyant y voir une intrigue pour ruiner nos projets.

Le Drayhy, s'étant aperçu de notre préoccupation, nous rassura en disant qu'on sèmerait des sacs d'or depuis Hama jusqu'aux portes de l'Inde, sans pouvoir détacher aucune tribu amie, de l'alliance solennelle qu'elle avait contractée.—" La parole d'un Bédouin est sacrée, ajouta-t-il ; poursuivez votre projet, sans vous inquiéter de rien. Quant à moi, j'ai fait mon plan de campagne. Je pars pour le Horan afin de surveiller les démarches d'Ebn Sihoud ; lui seul est à craindre pour nous : je reviendrai ensuite camper aux environs de Homs."

Scheik Ibrahim, n'ayant plus ni argent, ni marchan-

* Cette prétendue princesse n'était autre que lady Esther Stanhope.

dises, se décida à m'envoyer immédiatement à Coriétain, d'où j'expédierais un messager à Alep pour y prendre un *groupe de tallaris*. Je partis joyeusement, enchanté de revoir mes amis, et de me reposer quelque temps parmi eux. Le premier jour de mon voyage se passa sans accident ; mais le lendemain, vers quatre heures, à un endroit nommé Cankoum, je tombai au milieu d'une tribu que je croyais amie, et qui se trouva être celle de Bargiass. Il n'était plus temps de reculer, et je me dirigeai vers la tente du scheik, précédé de mon nègre Fodda ; mais à peine eut-il mis pied à terre, qu'il fut massacré sous mes yeux, et je vis tous les glaives levés sur moi. Mon saisissement fut tel, que j'ignore ce qui suivit. Je me souviens seulement d'avoir crié : " Ar- " rêtez ; je réclame la protection de la fille de Hédal," et de m'être évanoui. Quand je rouvris les yeux, j'étais couché dans une tente, entouré d'une vingtaine de femmes qui s'efforçaient de me rappeler à la vie, en me faisant respirer du poil brûlé, du vinaigre et des oignons, pendant que d'autres m'inondaient d'eau, et introduisaient du beurre fondu entre mes lèvres sèches et contractées : dès que j'eus repris connaissance, la femme de Bargiass me prit la main en me disant, " Ne craignez " rien, Abdallah : vous êtes chez la fille de Hédal ; per- " sonne n'a le droit de vous toucher."

Peu après, Bargiass s'étant présenté à l'entrée de la tente pour faire, disait-il, sa paix avec moi : " Par la " tête de mon père," s'écria-t-elle, " vous n'entrerez " chez moi que lorsque Abdallah sera entièrement " guéri.

Je restai trois jours sous la tente de Bargiass, soigné, de la manière la plus affectueuse, par sa femme, qui, pendant ce temps, négociait une réconciliation avec son mari. Je lui gardais une si forte rancune de sa brutalité, que j'eus bien de la peine à lui pardonner. A la fin, cependant, je consentis à oublier le passé, à la condition qu'il signerait le traité avec le Drayhy. Nous nous embrassâmes, et nous jurâmes fraternité. Bargiass me donna un nègre en me disant :—" J'ai sacrifié votre *ar-* " *gent*, je vous donne en retour un *bijou*." Jeu de mots sur les noms des deux nègres, Fodda, argent, et Giauhar, bijou. Puis il fit préparer un festin en honneur de notre

réconciliation. Au milieu du repas, un courrier du Drayhy arriva bride abattue, apportant à Bargiass une déclaration de guerre à mort, pleine d'épithètes outrageantes: " O toi, traitre, qui violes la loi sacrée des " Bédouins, lui disait-il; toi, infâme qui massacres tes " hôtes; toi, osmanlis au noir visage, sache que tout le " sang de ta tribu ne suffira pas pour racheter celui de " mon cher Abdallah. Prépare-toi au combat, mon cour- " sier ne goûtera plus de repos que je n'aie détruit le " dernier de ta race." Je me hâtai de partir pour prévenir tout conflit, et rassurer Scheik Ibrahim et le Drayhy. Je ne saurais dire avec quelle joie je fus reçu; ils ne pouvaient en croire leurs yeux, tant ma présence leur semblait miraculeuse. Je leur racontai ce qui s'était passé.

Le lendemain je me remis en route pour Coriétain, où je restai vingt jours, en attendant le retour du messager que j'avais envoyé à Alep. J'avais grand besoin de ce repos et de cette occasion de renouveler mon habillement, qui tombait en lambeaux; mais je faillis y rester plus long-temps que je ne voulais, car la nouvelle se répandit que l'armée des Wahabi avait envahi le désert de Damas, et ravagé plusieurs villages, massacrant les hommes et les enfants jusqu'au dernier et n'épargnant que les femmes, mais après les avoir dépouillées. Le scheik de Coriétain, hors d'état de faire la moindre résistance, fit fermer les portes de la ville, défendit d'en sortir, et attendit les évènements en tremblant. Nous apprimes bientôt que l'ennemi ayant attaqué Palmyre, les habitants, retirés dans l'enceinte du temple, s'y étaient défendus avec succès, et que les Wahabi, ne pouvant les y forcer, s'étaient contentés de tuer les chameliers et d'enlever les troupeaux. De là ils étaient allés piller le village d'Arack et s'étaient répandus dans les environs. Ces sinistres nouvelles m'alarmèrent beaucoup sur le sort de mon messager, qui arriva cependant sain et sauf, avec l'argent de Scheik Ibrahim. Il s'était réfugié quelque temps, à Saddad dont les habitants, ayant payé une assez forte contribution, n'avaient rien à craindre pour le moment. Je profitai de cette circonstance, et, quittant mes habits de Bédouin, je m'habillai comme un chrétien de Saddad, et gagnai ce village, où j'obtins des nouvelles du Drayhy, campé à Ghaudat el Cham avec la tribu de Bargiass. Je

me rendis auprès de lui le plus promptement possible, et j'appris là avec chagrin qu'une coalition redoutable s'était formée entre Méhanna el Fadel et la tribu du pays de Samarcande. Ils avaient noué des intrigues avec les gouverneurs de Homs et de Hama, se réunissant ainsi Turcs et Bédouins contre nous. Dans cette situation critique, je songeai à notre ami le pacha Soliman, et j'engageai Scheik Ibrahim à aller à Damas conférer avec lui. Nous partîmes de suite, et descendîmes chez son premier ministre, Hagim, qui nous apprit le nom de la prétendue princesse anglaise, et nous dit que c'était par l'influence et les cadeaux de lady Stanhope que Méhanna s'était fait un parti puissant parmi les Turcs. Ces détails nous confirmèrent, dans l'idée que l'Angleterre, instruite de nos projets, soldait les Wahabi d'un côté, pendant que de l'autre elle cherchait à réunir les Bédouins de Syrie avec les Turcs, par l'entremise de lady Stanhope. La rencontre que nous fîmes chez M. Chabassan d'un Anglais prenant le nom de Scheik Ibrahim, venait encore à l'appui de ces conjectures. Il chercha à nous questionner, mais nous étions trop bien sur nos gardes. Ayant obtenu de Soliman-Pacha ce que nous désirions, nous nous hâtâmes de regagner notre tribu.

Le courage du Drayhy ne faiblissait pas : il nous assura qu'il tiendrait tête à bien plus forte partie. Le bouyourdi que nous avait accordé Soliman-Pacha, portait que les gouverneurs de Homs et de Hama eussent à respecter son fidèle ami et fils bien aimé, le Drayhy Ebn Challan, qui devait être obéi, étant chef suprême du désert de Damas, et que toute alliance contre lui était opposée à la volonté de la Porte. Munis de cette pièce, nous nous avançâmes vers Hama; et quelques jours après Scheik Ibrahim reçut une invitation de lady Esther Stanhope, pour se rendre auprès d'elle ainsi que sa femme madame Lascaris, qui était restée à Acre. Cette invitation le contraria d'autant plus que depuis trois ans il avait évité de donner de ses nouvelles à sa femme pour laisser ignorer le lieu de son séjour et son intimité avec les Bédouins; il fallait pourtant répondre à lady Stanhope. Il lui écrivit qu'il aurait l'honneur de se rendre chez elle aussitôt que les circonstances le permettraient, et en même temps dépêcha un courrier à sa

femme en lui disant de refuser l'invitation pour sa part; mais il était trop tard. Inquiète sur l'existence de son mari, madame Lascaris s'était rendue immédiatement à Hama, chez lady Stanhope, espérant par elle découvrir ses traces.—M. Lascaris se vit ainsi forcé d'aller la rejoindre.

Sur ces entrefaites, Méhanna s'approchait de plus en plus, se croyant sûr de la coopération des osmanlis; le Drayhy, jugeant alors que l'instant était venu de produire le bouyourdi du Pacha, envoya son fils Saher à Homs et à Hama, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. A la vue de l'ordre dont il était porteur, les deux gouverneurs mirent leurs troupes à sa disposition, déclarant Méhanna traître, pour avoir appelé les Wahabi, les ennemis les plus acharnés des Turcs.

Lady Esther Stanhope ayant invité Saher à venir chez elle, le combla de présents, tant pour lui que pour sa femme et sa mère, donna un machlah et des bottes à chaque cavalier de sa suite, et annonça le projet d'aller sous peu visiter sa tribu. M. Lascaris ne se tira pas aussi agréablement de son séjour auprès d'elle. Lady Stanhope, par des questions adroites, ayant vainement essayé d'obtenir de lui quelques éclaircissements sur ses relations avec les Bédouins, prit à la fin un ton d'autorité qui donna à M. Lascaris prétexte de rompre. Il renvoya sa femme à Acre, et quitta lady Stanhope, complètement brouillé avec elle.

Méhanna se préparait à commencer la lutte; mais voyant que le Drayhy n'était nullement intimidé à son approche, il jugea prudent de s'assurer d'un renfort d'osmanlis, et envoya son fils Farès à Homs réclamer la promesse du gouverneur: mais celui-ci, au lieu de l'investir du commandement d'un corps de troupes, le fit charger de fers et jeter en prison. Méhanna, consterné de cette fâcheuse nouvelle, se vit en un moment tomber du commandement suprême dans la triste et humiliante nécessité, non-seulement de se soumettre au Drayhy, mais encore de solliciter sa protection contre les Turcs. Ce pauvre vieillard, accablé de ce revers inattendu, se trouva forcé d'aller implorer la médiation d'Assaf, scheik de Saddad, qui lui promit de négocier la paix. Effectivement, il partit avec cent cavaliers pour l'accompagner,

et, le laissant avec son escorte à quelque distance du camp, il s'avança seul jusqu'à la tente du Drayhy, qui le reçut en ami, mais refusa d'abord la soumission de Méhanna. Nous nous interposâmes alors en sa faveur, Scheik Ibrahim fit valoir l'hospitalité avec laquelle il nous avait reçus à notre arrivée dans le désert; et Saher, baisant deux fois la main de son père, joignit ses sollicitations aux nôtres. Le Drayhy ayant fini par céder, les principaux de la tribu se mirent en marche pour aller au-devant de Méhanna, selon les égards dus à son âge et à son rang. Lorsqu'il eut mis pied à terre, le Drayhy le fit asseoir à la place d'honneur, au coin de la tente, et ordonna d'apporter le café. Alors Méhanna se levant: —"Je ne boirai de ton café, dit-il, que lorsque nous " serons complètement réconciliés, et que nous aurons " enterré les sept pierres." A ces mots, le Drayhy s'étant levé également, ils tirèrent leurs sabres et se les présentèrent mutuellement à baiser; ils s'embrassèrent ensuite, ainsi que tous les assistants. Méhanna fit avec sa lance, au milieu de la tente, un creux en terre de la profondeur d'un pied, et, ayant choisi sept petites pierres, il dit au Drayhy:—"Au nom du Dieu de paix, pour ta garantie " et pour la mienne, nous enterrons ainsi à jamais notre " discorde." A mesure qu'ils jetaient les pierres dans le trou, les deux scheiks les recouvraient, et foulaient la terre avec leurs pieds, tandis que les femmes poussaient des cris de joie assourdissants. Cette cérémonie terminée, ils reprirent leurs places et l'on servit le café. De ce moment il n'était plus permis de revenir sur le passé et de parler de guerre. On m'assura qu'une réconciliation, pour être en règle, devait toujours se faire de la sorte. Après un repas copieux, je fis la lecture du traité, auquel Méhanna et quatre autres chefs de tribus apposèrent leur cachet. Leurs forces réunies se montaient à sept mille six cents tentes, et, ce qui était encore bien plus important, le Drayhy devenait par là chef de tous les Bédouins de la Syrie, où il ne lui restait plus un seul ennemi. Saher alla à Homs solliciter la délivrance de Farès, qu'il ramena, vêtu d'une pelisse d'honneur, prendre part aux réjouissances générales; après quoi les tribus se dispersèrent, et occupèrent tout le pays, depuis le Horan jusqu'à Alep.

Nous n'attendions plus que la fin de l'été pour repartir pour le levant, afin de terminer les affaires que nous avions commencées l'année précédente avec les tribus de Bagdad et de Bassora. Ce temps de calme et de loisir fut rempli par les préparatifs d'un mariage entre Girah, fils de Farès, chef de la tribu El Harba, et Sabha, fille de Bargiass, la plus belle fille du désert. J'y prenais un intérêt tout particulier, ayant connu la fiancée pendant mon séjour auprès de sa mère. Farès pria le Drayhy de l'accompagner chez Bargiass, pour faire la demande de mariage. Les principaux de la tribu, dans leurs plus riches habits, les accompagnèrent. Nous arrivâmes à la tente de Bargiass sans que personne vint au-devant de nous. Bargiass ne se leva pas même pour nous recevoir; tel est l'usage dans cette circonstance; le moindre empressement serait considéré comme une inconvenance. Après quelques moments, le Drayhy prenant la parole: " Pourquoi, dit-il, nous faites-vous si mauvais accueil? " Si vous ne voulez pas nous donner à manger, nous re- " tournerons chez nous." Pendant ce temps, Sabha, retirée dans la partie de la tente réservée aux femmes, regardait son prétendu à travers l'ouverture de la toile. Avant d'entamer la négociation, il faut que la jeune fille ait fait signe qu'elle agrée celui qui se présente: car si, après l'examen secret dont je viens de parler, elle fait connaître à sa mère que le futur ne lui plait pas, les choses en restent là; mais cette fois c'était un beau jeune homme, à l'air noble et fier, qui se présentait, et Sabha fit le signe de consentement à sa mère, qui répondit alors au Drayhy: " Vous êtes les bienvenus! Non-seulement " nous vous donnerons à manger de bon cœur, mais " encore nous vous accorderons tout ce que vous désirez." —" Nous venons, reprit le Drayhy, demander votre fille " en mariage pour le fils de notre ami; que voulez-vous " pour dot?" " Cent nackas*, répondit Bargiass, cinq " chevaux de la race de Nedgde, cinq cent brebis, trois " nègres et trois négresses pour servir Sabha; et pour le " trousseau, un machlah brodé d'or, une robe de soie de " Damas; dix bracelets d'ambre et de corail, et des bottes " jaunes." Le Drayhy fit quelques observations sur

* Femelles de chameaux de la plus belle espèce.

cette demande exorbitante, disant: "Tu veux donc " justifier le proverbe arabe : *Si vous ne voulez pas marier* " *votre fille, renchérissez son prix.* Sois plus raisonnable si " tu désires que ce mariage se fasse."

Enfin la dot fut réglée à cinquante nackas, deux chevaux, deux cents brebis, un nègre et une négresse. Le trousseau resta tel que Bargiass l'avait demandé; on y ajouta même des machlahs et des bottes jaunes pour la mère et plusieurs autres personnes de la famille. Après avoir écrit ces conventions, j'en fis la lecture à haute voix. Ensuite les assistants récitèrent la prière *Fatiha*, le *Pater* des musulmans, qui donne, pour ainsi dire, la sanction au contrat; et l'on servit à boire du lait de chameau, comme on aurait servi de la limonade dans une ville de Syrie. Après le repas, les jeunes gens montèrent à cheval pour se livrer aux jeux du djérid* et autres. Giarah se distingua, pour plaire à sa fiancée, qui remarqua avec plaisir son agilité et sa bonne grace. Nous nous séparâmes à l'entrée de la nuit, et chacun ne songea plus qu'aux préparatifs de la noce.

Au bout de trois jours, la dot, ou plutôt le prix de Sabha, était préparé; un immense cortège se mit en route dans l'ordre suivant: en tête, marchait un cavalier avec un drapeau blanc au bout de sa lance; il criait: Je porte l'honneur sans tache de Bargiass. Après lui, venaient les chameaux, ornés de guirlandes de fleurs et de feuillages, accompagnés de leurs conducteurs; puis le nègre à cheval, richement vêtu, entouré d'hommes à pied, chantant des airs populaires. Derrière eux marchait une troupe de guerriers, armés de fusils qu'ils déchargeaient continuellement. Une femme suivant, portant un grand vase de feu dans lequel elle jetait de l'encens. Puis les brebis à lait, conduites par les bergers chantant ainsi que faisait Chibouk, le frère d'Antar, il y a près de deux mille ans, car les mœurs des Bédouins ne changent jamais. Venait ensuite la négresse, à cheval, et entourée de deux cents femmes à pied; ce groupe n'était pas le moins bruyant, car les cris de joie et le chant de noce des femmes arabes sont plus aigus qu'on ne saurait l'exprimer. La

* Exercise équestre avec des bâtons qui se lancent comme des javelots. Ces bâtons s'appellent djérids.

marche était fermée par le chameau qui portait le trousseau ; les machlahs brodés d'or étaient étendus de tous côtés, et couvraient l'animal. Les bottes jaunes pendaient autour de ses flancs ; et les objets de prix, arrangés en festons et établis avec art, formaient le coup-d'œil le plus somptueux. Un enfant de la famille la plus distinguée, monté sur ce chameau, disait à haute voix :— " Puissions-nous être toujours victorieux ; puisse le feu " de nos ennemis s'éteindre à jamais !" D'autres enfants l'accompagnaient en criant : "Amen." Quant à moi je courais de côté et d'autre pour mieux jouir de ce spectacle.

Bargiass, cette fois, vint à notre rencontre avec les cavaliers et les femmes de sa tribu ; ce fut alors que les cris et les chants devinrent vraiment assourdissants ; puis les chevaux, lancés de tous côtés, nous eurent bientôt enveloppés d'un tourbillon de poussière.

Lorsque les cadeaux furent étalés et rangés en ordre autour de la tente de Bargiass, on fit le café dans une grande chaudière, et chacun en prit en attendant le festin.

Dix chameaux, trente moutons et une immense quantité de riz formaient le fond du repas, après lequel on vida une seconde chaudière de café. La dot acceptée, on termina la cérémonie en récitant de nouveau la prière et il fut convenu que Giarah viendrait chercher sa fiancée dans trois jours. Avant de partir, je fus dans l'appartement des femmes pour faire connaître plus particulièrement Scheik Ibrahim à la femme de Bargiass, et la remercier de nouveau des soins qu'elle avait eus de moi. Elle me répondit qu'elle voulait encore accroître mes obligations en me donnant sa nièce en mariage ; mais Scheik Ibrahim remit à l'année prochaine à profiter de sa bonne volonté à mon égard.

La veille du jour fixé pour la noce, le bruit se répandit qu'une armée formidable de Wahabi avait paru dans le désert ; les courriers volaient de tribu en tribu, les engageant à se réunir trois ou quatre ensemble, afin que, sur tous les points, l'ennemi pût les trouver prêtes à le recevoir, et peu s'en fallut que la noce ne commençât par un combat à mort, au lieu d'un combat simulé, ainsi qu'il est d'usage.

Le Drayhy et les autres chefs sortirent, de grand matin, avec mille cavaliers et cinq cents femmes pour aller conquérir la belle Sabha. A une petite distance du camp, le cortège s'arrête : les vieillards et les femmes mettent pied à terre, et attendent l'issue d'un combat entre les jeunes gens qui viennent enlever la fiancée, et ceux de la tribu qui s'opposent à ce dessein ; ce combat a quelquefois des suites funestes ; mais il n'est pas permis à l'époux d'y prendre part, sa vie pouvant se trouver exposée par suite des complots de ses rivaux. Cette fois, les combattants en furent quittes pour une vingtaine de blessures ; et la victoire, comme de raison, resta aux nôtres, qui enlevèrent la fiancée, et la consignèrent aux femmes de notre tribu. Sabha était accompagnée d'une vingtaine de jeunes filles, et suivie de trois chameaux chargés. Le premier portait son haudag, couvert en drap écarlate, garni de franges et de houpes de laine de diverses couleurs, et orné de plumes d'autruche. Des festons de coquilles, et des bandelettes de verre de couleur ornaient l'intérieur, et encadraient de petits miroirs qui, placés de distance en distance, réfléchissaient la scène de tous côtés. Des coussins de soie étaient préparés pour recevoir la mariée ; le second chameau était chargé de sa tente ; et le troisième, de ses tapis et de ses ustensiles de cuisine. La mariée placée dans son haudag, et entourée des femmes des chefs, montées sur leurs chameaux, et des autres femmes à pied, la marche commença. Des cavaliers, caracolant en avant, annonçaient son arrivée aux tribus que nous devions rencontrer, et qui venaient au-devant de nous, jetant de l'encens et égorgeant des moutons sous les pieds des chameaux de la mariée. Rien ne peut donner une idée exacte de cette scène ni de celle qui dura tout le jour et toute la nuit. Il serait impossible de dépeindre les danses, les chants, les feux de joie, les banquets, les cris de toute espèce, le tumulte, qui suivirent son arrivée. Deux mille livres de riz, vingt chameaux et cinquante moutons furent dévorés au repas des chefs. Huit tribus entières furent rassasiés par l'hospitalité de Farès, et l'on criait encore, au milieu de la nuit : "Que celui qui a faim vienne manger." Ma réputation était si grande parmi eux, que Giarah me demanda un talisman pour assurer le bonheur de cette union,

j'écrivis son chiffre et celui de sa femme en caractères européens, et le lui remis avec solennité; personne ne douta de l'efficacité de ce charme en voyant le contentement des époux.

Quelques jours après, ayant appris que les Wahabi, forts de dix mille combattants, assiégeaient Palmyre, le Drayhy donna l'ordre d'aller à leur rencontre, et nous les rejoignîmes à El Dauh. On échangea, de part et d'autre, quelques coups de fusil, jusqu'à la tombée de la nuit, mais sans engager le combat sérieusement. J'eus le loisir d'apprécier l'avantage des mardouffs, dans ces guerres du désert où il faut porter l'approvisionnement de l'armée, pour un temps souvent prolongé. Ces chameaux, montés par deux hommes, sont comme des forteresses ambulantes, pourvues de tout ce qui leur est nécessaire pour leur nourriture et leur défense. Une outre d'eau, un sac de farine, un sac de dattes sèches, une jarre de beurre de brebis, et les munitions de guerre, forment comme une tour carrée, sur le dos de l'animal. Les hommes, commodément placés de chaque côté sur des sièges de cordages, n'ont besoin de recourir à personne. Lorsqu'ils ont faim, ils pétrissent un peu de farine avec du beurre, et la mangent ainsi sans la faire cuire; quelques dattes et un peu d'eau complètent le repas de ces hommes sobres; pour dormir ils ne quittent pas leur place, mais se renversent sur le chameau, ainsi que je l'ai déjà expliqué.

Le combat fut plus sérieux le lendemain; nos Bédouins se battirent avec plus d'acharnement que leurs adversaires, parce qu'ils avaient derrière eux leurs femmes et leurs enfants, tandis que les Wahabis, loin de leur pays et ne cherchant que le pillage, étaient peu disposés à risquer leur vie, lorsqu'il n'y avait rien à gagner. La nuit sépara les combattants; mais à l'aube du jour la bataille recommença avec fureur; enfin, sur le soir, la victoire se décida en notre faveur; nous avions tué soixante des leurs, fait vingt-deux prisonniers, et pris quatorze belles juments et soixante chameaux. Le reste prit la fuite, et nous laissa maîtres du champ de bataille. Cette victoire augmenta encore la réputation du Drayhy, et combla de joie Scheik Ibrahim, qui s'écria: "Graces à Dieu, nos affaires vont bien."

N'ayant plus d'ennemis à craindre dans le désert de Syrie, Scheik Ibrahim se sépara pour quelque temps du Drayhy, et fut à Homs acheter des marchandises et écrire en Europe. Pendant notre séjour en cette ville, il me laissa liberté entière de me divertir et de me reposer de toutes mes fatigues ; je faisais chaque jour des parties de campagne avec de jeunes gens de mes amis, et jouissais doublement de cette vie de plaisir, par le contraste de celle que j'avais menée chez les Bédouins. Mais hélas ! ma joie devait être de courte durée, et se changer promptement en tristesse amère ! Un messager, qui avait été à Alep, chercher de l'argent pour M. Lascaris, me rapporta une lettre de ma mère plongée dans la plus grande affliction par suite de la mort de mon frère aîné, emporté par la peste. Sa lettre était incohérente à force de douleur. Elle ne savait ce que j'étais devenu depuis près de trois ans, et me conjurait si j'étais encore en vie, d'aller la trouver. Cette affreuse nouvelle me priva de l'usage de mes sens ; et je restai trois jours sans savoir où j'étais, et sans vouloir prendre aucune nourriture ; grace aux soins de M. Lascaris, peu à peu je repris connaissance ; mais tout ce que je pus obtenir de lui, fut d'écrire à ma pauvre mère ; et encore ne pus-je lui envoyer ma lettre que la veille de notre départ, de peur qu'elle ne vint elle-même me trouver ; mais je passe sur les détails de mes sentiments personnels, qui ne peuvent intéresser le lecteur, pour revenir à notre voyage. Le Drayhy nous ayant avertis qu'il partait bientôt pour le levant, nous nous hâtâmes de nous mettre en route pour le rejoindre ; il avait mis à notre disposition trois chameaux, deux juments et quatre guides. Le jour de notre départ de Homs, je sentis un serrement de cœur si extraordinaire, que je fus tenté de la prendre pour un funeste pressentiment. Il me semblait que je marchais à une mort prématurée ; je me raisonnai pourtant de mon mieux, et finis par me persuader que ce que j'éprouvais était le résultat de l'abattement dans lequel m'avait plongé la douloureuse lettre de ma mère ; enfin nous partîmes ; et après avoir marché toute la journée, nos guides nous persuadèrent de continuer notre route la nuit, n'ayant que vingt heures de trajet. Il ne nous arriva rien de particulier jusqu'à minuit. Le mouvement monotone de la

marche commençait à nous assoupir lorsque le guide qui était en avant s'écria :

" Ouvrez bien les yeux, et prenez garde à vous, car " nous sommes au bord d'un précipice profond."

Le chemin n'avait qu'un pied de large ; à droite une montagne à pic, à gauche le précipice appelé Wedi-el-Hail. Je me réveillai en sursaut, me frottai les yeux et repris la bride que j'avais laissée flotter sur le cou de ma jument ; mais cette précaution, qui devait me sauver, fut précisément ce qui faillit causer ma mort, car l'animal ayant butté contre une pierre, la peur me fit tirer les rênes trop brusquement ; il se cabra, et en voulant reprendre terre perdit la trace de la route, ne trouva que le vide, et culbuta avec moi au fond du précipice. Ce qui se passa après ce moment d'angoisses, je l'ignore ; voici ce que Scheik Ibrahim m'a raconté depuis. Saisi de terreur, il descendit de cheval, et chercha à distinguer le gouffre dans lequel j'avais disparu ; mais la nuit était trop obscure, le bruit seul de ma chute l'avait averti, et il ne vit rien qu'un noir abîme sous ses pieds ; alors il se prit à pleurer, et à conjurer les guides de descendre dans le précipice, mais ils le jugèrent impraticable dans l'obscurité, assurant d'ailleurs que c'était peine inutile, puisque je devais être non seulement mort, mais broyé par les pointes des rochers ; alors il déclara ne vouloir pas bouger de ce lieu avant que la clarté du jour permit de faire des recherches, et promit cent tallaris à celui qui rapporterait mon corps, quelque mutilé qu'il fût, ne pouvant, disait-il, consentir à le laisser en proie aux bêtes féroces ; puis il s'assit au bord du gouffre, attendant, dans un morne désespoir, les premières lueurs du jour.

Sitôt qu'il parut, les quatre hommes descendirent non sans peine, et me trouvèrent sans connaissance, suspendu par ma ceinture, la tête en bas. La jument morte gisait à quelque toises plus bas, au fond du ravin. J'avais dix blessures à la tête ; le bras gauche entièrement dépouillé, les côtes enfoncées, et les jambes écorchées jusqu'à l'os ; lorsqu'on me déposa aux pieds de Scheik Ibrahim, je ne donnais aucun signe de vie ; il se jeta sur moi en pleurant ; mais ayant des connaissances en médecine, et ne voyageant jamais sans une petite pharmacie, il ne s'abandonna pas long-temps à un chagrin stérile. Il s'assura

d'abord, par des spiritueux appliqués aux narines, que je n'étais pas complètement mort, me plaça avec précaution sur un chameau, et revint sur ses pas jusqu'au village El Habedin. Pendant ce court trajet, mon corps s'enfla prodigieusement, sans donner d'autre signe de vie. Le scheik du village me fit déposer sur un matelas, et envoya chercher un chirurgien à Homs. Je restai neuf heures entières sans montrer la plus légère sensibilité. Au bout de ce temps j'ouvris les yeux, sans avoir aucune perception de ce qui se passait autour de moi, ni le moindre souvenir de ce qui m'était arrivé. Je me trouvais comme sous l'influence d'un songe, n'éprouvant aucune douleur. Je restai ainsi vingt-quatre heures, et ne sortis de cette léthargie que pour ressentir des douleurs inouïes ; mieux eût valu cent fois rester au fond du précipice.

Scheik Ibrahim ne me quittait pas un instant, et épuisait en offres de récompenses au chirurgien s'il parvenait à me sauver. Il y apportait bien tout le zèle possible, mais il n'était pas très-habile, et, au bout de trente jours, mon état empira tellement qu'on craignit la gangrène. Le Drayhy était venu me voir dès qu'il avait appris mon accident ; lui aussi pleura sur moi, et offrit de riches présents au chirurgien pour activer son zèle ; mais au plus fort de sa sensibilité il ne pouvait s'empêcher de témoigner ses regrets de la perte de sa jument Abaïge, qui était de pur sang, et valait dix mille piastres. Au reste, ainsi qu'Ibrahim, le chagrin le mettait hors de lui ; tous deux craignaient non-seulement de me perdre, car ils m'étaient véritablement attachés, mais encore de voir échouer toutes leurs opérations, par suite de ma mort. Je tâchais de les rassurer, leur disant que je ne croyais pas mourir ; mais rien n'annonçait que je serais en état de voyager de bien long-temps, quand même je ne succomberais pas.

Le Drayhy fut obligé de prendre congé de nous pour continuer sa migration vers l'orient, où il allait passer l'hiver. Scheik Ibrahim se désespérait, en voyant mon état empirer chaque jour. Enfin, ayant appris qu'un chirurgien plus habile que le mien demeurait à El Daïr Attié, il le fit appeler ; mais il refusa de venir, exigeant que le malade fût transporté chez lui ; en conséquence, on me fit une espèce de litière du mieux que l'on put, et l'on m'y porta au risque de me voir expirer en route. Ce

nouveau chirurgien changea entièrement l'appareil de mes blessures, et les lava avec du vin chaud; je restai trois mois chez lui, souffrant le martyre, et regrettant mille fois la mort à laquelle j'avais échappé; je fus ensuite transporté au village de Nabek, où je gardai le lit pendant cinq autres mois. Ce ne fut qu'au bout de ce temps que commença véritablement ma convalescence, encore fut-elle souvent interrompue par des rechutes; lorsque je voyais un cheval, par exemple, je pâlissais et tombais évanoui; cet état nerveux dura près d'un mois. Enfin, peu-à-peu, je parvins à me vaincre à cet égard; mais je dois avouer qu'il m'est toujours resté un frisson désagréable à la vue de cet animal, et je jurai de ne jamais monter à cheval sans une nécessité absolue.

Ma maladie coûta près de cinq cents tallaris à Scheik Ibrahim; mais comment évaluer ses soins et ses attentions paternelles! je lui dois certainement la vie.

Pendant ma convalescence, nous apprîmes que notre ami, le pacha de Damas, était remplacé par un autre, Soliman Selim. Cette nouvelle nous contraria beaucoup, nous faisant craindre de perdre notre crédit sur les Turcs.

Dix mois s'étaient écoulés, un second printemps était venu, et nous attendions avec impatience l'arrivée de nos amis les Bédouins, lorsqu'un courrier vint heureusement nous annoncer leur approche. Nous nous hâtâmes de le renvoyer au Drayhy, qui le récompensa largement de la bonne nouvelle qu'il lui apportait de mon rétablissement; elle causa une joie universelle au camp, où l'on me croyait mort depuis long-temps. Nous attendîmes encore quelques jours que la tribu se fût approchée davantage. Dans cet intervalle, une histoire singulière vint à ma connaissance; je le crois digne d'être racontée comme détail de mœurs.

Un négociant de l'Anatolie, escorté de cinquante hommes, menait dix mille moutons pour vendre à Damas. En route il fit connaissance avec trois Bédouins, et se lia d'amitié avec l'un d'eux; au moment de se séparer, celui-ci proposa de lier fraternité avec lui. Le négociant ne voyait pas trop à quoi lui servirait d'avoir un frère parmi de pauvres Bédouins, lui propriétaire de dix mille moutons, et escorté de cinquante soldats; mais le Bédouin, nommé Chatti, insistant, pour se débarrasser de son im-

portunité il consentit à lui donner deux piastres et une poignée de tabac comme gages de fraternité. Ghatti partagea les doux piastres entre ses compagnons, leur disant :

—"Soyez témoins que cet homme est devenu mon "frère." Puis ils se séparèrent, et le marchand n'y pensa plus. Arrivé dans un lieu nommé Ain El Alak, un parti de Bédouins, supérieur en nombre, attaqua son escorte, la mit en déroute, s'empara de ses moutons et le dépouilla entièrement, ne lui laissant que sa chemise ; il arriva à Damas dans ce piteux état, maudissant les Bédouins et son prétendu frère Chatti, qu'il accusait de l'avoir trahi et vendu.

Cependant la nouvelle de cette riche capture se répandit dans le désert, et parvint aux oreilles de Chatti, qui, ayant été chercher ses deux témoins, vint avec eux devant Soultan El Brrak, chef de la tribu El Ammour, lui déclara qu'il était frère du négociant qui venait d'être dépouillé, et le somma de lui faire rendre justice, afin qu'il pût remplir les devoirs de la fraternité. Soultan, ayant reçu la déposition des deux témoins, fut obligé d'accompagner Chatti chez le scheik de la tribu El Nahimen, qui s'était emparée des moutons, et de les réclamer selon leurs lois. Le scheik se vit contraint de les rendre ; et Chatti, après s'être assuré qu'il n'en manquait aucun, se mit en route pour Damas avec les bergers et les troupeaux.

Les ayant laissés en dehors de la ville, il y entra pour chercher son frère, qu'il trouva tristement assis devant un café du bazar. Il fut droit à lui d'un air joyeux ; mais celui-ci se détourna avec colère, et Chatti eut bien de la peine à s'en faire écouter, et plus encore à lui persuader que ses moutons l'attendaient hors des portes. Il craignait un nouveau piège, et ne consentit que difficilement à suivre le Bédouin. Enfin, convaincu à l'aspect de son troupeau, il se jette au cou de Chatti, et, après lui avoir exprimé toute sa reconnaissance, cherche vainement à lui faire accepter une récompense proportionnée à un tel service. Le Bédouin ne voulut jamais recevoir qu'une paire de bottes et un *cafié* (mouchoir) valant au plus un tallari, et, après avoir *mangé* avec son ami, il repartit pour sa tribu.

Notre première entrevue avec le Drayhy fut vraiment touchante. Il vint lui-même, avec les principaux de sa tribu, nous chercher au village de Nabek, et nous ramena pour ainsi dire en triomphe au camp. Chemin faisant, il nous raconta les guerres qu'il avait soutenues dans le territoire de Samarcande, et le bonheur qu'il avait eu de vaincre quatre des principales tribus, et de les amener ensuite à signer le traité. Il était important d'avoir détaché à temps ces tribus de l'alliance des Wahabi, dont elles étaient jadis tributaires, car le bruit courait que nos ennemis préparaient une armée formidable, et se flattaient de se rendre maîtres de toute la Syrie. Bientôt après nous apprîmes que cette armée était en route, répandant partout sur son passage la terreur et la dévastation.

Le pacha de Damas envoya ordre aux gouverneurs de Homs et de Hama de faire monter la garde jour et nuit, et de tenir leurs troupes prêtes pour le combat. Les habitants fuyaient vers la côte, pour échapper aux sanguinaires Wahabi, dont le nom seul suffisait pour leur faire abandonner leurs foyers.

Le Drayhy reçut du pacha l'invitation de venir à Damas conférer avec lui; mais craignant quelque trahison, il s'excusa sous prétexte de ne pouvoir quitter son poste dans cet instant critique. Il lui demanda même quelques troupes comme auxiliaires, espérant avec elles pouvoir tenir tête à l'ennemi. En attendant ce renfort, le Drayhy fit faire l'annonce solennelle de la guerre, selon la coutume des Bédouins dans les grandes occasions; voici comment: on choisit une chamelle blanche, qu'on noircit entièrement avec du noir de fumée et de l'huile; on lui mit un licou de poil noir, et on la fit monter par une jeune fille habillée de noir, le visage et les mains également noircies. Dix hommes la conduisirent de tribu en tribu; en arrivant elle criait trois fois:

—" Renfort! renfort! renfort! Qui de vous blanchira " cette chamelle? Voilà un morceau de la tente du " Drayhy, qui menace ruine. Courez, courez, grands et " généreux défenseurs. Le Wahabi arrive, il enlèvera " vos alliés et vos frères; vous tous qui m'entendez, " adressez vos prières aux prophètes Mahomet et Ali, le " premier et le dernier."

En disant ces mots, elle distribuait des poignées de

poil noir, et des lettres du Drayhy qui indiquaient le lieu du rendez-vous aux bords de l'Oronte. En peu de temps notre camp fut grossi de trente tribus réunies dans une même plaine : les cordes des tentes se touchaient.

Le pacha de Damas envoya à Hama six mille hommes, commandés par son neveu Ibrahim-Pacha, pour y attendre d'autres troupes que devaient fournir les pachas d'Acre et d'Alep. Elles étaient à peine réunies, qu'on apprit l'arrivée des Wahabi à Palmyre, par les habitants qui venaient se réfugier à Hama; Ibrahim-Pacha écrivit au Drayhy, qui se rendit auprès de lui, et ils convinrent ensemble de leur plan de défense. Le Drayhy, qui m'avait amené avec lui comme conseiller, m'ayant fait connaître ses conventions, je lui fis observer que celle qui réunissait les Bédouins et les Turcs en un seul camp était fort dangereuse; ces derniers, au moment de la mêlée, n'ayant aucun moyen de distinguer leurs amis de leurs ennemis. En effet, tous les Bédouins, vêtus de même, ne se reconnaissent entre eux, au fort du combat, que par leurs cris de guerre, chaque tribu répète continuellement le sien; Khraïl el Allia Doualli, Khraïl el Biouda Hassny, Khraïl el Hamra Daffiry, etc. Khraïl signifie cavalier; Allia, Biouda, Hamra, indiquent la couleur de quelque jument favorite; Doualli, Hassny, Daffiry, sont les noms de la tribu : c'est comme si l'on disait : *cavalier de la jument rouge de Daffir*, etc. D'autres invoquent leur sœur ou quelque autre beauté; ainsi le cri de guerre du Drayhy est Ana Akhron Rabda, moi le frère de Rabda; celui de Méhanna, moi le frère de Fodda; tous deux ont des sœurs renommées pour leur beauté. Les Bédouins mettent beaucoup d'orgueil dans leur cri de guerre, et traiteraient de lâche celui qui n'oserait prononcer le sien au moment du danger. Le Drayhy se rendit à mes raisons, et fit consentir, quoique avec peine, Ibrahim-Pacha à une division de leurs forces.

Le lendemain nous revînmes au camp, suivis de l'armée musulmane, composés de Dalatis, d'Albanais, de Mogrebins, de Houaras et d'Arabes; en tout quinze mille hommes. Ils avaient avec eux quelques pièces de canon, des mortiers et des bombes; ils dressèrent leurs tentes à une demi-heure des nôtres; la fierté de leur aspect, la variété et la richesse de leurs costumes, leurs drapeaux,

formaient un coup-d'œil magnifique ; mais, malgré leur belle apparence, les Bédouins se moquaient d'eux, et disaient qu'ils seraient les premiers à fuir.

Dans l'après-midi du second jour, nous aperçûmes, du côté du désert, un grand nuage qui s'étendait comme un brouillard épais, aussi loin que l'œil pouvait atteindre ; peu-à-peu ce nuage s'éclaircit, et nous vîmes paraître l'armée ennemie.

Cette fois ils avaient amené leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux ; ils établirent leur camp à une heure du nôtre ; il était composé de cinquante tribus, formant en tout soixante-quinze mille tentes. Autour de chacune étaient attachés des chameaux, un grand nombre de moutons, qui, joints aux chevaux et aux guerriers, formaient une masse formidable à l'œil. Ibrahim-Pacha en fut épouvanté et envoya en toute hâte chercher le Drayhy, qui, après avoir remonté un peu son courage, revint au camp faire les rechantements nécessaires. A cet effet on réunit tous les chameaux, on les lia ensemble par les genoux, et on les plaça sur deux rangs, devant les tentes. Pour compléter ce rempart, un fossé fut creusé derrière eux. L'ennemi en fit autant de son côté, le Drayhy ordonna ensuite de préparer le Hatfé. Voici en quoi consiste cette singulière cérémonie : on choisit la plus belle parmi les filles des Bédouins ; on la place dans un haudag richement orné, que porte une grande chamelle blanche. Le choix de la fille qui doit occuper ce poste honorable, mais périlleux, est fort important, car le succès de la bataille dépend presque toujours d'elle. Placée en face de l'ennemi, entourée de l'élite des guerriers, elle doit les exciter au combat ; l'action principale se passe toujours autour d'elle, et des prodiges de valeur la défendent. Tout serait perdu si le Hatfé tombait au pouvoir de l'ennemi : aussi pour éviter ce malheur, la moitié de l'armée doit toujours l'environner. Les guerriers se succèdent sur ce point où le combat est le plus vif, et chacun vient demander de l'enthousiasme à ses regards. Une jeune fille nommée Arkié, qui réunissait à un haut degré le courage, l'éloquence et la beauté, fut choisie pour le Hatfé. L'ennemi prépara aussi le sien et bientôt après la bataille commença. Les Wahabi se divisèrent en deux corps ; le premier et le plus considé-

rable commandé par Abdalla el Hédal, le général en chef, était devant nous ; le second, commandé par Abou Nocta, devant les Turcs. Le caractère de ceux-ci et leur manière de combattre sont diamétralement opposés à ceux des Bédouins. Le Bédouin, prudent et de sang-froid commence d'abord avec calme ; puis s'animant peu à peu, bientôt il devient furieux et irrésistible. Le Turc, au contraire, orgueilleux et suffisant, fond avec impétuosité sur l'ennemi, et croit qu'il n'a qu'à paraître pour vaincre ; il jette ainsi tout son feu dans le premier choc.

Le pacha Ibrahim, voyant les Wahabi attaquer froidement, se crut assez fort pour disperser à lui seul leur armée entière ; mais avant la fin de la journée, il avait appris à ses dépens à respecter son adversaire ; force lui fut de faire replier ses troupes, et de nous laisser tout le poids de l'action.

Le coucher du soleil suspendit le combat, mais il y eut beaucoup de monde tué de part et d'autre.

Le lendemain nous reçûmes un renfort ; la tribu El Hadidi arriva. Elle était forte de quatre mille hommes, tous montés sur des ânes et armés de fusils. Nous fîmes le dénombrement de nos forces : elles s'élevaient à quatre-vingt mille hommes ; les Wahabi en avaient cent cinquante mille, aussi le combat du lendemain fut-il à leur avantage, et le bruit de notre défaite, exagérée comme il arrive toujours en pareil cas, se répandit à Hama, et jeta l'épouvante parmi les habitants. Le surlendemain ils furent rassurés sur notre compte ; et durant vingt jours, des alternatives de bonne et de mauvaise fortune éprouvèrent notre constance. Les combats devenaient plus terribles de jour en jour. Le quinzième, nous eûmes à combattre un nouvel ennemi plus redoutable que les Wahabi—la famine. La ville de Hama, qui seule pouvait fournir à la subsistance des deux armées, s'épuisait ou cachait ses ressources. Les Turcs prenaient la fuite ; nos alliés se dispersaient pour ne pas mourir de faim. Les chameaux formant les remparts du camp, se dévoraient entre eux. Au milieu de ces affreuses calamités, le courage d'Arkié ne faiblit pas un instant. Les plus braves de nos guerriers se faisaient tuer à ses côtés. Elle ne cessait de les encourager, de les exciter et d'applaudir à leurs efforts. Elle animait les vieillards en louant leur

valeur et leur expérience; les jeunes gens, par la promesse d'épouser celui qui lui apporterait la tête d'Abdalla el Hédal. Me tenant continuellement, près de son haudag, je voyais tous les guerriers se présenter à elle pour avoir des paroles d'encouragement, et s'élancer ensuite dans la mêlée, enthousiasmés par son éloquence. J'avoue que je préférais entendre ses compliments, à les recevoir, car ils étaient presque toujours les avant-coureurs de la mort. Je vis un jour un beau jeune homme, un de nos plus braves cavaliers, se présenter devant le haudag. Arkié, dit-il, ô toi la plus belle parmi les belles, laisse-moi voir ton visage, je vais combattre pour toi. Arkié se montrant, répondit: Me voici, ô toi le plus vaillant! tu connais mon prix, c'est la tête d'Abdalla. Le jeune homme brandit sa lance, pique son coursier et s'élance au milieu des ennemis. En moins de deux heures il avait succombé couvert de blessures.

—" Dieu vous conserve! dis-je à Arkié, le brave a été tué."

—" Il n'est pas le seul qui ne soit point revenu," répondit-elle tristement.

Dans ce moment parut un guerrier cuirassé de la tête aux pieds; ses bottes même étaient garnies d'acier, et son cheval couvert d'une cotte de mailles (les Wahabi comptaient vingt de ces guerriers parmi eux; nous en avions douze). Il s'avança vers notre camp, appelant le Drayhy en combat singulier; cet usage est de toute antiquité chez les Bédouins: celui qui est ainsi défié ne peut, sous peine de déshonneur, refuser le combat. Le Drayhy, entendant son nom, se préparait à répondre à l'appel; mais ses parents se réunirent à nous pour l'en empêcher. Sa vie était d'une trop haute importance pour la risquer ainsi; sa mort aurait entraîné la ruine totale de notre cause, et la destruction des deux armées alliées. La persuasion devenant inutile, nous fûmes obligés d'employer la force. Nous le liâmes avec des cordes, pieds et mains, contre des pieux fichés en terre, au milieu de sa tente; les chefs les plus influents le maintenaient et l'exhortaient à se calmer, lui montrant l'imprudence d'exposer le salut de l'armée pour répondre à l'insolente bravade d'un sauvage Wahabi. Cependant celui-ci ne cessait de crier:

—"Qu'il vienne le Drayhy! voici son dernier jour; " c'est moi qui veux terminer sa carrière."

Le Drayhy, qui l'entendait, furieux de plus en plus, écumait de rage, rugissait comme un lion; les yeux, rouges de sang, lui sortaient de la tête; il se débattait contre les liens avec une force effrayante. Ce tumulte attirait un rassemblement considérable autour de sa tente. Tout-à-coup un Bédouin, se faisant jour à travers la foule, se présente devant le Drayhy. Une chemise liée sur ses reins par une ceinture de cuir, et un cafié sur la tête, formaient son unique vêtement. Monté sur un cheval alezan, et n'ayant pour toute arme qu'une lance, il venait demander à combattre le Wahabi à la place du scheik, en récitant les vers suivants:

" Aujourd'hui, moi, Téhaisson, je suis devenu maître " du cheval Hadidi; je le désirais depuis long-temps. " Je voulais recevoir sur son dos les louanges dues à ma " valeur. Je vais combattre et vaincre le Wahabi pour " les beaux yeux de ma fiancée, et pour être digne de la " fille de celui qui a toujours battu l'ennemi."

Il dit et s'élance au combat contre le guerrier ennemi. Nul ne croyait qu'il pût résister une demi-heure à son redoutable adversaire, que son armure rendait invulnérable; mais s'il ne lui porta pas des coups bien meurtriers, il sut, avec une adresse merveilleuse, éviter les siens pendant deux heures que dura la lutte. Tout était en suspens. Le plus vif intérêt se manifestait de part et d'autre. A la fin, notre champion tourne bride et paraît fuir. Tout espoir est désormais perdu; l'ennemi va proclamer son triomphe. Le Wahabi le poursuit, et d'une main affermie par la confiance de succès, lui jette sa lance; mais Téhaisson, prévoyant le coup, se baisse jusqu'à l'arçon de la selle, et l'arme passe en sifflant au-dessus de sa tête; alors, se retournant brusquement, il enfonce son fer dans la gorge de son adversaire, profitant de l'instant où celui-ci, forcé d'arrêter subitement son cheval devant le sien, lève la tête. Ce mouvement laissant un intervalle entre le casque et la cuirasse, au-dessous du menton, la lance traversa de part en part, et le tua raide; mais maintenu en selle par son armure, le cadavre fut emporté par le cheval jusqu'au milieu des siens, et Téhaisson revint triomphant à la tente du Drayhy, où il fut

reçu avec enthousiasme. Tous les chefs l'embrassèrent, le comblant d'éloges et de présents, et Scheik Ibrahim ne fut pas un des derniers à lui témoigner sa reconnaissance.

Cependant, la guerre et la famine duraient toujours; nous restâmes deux jours sans rien manger sous la tente du Drayhy. Le troisième il reçut trois couffes de riz que Mola Ismaël, chef des Dallatis, lui envoyait en cadeau. Au lieu de le ménager comme une dernière ressource, il donna ordre de le faire cuire en totalité, et engagea à souper tous ceux qui étaient présents. Son fils Sahep ne voulut pas se mettre à table; mais, pressé par son père, il demanda qu'on lui remît sa portion, et il la porta à sa jument, disant qu'il aimait mieux souffrir lui-même, que de la voir manquer de nourriture.

Nous étions au trente-septième jour depuis le commencement de la guerre; le trente-huitième le combat fut terrible. Le camp des osmanlis fut pris et saccagé; le pacha eut à peine le temps de rentrer dans Hama, poursuivi par les Wahabi, qui y mirent le siége.

La défaite des Turcs nous était d'autant plus funeste, qu'elle laissait le second corps d'armée de l'ennemi, commandé par le fameux nègre Abou Nocta, libre de se joindre à Abdalla pour nous attaquer de concert. Le lendemain commença une lutte affreuse; les Bédouins étaient tellement mêlés, qu'on ne distinguait plus rien. Ils s'attaquaient corps à corps avec le sabre; la plaine entière ruisselait de sang, la couleur du terrain avait totalement disparu; jamais, peut-être, il n'y eut pareille bataille: elle dura huit jours sans discontinuer. Les habitants de Hama, persuadés que nous étions tous exterminés, ne nous envoyaient plus ces rares provisions qui, de loin en loin, nous avaient préservés de mourir de faim. Enfin, le Drayhy, voyant le mal à son comble, assemble les chefs et dit:

—" Mes amis, il faut tenter un dernier effort. Demain " il faut vaincre ou mourir. Demain, si Dieu le permet, " je détruirai le camp ennemi: demain nous nous gorge- " rons de ses dépouilles."

—Un sourire d'incrédulité accueillit sa harangue; cependant quelques-uns plus courageux répondirent:

—" Dites toujours, nous vous obéirons."

—" Cette nuit, continua-t-il, il faut faire passer, sans " bruit, vos tentes, vos femmes et vos enfants, de l'autre " côté de l'Oronte. Que tout ait disparu avant le lever " du soleil, sans que l'ennemi s'en aperçoive. Ensuite " n'ayant plus rien à ménager, nous tomberons sur lui " en désespérés, et l'exterminerons ou périrons tous. " Dieu sera pour nous, nous vaincrons."

Tout fut exécuté ainsi qu'il l'avait dit, avec un ordre, une célérité et un silence incroyables. Le lendemain il ne restait plus que les combattants. Le Drayhy les partagea en quatre corps, ordonnant l'attaque du camp ennemi de quatre côtés à la fois. Ils se jetèrent sur leur proie comme des lions affamés. Ce choc, impétueux et simultané, eut tout le succès qu'on pouvait en attendre. La confusion et le désordre se mirent parmi les Wahabi, qui prirent la fuite, abandonnant femmes, enfants, tentes et bagages. Le Drayhy, sans donner aux siens le temps de s'emparer du butin, les força de poursuivre les fuyards jusqu'à Palmyre, et ne les laissa reposer qu'après la dispersion totale de l'ennemi.

Dès que la victoire se fut déclarée pour nous, je partis avec Scheik Ibrahim pour annoncer cette heureuse nouvelle à Hama; mais personne ne voulut y croire, et peu s'en fallut qu'on ne nous traitât nous-mêmes de fuyards. Les habitants étaient dans l'agitation la plus extrême. Les uns couraient sur les hauteurs, d'où ils n'apercevaient que des nuages de poussière; les autres préparaient leurs mulets pour fuir vers la côte; mais bientôt, la défaite des Wahabi se confirmant, les démonstrations de la joie la plus extravagante succédèrent à cette grande terreur. Un tartare fut expédié à Damas, et revint accompagné de quarante charges de blé, vingt-cinq mille piastres, un sabre et une pelisse d'honneur pour le Drayhy, qui fit son entrée triomphale à Hama, escorté de tous les chefs des tribus alliées; il fut reçu par le gouverneur, les agas, le pacha et toute sa cour d'une manière splendide.

Après quatre jours de réjouissances, nous quittâmes Hama pour rejoindre nos tribus, et les conduire au levant à l'approche de l'hiver. Le Drayhy partit avec douze d'entre elles: les autres, réunies en groupes de cinq à six, se dispersèrent dans le désert de Damas.—

Notre premier séjour fut à Tall el Déhab, dans le territoire d'Alep, où nous trouvâmes quatre tribus qui n'avaient pas pris part à la guerre. Les chefs vinrent au-devant du Drayhy, pénétrés de respect pour ses récents exploits, et sollicitant la faveur d'être admis à signer notre traité d'alliance. De là nous marchâmes, sans nous arrêter pour rejoindre notre ami l'émir Faher, qui nous reçut avec les plus vives démonstrations de joie. Nous traversâmes l'Euphrate avec lui et plusieurs autres tribus qui entraient comme nous en Mésopotamie, et allaient, les unes du côté de Hamad, les autres au désert de Bassora.

Nous reçûmes en route une lettre de Farès el Harba, nous annonçant que six des grandes tribus qui avaient combattu contre nous avec les Wahabi, étaient campées dans le Hebassie, près de Machadali, qu'elles étaient assez disposées à faire alliance avec nous, et que si le Drayhy voulait m'envoyer auprès de lui avec plein pouvoir de traiter, il se croyait sûr ce succès. Je ne perdis pas un moment pour me rendre à son invitation, et, après six jours de marche, j'arrivai chez lui sans accident. Farès el Harba ayant aussitôt fait lever le camp, me conduisit à une journée de ces tribus. Alors j'écrivis en son nom à l'émir Douackhry, le chef de la tribu El Fedhan, pour l'engager à faire alliance avec le Drayhy, lui promettant l'oubli du passé. Douackhry vint en personne chez Farès el Harba, et nous fûmes bientôt d'accord ; mais il nous dit ne pouvoir répondre que de sa tribu, regardant comme très-difficile de réussir auprès des cinq autres. Il me proposa cependant de l'accompagner chez lui, m'offrant de réunir les chefs, et d'user de toute son influence auprès d'eux. Ayant accepté, je partis avec lui. Arrivé au milieu de ce qui devait être un campement, je fus péniblement affecté de voir des hordes innombrables de Bédouins accroupis au gros soleil ; ayant perdu leurs tentes et leurs bagages dans la bataille, ils n'avaient pas d'autres lits que la terre, d'autre couverture que le ciel. Quelques haillons, suspendus, çà et là, sur des piquets, donnaient un peu d'ombre à ces malheureux, qui s'étaient dépouillés de leur unique vêtement pour se procurer ce faible abri contre l'ardeur du soleil, et qui gisaient le corps nu,

exposés à la piqûre des insectes, et aux pointes épineuses de la plante que broutent les chameaux. Plusieurs même n'avaient aucune défense contre la chaleur du jour et la fraîcheur de la nuit, dont le contraste est meurtrier dans cette saison, où l'hiver commençait à se faire sentir.

Jamais je n'avais eu l'idée d'une misère si complete. Ce triste spectacle me serra le cœur et m'arracha des larmes, et je fus quelque temps à me remettre du saisissement qu'il m'avait occasionné.

Le lendemain Douackhry assembla les chefs et les vieillards ; ils étaient au nombre de cinq cents. Seul au milieu d'eux, je désespérais de m'en faire entendre, et surtout de pouvoir les réunir dans un même sentiment. Ces hommes, de caractère et de mœurs indépendants, aigris par le malheur, ouvraient tous des avis différents ; et si aucun n'espérait de faire prévaloir le sien, au moins tenait-il à honneur de le soutenir obstinément, laissant chacun libre d'en faire autant. Les uns voulaient aller au pays de Nedgde, d'autres se retirer à Samarcande ; ceux-ci vociféraient des imprécations contre Abdalla, chef de l'armée des Wahabi ; ceux-là accusaient le Drayhy de tous leurs maux. Au milieu de ce conflit, je m'armai de courage, et cherchai à réfuter les uns et les autres. Je commençai d'abord par ébranler leur confiance dans les Wahabi, leur disant qu'Abdallah était nécessairement devenu leur ennemi depuis qu'ils l'avaient abandonné au jour du dernier combat, et qu'il chercherait à s'en venger. Qu'en allant dans le Nedgde, ils se précipitaient volontairement sous la domination d'Ebn Sihoud, qui les écraserait de contributions, et chercherait à leur faire supporter tout le poids d'une guerre désastreuse. Qu'ayant une fois déserté sa cause et s'étant tiré de ses griffes, il ne fallait pas faire comme l'oiseau qui, échappé au fusil du chasseur, va tomber dans le filet de l'oiseleur. Enfin, je m'avisai de la fable du faisceau, pensant que cette simple démonstration aurait de l'effet sur ces âmes naïves, et je me déterminai à en faire devant eux l'application. Les ayant exhorté à se réunir pour résister à toute oppression, je pris des mains des scheiks une trentaine de djérids, et j'en présentai un à l'émir Farès, le priant de le rompre, ce qu'il fit

aisément. Je lui en présentai successivement deux, et puis trois, qu'il rompit de même, car c'était un homme d'une grande force musculaire. Ensuite je lui présentai tout le faisceau, qu'il ne put ni rompre ni plier. " Ma-" challa, lui dis-je, tu n'as pas de force," et je passai les bâtons à un autre, qui ne réussit pas davantage. Alors un murmure général s'élevant dans l'assemblée :

" Qui donc pourrait briser une telle masse?" s'écrièrent-ils d'un commun accord.

—" Je vous prends par vos paroles," répondis-je ; et dans le langage le plus énergique, je leur fis l'application de l'apologue, ajoutant que j'avais tant souffert de les voir sans abri et sans vêtements, que je m'engageais à solliciter du Drayhy la restitution de leurs bagages et de leurs tentes ; et que je connaissais assez sa magnanimité pour répondre du succès de ma demande, s'ils entraient franchement dans l'alliance dont je venais de leur prouver les avantages. Et tous d'une seule voix s'écrièrent : " Tu as vaincu, Abdallah ; nous sommes à toi à la vie, à " la mort !" Et tous vinrent m'embrasser. Ensuite il fut convenu qu'ils donneraient rendez-vous au Drayhy dans la plaine de Halla pour apposer leur cachet au traité.

Le lendemain, ayant de nouveau traversé l'Euphrate, je rejoignis notre tribu, que je rencontrai le cinquième jour. Mes amis étaient en peine de ma longue absence et le récit de mon heureuse négociation les combla de joie. J'ai si souvent raconté les réunions, les repas, et les réjouissances de toutes sortes, que je ne décrirai pas de nouveau tout ce qui eut lieu à la signature du traité de paix. L'émir Douackhry enterra les sept pierres, et consomma ainsi l'alliance. Après le dîner, il y eut une cérémonie que je n'avais pas encore vue, celle de prêter serment de fidélité sur le pain et sur le sel. Ensuite le Drayhy déclara qu'il était prêt à remplir l'engagement que j'avais pris en son nom, en rendant le butin fait sur les six tribus qui venaient de s'unir à lui. Mais il ne suffisait pas d'avoir cette généreuse volonté, il fallait encore trouver le moyen de l'exécuter. Dans le pillage du camp des Wahabi et de leurs alliés, les dépouilles de cinquante tribus, étaient confondues ; y reconnaître la propriété de chacun n'était pas chose facile. Il fut

décidé que les femmes seules pouvaient y réussir et l'on ne saurait se faire une idée de la fatigue et de l'ennui des cinq journées qui furent employées à leur faire reconnaître le bétail, les tentes et les bagages des diverses tribus. Chaque chameau et chaque mouton a sur la cuisse deux chiffres marqués avec un fer chaud, celui de la tribu et celui du propriétaire. Mais pour peu que les chiffres se ressemblent, ou soient à moitié effacés, ainsi qu'il arrive constamment, la difficulté devient extrême, et il fallait plus que de la générosité pour s'exposer à subir ces contestations, et s'exténuer à mettre d'accord les prétentions des uns et des autres. Aussi étais-je tenté de me repentir de mon élan de compassion et de ma promesse imprudente.

A cette époque, une grande caravane, allant de Bagdad à Alep, vint à passer, et fut dépouillée par les Fedans et les Sabhas. Elle était très-richement chargée d'indigo, café, épices, tapis de Perse, cachemires, perles et autres objets précieux; nous l'évaluâmes à dix millions de piastres. Dès que cette capture fut connue, des marchands arrivèrent, quelques-uns de fort loin, pour troquer ou acheter ces richesses des Bédouins, qui les vendaient, ou plutôt les donnaient presque pour rien. Ainsi ils échangeaient une mesure d'épices contre une mesure de dattes : un cachemire de mille francs contre un *machlah* noir ; une caisse d'indigo contre une robe de toile ; des pièces entières de foulards de l'Inde contre une paire de bottes. Un marchand de Moussoul acheta pour une *chemise*, un *machlah* et une paire de bottes, des marchandises valant plus de quinze mille piastres ; et une bague de diamants fut donnée pour un *rotab* de tabac. J'aurais pu faire ma fortune dans cette occasion, mais M. Lascaris me défendit de rien acheter ou recevoir en cadeau, et j'obéis scrupuleusement.

De jour en jour, il nous arrivait du pays de Nedgde des tribus qui abandonnaient les Wahabi pour se joindre à nous : les unes attirées par la grande réputation du Drayhy, les autres par suite de querelles avec le roi Ebn Sihoud.

Pendant que nous étions aux environs de Bagdad, une autre caravane venant d'Alep fut dépouillée par nos alliés. Elle était chargée de produits des manufactures

d'Europe : des draps, des velours, des satins, de l'ambre, du corail, etc. Bien que le Drayhy ne prit aucune part à cette spoliation, elle était trop dans les mœurs des Bédouins pour qu'il songeât à s'y opposer.—Le pacha de Bagdad demanda satisfaction, mais n'en obtint pas ; et voyant qu'il lui faudrait une armée de cinquante mille hommes au moins pour se faire rendre justice, il renonça à ses prétentions, heureux de rester ami des Bédouins à tout prix.

Scheik Ibrahim voyait ainsi se réaliser ses espérances au-delà même de ses plus brillantes prévisions : mais tant qu'il restait quelque chose à faire, il ne voulait prendre aucun repos. Ainsi, ayant traversé le Tigre à Abou el Ali, nous continuâmes notre marche et entrâmes en Perse. Là encore, la réputation du Drayhy l'avait précédé, et des tribus du pays venaient continuellement fraterniser avec nous ; mais dans notre vaste plan ce n'était pas assez de ces alliances partielles, il fallait encore s'assurer de la coopération du grand prince, chef de toutes les tribus persanes, l'émir Sahib el Bokhrari, qui commande jusqu'aux frontières de l'Inde. La famille de ce prince est, depuis plusieurs siècles, souveraine des tribus errantes de Perse, et prétend descendre des rois Beni el Abass, qui conquirent l'Espagne, et dont les descendants s'appellent encore les Bokhranis. Nous apprîmes qu'il était dans une province fort éloignée. Le Drayhy ayant convoqué tous les chefs en conseil général, on se décida à traverser la Perse, en passant le plus près possible des côtes de la mer, afin d'éviter les montagnes dont l'intérieur du pays est hérissé, et de trouver des pâturages, bien que l'eau dût y être plus rare. Dans l'itinéraire d'une tribu, l'herbe est plus importante à rencontrer sur la route que l'eau ; car celle-ci peut se transporter, mais rien ne saurait suppléer au manque de nourriture pour les troupeaux dont dépend l'existence même de la tribu.

Ce voyage dura cinquante-un jours. Pendant tout ce temps nous ne rencontrâmes aucun obstacle de la part des habitants, mais notre marche fut souvent fort pénible, surtout à cause de la rareté de l'eau. Dans une de ces occasions, Scheik Ibrahim ayant observé la nature du sol et la fraîcheur de l'herbe, conseilla au Drayhy de

faire creuser pour en chercher. Les Bédouins du pays traitèrent cette tentative de folie, disant que jamais il n'y en avait eu dans cet endroit, et qu'il fallait en envoyer prendre à six heures de là. Mais le Drayhy insistait toujours :

—" Scheik Ibrahim, disait-il, est un prophète, il faut " lui obéir en tout."

On creusa donc sur plusieurs points, et effectivement, à quatre pieds de profondeur, on trouva une eau excellente. En voyant cette heureuse réussite, les Bédouins proclamèrent avec acclamations Scheik Ibrahim un vrai prophète, sa découverte un miracle, et peu s'en fallut, dans l'excès de leur reconnaissance, qu'ils ne l'adorassent comme un Dieu.

Après avoir parcouru les montagnes et les vallées du Karman pendant plusieurs jours, nous arrivâmes à la rivière de Karassan, rapide et profonde ; l'ayant traversée, nous nous dirigeâmes vers les côtes, où le chemin devient moins difficile. Nous fîmes connaissance avec les Bédouins de l'Agiam Estan, qui nous accueillirent fort bien, et, le quarante-deuxième jour de marche depuis notre entrée en Perse, nous arrivâmes à El Hendouan, où était campée une de leurs plus grandes tribus, commandée par Hebiek el Mahdan.—Nous espérions que notre voyage tirait à sa fin ; mais le scheik nous apprit que l'émir Sahid était encore à neuf grandes journées de là, à Mérah-Famès, sur les frontières de l'Inde, nous offrant des guides pour nous y conduire, et nous indiquer les endroits où il fallait faire provision d'eau. Sans cette précaution nous eussions été exposés à périr dans ce dernier trajet.

Des courriers prirent les devants pour avertir le grand prince de notre approche, et de nos intentions pacifiques. Le neuvième jour il vint à notre rencontre, à la tête d'une armée de formidable apparence. Dans le premier moment, nous ne savions pas trop si ce déploiement de forces était pour nous faire honneur ou pour nous intimider. Le Drayhy commençait à se repentir de s'être aventuré si loin de ses alliés.—Cependant, il fit bonne contenance, plaça les femmes et les bagages derrière les troupes, et s'avança avec l'élite de ses guerriers, accompagné de son ami le scheik Saker (celui à qui il avait l'année précédente délégué le commandement au désert

de Bassora, et qui avait préparé toutes nos alliances pendant notre voyage en Syrie.)

Ils furent bientôt rassurés sur les intentions du prince, qui se détachant des siens, s'avança avec quelques cavaliers jusqu'au milieu de la plaine qui séparait les deux armées. Le Drayhy en fit autant, et les deux chefs se rencontrèrent à moitié chemin, descendirent de cheval, et s'embrassèrent avec les démonstrations de la plus cordiale amitié.

Si je n'avais si souvent décrit l'hospitalité du désert, j'aurais bien des choses à raconter sur la réception que nous fit l'émir Sahid, et les trois jours qui se passèrent en festin ; mais pour éviter les répétitions je n'en parlerai pas, et dirai seulement que les Bédouins de Perse, plus pacifiques que ceux d'Arabie, entrèrent facilement dans nos vues, et comprirent à merveille l'importance des résultats commerciaux que nous voulions établir avec l'Inde.—C'était tout ce qu'il était nécessaire de leur apprendre au sujet de notre entreprise. L'émir promit la coopération de toutes les tribus de Perse qui sont sous sa domination, et offrit son influence pour nous concilier celles de l'Inde, qui ont une grande considération pour lui à cause de l'ancienneté de sa race et de sa réputation personnelle de sagesse et de générosité. Il fit avec nous un traité particulier conçu en ces termes :

Au nom du Dieu clément et miséricordieux, moi Sahid fils de Bader, fils d'Abdallah, fils de Barakat, fils d'Ali, fils de Bokhrani, de bienheureuse mémoire ; je déclare avoir donné ma parole sacrée au puissant Drayhy Ebn Chahllan, au scheik Ibrahim et à Abdallah el Kratib.—Je me déclare leur fidèle allié ; j'accepte toutes les conditions qui sont spécifiées dans le traité général qui est entre leurs mains.—Je m'engage à les aider, les soutenir dans tous leurs projets, et à leur garder un secret inviolable.—Leurs ennemis seront mes ennemis ; leurs amis, mes amis.—J'invoque le grand Ali, le premier parmi les hommes, et le bien-aimé de Dieu, en témoignage de ma parole.

—Salut.

—Signé et cacheté.

Nous restâmes encore six jours avec la tribu de Sahid, et nous eûmes occasion de remarquer la différence qui

existe entre les mœurs de ces Bédouins et les nôtres ; ils sont plus doux, plus sobres, plus patients, mais moins braves, moins généreux, et surtout moins respectueux pour les femmes ; ils ont beaucoup plus de préjugés religieux, et suivent les préceptes de la secte d'Ali. Outre la lance, le fusil et le sabre, ils ont encore une hache d'armes.

Le prince Sahid envoya au Drayhy deux belles juments Persanes, conduites par deux nègres ; celui-ci, en retour, lui fit présent d'une jument noire de la race de Nedgdié, appelée Houban Heggin, d'une grande valeur ; il y ajouta quelques ornements pour ses femmes.

Nous étions campés non loin de Ménouna, la dernière ville de la Perse, à vingt lieues de la frontière des Indes orientales, au bord d'une rivière que les Bédouins nomment El Gitan.

Le septième jour, ayant pris congé de Sahid, nous nous remîmes en marche pour regagner la Syrie avant les chaleurs de l'été. Nous marchions rapidement et sans précautions, lorsqu'un jour, dans la province de Karman, nos bestiaux furent enlevés, et le lendemain nous fûmes attaqués nous-mêmes par une tribu puissante, commandée par l'émir Redaini, qui s'intitule le gardien du kalifat de Perse ; c'est un homme impérieux et jaloux de son autorité. Ces Bédouins, fort supérieurs en nombre, nous étaient de beaucoup inférieurs en courage et en tactique ; nos troupes se trouvaient bien mieux commandées. La position du Drayhy était extrêmement critique. Nous étions perdus si l'ennemi obtenait le moindre avantage ; tous ces Bédouins du Karman nous auraient entourés comme d'un réseau dont il n'aurait pas été possible de s'échapper. Il vit donc la nécessité d'imprimer le respect par une victoire décisive qui leur ôtat à l'avenir l'envie de se mesurer avec lui ; il prit les dispositions les plus habiles et les mieux combinées pour faire triompher le courage sur le nombre ; il déploya toutes les ressources de son génie militaire et de sa longue expérience, et fit lui-même des prodiges de valeur ; jamais il n'avait été plus calme dans le commandement et plus impétueux dans le combat ; aussi l'ennemi vaincu fut-il obligé de battre en retraite, nous laissant libres de continuer notre voyage. Toutefois le Drayhy, pensant

qu'il ne serait pas prudent de laisser derrière lui une tribu hostile, quoique battue, ralentit sa marche et envoya un courrier à l'émir Sahid pour l'instruire de ce qui venait de se passer. Ce messager nous rejoignit au bout de quelques jours, rapportant au Drayhy une lettre fort amicale, qui en contenait une seconde adressée à Redaini conçue en ces termes :

" Au nom de Dieu, le créateur suprême : hommages " et prières respectueuses soient adressées au plus grand, " plus puissant, plus honorable, plus savant, et plus beau " des prophètes ! Le courageux des courageux, le grand " des grands, le calif des califs ; le maître du sabre, le " rubis rouge, le convertisseur des âmes, l'Iman Ali. " Cette lettre est de Sahid-el-Bokrari, le grand des deux " mers et des deux Perses, à son frère l'émir Redaini, le " fils de Kroukiar ; nous vous faisons savoir que notre " frère l'émir Drayhy-Ebn-Chahllan, du pays de Bagdad " et de Damas, est venu de loin pour nous visiter et faire " alliance avec nous. Il a marché sur notre terre et " mangé notre pain ; nous lui avons accordé notre amitié, " et de plus nous avons pris des engagements particuliers " avec lui d'où il résultera un grand bien et une tran- " quillité générale.—Nous désirons que vous en fassiez " autant ;—gardez-vous d'y manquer, car vous perdriez " notre estime, et vous agiriez contre la volonté de Dieu " et du glorieux Iman Ali."

Ici suivaient plusieurs citations de leurs livres saints, le Gaiffer-el-Giameh, et les saluts d'usage.

Nous envoyâmes cette lettre à l'émir Redaini, qui vint nous trouver, accompagné de cinq cents cavaliers, tous très-richement vêtus d'étoffes brochées en or ; leurs armes étaient montées en argent ciselé, et les lames de leurs sabres merveilleusement damasquinées. Des explications amicales ayant eu lieu, Redaini copia de sa main le traité particulier de l'émir Sahid et y souscrivit ; ensuite il prit le café, mais refusa de dîner avec nous, les fanatiques de la secte d'Ali ne pouvant manger ni chez les chrétiens ni chez les Turcs. Pour ratifier le contrat, il prêta serment sur le pain et sur le sel, puis il embrassa le Drayhy avec de grandes protestations de fraternité ; sa tribu, appelée El Mehaziz, contient dix mille tentes. Ayant pris congé de lui, nous continuâmes notre voyage à marches forcées,

faisant quinze lieues par jour sans arrêter. Enfin nous arrivâmes devant Bagdad, et Scheik Ibrahim y entra pour prendre de l'argent ; mais la saison nous pressant, nous perdîmes le moins de temps possible. En Mésopotamie nous eûmes des nouvelles du Wahabi. Ebn Sihoud avait fort mal reçu son général Hédal après sa défaite, et avait fait serment d'envoyer une armée plus puissante que la dernière, sous le commandement de son fils, pour tirer vengeance du Drayhy et exterminer les Bédouins de la Syrie ; mais après s'être mieux informé des ressources que le Drayhy avait à lui opposer, et surtout de sa réputation personnelle, il changea de langage, et résolut de l'attirer à lui pour conclure une alliance. . Les événements extérieurs, qui se compliquaient, donnaient beaucoup de probabilité à ce bruit, car le pacha d'Egypte, Méhémet Ali, préparait une expédition pour envahir l'Arabie Pétrée et s'emparer des richesses de la Mecque, qui étaient entre les mains d'Ebn Sihoud. Nous accueillîmes avec plaisir l'espoir, soit de faire la paix avec lui, soit de le voir affaibli par une puissance étrangère. Nous rencontrions continuellement sur notre route des tribus qui n'avaient pas encore eu occasion de signer le traité et qui en profitaient avec empressement. En arrivant en Syrie, nous reçûmes un courrier du roi des Wahabi, qui nous apportait un petit morceau de papier large de trois doigts et long de six à-peu-près : ils affectent d'employer ainsi la forme la plus exiguë, pour contraster avec les Turcs, qui écrivent leurs firmans sur de grandes feuilles. Les caractères arabes prennent si peu de place, que sur ce petit chiffon était écrite une lettre très-longue et assez impérieuse ; elle commençait par une sorte d'acte de foi ou déclaration que Dieu est unique et sans pareil ; qu'il est *un* universel, qu'il n'a point de semblable ; ensuite venaient tous les titres du roi que Dieu a investi de son sabre pour soutenir son unité contre les idolâtres (les chrétiens) qui disent le contraire. Il continuait ainsi :

" Nous Abdallah, fils d'Abdel Aziz, fils d'Abdel " Wahabs, fils de Sihoud.—Nous vous faisons savoir, ô " fils de Challan, (puisse le Dieu seul adorable vous " diriger dans le droit chemin !) que, si vous croyez en " Dieu, vous devez obéir à son esclave Abdallah, à qui " il a délégué son pouvoir, et venir chez nous sans

" crainte.—Vous serez notre bien-aimé fils, nous vous " pardonnerons le passé, et vous serez traité comme un " de nous.—Mais gardez-vous de l'entêtement et de la " résistance à notre appel; car celui qui nous écoute est " compté au nombre des habitants du paradis,

" Salut.

" *Signé.*

"EL MANHOUD MENALLA EBN SIHOUD ABDALLAH."

A la réception de cette lettre, nous tinmes un grand conseil de guerre; et après avoir mûrement pesé tous les périls du voyage contre tous les avantages de l'alliance d'Ebn Sihoud, le Drayhy résolut de se rendre à son invitation. Scheik Ibrahim m'ayant demandé si je me sentais le courage d'aller voir ce fanatique:

—" Je sais bien, lui répondis-je, que je risque plus que " tout autre, à cause de sa haine pour les chrétiens; " mais je place ma confiance en Dieu. Devant mourir " une fois, et ayant déjà fait le sacrifice de ma vie, je " suis prêt à le faire encore pour conduire jusqu'au bout " l'entreprise que j'ai commencée." Le désir de voir un pays si curieux et cet homme extraordinaire excitait mon courage: aussi, ayant bien recommandé ma pauvre mère à M. Lascaris, dans le cas où je viendrais à mourir, je partis avec le Drayhy, son second fils Sahdoun, son neveu, son cousin, deux des principaux chefs et cinq nègres, tous montés sur des dromadaires. Pendant l'absence de son père, Saher devait commander la tribu, et la conduire au Horran, à la rencontre du Drayhy, qui comptait revenir par le Hégiaz. Nous fîmes notre première halte chez les Bédouins Beny Toulab, qui ne possèdent, pour tout bien, que quelques ânes, et vivent de la chasse des gazelles et des autruches. Ils se vêtissent de peaux de gazelles grossièrement cousues ensemble et formant une longue robe à manches très larges. La fourrure est en dehors, ce qui leur donne l'apparence de bêtes fauves. Je n'ai jamais rien vu de si sauvage que leur aspect. Ils nous donnèrent le divertissement d'une chasse aux autruches, qui m'intéressa beaucoup. La femelle de l'autruche dépose ses œufs dans le sable, et s'établit à quelque distance, le regard fixé sur eux; elle

les couve, pour ainsi dire, des yeux, qu'elle ne détourne jamais du nid. Elle reste ainsi immobile la moitié de la journée jusqu'à ce que le mâle vienne la relever. Alors elle va chercher sa nourriture, pendant que celui-ci fait la garde à son tour. » Le chasseur, lorsqu'il a découvert des œufs, forme une espèce d'abri en pierre pour se cacher, et attend derrière, le moment favorable. Lorsque la femelle est seule, et que le mâle est assez loin pour ne pas prendre l'alarme au coup de fusil, il tire à balle, court ramasser l'oiseau atteint du coup mortel, essuie son sang, et le replace dans la même position près des œufs. Quand le mâle revient, il s'approche sans défiance pour commencer sa faction. Le chasseur, resté en embuscade, le tue, et emporte ainsi une double proie. Si le mâle a eu quelque sujet d'alarme, il s'éloigne en courant avec rapidité; on le poursuit alors; mais il se défend en lançant des pierres derrière lui, à la distance d'une portée de fusil, et avec une grande force. Il serait d'ailleurs dangereux de l'approcher trop quand il est en colère, car son extrême vigueur et sa taille élevée rendraient le combat périlleux, surtout pour les yeux du chasseur. Lorsque la saison de la chasse des autruches est passée, les Bédouins montent sur leurs ânes, et vont vendre leurs plumes à Damas et jusqu'à Bagdad.

Lorsqu'un d'eux veut se marier, il engage la moitié de sa chasse de l'année au père de sa fiancée, pour payer sa dot. Ces Bédouins ont une grande vénération pour la mémoire d'Antar, dont ils se prétendent les descendants; mais je ne sais jusqu'à quel point on peut ajouter foi à cette prétention. Ils nous récitèrent plusieurs fragments de son poëme.

Ayant pris congé d'eux, nous marchâmes au grand pas des dromadaires, et vinmes camper sur les bords d'un lac d'une grande étendue, appelé Raam Beni Hellal. Il reçoit ses eaux d'une colline que nous avions côtoyée.

Le lendemain, arrivés au milieu d'un désert aride, nous aperçûmes un petit oasis, formé d'un arbuste appelé *jorfé*; nous n'en étions plus qu'à quelques pas, lorsque nos dromadaires s'arrêtèrent court; nous crûmes d'abord qu'ils voulaient se reposer dans un endroit où un retour de végétation semblait leur annoncer de l'eau; mais nous reconnûmes bientôt que leur répugnance venait d'un

effroi instinctif qui se manifestait par tous les signes d'une invincible terreur; ni caresses, ni menaces, ne pouvaient les faire avancer. Ma curiosité se trouvant excitée au plus haut degré, je mis pied à terre pour connaître la cause de leur épouvante; mais, à peine entré dans le bosquet, je reculai moi-même involontairement. La terre était jonchée de peaux de serpents de toute grandeur et de toute espèce. Il y en avait des milliers; quelques-unes grosses comme des câbles de vaisseau, d'autres minces comme des aiguilles; nous nous éloignâmes précipitamment de cet endroit, rendant graces à Dieu de n'avoir trouvé que les peaux de ces reptiles venimeux. Le soir, ne pouvant joindre aucun abri, il nous fallut passer la nuit au milieu du désert; mais j'avoue que mon imagination, frappée du spectacle horrible du bosquet, m'empêcha de fermer l'œil; je m'attendais à chaque instant à voir un énorme serpent se glisser sous ma tente, et dresser sa tête menaçante à mon chevet.

Le lendemain nous atteignîmes une tribu considérable tributaire des Wahabi; elle venait de Samarcande; nous cachâmes soigneusement nos pipes, car Ebn Sihoud défend sévèrement de fumer, et punit de mort toute infraction à ses ordres. L'émir Medjioun nous donna l'hospitalité, mais ne put contenir sa surprise de notre hardiesse à nous mettre ainsi à la merci du Wahabi, dont il nous peignit le caractère féroce en termes effrayants. Il ne nous dissimula pas que nous courions de grands dangers, Ebn Sihoud ne se faisant aucun scrupule d'employer de fausses promesses pour user ensuite de trahison infâme. Le Drayhy, qui, plein de loyauté, s'était avancé sur la foi de l'invitation du roi, sans s'imaginer qu'on pût manquer à sa parole, commença à se repentir de sa crédule confiance; mais sa fierté l'empêchant de reculer, nous continuâmes notre voyage. Nous eûmes bientôt atteint le Nedgdé, pays entrecoupé de vallons et de montagnes, et couvert de villes et de villages, outre une multitude de tribus errantes. Les villes paraissent fort anciennes, et attestent une population primitivement plus nombreuse et plus riche que celle qui les occupe maintenant. Les villages sont peuplés de Bédouins cultivateurs; le sol produit en abondance du blé, des légumes, et surtout

des dattes. On nous raconta que les premiers habitants de ce pays l'abandonnèrent pour aller s'établir en Afrique sous la conduite d'un de leurs princes, nommé Beni Hétal.

Nous trouvâmes partout une franche hospitalité, mais partout aussi nous entendîmes des plaintes interminables sur la tyrannie d'Ebn Sihoud. La crainte seule retenait ces peuples sous sa domination. Enfin, après quatorze jours de marche au pas des dromadaires, ce qui suppose une distance triple de celle d'une caravane dans le même espace de temps, nous arrivâmes dans la capitale des Wahabi : la ville est entourée d'un bois de dattiers ; les arbres se touchent, et laissent à peine le passage d'un cavalier entre leurs troncs ; aussi la ville se dérobe-t-elle derrière ce rempart, appelé les Dattiers de Darkisch. Ayant traversé ce bois, nous trouvâmes comme un second retranchement de monticules formés de noyaux de dattes amoncelés, ressemblant à une digue de petites pierres, et derrière la muraille de la ville que nous longeâmes pour arriver à une porte d'entrée qui nous conduisit au palais du roi. Ce palais, fort grand et à deux étages, est bâti en belles pierres de taille blanches. Informé de notre arrivée, Ebn Sihoud nous fit conduire dans un de ses appartements, élégant et bien meublé, où l'on nous servit un repas copieux. Nous trouvâmes ce début de bon augure, et nous nous applaudîmes de n'avoir pas cédé aux défiances qu'on avait voulu nous inspirer. Le soir, ayant mis ordre à notre habillement, nous fûmes nous présenter au roi ; nous vîmes un homme de quarante-cinq ans environ, l'œil dur, le teint bronzé et la barbe très noire ; il était vêtu d'une gombas attachée autour des reins par une ceinture blanche, un turban rayé rouge et blanc sur la tête, un machla noir jeté sur l'épaule gauche, tenant dans la main droite la baguette du roi de Mahlab, insigne de son autorité : il était assis au fond d'une grande salle d'audience assez richement meublée de nattes, de tapis et de coussins. Les grands de sa cour l'entouraient. L'ameublement ainsi que les habillements étaient en coton ou en laine du Yemen, la soie étant défendue dans ses états, ainsi que tout ce qui rappelle le luxe et les usages des Turcs. J'eus le loisir de faire mes observations, car Ebn Sihoud ayant répondu brièvement et d'un ton glacial

aux compliments du Drayhy, nous nous assimes et attendimes en silence qu'il entamât la conversation. Cependant, au bout d'une demi-heure, le Drayhy, voyant qu'il ne commandait pas le café et ne se déridait pas, prit la parole et dit :

—" Je vois, ô fils de Sihoud, que vous ne nous recevez " pas comme nous avions droit de nous y attendre. Nous " avons marché sur vos terres, et nous sommes entrés " sous votre toit d'après votre invitation ; si vous avez " quelque chose contre nous, parlez, ne nous cachez rien."

Ebn Sihoud, lui lançant un regard de feu :

—" Oui, certes, répondit-il, j'ai beaucoup de choses " contre vous ; vos crimes sont impardonnables ! Vous " vous êtes révolté contre moi, et vous avez refusé de " m'obéir ; vous avez dévasté la tribu de Sachrer en " Galilée, sachant qu'elle m'appartenait.

" Vous avez corrompu les Bédouins, et vous les avez " réunis contre moi et contre mon autorité.

" Vous avez détruit mes armées, pillé mes camps, et " soutenu mes mortels ennemis, les Turcs, ces idolâtres, " ces profanateurs, ces scélérats, ces débauchés."

Puis, s'animant de plus en plus et accumulant invectives sur invectives, sa rage ne connut plus de bornes, et il finit par nous ordonner de sortir de sa présence, pour attendre son bon plaisir.

Je voyais les yeux du Drayhy s'enflammer, ses narines se gonfler ; je craignais à chaque instant une explosion d'impuissante colère, qui n'aurait servi qu'à pousser le roi aux dernières extrémités ; mais, se voyant entièrement sans défense, il se contint, et, se levant avec dignité, se retira lentement pour réfléchir à ce qu'il devait faire. Tout tremblait devant les fureurs d'Ebn Sihoud ; nul n'aurait osé s'opposer à ses volontés. Nous restâmes deux jours et deux nuits dans notre appartement, sans entendre parler de rien ; personne ne se souciait de nous approcher ; ceux qui avaient paru les plus empressés lors de notre arrivée nous fuyaient, ou se moquaient de notre crédule confiance dans la foi d'un homme si connu pour son caractère perfide et sanguinaire. Nous nous attendions à chaque instant à voir arriver les satellites du tyran pour nous massacrer, et nous cherchions en vain quelque moyen de nous tirer de ses griffes. Le troisième jour, le

Drayhy, s'écriant qu'il aimait mieux la mort que l'incertitude, envoya chercher un des ministres du Wahabi, nommé Abou El Sallem, et lui dit: allez de ma part porter ces paroles à votre maître :

—" *Ce que vous voulez faire, faites-le promptement ; je ne* " *vous le reprocherai pas ; je ne m'en prendrai qu'à moi-* " *même de m'être livré entre vos mains.*"

El Sallem obéit, mais ne revint pas, et, pour toute réponse, nous vîmes vingt-cinq nègres armés se ranger auprès de notre porte. Nous étions donc décidément prisonniers! Combien je maudissais la folle curiosité qui m'avait jeté dans un péril si gratuit! Le Drayhy ne craignait pas la mort, mais la contrainte lui était insupportable ; il se promenait à grands pas de long en large, comme un lion devant les barreaux de sa cage. Il me dit enfin :

—" Je veux en finir ; je veux parler à Ebn Sihoud, et " lui reprocher sa perfidie ; je vois que la douceur et la " patience sont inutiles, je veux au moins mourir avec " dignité."

Il fit de nouveau demander El Sallem ; et dès qu'il l'aperçut :

—" Retournez auprès de votre maître, lui dit-il ; an- " noncez-lui que, par la foi des Bédouins, je réclame le " droit de parler ; il sera toujours temps d'user de son " bon plaisir, après qu'il m'aura entendu."

Le Wahabi ayant accordé une audience, El Sallem nous introduisit ; arrivés en sa présence, le roi nous laissa debout ; et sans répondre au salut d'usage :

—" Que voulez-vous?" dit-il brusquement.

Le Drayhy, se redressant avec dignité, répondit :

—" Je suis venu chez vous, ô fils de Sihoud, sur la foi " de vos promesses, n'ayant qu'une suite de dix hommes, " moi qui commande à des milliers de guerriers. Nous " sommes sans défense entre vos mains ; vous êtes au " centre de votre puissance, vous pouvez nous broyer " comme la cendre ; mais sachez que, depuis la frontière " de l'Inde jusqu'à la frontière du Nedgdé, dans la Perse, " à Bassora, dans la Mésopotamie, le Hemad, les deux " Syries, la Galilée et le Horan, tout homme qui porte le " cafié vous redemandera mon sang, et tirera vengeance " de ma mort. Si vous êtes roi des Bédouins, comme

" vous le prétendez, comment vous abaissez-vous à la " trahison? C'est le vil métier des Turcs. La trahison " n'est pas pour le fort, mais pour le faible ou le lâche. " Vous qui vantez vos armées, et qui prétendez tenir " votre puissance de Dieu même, si vous voulez ne pas " ternir votre gloire, rendez-moi à mon pays et combattez- " moi à force ouverte: car, en abusant de ma bonne foi, " vous vous déshonorez, vous vous rendez l'objet du " mépris de tous, et causerez la ruine de votre royaume. " J'ai dit: maintenant faites ce qu'il vous plaira; vous " vous en repentirez un jour. Je ne suis qu'un sur mille; " ma mort ne diminuera pas ma tribu, n'éteindra pas la " race des Chalân. Mon fils Sahen me remplacera; il " reste pour conduire mes Bédouins et tirer vengeance de " mon sang. Soyez donc averti, et que vos yeux " s'ouvrent à la vérité."

Pendant ce discours le roi jouait avec sa barbe et se calmait peu à peu. Enfin, après un moment de silence:

" Allez en paix, dit-il, il ne vous arrivera rien que de bien."

Nous nous retirâmes alors, mais sans cesser d'être gardés à vue.

Ce premier succès rassura les courtisans, qui avaient entendu avec terreur les paroles hardies du Drayhy, et s'étonnaient de la manière dont le tyran les avait supportées. Ils commencèrent à se rapprocher de nous, et Abou El Sallem nous fit dîner chez lui. Cependant, je n'étais pas très rassuré pour mon compte; je pensais, à la vérité, qu'Ebn Sihoud n'oserait pas pousser les choses aux dernières extrémités avec le Drayhy; mais je craignais qu'il ne vint à rejeter les torts sur mes conseils, et à me sacrifier, moi, obscur giaour, à son ressentiment. Je fis part de mes craintes au Drayhy, qui me rassura en jurant qu'on n'arriverait à moi qu'en passant sur son cadavre, et que je sortirais le premier des portes de Darkisch.

Le lendemain Ebn Sihoud, nous ayant fait appeler, nous reçut très-gracieusement et fit apporter le café. Bientôt il se mit à questionner le Drayhy sur les personnes qui l'accompagnaient. Voici mon tour qui arrive, pensai-je, et le cœur me battit un peu; je me remis cependant: et, lorsque le Drayhy m'eut nommé, le roi, se tournant vers moi:

—" C'est donc vous, dit-il, qui êtes Abdallah le chré-
" tien?"

Et sur ma réponse affirmative :

—" Je vois continua-t-il, que vos actions sont beau-
" coup plus grandes que votre personne.

—" La balle d'un fusil est petite, lui dis-je, elle tue
" pourtant de grands hommes."

Il sourit :

—" J'ai bien de la peine," reprit-il, " à croire tout ce
" qu'on a dit de vous : je veux que vous me répondiez
" franchement : Quel est le but de cette alliance à laquelle
" vous travaillez depuis plusieurs années?"

—" Ce but est bien simple," répondis-je. " Nous avons
" voulu réunir tous les Bédouins de la Syrie sous le com-
" mandement du Drayhy, pour résister aux Turcs ; vous
" voyez que nous formions ainsi une barrière impénétrable
" entre vous et vos ennemis."

—" Fort bien," dit-il ; " mais s'il en est ainsi, pour-
" quoi avez-vous cherché à détruire mes armées devant
" Hama?"

—" Parce que vous étiez un obstacle à nos projets,"
repris je ; " ce n'était pas pour vous, mais pour le Drayhy
" que nous travaillions ; son pouvoir une fois affermi
" dans la Syrie, la Mésopotamie, et jusqu'à la Perse, nous
" voulions faire alliance avec vous, et devenir par ce
" moyen, invulnérables dans la possession de notre liberté
" absolue. Enfants de la même nation, nous devons
" défendre la même cause ; c'est à cette fin que nous
" sommes venus ici pour former avec vous une union in-
" dissoluble. Vous nous avez reçus d'une manière offen-
" sante, et le Drayhy vous l'a reproché en termes offensants
" à son tour ; mais nos intentions sont franches, et
" nous l'avons prouvé en venant sans armes nous confier
" à votre loyauté."

La physionomie du roi s'éclaircissait à mesure que je parlais, et lorsque j'eus fini il me dit :

—" Je suis content."

Puis, se tournant vers ses esclaves, il ordonna *trois* cafés. Je remerciai Dieu intérieurement de m'avoir si bien inspiré. Le reste de la visite se passa au mieux, et nous nous retirâmes fort satisfaits. Le soir, nous fûmes invités à un grand souper chez un des ministres, appelé

Adramouti, qui nous entretint en confidence des cruautés de son maître, et de l'exécration dans laquelle il était tombé généralement. Il nous parla aussi de ses immenses richesses ; celles dont il s'est emparé lors du pillage de la Mecque, sont incalculables. Depuis les premiers temps de l'Hégire, les princes musulmans, les califs, les sultans, et les rois de Perse envoient tous les ans au tombeau du prophète des présents considérables en bijoux, lampes, candelabres d'or, pierres précieuses, etc., outre les offrandes du commun des fidèles. Le trône seul, cadeau d'un roi de Perse, en or massif, incrusté de perles et de diamants, était d'une valeur inestimable. Chaque prince envoie une couronne d'or enrichie de pierres précieuses, pour suspendre à la voûte de la chapelle ; il y en avait d'innombrables lorsque Ebn Sihoud la dépouilla ; un seul diamant de la grosseur d'une noix, placé sur la tombe, était regardé comme inappréciable. Lorsqu'on pense à tout ce que les siècles avaient accumulé sur ce point unique, on ne s'étonne plus que le roi ait emmené quarante chameaux, chargés de pierreries, en outre des objets d'or et d'argent massifs. En calculant ces trésors immenses, et les dîmes qu'il lève tous les ans sur ses alliés, je crois qu'on peut le regarder comme le monarque le plus riche de la terre, surtout si l'on considère qu'il n'a presque aucune dépense à faire ; qu'il défend sévèrement le luxe, et qu'en temps de guerre chaque tribu fournit à la subsistance de ses armées et supporte tous les frais et pertes, sans jamais obtenir le moindre dédommagement.

Le lendemain, je me sentis si content d'avoir recouvré ma liberté, que j'allai me promener toute la journée, et visiter en détail Darkisch et ses environs. La ville, bâtie en pierres blanches, contient sept mille habitants, presque tous parents, ministres ou généraux d'Ebn Sihoud. On n'y voit pas d'artisans. Les seuls métiers qui s'y exercent sont ceux d'armurier et de maréchal-ferrant ; encore sont-ils en petit nombre ; on ne trouve rien à acheter, pas même sa nourriture. Chacun vit de son avoir ; c'est-à-dire, d'une terre ou jardin qui produit du blé, des légumes, et des fruits, et nourrit quelques poulets ; leurs nombreux troupeaux paissent dans la plaine, et tous les mercredis, les habitants du Yémen et de la Mecque viennent échanger leurs marchandises contre des bestiaux. Cette espèce

de foire est l'unique commerce du pays. Les femmes sortent sans voile, mais elles mettent leur machla noir sur leur tête, ce qui est extrêmement disgracieux; du reste, elles sont généralement laides et brunes à l'excès. Les jardins, situés dans un charmant vallon près de la ville, du côté opposé à celui par lequel nous étions arrivés, produisent les plus beaux fruits du monde; des bananes, oranges, grenades, figues, pommes, melons, etc., entremêlés d'orge et de maïs; ils sont arrosés avec soin.

Le lendemain le roi nous ayant fait appeler de nouveau, nous reçut très-gracieusement, et me questionna beaucoup sur les divers souverains d'Europe, surtout sur Napoléon, pour lequel il avait une grande vénération. Le récit de ses conquêtes faisait ses délices; heureusement mes fréquents entretiens avec M. Lascaris m'avaient mis à même de lui donner beaucoup de détails. A chaque bataille, il s'écriait:

—" Sûrement, cet homme est un envoyé de Dieu; je " suis persuadé qu'il est en communication intime avec " son créateur, puisqu'il en est ainsi favorisé."

—Puis se montrant de plus en plus affable envers moi, et changeant de sujet:

—" Abdallah," continua-t-il, " je veux que vous me " disiez la vérité: quelle est la base du christianisme?"

Connaissant les préjugés du Wahabi, je tremblai à cette question; mais ayant prié Dieu de m'inspirer,

" La base de toute religion, ô fils de Sihoud," lui dis-je, " est la croyance en Dieu; les chrétiens pensent, comme " vous, qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur de l'univers, qui " punit les méchants, pardonne aux repentants, et récom- " pense les bons; que lui seul est grand, miséricordieux, " et tout-puissant."

—" C'est bien," dit-il, " mais comment priez-vous?"

Je lui récitai le *Pater*; il le fit écrire sous ma dictée par son secrétaire, le relut, et le plaça dans sa veste; puis, continuant son interrogatoire, il me demanda de quel côté nous nous tournions pour prier.

—" Nous prions de tous les côtés," répondis-je, " car " Dieu est partout."

—" En cela je vous approuve tout-à-fait," dit-il; " mais " vous devez avoir des préceptes aussi bien que des prières.

—Je récitai les dix commandements donnés par Dieu à son prophète Moïse; il parut les connaitre, et poursuivant ses questions:

—" Et Jésus-Christ, comment le considérez-vous?"

—" Comme la parole de Dieu incarnée, comme verbe " divin."

—" Mais il a été crucifié?"

—" Comme verbe il n'a pas pu mourir, mais comme " homme il a souffert de la part des méchants."

—" C'est à merveille; et le livre sacré que Dieu a in- " spiré à Jésus-Christ, est-il révéré parmi vous? Suivez- " vous exactement sa doctrine?"

" Nous le conservons avec le plus grand respect et " nous obéissons en tout à ses enseignements."

—" Les Turcs," dit-il, " ont fait un dieu de leur pro- " phète, et prient sur son tombeau comme des idolâtres; " maudits soient ceux qui donnent au créateur un égal! " que le sabre les extermine!"

Et se répandant de plus en plus en invectives contre les Turcs, il blâma l'usage de la pipe, du vin et des viandes impures. Je me trouvais trop heureux de m'être tiré adroitement de questions périlleuses, pour oser le contredire sur des points insignifiants, et je le laissai croire que je méprisais l'usage de cette mauvaise herbe (c'est ainsi qu'il appelait le tabac;) ce qui fit sourire le Drayhy, qui savait bien que pour moi le plus grand sacrifice possible était la privation de fumer, et que je profitais de tous les instants où je pouvais impunément tirer ma bien aimée pipe de sa cachette; ce jour-là, surtout, j'en sentais un extrême besoin, ayant beaucoup parlé et pris du café moka très-chargé.

Le roi parut enchanté de notre conversation, et me dit,

—" Je vois qu'on apprend toujours quelque chose. " J'avais cru, jusqu'ici, que les chrétiens étaient les plus " superstitieux des hommes, et maintenant je suis con- " vaincu qu'ils approchent beaucoup plus de la vraie reli- " gion que les Turcs."

A tout prendre, Ebn Sihoud est un homme instruit et d'une rare éloquence, mais fanatique dans ses opinions religieuses; il a une femme légitime et une esclave, deux fils mariés et une fille jeune encore. Il ne mange que des

aliments préparés par ses femmes, de peur d'être empoisonné ; la garde de son palais est confiée à une troupe de mille nègres bien armés. Il peut du reste réunir dans ses Etats quinze cents mille Bédouins capables de porter les armes. Lorsqu'il veut nommer un gouverneur de province, il fait appeler celui auquel il destine ce poste, et l'invite à manger avec lui ; après le repas ils font ensemble les ablutions et la prière ; ensuite le roi l'armant d'un sabre, lui dit :

—" Je vous ai élu, par ordre de Dieu, pour gouverner " ses esclaves ; soyez humain et juste : recueillez exacte- " ment la dime, et faites couper les têtes des Turcs et " infidèles qui disent que Dieu a un égal ; n'en laissez " aucun s'établir dans votre pays. Puisse le Seigneur " donner la victoire à ceux qui croient à son unité !"

Ensuite il lui remet un petit écrit qui enjoint aux habitants d'obéir en tout au gouverneur, sous peine de sévères punitions.

Le jour suivant, nous visitâmes les écuries du roi ; il est impossible, je crois pour un amateur de chevaux, de rien voir de plus beau. Je remarquai d'abord quatre-vingts juments blanches, rangées sur une seule file ; elles étaient d'une beauté incomparable, et si exactement pareilles, qu'on ne pouvait reconnaître l'une de l'autre ; leur poil, brillant comme l'argent, éblouissait les yeux. Cent vingt autres de diverses robes, mais également belles de forme, occupaient un autre bâtiment ; aussi, malgré mon antipathie pour les chevaux depuis l'accident qui avait pensé me coûter la vie, je ne fus pas moins saisi d'admiration en parcourant ces écuries.

Ce soir-là, nous soupâmes chez le général en chef Hédal, qui se réconcilia avec le Drayhy. Le fameux Abou Nocta, qui s'y trouvait, lui fit aussi beaucoup de politesses. Nous restâmes pendant plusieurs jours réunis en assemblées secrètes pour traiter de nos affaires avec Ebn Sihoud. Le détail en serait superflu. Il suffira de dire qu'une alliance fut conclue entre lui et le Drayhy, à leur satisfaction réciproque, et le roi déclara *que leurs deux corps n'étaient plus dirigés que par une seule âme.* Le traité terminé, il nous fit pour la première fois manger avec lui, et goûta chaque plat avant de nous l'offrir. Comme il n'avait jamais vu manger autrement qu'avec ses doigts,

je fis une cuillère et une fourchette avec un morceau de bois, j'étalai mon mouchoir en guise de nappe, et je me mis à manger à la manière européenne, ce qui le divertit beaucoup.

—" Grâces à Dieu," dit-il, " chaque nation croit ses " usages les meilleurs possibles, et chacun est ainsi con- " tent de sa condition."

Notre départ étant fixé pour le jour suivant, le roi nous envoya en présent sept de ses plus belles juments, conduites en lesse par autant d'esclaves noirs montés sur des chameaux hegui ; et lorsque chacun de nous eut fait son choix, on nous présenta un sabre dont la lame était fort belle, mais le fourreau sans aucun ornement. Il fit donner également à nos serviteurs des sabres plus ordinaires, des *machlas* et cent *tallaris*. Nous prîmes congé d'Ebn Sihoud avec les cérémonies d'usage, et nous fûmes accompagnés hors des murs par tous les officiers de sa cour. Arrivés aux portes de la ville, le Drayhy s'arrêta, et se tournant vers moi, m'invita à passer le premier, voulant, me dit-il en souriant, tenir sa promesse. Et je l'avoue, malgré toutes les politesses que nous avions reçues à la fin de notre séjour, les angoisses que j'avais éprouvées au commencement m'avaient fait une telle impression que je franchis le seuil avec délices.

Nous prîmes le chemin du pays de Heggias, couchant chaque nuit dans les tribus qui couvraient le désert. Le cinquième jour, après avoir passé la nuit sous les tentes de El Henadi, nous nous levâmes avec le soleil, et sortîmes pour seller nos dromadaires, qu'à notre grand étonnement nous trouvâmes la tête enterrée dans le sable d'où il nous fut impossible de les faire sortir. Nous appelâmes à notre aide les Bédouins de la tribu, qui nous apprirent que l'instinct des chameaux les portait à se cacher ainsi pour éviter le *simoun*, que c'était un présage de ce terrible vent du désert ; qui ne tarderait pas à éclater, et que nous ne pouvions nous mettre en route sans courir à une mort certaine. Les chameaux, qui sentent deux ou trois heures à l'avance l'approche de ce terrible fléau, se tournent du côté opposé au vent, et s'enfoncent dans le sable. Il serait impossible de leur faire quitter cette position pour manger ou boire, pendant toute la tempête, durât-elle plusieurs jours. La Providence leur a donné cet

instinct de conservation, qui ne les trompe jamais. Lorsque nous apprîmes de quoi nous étions menacés, nous partageâmes la terreur générale, et nous hâtâmes de prendre toutes les précautions qu'on nous indiqua. Il ne suffit pas de mettre les chevaux à l'abri; il faut encore leur couvrir la tête et leur boucher les oreilles, autrement ils seraient suffoqués par les tourbillons d'un sable fin et subtil que le vent balaie avec fureur devant lui. Les hommes se rassemblent sous les tentes; en bouchent les ouvertures avec un soin extrême, après s'être pourvus d'eau, qu'ils placent à portée de la main; ensuite ils se couchent par terre, la tête couverte de leur *machla*, et restent ainsi tout le temps que dure l'ouragan dévastateur.

Ce matin-là, tout fut en tumulte dans le camp, chacun cherchant à pourvoir à la sûreté de son bétail, et se retirant ensuite précipitamment sous sa tente. Nous avions à peine abrité nos belles juments nedgdis, que la tourmente commença. Des rafales furieuses amenaient des nuages d'un sable rouge et brûlant qui tourbillonnait avec impétuosité, et renversait tout ce qui se trouvait sur son passage: s'amoncelant en collines, il enterrait tout ce qui avait la force de lui résister. Si, dans ces moments-là, quelques parties du corps se trouvent, atteintes, la chair s'enflamme comme si un fer chaud l'avait touchée. L'eau qui devait nous rafraîchir était devenue bouillante; et la température de la tente surpassait celle d'un bain turc. La tempête dura dix heures dans sa plus grande furie, et diminua ensuite graduellement pendant six heures: une heure de plus, et nous étions tous suffoqués. Lorsque nous nous hasardâmes à sortir de nos tentes, un affreux spectacle nous attendait: cinq enfants, deux femmes, et un homme, gisaient morts sur le sable encore brûlant, et plusieurs Bédouins avaient le visage noirci et entièrement calciné, comme par la bouche d'une fournaise ardente. Lorsque le vent du *simoun* atteint un malheureux à la tête, le sang lui sort à flots par la bouche et les narines, son visage se gonfle, devient noir, et bientôt il meurt étouffé. Nous remerciâmes le Seigneur de n'avoir pas été nous-mêmes surpris par ce terrible fléau, au milieu du désert, et d'avoir été ainsi préservés de cette mort affreuse.

Lorsque le temps nous permit de quitter le camp de Henadi, douze heures de marche nous ramenèrent à notre tribu, où j'embrassai Scheik Ibrahim avec un véritable amour filial ; nous passâmes plusieurs jours à raconter nos aventures ; et quand je fus parfaitement remis de mes fatigues, M. Lascaris me dit :

" Mon cher fils, nous n'avons plus rien à faire ici ; " grâce à Dieu, tout est terminé, et mon entreprise a " réussi au-delà même de mes espérances : il faut aller " maintenant rendre compte de notre mission."

Nous quittâmes nos amis avec l'espoir de les revoir bientôt à la tête de l'expédition à laquelle nous avions ouvert la route et aplani les voies. Passant par Damas, Alep, et la Caramanie, nous arrivâmes à Constantinople, au mois d'avril, après quatre-vingt-dix jours de marche, souvent à travers les neiges. Dans ce voyage fatigant, je perdis ma belle jument nedgdié, cadeau d'Ebn Sihoud, que je comptais vendre au moins trente mille piastres, mais ce n'était qu'un avant-coureur des malheurs qui nous attendaient ; la peste ravageait Constantinople ; le général Andréossi nous fit loger à Keghat-Kani, où nous passâmes trois mois en quarantaine. Ce fut pendant ce temps que nous apprîmes la funeste catastrophe de Moscou et la retraite de l'armée française sur Paris. M. Lascaris était au désespoir et ne savait quel parti prendre. Après deux mois d'incertitude, il se décida à retourner en Syrie, attendre l'issue des événements. Nous nous embarquâmes sur un bâtiment chargé de blé ; une tempête affreuse nous jeta à Chios, où nous retrouvâmes la peste. M. de Bourville, consul de France, nous procura un logement où nous restâmes enfermés deux mois. Ayant perdu presque tous nos effets dans la tempête, et ne pouvant communiquer au-dehors, à cause de la contagion, nous nous trouvâmes sans vêtements, exposés à de grandes privations.

Enfin les communications se rouvrirent ; M. Lascaris, ayant reçu une lettre du consul-général de Smyrne, qui l'invitait à aller conférer avec les généraux Lallemand et Savari, se décida à s'y rendre, et me permit d'aller passer quelque temps auprès de ma pauvre mère que je n'avais pas vue depuis six ans.

Mes voyages n'ayant plus rien d'intéressant, je passe

sur l'intervalle qui s'écoula depuis ma séparation d'avec M. Lascaris, jusqu'à mon retour en Syrie, et j'arrive au triste dénouement.

Etant à Latakié auprès de ma mère, et attendant chaque jour qu'un bâtiment pût me transporter en Egypte, où M. Lascaris m'avait ordonné de le rejoindre, je vois arriver un brick de guerre français: je cours chercher mes lettres, et j'apprends la désolante nouvelle de la mort de mon bienfaiteur, décédé au Caire. Rien ne peut donner une idée de mon désespoir ; j'avais pour M. Lascaris l'amour d'un fils, et je perdais d'ailleurs avec lui tout mon avenir. M. Drovetti, consul de France à Alexandrie, m'écrivait de me rendre le plus tôt possible auprès de lui; je fus quarante jours avant de pouvoir trouver l'occasion de m'embarquer ; et lorsqué j'arrivai à Alexandrie, M. Drovetti était parti pour la Haute Egypte ; je l'y suivis, et le rejoignis à Asscout. Il m'apprit que M. Lascaris étant arrivé en Egypte avec un passeport anglais, M. Salt, consul d'Angleterre, s'était emparé de tous ses effets. Il m'engagea à m'adresser à lui pour être payé des appointements (cinq cents tallaris par an) qui m'étaient dus depuis six ans environ, et me recommanda surtout d'insister fortement pour obtenir le manuscrit du voyage de M. Lascaris, document d'une haute importance.

Je retournai immédiatement au Caire ; M. Salt me reçut très-froidement, et me dit que M. Lascaris étant mort sous protection anglaise, il avait envoyé ses effets et ses papiers en Angleterre. Toutes mes démarches furent inutiles. Je restai long-temps au Caire, dans l'espoir de me faire payer de mes appointements, et d'obtenir les papiers de M. Lascaris. A la fin M. Salt menaça de me faire arrêter par les autorités égyptiennes, et ce fut grâce à la généreuse protection de M. Drovetti, que j'échappai à ce péril. Enfin, las de cette lutte infructueuse, je quittai l'Egypte, et revins à Latakié auprès de ma famille, plus malheureux et moins riche que lorsque je l'avais quittée en partant d'Alep pour la première fois.

FIN.

LONDRES

LONDRES: IMPRIMÉ PAR CLOWES ET FILS, STAMFORD STREET ET CHARING CROSS.

# USEFUL AND POPULAR ELEMENTARY FOREIGN BOOKS

PUBLISHED AND IMPORTED

BY

## DULAU AND Co., 37, SOHO SQUARE.

---

| | £. | s. | d. |
|---|---|---|---|
| ALBERTI. Gran Dizionario Italiano-Francese e Francese-Italiano. 2 thick vols., royal 4to., best edition . . . | 3 | 0 | 0 |
| ——— 2 vols., small 4to. . . . . | 1 | 16 | 0 |
| ALCALA. Spanish Grammar. 12mo., *roan* . . . . | 0 | 6 | 0 |
| BARBERI. Dictionnaire Italien-Français. 32mo., *bound* . . | 0 | 5 | 0 |
| BARETTI. Italian and English, and English and Italian Dictionary. 2 thick vols., 8vo., *cloth* . . . . . | 1 | 10 | 0 |

*** This *New Edition* has been entirely remodelled after the latest Italian Dictionaries, carefully revised, corrected, and considerably augmented, by Signor Comelati and Mr. Davenport, and is now the best and most complete Italian Dictionary extant.

| | | | |
|---|---|---|---|
| BEIL, FRANKE, and KARMARSCH. Technological Dictionary, English, French, and German. 3 vols., royal 8vo., each . | 0 | 10 | 6 |
| BESCHERELLE. Dictionnaire National Français. 2 vols., royal 4to. | 3 | 0 | 0 |
| ——— Grammaire Nationale. Royal 8vo. . . | 0 | 10 | 0 |
| BIAGIOLI. Dictionnaire Italien-Français. 8vo., *bound* . . | 0 | 7 | 0 |
| ——— Grammaire Italienne. 12mo. . . . . | 0 | 2 | 0 |
| ——— Key to the Exercises. 12mo. . . . . | 0 | 1 | 6 |
| BOISTE. Dictionnaire universel de la langue Française. 4to. . | 1 | 1 | 0 |
| BONIFACE. Dictionnaire Anglais-Français et Français-Anglais. 2 vols., 8vo. . . . . | | 15 | 0 |

| | £. | s. | d. |
|---|---|---|---|
| BOYER and DELETANVILLE. French and English Dictionary. 8vo., *bound* | 0 | 12 | 0 |
| BOYER, Dictionnaire Français-Anglais, par Thunot et Clifton. 8vo. *bound* | 0 | 9 | 0 |
| BRUMER. Key to the French Tongue. New Edition by Ventouillac. 12mo., cloth | 0 | 3 | 6 |
| CERUTTI. New Italian Grammar. 8vo., *boards* | 0 | 10 | 6 |
| ——— Abridged, with Exercises adapted for Schools, &c. 12mo., *cloth, reduced to* | 0 | 4 | 0 |
| CHAMBAUD. A Grammar of the French Language, revised by Descarrières. New edition, 8vo. | 0 | 5 | 6 |
| COBBETT. Le Maître d'Anglais 12mo., Paris | 0 | 3 | 0 |
| CORMON e MANNI. Dizion. Italien-Francese e Francese-Italien. 2 vols., 8vo. | 0 | 12 | 0 |
| DICCIONARIO de la Lengua Castellana, por la Academia Espanola, por Salva. 4to. | 1 | 4 | 0 |
| DICTIONNAIRE de l'Académie Française. 2 vols., 4to. | 1 | 16 | 0 |
| ——— Complément to Do. 4to. | 1 | 7 | 0 |
| ——— de l'Académie Française abrégé. 2 vols., 8vo. | 0 | 12 | 0 |
| ——— Français-Allemand-Anglais. 3 parts in 1 vol., 8vo., *boards* | 0 | 10 | 6 |
| DOCA. Italian Triglott Grammar, in English and French, with Exercises in both languages. 12mo. | 0 | 7 | 0 |
| DUFIEF. French and English Pronouncing Dictionary. 8vo. *cloth* | 0 | 12 | 0 |
| ——— Nature displayed in her Method of Teaching French. 2 vols., 8vo., *boards* | 0 | 16 | 0 |
| FLEMING and TIBBINS. Royal French and English Dictionary. 2 vols., 4to., *boards* | 3 | 0 | 0 |
| FONSECA. Dictionnaire Français-Port. et Port.-Français. 2 vols., 18mo. | 0 | 8 | 0 |
| FRENCH and English Pocket Dictionary. 18mo. | 0 | 3 | 6 |
| GIRARD. Dictionnaire des Synonymes Français. 2 vols., 12mo. | 0 | 6 | 0 |
| GIRAULT-DUVIVIERS, Grammaire des Grammaires. 2 vols., 8vo. | 0 | 14 | 0 |
| GRAGLIA. English and Italian Pocket Dictionary. *Bound* | 0 | 4 | 6 |
| GUIZOT (Mons.) Dictionnaire Universel des Synonymes de la Langue Française. 2 vols., 8vo. | 0 | 12 | 0 |
| ITALIAN and English Pocket Dictionary, by Weber | 0 | 4 | 0 |
| ——— and French Pocket Dictionary | 0 | 4 | 6 |
| JOSSE. Nouvelle Grammaire Espagnole. 8vo., Paris | 0 | 6 | 0 |

| | £. | s. | d. |
|---|---|---|---|
| LANDAIS (Napoleon). Dictionnaire Général et Grammatical des Dictionnaires Français. 2 vols. 4to., and Complément . | 2 | 0 | 0 |
| ——— Extrait. 12mo. . . . . | 0 | 6 | 0 |
| ——— Grammaire Générale des Grammaires. 8vo. | 0 | 10 | 0 |
| LETELLIER. Grammaire Française à l'usage des Pensionnats. 12mo. | 0 | 2 | 0 |
| LEVIZAC. Dictionary of the French and English Languages. 12mo. | 0 | 6 | 6 |
| ——— Grammar of the French Language, by Tarver. 12mo., *bnd.* | 0 | 5 | 0 |
| ——— Key to the Exercises. 12mo., *bound* . . . | 0 | 3 | 0 |
| LUCET. Simples Notes Grammaticales. 12mo. . . . | 0 | 2 | 0 |
| ——— Tableau de la Conjugaison des Verbes Français, on a sheet mounted on *cloth* . . . . . | 0 | 3 | 6 |
| MARTINEZ. El novo Sobrino ou Grammaire Espagnole. 8vo. . | 0 | 5 | 0 |
| MOLE and JAMES'S French and English and English and French Dictionary. 12mo., *bound* . . . . . | 0 | 6 | 0 |
| NEUMAN and BARETTI. Spanish and English Dictionary, 2 vols., 8vo. . . . . | 1 | 8 | 0 |
| ——— abridged. *Roan*, 16mo. . . | 0 | 6 | 0 |
| NOEL et CHAPSAL. Grammaire Française. 12mo. . . | 0 | 1 | 6 |
| ——— Exercices. 12mo. . . . . | 0 | 1 | 6 |
| ——— ——— Corrigé. 12mo. . . . | 0 | 1 | 6 |
| ——— Exercices Supplémentaires. 12mo. . . | 0 | 2 | 0 |
| ——— Corrigé des Exercices Supplémentaires. 12mo. | 0 | 2 | 0 |
| ——— Leçons d'Analyse Grammaticale. 12mo. . | 0 | 2 | 0 |
| ——— Leçons d'Analyse Logique. 12mo. . . | 0 | 2 | 0 |
| ——— Syntaxe Française. 12mo. . . . | 0 | 3 | 6 |
| ——— Traité des Participes. 2 vols. 12mo., comprising: | | | |
| *Théorie des Participes.* 12mo. . . | 0 | 2 | 0 |
| *Exercices do.* 12mo. . . | 0 | 2 | 0 |
| ——— Corrigé des Exercices. 12mo. . . | 0 | 2 | 6 |
| ——— Dictionnaire de la Langue Française. 8vo. | 0 | 9 | 0 |
| NUGENT. French and English Dictionary. 18mo., *bound* . | 0 | 4 | 6 |
| ——— French and English Dictionary. Square, *bound* . | 0 | 7 | 6 |
| OLLENDORFF. New Method of Learning French. 8vo. . | 0 | 12 | 0 |
| ——— Key. 8vo., *cloth* . . . . . | 0 | 7 | 0 |
| ——— Method of Italian. 8vo. . . . . | 0 | 12 | 0 |
| ——— Key. 8vo. . . . . | 0 | 7 | 0 |
| ——— Method of Spanish. 8vo. . . . . | 0 | 10 | 6 |
| PETRONJ and DAVENPORT. Pocket Dictionary, Italian, French, and English. 16mo., *bound* . . . . . | 0 | 8 | 0 |

## POPULAR ELEMENTARY FOREIGN BOOKS.

| | £. | s. | d. |
|---|---|---|---|
| POITEVIN. Grammaire complete avec Exercices. 12mo. | 0 | 3 | 6 |
| ——— Corrigé. 12mo., *boards* | 0 | 4 | 0 |
| ——— Dictionnaire ou Glossaire raisonné de la Langue Française. 8vo. | 0 | 12 | 0 |
| FORNY. Practical French Grammar. 15th edition, 12mo. | 0 | 3 | 0 |
| ROBELLO. Grammaire Italienne Elémentaire. 8vo. | 0 | 6 | 0 |
| ROBERTSON. The French Language, in a series of Lessons. 2 vols., 8vo. | 0 | 14 | 0 |
| ——— Practical Lessons. Part I. 8vo. | 0 | 1 | 6 |
| ——— Ditto Part II. | 0 | 2 | 0 |
| RONNA. French and Italian Pocket Dictionary | 0 | 4 | 6 |
| SADLER. Art de la Correspondance Française et Anglaise. 12mo. | 0 | 4 | 6 |
| ——— Nouveau Dictionnaire portatif, Anglais-Français. 12mo. | 0 | 7 | 0 |
| ——— Grammaire pratique, de la langue Anglaise. 12mo. | 0 | 2 | 6 |
| ——— Exercices Anglais. 12mo. | 0 | 3 | 0 |
| ——— Corrigé des Exercices. 12mo. | 0 | 2 | 6 |
| ——— Manuel de Conversation. 18mo. | 0 | 3 | 6 |
| ——— Manuel de Phrases. 18mo. | 0 | 1 | 6 |
| SMITH. French-English and English-French Pocket Dictionary. 24mo., *bound* | 0 | 4 | 0 |
| SPIERS. Dictionnaire général Anglais-Français. 2 vols., 8vo. | 0 | 18 | 0 |
| ——— Dictionnaire Anglais et Français, abrégé. 12mo. | 0 | 7 | 6 |
| TARVER. Royal Phraseological French and English Dictionary. 2 vols., royal 8vo., *cloth*. New Edition | 2 | 10 | 0 |
| ——— Dictionary of the French Verbs. New Edition. 12mo., *cloth* | 0 | 6 | 0 |
| TEORICA dei Verbi Italiani, per uso dei Giovenetti. New Edit. 12mo. | 0 | 4 | 0 |
| TIBBINS. French and English Pocket Dictionary. 32mo., *bound* | 0 | 4 | 0 |
| TOLHAUSEN and GARDISSAL. Technological Dictionary, English, French, and German, comprising the Technical Terms of Arts and Manufactures, with their different acceptations. | | | |
| Vol. 1. French, English, German | 0 | 8 | 0 |
| Vol. 2. English, French, German | 0 | 8 | 0 |
| Vol. 3. German, French, English | 0 | 8 | 0 |
| TRAPPANI. Dictionnaire diamant Espagnol-Français. 32mo. | 0 | 3 | 6 |
| VENERONI. Italian Master. 12mo., *bound* | 0 | 6 | 0 |
| ——— Italian Exercises. 12mo., *bound* | 0 | 3 | 6 |
| ——— Key to ditto. 12mo., *bound* | 0 | 2 | 6 |

| | £. | s. | d. |
|---|---|---|---|
| VERGANI. New and Complete Italian Grammar. 12mo., *roan* | 0 | 5 | 0 |
| ——— Key. 12mo., *cloth* . . . . . | 0 | 3 | 0 |
| ——— Grammaire Italienne, by Zirardini. 12mo. . . | 0 | 2 | 0 |
| VIEYRA. Novo Diccionario. Portuguez-Inglez, Inglez-Portuguez. 2 vols., 18mo., *bound* . . . . . | 0 | 10 | 0 |
| ——— Portuguese Grammar. 12mo. . . . . | 0 | 7 | 0 |
| WANOSTROCHT. French Grammar. 12mo., *bound* . . | 0 | 4 | 0 |
| ——— Key to ditto. 12mo., *bound* . . . | 0 | 3 | 0 |
| ZOTTI. Grammaire Italienne. 12mo., *bound*. New Edit. *Reduced to* | 0 | 6 | 0 |
| ——— Key to ditto. 12mo., *bound* . . . . . | 0 | 3 | 0 |
| ——— Table of the Italian Verbs, mounted on *cloth* . . | 0 | 4 | 0 |

## DIALOGUES AND GUIDES TO CONVERSATIONS.

| | | | |
|---|---|---|---|
| BELLENGER. French and English Conversations. 12mo. *cloth* | 0 | 2 | 6 |
| BENELACHI. L'Interlocutore Italiano, in una Serie di Conversazioni, with Vocabulary of English and Italian. 12mo. *cloth* . . . . . | 0 | 3 | 6 |
| BOTTARELLI. Italian Exercises. 12mo., *bound* . . . | 0 | 3 | 6 |
| ——— Key. 12mo., *bound* . . . . | 0 | 2 | 6 |
| DELMAR. Spanish and English Dialogues. 12mo., *cloth* . . | 0 | 4 | 0 |
| DESCARRIERES. French Idiomatical Phrases. 12mo. . . | 0 | 3 | 6 |
| GALEOTTI. Italian and English Conversations. 12mo. . . | 0 | 4 | 0 |
| GENLIS. Manuel du Voyageur. In 4 Languages. 18mo. . | 0 | 6 | 6 |
| ——— ——— French and Italian. 18mo., *bound* | 0 | 3 | 6 |
| GERRARD. Easy Lessons for Translating English into French. New Edition. 12mo., *cloth* . . . . . | 0 | 4 | 6 |
| GROS. Elements of French Conversation. 12mo., *cloth* . . | 0 | 2 | 6 |
| ——— First Step to French Conversation. 12mo., *cloth* . . | 0 | 2 | 6 |
| HAMONIERE. Guide de la Conversation Anglaise et Française. 18mo., *bound* . . . . . | 0 | 3 | 6 |
| LENOIR. French Spelling Book. 8vo., *bound* . . . | 0 | 6 | 0 |
| PERRIN. Elements of French Conversation. 12mo., *cloth* . . | 0 | 1 | 6 |
| ——— Spelling and Pronunciation. 12mo., *cloth* . . | 0 | 2 | 0 |
| PORNY. French Spelling Book. 12mo., *cloth* . . . | 0 | 2 | 0 |
| SFORZOSI. Manuale di Conversazioni, Francesi e Italiane. 18mo. | 0 | 2 | 6 |

## POPULAR ELEMENTARY FOREIGN BOOKS.

| | £. | s. | d. |
|---|---|---|---|
| SADLER. Cours de Versions Anglaises. 12mo. . . . . | 0 | 5 | 0 |
| ——— Manuel Classique de Conversations Françaises et Anglaises . . . . . | 0 | 3 | 6 |
| ——— Manuel de Phrases Françaises et Anglaises. 18mo. . | 0 | 1 | 6 |
| TARVER. Eton School French Dialogues. 12mo., *cloth* . . | 0 | 3 | 6 |
| ——— Progressive Oral Lessons. 12mo., *cloth* . . . | 0 | 3 | 6 |
| ——— Key to ditto. 12mo., *cloth* . . . . . | 0 | 3 | 6 |
| TRAVELLER'S Manual of Conversations in English, German, French, and Italian. 18mo., *boards* . . . . . | 0 | 3 | 6 |
| ZOTTI. Nouveau Vocabulaire, Italien, Anglais, et Français. 12mo., *bnd.* | 0 | 4 | 0 |

GUIDES TO MODERN CONVERSATIONS. 32mo., *boards*. 1*s*. 6*d*. each.

| | |
|---|---|
| French, English. | French, German. |
| German, English. | French, Italian. |
| Italian, English. | French, Portuguese. |
| Portuguese, English. | French, Spanish. |
| Spanish, English. | |

| | | | |
|---|---|---|---|
| GUIDE TO CONVERSATION. Triglott, English, French, and German. 12mo., *cloth* . . . . . | 0 | 2 | 6 |
| GUIDES. English, French, Italian. 18mo. . . . . | 0 | 2 | 6 |
| ——— English, French, German, Italian. 18mo. . . | 0 | 3 | 0 |
| ——— English, French, German, Italian, Spanish, Portuguese. 12mo. | 0 | 4 | 0 |

00087007

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015